



**THESE DE DOCTORAT DE L'ETABLISSEMENT UNIVERSITE BOURGOGNE
FRANCHE-COMTE**

**ÉCOLE DOCTORALE
SEPT
« SOCIÉTÉ, ESPACE, PRATIQUES, TEMPS »**

Doctorat en
LANGUES, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS
DES PAYS DE LANGUES EUROPÉENNES
(Spécialité : ÉTUDES ITALIENNES)

Par

Atzori Martina

Aurea aetas, poésie latine et renouveau de l'Église au début du XVI^e siècle.

Thèse présentée et soutenue à Besançon, le 31 janvier 2020

Composition du Jury :

Monsieur Serge STOLF, Professeur émérite, Université Stendhal Grenoble 3
Madame Florence BISTAGNE, Maîtresse de conférence HDR, Université d'Avignon
et des pays de Vaucluse
Monsieur Jean-Yves GUILLAUMIN, Professeur émérite, Université de Franche-Comté
Monsieur Alfredo PERIFANO, Professeur, Université de Franche-Comté

Président
Rapporteur
Examineur
Directeur de thèse

Sommaire

INTRODUCTION	8
PARTIE I	21
ENTRE POESIE CLASSICISANTE ET PROPAGANDE PONTIFICALE	21
CHAPITRE I	22
LA GENESE DU MYTHE	22
A. Entre Curie, Cour pontificale et sodalitates	24
B. Les antécédents : l’entourage du cardinal Médicis, la construction d’un réseau et d’une iconographie médicéenne	30
C. Les artisans de l’ <i>aurea aetas</i> : Bibbiena, Bembo et Sadoletto	33
CHAPITRE II	42
LA POESIE A ROME : DU MYTHE A UN INSTRUMENT DE PROPAGANDE	42
A. LE 11 AVRIL 1513, LE SPECTACLE ET LA POÉSIE : LA CÉRÉMONIE DE LA <i>POSSESSIO</i>	48
1) L’ <i>aurea aetas medicea</i> : la construction d’un mythe	51
2) La réalisation des grandes espérances du Magnifique :	54
3) Naldo Naldi : un praticien de l’éloge médicéen	58
4) Jean de Médicis : un prédestiné de l’ <i>aurea aetas</i>	83
5) La forme épigrammatique : les facettes de l’ <i>aurea aetas</i>	96
CHAPITRE III	102
JEAN FRANÇOIS VITALI PANORMITANUS – LES REVERS DE L’ÂGE D’OR	102
1) Jean François Vitali <i>Panormitanus</i> : de Palerme à Rome	103
2) Le triomphe de Léon X	105
3) Une naissance monstrueuse en soutien au <i>monstrum</i> léonin	109
CHAPITRE IV	116
L’EVOLUTION DE L’AUREA AETAS	116
A. LES PASQUINADES : L’AUTOCRITIQUE PERMANENTE DES CERCLES PROCHES AU POUVOIR	116
1) Les pasquinades : un « genre particulier »	116
2) Léon X dans les pasquinades : Léon X, Apollon et l’ <i>aurea aetas</i>	121
3) De manifeste de l’ <i>aurea aetas</i> à poésie iconoclaste	131
B. LES CORYCIANA – ENTRE CLASSICISME ET RÉFORME	135
1) L’histoire des <i>Coryciana</i>	136
2) Léon X dans les <i>Coryciana</i>	141
3) L’hymne de Lilio Gregorio Giraldi en l’honneur de Sainte Anne et autres références politiques	144
4) Entre âge d’or et ferments réformateurs dans les <i>Coryciana</i>	151
C. IN CELSI ARCHELAI MELINI FUNERE AMICORUM LACRYMAE	160
1) L’ <i>aurea aetas</i> de la municipalité romaine	161
2) La participation de Léon X à un hommage funéraire	165

CHAPITRE V	173
D’AUTRES REGARDS SUR L’AUREA AETAS LEONINE	173
A. AUGURELLI : UN MANIFESTE ALCHIMIQUE DE L’ÂGE D’OR	173
B. PHILIPPE BÉROALDE LE JEUNE	181
1) Les <i>Carmina</i> – un aperçu de l’âge d’or léonin	182
2) Les Médicis et l’histoire	186
PARTIE II	187
LA RENOVATIO ECCLESIAE DANS LA POESIE LATINE	187
CHAPITRE I	188
LA CRISE DE L’ÉGLISE.....	188
1) Ferments religieux entre XV ^e et XVI ^e siècle.....	189
2) L’histoire rocambolesque du Concile de Pise	191
3) Le schisme de l’Église : le Concile de Latran V	193
4) Entre prophétie et réforme : les Médicis face à l’élan prophétique	195
5) Des prophéties apocalyptiques aux invocations structurées d’une réforme de l’Église.	200
6) Le Concile de Latran entre condamnation de la prophétie et invocation de l’âge d’or	202
CHAPITRE II	209
LA RENOVATIO ECCLESIAE DANS LES TEXTES DES POETES	209
A. BATTISTA SPAGNOLI : L’APPEL À LA RÉFORME DE L’ÉGLISE	209
1) Le Virgile de la Renaissance.	211
2) Une œuvre liturgique pour Léon X : le Calendrier des Fêtes.	216
B. ZANOBI ACCIAIUOLI – UN SAVONAROLIEN DANS LES COULISSES DU POUVOIR.....	222
1) Une vie consacrée aux études et à la foi.....	222
2) Entre Florence et Rome, Saint Marc et Saint- Sylvestre sur Monte Cavallo.....	225
3) L’Ode sapphique à Léon X : l’ <i>aurea aetas</i> messianique.....	232
C. ZACCARIA FERRERI	242
A. Une vie mouvementée à l’ombre de deux conciles.....	244
2) Le <i>Lugudunense Somnium</i> : le genre poétique	252
3) Un document important : la lettre à Louis XII	300
Conclusion de la deuxième partie	302
PARTIE III	303
POESIE LATINE ET RENOUVEAU SPIRITUEL	303
CHAPITRE I : ENTRE POESIE ET RELIGION	304
A. LA RÉFORME DES CONTENUS ET DE LA LANGUE.....	305
1) La réforme de la langue et de la poésie	311
B) SANNAZZARO ET VIDA : LES EMBLÈMES DU CLASSICISME CHRÉTIEN	315
1) Sannazzaro la réponse du classicisme chrétien à la Réforme	315
1) Loin de Rome, près de Rome : l’amitié avec Egidio da Viterbo	317
2) Le <i>De partu Virginis</i> : le David de l’âge d’or léonin ?.....	320
3) Le thème de l’âge d’or dans le <i>De partu Virginis</i>	324
C. MARC JÉRÔME VIDA : VERS UNE ÉPOPÉE CHRÉTIENNE.....	336
1) L’éloge de la paix et l’esprit guerrier.....	340
2) La <i>Christiade</i> : le grand poème sacré.....	345

CHAPITRE II.....	356
VERS UNE NOUVELLE POESIE CHRETIENNE.....	356
A. JEAN FRANÇOIS PIC DE LA MIRANDOLE : LA CRITIQUE AUX FONDAMENTS DE L'ÂGE D'OR LÉONIN	356
1) La biographie.....	359
2) L' <i>Oratio de reformandis moribus</i>	362
3) <i>De expellendis Venere et Cupidine carmen heroicum</i>	364
B. UGOLINO VERINO : UNE POESIE EXPRESSEMENT RELIGIEUSE.....	384
1) Entre les Médicis et Savonarole.....	386
2) Du renouveau spirituel au renouveau poétique.....	395
3) L'Hymne à la Vierge.....	400
4) L'Hymne à Léon le Grand.....	402
CONCLUSION.....	405
INDEX DES NOMS.....	411
BIBLIOGRAPHIE.....	424
I / OUVRAGES EDITES OU COMMENTES.....	424
II/1 SOURCES ANCIENNES	426
II/2 RENAISSANCE.....	427
III BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE.....	429
DOCUMENTS ANNEXES.....	448
ABREVIATIONS ET CRITERES D'EDITION.....	449
Annexe I : <i>Elegia Magnifici Laurentii Medices</i>	450
Annexe II : Ms. Plutei 35.43, c. 1r-4v	454
Annexe III : Naldo Naldi : <i>Elegia ad Leonem X Pont. Max.</i>	455
Annexe IV : Les epigrammes de Lorenzo Parmenio di S. Genesisio.....	462
Annexe V : <i>Ode Zenobii Acciaiuoli</i>	464
Annexe VI : Giraldi, l' <i>Hymnus ad Divum Leonem Pont. Max</i>	472
Annexe VII : « La rencontre entre Léon I ^{er} le Grand avec Attila »	475
Annexe VIII/a : <i>Ode secunda ad Leonem X</i>	476
Annexe VIII/b : <i>Ode quarta ad pacem</i>	478
Annexe IX/a : Les <i>Coriciana</i> et la prophétie : Raphaël.....	480
Annexe IX/b : Les <i>Coriciana</i> et la prophétie : Sansovino	481
Annexe X : Zaccaria Ferreri, <i>Lugudunense Somnium</i>	482
Annexe X/a : Préface.....	483
Annexe X/b : La structure du poème.....	488
Annexe X/c : Texte et traduction	484
Annexe X/d : in <i>Lugudunense Somnium epigramma</i>	516
Annexe X/e : Lettre de Zaccaria Ferreri à Louis XII.....	517
Annexe XI : Ugolino Verino, <i>Hymnus in assumptionem Virginis Mariae</i>	519
Annexe XII: Millénarisme et prophéties dans les arts figuratifs.....	521
Annexe XIII: Les couleurs de l'âge d'or : Villa Farnesina.....	522

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout d'abord mon directeur de thèse, Monsieur le Professeur Alfredo Perifano, pour avoir accepté de diriger cette thèse. Je lui dois de m'avoir initiée à l'étude passionnante de la Renaissance italienne, avec un esprit toujours critique, en m'incitant à achever ce travail.

Je remercie Mesdames Florence Bistagne et Silvia Fabrizio-Costa d'avoir accepté de participer à mon jury de thèse.

Je remercie tout particulièrement Monsieur Serge Stolf pour ses relectures tant minutieuses que subtiles et la finesse de ses remarques qui ont su percevoir l'âme de ma recherche.

Je suis très redevable à Monsieur Jean-Yves Guillaumin, dont la grande passion pour la langue latine et l'érudition m'ont guidée dans la lecture et l'interprétation de nombreux textes inédits, en ne comptant ni son temps ni son enthousiasme.

Je remercie également Messieurs Michele Cutino et James Hirstein pour m'avoir encouragée à poursuivre cette recherche ainsi que pour leurs relectures et leurs remarques critiques. Ma gratitude va aussi à Monsieur Luca Marozzi pour ses conseils avisés et son amitié.

Cette étude est née de ma passion pour les Lettres classiques et la littérature italienne, des heures solitaires de travail dans les bibliothèques de Rome ou à mon bureau, au prix de grands efforts, surtout après les longues journées intenses d'enseignement. Si je suis arrivée à relever ce défi d'une deuxième thèse c'est aussi grâce au soutien dynamique de mes amis qui se sont trouvés entraînés, malgré eux, dans la Rome de Léon X et ont accepté de me relire attentivement. Je les remercie chaleureusement.

À Gilles BK

Introduction

Le mythe de l'âge d'or, depuis ses premières attestations chez les auteurs classiques, est devenu un *topos* littéraire et un paradigme culturel polyvalent et prolifique, qui a traversé la littérature classique et moderne avec une persistance toute particulière¹. Utilisé à la fois pour donner voix aux aspirations les plus profondes de l'être humain, lorsqu'il incarnait le souvenir d'un passé idéal et paradisiaque, il pouvait devenir une clé d'interprétation politique pour échapper à un présent jugé insatisfaisant. Si le mythe de l'âge d'or était tourné vers l'avenir, il pouvait se transformer en la projection symbolique d'un état d'âme ou se traduire en la prophétie de la venue d'un temps heureux. Lors de l'avènement du christianisme, l'idée d'une *aurea aetas* s'est identifiée avec la venue messianique du Christ.

Ce modèle paradigmatique d'un âge de *felicitas*, l'*aurea aetas* chantée par les poètes latins, suggérant le vœu d'un retour à la simplicité des mœurs et de la vie qui était le propre du royaume de Saturne, se renouvelle cycliquement et, grâce à l'assimilation de motifs de la rhétorique païenne au sein de la tradition littéraire chrétienne, devient un élément indispensable de la rhétorique encomiastique, à valeur littéraire et religieuse. Il sera appliqué inlassablement à la célébration courtisane, à la fois des princes et des pontifes, dans la poésie latine de la Renaissance². C'est précisément entre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle, époque agitée par les vicissitudes historiques liées à une période de conflits entre les grandes monarchies européennes, que l'image d'une nouvelle *aurea aetas* s'enrichit en profondeur, recueillant les suggestions de l'inspiration prophétique et le besoin pressant d'une renaissance chrétienne, unis aux utopies millénaristes. Dans ce contexte guerrier bouleversant les consciences, le sentiment d'une fin imminente et d'un nouveau

1 Dans l'abondante bibliographie sur l'âge d'or voir tout particulièrement : H. LEVIN, *The myth of the Golden age in Renaissance*, 1972 ; G. B. LADNER, *The Idea of Reform*, Cambridge 1959 ; J. O' MALLEY, « Fulfillment of the Christian Golden Age », *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, 26, 1961, p. 106 sv. G. COSTA, *La leggenda dei secoli d'oro nella letteratura italiana*, Bari 1972 ; D. AGUZZI-BARBAGLI, *Reviewed Work, Italica*, Vol. 52, no. 3 (1975), p. 402-405 ; C. VASOLI, *Il mito dell'età dell'oro nel Rinascimento*, dans « Giorgione e l'Umanesimo veneziano », Florence 1981.

2 À l'époque humaniste, ce mythe, avec toutes ses implications allégoriques et stéréotypées, se fait récurrent pour acquérir une valeur renouvelée et parénétiq ue, en traversant la production poétique néo-latine de la fin du XV^e siècle jusqu'au XVI^e siècle. Car, aux poètes en quête de faveurs et d'une occupation à la cour d'un seigneur n'échappait pas la nature programmatique et fonctionnelle de cette référence nostalgique à une époque de bonheur et de grâce, si elle était appliquée à un prince. Poètes et philosophes s'attachent alors à célébrer la féconde richesse de leur époque et de la connaissance humaine qui élargissait les frontières du monde connu jusqu'alors.

commencement était omniprésent ; l'image de l'avènement des *Saturnia regna*, invoquée par des esprits profondément religieux sous-entendait une *reformatio* de l'Église du Christ et une renaissance de l'homme chrétien.

Or, s'il y a une époque qui donna l'impression aux contemporains de vivre un nouvel âge d'or, c'est assurément la décennie du pontificat de Jean de Médicis, fils de Laurent le Magnifique, qui était monté sur le trône pontifical en mars 1513. C'est ainsi qu'un mythe, qui n'était certes pas une nouveauté pour l'éloge d'un pape, devient une clé d'interprétation de ce pontificat et parvient à s'imprimer profondément dans l'imaginaire collectif. Déjà les contemporains avaient figé l'image de ces années en les cristallisant en des termes et des images magnifiques. L'historien Paolo Giovio³ et l'humaniste Pierio Valeriano, qui étaient arrivés à Rome à l'occasion de l'accession au pontificat de Léon, nous ont restitué une image idyllique de l'*aurea aetas* léonine : la capitale atteignait son acmé de splendeur ; alors que les artistes songeaient à la métamorphoser architecturalement, les humanistes de toute provenance, irrésistiblement attirés dans la capitale par la Curie, faisaient revivre, dans ce réseau complexe et polycentrique, les lettres latines par la célébration de la grandeur de la Rome ancienne⁴. Le destin du pape Médicis se prêtait particulièrement à la mythification : fils de Laurent le Magnifique, il avait été destiné à un grand avenir par son père qui l'avait orienté vers la carrière ecclésiastique dès son plus jeune âge. Celui-ci n'avait pas hésité à tisser un réseau de personnalités politiques et diplomatiques influentes qui, le moment venu, appuyèrent l'élection de Jean au collège cardinalice à l'âge de quinze ans. Une fois devenu diacre à l'oratoire privé des Médicis à Rome, il fut chargé de la prestigieuse diarchie à Sainte-Maria in Domnica et commença à établir des liens dans la capitale, qu'il préserva aussi une fois que les Médicis furent chassés de Florence et que la République fut instaurée. Avec la mort de son père, survenue en 1492, et l'institution de la République, il connut les revers du sort et fut obligé de s'enfuir de Florence. C'est seulement après de longues pérégrinations en Italie et en Europe qu'il put s'établir à Rome pour devenir le légat de l'énergique pape Jules II della Rovere.

Dès lors et bien après, dans sa demeure à Palazzo Madama, il entretint un important cénacle littéraire qui était un avant-poste Médicéen dans la capitale⁵. Mais, en 1512, alors qu'il guidait l'armée papale, il fut défait et capturé dans la sanglante bataille de Ravenne, un événement qui ne manqua

3 C'est ce même Paolo Giovio, historien de la cour des papes, qui, alors que l'humanisme romain déclinait, aurait contribué à posteriori, à fixer une image idéale de la période léonine, qui ferait référence par la suite.

Voir Biographie posthume (*Vita Leonis Decimi*, 1524) et dialogue composé au lendemain du sac de Rome (*Dialogus de viris et foeminis nostra aetate florentibus*, 1528)

4 P. VALERIANO, *De litteratorum infelicitate*, p. 38 *urbes aliae vix unum aut duos aut tres (clari viri) ad summum habuisse deprehendebantur, [...] urbem autem Romam, utpote communem orbis totius patriam, ita litteratorum fertilem, et abundantem intuebamur ; [...] ut in ea ipsa demum per annos aliquot maior litteratorum proventus fuerit, quam in reliqua universa Italia.*

5 L. BENCINI, *La committenza medicea, Caelius I: Santa Maria in Domnica, San Tommaso in Formis e il Clivus Scauri*, Roma 2003, p. 285-86.

pas de laisser des traces profondes auprès de ses contemporains. Cependant un an après cet événement tragique, il devenait étonnamment pape, à l'âge de seulement trente-sept ans. Une ascension vertigineuse qui se prêtait volontiers à être réinterprétée et chantée comme un miraculeux renversement du destin⁶: le retour, autant soudain qu'attendu, de l'*aureum saeculum* chanté par les Anciens. Ce nouveau pontife semblait remplir les espérances de tous ceux qui avaient souhaité la renaissance d'une nouvelle *aurea aetas* au moment même où se dessinait la *ruina* d'Italie.

La personnalité de Jean de Médicis était marquée d'une aura légendaire et la coïncidence d'événements était aussi particulièrement favorable à une transition : sa sagesse proverbiale⁷, unie à une certaine bonhomie (« *suavitas* ») et une douceur de caractère (« *Leonis mansuetudo* ») rappelée par Érasme, était rassurante et contrastante après les années belliqueuses du pontificat de Jules II⁸. Elle faisait envisager le rétablissement d'une nouvelle concorde et d'une paix durable entre les princes chrétiens : en tant que Médicis, il descendait d'une lignée puissante, fils de celui qui avait été responsable, bien que pour une brève période, d'un moment d'équilibre des États italiens face aux puissances étrangères, et déjà glorifié comme un restaurateur de l'âge d'or⁹.

La tradition, plus ancrée qu'avérée, voulait qu'il eût reçu l'une des meilleures éducations. Il avait grandi à Florence, dans un milieu où les savants se côtoyaient, et acquis les *rudimenta* des lettres grecques et latines de la part d'Ange Politien, l'un des plus éminents humanistes florentins. Cela suffisait pour construire l'image d'un jeune pontife qui, pétri de culture antique, n'aurait pas hésité à s'engager afin que les lettres anciennes s'affirment davantage dans la capitale de la chrétienté¹⁰. Son élection s'était déroulée rapidement, dans le consentement général et sans manœuvres simoniaques¹¹.

Ces éléments apparaissaient comme des auspices très favorables pour qu'un grand changement de la communauté chrétienne toute entière puisse enfin advenir. En effet, Le nouveau pontife venait concrétiser les attentes de paix et de concorde qui traversaient le monde chrétien après des années de guerres sanglantes dont il sortait divisé sur le plan politique et religieux. Ce climat d'optimisme qui traversait la capitale, cette effervescence presque généralisée ne cessa pas d'enflammer l'enthousiasme des groupes les plus réformateurs du clergé.

6 RUBELLO 2013, p. 33-58.

7 RODOCANACHI 1931, *Vie et pontificat de Léon X*, p. 8.

8 Ce climat d'inquiétude généralisée n'épargnait pas ceux qui avaient été les plus opposés à un renforcement de l'autorité papale dans l'Italie centrale. Sur le plan politique, la majorité des personnages de haut rang étaient d'accord pour affirmer que Léon, même s'il s'inscrivait dans la ligne politique de son prédécesseur Jules II de la Rovere, allait agir d'une façon moins agressive et rétablir la concorde et la paix parmi les princes chrétiens.

9 E. H. GOMBRICH, « The Renaissance and the Golden age », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 2 (3/4), 306- 309 (1961).

10 *Ibid.* p. 9. Le cardinal Pietro Bembo relativisait déjà l'ampleur de sa maîtrise des lettres classiques : « quand il vint habiter à Rome comme cardinal, la cour s'amusa de ses solécismes et de ses barbarismes ». Et encore : « il semble que Léon faisait preuve d'apparence plus que de réel savoir ».

11 ALAHIQUE - PETTINELLI 2001, p. 59 cite le *Libellus ad Leonem X* des frères camaldules : *non malibus artis, non pudendis* ; RUBELLO 2013, p. 171.

Ceux-ci espéraient la fin des querelles intestines de la communauté chrétienne, tout en appelant de leurs vœux – les deux choses étaient liées – une *reformatio ecclesiae*. Le nouveau pape s'était en effet engagé à poursuivre le Concile de Latran V (1512-1517)¹², ouvert par son prédécesseur Jules II ; décision politique d'importance majeure, qui signifiait, tout à la fois, l'affirmation du pouvoir temporel de l'Église face à l'ingérence française, et de l'autorité dogmatique du pape à l'encontre des partisans schismatiques du *conciliabulum* de Pise, lequel avait promu l'idée de la suprématie conciliaire.

L'urgence du rétablissement de la concorde œcuménique, et d'une réforme radicale de l'Église, avait été annoncée par des courants prophétiques, et par un nombre considérable de traités qui réclamaient une intervention réformatrice de la papauté. Le *Libellus ad Leonem X* des frères camaldules¹³, Vincenzo (Pietro) Querini¹⁴ et Tommaso (Paolo) Giustiniani ou l'*Oratio de reformandis moribus* de Jean-François Pic de la Mirandole, ébauchaient les points fondamentaux d'une possible *renovatio* de l'Église, soutenant clairement la fonction de « vicaire de Christ » du souverain pontife, détenteur d'un pouvoir suprême, spirituel et temporel à la fois. Les lignes théoriques de ces traités, introduites à l'occasion des débats internes aux sessions du concile de Latran V, nous informent sur les décisions que l'on attendait de voir prises par Léon X : rétablir la paix et l'unité de l'Église, réformer en profondeur la communauté chrétienne, à commencer par la Curie corrompue, et chasser les Musulmans. Le vicaire général des augustiniens Egidio da Viterbo, qui avait déjà célébré Jules II dans ses sermons, présentait son époque comme l'apogée de la décadence et l'aube d'une *aurea aetas*¹⁵, dans un mélange singulier de philosophie scolastique, de mystique médiévale et d'héritage classique. Selon la perspective providentialiste d'Egidio da Viterbo, l'apogée du moment historique centré sur la naissance du Christ devait se réaliser sous le pontificat de Léon X qui aurait dû accomplir, selon l'augustinien, le dessein divin grâce à l'avènement d'un âge de *felicitas* dans lequel tous les mystères de la foi seraient révélés ; l'Humanité atteindrait ainsi une unité politique et religieuse sous l'égide de la Papauté¹⁶. Selon lui, l'*aurea aetas* ne pouvait se produire que

12 Sur le Concile de Latran V, voir principalement O' MALLEY 1963 ; MINNICH 1993 ; F. VERNET, *Dictionnaire de Théologie Catholique*, t. VIII, II partie, col. 2667-2686.

13 Dans *Annales Camaldulenses Ordini sancti Benedicti opera et studio D. Johannis – Benedicti Mittarelli et D. Anselmi Costadoni*, t. IX, Venetiis, 1773, *Aere Monasteri Sancti Michaelis de Muriano*. Dorénavant *Libellus*, PERIFANO¹ 2007, p. 110 ; ALAHIQUE - PETTINELLI 2011, p. 57-71. PROSPERI 1994, p. 336 ; Paulus Justiniani, Petrus Quirini, *Lettera al Papa. Libellus ad Leonem X* [1513], éd. G. BIANCHINI, Modena, 1995 ; A. PROSPERI, « Intelletuali e Chiesa all'inizio dell'età moderna », in *Storia d'Italia, Annali* 4, C. Vivanti (éd.), Torino, 1981, p. 159-252 ; ALBERIGO 2004, p. 349-359.

14 Pour la biographie des camaldules voir respectivement G. TREBBI, *DBI*, Vol. 86, 2016, sv. « Vincenzo Querini » et ST. TABACCHI, *DBI*, Vol. 57, 2001, sv. « Tommaso Giustiniani ».

15 Dans l'œuvre d'Egidio da Viterbo, la référence à l'âge d'or n'est pas une simple allégorie cultivée ou un expédient rhétorique mais constitue un axe thématique fondamental, qui traduit l'enthousiasme de cet auteur face à l'impérialisme de Rome, dans un premier temps de Jules II et par la suite de Léon X, et sert à conduire sa vision prophétique et providentielle de l'Histoire. Voir LOVISON 2014, *Egidio il Concilio e l'Europa. Alcune problematicità tra XV e il XVI secolo*, dans 2014, « Egidio da Viterbo », 2014.

16 REEVES 1995, p. 102.

par la reconstruction d'une continuité avec un passé de perfection idéale¹⁷. Ces motifs, ainsi que l'atmosphère particulière de cette période, sont également relevés par Érasme qui, dans une lettre adressée à Léon, formait le vœu que son pontificat puisse devenir un nouvel âge d'Or, au cours duquel la dévotion religieuse, l'essor des lettres et la paix – trois nécessités absolues pour le genre humain – renaîtraient¹⁸. Dans l'*Institutio principis christiani*, le grand théologien ira même jusqu'à identifier le jeune Médicis au « prince chrétien », l'arbitre idéal capable de se faire l'intermédiaire parmi les factions romaines et internationales.

Ces témoignages ne représentent qu'une infime partie du chœur des louanges qui se lèvent pour chanter le souverain pontife dans un climat d'optimisme et d'espérance. Dans cette atmosphère exaltée, la légende des *Saturnia regna* d'inspiration classique se marie à des attentes de renouveau relevant d'une tradition spécifiquement chrétienne, centrée sur les valeurs éthiques et morales que Léon X semblait garantir. C'est ainsi qu'un élément de la rhétorique encomiastique prend une valeur forte et renouvelée.

D'autres auteurs, en s'appropriant les angoisses et les inquiétudes diffuses dues au climat ambiant d'extrême insécurité, prônaient une palingenèse imminente qui, avec un profond renouvellement de l'Église, aurait réalisé la *plenitudo ecclesiae* si un pasteur angélique avait su réunir tous les peuples dans une harmonie universelle. Même les disciples de Jérôme Savonarole, menacés par les troupes espagnoles près de Florence, se laissèrent enflammer par l'accession de Léon X au trône pontifical. Dans une *frottola per papa Leone per il rinnovo della Chiesa (frottola pour le pape Léon pour la rénovation de l'Église)*, Girolamo Benivieni, l'un des piagnoni les plus convaincus, fit reposer tous ses espoirs sur le lion de Juda envoyé par Dieu contre les assauts des loups dans la cité de Pierre¹⁹. Cet enthousiasme généralisé et la multitude de symboles sont synthétisés par Alde Manuce, le célèbre typographe vénitien dans la préface de son édition de Platon de 1513 :

« Dès lors que Léon fut élu souverain Pontife, les Chrétiens furent saisis d'une telle joie que tous disaient, prêchaient, et affirmaient l'un à l'autre que les maux qui leurs avaient été infligés jusqu'ici cesseraient dans peu

17 *Ibid.* : *Collapsam religionem in veterem puritatem, in antiquam lucem, in nativum splendorem, atque in suos fontes.*
 18 *Erasmii Epist.*, lib. I, ep. XXX, Bruxelles, 1516 : *quod prorsus aureum fore spes est, si quod unquam fuit aureum* (= « l'espoir d'un vrai siècle d'or, si tant qu'il y en eut jamais ») : *ut in quo tuis felicissimis auspiciis [...] Tria quaedam praecipua humana bona, restitutum iri videam : pietatem illam vere christianam multis modis collapsam ; optimas litteras, partim neglectas hactenus, partim corruptas ; et publicas ac perpetuam orbis christiani concordiam, pietatis et eruditionis fontem parentemque* ; ROSCOE, p. 383 et sv. Dans la lettre dédicace du *Manuel du soldat chrétien*, (1515 : 1518, Bouquins, p. 625) Érasme insiste sur le vœu que Léon puisse apporter la piété, la charité, et la paix, conditions indispensables à un authentique renouveau de l'Église et du monde chrétien : « le règne du Christ n'est florissant que si prospère la piété, la charité, la paix, la chasteté : toutes choses qui, nous en avons confiance, se produiront par le gouvernement et l'autorité du très excellent Léon X, à moins que, alors qu'il entreprend le meilleur, le bouillonnement des choses humaines ne l'entraîne d'un autre côté ».

19 WEINSTEIN D., *Savonarole et Florence. Prophétie et patriotisme à la Renaissance*, tr. fr. 1973, p. 357-358.

de temps. Ils se rappellent les futures joies à venir, celles qui ont existé alors qu'il y avait l'âge d'or, grâce au retour d'un Prince, Père, et Pasteur, attendu et dont nous, misérables, avons tant besoin en ces temps difficiles. J'ai entendu de mes propres oreilles que tous affirmaient et prêchaient d'une seule voix les mêmes choses »²⁰.

Ainsi, ce sentiment d'espoir dans les consciences et dans l'imaginaire collectif est à l'origine du mythe des *aurea saecula Leonis*. Néanmoins, déjà au début du siècle dernier, la critique historique a réduit à de plus justes proportions la valeur réelle de l'époque de Léon X, en deçà de toute mythification. *In primis* Domenico Gnoli, une autre personnalité éclectique parmi les érudits du siècle dernier, s'est penché sur l'époque léonine dans le recueil fondamental, *Secolo di Leone X*²¹ ; dans son étude le savant a enquêté et drastiquement remis en cause la vraie portée de ce pontificat dans les arts et la culture. D'après lui, la décennie de Léon X avait été certainement une parabole très importante de l'Humanisme italien, mais il souligne que la floraison d'artistes et des lettrés attribuée à son époque n'était que le signe d'une persistance de la politique expansionniste amorcée par son prédécesseur. Tout l'essor attribué par les sources - selon l'auteur - ne serait qu'un continuum et relèverait de la stratégie politique des papes au moment du plein épanouissement de la monarchie pontificale.

Cependant, même en réduisant la portée du mythe qui s'est cristallisé et s'est transmis au fil des époques, il est indéniable que les premières années du pontificat de Léon X se sont caractérisées par une effervescence intellectuelle et une floraison extraordinaire de lettrés et d'artistes, attirés irrésistiblement vers la capitale. Un nombre considérable de poèmes, de genres divers et aux valeurs inégales, seront composés tout au long de ce pontificat et en particulier, du couronnement jusqu'à la clôture du Concile (1513-1517), lorsque l'enthousiasme pour l'accession au trône était encore très vif auprès de ses contemporains et avant que la révolte luthérienne en provenance des régions transalpines ne vienne ébranler les consciences.

D'après L. W. Pastor, « l'histoire connaît peu de souverains aussi glorifiés par les poètes, et de manières aussi diversifiées, que Léon X. Les grands et les petits événements de son règne, son

20 E. B. ELLIOT, *Horae Apocalypticæ* ; a commentary on the Apocalypse, critical and historical, Vol. II, 1847, London ; A. M. B. BOTFIELD, *Praefationes et Epistolae editionibus principibus auctorum veterum*, London 1961, p. 113 : « *cum primum creatus est Pontifex Maximus, tantam ceperunt voluptatem Christiani omnes ut dicerent, praedicarent, affirmarent, alter alteri, cessatura brevi mala omnia quibus opprimimur, futura bona quae saeculo aureo, fuisse commemorant, quandoquidem Principem, Patrem, Pastorem nacti sumus qualem expectabamus, quo nobis miserrimis his temporibus maxime opus erat. Audivi ipse meis auribus illis ipsis diebus, ubicumque fui, omnes haec eadem uno ore dicere et praedicare* ». Par ces mots, l'éditeur décrit le sentiment mêlé de joie et d'espoir dans une époque funeste et la nécessité urgente d'y apporter une solution. Il s'agit de souligner le rôle de guide spirituel et temporel de l'Église que Léon aurait dû incarner, le pape devant se faire « Prince, Père et Pasteur » à la fois, périphrase en climax et allitération, qui souligne efficacement la double fonction du pape, qui était tout à la fois vicaire du Christ et prince de son État nouvellement conquis et renforcé.

21 GNOLI 1938, p. 341.

élection, la prise de possession du palais de Latran, l'octroi du statut de citoyen aux neveux du Pape, tout était mis en vers »²². Dans l'ensemble des textes littéraires d'époque léonine, nous mettons effectivement en lumière une production poétique latine considérable (encouragée, certainement, par l'esprit humaniste du pontife), laquelle s'inscrit clairement dans l'exaltation littéraire des débuts du pontificat, ainsi que dans le prolongement de l'atmosphère culturelle si particulière du Concile de Latran V.

Au moment du triomphe du Cicéronianisme et donc de la pleine élaboration de la poésie vernaculaire, nombre de poètes présentent Léon X en langue latine comme le pape qui restaura la paix et les arts dans une Italie déchirée par les conflits, rendant l'espoir à ses contemporains, et leur donnant la sensation de vivre – comme à travers un prisme déformant – un nouvel âge d'or, analogue des temps heureux chantés par les Anciens.

Si certains auteurs célébraient le pape – dans une perspective propagandiste ou utilitariste et dans une veine toute virgilienne et classicisante – comme l'homme qui allait restaurer la paix et les arts, d'autres, plus engagés et intimement partisans de la réforme de l'Église, enrichissaient ces schémas classiques, en greffant sur eux le mythe de l'*aurea aetas* à la fois selon la tradition classique et la tradition chrétienne. D'après Lactance, chez ces derniers auteurs, l'idée d'une rénovation cyclique et d'une *plenitudo temporum* se confond avec le mythe d'une Église triomphante dans la Rome chrétienne²³. Cette idée de splendeur, assortie à celle d'une nouvelle supériorité des Modernes face aux Anciens, semble s'être ancrée comme une image récurrente et fertile dans la production littéraire romaine²⁴.

Au-delà de certains motifs classiques, et purement encomiastiques, cette production poétique reprenait, et réaffirmait parfois avec force, les impératifs réformateurs dont le nouveau pontife devait se faire le promoteur : le rétablissement de la paix et de l'unité de l'Église, la réforme des mœurs de la communauté chrétienne tout entière (et de la Curie en particulier), et la lutte contre les Musulmans²⁵. Pour ces textes, qui s'inscrivaient dans la lignée des traités réformateurs, ce pape humaniste, défenseur des lettres et de la culture, n'incarnait pas seulement un conquérant victorieux ou le mécène des arts, mais apparaissait également comme l'instigateur d'un vaste renouvellement spirituel de l'Église, *in capite et in membris*, lequel visait à un retour à la pureté originelle en commençant par la tête, c'est-à-dire son chef suprême, jusqu'aux membres : le clergé tout entier. L'humanisme romain (essentiellement curial) avait donc élaboré la conception d'une papauté qui

22 PASTOR 1925-29, p. 88.

23 TILL DAVIS 1957, p. 33 et sv.

24 DE CAPRIO 2013, p. 11- 41.

25 PASTOR 1925-29, IV, p. 13.

s'ancrait sur le mythe de la Rome ancienne, au sein duquel une nouvelle forme de messianisme voisinait avec la croyance au retour imminent d'une *aurea aetas*.

Une reviviscence extraordinaire caractérise la poésie néolatine en ce début du siècle. Les poètes de toute provenance se donnent rendez-vous dans la capitale, devenue un foyer multi-culturel et un centre d'élaboration d'une nouvelle poésie, latine et vulgaire. Le plaisir de la composition de vers ne manquait pas d'intéresser le pontife en personne qui, selon la tradition, se délectait à composer et à écouter des poèmes latins²⁶. Toutefois, ce n'est pas sur cet aspect que nous entendons appuyer notre attention. En effet, derrière la patine dorée de la rhétorique encomiastique, ressort un faisceau d'éléments importants et inédits du pontificat léonin.

En premier lieu, une partie de ces compositions sont l'œuvre d'humanistes employés à la Curie, ou qui gravitaient entre celle-ci, l'Académie et l'Université ; elles étaient destinées à circuler dans les cénacles qui foisonnaient dans la capitale ou même à être affichées sur la voie publique. Elles nous renseignent en particulier sur les idées des fonctionnaires à la cour papale et sur les thèmes de propagande pontificale auxquels ils devaient adhérer pour accomplir leur ascension sociale. Dans ce sens, la poésie représentait un moyen efficace de communication, qui pouvait être destiné à légitimer ou à contester la politique pontificale. Unie à d'autres éléments de diffusion, tels que le théâtre, les processions, ou bien encore les sermons en places publiques, elle concourt d'une certaine façon à la légitimation du pouvoir et à la création du consensus²⁷.

Par le biais de figures rhétoriques et d'emprunts aux auteurs classiques, les textes suivent le programme idéologique de Léon X, qui était centré sur la continuité avec l'Antiquité et sur le mythe de l'*aurea aetas*. Ils expriment le manifeste tangible de sa grandeur et de sa politique de prestige²⁸. En effet, dès son accession au trône pontifical, il fut attentif à communiquer une image officielle placée sous le signe de la splendeur, elle-même associée au nom des Médicis depuis les temps de son père Laurent²⁹. Entrelacé à l'âge d'or, un système complexe de symboles et de mythes de « renouvellement » fut mis en place et appliqué à différents arts comme la sculpture, la peinture ou

26 G. ELLINGER, *Geschichte der neulateinischen Literatur Deutschlands im sechzehnten Jahrhundert, I. Italien und der deutsche Humanismus in der neulateinischen Lyrik*, Walter de Gruyter & Co, Berlin & Leipzig, 1929, p. 196.

27 Des études récentes ont montré l'importance idéologique de la poésie humaniste à Rome au sein du débat sur la politique pontificale et en ont souligné l'efficace moyen de propagande. C'était, d'une part, une production éditoriale influencée par le pouvoir, tournée vers la recherche du consensus et d'autre part nécessaire à l'ascension sociale des auteurs, qui espéraient grâce à elle, accéder à l'entourage papal. Voir in primis M. ROSPOCHER, *Giulio II nello spazio pubblico europeo*, Bologna 2015.

28 L. MARCOZZI, « Pietro Bembo nella Roma di Leone X : diplomazia, epistolografia e letteratura alla corte del papa Medici », dans *Finanza, mecenatismo, cultura. Atti del Convegno internazionale*, Roma, 2 - 4 novembre 2015.

29 Notamment, le pontife s'évertua dans les négociations diplomatiques, à se faire le garant par excellence de la paix attendue depuis si longtemps, pour que le nom de Médicis devienne le synonyme d'une *aurea aetas* de prospérité et d'harmonie entre les peuples. En réalité, dès son accession au pontificat, il chercha à consolider son image officielle aussi bien que l'autorité que lui donnait son rang, jonglant avec les fractures multiples (internes et externes) de l'Église qui sous peu, donnerait lieu à la réforme. En outre, en suivant la ligne politique de son prédécesseur, Léon X mit toute son énergie à se rendre arbitre dans les grands conflits européens.

l'architecture. Ces poèmes, bien plus que de simples exemples de courtoisie, étaient le miroir du programme issu de l'élite politico-culturelle, et l'instrument de diffusion d'une image forte du pape-roi, seigneur d'une véritable principauté ecclésiastique qui venait de retrouver un nouvel éclat. La poésie se fait « commentaire » de cette figure, le langage devient « un monument commémoratif »³⁰, et légitimise une étude approfondie des thèmes et des formes³¹.

En deuxième lieu, outre les motifs d'ordre temporel, cette production nous renseigne également sur les ferments spirituels des figures ecclésiastiques éminentes, comme Egidio da Viterbo et Tommaso de Vio, qui s'interrogeaient sur le rôle de l'Église et prônaient un retour à la simplicité des mœurs de la communauté chrétienne dans la perspective d'une *Ecclesia semper reformanda*. Le Concile de Latran convoqué par Jules II avait été une réponse politique forte à l'introgression du roi Louis XII dans les affaires de l'Église, une occasion importante pour tous ceux qui espéraient « enlever les épines et les chardons du champ du Seigneur »³² ou entendaient lutter contre le relâchement des mœurs. Même si en réalité le Cinquième Concile du Latran ne sut pas s'imposer comme un concile de réforme ni ne produisit le grand changement espéré, on constate que pendant les sessions qui se déroulèrent jusqu'à sa clôture en 1517, des prélats se penchèrent sur des questionnements théologiques dans l'intention de purifier une Église corrompue. Des groupes d'hommes pieux et fervents se réunissaient dans la capitale, et prenaient part au débat religieux. Ainsi, les idées de réformes s'infiltraient dans les nombreux cercles intellectuels de la ville cosmopolite. L'influence idéologique exercée par certains membres du clergé sortait des bornes étroites du Concile pour se glisser dans les réunions privées des cénacles et en orienter le débat. Les personnages éminents de ces cercles engagés sur le versant réformateur étaient également des acteurs de la vie culturelle à Rome et s'interrogeaient sur la valeur et l'importance que les Lettres devaient avoir pour garantir la purification de l'Église chrétienne. Les questions concernant la foi apparaissent au-delà des sessions conciliaires dans la littérature et la poésie, devenant vecteurs de propagande.

Dans la Rome qui forge une nouvelle littérature, les personnalités plus austères qui vivent au service de la foi, imprégnées d'une spiritualité profonde, se questionnent sur une littérature sacrée, parfois en introduisant des considérations à caractère moral et religieux à l'intérieur de modèles stylistiques et rhétoriques de pure forme classique, d'autres fois en se lançant dans l'élaboration d'une poésie entièrement chrétienne. À ce moment précis, les églises et les couvents se transforment en centres de réflexions religieuses et de compositions culturelles. Dans cette perspective, la poésie qui

30 R. ALHAIQUE - PETTINELLI, *Bonorum atque eruditorum cohors. Cultura letteraria e pietas nella Roma umanistico-rinascimentale*. Rome 2011.

31 La poésie pouvait servir à souligner et cristalliser la profonde transformation de la figure du pape qui s'était produite à partir de la fin du XIV^e siècle et qui s'était approprié des questionnements de nature théologique.

32 HEFELE - HERGENRÖTHER - LECLERCQ, *Histoire des Conciles* 1929, T. VII, p. 297 et sv.

recèle les ferments religieux et prophétiques, permet, via une redéfinition de l'homme chrétien, de restituer le désir de *renovatio* spirituelle émanant de la société.

Pour dresser un répertoire de ces textes, les ouvrages pionniers de grands historiens du XVIII^e-XIX^e siècle constituent encore de nos jours un matériel précieux ; ils rassemblent dans des écrits souvent publiés en annexe, de nombreux documents inédits, qui sont encore fondamentaux pour reconstruire l'atmosphère culturelle de l'époque romaine au début du siècle³³. Parmi les travaux modernes, nous rappelons en premier lieu l'imposant ouvrage de l'historien anglais William Roscoe (1753-1831), *The Life and Pontificate of Leon the Tenth* (1846), qui connut un succès exceptionnel et plusieurs éditions. Il nous plonge dans un récit vivant de l'entourage du pape Médicis. Tout aussi fondamental est également le chapitre de *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters* de Ludvig von Pastor, qui, dans son enquête sur la réforme de l'Église finalisée à la réunification œcuménique, retrace l'époque du pape Médicis et nous offre une fresque colorée des humanistes gravitant autour de la cour pontificale.

L'historien Émile Rodocanachi a donné au début du siècle dernier un nouvel éclairage sur la vie du pape Médicis en recueillant un nombre considérable de documents. L'ouverture magistrale de la préface de son ouvrage nous permet de saisir une autre étape de la construction du mythe léonin : « le règne de Léon X fut court et magnifique ; en huit ans, il acquit un éclat qui éblouit ses contemporains, ennoblit le siècle et nous oblige, malgré quelques réserves, à admirer profondément le pontife qui sut entourer son trône d'une telle gloire. Grâce à lui, Rome devint, pour un temps, le centre de la vie intellectuelle et artistique de l'Italie, du monde, en même temps qu'une ville où les délassements de tout ordre ne manquaient pas »³⁴.

Quelques travaux récents sur l'humanisme romain ont analysé et approfondi les dynamiques de cette société cosmopolite et multiforme. A partir de l'étude fondamentale de Vincenzo De Caprio, qui avait mené un examen systématique du monde intellectuel à l'époque de deux papes médicéens, d'autres chercheurs se sont attachés à redéfinir les dynamiques particulières de cette société, du débat littéraire, de ses lois et de ses contradictions.

Récemment, lors de divers colloques, expositions³⁵ et journées d'études consacrés à la figure du pape Médicis³⁶, les aspects contradictoires de ce pontificat controversé ainsi que les ambiguïtés de sa conduite politique ont été analysés de manière détaillée. Des chercheurs sont ainsi revenus sur le

33 J. BURCKHARDT, *Die Kultur der Renaissance in Italien*, cité par Zimmermann, p. 44 : « Dem glanzenden Bilde des leonischen Rom, wie es Paolo Giovio entwirft, wird man sich nie entziehen können, so gut bezeugt auch die Schattenseiten sind ».

34 RODOCANACHI 1931, p. 5.

35 En particulier l'exposition organisée à Florence en 2013 : *Nello splendore mediceo : Papa Leone X e Firenze*.

36 *Leone X. Finanza, mecenatismo, cultura. Atti del Convegno internazionale*. Rome, 2-4 novembre 2015.

débat littéraire de l'époque, d'autres, notamment Rosanna Alhaique Pettinelli³⁷, ont cherché à dégager les liens entre certaines œuvres, comme les *Coryciana*, et les ferments religieux qui traversaient la capitale. Plus récemment, les monographies remarquables de Stefano Benedetti ont significativement dégagé les caractéristiques de cette société fluctuante et en mouvement qui se constituait particulièrement autour de cénacles privés, animés par la présence d'intellectuels renommés de l'Université qui s'était institutionnalisée, ou de la Curie³⁸. Toutefois et malgré ces études, ils ne subsistent que des réflexions dispersées sur la poétique de l'époque léonine et sur les liens de celle-ci avec les instances d'ordre pré-réformateur et religieux. Considérés simplement comme un produit mineur d'une époque splendide, de nombreux poèmes n'ont pas été traduits ou commentés, ni leurs thèmes répertoriés et approfondis. Déjà Rodocanachi affirmait que : « il ne sortit de ce concours de circonstances favorables aucune grande œuvre littéraire ; ainsi qu'il le souhaitait, le pape fut louangé à profusion, [...] mais tant de poètes accourus à Rome ne donnèrent pas à lire de si beaux poèmes, ni les prosateurs autre chose que des écrits de second ordre »³⁹.

Pour nuancer sinon contester cette évaluation négative, nous nous proposons d'étudier cette riche production poétique néo-latine aux genres divers et aux implications idéologiques et religieuses importantes, très peu considérée, qui vit le jour au début du siècle juste avant la Réforme protestante et qui chante le nouveau pontife comme le restaurateur de l'âge d'or sur terre.

Dans cette perspective nous nous attacherons en premier lieu à établir une sorte de mosaïque des présences intellectuelles qui constituèrent l'entourage du pape, directement ou indirectement. Il s'agira donc de mettre en exergue et de suivre les fils d'un réseau opérant dans les différents milieux, ainsi que d'identifier les rapports entretenus par ces hommes de lettres avec le pouvoir pontifical puis d'en révéler les influences mutuelles.

Puisque la plupart des thèmes encomiastiques utilisés dans l'éloge de Léon X interagissent en modalités et finalités différentes dans chaque composition, nous avons choisi de regrouper les textes et les auteurs selon les cercles culturels dont ils sont issus ou sur la base des sujets traités dans leurs compositions. Sachant que cette production poétique peut être considérée comme l'une des nombreuses manifestations de l'expression du pouvoir du pape⁴⁰, tant spirituel que temporel, nous avons sélectionné des poèmes qui nous permettent de mettre en valeur les étapes successives de l'affirmation de la politique de prestige mise en place par la nouvelle autorité pontificale.

37 Outre à l'étude déjà citée, on signale *Tra antico e moderno. Roma nel primo Rinascimento*, 1991 Rome.

38 BENEDETTI 2010, *Ex perfecta antiquorum eloquentia. Oratoria e poesia a Roma nel primo Cinquecento*, « Roma nel Rinascimento », p. 61 : « quasi un versante alternativo degli insegnamenti retorico-umanistici dello *Studium*, insomma, di cui essa rappresentava il *coté* militante e insieme ludico e mondano ».

39 RODOCANACHI 1931, p. 5.

40 P. PRODI 1985, *Il sovrano pontefice*, Bologna, 2013, p. 98.

Les poèmes les plus significatifs feront l'objet d'une étude littéraire et philologique dans des annexes spécifiquement consacrées à eux où, après avoir fourni une traduction et un commentaire, nous dresserons l'inventaire des thèmes, des motifs récurrents et des emprunts aux principaux auteurs antiques. Afin de reconstruire la genèse de ces textes, nous exploiterons d'autres documents, tels que des recueils épistolaires ou des lettres dédicatoires qui témoignent des réflexions et des liens complexes entretenus entre les différents protagonistes des milieux culturels considérés.

Pour ce qui est de notre corpus, nous avons sélectionné des poèmes qui ont vu le jour à Rome autour de la cour de Léon X, et notamment lors des années du Concile (1513-1517). Quant à la structure de notre étude, nous avons retenu un ordre en trois points, propre à refléter, selon nous, au-delà de la variété des genres poétiques, les motifs récurrents du débat politique, littéraire, religieux et pré-réformateur au début du XVI^e siècle et son évolution tout au long des années du Concile.

1) Dans la première section il s'agira de reconstruire le milieu culturel polymorphe et complexe des auteurs qui ont composé pour Léon X et l'ont célébré en tant que *restitutor pacis* et *fautor litterarum* ; ces poèmes sont caractérisés, dans leur ensemble, par une forte empreinte classiciste, ainsi que par de nombreuses références à l'époque païenne. Dans l'ensemble, ils présentent l'élection de Léon X comme la source de grands espoirs, l'aube d'une époque nouvelle qui garantira la paix, la valorisation des arts et l'unité de l'Église. Il s'agit d'un trait récurrent des manifestations littéraires romaines. Ces textes proviennent pour la majorité de poètes intimement liés à la Curie ou gravitant autour d'elle.

2) Dans la deuxième section, la recherche sera centrée sur les ouvrages d'auteurs dont la réflexion s'inscrit résolument dans le cadre de la crise spirituelle et de l'attente d'un profond renouvellement de la communauté chrétienne. La figure du pape, qui était encore stylisée en termes classiques dans les poèmes d'empreinte panégyriste se voit réinterprétée par des auteurs laïcs et des hommes d'Église qui sont pour certains partisans de la réforme, voire même impliqués directement dans le « schisme » qui opposera le Concile de Pise au Concile de Latran V. Comme dans une sorte de synthèse des motifs classiques et chrétiens, le pape est représenté sous les traits d'un « pasteur angélique » vicaire du Christ, l'intermédiaire entre terre et ciel, qui est censé répondre aux attentes universelles d'une *renovatio* œcuménique. Celle-ci devait répondre aux maux qui frappaient la communauté chrétienne par une réforme, dont le but consistait certes à instaurer un nouvel âge d'or mais aussi à la faire sortir de la crise profonde qui la traversait, pour la ramener à la paix, à l'unité et à l'harmonie primitives. Dans ces textes, les auteurs soulignent à maintes reprises que les intentions réformatrices doivent partir du sommet, c'est-à-dire, des ministres de l'Église pour descendre au niveau clérical inférieur, *de capite in pedes*. Ces poèmes, comme ceux de Ferreri et de Battista Spagnoli, rappellent ainsi les thèmes d'inspiration du *Libellus ad Leonem X* de Pietro Querini et Paolo

Giustiniani, et de l'*Oratio de reformandis moribus* de Jean François Pic de la Mirandole. D'autres, comme ceux de Naldo Naldi enjoignent au pape de mener une croisade contre les Turcs, thème ecclésiologique récurrent depuis le Moyen Âge. Textes de nature programmatique, ils n'ont pas simplement pour objectif l'éloge et la célébration classicistes du souverain pontife mais lancent un appel à son action héroïque. Ils mettent en valeur son rôle primordial pour le sort de l'humanité dans son intégralité, qui doit consister, entre autres, à « revigorer les procédures de défense de l'orthodoxie catholique et le respect des hommes pour la religion chrétienne, les lois et l'ordre »⁴¹. La vie du pape comme celle du clergé tout entier, doit constituer un exemple pour toute la communauté chrétienne. L'engagement et les convictions de ces auteurs sont tout particulièrement visibles lorsqu'ils s'exposent en formulant directement leurs attentes au pontife et en soulignant les termes en lesquels la réforme doit être opérée. En vertu de son importance, une large partie de cette section sera dédiée à la traduction et à l'analyse du *Lugudunense Somnium* de Zaccaria Ferreri, théologien et réformateur qui avait été impliqué dans le concile schismatique de Pise. Ce bref poème est un concentré des thèmes fondateurs du débat pré-réformateur qui constituaient la base du programme léonin.

3) La troisième section comprend des textes ayant trait au religieux, qui marient forme classique et contenu biblique dans l'intention d'établir les fondements d'une grande poésie sacrée. L'une des constatations les plus amères du milieu réformateur et religieux au début du XVI^e siècle tenait à l'ignorance des ministres de l'Église. Elle était d'autant moins acceptée qu'elle concernait particulièrement leur domaine de compétence : les *sacrae litterae*. D'où la réhabilitation d'un savoir basé sur les Écritures et les textes des Pères qui devait remplacer une culture fondée sur la philosophie païenne et les fables mensongères des poètes. Il s'agissait de refonder la culture sur la base d'une lecture pleinement chrétienne et de se consacrer à la célébration des vertus théologiques.

Une analyse détaillée de ces textes et un examen de leurs auteurs, tous très peu étudiés, nous permettra d'approfondir les thèmes rhétoriques récurrents du débat théologique, de mesurer l'ampleur de l'attente qui repose sur le nouveau pontife et de redessiner la complexe élaboration littéraire axée sur la figure du pape Médicis. Bien que la forme de ces poèmes soit pour la plupart conventionnelle, l'étude des contenus politiques, des figures imposées et des topiques stylistiques s'avère fort utile dans la compréhension des dynamiques qui animaient le débat politique et religieux au début du pontificat de Léon X.

Cette répartition en trois sections permettra de saisir l'évolution des idées et des formes poétiques, depuis les auteurs encomiastiques vers ceux qui étaient plus engagés sur le versant réformateur ; depuis les textes imprégnés de classicisme vers ceux qui s'en détachent pour créer une nouvelle dimension de la poésie chrétienne.

41A. PERIFANO¹, Léon X, « *Le Concile et le livre* », dans *La papauté à la Renaissance*, 2007, p. 112.

Partie I

Entre poésie classicisante et propagande pontificale

Chapitre I

La genèse du mythe

Cette première partie envisagera la reviviscence du mythe de l'*aurea aetas* dans les textes poétiques notamment composés lors des premières années du pontificat, ainsi que l'imagerie et la symbolique qu'ils véhiculent. Dans ces textes, pour la plupart de nature encomiastique, le rêve humaniste d'une résurrection de la grandeur de la Rome antique, visant à la construction du nouveau monde chrétien, se marie profondément au programme idéologique promu par le premier pape Médicis et aux dynamiques du pouvoir pontifical. Derrière les coulisses du pouvoir, des *homines litterati*, familiers du pape et poètes courtisans, adhèrent à un projet idéologique de propagande qui lie profondément Humanisme, Antiquité et exercice du pouvoir.

Pendant la décennie léonine s'accomplit et s'étirole à la fois le rêve de l'âge d'or qui avait proclamé un classicisme positif, dans lequel l'exemple des Anciens pouvait être utilisé comme levier essentiel pour la construction du présent⁴². C'est une période extraordinairement dense en événements et en personnages qui exerceront une grande influence sur la vie culturelle, religieuse et sociale des générations suivantes. Les humanistes d'Italie et les lettrés étrangers se sont retrouvés à Rome, attirés par ce qui était le cœur battant de l'Église, ainsi qu'une principauté tout à la fois séculaire et ecclésiastique.

Le paysage culturel de Rome en ce début de siècle se distingue de celui des autres cours d'Italie. La présence de la papauté corrélative à l'omniprésence du sacré a conditionné la nature et la forme des milieux culturels romains, en orientant en profondeur le débat littéraire et religieux vers un humanisme chrétien de nature « curiale », principalement de langue latine⁴³.

42 C'est une époque qui a été abondamment représentée, célébrée et critiquée par les contemporains, par le biais de documents historiques et d'œuvres littéraires, témoignages précieux qui nous offrent différentes perspectives de cette légende si persistante.

43 J. D'AMICO (1983) a analysé en profondeur les caractéristiques du paysage culturel romain dans un ouvrage essentiel pour la compréhension de l'humanisme romain. L'historien a remarqué qu'à la différence d'autres réalités italiennes développées dans un environnement séculaire, l'humanisme romain répondait aux besoins et au mécénat d'une société et d'une cour cléricales, gouvernées par le clergé et axées sur le gouvernement de la Curie. Et ce, parce que l'humanisme, en tant que mouvement séculaire, s'était particulièrement adapté à la structure sociale religieuse de la société, notamment suite au rétablissement de la papauté à Rome après le retour des papes après l'exil avignonais.

La société littéraire romaine se présente comme singulièrement complexe du fait des relations multiples et toujours fluctuantes entre la politique pontificale, les centres de rayonnement de la culture et les débats théologiques du Concile. Véritable foyer de clercs et d'artistes⁴⁴, Rome devient « un théâtre prodigieux des hommes »⁴⁵, une scène obligée pour tous ceux qui espéraient trouver la renommée littéraire ou acquérir un rôle stratégique au Saint Siège, en suivant le parcours obligé du gouvernement pontifical ou la carrière ecclésiastique⁴⁶. Des auteurs venus d'Italie et de toute l'Europe s'installent à Rome, faisant de la capitale et du Saint Siège une destination privilégiée, dans un véritable pèlerinage aux sources de l'Antiquité. C'est dans ce cadre plutôt animé de la Rome du début du XVII^e siècle qu'une géographie complexe des relations culturelles se tisse, alors que des interactions multiples se nouent entre des destins d'exception.

Dans ce cadre, afin de mieux situer les ouvrages consacrés à l'âge d'or et leur relation avec les ambitions papales incarnées par le mythe propagandiste des *aurea saecula Saturni*, nous esquisserons d'abord les dynamiques du complexe paysage culturel romain au début de l'époque léonine. Pour ce faire nous analyserons certains aspects de la période précédant l'élection au pontificat, durant laquelle les liens de la future politique culturelle du pape Médicis ont commencé à se tisser. Pour rendre intelligible le discours sur les poètes thuriféraires de l'*aurea aetas*, nous présenterons les diplomates et humanistes qui étaient les plus étroits collaborateurs du pape et définirons leur rôle et leur apport dans l'élaboration de la politique culturelle de Léon X. Ces humanistes qui avaient une conscience aiguë de leur statut, furent en effet les théoriciens et « praticiens » du programme idéologique du premier pape Médicis. Précisons que ces personnages ont déjà fait l'objet de nombreuses études, dans le cadre de travaux consacrés à Léon X ou de monographies qui leur sont entièrement consacrées. Nous décrirons quant à nous, les réseaux relationnels, souvent restés dans l'ombre, qui les reliaient et ont contribué à l'élaboration de la politique papale.

Ensuite, nous analyserons les poèmes centrés sur le mythe de l'*aurea aetas* en termes politiques et leur fonction propagandiste. Pour ce faire, dans l'immense prolifération de poèmes et d'auteurs panégyristes, nous avons sélectionné des poèmes représentatifs d'un cercle culturel ou exemplaires d'un milieu intellectuel présent à Rome, partageant tous la sensation immanente d'être les témoins privilégiés du « *secolo nuovo* ». Ces textes de nature encomiastique ont, pour la plupart, été rédigés dans les premières années du pontificat léonin.

44 ALAHIQUE - PETTINELLI 2001, p. 57.

45 RENAUDET 1954, p. 90 ; MARCOZZI 2013, p. 114.

46 Rome représentait, à cette époque, un parcours obligé pour ceux qui souhaitaient atteindre la renommée littéraire ou désiraient parfaire leur propre éducation humaniste, attirés par les possibilités infinies déployées dans la capitale.

Nous verrons à la fois des poètes inconnus et des lettrés de renom, des humanistes engagés succéderont ainsi que des poètes parvenus dans la ville éternelle et en quête d'affirmation. Étant tous liés plus ou moins étroitement au souverain pontife et à ses proches collaborateurs, certains auteurs reviendront à plusieurs reprises au cours de notre étude, en vertu des liens multiples qu'ils entretenaient avec le pontife et des échanges intellectuels, qui se produisaient entre la Cour pontificale et les autres sphères de rayonnement de la culture.

A. Entre Curie, Cour pontificale et *sodalitates*

Sous le regard des contemporains, au moment du couronnement de Léon X, les poètes allaient donner naissance à Rome à un âge d'or, sous le signe du retour de la grandeur de la Rome Antique. Érasme exprimait déjà en 1509, lors d'un voyage dans la Ville éternelle, sa capacité d'attraction irrésistible, de par les multiples possibilités offertes ici aux hommes d'esprit : « je ne puis pas ne pas être touché du désir de Rome quand je songe à la réunion de charmes qu'on y rencontre, à l'éclat de cette ville unique au monde, à la douce liberté dont on y jouit, à la richesse des bibliothèques, au commerce de tant de savants et d'érudits, aux souvenirs de l'antiquité, bref aux lumières de l'univers rassemblées en un même lieu »⁴⁷. Rome était de nouveau le centre de la Chrétienté, siège des offices administratifs de l'Église catholique et de la papauté, à la fois la nouvelle Jérusalem pour certains visiteurs et une Babylone corrompue pour d'autres, plus intransigeants⁴⁸.

Cette forte connexion entre Rome et les humanistes, qui plongeait ses racines dans le culte absolu de l'Antiquité, arme conceptuelle efficace pour la création de la nouvelle Rome chrétienne, avait été rendue possible par une concomitance des causes : en premier lieu, et notamment par le renforcement politique de l'État pontifical, ainsi que de la suprématie temporelle de l'État de l'Église face aux autres États italiens et aux puissances étrangères, renforcement réalisé immédiatement avant le pontificat léonin par l'énergique et belliqueux Jules II della Rovere. Entièrement tourné vers une politique « impérialiste et agressive », Jules II avait cherché à reconquérir, non sans peine, les terres qui avaient jadis fait partie des domaines pontificaux. Sous son égide, le mythe dépoussiéré de l'âge d'or était devenu une arme de puissance propre à légitimer une politique bien impérialiste, laquelle devait masquer « les tirs d'artillerie »⁴⁹ et calmer les esprits en quête de paix, après des années de

47 GNOLI 1910, « Orti letterari », p. 5 ; RODOCANACHI 1931, p. 197.

48 VECCE 2013, *Il cantiere romano*, p. 276 et sv.

49 A. RENAUDET, *Érasme et l'Italie* 1954, p. 92.

conflits sanglants. Son pontificat s'était traduit par la récupération d'un rôle central de l'État de l'Église au sein des configurations politiques italiennes, agrémenté par une période de splendide mécénat visant à concrétiser visuellement le rôle nouvellement acquis par Rome, dans le rêve humaniste de restauration et de renouveau.

Le prédécesseur de Léon X avait rappelé à sa cour des artistes qui avaient commencé à transformer l'apparence de la ville. « Par l'éclat d'un art systématiquement encouragé »⁵⁰ le nouveau temple de la Chrétienté incarnait, comme autrefois, une magnificence renouvelée, rebâtie à coup d'onéreuses indulgences⁵¹. Surgissant impérieusement du chantier de Bramante, Rome avait pour tâche de s'imposer, aux yeux du monde, comme un symbole de grandeur et de prestige, tout à la fois spirituel et temporel.

En poursuivant le plan de retour à la grandeur de la papauté de son prédécesseur, Léon s'attela à rétablir la grandeur de Rome, à construire son propre mythe tout en appuyant son rôle de pape-roi sur ce qui était désormais une véritable principauté séculaire ecclésiastique. Et en cela, les humanistes avaient un rôle de première importance. De nombreuses études ont souligné récemment le dynamisme culturel que Rome avait acquis dès l'élection de Léon X. Et bien plus encore qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, grâce au pape vertueux, cultivé et ami des lettres, Rome devint le centre du monde littéraire. Commencé à l'époque de son prédécesseur, un flux de lettrés convergea de façon croissante vers la capitale, pour s'y établir ou pour y séjourner. L'affluence se fait particulièrement intense sous le pape Médicis du fait de la force agglutinante du gouvernement pontifical, issue de la renommée et des intérêts du pontife et de l'importance accordée à la langue latine au sein de la Curie.

Les caractéristiques du gouvernement central ont également été mises en valeur : bien centralisé et hiérarchique, c'était l'embryon d'un État moderne, avec ses tribunaux, ses offices et ses bureaux fourmillant de vie. Au sommet, directement connectée au souverain pontife, la Curie, émanation directe de la Cour, fusion entre le laïc et l'ecclésiastique, représentait un centre propulseur et diffuseur de culture, une machine bureaucratique extrêmement complexe, dont les multiples bureaux ainsi que les charges de l'administration ecclésiastique⁵² constituaient autant de ressources pour tous les humanistes en quête d'une occupation ou d'une gloire littéraire⁵³. La bureaucratie

50 L'expression est empruntée à A. RENAUDET, *ibid.*, p. 92.

51 Sur la chasse aux indulgences et la fiscalité excessive à l'époque de Léon X voir par exemple PASTOR 1929 ; ROSCOE 1813 ; AAVV. *Histoire des Conciles oecuméniques* 1975, p. 15.

52 D'AMICO (1983) a mis en relief le fait qu'à l'intérieur de cette société orientée et fortement hiérarchisée religieusement, les intellectuels ont adapté leurs intérêts pour répondre aux inquiétudes de la Curie et à la personnalité du pontife. Ainsi, les lettrés devaient, dans une certaine mesure, orienter leur choix sur la base du patronage ecclésiastique en suivant les lignes directrices de la politique pontificale. Voir aussi PRODI 1985.

53 *Ibid.* Selon ce savant, il y aurait eu une connexion étroite entre l'humanisme et les structures gouvernementales et financières de la Rome de la Renaissance, centrées sur la curie romaine et d'autres cours presque officielles. Les charges administratives et les possibilités d'un emploi étaient offertes de plus en plus aux membres du clergé ou aux ressortissants d'un ordre religieux. Ce qui explique le caractère essentiellement « curial » de l'humanisme romain, et l'entrelacement

cléricale, de plus en plus dense et exigeante, rassemblait avec un grand pouvoir d'attraction les autres milieux culturels qui fleurissaient dans la capitale⁵⁴.

Cela valut à Léon X la renommée légendaire et si controversée de grand mécène des humanistes⁵⁵. L'importance accordée à la formation humaniste, symbole de l'héritage ancien et de la nouvelle puissance acquise par la capitale de la chrétienté, devenait un moyen pour gravir efficacement les échelons du pouvoir. Des écrivains de premier rang occupaient les bureaux constituant la puissante bureaucratie papale afin de garantir la suprématie de la langue latine, instrument « national » d'expression. En échange de protections, de prébendes ou de bénéfices, des *homines litterati* de provenance diverse se mettaient au service du souverain pontife. Le latin était la langue officielle de la Curie. Ainsi, les humanistes, en vertu de leur connaissance des lettres latines pouvaient atteindre une position importante, comme courtisans bien éduqués, mais aussi jouer un rôle stratégique au sein du gouvernement pontifical⁵⁶. Les études des classiques et les chaires de rhétorique du *studium* étaient indirectement cooptées dans la sphère du gouvernement central car confiées à des fonctionnaires ou à des personnages de confiance du pape. Un contrôle qui n'épargnait pas l'imprimerie, où les plus grands typographes, souvent des érudits, éditaient sans cesse des œuvres bien en ligne avec l'idéologie officielle⁵⁷, comme Jacopo Mazzocchi⁵⁸ et Marcel Silber⁵⁹.

Les opportunités de carrière, déjà importantes au temps de ses prédécesseurs⁶⁰, augmentèrent sensiblement sous Léon X, motivées par son désir de magnificence et sa politique culturelle. Soucieux de contrôle⁶¹, le fils de Laurent de Médicis sut en effet multiplier les charges administratives, les bureaux et les possibilités d'emploi destinés aux *homines litterati* de provenance diverse⁶², pour la plupart des hommes de son entourage⁶³.

des problématiques culturelles et spirituelles dans la production littéraire, ce qui le rendait un *unicum* dans le panorama de l'humanisme italien

54 D'AMICO 1983, p. 19 relate que : « Bureaucratic organization characterized Renaissance Rome more than any other Western European society ».

55 Comme déjà PASTOR IV, 1893 avait relevé, un « état des choses, qui existait déjà avant Léon X, se développa de plus en plus sous son règne ».

56 Pour la position d'Érasme, voir *Il Ciceroniano o dello stile migliore*, A. GAMBARO (éd.), 1965.

57 ASCARELLI 1961 ; BLASIO 1982, p. 14.

58 Voir *infra*, p. 52 ; 46 ; 105 ; 112.

59 A. TINTO, *Gli annali tipografici d'Eneario e Marcello Silber (1501-1527)*, Firenze, Olschki, 1968.

60 L'emploi des hommes cultivés à Rome avait été l'une des lignes portantes de la politique pontificale à partir de Sixtus IV D'AMICO (1983 p. 39) relate que, à partir du début du XVI^e siècle, de nombreux humanistes s'étaient installés dans la capitale en quête d'une sécurité qui leur pouvait être offerte par la carrière ecclésiastique ou par un emploi au sein de l'administration pontificale.

61 Des tensions séparatistes avaient secoué les milieux culturels une génération auparavant. L'aristocratie municipale avait contesté le rôle exclusif du souverain pontife, sous les prédécesseurs de Léon. Dès son élection, le fils de Laurent le Magnifique s'affiche comme pacificateur et restaurateur des traditions anciennes et de l'ordre constitué, tout en réaffirmant de l'intérieur la *potestas pontificia*.

62 D'AMICO *ibid.* p. 41 : « By the reign of Leo X the papal *familia* had doubled to approximately 700 persons ».

63 GUICHARDIN, dans son célèbre portrait de Léon X et Jules de Médicis met en exergue la magnificence. Pour la *liberalitas* de Léon X voir *infra*, p. 46 ; 95 ; 143 ; 228 ; 237 ; 398.

Autour du pontife, le nombre des familiers (*familia*), c'est-à-dire le « ruolo » papal, la partie de la Cour admise à partager la vie quotidienne à la suite du pontife, atteint sous son gouvernement son apogée avec près de sept cent membres. La *familia* était pour ainsi dire une extension et un prolongement de la Curie, les humanistes qui la composaient étaient alignés hiérarchiquement aux ordres du pontife, et l'assistaient dans de multiples nombreuses tâches⁶⁴. Des lettrés éminents et des écrivains provenant de toutes les parties de l'Italie se rassemblaient autour du pape pour construire son entourage culturel, lequel coïncidait souvent avec son entourage diplomatique. À la *familia* papale, s'ajoutaient les *familiae* des membres du clergé, cardinaux et autres prélats qui parsemaient et animaient la société romaine. John D'Amico a souligné le rôle primordial de la *familia*⁶⁵, qui n'était pas une institution impersonnelle mais remplaçait la famille naturelle et répondait aux besoins divers du pape, des cardinaux et des autres membres influents du clergé. Dans ce cadre de « nouveaux proches », des relations personnelles et des affinités intellectuelles se nouaient, en se superposant à la société romaine d'origine.

Ainsi, des humanistes de confiance monopolisèrent progressivement les bureaux de la Curie et les enseignements du *Studium urbis*⁶⁶ : insérée ainsi dans la sphère de la *restauratio urbis* prônée par le pape, l'Université devint le centre de rayonnement d'enseignements institutionnalisés basés sur la valorisation du monde classique et sur la langue latine. L'Université exprimait une culture de caractère européen : comme Rome s'élevait au niveau de capitale artistique et littéraire de la *res publica christiana*, elle devait refléter et afficher son importance internationale nouvellement acquise⁶⁷. Léon X s'efforça de conférer à l'Université de Rome un rôle de premier plan parmi les autres universités italiennes, tout en gagnant la sympathie des familles romaines à des fins népotistes.

Cet entourage hétérogène et cosmopolite était un élément caractéristique du grand dynamisme de la culture à l'époque léonine⁶⁸ : une effervescence culturelle particulière qui voyait les érudits de renom, gravitant autour de la Cour et des structures du pouvoir central, se répartir entre les *negotia* de la Curie, les occupations de la Cour ou encore les enseignements universitaires⁶⁹. Les lettrés pouvaient contribuer également à d'autres formes, moins institutionnelles, d'élaboration de la culture et de la socialité littéraire ; des formes qui favorisaient les relations amicales aussi bien que les

64 D'AMICO *ibid.* p. 39.

65 FERRAJOLI 1918 approfondit l'étude de cette société littéraire composite et changeante.

66 Ce qui avait été l'une des lignes directrices de la politique pontificale depuis Sixte IV : attirer les lettrés à Rome pour les employer dans le *studium urbis*, l'enseignement universitaire, devient un moyen privilégié pour attirer des érudits éminents dans l'orbite du pouvoir.

67 TAFURI 1984, p. 100.

68 Les études sur la cour à l'époque léonine mettent en lumière que les mansions stratégiques sont occupées davantage par des humanistes éminents et des personnalités de premier plan, qui contribuaient à l'élaboration du programme papal.

69 FOLIN 2010, *Roma e Urbino: due corti a confronto*, p. 759.

échanges intellectuels et la composition de la poésie. C'est l'un des aspects qui ont été le plus mis en valeur et approfondis dernièrement par la recherche.

À côté des institutions traditionnelles et publiques, comme la Curie et le *Studium*⁷⁰, voire l'Université⁷¹, les jardins suburbains de certains Romains, les demeures, les cours cardinalices⁷² ou les *villae* des nobles aristocrates, étaient devenues un espace privilégié de libre élaboration culturelle, de circulation et d'échange, offert par les humanistes, mécènes des lettres et des arts.

Les demeures cardinalices devenaient des lieux de refuge et de paix pour les hommes cultivés, comme cela fut établi dans la bulle papale de 1514, la *Supernae dispositionis arbitrio*⁷³. Une multiplicité de structures agrégatives s'affirma ainsi comme autant de centres féconds de production et de diffusion de la culture. À l'abri de ces *horti*, dont le décor imitait celui de la Rome classique, et dans le cadre libre et informel de rencontres amicales, les lettrés s'approprièrent et élaborèrent des thèmes d'actualité. Lieux privilégiés d'une composition poétique improvisée et souvent destinée à une utilisation immédiate, espaces idéaux pour des discussions sur la langue et des questionnements philosophiques, ces cénacles offraient également un fertile terrain de confrontation⁷⁴. Angelo Colocci, un érudit dont il sera à nouveau question plus avant, confirme ainsi dans l'une de ses lettres (en date du 31 juillet 1544) que les liens d'hospitalité qui existaient entre les mécènes et leurs invités étaient forts, qu'ils soient des parents ou des amis, en affirmant à propos de son ami Sadoletto que *semper in eius Domo Romae hospitavit plures Affines, Amicos et Consanguineos* = « Il a toujours accueilli dans sa demeure des parents, des amis et des proches »⁷⁵. L'humaniste vénète Pierio Valeriano⁷⁶, dans le dialogue *De Litteratorum infelicitate* nous énumère les principales *sodalitates*, tout en en sous-entendant bien d'autres : les « *Sadoletoum, Gyberticum, Coritianum, Colotiacum, Melineum, Curisacum, Blossianum et alia* »⁷⁷.

70 BIANCA (2008, p. 36 et sv.) analyse une telle transition de signification du terme « *accademia* » « *intesa come gruppo di amici legati da comuni interessi culturali ad « *accademia* » intesa come struttura pubblica di insegnamento superiore, cioè universitario* ».

71 L'Académie, née d'une part de la tentative d'affirmation de l'aristocratie municipale sous le signe d'une reprise humaniste intégrale de l'Antiquité, s'était institutionnalisée, pour être absorbée dans la sphère politique de Léon X, et se liait étroitement à la Curie. Les études des classiques et les chaires de rhétorique du *studium* étaient indirectement cooptées dans la sphère du gouvernement central car confiées à des fonctionnaires ou des personnages de confiance du pape.

72 Les cours aristocratiques et le collège cardinalice, une véritable institution moderne d'après Paolo Cortesi (humaniste qui s'est intéressé de la question dans son célèbre traité *De cardinalatu* 1510), devenaient lors de la célébration des festivités, le théâtre de la récitation extemporanée des poèmes en latin. Aussi, la présence de nombreux cardinaux et des familles cardinalices exerce une grande force d'attraction pour les *homines litterati* : l'enjeu consiste à rentrer à leur service et, cela obtenu, à rejoindre la Curie.

73 PIANA 2014, p. 228 ; G. FRAGNITO, « Cardinals' Court in Sixteenth-Century Rome », *The Journal of Modern History* 65, no. 1 (1993, 33) : *patens hospitium, portusque ac refugium proborum et doctorum maxime virorum*).

74 Comme les dialogues centrés sur l'époque en témoignent, ces cercles étaient souvent ouverts, aux contours un peu ou fluctuants, favorisant une dialectique entre leurs membres et les autres cercles, ce qui permettait une relation entre eux, quelquefois conflictuelle.

75 UBALDINI 1969, p. 77. LANCELLOTTI 1772, p. 188-90.

76 *Vedi infra*, p. 36.

77 GAISSER 1999, p. 25 ; DE CAPRIO 1982, p. 799-822 ; FARENGA 2008, p. 59.

Dans ces cénacles culturels s'affirma donc une forme de *respublica litteratorum*, pour laquelle l'amitié, qui impliquait le partage de valeurs morales communes, était le fondement de toute relation intellectuelle. Dans l'échiquier complexe du paysage culturel romain, des liens forts, des échanges culturels et spirituels se nouèrent et se défirent entre ces hommes de lettres et le pouvoir, incarné dans la figure du premier pape Médicis. Les échanges et les contacts entre lettrés et artistes étaient multiples et féconds.

Gravitant autour du sommet de la hiérarchie pontificale, représentée par Léon, les cours cardinalices et celles des humanistes constituaient autant de satellites actifs, pièces d'une mosaïque difficile à recomposer mais caractérisée par une pluralité des lieux de culture.

Après avoir expérimenté l'exil de sa famille et avoir erré dans plusieurs cours italiennes, Jean de Médicis avait parcouru les rues de Rome alors qu'il n'était encore qu'un cardinal dont le sort de la famille demeurait incertain. C'est à ce moment que le jeune Médicis commença à établir et à nouer des relations culturelles qui consolidèrent le mythe de son *aurea aetas*. Le cardinal était l'une de personnalités les plus appréciées de l'hétérogène paysage culturel romain, capable comme tel de « catalyser » les esprits, lorsqu'il rejoignit l'entourage du pape della Rovere⁷⁸.

78 FARENGA *ibid.*, p. 58 cite un passage du *Dialogo della Volgar lingua* (1530) de Valeriano, qui était venu à Rome à l'époque du pape Médicis, dans lequel Colocci s'excusa pour ne pas avoir eu la possibilité de se rendre au dîner chez Antonio Marostica puisqu'il avait rencontré le Cardinal de Médicis accompagné d'autres lettrés et il n'avait pu refuser leur invitation.

B. Les antécédents : l'entourage du cardinal Médicis, la construction d'un réseau et d'une iconographie médicéenne

Jean de Médicis était venu à Rome pour la première fois en 1500, pendant le pontificat de Jules II, parallèlement à d'autres humanistes de renom. Suite au deuxième exil de sa famille, après la mort de son frère Pierre à Florence (1503)⁷⁹, il devint l'acteur principal de la politique « médicéenne » auprès de la Curie romaine en renouant, pour ce faire, des relations diplomatiques avec sa ville natale, selon une perspective antirépublicaine et anti-française. L'amitié ancienne avec Galeotto Franciotti della Rovere, puissant neveu de Jules II, cardinal de Saint Pierre in Vincoli, homme très influent et protecteur d'humanistes, fut déterminante et stratégique pour accéder aux milieux curiaux et établir un lien fort avec le pontife⁸⁰ ; la collaboration entre le Médicis et le cardinal Franciotti aurait même perduré après la mort prématurée⁸¹ de ce dernier. La médiation du cardinal, homme aimable et cultivé, et d'ores et déjà protecteur d'Érasme, aida certainement Jean à plaider le sort de sa famille auprès de Jules II, et à préparer ainsi la restauration du régime médicéen à Florence (un événement qui ne fut possible que lorsque l'affrontement entre Louis XII et le pape éclata de façon dramatique). Une fois nommé légat pontifical, fidèle à Jules II, le cardinal devint très influent au sein de la Curie. Il fut impliqué dans les vicissitudes de la Ligue contre le roi de France Louis XII, jusqu'à la restauration des Médicis, et put également (et surtout !) s'agréger plus durablement encore au parti pontifical, ainsi qu'au pontife lui-même, lequel lui confia dès lors des charges importantes.

Du fait de sa libéralité et de son caractère affable, le cardinal jouissait en outre d'une grande renommée auprès du pape et de la cour pontificale, mais aussi du peuple. Sa demeure située à côté de Saint Eustache, près du palais Madame, devint un centre de rayonnement de la culture où la faction favorable aux Médicis et aux florentins s'opposait au gouvernement de Soderini⁸². Selon des sources

79 Pour l'histoire des Médicis la bibliographie est très étendue. Les membres de la famille ont été impliqués dans l'affrontement de nature politique dans un premier temps, puis religieux, dans un deuxième, qui avait vu s'affronter Jules II et Louis XII.

80 RODOCANACHI 1931, p. 23.

81 P. CHERUBINI, *DBI*, Vol. 50, 1998 Le cardinal fut le trait d'union parmi plusieurs humanistes. Par ex. RENAUDET 1954, p. 93.

82 BENCINI 2003, *La committenza medicea*, p. 285.

contemporaines, le palais, richement décoré, et la bibliothèque, pourvue de manuscrits très anciens, représentaient « un centro di studio e d'eleganza, di dotti trattenimenti e di spensierata gaiezza »⁸³. À l'exemple du Magnifique, le jeune cardinal tentait de recréer dans la capitale, et malgré les difficultés financières, l'héritage politique et culturel des Médicis, comme pour déplacer la cour médicéenne de Florence à Rome⁸⁴. Dans sa demeure, il s'évertuait, en accueillant des artistes ou des entretiens littéraires, à préserver le prestige des Médicis à Rome, et cela, en dépit du renversement de la situation politico-culturelle et des difficultés traversées par la famille.

Rome connut alors un flux impressionnant d'artistes florentins porteurs d'idées nouvelles, ainsi que des symboles et des éléments figuratifs élaborés dans les cercles florentins, notamment lors des réunions à Carreggi, tous imprégnés d'un néoplatonisme de matrice ficinienne. Bien avant l'élection de Jean au pontificat, un langage figuratif lié à la famille des Médicis fut donc transposé dans la capitale⁸⁵. Le cardinal s'attachant notamment à préserver et à diffuser une iconographie médicéenne représentée par le mythe de la *felix aetas*, élaboré par son père au nom de la gloire familiale.

C'est à cette époque que le jeune cardinal, alors que le sort de sa famille florentine restait incertain, fut en mesure de nouer des amitiés et des liens profonds avec des humanistes⁸⁶. Souvent, il les avait déjà connus lors de son enfance, du fait d'affinités culturelles et intellectuelles entre sa famille et les humanistes florentins. Il s'agissait notamment de ressortissants de l'aristocratie florentine qui s'étaient opposés au régime républicain de Pierre Soderini, ainsi que d'autres écrivains dont il avait fait la connaissance pendant ses années d'exil, au gré de ses pérégrinations dans les cours italiennes. Malgré les difficultés économiques, Jean de Médicis sut, à cette époque, constituer et animer un véritable cénacle d'artistes et de lettrés, mettant ce cadre à profit pour tisser des alliances, d'apparence culturelle certes, mais destinées à jouer un rôle essentiel dans le retour en force de sa famille à Florence⁸⁷.

De nombreux témoignages évoquent le faste et la splendeur du cadre dans lequel le jeune cardinal recevait ses invités. Sous le signe de la sauvegarde du patrimoine et de la renommée du nom de sa famille, il avait notamment relevé la précieuse bibliothèque paternelle pour la transférer dans

83 Le cardinal avait réussi également à racheter et à transporter une partie de la bibliothèque de Laurent, que lui-même avait confiée aux frères de Saint Marco avant de partir en exil de Florence.

84 La politique de Jean fut alors de discréditer la République florentine, alliée des Français et gouvernée à partir de 1502 par Soderini, et favoriser en même temps, ceux qui avaient appuyé le régime médicéen.

85 Il arriva à restaurer les Médicis, suite à une volte-face de la politique de Jules II, persuadé que les Florentins avaient abrité le concile de Pise et qu'ils ne s'étaient pas opposés aux Français. Il fut défait par les Français à Ravenne, et obligé de s'enfuir à Mantoue.

86 RODOCANACHI 1931, p. 21 et sv. Jean fut toujours accompagné dans ses démarches par son cousin Jules de Médicis (1478-1534, fils de Julien), « qu'il chérissait particulièrement » et avec lequel il avait partagé plusieurs années « aventureuses » en Europe et en Italie, après la chute des Médicis de Florence.

87 GIOVIO 1548, p. 33-34 ; GUICHARDIN, ed. 1929, III, p. 126 ; ROSCOE 1813, III, p. 37-40 ; PASTOR, IV.1 1893, p. 19-22.

sa demeure romaine⁸⁸. C'est ainsi, au cœur même de Rome, que le jeune cardinal inaugura, malgré les difficultés financières, une politique culturelle destinée à maintenir la renommée de sa famille et à favoriser son retour à Florence dans une perspective anti-soderinienne⁸⁹. Il appela à lui des artistes, des lettrés et des philosophes, afin de promouvoir dans la capitale une iconographie médicéenne. Il soutenait ainsi sa famille, tout en préparant son élévation au pontificat⁹⁰. En tant que cardinal, Jean participa ainsi, de manière très active, à la vie culturelle romaine. C'est à ce moment de sa vie qu'il bâtit son entourage, s'entourant d'amitiés d'enfance et d'humanistes d'envergure, souvent rencontrés pendant ses années florentines. Les créateurs du programme idéologique du futur Léon X vivaient ainsi, dès cette époque à son contact. Éminents humanistes, proches jadis des Médicis, ils avaient partagé l'expérience de l'exil avec le jeune cardinal ou s'étaient réunis à Rome autour du Palais Madame, dans son cénacle culturel. C'est entre Rome et Urbino que se déroulera la trame diplomatique du futur Léon X.

88 GUICHARDIN, *Storie fiorentine*, éd. 1931, p. 321-322 : « Ma creato el gonfaloniere a vita, ed essendo circa a uno anno di poi morto Piero nel Garigliano, el cardinale e Giuliano, o perché lo ordinario fussino di natura più civile ed umana, o perché considerassino che e' portamenti di Piero non erano stati a proposito, cominciarono a tenere altri modi, ed ingegnarsi ad aparecchiare la tornata, non per forza e benevolenzia, e con beneficiare e' cittadini, non con offendergli né in publico né in privato. E però non pretermettevano di fare spezie alcuna di piacere a quegli fiorentini che stavano o capitavano a Roma dando a loro grande aiuto e favore in tutte le occorrenze ed espedizione loro, servendo ancora di danari o di credito chi n'avessi bisogno; ed in effetto la casa, la facultà, le forze e la riputazione tutta del cardinale erano a saccomanno de' fiorentini [...] Queste cose, divulgate a Firenze, avevano fatto che tutti quasi e' fiorentini, a chi accadeva in Roma avere bisogno della corte o per espedizioni di benefici o per altro, facevano o personalmente o con lettere capo al cardinale de' Medici [...] ; e lui li serviva tutti prontissimamente, in modo che non solo avevano desti alla memoria molti degli amici vecchi, ma ancora degli altri nella città». Voir *infra*, I. 2., p. 37.

89 En résidant à Palais Madame, situé dans le quartier de Parione, entre Place Navona et le Panthéon, Jean avait animé un cénacle d'artistes, un lien de rencontre parmi tous ceux qui étaient proches de la puissante famille florentine.

90 Voir *infra*, II, p. 225-232.

C. Les artisans de l'*aurea aetas* : Bibbiena, Bembo et Sadoletto

Ainsi, il apparaît que les futurs protagonistes de l'époque léonine se connaissaient bien avant le couronnement. Ces auteurs et artistes se préparaient à orchestrer et à poursuivre savamment la transition du mythe de l'âge d'or, du cardinalat de Jean de Médicis à son élection au rang de chef de l'Église universelle. Ce dernier avait su tisser un réseau de connaissances qui allait se révéler fondamental dans le soutien de son programme politique emprunté pour part à l'ancienne dynastie florentine⁹¹. Parmi ceux qui contribuèrent davantage à greffer le mythe des Médicis au projet de restauration de l'Antiquité dont s'était emparée la papauté, on peut citer le cardinal et diplomate Bernardo Dovizi da Bibbiena (1470-1520). Il fut le *spiritus rector* qui, comme un marionnettiste cultivant le rêve d'affirmation du Magnifique, accompagna habilement de par son activité diplomatique, le parcours du jeune Médicis ⁹².

1) Bernard Dovizi de Bibbiena

L'existence entière de Dovizi fut dédiée à la cause de la famille florentine, qu'il accompagna au travers des vicissitudes qui suivirent la mort du Magnifique⁹³. En outre, c'est avec Jean de Médicis et son frère Julien qu'il partagea l'expérience de l'exil lors de la rocambolesque mais non moins mythique traversée de l'Europe (1494-1512), suite à la fuite de Florence et aux années passées à la cour d'Urbino.

C'est à la Cour des Montefeltro, « ville en forme de palais » et digne avant-poste de Rome que, entre 1506 et 1510, plusieurs des futurs protagonistes de l'époque léonine se retrouvèrent comme « rescapés d'un destin commun » : en effet les Médicis y résidaient en exil forcé, avec Bibbiena, toujours à la suite de ses seigneurs, Castiglione et les Fregoso, ainsi que Raphaël et Bembo « en exil

91 Comme MARCOZZI (2015, p. 462) l'a bien souligné, leur résidence au Vatican, et la proximité de l'appartement destiné au pontife, sont des indices révélateurs des contacts étroits que ces humanistes entretenaient avec le centre directionnel du pouvoir.

92 De seulement cinq ans son aîné, Bibbiena avait été l'ancien secrétaire de son père Laurent et son tuteur personnel.

93 G. PATRIZI, *DBI*, vol. 41, 1992, *sv.* « Dovizi Bibbiena » : Dovizi avait grandi dans l'ombre de la cour médicéenne, où il avait parfait ses études littéraires. Il fut ensuite immédiatement employé par Laurent pour d'importantes missions diplomatiques en soutien à sa famille. Après la mort de ce dernier, il devint dans un premier temps secrétaire de son fils Pierre, puis de Jean.

volontaire ». Alors que ses adroites manœuvres diplomatiques⁹⁴, particulièrement documentées par un riche épistolaire, lui permettait de régir la politique de ses maîtres et d'organiser leur éventuelle réinstallation à Florence, il eut l'occasion de fréquenter les plus importantes cours d'Italie et de se lier d'amitiés profondes avec des personnages d'envergure tels que Bembo ou Castiglione. Ces relations devaient se renforcer une fois parvenu dans la capitale en 1504 à la suite des Médicis. À Rome, Dovizi alternait son activité diplomatique avec une fébrile production littéraire, en participant brillamment à la *societas litterata* romaine et en devenant protecteur d'artistes et de lettrés⁹⁵. Ainsi, comme s'il l'avait préparée pendant toute son existence, il fut l'un des artisans principaux de l'élévation au pontificat de son ancien maître⁹⁶. Ce qui lui valut la consécration de son rôle politique, une certaine tranquillité économique ainsi que des charges enviables⁹⁷.

Une fois la pourpre cardinalice obtenue en septembre 1513, il lui fut aisé d'orchestrer l'ascension de son ancien ami Pietro Bembo au secrétariat pontifical et à la prélature personnelle, les plus hautes fonctions de la hiérarchie vaticane. Ils avaient déjà partagé un destin commun à la cour d'Urbino et s'étaient liés d'une profonde amitié⁹⁸. Cette élection fut interprétée par les contemporains comme un signe manifeste de la politique culturelle du nouveau pape Médicis qui, en poursuivant une restauration enthousiaste de l'Antiquité, exprimait sa redevance envers la tradition humaniste et les études classiques.

3) Pietro Bembo

Pietro Bembo (1470-1547) représentait en effet l'humaniste par excellence de sa génération : théoricien (il avait rédigé l'*epistola de Imitatione*)⁹⁹ et écrivain de premier plan, il s'était déjà

94 MONCALLERO 1953, *Lettre* 7 oct. 1511, XCI p. 275, MENICUCCI 2013, p. 139 : « Disse sua santità che alli X di quest'altro in ogni modo vostra signoria saria in Firenze et che Pier Soderini saria tagliato a pezi o mandoli in prigione senza alcun fallo ». L'échange épistolaire avec le cardinal témoigne de la progressive action du diplomate auprès du Médicis. La décision de rentrer à Rome, après avoir vécu l'assaut de Prato et l'entrée triomphale de Jean à Florence, fut plus que tout déterminée par le désir de trouver un terrain plus fertile à son ambition. Par ailleurs, Dovizi pouvait vivre à Rome dans une société mondaine et brillante qui correspondait plus pleinement à son caractère.

95 Homme mondain, cultivé et brillant, il alternait son activité diplomatique avec la production littéraire en entretenant des échanges épistolaires avec des seigneurs, des hommes de lettres et artistes, et en devenant lui-même un illustre mécène. Pour la *Calandria*, la comédie composée par lui voire G. PATRIZI, *DBI*, vol. 41 (1992) ; PASTOR IV 1893.

96 Notamment après avoir gagné à sa cause Francesco Soderini, frère du gonfalonier rival des Médicis. Voir GUICHARDIN 1929, III ; MACHIAVELLI 1857.

97 Il obtint des fonctions charnières au sein de la Curie : il fut nommé aussitôt trésorier général de l'Église, protonotaire apostolique et compte palatin, puis cardinal en septembre 1513, avec le titre de Sainte Marie en Portique. Dans son emblème cardinalice, les enseignes de sa famille se trouvaient juxtaposées à celles de Médicis, symbole de l'union permanente et significative d'une existence entièrement dévouée au service d'une famille.

98 MARCOZZI 2015, p. 553 et sv.

99 VECCE 2013, *Il cantiere romano*, p. 276 et sv. MARCOZZI 2015 p. 553 et sv. Il avait contribué à la querelle sur l'imitation dans une lettre adressée à Jean-François Pic de la Mirandole.

distingué dans plusieurs cours d'Italie en contribuant au débat sur la langue, vulgaire et latine. Mais il était surtout, aux yeux de ses contemporains, le défenseur incontestable du modèle unique du latin cicéronien¹⁰⁰. Cela pouvait sans conteste satisfaire aux intérêts du pape, à la recherche d'une langue officielle pure et propre, façonnée à l'instar des Anciens dans « un style catholique international »¹⁰¹, signe optimal du pouvoir et miroir sans équivoque de la nouvelle primauté acquise par l'Église de Rome. Mais plus encore, l'humaniste était le symbole d'une génération de lettrés qui avaient cultivé le rêve de reconstruire une *aurea aetas* de la culture antique, qui parfaite et authentique, pourrait être récupérée et recrée au-delà de l'action destructrice du temps. L'humaniste était par ailleurs fort apte à représenter la diplomatie papale dans la politique internationale grâce entre autres à ses brefs rédigés dans un latin impeccable¹⁰².

Né à Venise et éduqué dans une « religion de l'Antiquité »¹⁰³, Bembo avait voyagé dès son plus jeune âge dans plusieurs cours italiennes à la suite de son père Bernard¹⁰⁴, nommé ambassadeur de la République. À la différence de ses amis vénitiens, Paolo Giustiniani et Pietro Querini, qui avaient opté pour une vie religieuse austère, Bembo décida de devenir clerc mais sans pour autant entrer dans les ordres religieux et cela pour mieux se consacrer à l'étude assidue des Anciens. Appelé pour des missions diplomatiques, il profitait de la vie culturelle et tissait par la même un réseau de relations notoires, particulièrement avec les Médicis à la Cour du Magnifique¹⁰⁵. Il pérégrina ainsi dans plusieurs cours italiennes telles que Ferrare, Mantoue ou Urbino. C'est lors d'un de ces voyages en 1503, qu'il renoua des relations avec des humanistes importants, tels Philippe Béroalde, et Jacopo Sadoletto¹⁰⁶, déjà connus à Ferrare et avec qui il collaborerait à la prospérité à venir du Médicis¹⁰⁷.

100 Depuis son enfance l'auteur vénitien avait étudié assidument Cicéron. Sa pratique quasi « osmotique » des textes classiques avaient fait mûrir en lui la nécessité d'épurer la langue latine de toutes ses imperfections archaïques et « argentées », arguments auxquels il s'opposait pourtant au départ.

101 VECCE 2013, *Il cantiere romano*, p. 276 et sv.

102 Les brefs de Bembo adressés à Léon X, et rédigés dans un latin pur et élégant, reflètent une accoutumance assidue au modèle ancien et témoigne de la « marque » par excellence de la production latine de haut niveau au cours du pontificat léonin.

103 L'expression est de VECCE 2015, p. 276.

104 VECCE 2013, *ibid.*

105 MARCOZZI 2010, p. 112.

106 À Sadoletto qui l'aurait accompagné dans le secrétariat lors du pontificat de Léon, il adressa une lettre dans laquelle il le remerciait pour son accueil chaleureux à Rome *Lettere*, 149, vol. 1, p. 193 : *Nihil enim in magis exploratum est quam [...] postremo cum in Romam venissem, recens tuum in me atque atque in meis ornandis studium diligentiamque repetenti*, et à Béroalde, *Lettere*, 149, vol. 1, p. 142-3 ; *Lettere*, 198, vol. 1, 183-85 : *Mihi quidem maius tribui munus nullum potest, quam posse me isto coelo meo nutu frui, libenterque omnem hanc Venetiae oram cum uno vestro in Quirinali hortulo commutare*, dans MARCOZZI 2010, p.112. L'amitié de Béroalde fut notamment importante pour obtenir les grâces du cardinal Galeotto Franciotti della Rovere.

107 MARCOZZI 2015, p. 557. Avec l'espoir d'obtenir une promotion dans la Curie, il s'était déplacé à Rome en 1510 et séjournait à la cour de Frédéric Fregoso, qu'il avait connu aux temps d'Urbino. À cet égard la composition de l'ouvrage latin *De Guidobaldo Feretrio* (1510) révèle la plus complète et ferme adhésion au modèle unique, repéré dans la langue de Cicéron. Ce dialogue, qui mettait en scène ses amis curiaux, Sadoletto et Filippo Beroaldo, exprimait tout son alignement à la politique prônée par Jules II. Ainsi, ayant retrouvé à Rome ses amis d'autrefois, et affirmant sa position sur le latin curial, Bembo était prêt à réaliser son rêve.

Mais il aspirait toujours à atteindre Rome¹⁰⁸, où le rêve de reconstruction¹⁰⁹ de l'*aurea aetas* des Anciens pourrait se voir réaliser par des hommes talentueux et en recherche de gloire¹¹⁰. Avec Bembo le latin cicéronien s'impose à Rome en tant que modèle culturel, spirituel et politique sur le reste de l'Europe chrétienne.

4) Jacopo Sadoleto

Jacopo Sadoleto (1477-1547)¹¹¹, le second secrétaire pontifical et collaborateur intime de Léon X, était également une personnalité de grande envergure intellectuelle et morale. Cependant, il incarnait davantage l'ouverture aux questionnements religieux et spirituels qui occupaient déjà à Rome bien des esprits savants ainsi qu'aux premiers réformateurs, qui expérimentaient dans ces années tourmentées pour l'Église une vie spirituelle plus intense et austère. Originaire de Modène, Sadoleto s'était rapproché de Rome sous le pontificat d'Alexandre VI. Sa renommée d'homme profondément religieux et de brillant latiniste¹¹² lui valut la reconnaissance et la protection du cardinal napolitain Oliviero Carafa. Ce dernier était l'une des personnalités les plus influentes au sein de la Curie, un homme de grande valeur morale, mécène insatiable d'artistes et représentant du collège sacré, mais aussi un savant, un canoniste et théologien, « papabile » cinq fois. Par ailleurs impliqué dans la résolution de l'affaire de Jérôme Savonarole, il avait entretenu des relations avec Laurent de Médicis, et avait été l'un des promoteurs de la *reformatio ecclesiae*, qui avait enthousiasmé plus d'un humaniste après la prédication de Savonarole¹¹³. L'humaniste se trouvait habiter alors Place Navona, au cœur d'une capitale en proie aux vices, gouvernée par Alexandre VI, le pape considéré comme « l'Antéchrist » par excellence, mais il vivait en compagnie du puritain Carafa¹¹⁴. De plus, il habitait à proximité du cercle que le cardinal Jean de Médicis avait établi dès son arrivée à Rome. Le séjour

108 À trois reprises, toujours en suivant son père, il avait pu la visiter et se passionner pour les recherches archéologiques et antiques qui transformaient radicalement la vision ancienne de la capitale.

109 La figure de Bembo est fort bien mise en lumière dans des études récentes, qui réaffirment son rôle prépondérant dans le contexte de la Rome léonine.

110 La correspondance avec Dovizi témoigne à plusieurs reprises que l'objectif d'atteindre Rome était toujours présent à son esprit.

111 DBI, LUCIOLI, Vol. 89, 2017.

112 Ses missives formulées en un latin impeccable étaient le « billet d'entrée » dans la classe politique.

113 Auprès de Carafa Sadoleto séjourna pendant vingt ans et grâce à son intercession, il obtint le canonicat de Saint Laurent en Damase (1503). À propos LUCIOLI 2013, p. 8 cite INGHIRAMI, *Phaedrus* : « *docere te possit quae sit via ad nomen et ad decus in civitate obtinendum maxime accomodata* » Sur la personnalité de Carafa, *vedi infra*, p. 116.

114 DOUGLAS 1959, p. 7.

chez l'une des plus grandes autorités religieuses de son temps ne pouvait être sans effets sur la formation intellectuelle et morale du Modénais et devait le rapprocher singulièrement des idées de réforme de l'Église¹¹⁵. Toutefois les spécialistes ne s'accordent pas unanimement sur ce point : en effet, des sources nous indiquent que Sadoletto s'était progressivement lié à certains groupes de réformateurs, regroupés autour de « l'*Oratorio del Divino Amore* »¹¹⁶. Néanmoins durant ces années, deux poèmes latins, le *Curtius* (1508) de sujet romain, et le *Laocoon* (*De Laocoontis statua* 1509)¹¹⁷ et d'autre part un manifeste de poésie classicisante de nature descriptive, lui valurent un laissez-passer dans les milieux curiaux¹¹⁸ et des bénéfices non négligeables¹¹⁹. À la mort de Carafa¹²⁰, Sadoletto fut contraint de chercher un autre protecteur qu'il trouva en la personne de Frédéric Fregoso, à la cour duquel il put retrouver ses anciens amis, dont Bembo,¹²¹ et d'autres futurs acteurs de la politique culturelle léonine¹²² : l'artiste urbinat Raphaël, le poète Philippe Béroalde le Jeune, le puissant banquier siennois Agostino Chigi et l'Arétin. Son séjour dans la demeure du prélat génois lui permit d'entretenir des relations privilégiées avec le milieu académique romain ainsi que d'approfondir ses études théologiques. En provoquant l'éloignement de l'incommodant Fregoso et l'immédiate promotion aux breffs pontificaux de Bembo, l'élection de Léon X signa la transition, à contrecœur, de Sadoletto vers la *vita negotiosa*¹²³. Personnalité complémentaire de Bembo, qu'il avait connu à Ferrare¹²⁴ lors de sa jeunesse, il participa dans une moindre mesure que son illustre collègue à la vie

115 F. LUCIOLI, *DBI*, Vol. 89, 2017. Il composa pour la mort de son patron et mécène une oraison funéraire *in funere Olivierii Carafae*.

116 Sur le rôle de Sadoletto dans la poésie léonine et la réforme, voir *infra*, II.1, p. 303-304 ; MONCALLERO 1953, p. 212-213. Cette initiative avait été inspirée par un autre Carafa, Jean-Pierre, évêque de Chieti qui, bien après le pontificat léonin, joua un rôle fondamental dans la Contre-réforme.

117 LUCIOLI 2013, p. 14 : la célébration de la découverte du célèbre groupe sculpté dans les thermes de Titus.

118 Quant à la réflexion poétique, en relation aux tensions réformatrices, et comme Francesco Lucioli l'a souligné (F. LUCIOLI 2013, p. 14) dans un deuxième temps, Sadoletto aurait muri l'idée d'une poésie comme instrument d'édification morale. D'après Bembo cela lui aurait valu d'être apprécié par Jules II, qui lui octroya à cet égard le bénéfice de Saint Laurent *en Damase* par considération envers ses « *culta eius splendentiaque poemata* ».

119 Voir *infra*, p. 303-304 ; Lilio Gregorio Giraldi exprime un jugement sur la poétique des deux secrétaires de Léon : Bembo serait le responsable des poèmes « *dulcia, mollia, delicata* » tandis que Sadoletto aurait composé des « *versus graves, cultos* ». Dans sa personnalité complexe, coexiste le concept d'une poésie pure, qui puiserait dans les formes classiques pour exprimer des thèmes chrétiens, avec une poésie de circonstance.

120 *Ibid.* p. 14, FERRAJOLI, p. 376. La mort de son maître signa également un passage dans sa carrière. En effet, l'hommage « funéraire » qu'il lui rendit le 5 décembre 1511 par le biais d'un sermon prononcé en l'Église de Sainte Marie sur Minerve (*In funere Oliverii Carafae*), lui permit « d'acquérir une grande réputation oratoire » selon Ferrajoli, *ibid.*

121 FIORDIBELLO, *De vita Jacobi Sadoletto*, cit., p. X dans LUCIOLI 2013, p. 16 : *cuius etiam contubernio, aliquandiu post Oliverii Carafae obitum, una cum Petro Bembo optimo et doctissimo viro uso est.*

122 LUCIOLI 2014, p. 16, FIORDIBELLO, *De vita Jacobi Sadoleti*, p. X ; VAGNI 201, p. 9-36.

123 Dès son élection à la plus haute fonction de la Curie, l'humaniste fut toujours tiraillé entre ses aspirations religieuses et son rôle crucial au sein de l'entourage papal, dans l'aspiration permanente à une existence qui se devait d'être conforme à un modèle de rigueur et de pureté chrétienne.

124 Une forte amitié les liait au point que Bembo choisit Sadoletto en tant qu'interlocuteur dans son œuvre *De Guidobaldo*, un manifeste du classicisme cicéronien.

brillante et mondaine de la Cour de Léon X¹²⁵, mais partagea avec lui l'affection pour les lettres autant que l'aversion envers les affaires de la Curie.

Sadoletto était bien conscient du mouvement interne engendré par les courants réformateurs dans une Église réanimée par le Concile qui s'était ouvert sous Jules II. Il avait transcrit lui-même et envoyé à Bembo le texte de l'oraison inaugurale que Egidio da Viterbo avait prononcée le 3 mai 1512 devant les pères conciliaires dans la basilique de Latran.

Ce discours avait marqué profondément le corps diplomatique romain qui y assistait et eut un énorme retentissement auprès de ses contemporains¹²⁶. Et cela n'était pas le fruit du hasard puisque l'augustinien y exposait les fondements idéologiques de la primauté de l'Église de Rome : d'après lui, les conciles étaient le levier dont le pontife pouvait disposer pour défendre et consolider la foi chrétienne ; au pape-roi, vicaire du Christ sur terre, revenait la tâche ardue de pacifier la Chrétienté de manière interne (parmi les princes chrétiens) et externe (par les croisades contre les Infidèles)¹²⁷. Et comme la primauté de l'Église de Rome devait être étendue à tous les peuples de la terre, cela devait se réaliser via l'éclat des arts et des Lettres latines, marques de pouvoir et symbole de puissance¹²⁸. Dans ce sens, la reconstruction de la basilique de Saint Pierre et l'élargissement du Vatican¹²⁹ étaient revendiqués comme justification « visuelle » de la nouvelle puissance, présente et future, de l'Église de Rome. Ces principes et ces valeurs, avec lesquels les humanistes pouvaient facilement s'identifier, par ailleurs exprimés dans un latin raffiné¹³⁰, ne laissèrent pas d'impressionner les secrétaires pontificaux profondément intéressés par le sujet¹³¹.

125 Dans son œuvre coexistent la tension envers une vie consacrée à une littérature qui se démarquait du paganisme pour affirmer une voie profondément chrétienne, mais soucieuse des obligations que la vie *negotiosa* comportait inévitablement.

126 À cette occasion et au-delà de la forme, on perçoit dans le discours les effets encore présents de la défaite de Ravenne. Toutefois, d'après Egidio, l'État de l'Église était protégée par une Providence divine car la mort du général français Gaston de Foix avait empêché les Français d'exploiter la victoire. Presque en contraste avec le pontife partisan de la nécessité d'une action militaire pour reconquérir les terres de l'Église, Egidio revendiquait la primauté de la foi. « Ce n'était pas en changeant son manteau doré par des armes de fer mais au contraire par le biais des actions de la foi que l'Église pouvait finalement triompher ».

127 SAVARESE 2012, p. 112 affirme que la quatrième édition du discours, contenu dans une œuvre historique d'Arnoul le Ferron, éditée par O'REILLY semble contenir des corrections et des variantes à connotation vaguement anti-impérialiste.

128 SAVARESE *ibid.*, p. 122-123 soutient que Jules II avait parfaitement accompli les trois mérites prônés par Anchise dans les vers virgiliens puisqu'il avait consolidé la paix grâce à la conquête de Pérouse, pardonné aux soumis de Bologne, et défait les superbes à Taprobane.

129 En effet, ce discours d'ascendance platonisante et virgilienne réactualisait le message de la quatrième églogue (*Toto surget gens aurea mundo*) pour l'insérer parfaitement dans l'actualité et le faire manifeste des nouvelles entreprises du pontife. C'est ainsi que la célèbre invitation d'Anchise aux Romains dans le sixième livre de l'*Énéide* s'adapte à merveille pour suggérer les entreprises du pape de la Rovere : *Tu regere imperio populos, Romane, memento. / Hae tibi erunt artes, pacisque imponere morem, / parcere subiectis et debellare superbos.*

130 LUCIOLI 2013, p. 22-23 ; VAGNI 2017, p. 22 et sv : La valeur programmatique de ce discours n'a pas échappé aux humanistes qui gravitaient dès lors à Rome. Dans la lettre dédicace jointe à l'édition du premier discours et adressée à son ami Pietro Bembo, Sadoletto, qui en soigna l'édition entre 1512 et 1513, déclare avec bienveillance que « l'éloquence d'Egidio était telle « une lumière splendide apte à illuminer des siècles qui allaient sombrer », « une synthèse parfaite de profondeur doctrinale, de rhétorique efficace et de maîtrise des belles lettres au service de la réforme conciliaire.

131 *Ibid.* p. 128 et sv.

5) Egidio da Viterbo

Fer de lance du parti pontifical à l'époque de Jules II, puis de Léon X, l'influent Egidio da Viterbo (1469-1535)¹³² est alors apprécié à sa juste valeur dans le panorama culturel léonin¹³³. Il semble de plus en plus avéré que cet homme « doux, très cultivé, humble et sévère », dans lequel coexistaient une solide culture classique et une forte religiosité, fut le plus fervent théoricien de l'âge d'or léonin aussi bien que l'incarnation tant spirituelle que temporelle du nouveau pouvoir du pape-roi. Avec le général de l'Ordre dominicain Tommaso de Vio¹³⁴, il fut également l'interlocuteur de Martin Luther, et la réponse romaine à ce dernier, centrée sur la primauté providentielle, terrestre et spirituelle de l'Église romaine. Par la suite, lors d'une phase assez délicate de relations internationales, fragilisée par les tensions entre la Ligue Sainte opposant Jules II au roi de France Louis XII face au schisme interne, il fut l'un de plus grands défenseurs du Concile papal.

Ami de poètes¹³⁵ et d'artistes, il se lia profondément à de nombreux acteurs de la Rome léonine en influençant particulièrement leur discours. Il fréquenta autant des religieux impliqués dans le Concile que les poètes qui animaient la Cour léonine, érudits italiens pour certains (Pic de la Mirandole et Marsile Ficin), étrangers pour d'autres (Érasme, Luther). Personnalité extrêmement éclectique, devenu célèbre pour son savoir riche et inépuisable, où l'héritage philosophique du Moyen Âge coexistait avec une solide formation humaniste. Il fut également un orateur d'exception employé par le pape della Rovere¹³⁶ et Léon X comme porte-parole privilégié de leur programme

132 « Cet excellent helléniste, bon hébraïsant, homme de vie intérieure » était né en 1469, dans le cœur de la Tuscia, la région que les Étrusques, ancêtres des Romains, avaient choisie pour y fonder leur royaume.

133 ALAHIQUE PETTINELLI (1998, p. 66) relate que : « il peso della presenza di Egidio nella realtà culturale romana di primo Cinquecento si sta rivelando sempre più significativo col procedere degli studi su questo personaggio ». Un regain d'intérêt sur la figure de l'éclectique prédicateur augustinien nous a amené ces dernières années à redécouvrir le rôle particulier joué par Egidio da Viterbo au sein du débat religion-politique et culturel de l'époque léonine.

134 Voir *infra*, II.1, p. 192 et sv.

135 En ces années, son influence ne se réduisait pas au Concile et aux questions théologiques, il fréquentait aussi les humanistes et les poètes de la Cour pontificale et des Académies : il allait régulièrement dans les jardins littéraires et les fêtes en l'honneur de Sainte Anne célébrées par Goritz, participait à des initiatives culturelles diverses et se liait d'amitié à d'autres humanistes et poètes, tels Sadoletto, Bembo, ou encore Jean François Vitali, en insufflant lors de ces réunions un sentiment de profonde religiosité. En particulier, Egidio avait centré son œuvre sur l'Incarnation de Dieu, qui se fait homme par un acte d'amour ainsi que sur la dignité de l'homme et le destin providentiel de Rome à guider le monde.

136 SAVARESE 2012, p. 112 : son engagement au service de la diplomatie pontificale commença sous Jules II : Ayant compris sa valeur, le pape della Rovere s'était servi à plusieurs reprises de son éloquence et l'avait promu au rôle de prédicateur et de réformateur de son ordre. Jules II le consacra Général de l'ordre des Ermites de Saint Augustin en 1507. En qualité de chef de cet ordre, il fut le supérieur du frère allemand Martin Luther et son principal interlocuteur après la révolte séparatiste des « protestants ». La collaboration entre Egidio et Jules II, et ses liens avec les milieux intellectuels réformateurs romains aboutirent à l'intervention du prédicateur au Concile de Latran en 1512. C'était l'année de la

idéologique¹³⁷. Malgré une vocation innée à la quiétude spirituelle et une propension naturelle aux études, il devint un personnage « médiatique » de premier plan¹³⁸.

Étant l'un des piliers de la Rome léonine et lié intrinsèquement aussi bien à la genèse et à l'élaboration du mythe de l'*aurea aetas* qu'à leurs protagonistes, il mérite de par son influence une attention toute particulière de notre part. Comme les autres, Egidio da Viterbo avait connu et fréquenté Jean de Médicis alors que le jeune cardinal avait établi son avant-poste familial près de l'église de Saint Augustin, quartier où Egidio résidait justement. Peu de temps après son élection, le 19 mars 1513, l'augustinien, comme soulagé par le changement du pouvoir, lui avait adressé les vœux de Pâques et une branche d'olivier dans une lettre qui, sous prétexte d'un débat érudit sur les valeurs symboliques de la plante, abordait les points essentiels du programme de la politique culturelle du pape : en se faisant instrument de Dieu, le pontife devait secourir le genre humain, rapporter la paix et faire resurgir les études et la religion¹³⁹. Doté d'un esprit programmatique, le prédicateur suggérait au pontife les lignes à adopter pour consolider son pouvoir temporel. Comme on peut le constater, la réforme que Egidio souhaitait était un guide de conduite à adopter. Grâce à ses capacités d'argumentation et son envergure religieuse et intellectuelle, Léon X sut l'utiliser à son profit comme réponse¹⁴⁰ au moine allemand, et ce, même une fois que le dialogue, au départ serein, se durcit sévèrement. Dans d'autres circonstances critiques, comme lors de la conjuration de 1517, l'élévation au cardinalat de l'augustinien renforçait et rafraîchissait le Collège cardinalice. Selon Egidio da Viterbo l'Église était sur le point de réaliser un autre âge d'or. Le cœur de sa pensée apparaît dans un ouvrage complexe et singulier l'*Historia viginti saeculorum*¹⁴¹, composé au cours de la décennie léonine, entre 1513 et 1518, dont nous parlerons par la suite.

cinglante défaite de Ravenne (1512) et de la crise politique qui ne devait pas seulement concerner l'Église et les États italiens mais l'Europe toute entière.

137 À la croisée des deux siècles, époque de Jules II et de Léon X, l'augustinien fréquenta les cercles intellectuels de Padoue, de Naples, de Florence et enfin de Rome où il s'imprégnait de philosophie platonisante, de culture médiévale et d'humanisme. Par l'intermédiaire de Scipion Forteguerra et de Galeotto Franciotti il avait connu Érasme en 1512 peu avant l'ouverture du Concile de Latran, voir RENAUDET 1954, p. 92.

138 Par ailleurs, il fut également impliqué dans la réforme de son ordre puis de la communauté chrétienne toute entière, puisque guidé par un idéal de pureté originale de l'Église. Sa carrière exemplaire ne le détourna pas d'une activité littéraire intense et prolifique, il composa plusieurs ouvrages, souvent exploités à des fins diplomatiques par les papes, dont l'*Historia viginti saeculorum* demeure encore inédite de nos jours.

139 EGIDIO DA VITERBO, (éd. ROTH) *Lettere*, 347 : *Egidius Eremita Leoni Decimo Pontifici Maximo S. D.* : « *ut sentias Iulio successisse te, ut Numa pugnaci Romulo, ad quietem felici seculo tuo restituendam et sacra beato ocio excolenda bonasque ad artes sapientia et liberalitate, quibus diis es persimilis, fovendas, curesque Nume hinc pacem tuis reddere, hinc sacra templis instaurare, hinc disciplinas, que uni se offerunt, e tenebris eruere, ut non iniura creditus cantatusque sis a Deo Optimo Maximo datus mortalibus ut humanis succurras rebus, unusque omnium pontificum pingaris ramis insignis olive sacra ferens, conscius ea tibi esse in animo regna que, nisi ipse velis, possit nulla vis, nulla arma, nullus impetus perturbare* ». Texte humaniste par antonomase qui explore tout d'abord la signification de l'olivier en tissant l'éloge de la plante sacrée comme symbole de paix chez les auteurs classiques et les Écritures. La plante remplaçait finalement la solidité du chêne de la Rovere. Il s'agit d'un document précieux et révélateur car, au-delà de l'acte d'hommage obligé, il laisse transparaître un certain soulagement pour le changement de gouvernement, l'État de l'Église passant de la guide du chef guerrier au pape pacifique.

140 O'MALLEY 1968, p. 5.

141 C'est une œuvre parvenue en quatre manuscrits, qui restent encore inédits.

Tous les humanistes évoqués ci-dessus fréquentaient et animaient des cercles littéraires dans leurs propres demeures. Lorsqu'ils étaient libérés des affaires publiques, les deux secrétaires participaient activement à la vie culturelle romaine. Comme l'avait déjà souligné Rodocanachi, Bembo était « un protecteur éclairé des poètes latiniseurs »¹⁴², Sadoletto abritait dans ses légendaires vignes suburbaines un cénacle littéraire comparable à ceux entretenus dans l'Antiquité. Ils étaient situés sur le Quirinal près des *horti sallustiani*, où déjà Pomponio Leto et Platina, éminents humanistes, avaient élu demeure de la vieille Académie, et pas très éloignés, géographiquement et intellectuellement, des groupes de réformateurs qui s'étaient établis près de Saint-Sylvestre sur Monte Cavallo. Quand il était libéré des fastidieux *negotia*, Egidio da Viterbo fréquentait « le jardin » littéraire le plus illustre, celui du luxembourgeois Johann Goritz¹⁴³ qui aurait réuni les *poetae urbani*, et il pouvait en ce moment-là percevoir les tensions internes qui y régnaient. Par ailleurs il était lui-même mécène de poètes qui venaient d'arriver dans la capitale.

Ces réseaux multiples s'élaboraient au nom d'une grande passion pour l'Antiquité. Et celui qui était appelé à donner forme à cette époque serait Raphaël Sanzio. Le Médicis et Bembo l'avaient connu et apprécié à l'occasion de leur séjour à Urbino et s'étaient liés d'amitié avec lui, Bembo en particulier. L'artiste urbinata devint l'exégète artistique par excellence de la politique culturelle de Léon X, artiste suprême élu pour représenter les exigences du renouvellement urbain,¹⁴⁴ qui réagençait architecturalement et visuellement la ville dans la reviviscence de la culture classique : une métamorphose qui devait s'opérer au nom du bon « gouvernement » dans le rêve de reconstruction de la puissance de la Rome impériale¹⁴⁵.

Les grandes figures, dont nous venons d'esquisser les portraits, ont été les témoins privilégiés du triomphe des Lettres latines qui se réalisait en Italie et plus particulièrement à Rome ; ils ont vécu personnellement les tensions idéologiques et réformatrices qui secouaient déjà le paysage culturel romain à cette époque.

142 RODOCANACHI 1931, p. 205.

143 Voir *infra*, p. 136 – 151.

144 TAFURI 1985, p. 144.

145 Les échanges épistolaires nous relatent sans cesse des échanges, des visites de la part des brigades de lettrés au milieu des ruines. L'appartement, destiné à accueillir Bibbiena, « la stufetta », au quatrième étage du Palais Apostolique, au-dessus du logement papal, tout près du cœur du pouvoir symbolisait la puissance nouvelle de l'iconographie ancienne. Le répertoire iconographique qui inspire la décoration bariolée de la petite pièce est une directe imitation de l'Antiquité. Une étude récente a démontré que Bibbiena avait choisi personnellement les thèmes iconographiques des fresques.

Chapitre II

La poésie à Rome : du mythe à un instrument de propagande

« Fioriva Roma in quel tempo d'eccellentissimi ingegni, una incredibile abbondanza di tutte le cose, di una non più solita bontà d'aere con assai maggior favore del cielo ; di maniera che dopo molti secoli haveva rinovato l'età dell'oro »¹⁴⁶.

P. GIOVIO,
De Vita Leonis X Pont. Max.

Tous les auteurs évoqués ci-dessus étaient aussi des *poetae urbani* ; ils se délectaient de poésie et fréquentaient ou animaient assidûment des cercles culturels dans lesquels la composition des textes poétiques était le langage et le moyen de communication par excellence. D'Amico avait souligné que « les humanistes communiquaient entre eux et leurs collaborateurs et s'adressaient au monde exclusivement en prose ou poésie latine ». La légende est prolongée par les historiens qui nous ont transmis le mythe inoxydable d'une époque d'engouement exceptionnel pour la poésie : « c'étaient surtout les poètes latins que choyait Léon X et dont, par suite, il y avait foule à sa cour »¹⁴⁷. On considérait les autres, ceux qui parlaient « en langue vulgaire » comme une classe inférieure. « Il semblait au pape que les louanges tournées en langue latine auraient plus de retentissement et de durée »¹⁴⁸. Du Vatican, où les pontifes résidaient avec leurs plus proches collaborateurs, en passant par Campo dei Fiori et Place Navona, pour ressortir vers le Quirinal et le Forum de Trajan, jusqu'au Mont Mario et les villes cardinalices ou des nobles aristocrates, c'est là que l'élaboration culturelle et poétique avait lieu principalement. Léon X animait et fréquentait des cercles littéraires, maîtrisait l'art de la composition poétique et se délectait tout particulièrement de poésie¹⁴⁹, comme de musique. Parmi toutes les manifestations littéraires, il la préférait et la pratiquait passionnément et la soutenait

146 P. GIOVIO, *De Vita Leonis X Pont. Max.*, p. 66. Trad. : « *Florebat enim tum Roma praestantibus ingeniis, / copia incredibili rerum omnium et a clementiore / coelo inusitata aeris salubritate, ita ut Leo / tantae virtutis ac amplitudinis pontifex / auream aetatem post multa saecula condidisse diceretur* ».

147 RODOCANACHI 1931, p. 200.

148 *Ibid.*, p. 200-201.

149 Giraldis le compte parmi les poètes, *Dialogus de poetis nostrorum temporum*, p. 73.

avec une grande générosité n'hésitant pas à composer lui-même des hommages poétiques. De ce fait, le nombre des poètes présents à Rome en ce début de siècle devint « incalculable »¹⁵⁰, ainsi que le nombre de vers qui sortait de l'imaginaire débridé de ces poètes, affolant la Cour pontificale. Certains critiques littéraires ou historiens de l'époque ont donné plusieurs clés d'interprétation du mythe. Ils se sont racontés, classifiés, organisés et même canonisés avec un bon degré « d'autocoscienza »¹⁵¹ !

Une tentative de systématiser et consigner pour l'immortalité cet âge d'or des poètes, présents occasionnellement ou durablement à Rome, nous est fournie par un poème du médecin humaniste Francesco Arsilli di Senigallia¹⁵², accouru dans la capitale comme beaucoup d'autres lors du couronnement du pape Médicis. Ajouté au plus vaste recueil poétique de l'époque, les *Coryciana*, il contient une classification des protagonistes romains¹⁵³ de la versification latine de genres, formes et contextes différents. Arsilli qualifie ses collègues du terme *urbani*,¹⁵⁴ adjectif qui met en valeur l'appartenance et la correspondance aux normes de *pura latinitas* plutôt que la provenance géographique¹⁵⁵. Le poème nous offre donc un prototype de la société littéraire de l'époque léonine grâce à un recensement et une sélection des intellectuels actifs dans la capitale, qui n'est pas dépourvu d'ambitions historico-critiques¹⁵⁶. Il est intéressant de remarquer que ce texte, qui devait représenter une consécration de toute une génération, s'ouvre par un parallèle entre l'âge d'or et la nouvelle génération de poètes qui se trouvaient à Rome à l'époque de Léon X¹⁵⁷.

Nous venons de découvrir dans un recueil de la Bibliothèque Angelica de Rome une autre classification des poètes romains dans un long poème (*Calliope, in qua nonnulla de antiquis et recentibus poetis continentur*), imprimé par Marcello Silber en 1521 et dédié à Léon X de la part de Scipione Bongallo (1501-1564)¹⁵⁸. Celui-ci était un humaniste engagé sur le versant réformateur, ami de Bembo et de Egidio da Viterbo et l'un de membres du futur Concile de Trente¹⁵⁹. Parmi ses écrits,

150 PASTOR 1929 IV, p. 88 et sv.

151 La définition est de BENEDETTI 2015, p. 296 et sv. Plusieurs ouvrages contemporains ou immédiatement postérieurs présentent un recensement des poètes présents à Rome à l'époque léonine. Les célébrations posthumes ne manquent pas de souligner la magnificence de cette production, qui réssuscitait à Rome la grandeur des Anciens.

152 TIRABOSCHI 1809, p. 1353. ROSCOE IV 1813, p. 378 et sv.

153 Voir *infra*, chapitre IV, les *Coryciana*, p. 135-151.

154 Cela a fait l'objet récemment de nombreux travaux.

155 GIOVIO, *Vita Leonis X*, p. 66 : « Come la corte di Leone X parve rinnovar la memoria di quella d'Augusto, così il numero e il fior de' poeti, che a quel tempo vivevano a Roma, parve emulare le glorie di quel secolo sì renomato ».

156 Selon Rosanna Alahique PETTINELLI (1991, p. 81) il représente : « la plus significative opération de représentation d'elle-même accomplie par l'humanisme romain ».

157 ARSILLI, *Coryc.* IJSEWIJN (éd.), 3, 1-8, p. 344 : *Tempora Apollineae praesentia frondis honorem / Illius an laudem saecula prisca ferant, / Paule diu mecum, demorsis unguibus, aequa / sub trutina examen iudiciumque traho. / Felices Musae, felix quas protulis aetas, / cum foret Augusto principe Roma potens!*

158 Nous l'avons repéré dans un recueil contenant également un fragment du *Teratorizion* de Vitali (voir *infra*, p. 109-115) des épitaphes gréco-latines, des poèmes variés, des *carmina* de Manilio Rallo et une chanson en vernaculaire destinée au « cardinal Gesualdo, archevêque de Naples ». Ce poème mériterait une analyse plus détaillée que celle que nous pouvons lui consacrer dans notre propos.

159 DBI, PROSPERI A., DBI, vol. 12, 1971.

qui demeurent pour la plupart inédits, devait figurer une *De vera Constantini donatione*, oeuvre consacrée à la réfutation des thèses soutenues par Lorenzo Valla¹⁶⁰.

Dans ce texte contenant quelques écarts par rapport au « classement poétique » de l'Arsilli, la louange de l'*aurea aetas* de la poésie sous Léon X¹⁶¹ est suivie par l'éloge du même pontife¹⁶² et de son haute naissance et par la louange de Egidio da Viterbo¹⁶³, de Bembo et de Sadoletto et d'autres poètes qui brillaient à Rome à cette époque.

Des lumières et des ombres ressortent des écrits des humanistes qui interprétèrent rétrospectivement la décennie léonine. Parmi ceux-ci l'historien Paolo Giovio, installé à Rome peu après l'élection de Léon, contribua plus que tous à réhabiliter et cristalliser l'image d'une *aurea aetas* par sa biographie posthume¹⁶⁴, célébrant « l'incroyable abondance d'esprits qui fleurissaient à Rome ». Toutefois dans son *Dialogus de viris et foeminis nostra aetate florentibus* (1527), l'humaniste glisse une remarque tranchante sur cette *permolesta poetarum multitudo*, une *carminum farrago* qui remplissait la Cour pontificale. La critique des poètes courtisans devient habituelle : certains érudits, présences actives au sein du multiforme paysage romain, stigmatisèrent par un regard lucide et parfois impitoyable cette catégorie d'intellectuels. Lilio Gregorio Giraldi¹⁶⁵, intellectuel espiègle et érudit de premier plan, termina sa tentative de classement des poètes modernes (le *Dialogum nostrorum temporum* 1551) par un éloge manifeste sur la floraison immense de poètes et d'esprits que Léon X avait soutenu en garantissant la paix et la tranquillité¹⁶⁶. La fragilité de cette renaissance *des bonae artes et disciplinae*, ainsi que de la poésie, qui avait permis à Léon d'être comparé à Auguste, était

160 *Ibid.*

161 f. Dr : *O felix nimium Romana potentia felix, / ingeniisque Animisque et tantis vatibus aucta, / en quantos en quot tollis gremio ubere foetus, / en mundo quanta exoriuntur sidera de te.*

162 f. 3r : *Ille Leo quem prima dies formavit amicum / Musarum choreis puerumque senemque dicavit. / cui sapiens genitor Laurentius ipse bonarum / perfugium virtutum, hospes, portusque, scientum. / Qui pietate sua vexatas fluctibus atque / incultas, late errantes custode sine ullo, / unus ab extremis revocavit partibus orbis. / Praesagusque boni natum una addixit, abilis / quem modo deflexit terrarum cura LEONEM / is licet in magno imperio solioque coruscus / splendescat, pedibusque sacri dent oscula Reges, / ac nutum quamvis coelestis militet aula, / successusque omnis rerum sit traditus illi, / attamen illud habet rebus felicius istis, / omnes in niveo que gestat pectore Musas. / Veraque in hoc ipso est decimi fortuna Leonis / quod vulgus non cernit iners, quod maxima vincit / munia Regnorum, et superis mortalia adaequat.*

163 L'éloge de l'augustinien vient immédiatement après celui du pape : *Proximus est decimo qui Maiestate propinqua / cardinis, effulget redimitus tempora cocco / Egidius, quo non interpretes doctior alter / solvere divinis abstrusa aenigmata libris, / Daviticaeque lyrae cantus, hymnosque Deorum, / seu dum per populos Patrio late intonat ore, / ac voce inspirat fandi suadela potentem, / seu priscam aggreditur linguam, quam nunc quoque servat / perfidiae Iudaea tenax ritusque sinistri. Difficilesve Arabum accentus dum effingit, et ipsa / praescia Chaldaeum versat dictata futuri.*

164 GIOVIO, *Vita Leonis X*, p. 137.

165 Il avait accouru, comme d'autres, à Rome de Ferrare après l'élection de Léon X pour rentrer dans la scène romaine et fut l'un des laudateurs de Léon X.

166 *Hinc ergo, ut videtis, hoc tempore quo paci et tranquillitati Leo Max. dat operam, tam magnum poetarum proventus, tot ingenia videre videntur ut cum antiquis illis haec aetas certare videatur. Quo fit ut a nobis sit summis votis ac precibus ab immortali Deo contendendum petendumque, ut eodem tenore et vitae cursu Leo ipse incedat, quo coepit, nec animum deflectat bella. Videtis, inquam, qualia nunc ingenia ubique floreat.*

toutefois relevée dans d'autres écrits¹⁶⁷. Lilio polémiquait contre les lettrés qui se rassemblaient autour du pape, notamment des poètes, stigmatisant dans des figures bizarres et burlesques, des familiers du pontife, en portant complètement atteinte à ce mythe¹⁶⁸.

À l'instar d'autres humanistes, l'élection de Léon X fut pour Gian Pietro dalle Fosse dit Pierio Valeriano (1477-1558), arrivé de Belluno à Rome pendant le pontificat de Jules II¹⁶⁹, une raison de se réjouir¹⁷⁰. L'éminent humaniste, qui par la suite ne manquera pas de représenter les caractéristiques (et les malheurs) des intellectuels de son époque, nous offre un portrait révélateur de cette génération des poètes flatteurs dans le poème satirique *Sermo cui titulus est simia ad Leonem X*¹⁷¹.

Dans ce texte l'humaniste décrit de façon caustique les poètes courtisans et les parvenus qui occupaient la cour pontificale en recherche de bénéfices. Le poète se moque de ces laudateurs de louanges, tels des singes (*simia*) ou des mouches importunes (*musca inopportuna*) qui ne cessaient d'accompagner, de suivre, de persécuter le pape dans toutes les circonstances de la vie quotidienne. À toute heure, dans des situations heureuses comme lors de moments critiques, dans les affaires privées aussi bien que publiques, les poètes commentaient les gestes du souverain pontife pour embellir la réalité. Il les admettait même à sa table et les dîners étaient agrémentés par des improvisations.

Cela est d'autant plus significatif que, même dans des circonstances officielles, ils n'hésitaient pas à le déranger, alors qu'il s'occupait de questions importantes, « lorsqu'il réunissait des assemblées pour arrêter les guerres qui sévissaient en Europe ou il envoyait ses armées contre les Scythes »¹⁷². Dans le cadre d'une parodie d'autodérision, le poète glisse une allusion relative aux tensions qui secouaient l'État pontifical¹⁷³, ce qui suggère une invitation implicite à la paix que l'on invoquait de

167 Dans le *Progymnasma adversus literas et literatos*, lettre à Tebaldeo, il parle « d'une maladie des études ». La *societas litterata* n'était pas un ensemble séraphique d'esprit mais un milieu peuplé par des hommes « *flagitiosi et facinorosi* ».

168 ALAHIQUE PETTINELLI 1998, p. 45-48.

169 Parvenu à Rome de Belluno en recherche de fortune, il avait déjà opéré sous Jules II grâce à la protection de la famille della Rovere sans toutefois parvenir à entrer complètement dans les grâces du pontife. Toutefois, c'est à partir de ce moment qu'il fréquenta la *societas litterata* romaine si animée, et qu'il put l'étudier de la résidence de Château Saint Ange, où il demeura pendant quelque temps. Il se lia d'une étroite amitié à Egidio da Viterbo, qui le soutint, et à d'autres illustres humanistes, notamment aux frères Mellini, deux humanistes romains qui animaient une *sodalitas* dans leur demeure. En très peu de temps, il acquit une position solide au sein de la Cour, en devenant notaire, prélat domestique, et secrétaire de Jules de Médicis, cousin du pontife, une position qui lui aurait permis, en 1517, d'obtenir la prélatrice du chapitre de la cathédrale de Belluno et la tant souhaitée tranquillité économique.

170 GAISSER 1999, p. 10-11. Il contribua à la littérature de l'époque en composant lui-même des poèmes et des essais lucides sur l'intellectualité romaine. Le dialogue *De litteratorum infelicitate* porte sur la génération des lettrés actifs à Rome pendant le pontificat de Léon et surtout sur leur condition difficile. Mais ce fut la composition d'un poème, le premier geste par lequel il rendit hommage au pontife nouvellement élu. GAISSER *ibid.* p. 12 ; *Hex. 23 r-25v Quibus verbis Leo X Pont. Max. electus Deos Romae tutelare precaretur.*

171 ROSCOE 1813, p. 274.

172 ROSCOE 1813, p. 275 : « *Scilicet est curae nobis, quae pectore in imo / concilia assidue volvas, ut ponere tandem / cladibus Europae finemque modumque ruentis / possis, inque Scythas strictum convertere ferrum* ».

173 Cela a bien été mis en exergue par les sources : les pages des biographes de Léon énumèrent à plusieurs reprises des lettrés qui furent récompensés par le pontife, mais soulignent également l'infime valeur littéraire de cette production.

partout. Ces poètes apparaissent comme une « collectivité anonyme », qui se déplaçait et s'adaptait avec une grande rapidité aux mouvances de son chef suprême. Les sources témoignent que le pape aimait s'entourer des poètes improvisateurs autant que de bouffons. Les célébrations officielles étaient souvent accompagnées des banquets et de moments festifs.

Le but de ces poètes adulateurs était naturellement intéressé, car un hommage bien formulé permettait d'obtenir des bénéfices et des prébendes, mais Valeriano semble ajouter une remarque intéressante : Léon X ne tolérait pas seulement ce fastidieux bavardage, mais l'encourageait et le récompensait généreusement ! Il n'est pas nécessaire de revenir sur le fait, bien documenté par les sources, de la *liberalitas* léonine, sur les récompenses magnifiques que les écrivains, et de préférence les poètes, recevaient sans cesse¹⁷⁴.

L'élément sur lequel nous voulons insister est l'importance de la poésie dans l'organisation de la culture du « grand mécène ». Maurizio Tafuri a souligné que la politique de Léon était fondée sur une dissimulation des formes du pouvoir, et en même temps sur l'organisation d'un réseau de dispositifs aptes à diffuser l'*auctoritas* au sein des institutions, de la structure urbaine, de la Curie et des classes nobiliaires »¹⁷⁵.

L'un de ces instruments de propagande était la poésie en langue latine. Des poèmes imprégnés d'une « joie débordante » sortirent très rapidement des imprimeries après l'élection, souvent tirés en petit nombre et « en format de poche ». Les imprimeries travaillaient et imprimaient rapidement ces ouvrages, à côté des documents officiels, des bulles et des discours papaux. Jacopo Mazzocchi, imprimeur officiel de l'Académie romaine et des actes du Concile, fut l'un des plus productifs imprimeurs romains à l'époque de Léon X. Il obtint le privilège pour l'impression et l'édition de la majorité de ces livrets de poésie¹⁷⁶.

Ces pièces écrites aussi rapidement et aussitôt oubliées, contribuaient à constituer l'ample programme politique articulé et organisé méticuleusement pour promouvoir et soutenir l'image du pontife. De manière analogue à son prédécesseur, le Médicis fut particulièrement attentif à communiquer sa propre image publique de « souverain pontife » par un ensemble de moyens de communication – littéraires, rhétoriques, cérémoniaux et iconographiques, destinés à la légitimation du pouvoir¹⁷⁷. La poésie fut une pièce fondamentale dans le cadre de sa politique culturelle, la forme destinée à représenter, renforcer et diffuser le message de la puissance nouvellement acquise par l'État

174 RODOCANACHI 1931, p. 201. Voir *supra*, p. 26 ; 95 ; 143 ; 228 ; 237 ; 398.

175 TAFURI 1984, p. 78-79 ; BENCINI 2003, p. 288.

176 ASCARELLI 1961, p. 15. Selon la chercheuse, Mazzocchi arriva à Rome en 1505 et fut en relation avec l'éditeur Besicken et le Guillery.

177 ROSPOCHER (2006, p. 122) analyse le rôle joué par la poésie dans la formation d'une opinion publique concernant le prédécesseur de Léon X, Jules II.

pontifical. Le langage allégorique de la poésie permettait de communiquer un idéal de renouvellement politique et religieux.

La production que nous examinerons, souvent élaborée en langue latine et sous la pression des événements, constituait un hommage au pontife et était destinée à circuler dans les milieux proches de la cour pontificale ; mais certaines publications d'un genre plus populaire que nous analyserons connaissaient une diffusion moins restreinte pour toucher d'autres couches de la population. Cette poésie de circonstance, l'un des dispositifs subtils de la grande mise en scène de l'*aurea aetas* léonine, renforçait les messages visuels, que ce soit lors des événements spectaculaires ou liés aux œuvres artistiques : les peintures, les tapisseries, les sculptures offraient à la vue de tous le message promotionnel que la poésie intensifiait par la force de la parole.

De la même manière que son père Laurent, mais dans une dimension universelle, l'organisation des cérémonies et des festivités spectaculaires s'inscrivait dans un projet de « propagande » méticuleusement planifié. Ces circonstances festives étaient déjà fortement caractérisées par « l'écriture » sous forme d'inscriptions, de poèmes chantés, de représentations théâtrales¹⁷⁸. Comme dans la Rome ancienne, on écrivait sur les murs de Rome, on récitait les concepts de la nouvelle puissance et les thèmes choisis par les artisans de l'âge d'or de Léon X.

Mieux encore, les poètes tiraient une ample matière pour la célébration rhétorique de ces spectacles. Après ces festivités, des poèmes promptement imprimés amplifiaient une réalité déjà fastueuse. Le but de ces poètes était de rehausser l'éclat du pontife par une « magnification » encomiastique qui accentuait le message de propagande. Tels de nouveaux dispensateurs de gloire, les poètes captaient les symboles de puissance, les ornaient d'un effet de parure, et ainsi les transformaient en instrument médiatique. Les mêmes thèmes, les mêmes images que Raphaël interprétait dans la décoration des salles de Vatican et partout dans la reconstruction antiquisante de la ville, affichaient le manifeste de la position unique et incontestable du pape, ce qui était accentué par la suite dans les poèmes, l'image d'un « bon gouvernement » pacificateur et conciliant en apparence, en réalité fermement autoritaire. Ces mêmes thèmes furent retournés en symboles négatifs par les Réformateurs¹⁷⁹.

Le mythe allégorique de l'âge d'or était le plus adapté à incarner le message de propagande du fils du Magnifique. L'événement qui montra davantage encore un fort lien entre la symbolique du pouvoir et la production poétique de circonstance fut la cérémonie de la *possessio*, c'est-à-dire de l'attribution de l'épiscopat romain et des droits de souveraineté sur le domaine du Saint-Siège.

178 CRUCIANI 1983, p. 435-439.

179 TAFURI (1977) a souligné que cette politique d'un fastueux mécénat n'était pas une « sovrastruttura » mais « était dissimulée, diplomatiquement gérée, dissoute en façon capillaire, et influençait les comportements curiaux, nobiliaires des citoyens ».

A. Le 11 avril 1513 Le spectacle et la poésie : la cérémonie de la *possessio*

« *Leonis X Pont. Max. pacis restitutori foelicissimo et litteratorum fautori* »

« *Leoni X Pont. Max. unionem ecclesiasticam instaurandi christianoque tumultus sedandi studioso* »¹⁸⁰.

Après un mois de son exaltation au trône pontifical, le jeune pape célébrait la traditionnelle prise de possession du Vatican. Pour cela, il avait choisi une date fort symbolique, le 11 avril, élément récurrent dans la biographie léonine : c'était à la fois son jour de naissance et d'élévation au cardinalat ; le 11 avril il avait été fait prisonnier pendant la bataille de Ravenne (1512), combat dans lequel les Français avaient défait la Ligue Sainte de Jules II, et le même jour fut remis en liberté ; le 11 était également la date de son entrée triomphale dans sa ville natale et de l'élévation au pontificat ; enfin, le 11 avril avait été choisi pour célébrer et consacrer la cérémonie traditionnelle de la prise de possession de Saint-Jean-en Latran¹⁸¹. Les abondants témoignages de l'époque nous décrivent le faste d'un spectacle glorieux et flamboyant où l'imposant défilé, composé par toute la population exultant au nom de Médicis, suivait le pontife à cheval et parcourait un chemin préétabli le long de la capitale transfigurée par un ensemble d'images et d'architectures éphémères, qui réécrivaient un nouveau chapitre du mythe doré de l'illustre lignée des Médicis dans leur symbolique complexe. Les parois des demeures, les arches et les entrées des maisons affichaient dans les inscriptions la venue du siècle de Pallas Athéné avec la fin des temps de Vénus (Alexandre VI)¹⁸² et de Mars (Jules II). L'image d'Astrée, la déesse de la justice qui avait quitté la terre la dernière à la fin de l'*aurea aetas*, équipée

180 L'arc d'Augustin Chigi portait l'inscription « *Leoni X Pont. Max. Pacis Restitutori felicissimo* ». L'arc construit au Pont Saint Ange montrait une représentation du Christ qui offrait les clés à Saint Pierre avec l'inscription : *Leoni X Pont. Max. Unionem ecclesiasticam instaurandi christianoque Tumultus sedandi studioso* et d'Apollon avec sa lyre.

181 DIONISOTTI 1980, p. 86 ; CISERI 1990, p. 51 ; LUCIOLI 2015, p. 194 et sv. ; SCHEARMAN 1987. Bien que la coutume de transformer ce moment religieux en une cérémonie fastueuse fût inaugurée par ses prédécesseurs, le passage à cheval de Léon X du Vatican à la basilique de Saint-Jean-en Latran prit des dimensions spectaculaires en devenant un modèle pour toutes les manifestations de ce genre. CRUCIANI 1983, p. XXXIII-LV.

182 En occasion de la cérémonie de la *possessio* d'Alexandre VI des arcs de triomphe furent dressés en l'honneur de la *Divi Magni coronatio*.

d'une épée à sa droite et d'une sphère à gauche évoque la figure du Christ empoignant les clés du paradis¹⁸³. Le laurier et l'olivier, signe de paix et des Médicis, remplaçaient le chêne du pape della Rovere. Et comme des fresques temporaires redessinaient des moments saillants de la biographie léonine, les inscriptions exaltaient et renforçaient, par la force de la parole, le message qui se voulait univoque : Léon X était à la fois le *restitutor pacis* et le *fautor litteratorum* qui restaurait l'union entre les princes chrétiens. Le langage dominant de cette représentation publique était la louange et la glorification de la personne de Léon X par le biais d'une érudition classique.

Une mise en scène théâtrale aussi audacieuse qu'éblouissante réalisait un complexe système de renvois et d'allusions à l'Antiquité, centrés sur la renaissance d'une *aurea aetas* dans la Ville éternelle. Tous ces signes étaient destinés à s'imprimer fortement dans l'imaginaire collectif pour véhiculer des messages multiples au-delà du domaine du rationnel¹⁸⁴. Dans ce contexte spectaculaire, où les images et les impressions l'emportaient sur les faits, le nouveau pontife qui avait participé personnellement à l'élaboration du programme de la cérémonie¹⁸⁵, au-delà même de la signification réelle de l'événement cherchait à transmettre à l'immense public une image précise de la fonction renouvelée du pontife, tout en véhiculant des messages de nature politique. L'événement, à la signification religieuse et sacrale, s'est ainsi chargé d'une forte valeur symbolique.

Les contenus saillants de la festivité cherchaient à communiquer les prémisses de l'apothéose de la politique pontificale dans l'ancienne capitale impériale métamorphosée. Tout d'abord, celui qui avait été *captivus* revenait en guise de triomphateur et accomplissait son *adventus*, un véritable triomphe à l'image des empereurs romains. L'usage du même cheval blanc avec lequel il était revenu de captivité l'année précédente devait souligner visuellement ce renversement de la *fortuna* et suggérer l'un de thèmes distinctifs de ce pontificat¹⁸⁶. Et comme le triomphe du pape renforçait l'identité personnelle et institutionnelle du pontife, les textes des inscriptions, les architectures éphémères, les emblèmes des Médicis, qui partout décoraient Rome, marquaient l'affirmation de la force reconquise de la papauté. Ces signes en même temps traduisaient l'aspiration à une restauration du rôle providentiel de Rome, la Ville universelle, qui triomphe de tous les peuples et rétablit l'unité du peuple chrétien.

183 STINGER 1985, p. 56. DIONISOTTI 1980, p. 84 : « il corteo incontra sulla via archi di trionfo innalzati per l'occasione, apparati meravigliosi che esibiscono un profluvio di scritte augurali e celebrative, tutte rigorosamente latine ». CISERI 1992, p. 97-98 ; ROSCOE 1817, V, p. 230-231 ; YATES 1989, p. 20-39.

184 DIONISOTTI 1980, p. 82-83: souligne le caractère « irrationnel » de la mise en scène : « Si trattò, difatti, di una possessione fantastica oltre che di un possesso ».

185 Le traditionnel passage à cheval de Saint Pierre, qui constituait la prise effective du pouvoir du nouveau pape, fut étudié dans les plus petits détails par le pontife lui-même et son cérémoniaire Paride de Grassi.

186 Toutes les ambitions royales que les Médicis cultivèrent depuis le gouvernement de Côme trouvaient la plus haute consécration dans la capitale grâce à l'un de leurs descendants.

Tels des media destinés à se graver profondément dans l’imaginaire collectif, « ces manifestes » diffusaient un message bien clair : en construisant son image en contraste avec celle de son belliqueux prédécesseur, le pape se posait en champion de *pax* et de *concordia*, le pasteur qui reprend la fonction de guide du monde chrétien. La présence remarquable de mythologie et d’érudition classique dans le programme et l’aménagement spectaculaire de la ville l’emportait par rapport à des symboles chrétiens et vétérotestamentaires, et la distinguait d’autres manifestations festives qui furent organisées par la suite. Comme dans un jeu de perspectives, la Rome impériale, ainsi reconstruite par le goût humaniste et antique, et enrichie d’une nouvelle dimension chrétienne, revisitait son faste ancien, les deux aspects se complétant et se renforçant mutuellement¹⁸⁷.

Ce déploiement d’un faste exceptionnel ne manqua pas d’impressionner les contemporains et de s’inscrire dans l’imaginaire collectif : plusieurs chroniques¹⁸⁸ et œuvres de genres divers en gardèrent le souvenir. Dans ce climat d’enthousiasme pour la nouvelle époque qui s’annonçait, de nombreuses sources nous décrivent ce passage triomphal, notamment dans des lettres, des textes littéraires en vulgaire, des épigraphes et des pages de journaux. Parmi les chroniques inspirées par l’événement un texte se distingue : la *Chronica delle magnifiche et honorate pompe fatte in Roma per la creatione et incoronatione di papa Leone X, pont. opt. max.*, dédié le lendemain de l’événement sacré par un médecin florentin, Giovanni Jacopo Penni, à la petite comtesse de Médicis, sœur du pape, et qui fut imprimé en juillet de la même année par Marcello Silber (1513)¹⁸⁹. Le programme iconologique de cette description réaliste, parfois ironique et riche en détails, dévoile la prédominance des renvois constants à la culture et à la mythologie classique. Le chroniqueur ne s’attache pas à décrire les phases d’une cérémonie sacrée mais il retrace les moments les plus extraordinaires d’un fastueux spectacle¹⁹⁰.

Cet événement ne manqua pas d’offrir une riche matière d’inspiration aux poètes, qui s’empressèrent de dédier au pontife des instantanés sur l’événement, autant d’hommages politiques qui s’alignaient sur la politique culturelle du pape. Durant cette année marquée par les événements festifs, à côté de ces textes en prose de nature descriptive et à la valeur documentaire, des poèmes de toute sorte et de longueurs diverses chantent celui qui ramène sur terre l’ancienne grandeur sans manquer de décrire les apparats scénographiques qui avaient transformé la ville de Rome en ville impériale. Ces textes portent pour la plupart une trace vive et « fraîche » de l’événement. Véritables

187 Dans le but de consacrer son image, Léon avait desséché les finances épargnées difficilement par son prédécesseur. Mais le résultat fut atteint : les chroniques de l’événement nous relatent que cette cérémonie ne frappa pas seulement l’imagination du monde entier mais eut un grand retentissement au point de devenir aussi un modèle pour toutes les commémorations de ce genre.

188 LUCIOLI 2015, p. 194 ; GUICHARDIN, *Histoire d’Italie*, p. 87 ; P. GIOVIO, *Vita Leonis X*, MARIN SANUDO, PARIDE DE GRASSI.

189 *Ibid.*, p. 194 et sv.

190 *Ibid.*

panégyriques, ils sont pourvus d'éloges et des *topoi* de célébration. L'érudition mythologique et les plus beaux ornements du style classique s'accompagnent de l'exaltation des *nova saecula*, d'autant plus riches en promesses que c'était l'un des Médicis qui les apportait.

Parmi ces nombreuses compositions de nature encomiastique, nous avons sélectionné des textes qui s'inscrivent pleinement dans l'enthousiasme qui a suivi le conclave et célèbrent l'événement symbolique de la *possessio*, l'installation officielle au Latran, par le biais d'une poésie nourrie de motifs rhétoriques. Ces textes proposent un développement narratif (diégétique) relatif à la *pompa triumphalis*, sorte de prolongement poétique des nombreuses chroniques inspirées par ce sujet. La description poétique de l'*adventus* y est souvent accompagnée par une invocation / acclamation adressée au pape, articulée sur une amplification rhétorique et caractérisée par la multiplication des épithètes. Le caractère impromptu de plusieurs de ces textes est le résultat de leur rapidité de composition : composés immédiatement après l'exaltation d'un Médicis, ils devaient légitimer sa politique et garantir en même temps l'ascension sociale de leurs auteurs.

1) L'*aurea aetas medicea* : la construction d'un mythe

A. La bibliothèque laurentienne

Nous allons à présent étudier un document qui, significatif à différents titres, concerne l'hommage à Léon X en tant que restaurateur de l'âge d'or : un manuscrit (*ms.* Plutei, 35, 43) offert à son élection au trône pontifical appartenant à la collection de la bibliothèque laurentienne de Florence. Les fonds de la bibliothèque laurentienne sont dérivés d'une ancienne collection de Côme l'Ancien¹⁹¹, qui devint la « librairie privée des Médicis ». Celle-ci fut agrandie considérablement par Laurent le Magnifique, qui « dépassa, pour ainsi dire, dans l'amour pour les belles lettres la réputation de son ancêtre » et la dota de surcroît des manuscrits grecs, qui affluaient à Florence du fait du Concile florentin »¹⁹². Selon les sources, le Magnifique aurait accordé à cette bibliothèque domestique une très grande importance¹⁹³. Après sa mort¹⁹⁴ et l'expulsion temporaire des Médicis de Florence en

191 Sur la bibliothèque privée des Médicis voir AAVV, *Della biblioteca medicea laurenziana* di Firenze 1872 ; AAVV. *Continuazione della novelle letterarie* 1816, p. 610 : « Furono primieramente da Cosimo raccolti, e comprati tutti quei manoscritti, che seco portano la nota del tempo, e che non oltrepassano l'età sua ».

192 *Ibid.*, p. 610.

193 *Ibid.* Laurent avait voulu rendre publique cette bibliothèque. D'ailleurs Politien, sur le point de mourir, lui attribue les mots suivants : « *Vellem, ait, distulisset me saltem mors haec ad eum diem, quo vestram plane bibliothecam absolvisssem.* PICCOTTI 1927, p. 56 . Il affirme que, selon Piccolomini (1874, XIX, p. 105, n. 2) on ne savait pas si la bibliothèque médicéenne privée était abritée dans le palais de Via Larga. L'agrandissement de la bibliothèque est quant à lui documenté par une lettre de Pierre de Médicis à Laurent (1490).

194 En poursuivant l'exemple paternel, son fils Pierre encouragea lui aussi l'impression des ouvrages grecs.

1494, le contenu de la précieuse bibliothèque accompagne les événements consécutifs à l'instauration de la République à Florence. Il fut confisqué par la Seigneurie puis confié par Jean de Médicis au Couvent de Saint Marc avant de quitter Florence en 1494, pleine période de la prédication savonarolienne. Mais, en 1508 le couvent s'était endetté et fut obligé de vendre les livres qui composaient cette riche collection à l'influent neveu de Jules II, Galeotto Franciotti. Ce dernier, nous le rappelons, était l'une des personnalités d'envergure à la Cour roveresque et l'homme de ralliement des « rescapés » qui s'étaient retrouvés autour du Palazzo Madama lors du cardinalat de Jean de Médicis¹⁹⁵. Par l'intermédiaire de ce personnage influent, le fils du Magnifique put relever la précieuse bibliothèque de ses ancêtres « et se la tenne molto cara in Roma nelle proprie case, dandone la cura a Lucio Parmenio di San Genesio »¹⁹⁶, le compilateur du manuscrit.

Installée dans la Villa Médicis, la bibliothèque offrait le cadre idéal pour de sophistiqués rendez-vous culturels, que le jeune cardinal avait d'ores et déjà commencé à organiser avec son entourage. Les témoignages sur ce lieu nous décrivent un endroit où la culture s'alliait à la beauté et à la richesse des décors. Francesco Albertini en parle dans ses *Mirabilia*, en mettant en lumière la valeur de la collection et en soulignant la présence dans cette dernière de textes traduits du grec et appartenant au Magnifique¹⁹⁷ : « À l'égard de la très belle bibliothèque du cardinal diacre florentin de Médicis dont le père, Laurent le Magnifique, se chargea de transférer les manuscrits de la Grèce à Florence »¹⁹⁸. De même, Fra Mariano¹⁹⁹, personnalité complexe, qui joua un rôle important dans la Rome léonine, décrit minutieusement le riche décor de la précieuse bibliothèque pourvue de portes en marbre, de statues et de fresques. Philippe Béroalde, qui succéda à Lorenzo Parmenio à la charge de conservateur, célèbre, dans sa préface à son édition de Tacite, la bibliothèque comme indissociable de l'histoire des Médicis²⁰⁰.

195 Voir *supra*, p. 30-32.

196 AAVV. *Continuazione delle novelle letterarie* 1816, p. 610.

197 ALBERTINI 1510, MAZZOCCHI (éd.), p. 90-91 « *Est praeterea in aedibus Reverend. Io. De Medicis Flor. Primarii, Diac. Card. Bibliotheca pulcherrima codices cuius magnific. Laurent., pater eius, ex Graecia nonnullos per Angelum Politianum translatare ac multos Flor. Transcribere fecit: in qua sunt nonnullae statuae marmoreae cum Satyro pulcherrimo. Sunt hic praeterea opera multorum philosophorum et poet. oratorumque. Vidi praeterea nonnulla opuscula in laudem Petri et Laurenti de Medici, quae omnia Guerrinus vir doctissimus mihi ostendit. Sunt praeterea opera multa super Platonem a Marsilio Ficino Florentino* ».

198 *Ibid.* : *Ioannis de Medicis Florentini primarii Diaconi Cardinalis Bibliotheca pulcherrima, cuius codices Magnus Laurentius pater eius ex Graecia Florentiam transferendos curavit*

199 Voir *infra* p. 230 et sv.

200 L'histoire de la bibliothèque est retracée dans : *Novelle Letterarie pubblicate in Firenze, l'anno MDCCLXIV, T. XXV : Bibliothecam Mediceam, quae difficillimis Italiae temporibus parem cum reliqua Domus tuae fortuna sensere calamitatem, a te extorre, ac perquam modicis fortunis, pecuniarum recuperatam*. Revenus à Florence après la mort du pontife, les ouvrages furent entreposés dans un bâtiment du cloître de St Marco conçu par Michel-Ange.

B. Le manuscrit

Le manuscrit Plutei, 35, 43 est profondément lié à l'histoire des collections de la bibliothèque médicéenne. Bien que la notice bibliographique indique que le manuscrit est daté « entre 1500 et 1510 », il semble avoir été rassemblé à la fin de 1513 car l'un des poèmes est précisément daté d'octobre 1513, les autres étant aussi postérieurs au couronnement de Léon X et nous savons par ailleurs que Naldo Naldi, l'un des auteurs, s'était éteint cette année-là²⁰¹.

Le recueil contient des compositions de genres divers, copiés par quatre mains différentes : deux élégies du même auteur, une *sylva*, et huit épigrammes latines, qui articulent l'éloge diversifié du nouveau pape, en esquissant les points essentiels du mythe de l'*aurea aetas*. Il s'agit d'un manuscrit in-quarto relié en parchemin, *nitidissimus et ornatissimus*, collection *ms.* Plutei 35, 43, il est composé de 29 feuilles écrites. Orné de précieuses miniatures, il affiche en deux emplacements le blason pontifical des Médicis, constitué de cinq boules rouges et une fleur-de-lysée au sommet de l'écu, agrémenté de la tiare et des clés de Saint Pierre. Les boules (« palle ! palle ! ») évoquaient le cri de guerre des partisans de la famille²⁰².

Les poèmes à la typologie hétérogène, dont ceux de Lorenzo Parmenio sont inédits, construisent différentes facettes de la légende de l'*aurea aetas* léonine²⁰³ en s'appuyant sur les mythes et les symboles familiaux. Il aborde différents aspects en ce sens où il témoigne d'une phase caractéristique de la formation de la glorification du pape Médicis et se lie tout particulièrement à la biographie de Léon X. Les textes ont été rassemblés par Lorenzo Parmenius di San Genesio²⁰⁴, qui était à l'époque employé dans la gestion du patrimoine livresque familial.

Enfin, la présence du poète florentin Naldo Naldi, déjà client des Médicis et chantre de l'âge d'or du Magnifique, vient réaliser encore plus étroitement la connexion du recueil au mythe paradigmatique des *aurea secula*, en documentant une couche de l'élaboration d'une mythologie familiale des Médicis.

201 G. CRIMI, *DIB*, Vol. 77, 2012, sv. « Naldo Naldi ».

202 F. CARDINI 1979, p. 57 et sv.; PALLIOT, *La Vraye et parfaite science des armoiries*, 1660.

203 Appliqué à des genres poétiques différents le même mythe change de fonction et de structure.

204 De minces informations nous sont parvenues dans un seul texte : Lorenzo Parmenio, prêtre de Camerino, fut chargé de la bibliothèque en tant que « custos perpetuus » par Jules II (dans la huitième année de son pontificat), en lieu et place de Pietro Demetrio et Giovanni Caldelli, eux aussi « persone di buona fede et diligenti ».

FRANCISCUS SCHOTTUS, *Parte seconda dell'itinerario d'Italia*, Padoue, Francesco Bolzetta, 1638 Voir également TIRABOSCHI 1809, p. 225-226.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Lorenzo Parmenio avait mené un parcours important en tant que conservateur : nommé par Jules II comme bibliothécaire de la Vaticane, il était entré très tôt au service du cardinal de Médicis en tant que responsable de sa bibliothèque personnelle et devenu *custos* de la Vaticane, un rôle fondamental connecté directement au pontife par l'intermédiaire des *domini familiares*. Il honorera la charge jusqu'à sa mort, en 1522. Quelques rares notices biographiques concernant cet auteur lui attribuent une production encomiastique, conservée aujourd'hui à la Laurentienne²⁰⁵. Il est également l'auteur des épigrammes qui clôturent le manuscrit et probablement le responsable de « cette anthologie ».

2) La réalisation des grandes espérances du Magnifique :

L'élégie de Laurent

« C'est lui qui – tu le rediras –
élèvera jusqu'aux astres du ciel brillant
mon nom, celui de mon père, celui de nos aïeux ²⁰⁶».
Girolamo Galeazzo di Villafranca.

Le manuscrit s'ouvre par une élégie d'un poète non répertorié : Girolamo Galeazzo, fils de maître Francesco di Villafranca (*Hieronimus Galeatius de Villafranca*). Il apparaît ainsi depuis la signature, au *f. 2r.* et *4r.*, apposée à Lucques, le sept octobre 1513. Le poète se présente en « vieillard » à deux reprises dans les premiers vers du poème (v.6-v.9), peut-être par concession au motif traditionnel d'ascendance classique de l'invocation aux Muses de la part d'un poète avancé en âge²⁰⁷. Dans la dédicace (au *4r.*)²⁰⁸, il réclame la bénédiction du pontife, bien qu'il lui soit éloigné, tout en déroulant une *captatio benevolentiae* sur le thème de sa bonté traditionnelle. Girolamo Galeazzo composa l'élégie à Lucques en octobre 1513. Pour quelle raison, comme la plupart des poètes, ne se serait-il pas présenté à Rome pour chanter les louanges du pontife ? Ce cas est également des plus singuliers dans le sens où son nom ne figure nulle part, ni dans les écrits littéraires ni dans les répertoires bibliographiques.

205 F. SASTRES, *Il Mercurio italico, o sia, Ragguaglio generale intorno alla Letteratura, Belle Arti, Utili Scoperte, ect. Di tutta l'Italia*, p. 158 ; *De claudibus per Gallos Italiae allatis, le de triumpho Julii Secundi Pont. Max. et De Operibus et rebus gestis Julii II Pont. Max.*

206 Annexe I, p. 450.

207 Le pape est célébré par des mots qui l'identifient à un « phénix unique » qui, de par son pouvoir, gouverne l'univers tout entier.

208 *Recte valeat Sanctitas Tua dignissima, Maxime Pontifex, et innata pectoris mansuetudine tibi prospera canenti (licet longe posito) bene dicere digneris.*

Quoi qu'il en soit, le poète fréquenta la maison des Médicis. Fut-il un poète cherchant à gagner les faveurs de cette famille (comme Naldo Naldi) ? Ou bien travailla-t-il comme un clerc partisan du Concile de Pise en souhaitant atteindre les mêmes objectifs après lecture de l'éloge par la dite maison ?

Le poète opte en conséquence pour l'élegie. Elle se définit comme un genre alternatif à l'épopée, étant caractérisée par une grande variété de ton, fortement attachée à la tradition de la complainte. Cependant, elle est également soumise par les poètes latins²⁰⁹ au traitement de sujets dont l'enjeu était élevé. D'ailleurs, les potentialités multiples de l'élegie avaient déjà été exploitées à profusion par d'autres poètes proches des Médicis, toujours dans l'objectif de renforcer la légende familiale.

L'élegie de Laurent se focalise sur les plaintes *post mortem* de Laurent le Magnifique devant les difficultés de sa maison. Mais comme ses difficultés prirent fin avec les glorieuses destinées de ses trois fils, évoquées dans la dernière partie, le titre d'élegie ne s'applique ici, *stricto sensu*, qu'à la première partie. Pour célébrer l'avènement de Jean de Médicis, le poète choisit de mettre en scène un dialogue qui a l'outre-tombe pour cadre. Il n'est pas anodin que l'interlocuteur de Laurent ne soit rien moins que Scipion l'Africain²¹⁰, figure d'excellence de la Rome républicaine, et dont le prestige symbolique avait été déjà mis en valeur par les poètes du cercle Médicéen à partir de l'époque de Côme l'Ancien dans l'élaboration du mythe familial. À la différence de César, emblème du pouvoir impérial, la figure de Scipion correspondait pleinement pour incarner les valeurs de la Rome républicaine et de la gloire militaire²¹¹. Par la suite cette image guerrière avait été remplacée dans l'éloge des Médicis par d'autres figures, au fur et à mesure de l'évolution de la construction officielle de leur propre image publique. Avec l'élection de Léon, qui ramenait le scénario sur un plan universel, réalisant le désir de gloire et de reconnaissance de la part de ses ancêtres, Scipion pouvait bien faire son retour et incarner providentiellement le héros de l'ancienne prospérité face à un passé récent, celui de Laurent, et au présent de Léon X²¹². La légitimation obtenue par le Médicis pouvait ainsi donner la nouvelle liberté au poète panégyriste d'élargir la portée des personnages à mettre en parallèle mais aussi de mélanger à son gré les cartes des motifs encomiastiques. La présence de

209 P. SOLER, *Genre, formes et tons*, Paris 2001, p. 118 : « L'élegie exprime le sentiment du bonheur perdu : vivant dans le temps de l'affliction et des ténèbres menaçantes, l'écrivain se réfugie dans le souvenir des jours heureux de sa jeunesse ».

210 Scipion né en 235 av. J.-Ch. De la famille des *Cornelii*, il fut le célèbre vainqueur des Carthaginois pendant la deuxième guerre punique (219-218 - 202 av. J.-Ch.). COPPINI 2006-2007 ; G. CREVATIN, « La politica e la retorica. Poggio e la controversia su Cesare e Scipione. Con una nuova edizione della lettera a Scipione Mainenti », dans *Poggio Bracciolini 1380-1980. Nel VI centenario della nascita*, Firenze 1982, 281-342.

211 *Petrarca e Cesare, La collatio inter Scipionem, Alexandrum, Hannibalem, et Pyrrum. Un inedito del Petrarca nella Biblioteca della University of Pennsylvania*, 321-346.

212 D. COPPINI, *Cosimo togatus. Cosimo dei Medici nella poesia latina del Quattrocento*, « Incontri triestini di filologia classica 6 (2006-2007) », p. 113.

Scipion est donc un retour au passé républicain et civique. Mais ce héros antique se retrouve dépassé par la situation dans laquelle le protagoniste principal de l'éloge n'est autre que le premier représentant de l'Église universelle.

Le tableau astrologique dessiné par Cicéron dans le *Songe de Scipion*²¹³ offre le cadre idéal pour cette nouvelle mise en scène de l'histoire des Médicis et il permet au poète de renforcer l'éloge par le biais du langage prophétique, qui se révèle par moments presque perlocutoire.

Une différence de structure thématique existe entre les deux récits : dans le *Somnium*, Scipion l'Africain prédisait à son descendant, Scipion l'Emilien, sa gloire prochaine, ses triomphes et ses complots jusqu'à la mort tragique pour faire ressortir l'immortalité de ceux qui agissaient au nom de la vertu.

Dans l'élégie, Laurent épanche son chagrin face aux malheurs de sa famille, Scipion lui demande les raisons d'une telle souffrance et le Médicis répond en annonçant l'ascension au ciel de son fils Jean. Du début tragique de la plainte le récit évolue par un *climax* thématique jusqu'au triomphe de Léon dans les cieux. Les motifs sont rhétoriques et presque maniéristes quand ils font appel à un éventail hétérogène des réminiscences, à la fois historiques, mythologiques et bibliques, en accord aux trois dimensions de Léon X : après une invocation aux Muses, tournée en une invocation au pontife, le poète met en scène Scipion l'Africain²¹⁴. Soumis aux ordres de Paul Émile et de Quirinus, symboles du pouvoir républicain, il quitte les temples divins.

C'est à cet instant qu'une apparition, une ombre tricolore²¹⁵, vient à sa rencontre. À cette image tirée de Virgile et de Dante, le héros républicain réplique par une réminiscence rhétorique tirée de l'*Odyssée*, le discours adressé par Ulysse à Nausicaa (Homère, *Odyss.* VI, 149-162). L'ombre se dévoile et présente les gloires de la maison : ses trois enfants, Jean, Julien et Pierre, tous destinés à ennoblir leur patrie. À partir de cet instant, l'éloge des Médicis sera profondément lié à la gloire de leur ville natale, Florence, dont le destin était de s'unir à Rome pour guider l'Humanité, ainsi que le réaffirme l'auteur dans les vers suivants :

« Moi donc, Laurent, tirant ma joie de tels enfants, et plus encore d'une telle ville, je vois la maison des Médicis se développer et être célébrée partout, puissante par les sujets

213 CICÉRON, *De republica*, VI (54 av. -J.C.) ; P. BOYANCÉ. *Études sur le songe de Scipion : Essais d'histoire et de psychologie religieuse* 1936 ; Macrobe, *Commentaire au Songe de Scipion* 2001-2003.

214 Sur la figure de Scipion l'Africain, Voir par ex. VAN SICKLE, « The Elogia of the Corneli Scipiones and the Origin of the Epigram at Rome », *Am. J. Ph.*, 108, 1987, p. 41-55 ; COPPINI 2006-2007, p. 101-119.

215 Sur la symbolique du numéro trois, voir *infra*, p. 63 ; 105.

qu'elle embrasse et par son fonctionnement, par son nom et par sa fortune »²¹⁶.

Dans ces vers démonstratifs, il est question de la gloire des Médicis. La famille florentine est illustrée par sa noble descendance au-delà de Florence, forte d'un pouvoir seigneurial basé sur la fortune (*re v.* 28) et sur le nom, aussi bien que sur l'organisation civique et gouvernementale (*civibus et forma* = « par son nom et sa fortune »). L'apparition d'Apollon, le dieu par excellence, est entourée du chœur des Muses. Il confie le feu à des apparitions célestes hétérogènes, qui mélangent sans ordre des sujets mythologiques et des personnifications chrétiennes, l'ensemble formant un carrousel virevoltant²¹⁷. Puis, Laurent énonce la fin de sa vie et le début des souffrances pour sa famille, les Muses qui quittent Florence et Rome, l'exil des siens. Ainsi, il s'abandonne à une violente invective contre les dieux responsables d'avoir ruiné sa famille. Ce violent accès de colère est toutefois complété par des images plus sereines, qui précèdent bien la prophétie de l'avènement de Léon et son éloge final.

La *lamentatio* sur les malheurs anciens est seulement le prétexte pour l'annonce d'un nouvel âge d'or de Florence et des Médicis : lorsque Julien brillera « par la pitié et les armes » sur le monde entier tel un second Alexandre, quand Jean s'imposera sur les rois qui déposeront leur sceptre. Dans un final triomphal, Léon l'emporte sur la terre et dans le ciel. Laurent affirme avec fierté que ce sera à lui d'assurer la renommée de la famille, celle de son père et de leurs aïeux au ciel, toujours dans l'optique d'immortaliser le nom de celui qui voua sa vie entière au service de son clan.

216 Annexe I, 25 -28, p. 450 : *Pignoribus tantis ergo Laurentius ipse / dum mihi, dum tanta gratulor urbe magis, / amplior ipsa domus Medices celebratur ubique / civibus et forma, nomine reque potens.*

217 Il s'ensuit des apparitions divines, Apollon entouré des Muses, Jupiter, Pallas et Vénus, et historiques, avec Archimède, Cicéron et Virgile, Laelius, César, *Caton* et *Fabricius*. Des divinités mythologiques représentant des éléments naturels accourent en foule et défilent devant les yeux de Scipion.

3) Naldo Naldi : un praticien de l'éloge médicéen

« Aurea Saturno quondam sub rege fuerunt
Saecula, dum Latio mansit in orbe deus,
Sponte sua fruges tunc cum dabat optima tellus,
Nectare cum mixtas Tiberis habebat aquas.
Post, ubi Saturnus superas migravit in oras,
Sub Iove sunt fraudis semina iacta novi,
Ut bona quae fuerant prisco celebrata parente
Tempora sub nato deteriora forent »²¹⁸.
Carmen ad Cosmum I.1

A. Une existence au service des Médicis

Le troisième texte du manuscrit est une longue élégie encomiastique composée par le poète et humaniste florentin Naldo Naldi (1439-1513). Il figure comme l'un des poètes néo-latins les plus productifs de son époque, tout en étant étroitement lié au patronage des Médicis sur plusieurs générations, et ce jusqu'à l'élection de Léon X. Naldi en était l'un des plus prolifiques en tant que chantre de l'âge d'or et évocateur du royaume de Saturne, dont l'intention était de mener à bien la propagande autour du cercle de Laurent le Magnifique et des générations à venir. Il avait baigné dans la même atmosphère culturelle que les grands lettrés Médicéens de l'époque et avait vécu les effets prégnants de la prédication Savonarolienne. En ce sens, le parcours du poète et son élégie *ad Leonem* méritent une attention toute particulière²¹⁹.

Comme d'autres humanistes de son époque, toute son existence fut marquée par la constante recherche d'une stabilité et d'occupations qu'il espérait valoriser par les talents littéraires qui faisaient sa renommée et ouvraient la voie à de grandes opportunités²²⁰. Entré successivement dans l'entourage

218 NALDO NALDI, W. L. GRANT (éd.) 1974, le poème dédié à Côme l'Ancien, « *servatori patriae ac Cosmi Patris Patriae filio* » s'ouvre avec le mythe de l'*aurea aetas*.

219 A. HULUBEI, « Naldo Naldi étude sur la joute de Julien et sur les Bucoliques dédiées à Laurent de Médicis », *Humanisme et Renaissance*, T. 3, No 2 (1936), p. 169-186. Dans cette contribution déjà datée, l'auteure remarquait que la figure de Naldo Naldi doit être mise en valeur dans une perspective historique.

220 G. CRIMI, *DBI*, Vol. 77 (2012) ; L. GRANT, « The life of Naldo Naldi », *Studies in Philology*, Vol. 60, No. 4 (Oct. 1963), p. 606-617. Naldi était peu fortuné. Issu de malheureuses conditions familiales, orphelin jeune au cœur d'une fratrie nombreuse, il fut obligé très tôt de rechercher protection et soutien financier auprès des seigneurs qui prenaient de jour en jour une influence grandissante dans la cité Florentine.

de Côme et de Pierre, il obtint après leur mort (respectivement en 1464 et en 1469), la protection du Magnifique²²¹, sans que cette dernière ne lui soit jamais entièrement assurée. Ayant obtenu ainsi l'appui de la puissante famille à force de poèmes et de louanges, Naldo fréquenta le milieu cultivé et stimulant qui animait la villa de Carreggi. Il est alors compté parmi les rares membres identifiés de la mystérieuse Académie néoplatonicienne²²². En tant que familier des Médicis et poète courtisan, il était donc bien inséré dans les réunions des cercles culturels qui se tenaient à la Villa Carreggi²²³.

Dans ce cadre splendide et animé, il se lia d'amitié avec quelques illustres personnages, en particulier le philosophe Marsile Ficin, avec lequel il entretenait un lien solide et une estime réciproque ; en témoignent les éloges et les hommages que les deux humanistes s'échangèrent au cours du temps²²⁴. Les *Elegiae* du poète furent par ailleurs particulièrement appréciées par Politien, qui le loue lui aussi dans une épigramme.

Sa proximité avec d'autres *piagnoni* convaincus et son amitié avec Giovanni Nesi, documentée par les poèmes que Naldi lui adressait²²⁵, n'étaient pas sans éveiller chez lui des dispositions spirituelles et intellectuelles. La seconde moitié du XV^e siècle à Florence est en effet marquée par des débats et des affrontements entre d'une part ceux qui prônent une réforme sur le plan religieux et ceux qui d'autre part attendent avec espoir une *renovatio* naissante, reposant sur des bases philosophiques²²⁶.

Le poète florentin était bien conscient des enjeux que sous-entendaient les notions importantes de « dignité » et de « puissance humaine », thèmes largement investis par ses amis lors des réunions

221 G. CRIMI, *DBI*, Vol. 77, 2012. Laurent accepta de le soutenir même si, probablement, il ne l'appréciait guère. Parmi ses œuvres les plus remarquables, un livre composé de dix églogues fut dédié à Laurent et présenté immédiatement après la mort de Pierre au nouveau maître de Florence comme acte d'hommage et dans l'espoir d'une éventuelle et bienvenue ascension sociale. Les vicissitudes l'éloignèrent de sa ville natale, d'abord à Urbino, puis à Forlì, et ensuite à Venise ; il revint à Florence en 1477 puis en 1480, lieu où il imaginait trouver une certaine stabilité. C'est à cette époque qu'il put être intégré dans les cours de rhétorique et poésie du *Studio fiorentino* et par la suite dans ceux de poétique et d'éloquence grâce d'une part à l'entremise de Laurent, qui avait demandé que l'on examine sa candidature au conseil des huit de Prato, et d'autre part à son ami Bernardo Michelozzi. Cependant, suite à la cessation de son activité d'enseignant, les dernières années de Naldi furent caractérisées par la précarité et l'instabilité financière auxquelles il avait essayé de se soustraire constamment par le truchement d'une production poétique dont la courtoisie et le caractère de poésie en étaient la marque la plus distinctive.

222 DELLA TORRE, IV, pt. IV, p. 503-506, 668-681, 724, 813 ; *Gli accademici platonici*, cité chez L. GRANT, *The life of Naldo Naldi*, 1963, p. 606.

223 Bien au-delà du fait d'être un serviteur que l'on payait pour ses œuvres poétiques, il était tout autant un humaniste qui savait se mêler aux manifestations philosophiques et littéraires de la cité ».

224 Des témoignages de cette relation apparaissent à plusieurs reprises dans la correspondance de Ficin : dans *Epistularum familiarum liber I*, 17, S. Gentile (éd.), Olschki 1990) Ficin recommande un poème de Naldo à Laurent et Julien de Médicis ; d'autres références à Naldo apparaissent dans les *Epistulae* V, 2 e XI, 28). C'est aussi une épigramme de Naldo Naldi qui est contenue dans le frontispice la traduction des œuvres de Platon (*Cum deus etheris nunc mittere vellet ab oris*), œuvre de Naldo (*Theologia Platonica*, VI, I, Venise 1491). COSTA 1972, p. 47-48 ; CHASTEL 1996, p. 69 et KELIF (2017, p. 188-189) ont mis en valeur l'utilisation du mythe de l'âge d'or chez Ficin. Dans une lettre à Paul de Middlebourg le philosophe démontre que le siècle de Laurent est un siècle d'or en vertu de la redécouverte des textes antiques. Voir *infra*, p. 62, note 246.

225 WEINSTEIN 1973, p. 207 cite des textes manuscrits conservés à la BRF, 2 962.

226 *Ibid.*, p. 197.

des confréries. Il devait aussi avoir assimilé les questionnements qui étaient ceux de son cercle proche, et partageait peut-être avec eux l'attente de grandes espérances. D'une grande habileté à manipuler les vers, il participait à sa manière au débat spirituel, en prenant position en faveur des amis savonaroliens. À ce propos, dans une de ses épigrammes, Naldo taxa Giovanni da Correggio de faux prophète. Celui-ci avait parcouru les voies de Florence en prêchant une imminente *renovatio* de l'Église, mais sa prédication n'avait pas été reconnue²²⁷.

Mais les inquiétudes matérielles et la nécessité d'une protection l'amenaient à consacrer la majeure partie de son temps à la poésie encomiastique²²⁸ en se dévouant à la cause des Médicis : il chantait systématiquement et consciencieusement, tel un coryphée fidèle, les louanges des membres de la famille, en abordant les différents aspects de leur vie quotidienne ; il mit ainsi en valeur les étapes de leur implantation sur la scène florentine, tout en contribuant à la construction de leur image publique. Dans ces ouvrages, essentiellement des élégies et des épigrammes²²⁹, les représentants de la famille, Côme, Pierre, Laurent et Julien, leurs alliés²³⁰, ainsi que les adversaires du régime²³¹ défilent de façon ininterrompue, prenant des poses diverses, pour venir cristalliser l'éloge promotionnel du pouvoir. Il était toujours en première ligne lorsqu'il s'agissait de célébrer en vers des activités de promotion spectaculaire, tels les joutes, les tournois²³², les défilés de carnaval, et bien d'autres événements qui étaient destinés à réaliser, par une succession de symboles, le message du pouvoir seigneurial qui allait s'instaurer dans une ville essentiellement républicaine²³³. Bref, les

227 *Ibid.*, p. 207 : NALDUS NALDUS, *Epigrammaton liber*, A. PEROSA (éd.) 1943, p. 56.

228 Considérée comme une production de seconde main et de piètre qualité par ses contemporains, seul un tiers de l'œuvre du poète a été confié à l'imprimerie et cela est probablement dû à des jugements de valeur impartiaux. L'affirmation célèbre et méprisante de Benedict Varchi à son égard, rapportée par L. Grant, concernait les épigrammes plus que les autres textes qui pouvaient pour certains rivaliser avec ceux du grand Politien.

229 Florence, Bibliothèque Nationale, cod. Magl. VII, 1057 : « *nil insulsius hoc Naldo et eius cacationibus* », cité par GRANT, *The Major poems of Naldo Naldi*, in « Manuscripta », p. 131.

230 Comme GRANT le relate, *ibid.* p. 611, Naldi composa un poème épique sur la conquête de Volterra de la part des Florentins (*Volaterrais*), ce qui était un clair hommage au chef militaire de cette entreprise, le Duc Frédéric de Montefeltro, mais en même temps de Laurent qui avait placé le Duc à la tête de l'armée.

231 Pour renforcer sa position auprès de la cour, en 1474, Naldo composa successivement des élégies, des épigrammes latines puis des *Carmina*, qui esquissent les aspects et les moments significatifs des instants de la vie quotidienne des seigneurs.

232 De même que Pulci, un autre célèbre poète florentin qui avait célébré en vernaculaire le tournoi de Laurent en 1469, Naldi compose une longue élégie latine sur la victoire de Julien, frère de Laurent, le 29 janvier 1475, tandis que de son côté, Politien en composait l'éloge en vernaculaire dans ses *Stanze*, tout axé sur la rencontre entre Julien et la nymphe Simonetta transfigurée sous des termes néoplatoniciens. Par ailleurs notre poète ne manque pas de fournir une description encomiastique en distiques latins de la « mascarade des sept triomphes et des sept planètes » (*Elegia in septem stellas errantes sub humana specie per urbem florentinam curribus a Laurentio medice patriae patre duci iussas more triumphantium*), organisée par le Magnifique, et qui devait symboliser la célébration en latin de la *Canzone de' sette pianeti* du même Magnifique. P. VENTRONE, dans *Le temps revient* 1992, p. 29.

233 Ces festivités spectaculaires s'ancraient profondément dans l'imaginaire politico-culturel florentin et représentaient d'autant le désir des Médicis d'affirmer leur pouvoir. En 1966, dans *La Rinascita del paganesimo antico*, Firenze, A. WARBURG a étudié ces manifestations de la Florence médicéenne en reliant la composante tardo-gothique à celle de la Renaissance.

poèmes de Naldi proposaient en langue latine les contenus des chansons composées au départ en vernaculaire par le seigneur de Florence, tout en les rendant accessibles au plus grand nombre.

Le poète se familiarisa de la sorte avec un vaste répertoire de louanges qui consistait en une sorte de rhétorique prête à consacrer le pouvoir Médicéen. Il s'appropriait ainsi les thèmes importants que constitue l'imagerie propagandiste²³⁴. Poète privilégié de la famille sur quatre générations, qui aurait été plus à même de chanter le fils prodige qui viendrait exaucer, même pour un bref instant, tous les vœux paternels ?

B. L'élégie *ad Leonem X* : de Florence au monde entier

En 1513 Naldo Naldi était âgé de soixante-dix-sept ans. C'est la dernière information que nous détenons sur le poète florentin. L'élégie *ad sanctissimum Dominum nostrum Leonem X pontificem maximum*, qui apparaît au 9r.- 18v. du manuscrit ²³⁵, a été éditée dans le troisième volume des *Carmina Illustrium poetarum Italorum*²³⁶. Dans ce long flot de vers, de facture modeste, le poète applique les thèmes encomiastiques au descendant de son seigneur d'antan. De la même façon que son aïeul Côme et son père Laurent, dès son enfance Jean avait fait l'objet d'éloges et de prédictions miraculeuses, selon lesquelles il était prédestiné à un grand avenir. Et si le poète avait tant honoré les principaux responsables de l'âge d'or, pourquoi n'en serait-il pas de même avec le nouveau pape, récemment porté à la tête de l'Église universelle ? Dans l'un de ses poèmes (*Carmina* 115)²³⁷, Naldi souhaitait à l'enfant, mis au monde par la volonté de Jupiter, de pouvoir égaler son divin père²³⁸. Par ailleurs, les premières étapes de la fulgurante carrière ecclésiastique du jeune Médicis faisaient l'objet d'une épigramme (*Epigrammata* n. 185) dans lequel Jean figure comme protonotaire apostolique en charge du principat de Saint Germain, ce qui permet de fixer la naissance du texte à 1502. Dans cet exemple, il est remarquable que l'éloge s'accomplît par le désir que le fils puisse hériter de la gloire paternelle, et que la renommée de Laurent, étendue jusqu'aux astres, puisse rejaillir sur sa noble

234 Les épigrammes du poète florentin fournissent des aspects significatifs de la biographie Médicéenne, en s'inscrivant dans l'actualité historique et culturelle de l'époque, ils offrent une vue d'ensemble « relevé de détails sur les personnages, les costumes, et les attitudes de cette société fastueuse, passionnée et raffinée ». Ce sont des vers d'occasion, composés dans l'urgence des événements, qui relèvent pour la plupart du genre de l'élégie encomiastique et du panégyrique.

235 Annexe III, p. 455-461.

236 *CIP*, VI, p. 443-451.

237 PEROSA (éd.) 1943.

238 *Carm.* 115. *ad Iohannem Medicen Laurentii filium nascentem Iupiter ut primos nascenti tradidit ortus. / Te maius patria nequid in urbe foret, / Sic, precor, ut ternae, quorum est dare fata, sorore / Mollia dent vitae candida fila tuae, / ut Medices reliquos meritis superare, Iohannes, / Utque tuum possis aequiparare patrem.*

progéniture. Déjà dans ce bref texte, les qualités du jeune descendant des Médicis (*doctrina / moribus aureis / virtus*), habituelles par la suite dans son éloge, lui auraient valu les honneurs pontificaux²³⁹, ce qui est réitéré à plusieurs reprises dans le texte et prend une valeur de prophétie.

L'éloge *ad Leonem X* s'inscrit dans le genre encomiastique et d'éloge épideictique appliqué cette fois-ci à la louange d'un pontife. Il semble caractéristique que l'*incipit*, partie programmatique en général de toute composition poétique²⁴⁰, soit formulée sur la base d'un vers qui rappelle l'épigramme du même auteur utilisé dans le frontispice de la *Theologia platonica* de Marsile Ficin²⁴¹.

Même le contenu paraît évoquer des concepts tirés de Ficin : dans l'*incipit*, Naldo invoque Dieu pour qu'il envoie du ciel « le remède », la mesure aux malheurs, aux guerres et aux hécatombes qui affligeaient « le genre humain », se référant de fait aux souffrances endurées par la population italienne. Il évoque ainsi le thème de la *ruina d'Italia*, avec une référence à la nature violente de l'époque à lui contemporaine, constat très fréquent des auteurs présents à cette époque et bien présent dans les sermons de Savonarole, avant de devenir un thème courant chez Machiavel dans les chapitres conclusifs de son traité le *Prince* (1532)²⁴². Étant envoyé du ciel, il dresse un portrait de Léon X comme un être exceptionnel, d'origine divine²⁴³. Léon, objet de l'éloge devra apporter réparation, un « *modus* »²⁴⁴ face à une situation fort compromise, afin que le genre humain tout entier ne soit perdu (v. 8 *ne pereant omnes, ne genus omne ruat*)²⁴⁵.

Par la suite, le point d'énonciation change et le poète s'adresse directement au pontife tandis qu'il brode ensuite en puisant au répertoire traditionnel du panégyrique. Il met l'accent sur le thème de la *virtus*, ce qui justifie une timide allusion au motif de la gloire qui s'étendra par les mérites du pontife originaire de Florence au-delà des confins orientaux et occidentaux du monde. Les *topoi* de l'éloge sont postérieurement mélangés : Florence est prémisses de gloire future²⁴⁶, l'éducation du

239 Epigr. 185. *Iohanni, Laurentii Medicis filio, protonotario / apostolico, ac Sancti Germani principi excellentissimo / si, tibi quod pater est Medices Laurentius, unus, / qui meritis patriam tollit in astra suis, / sacros pontificis primosque mereris honores - / tantus honor patris, est gloria tanta tui - / quae dabimus, Medices, doctrinae digna, Iohannes, / munera, virtuti quae satis ampla tuae, / artibus ingenuis dabimus quae moribus aureis / Exiget aut probitas quae tibi dona dari, / cum tam magna tibi dare tam puerilibus annis, / censuerint reges pontificesque sacri / certe ego non homines habituros tanta putabo / praemia, pro meritis quae tibi digna ferant. / Unus in orbe satis nam pontificatus habendus / cum sit, et ulterius nemo cupisse velit, / tot mundi fiant, tot nunc oriantur, oportet, / quot fore Democritus censuit ante senex, / tam multis, Medices, ut in orbibus inveniatur / multus pontificum qui tibi dandus honor.*

240 CIPI, VII, *Elegia*, 1-6, p. 442 : *Cum genus humanum miserum, Deus alte, videres / affectum variis ante fuisse modis, / cum quoque perspiceres cedes et vulnera late / tot fieri, spes ut nulla futura foret, / Heu mala tanta polo tandem miseratus ab alto / tristibus optasti iam posuisse modum. / Hinc dare sic requiem statuis, finemque labori, / ne pereant omnes, ne genus omne ruat.*

241 *Vedi supra*, p. 43.

242 MACHIAVEL, *Prince*, XXIV-XXVI, (éd. 1995) abordera la situation de décadence et d'instabilité politique dans laquelle demeure l'Italie à son époque, à cause de l'inaptitude des princes.

243 WEINSTEIN 1973, p. 358 relate que Jules de Médicis et le piagnone Benivieni discutaient sur l'essence de Savonarole.

244 Cfr. NALDO NALDI, *Egl. Ad Cosmum IX*, 72 ; v. 85 *Haec igitur medica quae nos bene gessimus arte ; ut nihil haec aetas intersit et aurea quondam.*

245 CIPI, VI, *Elegia*, p. 442.

246 L'accent est mis sur l'origine du pontife de Florence, ce qui déjà constitue une marque d'excellence, Florence était la patrie des *ingegni* et de la renaissance des arts libéraux, comme FICIN (1962, I, 1, p. 565) le proclamait dans la lettre à

pontife est la garantie des vertus morales et intellectuelles extraordinaires. L'étalage des répertoires traditionnels du panégyrique se précise quand Naldo s'attache à louer la prédisposition naturelle aux études de Léon et la connaissance des écritures « dans les deux langues ». Dans une énumération synthétique, les auteurs anciens figurent parmi les références de nouveau pontife chez lequel la connaissance poétique (Homère) le dispute au savoir philosophique (Cicéron, Quintilien, Aristote et Platon)²⁴⁷. Mais, le poète ajoute qu'il ne s'agissait pas d'une culture passive, étant donné que Léon avait obtenu aussi l'investiture poétique de la part des Muses. Une brève partie dédiée aux vertus morales du pontife fait suite. Égal d'un saint pour ne pas avoir connu la joie de l'amour terrestre, le Médicis est un exemple de *pudicitia*, une vertu qui deviendra aussi coutumière dans le répertoire de la propagande médicéenne. Après l'étalage de la culture et des vertus morales du *laudandus*, le poète introduit un segment narratif qui développe philosophiquement le thème de l'héritage des mérites et la fréquentation, de la part de Léon X, d'une seule Vénus, la Vénus Céleste :

« (Tu n'as connu, Médicis, aucune Vénus) si ce n'est la Vénus céleste, qui engendre l'amour d'en haut, qui assemble harmonieusement tout ce qui demeure au-dessus des astres. Cette Vénus rend les âmes heureuses par une habileté céleste, elle joint le Fils au Père et le Père au Fils ; c'est par elle que l'Esprit qui est tenu pour Saint est uni aux deux personnes qui lui sont associées : elle seule fait la liason du Dieu trine, qui cependant a une unique essence, et en effet une seule volonté se maintient toujours dans les trois, une seule intelligence et un seul esprit d'où est produite cette Vénus, parce qu'elle répand partout l'amour céleste, et remplit d'amour les demeures d'en haut »²⁴⁸.

Paolo di Middlebourg, cité dans COSTA 1972, p. 47-48 et repris par KELIF 2017, p. 188, note 31 : « Il nostro Platone trasferì a quattro tipi d'ingegni ciò che i poeti cantarono una volta dei quattro secoli di piombo, di ferro, d'argento e d'oro, sostenendo che in alcuni ingegni umani fosse per natura il piombo, in altri il ferro, in altri l'argento, in altri l'oro. Se pertanto si chiamerà aureo un secolo dovrà essere senza dubbio quello che produrrà dappertutto ingegni aurei. Che tale sia appunto questo nostro secolo, non si può certo dubitare, se si vogliono prendere in considerazione i suoi famosi ritrovati. Questo secolo pressoché aureo, infatti, ha riportato alla luce le arti liberali, già quasi morte, la grammatica, la poesia, l'eloquenza, la pittura, la scultura, l'architettura, la musica. [...] e ciò si è verificato a Firenze ».

En se débarrassant en un vers de l'hypothèse que d'autres pontifes soient florentins, le poète affirme que Léon les dépassera tous en vertu de son envergure (*ponderis en tanti quia sis, eris atque futurus, / unus ut is multis plus habiturus eas*). C'est de là et non de la Grèce que le temple de Dieu irradiera sa puissance jusqu'aux confins extrêmes du monde.

247 Voir *supra*, p. 8 ; *CIPI*, VI, *Elegia*, 35-41, p. 443.

248 *CIPI*, VI, *Elegia*, 54-65, p. 443-444 : *Haec nisi Coelestis, superum quae gignit amorem, / omnia componit quae super astra manent. / Felices animas Venus haec facit arte superna, / haec genitum patri iungit, eique Patrem, / spiritus hac, sociis geminis, qui sanctus habetur / nectitur, haec trinum colligat una Deus, / qui tamen existat simplex, namque una voluntas semper, / et una tribus mens Animusque manet, / unde sit aethereum late quia fundit amorem, / haec Venus, et superas implet amore domos*. L'édition des *Carmina Illustrium Poetarum Italarum* 1720 (= *CIPI*) présente quelques écarts par rapport à la version manuscrite : f. 9r, v. 59 *haec triplices colligat una Deus* = *CIPI*, *ibid.* : *haec trinum colligat una Deus* (ici l'éditeur sans doute choqué par les « trois dieux » de chez Naldi, n'en fait plus qu'un seul, qui est *trinus*) ; dans le même vers le verbe *alligat* est remplacé par *colligat*. Et encore : f. 9r, v. 65 *unde fit* = *CIPI unde sit*.

Dans ces vers nous découvrons des références intéressantes : le thème de la Trinité et de l'Amour universel est formulé en des termes néoplatoniciens et empruntés à Marsile Ficcin²⁴⁹. L'amour céleste, qui se propage parmi les membres de la maison, désigne les enfants comme les prémices de leurs parents. Les qualités morales et spirituelles, conçues sous la bienveillance de Dieu, dont la nature a abondamment pourvu Léon, doivent justifier son action énergique de défense militaire de l'Italie contre tout ennemi²⁵⁰. La paix est une prérogative nécessaire pour toute forme de bonheur. Une fois les ennemis chassés et la paix rétablie, le Latium pourra vivre de nouveau, selon le poète, les loisirs que procure l'apaisement, et l'harmonie d'un nouvel âge d'or sous l'égide de Christ.

249 FESTUGIÈRE 1963 ; WEINSTEIN 1973, p. 195 - 200.

250 *CIP*, VI, *Elegia*, p. 444, vv. 72-73 : *ut quoque bella geras, Medices, atque arma capessas / tu quibus Italiam semper ab hoste tegas*. En insistant sur le lieu traditionnel de la nature excellente du *laudandus*, Naldo s'appuie sur le binôme entre qualités morales et physiques, un autre élément tiré de la tradition de l'éloge gréco-romain. De fait, cette concentration de vertus et qualités morales ou physiques relèvent de la visée divine : Dieu surveille du haut les sorts humains et insuffle au Médicis un pouvoir tel qu'il lui rend possible d'accomplir, en vertu de ses qualités physiques, tout ce que l'âme lui commande. Comme un trait récurrent de cette élégie, le poète fait suivre l'exaltation des qualités de Léon X par des propositions finales qui réaffirment à plusieurs reprises les tâches qui s'imposent au poète.

1) L'*aurea aetas* des Médicis : de Côme l'Ancien à Léon X

Reconnu philosophiquement et imprégné d'une aura divine, Léon est invoqué pour qu'il garantisse le retour des *aurea saecula Saturni*²⁵¹ :

« De fait, ces événements qui te concernent se réaliseront d'ores et déjà parce qu'on croit que le moment où de tels faits puissent être accomplis est venu : bien que les esprits soient hostiles et que les forces aient été réduites, cela arrivera, étant donné que la force ennemie est aussi devenue moindre »²⁵².

Comme André Chastel et Ernst Gombrich l'ont montré dans deux articles célèbres²⁵³, c'était l'un des mythes les plus exploités par les poètes courtisans depuis Côme l'Ancien pour glorifier les membres de la famille florentine. Dans l'ample répertoire de thèmes encomiastiques, le mythe de l'âge d'or revêtait une particulière importance pour la famille florentine sur le point de consolider sa puissance²⁵⁴. Dans l'une de ses élégies Naldo utilisait déjà le *topos* des *Saturnia regna*, en puisant à la version virgilienne du mythe des *Bucoliques*, lorsqu'il met en scène Jupiter occupé à prophétiser les bienfaits du gouvernement de Côme l'Ancien²⁵⁵. Dans ce manifeste de la première saison de la politique médicéenne, des réminiscences croisées de l'*Énéide* et de la IV^e *Bucolique*, actualisent l'*aurea aetas* sous le signe de l'ancêtre des Médicis. Dans ces vers Naldo dépeint le règne de Côme comme une époque de paix et de prospérité. Le dieu Silvanus, *alter ego* du même Médicis, affichait

251 CIPI, VI, 70-74, p. 444 : *Fortia tanta tamen rerum natura creatrix / tradidit ipsa tibi, tot cumulata dedit, / ut quoque bella geras, / Medices, atque arma capessas, / tu quibus Italiam semper ab hoste tegas.*

252 CIPI, VI, 144-147, p. 446 : *Ista quidem fient iam nunc, quia tempus adesse / creditur, ut possint talia facta geri. / Hostiles cum sint animi, viresque minutae, / hostilis cum sit vis quoque facta minor.*

253 CHASTEL 1982, p. 25-27 ; GOMBRICH 1961, p. 29-34. Elinor Myara KELIF (2017, p. 183-263) est revenue plus récemment sur la « fabrication du mythe » de la part des Médicis en soutenant (p. 185) : « la très relative portée de ces textes à visée encomiastique ».

254 HOUGHTON 2013, p. 413-432. COSTA 1972, p. 47-48 cite Marsile FICIN (1962, I, 1, p. 565).

255 *Ibid.* : *Elegiae* III, 4, 73-84 : *post modo, quos tristes habuit metus acer, eosdem / laetitia explebit Medices ; tum saecula condet / aurea, quae quondam Saturno rege fuissent. / Hinc igitur Latii longa cum pace quiescent. / is, quia, cum terras viset neque bella gerentur, / ni patriae saevos poterunt quae forte tyrannos / delevisse satis, vitium neque triste sequentur / mortales, virgo superis hinc rursus ab oris / ad terras veniet longo post tempore visas, / sic aut nulla quidem veteris vestigia fraudis / aut pauca extabunt, sed mox quibus ille peremptis / instituet sanctos Tyrrhena per oppida mores.*

d'avoir garanti ces bienfaits en vertu de sa *medica...arte* (IX, 85), un jeu de mots qui reviendra avec une signification bien plus prégnante pour son descendant.

Toutefois, Côme mourut en 1464, quand le procédé de renouvellement était sur le point de se réaliser (*Elegiae* III, 11.347-52). Pour Naldo, Florence aurait été capable de rivaliser avec la Rome d'Auguste si Côme avait vécu plus longtemps. Heureusement, Pierre lui avait succédé enlevant « les grains anciens de la discorde »²⁵⁶ ; c'est ainsi que les temps de Saturne se manifestèrent sur terre selon le poète, qui transfère rapidement le matériel encomiastique au descendant²⁵⁷. Pendant la brève durée du gouvernement de Pierre, le poète florentin n'hésita pas à célébrer le nouveau seigneur de Florence en tant « qu'homme totalement en or »²⁵⁸. Toutefois, les aspirations que ces vers panégyriques formulaient trouvèrent une plus systématique expression pendant le pouvoir de son fils Laurent le Magnifique.

Sous Laurent cette légende de continuité et de renouvellement s'était figée en tant que l'un des symboles les plus efficaces de la propagande de son cercle. Précisément, le jeune descendant de Côme fit un début triomphal lors de la célèbre joute, en 1469, un événement spectaculaire qui s'était puissamment ancré dans l'imaginaire collectif et avait fourni matière aux poètes. À cette occasion Laurent afficha effrontément l'emblème d'un tronçon sec *semper virens* accompagné de la devise *les temps revient*, une traduction en français²⁵⁹ du dantesque « il secolo si rinova » (*Purg.* XXII, 70)²⁶⁰, qui reprenait à son tour la IV^e *Bucolique* de Virgile. Rapidement la légende du siècle d'or transmise par les vers virgiliens et la tradition exégétique et chrétienne qui de ce mythe s'était emparée, reverdissait, en se greffant irrésistiblement sur l'histoire des Médicis²⁶¹. Les hommes de culture qui constituent l'entourage de Laurent combinèrent et diffusèrent figures et symboles de ce mythe, en faisant de l'âge d'or le pivot essentiel de l'idéologie du Magnifique et le cœur thématique de la promotion « spectaculaire » de sa figure charismatique²⁶². Naldo Naldi, qui avait célébré dans l'ombre le tournoi en latin, saisit encore une fois l'occasion et célébra le royaume du Magnifique, le prince

256 *Veteris semina fraudis* *El.* III, 11 = VIRGILE, *Buc.* IV, 31.

257 HOUGHTON 2013, p. 419, note 16 affirme à propos du vers aureus es totus, Medices appliqué à Pierre (*El.* III, 20) et Laurent (*Epigr.* 152, 3-4) qu'il s'agit de « a striking illustration of the interchangeability of such material among successive members of the family ».

258 HOUGHTON 2013, p. 8 cite Naldi, *Elegiae* III, 20 *Aureus es totus, Medices* = Naldo, *Epigrammata* 1943.

259 Les Florentins s'étaient emparés du français pour ennoblir leur emblématique personnelle et familiale par le recours au langage par excellence de la tradition chevaleresque d'ascendance nordique et bourguignonne, voir à propos VENTRONE 1992, p. 21.

260 NALDO, *vedi infra*, p. 286 et sv.

261 VENTRONE 1992, p. 21-29.

262 Laurent fixe également le remaniement des vers virgiliens pour la représentation de l'âge d'or dans ses *Selve* I, 122, 1-4 : « Lasso a me, or nel loco alto e silvestre, / ove dolente e trista lei si truova, / d'oro è l'età, Paradiso terrestre, / E quivi il primo secol si rinnova ».

qui avait fondé l'âge d'or en ramenant la *Pudicitia* et la chasteté²⁶³. Parmi les habiles créateurs de la légende, Luigi Pulci formula en vernaculaire le retour de l'âge d'or (*Giostra* LXIV, 7-8) :

« si può interpretarsi / tornare il tempo e 'l secol rinnovarsi ».

Dans ces vers, Pulci paraphrase la *Bucolique* IV^e de Virgile, filtrée à travers la réécriture dantesque, tout en l'appliquant à la célébration de la victoire de Laurent lors de l'événement spectaculaire. Dans un autre lieu du même poème chevaleresque, le retour de l'âge d'or (*Giostra* XXVII, 3-4) se prête à un jeu de mots productif et à une pirouette hyperbolique : l'époque de Laurent est si merveilleuse et inspire du bonheur de partout, qu'elle ne pourra plus resplendir si puissamment, même si revenaient les temps de Saturne.

« Quanto ti vidi, o moi popol, contento !
Quando sarà ch'un secol mai tal vegna ?
Non certo più, né per rivolgimento
ch'ogni cosa al suo termine rassegna,
né per tornar Saturno e 'l mondo d'auro,
ché non sarà mai più sì gentil Lauro ».

Politien, secrétaire et précepteur des enfants de Laurent (et de notre futur pape !) célébra le même événement symbolique dans les *Stanze per la giostra* (I, 20), en puisant à la traditionnelle comparaison entre l'*aurea aetas* et la simplicité de la vie agreste qui avait été fixée dans la littérature latine par Tibulle et Ovide :

« In cotal guisa già l'antiche genti
si crede esser godute al secol d'oro ;
Né fatte ancor le madre eron dolente
de' morti figli al marzial lavoro ;
Né si credeva ancor la vita a' venti
né del giogo doleasi ancora il toro ;
Lor case erano fronzute querce e grande,
ch'avean nel tronco mel,
ne' rami ghiande ».

263 HOUGHTON 2013, p. 9 cite la *El.* III, 22, 1-2 *aurea cum primum Dictaeus saecula princeps / condiderat priscis saecula nota viris.*

Après la mort de Laurent et les événements dramatiques qui caractérisèrent dramatiquement la ville, il paraissait impossible que la ville toscane expérimentât encore une *aurea aetas* si « heureuse ». Et pourtant, après vingt ans à Florence, le retour des Médicis et l'élection de Léon X furent ressentis avec la même ivresse. L'événement fut célébré par un défilé de « Sette trionfi del secol d'oro », des chars allégoriques dont chacun représentait une figure de l'histoire romaine, œuvre de Jacopo Pontormo et Baccio Bandinelli²⁶⁴. Vasari, dans la *Vita di Pontormo*, nous décrit l'événement festif, en soulignant la présence d'un char allégorique représentant le triomphe de l'âge d'or, décoré richement par des figures allégoriques, les quatre vertus cardinales. Un globe énorme se dressait sur le sommet du char, au-dessus de laquelle gisait un homme comme s'il était mort et d'une ouverture se dressait un jeune enfant tout nu et doré, qui incarnait la nouvelle époque résurgente²⁶⁵.

Ainsi, la réapparition des *aurea saecula* serait intimement liée à la construction de la gloire dynastique et à l'appropriation progressive du pouvoir des Médicis, qui s'étaient imposés sur de vieilles institutions civiques. L'élégie qui s'adresse au pontife immédiatement après son élévation au trône pontifical est centrée sur le mythe de l'âge d'or, qui se perpétue par l'œuvre du descendant élevé à la charge la plus glorieuse. Du mythe, Naldo reprend successivement plusieurs aspects au cours de ce long flot de vers. Il réutilise le motif – et ses corollaires – mais avec un ajustement significatif : la légende était un éloge nécessaire pour ses ancêtres, « uomini disarmati »²⁶⁶, ce qui leur permit de constituer leur pouvoir en imposant leur domination seigneuriale sur Florence. Léon, premier représentant de l'Église terrestre, ne doit avoir pour autre objectif que d'imposer son autorité sur l'intégralité des peuples.

Selon le poète, la nature a pourvu Léon de tant des qualités qu'il a pour obligation (sinon la responsabilité) de mener une guerre juste :

« Et pour que tu puisses réaliser cela, que ton premier souci soit d'appeler les peuples italiens à la paix, la première des deux, la paix doit être établie. Lorsque tu auras réuni les Italiens, les guerres entre eux ayant été chassées au loin, que la tranquillité aura été alors obtenue pour tous, qu'une seule décision aura été prise pour la gestion des affaires et que la tranquillité de la paix aura été réalisée pour les peuples du Latium, c'est ainsi que tu iras en guerre contre les ennemis grâce à des soldats courageux, afin que tu puisses y aller pour en revenir alors en vainqueur »²⁶⁷.

264 SHEARMAN 1962, p. 478-483.

265 VASARI, *Le vite*, ed. Milanese (n. 25), VI, 252. HOUGHTON 2013, p. 421-422 ; RUBELLO 2013, p. 213. KELIF 2017, p. 196 et sv.

266 GOMBRICH *ibid.* p. 61.

267 *CIPI*, VII, 88 – 96, p. 444 : *Quod facere ut possis, Italis tibi cura vocandis / prima sit ad pacem, pax statuenda prior : / hos ubi compones bellis procul inde fugatis, / omnibus et fuerit tunc ubi facta quies. / Unaque cum fuerit sententia facta gerendis / rebus, et in Latios otia pacis erunt, / Ibis in hostiles pugnas ita milite forti, victor ut ex illis tunc rediturus eas.*

Cette invitation exaltée aux armes comme présupposé de l'âge d'or est le fil conducteur du poème. La *pax* tant souhaitée sera rendue et rétablie au dur prix de guerres et de batailles sanglantes menées par le pontife. Le poète énumère ainsi les futures victoires dans lesquelles le pontife-soldat rentrera triomphant. L'auteur insiste sur le caractère libérateur de cette guerre en ce moment précis. Léon doit mener des guerres justes (*pia bella*), des guerres nécessaires, qui doivent s'opposer aux *fera bella* apportées par les ennemis. À plusieurs reprises, le poète insiste sur l'imminence de la menace et l'urgence d'une opération. Comme affirmait Cesare Vasoli « à la paix on parvient par la guerre, qui détruit le mal, ennemi de la foi »²⁶⁸. Et si on visait à la paix, il ne fallait pas que penser à la paix, selon Érasme²⁶⁹.

Mais la pacification n'est possible qu'à travers un arrêt radical de l'expansion ottomane. L'appel à la croisade contre les Infidèles était un thème crucial des arguments ecclésiologiques depuis Pie II. Elle demeure considérée, jusqu'au Concile de Latran, comme l'une des voies nécessaires pour la régénération et purification de l'Église²⁷⁰ et elle fut l'une des préoccupations principales de Léon X²⁷¹. La menace ottomane devenait une réalité des plus inquiétantes à mesure qu'elle se rapprochait sensiblement du monde chrétien. Le danger prenait forme avec l'avancée rapide du sultan Sélim I^{er} (1465-1520) qui visait Rome comme une cible essentielle²⁷².

Naldo traduit « une préoccupation européenne » et l'élan enthousiaste envers une opération commune qui permettrait de rétablir la paix dans le monde chrétien. Il adresse son appel pour une prise de position militaire forte de la part du souverain pontife pour assurer la défense de la *Respublica Christiana*. L'allusion aux habitants de contrées lointaines, suggérant une position impérialiste à adopter, devient un appel vibrant à prendre le chemin et envahir les *urnes sepulchrales* car il fallait libérer la terre promise, que le Christ avait choisie par sa naissance mais aussi comme cœur d'accomplissement de son plan de salut universel. Le poète souligne l'importance de reprendre ce qui revenait de droit au « chrétien », pour que les terres jusqu'alors inconnues fussent unifiées sous l'autorité d'un « roi » unique, pourvu d'attributs divins²⁷³.

268 GARIN 19622, p. 31-32.

269 *Enchiridion* 1518, cité par GARIN 1962², p. 32.

270 Selon Émmanuelle PUJEAU (2015, p. 23 et sv.) depuis la prise de Constantinople en 1453 par Mehmet II la crainte envers les « ennemis de Christ » était tellement ancrée dans les mentalités que les auteurs n'éprouvaient pas la nécessité d'en expliciter le terme.

271 Voir *supra*, p. 20, 40 ; *infra* p. 151, 197, 208, 217, en particulier le paragraphe à p. 279, « la réforme et la croisade ».

272 Voir *infra*, p. 159, 289, 291.

273 *CIPI*, VI, 126-129, p. 445 : *Non impune ferent, quia non modo totus et orbis, / et quoscumque suis Nilus inundat aquis / et quos Oceanus, quos nutrit et ultima Thyle, / quo salit extremos Indica terra viros.*

Le motif de l'union intrinsèque du pouvoir temporel et spirituel du pape justifie l'appel à une action militaire rapide et glorieuse. La croisade contre les Infidèles n'est pas envisagée comme une opération militaire systématiquement organisée, qui présuppose la coopération des tous les princes chrétiens, mais comme une lutte menée par un guide unique qu'incarne le pontife en tant que seul promoteur de la défense du monde chrétien²⁷⁴.

Quel manifeste pourrait être plus adapté à exprimer le soutien du poète à la politique impérialiste du pape ? La découverte des Amériques avait fortement frappé les contemporains et avait offert un nouveau champ d'expansion à caractère quasi universel pour l'Église de Rome. Manuel I^{er} de Portugal était revenu triomphant de ces nouvelles conquêtes indiennes²⁷⁵. Sous le pontificat de Jules II et de Léon X, le royaume du Portugal atteignait son hégémonie. Il devenait également dans l'imaginaire collectif le royaume où « la terre s'achève et la mer commence ». La connaissance des hauts faits des Portugais était retentissante dans la Ville Éternelle. Les lettres envoyées par le monarque portugais étaient accueillies par des parades et des festivités de tout genre : la chrétienté redécouvrait enfin un nouvel âge d'or²⁷⁶.

Ces aspirations universalistes et œcuméniques, accompagnées par la croyance en un retour cyclique à un âge de grandeur et de prospérité, avaient été formalisées au début du XVI^e siècle par Egidio da Viterbo dans son libellus *De aurea aetate* (réécriture pour la publication d'un sermon prononcé à Sainte Marie del Popolo en 1507)²⁷⁷. Selon lui, l'Église inaugurerait à son époque un âge nouveau, alors même que de nouveaux horizons, et des contrées jusqu'alors inconnues (issues, tout à la fois, des Grandes Découvertes et des victoires contemporaines des armées chrétiennes), s'ouvriraient à la prédication du Christ, ainsi qu'à la mission civilisatrice et évangélisatrice du Christianisme. Tout

274 Des notations temporelles inscrivent pourtant la situation dans l'actualité.

275 DESWARTE 1993, p. 125-152.

276 Dans un même élan Jérôme Osorio (1506-1580), un Franc-Comtois né à Poligny vers 1520, raconte les événements qui se déroulèrent à Azamor, une ville située sur le littoral nord-ouest marocain, à 80 kilomètres au sud de Casablanca, six mois après l'accession de Jean de Médicis au pontificat, dans le *De rebus Emmanuelis Lusitaniae regis* (Cologne 1597). Cette ville fut le théâtre d'une bataille qui a opposé le Maroc, alors gouverné par la dynastie des Wattassides, au Portugal, du 29 août au 2 septembre 1513. La déférence du roi Manuel à l'égard du pape est soulignée, dans le même ouvrage, dès la préface de Jean Matal : *quo in genere inter cetera silla est ad Alexandrum Sextum Romanum Pontificem qua Princeps religiosissimus Ecclesiae rebus prospici et sacerdotes a vitae luxu morumque licentia ad continentiae sanctimoniamque disciplinam revocare postulavit, illaque ad Leonem Decimum cum muneribus et elephante* : « dans cette catégorie [i.e. les ambassades envoyées par Manuel], il y a, parmi toutes les autres, celle qu'il envoya au Pontife romain Alexandre VI, et par laquelle ce prince très religieux demandait que l'on portât le regard sur les affaires de l'Église, et que les prêtres fussent ramenés d'une vie relâchée et des mœurs licencieuses à la discipline de la contenance et de la sainteté. Il y a aussi l'ambassade à Léon X, qui fut accompagnée de présents parmi lesquels un éléphant ». Ce texte nous apprend (p. 291) aussi que *hoc anno Leo Decimus Alfonsum Emmanuelis filium in Cardinalium collegium cooptavit*. Dans le livre IX (p. 255), Osorio relate : *id etiam cum Leo Decimus Pontifex Maximus litteris Regis Emmanuelis accipisset, dies festos egit, supplicationes decrevit, et vota rerum omnium Domino, cuiusnomine bellorum omnium momenta ponderantur, magnifice atque religiose persolvit, ipseque publice rem divinam solenni ritu atque caerimonia confecit ; et concionatur egregius orationem de laudibus Regis Emmanuelis* (p. 256) *habuit, quod eo tempore quo reliqui Principes christiani odiis acerbissimis irritati in mutuam perniciem ruebant, intestinisque seditionibus hostium vires amplificabant, solus Emmanuel pro Christi gloria bellum susciperet, et Christiani nominis in India Mauritania profligaret*.

277 Dans le détail, Egidio prévoyait la succession de pas moins de quatre (!) âges d'Or. Pour Egidio et la théorisation de l'âge d'or voir en particulier O' MALLEY 1967, p. 1-11 ; O' MALLEY 1969, p. 265-338 ; DERAMAIX 1990, p. 173-276.

cela annonçait – affirmait-il encore – l’arrivée du Royaume du Christ sur la terre, laquelle aurait pour effet de transformer l’humanité mortelle du « Royaume de fer » en une « race d’or » immortelle, illuminée par la « lumière de la Vérité ». Ces vers soulignent que désormais le plan politique et religieux coïncide parfaitement et qu’il n’y a plus de distinction entre ces deux réalités car « la restauration de l’Église passe à travers l’action politique »²⁷⁸.

Il ne pouvait en être autrement étant donné que l’allié principal du Pape demeure Dieu. Et, dans cette perspective, Naldo ajoute l’entraide militaire du frère Julian²⁷⁹, figure allégorique et glorifiée du guerrier derrière laquelle se cache – à notre avis – un remploi du même matériel encomiastique que Naldo avait utilisé pour Julien frère du Magnifique, mort tragiquement lors de la conjuration des Pazzi en 1488. Le thème reviendra également dans une autre *peroratio* encore plus déterminée à reprendre les armes contre les Infidèles et qui abandonne toute hésitation :

« Par conséquent, entre dans le chemin, et tire l’épée du fourreau : va, n’hésite plus parce que tu seras vainqueur. Vous irez sous des auspices favorables, Leo : en effet, tu ordonneras ce que tu penses qui doit être fait, ce que tu veux qu’on fasse. Ton frère Julien suivra immédiatement tes ordres et il voudra que soit fait ce que tu désireras voir accomplir »²⁸⁰

Car, d’après le poète, il sera possible de réaliser toutes ces volontés, grâce à ces aides inconditionnées que sont celles du frère Julien, du cousin Jules²⁸¹ et du neveu Laurent. La croisade reprend la forme d’une Guerre Sainte (*Renovatio saeculi*), juste pour tout chrétien, lorsque les combats menés aident à la reconquête des terres jadis propriétés du domaine ecclésiastique depuis Constantin.

Et lorsqu’il promulgue ses conseils militaires au pontife, Naldi fait preuve de bien connaître les auteurs classiques. Au vers 128, par exemple, la prévision de la soumission des peuples d’Orient et d’Occident à l’autorité de Léon est étayée de lieux poétiques : l’expression *ultima Thyle* (*Thulé* = l’île la plus lointaine au septentrion), déjà présente chez Virgile (*Georg.* I, 30 : *tibi serviat ultima*

278 PRODI 1985, p. 94-95.

279 C’est ici qu’il esquisse un portrait singulier et spécifiquement militaire du frère de Léon, Julian, qui lui était intimement lié et avait partagé avec lui l’expérience de l’exil et des pérégrinations à l’étranger. Cela lui permet, par la suite, d’insérer sans approfondir, une brève référence aux vicissitudes expérimentées par Léon et les siens suite à l’exclusion de Médicis de Florence. L’éloge des vertus extraordinaires du pape (*viribus indomitis*) s’accomplit et évoque la libération des terres saintes, lieux que Christ avait choisis et élus pour porter le salut à tous les hommes.

280 *CIP*, VI, 191-196, p. 447-448 : *Ergo invade viam, vaginaque eripe ferrum : / eja age, tolle moras, tu quia victor eris. / Ibitis auspiciis, paribus, Leo ; namque iubebis, / quae facienda putes, quae facienda velis. / Julianus frater subito tua iussa sequetur, / idque volet fieri, tu cupies quod agi.*

281 En ce lieu le poète insère une référence aux autres membres des Médicis : Jules Zanobi de Julien de Médicis (1478-1534), fils de Julien, frère du Magnifique, chevalier de l’île de Rhodes et le neveu Laurent, fils de Pierre, cité brièvement comme « celui qui reprendra le grand honneur des ancêtres du laurier qui lui donne son nom ». Il était intimement lié à Jean de Médicis et deviendra pape sous le nom de Clément VII.

Thyle) en association à *Indica tellus* renvoie précisément à Boèce, ch. 5 du livre III de la *Consolation*, où les deux expressions sont juxtaposées :

Qui se volet esse potentem,
Animos domet ille feroces
nec victa libidine colla
foedis summittat habenis ;
etenim licet Indica longe
tellus tua iura tremescat
et serviat ultima Thyle,
tamen atra pellere curas
miserasque fugare querelas
non posse potentia non est.

« Celui qui veut être puissant
doit dompter sa sauvagerie,
ne pas exposer sa nuque au frein
honteux des passions qui triomphent ;
l'Inde lointaine pourra bien
trembler sous les lois que tu donnes,
Thulé, bout du monde, être à toi :
Ne pouvons-nous chasser l'idée noire
Ni mettre en fuite la triste plainte,
cela n'est pas de la puissance.

De l'analyse de ces vers on voit que l'*ultima Thyle* de Naldi est une imitation, au-delà de Virgile, de Boèce *ultima Thyle* car l'*Indica terra*²⁸² du vers suivant fait écho à l'expression de Boèce *Indica tellus*. Le poète florentin reprend les deux expressions consciemment et pas seulement pour la forme mais aussi pour le contenu du modèle : le ch. 5 du livre III de la *Consolation* est quant à lui centré sur le pouvoir royal qui n'est le plus souvent qu'une illusion de puissance. La référence au passage de Boèce qui commence par *qui se volet esse potentem* devait être clin d'œil entre humanistes, car l'homme dont il s'agit dans ces vers, désigné comme « celui qui veut exercer sa puissance », n'est pas – malgré l'ambiguïté de l'expression si on la coupe de son contexte – le conquérant brutal, mais celui qui est « maître de soi comme de l'univers ».

Et donc, lorsqu'il incite Léon X à progresser vers l'agressivité militaire, Naldi lui demande aussi de progresser vers le « self control » : d'être un conquérant, certes, mais d'être un modèle moral, davantage encore. Sous une exhortation évidente, celle que voit tout le monde, à taper le plus fort possible, Naldi, comme le peut faire un vieillard (né en 1439, il va mourir cette année 1513), adresse aussi, beaucoup moins visible en surface du texte, le conseil d'avoir à rester calme, et rappelle l'enseignement de Boèce : la vraie puissance est celle que l'on exerce sur soi-même. Il y a donc dans le texte de Naldi, à côté de la dimension épénétique et cousue avec elle, une dimension protreptique.

La thématique martiale s'inscrit dans le millénarisme dès lors que le poète, dans un nouvel élan, annonce une *renovatio*, l'apparition d'un pape idéal dont le rôle serait de sauvegarder l'univers de la corruption et du chaos. Les termes sont génériques mais ils se connectent aux thèmes communs de la tradition prophétique florentine et des courants réformateurs. En s'insérant dans une dimension

282 Naldi reutilise l'expression, mais avec le mot boécien *tellus* ; dans les mêmes *Élégies à Laurent de Médicis*, I, 4, v. 35 : *mittat ebur nimum splendens licet Indica tellus* ; dans les mêmes *Élégies*, III, 8, v. 1 : *huc, quod Arabs felix aut quod gerit Indica tellus*.

eschatologique, l'idée de croisade semble encore actualiser les mots de Dupront quand il affirmait que « au-delà de tout paradoxe, dépassant le complexe d'agressivité, la croisade est, dans son ordre, une guerre pour la paix : comme telle, la dernière des guerres »²⁸³. En outre, la croisade est une entreprise militaire dont le but n'est pas tant d'unifier le monde sous une égide chrétienne, mais bien de permettre à tout chrétien de regagner sa pureté originelle.

C'est dans les vers suivants que l'élan militaire du *proteptikon* laisse la place au mythe de l'âge d'or : Naldo imite les accents prophétiques de l'*Églogue IV^e* des *Bucoliques*, qui avait constitué le *leitmotiv* de la propagande politique à l'époque du Magnifique, mais il les tourne complètement dans un sens chrétien.

<p>Virgile, <i>Bucolique</i>, vv. 4-10</p> <p><i>Ultima Cumaei venit carminis aetas ; Magnus ab integro saeculorum nascitur ordo. Iam redit et virgo, redeunt Saturnia regna ; Iam nova progenies caelo demittitur alto. Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum Desinet, ac toto surget gens aurea mundo, Casta, fave, Lucina : tuus jam regnat Apollo.</i></p> <p>« Les Temps sont révolus qu'a prédits la Sibylle : Les siècles, dans leur course immuable et tranquille, à leur point de départ sont enfin revenus, et le dernier de tous, l'âge de fer, n'est plus. Déjà revient Saturne, et la Vierge immortelle Abandonnant les cieux reparait parmi nous ; Et les dieux, des humains cessant d'être jaloux, Envoient sur notre Terre une race nouvelle. Un Enfant doit bientôt au jour ouvrir les yeux ; Souris, chaste Lucine, à sa venue au monde : L'Age d'or va renaître et sur terre et sur l'onde ; Déjà règne Apollon, ton frère glorieux »²⁸⁴.</p>	<p>Naldo Eleg. <i>Ad Leonem</i> vv. 144-145 <i>CIP</i>, VII, p. 446 :</p> <p><i>Ista quidem fient iam nunc</i>²⁸⁵, <i>quia tempus adesse creditur, ut possint talia facta geri.</i></p> <p>Cela, assurément, va se faire maintenant, parce que le temps, croit-on, est venu pour que de telles actions puissent être faites.</p> <p>vv. 152-161. <i>Tempora nam redeunt eadem, redit annus et idem qui fuerat, nobis num data certa salus : Evenere tibi, Medices, quia maxima rerum signa, quod ad summum sis quoque natus opus temporibus Christus veluti monstravit in illis se fore, qui cunctis consuluisse queat. Mense quidem, Medices, sic nunc ornatus eodem a te significas maxima quaeque geri : Qualia tunc fecit Christus, facturus ut esset ipse tua mundus dum renovetur ope.</i></p> <p>« Car reviennent des temps identiques, l'année revient, pareille à la précédente, et à présent nous est donnée la certitude du salut : puisque les plus grands présages en ces circonstances se sont manifestés pour toi, Médicis, toi qui es né aussi pour les plus hautes œuvres. Tout comme le Christ a montré, en ces temps lointains, qu'il le serait également (lui qui est en capacité de décider pour toute chose), ainsi de nos jours, Médicis, distingué le même mois, tu montres que les plus grandes entreprises sont menées par toi, en sorte que tu es destiné à faire toi-même, tandis que le monde est remis en état par ton œuvre, ce que jadis le Christ a fait »</p>
---	--

283 DUPRONT, cité par GARIN 1962², p. 31.

284 Traduction d'Henri Laignoux, in *Petite anthologie de Virgile*, Edition revue et augmentée, Firmin-Didot (1939), p. 15-25.

285 Le texte *ibid.* présente « nam ».

Les vers de l'*Églogue* IV^e des *Bucoliques*, repris, réactualisés, réadaptés et transmis mille fois dans une interprétation prophétique de Virgile, soulignent le retour d'un nouvel âge d'or, qui sera appliqué sur terre grâce à l'action d'un pontife, qui bien qu'humain d'apparence, est un élu nommé par Dieu. Cette églogue, qui avait reflété le sentiment profond de palingenèse et de renouvellement de l'époque d'Auguste, suscita l'intérêt des exégètes depuis l'Antiquité par sa forme prophétique et l'ambiguïté des allusions contenues.

A partir du IV^e siècle ap. J.-C., une tradition exégétique chrétienne s'est développée : celle-ci identifiait le *puer* évoqué par Virgile avec le Christ et débattait sur l'éventuel *status* prophétique du poète augustéen. Ainsi, la prophétie de l'enfant mystérieux chanté par Virgile fut interprétée par les premiers chrétiens comme un signe véridique de l'avènement du Christ. Une référence à une christianisation de la *Bucolique* apparaît chez Constantin (*Vita Constantini* IV, 32)²⁸⁶. L'apologiste Lactance (c. 240-320) fut le premier à introduire une interprétation messianique du poème. Dans ses *Divinae Institutiones* (*Div. Inst.* VII, 24), l'auteur chrétien cite l'*Églogue* en la comparant à la condition de félicité et prospérité du royaume du Christ sur terre et aux temps mythiques de Saturne, chantés par les poètes anciens. D'après lui, ces derniers n'ont pas compris qu'une telle condition d'harmonie et de bonheur se vérifierait sous le royaume de Dieu : ce qui amène l'apologiste à soutenir que Virgile n'était qu'un poète « involontairement », car il rapportait la vérité sans l'avoir profondément comprise, une interprétation qui avait été complètement réfutée par Jérôme (348 - 420). Augustin, en revanche, avait cherché un compromis entre une interprétation chrétienne du texte et les critiques rationalistes²⁸⁷. Selon lui, Virgile aurait connu certaines des prophéties messianiques, mais il n'avait pas les instruments pour les comprendre pleinement. Toutefois, grâce à l'interprétation de Constantin, de Lactance et d'Augustin, la prophétie fut considérée comme une prédiction certaine de l'avènement du Christ pendant le Moyen Âge. A l'époque humaniste, l'un des vecteurs de cette tradition chrétienne qui s'était imposée aux vers virgiliens, fut Marsile Ficin : le philosophe l'avait reprise et argumentée dans son traité *De Christiana religione* (IV)²⁸⁸.

Chez Virgile, le mythe était une idéalisation de la nouvelle réalité politique, incarné par l'empereur Auguste, qui avait su unifier et pacifier la Terre sous la loi romaine après un siècle de guerres civiles. Le siècle d'Auguste ayant vu la naissance du Christ, l'enfant prodigieux des *Bucoliques* pouvait bien être interprété comme une anticipation prophétique de l'âge d'or chrétien²⁸⁹. Rien n'était plus adapté à l'éloge de Léon qui se proposait comme un nouvel Auguste, en charge de

286 Voir *infra*, I, p. 84 et sv.; BROCCA 2001, p. 367-368.

287 *De civ. Dei* X, 27.

288 BOSCO - REGGIO, (éds). *Dante, Divina Commedia, Purgatorio*, p. 378-379 ; COMPARETTI 1955, VII.

289 PIANEZZOLA 1979, p. 578 : « In epoca augustea il mito dell'età dell'oro assume – come è noto – anche importanza specifica come fattore di propaganda politica. [...] In quest'epoca l'età dell'oro non rappresenta tanto il rifugio in un mitico passato quanto l'idealizzazione – fra propaganda e mito – della nuova realtà politica ».

réaliser la grande transformation politique et religieuse à la fois, qui paraissait se vérifier, alors que la Terre semblait dilater ses horizons et que les centres de la vie civile se déplaçaient vers des contrées lointaines²⁹⁰.

De la même manière que pour son père Laurent, Naldi s'inscrit, dans l'élégie, dans le courant de l'interprétation messianique des mystérieux vers virgiliens, en les appliquant au fils de celui qui était devenu le synonyme de la splendeur universelle de l'âge d'or. Léon X renouvellera le monde par l'action à l'instar du Christ, quand tous les signes se réaliseront²⁹¹. Il s'adresse directement au pape quand il affirme que « les mêmes temps du salut » sont revenus : l'itération du présent, *redit...redeunt*, reprise de Virgile, établit avec confiance un parallèle entre le Christ et le Médicis (le salut apporté par le premier et le renouvellement réalisé par le deuxième). L'usage des temps verbaux et l'adverbe *nunc* définissent avec confiance l'actualité de l'*aurea aetas*.

Ces vers contenant l'image d'une nouvelle époque à venir n'étaient pas seulement le *leitmotiv* promotionnel du régime médicéen. Ils étaient connus dans tout Florence, répétés aussi bien par les *piagnoni* que par les réformateurs et poètes courtisans. Par ces mêmes vers, Giovanni Nesi, ami de Savonarole aussi bien que de Naldi, proclamait dans l'*Oraculum de novo saeculum* l'accomplissement de son temps et le début de l'humanité unifiée après des épreuves douloureuses : une ère où les réformes permettent à chaque homme de vivre libre et en paix. Selon ce *piagnone* convaincu, celle-ci serait comme une Jérusalem céleste annoncée par le prophète, là où « le nouveau commencerait et les hommes chanteraient les vers de Virgile »²⁹².

S'agit-il d'une reprise mécanique de la part du poète des vers de Virgile ? Cela nous semble moins probable étant donné que, dans les vers suivants, le poète approfondit l'identification entre Léon et le Christ, en insistant quant à l'origine de son protagoniste principal et exploite, l'un après l'autre, les corollaires. Ainsi, de la même manière que le Christ se sacrifia pour sauver l'Humanité, l'élection de Léon annoncera l'avènement du nouvel homme providentiel.

« Ajoute à cela que toi le premier as été donné au monde par la volonté divine, pour que tout le genre humain obéisse à ton commandement, pour que le monde tout entier soit renouvelé grâce à ta vertu et tu mettes²⁹³ un terme aux vices et au crime »²⁹⁴ !

290 GARIN 1962², p. 12.

291 Pour l'âge d'or chez Virgile la bibliographie est très étendue : voir, par exemple, PIANEZZOLA 1979, p. 578 ;

292 WEINSTEIN 1973, p. 204.

293 Nous avons corrigé la forme « imponat » en « imponas ».

294 *CIPI*, VII, 148-149, p. 445 : *Adde, quod et primus datus es divinitus orbi, / ut genus imperio pareat omne tuo, / ut virtute tua totus renovetur et orbis, / imponat vitiis ut, scelerique modum.*

C'est donc en toute logique que pour faire suite à son invitation pour célébrer l'action triomphale de l'activité guerrière du souverain pontife, le poète multiplie les symboles de paix. L'olivier, qui deviendra un *topos* récurrent de l'imagerie léonine, supplante ainsi le chêne solide della Rovere²⁹⁵.

2) Léon X et la *renovatio*

Léon X, élu par Dieu pour sauvegarder l'Humanité, s'avérait le seul candidat valable parmi tous les pontifes à pouvoir choisir pour enseigne cette plante hautement symbolique et chargée de sens (vv. 162-167)²⁹⁶ :

Naldo dresse les contours de cette *aurea aetas*, qui devait se traduire – dans l'intention du poète – en une époque de renouvellement du monde. Cette possibilité a été offerte aux Chrétiens après l'élection de Léon. La prise des droits pontificaux au mois de Mars renforce le rôle du pape, nommé par le ciel, dans le renouvellement du monde chrétien et dans le retour d'une époque de sainteté pour le genre humain. L'allusion au déroulement temporel de la *renovatio* renforce l'identification divine du Médicis : comme Christ s'était sacrifié au mois de mars apportant le salut, dans le même mois Léon est devenu pape promettant une *renovatio* :

« Ainsi en est-il à notre époque, alors que le droit pontifical t'a été octroyé, que te fut octroyée aussi la gloire pontificale, et en ce mois de mars, alors que le pouvoir suprême t'a été donné par le peuple et que l'honneur des affaires t'a été attribué. Pareils événements signifient et mettent en avant, Médicis, que les mêmes choses se produiront à l'avenir sous ta conduite, que celles qui s'étaient produites auparavant, de même que le monde sera rénové par ton action et que chaque homme reviendra à une œuvre sainte. De la même façon naîtra pour tous un même profit, auquel assurément tes qualités n'auront pas été étrangères »²⁹⁷.

295 SAVARESE 2012, p. 132. EGIDIO DA VITERBO, *Epistulae*, éd. Roch, p. 67 et sv. En rappelant les vertus et l'histoire de la plante sacrée, Egidio da Viterbo avait adressé une lettre de bienvenue au nouveau pontife lors de son élection sur le trône pontifical.

296 *Nam post victricis Christo data munera palmae / post ramos virides, quos et oliva dedit. / postque sacros versus, post decantata per urbem / carmina divinis tunc recitata modis, / ut duce cuncta Deo gens est renovata supremo, / ut fuit a vitio tunc revocata gravi.*

297 *CIPI*, VI, 168-187, p. 445-446 : *Tempore sic nostro, tibi Pontificalia iura cum data sint, et cum Pontificale decus, / menseque sub Martis Tibi cum data summa potestas a populo, rerum cumque tributus honos, / talia significant, Medices, eademque futura / sub duce te fieri, quae prius acta forent / obstendunt, veluti per te renovabitur orbis, / utque vir ad sanctum quisque redibit opus. / Utilitas eadem veluti nascetur in omnes, ingenio certe non aliena tuo.*

297 *CIPI*, VI, 172-177, p. 447 : *Talia significant, Medices, eademaque futura / sub duce te fieri, quae prius acta forent / obstendunt, veluti per te renovabitur orbis, / utque vir ad sanctum quisque redibit opus. / Tempore quae Christi data tunc fuit omnibus illis, / qui terras homines incoluere graves, / te facit ipse Deus tanti Leo ; tantus haberis a Christo, geminos qui regit arte polos ; / ut per te statuat fieri, quod et ante per omnes / fecisset populos, dum sibi vita fuit. / Ut possis eadem iam nunc quoque tempore nostro / tempore quae Christus fecerat ante suo.*

De cette manière, l'*aurea aetas* coïncide dans la vision du poète avec la résurrection des temps du Christ. Dans ces vers prophétiques, plus qu'une forme d'attente ou d'espoir, l'âge d'or est « un effort constructif, une aspiration active »²⁹⁸.

Comme pour souligner qu'il puisait dans un réservoir courant et propre à l'éloge, un distique brode sur l'association entre *Medicus* / *Médecis*²⁹⁹. Le poète lie la compétence médicinale à la famille concernée, faisant de cette dernière le meilleur choix possible pour une élection pontificale. Il continue ainsi à assurer la promotion de son protagoniste principal :

« Dieu a décrété, ô Médecis, que tu soignerais aussi ces hommes et que tu enlèverais de tous tout crime »

[...]

« Qu'il y ait un seul bercail pour tout le monde ensemble, et un seul berger et que le peuple tout entier serve continuellement le seul Dieu. De tels hauts faits, Julien les fera sous des armes courageuses, lui-même grâce à ses propres forces, sous ta protection, ô Léon.

Aucun retard, aucun repos jusqu'à ce qu'il ne reste aucun espoir aux ennemis de pouvoir perpétrer les derniers outrages, de repousser d'eux la mort pressante ou d'éviter les blessures sauvages de la mort »³⁰⁰.

Comme s'il souhaitait manifester une fois encore son engagement, Naldo propose à nouveau le thème d'un âge d'or, mais en insistant ici sur un point particulier : Léon garantira le retour du royaume de Saturne en vertu de sa *Medica Virtus*, car il est désigné comme le pasteur universel envoyé par le Ciel. Le thème d'un retour de l'âge d'or avec l'élection de Léon X « le bon pasteur » avait été proclamé dans le milieu constitué par les *piagnoni* sur la base d'une tradition millénariste dite Joachimite³⁰¹. Naldi fréquenta la Cour de Médecis pendant des années, et ce, dès l'établissement de la République. Cette image de Léon en tant que pasteur universel était particulièrement répandue dans les prophéties millénaristes qui faisaient suite à la mort de Savonarole. Le même Dominicain avait prédit à plusieurs reprises la venue « d'un Papa santo e buono », d'un « sommo Sacerdote » ou « d'un Pontifice nuovo »³⁰². À la lumière des études sur le grand prédicateur, Savonarole n'envisageait pas un pape qui serait un saint mais bien plutôt un être quasi « surnaturel ».

/ *Ut totum redimas, Leo, nunc quoque maximus orbem, / Ante sua velut hunc ille redimit ope.*

298 GARIN 1962², p. 17.

299 CIPI, VI, 190-192, p. 447 : *Decrevit, Medices, Deus ut medearis et illis, / de medio tollas ut scelus omne, Leo.*

300 CIPI, VI, 205-302, p. 447-448 : *Fiat ovile unum cunctis, ut pastor et unus, / totaque gens uni serviat usque Deo. / Talia Julianus faciet sub fortibus armis, / viribus ipse suis, auspice Teque, Leo. / Nec mora, nec requies, donec spes nulla supersit / hostibus, ut possint ultima ferre mala, / utque gravem possint a se depellere mortem / ut vitare necis vulnera saeva quaeant.*

301 WEINSTEIN 1973, p. 182-83.

302 *Ibid.*

Au début de son pontificat, Léon avait accepté et encouragé pleinement l'identification avec l'*optimus pastor*, le pape angélique, ce que lui permettait de s'attirer l'attention « des rescapés » de la prédication savonarolienne³⁰³. Ce n'est pas un hasard qu'Henri Isaac ait composé un chant en six parties intitulé *Optime Pastor* pour la cérémonie de soumission au pape de l'Empereur Maximilien I, un chant qui fut interprété par l'ambassadeur impérial Matthäus Lang en décembre 1513³⁰⁴.

La superposition entre la Rome chrétienne et la Rome profane est aussi formulée avec d'autres fins, dans le *Libellus* des frères camaldules Querini et Giustiniani invitant le pape à une réforme de l'Église. Ceux-ci suggèrent, à plusieurs reprises, que le pontife puisse redevenir le pasteur universel capable de réunifier le monde chrétien³⁰⁵. Au pape revenait donc la pacification des peuples de la Chrétienté, par le biais d'une action militaire et politique forte et énergique. Weinstein a souligné l'enthousiasme qui caractérisa le milieu des *piagnoni* le lendemain de la mort de Savonarole pour l'élection de Jean de Médicis, point que nous approfondirons dans la deuxième partie de notre propos. D'après l'historien, le poète Guglielmo de' Nobili écrivait que le pape Léon avait été choisi par Dieu pour tenir le sceptre et porter la tiare du royaume sacré, qu'il « sauverait l'Italie avec l'aide du Roi Chrétien, entreprendrait une croisade contre les Turcs, les corsaires et les pirates », et soumettrait des terres aussi lointaines que l'Inde et l'Arabie à la domination de Rome, d'un seul Dieu et d'une seule loi »³⁰⁶.

3) La prophétie de la Sibylle

Par ailleurs, Naldi ne se borne pas à mettre en relief l'importance de la mission divine confiée à Léon, mais il en suggère l'urgence³⁰⁷ car les temps si longtemps prophétisés sont arrivés :

« Déjà il est presque là, le temps, pour de telles exploits, de s'accomplir, sous ta protection, Médicis, sous la protection de ton frère, ô Léon. Les oracles des poètes sacrés le prédisent, leur signification sans ambiguïté me découvre ces choses qui longtemps sont demeurés cachés.

Car comme il le rappellent les écrits de la Sibylle d'Erythrée, voici que nous allons voir le terme, et déjà ce sera la fin, où les murailles perdues

303 POLIZZOTTO 2009.

304 STINGER 1983, p. 300.

305 ALAIQUE-PETTINELLI 1991, p. 62. Voir *infra*, p. 247 ; 367 ; 372.

306 WEINSTEIN 1973, p. 359-60, qui cite *Scripti e canzoni in lode di papa Leone X*. Ms. BNF, Landau Finaly, 183, f. 45-56.

307 *CIP*, VII, 224-226, p. 448, : *nec mora, nec requies, donec spes nulla supersit / hostibus ; ut possint ultima ferre mala / utque gravem possint a se depellere mortem / ut vitare necis vulnera saeva quaeant.*

DAGR, p. 1285 et sv. Elle est rattachée à la colonie grecque d'Erythrée, qui était le berceau mythique de la figure de la prophétesse. GARIN 1962², p. 18.

de l'empereur Constantin doivent faire retour aux saints Pères et être recouvrées par eux »³⁰⁸.

« De fati, voici la prophétie : lorsque sera passée la soixante-quatrième année, et qu'à ces années on aura ajouté neuf mois, quand la moitié d'un mois viendra, de nouveau, s'ajouter aux mois en question, et que la somme totale aura été augmentée d'autant plus, que fasse alors retour à Rome le siège byzantin ; alors il sera recouvert par nos chefs sacrés.

Si l'on compte les années, le moment sera alors venu pour cette ville de faire retour aux demeures romaines, de revenir au Père et Seigneur de l'univers, et après ce retour de servir pour toujours les trois personnes divines, qui cependant ne sont qu'un seul Dieu, et dont les trois n'ont qu'une seule face, une seule intelligence et un seul esprit »³⁰⁹.

La prophétie de la Sibylle d'Érythrée, la plus ancienne des Sibylles, qui avait été représentée par Michel-Ange dans les fresques de la Chapelle Sixtine, est mise en cause pour formuler une énième « prédiction »³¹⁰, énoncée à l'aide de la numérologie : celle-ci indique en des termes mystérieux le calcul de l'année de la libération de Constantinople et la reddition volontaire de la ville à son nouveau seigneur.

Les pratiques de divination auxquelles présidaient les Sibylles et les textes dans lesquels on cherchait l'expression de leur savoir remontaient à un temps antérieur à la poésie épique. Mais c'est à l'œuvre de Virgile, notamment à l'Églogue IV^e des *Bucoliques*³¹¹, que l'on doit la célébrité de ces figures. Par le biais de la popularité des œuvres virgiliennes, la Sibylle était apte à évoquer des liens avec les prophéties millénaristes. Selon cette interprétation, l'oracle annonçait la naissance d'un Enfant de la Vierge, progéniture nouvelle qui naîtrait non de la terre, mais du Dieu des cieux, héritant de là son éternité. Concernant ce point, Naldi semble s'inspirer d'une *vulgata* chrétienne de l'interprétation des oracles des Sibylles qui s'était répandue au Moyen Âge, probablement à partir de Constantin et par l'intermédiaire de l'interprétation d'Augustin.

L'oracle de la Sibylle d'Érythrée était imprégné d'une teneur apocalyptique et messianique et fut considéré comme le symbole de la Rédemption dans l'iconographie chrétienne. Augustin par premier chercha à en interpréter³¹² la genèse complexe. Il observa que les premières lettres de cet

308 *CIPI*, VI, 260-279, p. 449 : *Iam prope tempus adest, quo talia facta gerantur, / auspice Te, Medices, auspice fratre, Leo. / Dicta monent vatum, sententia certa sacrorum / detegit illa mihi, quae latuere diu. / Namque canit : quartus cum sexagesimus annus / fugerit, his menses addiderisque novem : / dimidium mensis veniet cum rursus eisdem / mensibus, et numerus creverit inde magis ; / ad nostros redeat iam tunc Bizantya sedes, / Tunc erit a ducibus illa recepta sacris. / Si numeres annos, aderit iam tempus, ut haec urbs debeat ad Latias ipsa redire domos. / Debeat at rerumque patrem, Dominumque reverti, / utque reversa tribus serviat usque Deis.*

310 *Ibid.*

311 Voir *supra*, p. 73.

312 Augustin, *Civ. Dei* XVIII, 23. Il vint à connaissance d'abord d'une traduction latine de cet oracle et du texte grec de ce poème oraculaire dans un deuxième temps

oracle formaient un acrostiche, le mot grec IXΘΥΣ, le poisson en grec, ce qui symbolisait « le Christ qui est resté intact et sans péché au milieu des abysses d'une mortalité comparable à la profondeur des eaux »³¹³. La longueur du texte oraculaire se prêtait également à une interprétation numérolologique : le poème comptait 27 vers et cela pouvait être vu comme le cube de 3, la trinité.

Il semble que Naldi ait utilisé l'interprétation numérolologique de l'oracle de la Sibylle en suivant Augustin quand il affirme que « le siège byzantin reviendra à Rome après 64 ans ». Avec $64 = 4^3$ Naldi se réfère aussi au cube, dont Augustin, dans sa propre explication (*adversus Faustum* 12, 19, *CSEL* 25, 1, p. 347 l. 13-26), souligne longuement la valeur symbolique.

On pourrait hasarder un calcul en imaginant que Naldi ait considéré comme point de départ la chute de Constantinople en 1453 et prophétisé son retour au bercail romain grâce à l'œuvre de Léon X : 29 mai 1453 (chute de Constantinople) + 64 ans amènent au 29 mai 1517 ; + 9 mois, on arrive à la fin février 1518 ; + un demi-mois, on est à la mi-mars 1518, c'est-à-dire un lustre (cinq ans) après l'élection de Léon X (11 mars 1513)³¹⁴.

Si notre calcul est correct, le but de Naldi est de parvenir au 11 mars 1518 - dont il ignore tout, mais qui peut marquer un anniversaire et un premier bilan, forcément extraordinaire, du pontificat. Ce devrait être la date du succès d'une croisade contre les Turcs que tout l'Occident appelle de ses vœux et que l'on attend comme une initiative marquante de Léon X. Un lustre, ce n'est pas long : manière de faire entendre au pontife que le temps presse face à l'approche du danger musulman.

L'importance des Sibylles en tant que symbole polyvalent et anticipation de la Rédemption du Christ circulait dans le milieu intellectuel proche des Médicis, Pic de la Mirandole avait consacré un ouvrage entier à la Sibylle de Cume et Marsile Ficin y avait fait allusion à plusieurs reprises.

En s'inspirant de cette tradition, Egidio da Viterbo proclame d'ailleurs à Marsile Ficin que les temps prophétisés par les Sibylles sont arrivés : « *haec sunt, mi Marsili, Saturnia regna, hec toties a Sibylla et vatibus aetas aurea decantata* »³¹⁵. Voilà pourquoi Naldo insère cette référence vers la fin de sa prophétie. Dans le contexte de la reconquête des terres aux mains des Infidèles, le poète reprend le *topos* virgilien de la *clementia* des Romains envers les ennemis, tout en l'amplifiant : la pitié et

313 J.-M. ROESSLI - O. WERMELINGER, « Augustin, les Sibylles et les Oracles sibyllins », dans P.-Y. FUX, J.-M., ROESSLI ET O. WERMELINGER (éds.), *Augustinus Afer. Saint Augustin. Africanité et universalité*, Fribourg, 2003, vol. 1, p. 263-286.

314 Les mentions des mois, neuf, puis un demi, puis neuf, permettent aussi de créer un arrière-plan arithmologique qui rappelle Augustin, car on voit que dans le texte d'Augustin *contre Faustus* il est aussi question de mois.

315 VASOLI *ibid.* p. 18. ; O' MALLEY 1969, p. 265 et sv. ; DE CAPRIO 1991, p. 100-102 et plus récemment HOUGHTON 2019, p. 287-321.

l'Amour de la part des Chrétiens sont tellement grands que les adversaires voudront se rendre délibérément à Léon³¹⁶ :

« Trois dieux qui toutefois existent en un, et dont, pour les trois, le visage est un, et toutefois la pensée et l'esprit aussi. La première et de sa propre volonté, celle-ci te donnera ses mains à lier, celle-là la première suivra tes chars en poussant des cris de joie. A partir de là, d'autres cités seront là en amies et se joindront aux triomphes que tu conduiras, ô saint Léon. Elles chanteront tes louanges et porteront alors ton nom jusqu'au ciel par un chant divin. Et donc elles te rendront de dignes remerciements pour un don si grand, parce que, diront-elles, les lieux sacrés sont libres grâce à ton commandement. Tout à ce moment-là cédera le pas au Médicis, et la rive de l'Orient et l'onde du tourbillon d'eau d'Occident te céderont le pas »³¹⁷.

Puisqu'une victoire qui vient de l'Amour, favorisée par la volonté de Dieu, ne peut que remporter des résultats grandioses³¹⁸. Les Chrétiens ne reconquerront pas seulement le *Latium* mais aussi de nouvelles terres, comme gage de la victoire :

« Heureuses années ! heureux temps qui te choisiront pour être le maître des choses, qui te choisiront comme guide. Et heureux le monde qui se croira très grand pour toi et qui désirera être régi de façon permanente par tes lois. Et celui qui voudra alors abandonner enfin les faux dieux afin de faire œuvre de vraie religion, afin de vénérer le Christ, de s'acquitter des cérémonies du Christ selon le rite, ces cérémonies ne devront être pratiquées qu'en suivant les procédés de Dieu. Après que la Terre entière, ô Léon, t'aura accompagné jusqu'à cette ville où une victime doit être offerte aux dieux d'en haut, c'est là que le feu sacré se tiendra sur les autels de Rome pour rendre grâce au chef vainqueur »³¹⁹.

316 Cfr. VIRGILE, *Én.* VI, 646-652 : *Excudent alii spirantia mollius aera, / credo equidem, uiuos ducent de marmore uoltus, / orabunt causas melius, caelique meatus / describent radio, et surgentia sidera dicent : / tu regere imperio populos, Romane, memento / hae tibi erunt artes ; pacisque imponere morem / parcere subiectis, et debellare superbos.* Cfr. À propos : I. FOSI, « Pascere subiectis, debellare superbos. L'immagine della giustizia nelle cerimonie di possesso a Roma e nelle legazioni dello Stato pontificio nel Cinquecento », dans « Cérémonial et rituel à Rome, XVI^e-XIX^e siècle, M.A. VISCEGLIA, C. BRICE, Rome 1997.

317 *CIPI*, VI, 278-285, p. 449 : *Qui tamen existant unus, faciesque sit una, / una tribus quoque sit mens animusque tamen. / Nectendasque manus dabit haec tibi prima volensque, / prima tuos currus ista sequetur ovals. / Hinc aliae comites urbes aderunt, venientque / ad tua, quae duces, sancte, trophaea, Leo. / Cantabunt laudesque tuas, nomenque tuum tunc carmine divino vel super astra ferent. / Ac dignas reddent grates pro munere tanto, quod loca sint ea, Te, libera sancta, duce. / Omnia tunc Medici (sic) cedent, Orientis*

318 Cfr. GARIN 1962², p. 30-31.

319 *CIPI*, VI, 298-309, p. 450 : *Felices anni ! Felicia tempora, quae Te / in rerum Dominum, Te capientque Ducem, / Felix quique Tibi credet se maximus orbis, / quive regi cupiet legibus usque Tuis, / linquere quique volet divos tunc denique falsos, / ut verae faciat Relligionis opus.*

De la même manière le *refrain de felices anni, felicia tempora* se réfère aux années heureuses qui se reproduiront sous les réformes de Léon, équivalent du Christ. Mais ce règne du Bonheur s'appliquera seulement à ceux qui se soumettront à la loi de la Religion de Léon, après l'abandon des fausses divinités. Cette allusion pourrait sous-entendre une énième référence aux Turcs, mais pourrait aussi évoquer l'orthodoxie grecque et les débats contre les faux prophètes qui sévissaient à Florence et partout et contre lesquels le Concile de Latran essayait de remédier³²⁰.

De développements épiques centrés sur le triomphe léonin et sur l'apologie de la libération de régions byzantines, interprétée comme une purification, une victoire, un triomphe, le poème se conclut par un complet éloge de Léon, responsable de la restauration de ce nouvel âge d'or guidé sous le signe de la Religion unique qui s'appliquera dans l'ensemble du monde chrétien. Les motifs de propagande médicéenne sont mêlés hardiment aux thèmes ecclésiologiques, philosophiques et millénaristes sans qu'ils soient pour autant approfondis. Le poète accueille les échos des prophéties millénaristes qui avaient marqué si profondément « la conscience florentine ».

Pour Naldo l'éloge des Médicis était une « affaire de famille ». Cet assemblage impromptu des thèmes, chanté hâtivement au lendemain de l'élection, capte par sa grande sensibilité les motifs promotionnels des Médicis, tout en remaniant des *topoi* déjà consolidés d'une mythologie médicéenne. L'ensemble contribue à inscrire la légende de l'*aurea aetas* dans une dimension universelle.

320 Voir *infra*, p. 193 et sv.

4) Jean de Médicis : un prédestiné de l'*aurea aetas*

La *Sylva* d'un poète panégyriste

« Dépasse l'espoir, qui n'a jamais touché personne en étant plus grand, espoir par lequel tu as mérité de gravir en sûreté ce siège si grand, que à personne ne toucha une plus grande, par laquelle tu méritas de monter ce si grand Seuil en sécurité ».

Philomusus, au cardinal Jean de Médicis.

Le poème en hexamètres de Jean François Superchio dit *Philomusus Novocomensis* (quatrième dans le manuscrit) intitulé *Sylva et Exultatio in creatione Pont. Max. Leonis Dec*³²¹. est entièrement lié au grand événement politique et spectaculaire que fut la *pompa triumphalis* de Léon X. L'auteur, Jean François Superchio, dit *Philomusus*, « amateur des Muses », à cause de son amour pour la poésie était un petit météore brillant à la cour de Léon X. Rhéteur et poète de profession, originaire de Pesaro, frère de Valérien Superchio, l'ami de Bembo, il fit son apparition sur la scène de la Cour d'Urbino et y avait conquis quelques amitiés illustres³²², notamment le Duc de Montefeltro. Il n'hésita pas à quitter une chaire de rhétorique prestigieuse à Udine, car bénéficiant de la couronne poétique, il arriva à Rome pour rallier la file des poètes courtisans au moment de l'exaltation du pape Médicis³²³. Rodocanachi le place en effet parmi les poètes improvisateurs qui se défièrent lors d'une cérémonie « mi-religieuse, mi-grotesque » que le pape avait organisée le jour de Saint Côme, le 27 septembre 1514 en présence du représentant impérial Matthäus Lang³²⁴. L'événement, en apparence une simple anecdote, devait représenter un moment officiel, une occasion à ne pas manquer pour se mettre en valeur devant les autorités par l'improvisation de vers latins. Ce qui lui a valu la

321 ROSCOE T. IV, 1816, p. 308-316 ; *CIP*, T. VII, p. 172. ROSCOE T. II, 1808. Le même événement avait été décrit par Jacques Penni dans une *Cronica delle magnifiche et honorate pompe fatte in Roma per la creatione et incoronatione di papa Leone X*, ROSCOE 1817, T. V, p. 192-231, voir *supra* p. 52.

322 Selon cette source (*ibid.* p. 227) *Philomusus* fut l'ami du Marco Antonio Sabellico et d'Agostino Geronimiani.

323 *Memorie della Badia di S. Tommaso in Foglia nel contado di Pesaro*, p. 113 : « Da questo castello ebbe origine la famiglia Superchi celebre specialmente pe' due Fratelli Valerio, e Gio. Francesco. Valerio colto nell'umana letteratura, come da suoi versi Latini si vede, fu eccellente Filosofo, e Medico, riscuoté in Venezia sommo applauso, e vi fui vi sepolto in un magnifico Deposito. Giovan Francesco detto per soprannome Filomuso, eccellente Poeta Latino, molto accetto a Leone X. Fu Proposto di Pesaro ».

324 RODOCANACHI 1931, p. 211 : « le pape convia les poètes à un festin, lequel fut, selon l'usage, accompagné des récitations et d'improvisations en l'honneur du héros de la fête. Colocci, l'Arétin, Philomuso chantèrent ses louanges avec une exagération qui frisait l'ironie, le comparant à Cosmos, dont il possédait, disaient-ils, l'universalité, et représentant Dante et Pétrarque se désolant de se voir supplantés et les Muses si ravies d'un si brillant adepte ».

consécration unanime en tant que *poeta urbanus* de la part de ses contemporains : Lilio Gregorio Giraldi³²⁵ le cite en tant que maître du plus célèbre « Guido Postumo Silvestri », qui eut un rôle important parmi l'entourage de Léon X ; l'Arsilli le nomme aussi dans son célèbre poème sur les poètes actifs à Rome³²⁶. *Philomusus* fait aussi singulièrement l'objet d'un éloge de Bembo dans l'une de ses lettres *familiares*³²⁷, probablement plus à cause de l'amitié que le secrétaire entretenait avec son frère Valérien que pour la valeur littéraire de ses vers³²⁸. Il est possible d'imaginer qu'il était spécialisé dans l'improvisation de vers pour des ouvrages de large consommation. Un autre détail significatif est que le poète fut admis dans le cercle littéraire de Goritz et cela valait certainement une reconnaissance officielle sur la scène intellectuelle romaine. Et pourtant, *Philomusus*, témoin d'exception de l'*aurea aetas* léonine, fut presque complètement oublié.

En essayant de reconstituer une biographie de ce chantre de Léon, on trouve une donnée des plus intéressantes : dans sa jeunesse, *Philomusus* entamait déjà un éloge du fils du Magnifique. Roscoe et Audin ont publié à cet égard un poème que *Philomusus* aurait dédié à Laurent pour l'élévation au cardinalat de Jean des Médicis (*Exultatio ad Ioannem Medicem filium, quod ad cardinalatus dignitatem assumptus fuerit*). Dans ce texte de circonstances en hexamètres, le poète adresse un hommage au jeune cardinal et prophétise que le jeune homme sera destiné aux plus hautes fonctions³²⁹. Il s'excuse pour avoir envoyé un hommage « tardif », du fait de sa présence au-delà des Alpes lorsque la nouvelle lui fut parvenue. S'il avait été présent à Florence, il l'aurait célébré promptement par « des témoignages empressés de ses sentiments de bienveillance » (*properata animi monumenta benigni*).

L'éloge se poursuit par l'exaltation des vertus du laurier, qui l'envoûte et lui inspire la prédiction d'un grand avenir réservé à Jean. Loin d'être un accessoire quelconque, la plante éternelle était « un symbole polysémique » qui touchait le cœur d'une sorte de mythologie familiale des Médicis, évoquant le prénom de Laurent, la pérennité de la famille, le pouvoir guérisseur d'Apollon et des Médicis à la fois, mais aussi la mémorable joute de 1469, au cours de laquelle le laurier avait été choisi. Nous rappelons qu'à cette même occasion, le jeune Laurent avait affiché pour la première fois la devise « *le temps revient ?* »³³⁰, ce qui préfigurerait l'accomplissement éternel et le retour de l'âge d'or³³¹. Après l'assassinat de son frère Julien en 1478 lors de la conjuration des Pazzi, Laurent

325 GIRALDI, 835 : *Est in poetarum numero Fr(anciscus) Philomusus et ipse Pisaurensis, qui hic Romae agit cum Leone; huic frater est Valerius medicae artis professor, qui in elegiis conficiendis nihilo fratri inferior.*

326 TIRABOSCHI, p. 232-3 ; BENEDETTI 2015, p. 304, n. 27.

327 *Epistulae familiares*, IV, 12. Cfr. *Opere*, 4. p. 193 : où l'humaniste le recommande en tant que professeur de la jeunesse de Vérone.

328 C'est en compagnie de Valérien et de Querini que Bembo s'était rendu à Rome en 1502, VECCE 2013, p. 276.

329 ROSCOE 1864, IV p. 272 ; AUDIN 1846, p. 66 ; RODOCANACHI 1931, p. 8.

330 La devise est décrite dans la *stanza* LXIV de « La giostra fatta in Fiorenza dal Magnifico Lorenzo » de Pulci.

331 RUBELLO 2013, p. 53.

utilisa l'emblème du tronc *semper virens* comme symbole de renouvellement et de la continuité de sa famille : comme le laurier éternel qui germe vigoureusement après avoir été taillé, ainsi le premier citoyen de Florence continuerait la dynastie avec une plus grande vigueur, malgré l'amputation tragique de son arbre généalogique³³² !

« De grandes joies avaient saisi mon âme, j'avais le nom de Laurus à la bouche, le laurier résonnait généreux dans mon cœur, le laurier résonnait dans mon cœur ardent, lui qui nous avait apporté de tels fruits à partir de sa semence généreuse, lui qui verdoie d'une frondaison perpétuelle et qui verdoiera toujours en s'appêtant à disperser ses branches fleurissantes à travers le monde entier, ceux-ci reverdissent et toujours reverdiront d'un feuillage perpétuel en éparpillant pour tout le monde ses branches fleurissantes.

Les signes sacrés du Christ resteront debout sous le point solsticial : ne succombe pas, reste cohérent reste le même en endurant l'épreuve. Dépasse l'espoir, qui n'a jamais touché personne en étant plus grand, espoir par lequel tu as mérité de gravir en sûreté ce siège si grand, que à personne ne toucha une plus grande, par laquelle tu méritas de monter ce si grand Seuil en sécurité.

Enfant de haute noblesse, forme-toi un état d'esprit digne de ces mérites, adopte désormais les sentiments d'un vieillard. Les enseignes sacrées du Christ se dresseront sous ta direction ; ne tombe pas, fais en sorte d'apparaître toujours égal en portant ton fardeau : sois supérieur à l'espoir (un plus grand n'échoit jamais à personne) par lequel tu as mérité de monter en sécurité sur ce si grand trône.

Que l'amour de la patrie, que celui de la vertu t'embrasent, et que les souvenirs de la gloire de ton père nourrissent en toi les mœurs les meilleures, afin qu'un jour tu puisses aussi être des plus méritants et que la tiare sacrée du souverain pontife puisse ceindre ton auguste tête. Ah combien grande sera la joie qu'alors tu donneras à ton père, et combien Apollon m'inspirera-t-il » !

La jeunesse et l'espoir, véhiculés par le laurier, qui se renouvelle continuellement, auraient dû se propager sur le fils – continue le poète - se transmettre à lui, digne successeur de son père. Comme

332 Voir *infra*, p. 93-96 ; RODOCANACHI 1931, p. 8 ; ROSCOE 1867 IV, p. 272 : *Attigerant moderata meum, mihi Laurus in ore, / Laurus in ardenti resonabat pectore, tales / quae nobis tulerat generoso e germine fructus, / perpetua quae fronde viret, semperque virebit / florentes totum ramos sparsura per orbem. / Egregia de stirpe puer iam concipe dignos / his meritis animos, sensus iam sume seniles. / Christi sancta tuo stabunt sub cardine signa, / ne succumbe, oneri fac par videare ferendo: / spem supera, nulli maior quae contigit unquam, / qua tute hanc tantam meruisti scandere sedem. / Te patriae, virtutis amor succendat, alantque / egregios mores laudis monumenta paternae, / ut quandoque etiam possis maiora mereri, / eximumque caput sacra redimire tyara / Pontificis summi ; proh gaudia quanta parenti / tum dabis, et quantus mihi spirabit Apollo.*

possédé par les vertus de la plante, le poète se met à souhaiter que les vertus paternelles se propagent, telles une lymphe vitale, sur le noble descendant, lequel, en dépassant les espoirs de son père, revêtira la tiare et, tel un enfant prodige, sera élevé au trône pontifical. Au dernier vers, Apollon³³³, garant d'une nouvelle *aurea aetas*, en inspirant le poète, assure des joies nouvelles à venir pour son père. À la lumière de ces vers, nous comprenons comment le poète avait pu se sentir à l'aise à réaliser l'hommage de Léon une fois sur le trône pontifical.

La *Sylva* est un poème de circonstance rédigé probablement « à chaud », immédiatement après l'élection de Léon et sous l'impulsion des événements. Les historiens de Léon X l'ont cité occasionnellement comme exemple de la poésie proluxe et redondante qui avait accompagné le pape dès son installation au Vatican. D'autres ont souligné la présence de motifs intéressants dans le cadre de la construction de l'image publique du pontife³³⁴. Nous avons remarqué qu'au-delà du caractère excessif et flamboyant d'un éloge destiné à obtenir faveurs et protection, le texte présente quelques éléments rattachés au mythe de l'*aurea aetas* Médicéenne et à la politique culturelle prônée par le pontife. Tout d'abord, comme « transcription poétique et rhétorique de la cérémonie de la *possessio* elle enregistre la profonde impression que l'événement spectaculaire avait gravée dans l'imaginaire collectif. Le genre si flexible et changeant de la silve³³⁵, forme poétique hybride qui relève de la poésie humble et d'improvisation, se prêtait assez justement à la transcription de l'émotion provoquée par la fastueuse cérémonie d'installation du pape au Latran³³⁶. L'auteur, après avoir décrit le spectacle de l'élection papale devant une foule ravie, se lance dans un éloge riche en références d'origine classique. Après cet *incipit* mimétique, qui traduit par les répétitions et les interrogations³³⁷ l'étonnement engendré par la fastueuse cérémonie, le nouveau pape apparaît au milieu de la foule exultante, qui l'emporte jusqu'au temple. C'est là que le *sacerdos maximus* entre,

333 Sur les vertus d'Apollon et le lien à la mythologie familiale de Léon X, vedi *infra*, p. 107 ; 125 ; 151 ; 234-238 ; 264.

334 RUBELLO 2014, p. 125. VENTRONE 1993, p. 21 sv.

335 Selon Anne BOUSCHERAIN (2003¹, p. 50-51) la *sylva* plus qu'un genre semblerait « un mode d'écriture, caractérisé par la diversité des sujets abordés et représentant pour la plupart une œuvre improvisée, dont l'écriture est déterminée par un événement exceptionnel et qui conserve, même après avoir été révisée, sa vivace spontanéité originelle ».

336 Le genre a été étudié et approfondi dans ses articulations à la Renaissance par Perrine Galland dans plusieurs contributions : P. GALLAND-HALLYN, « Quelques coïncidences (paradoxales ?) entre l'*Epître aux Pisons* d'Horace et la poésie de la silve (au début du XVI^e siècle en France) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 60 (1998), p. 609-640 ; A. BOUSCHERAIN 2003², *La poésie de Battista Spagnoli (Silves, Bucoliques) et son influence en France dans la première moitié du XVI^e siècle* (= BOUSCHERAIN 2003²), p. 49-62, 64-75 ; P. GALLAND-HALLYN - F. HALLYN, éd., *Poétiques de la Renaissance*, Paris 2001. Cette forme poétique connut un renouveau au cours du XV^e siècle, après la réédition des *Sylves* de Stace. Il s'agit d'un genre poétique qui n'est caractérisé par aucune unité thématique ou structurelle particulière. L'essence même de la silve est celle d'une certaine liberté dans le flux de la narration.

337 Au lieu de nous décrire la foule en fête, le poète accumule les interrogations, les exclamations et les expédients rhétoriques communs à la poésie encomiastique : 1) la *preteritio*, qui retarde l'effet de l'apparition du souverain, 2) les interrogations rhétoriques qui produisent une *amplificatio* 3) les références acoustiques laissent la place aux visuelles pour mettre en valeur le nom des Médicis, (v. 3 *Fallor ? An insonuit medices mihi nomen ?*), souligné par la position centrale dans l'hexamètre. Après ces interrogations insistantes, le poète poursuit en décrivant la foule ravie qui avait suivi l'entrée triomphale du pape dans les rues de Rome. Le concept de *Sacerdos maximus* (v.17), prodige descendu du ciel par la volonté du Dieu, est ici réitéré avec insistance.

suiwi d'une « couronne du peuple et des pères » (*populique patrumque corona*). Face à la réalité de l'événement, le poète débute sa véritable invocation, tout un « patchwork » de *frustula* virgiliens, riche en mémoire poétique et de grande pouvoir d'évocation. L'apostrophe à Dieu avait remplacé la traditionnelle invocation aux Muses dans la poésie sacrée et celle appliquée directement au souverain pontife. La description laisse maintenant la place à une *laudatio* et aux tons du panégyrique classique³³⁸.

Les biens de l'âme, qui représentaient le point central des éloges et des panégyriques d'époque classique, sont évoqués rapidement et présentés comme la solution à la décadence qui affligeait le genre humain à cette époque. Au cours du poème, les *topoi* les plus usités du genre, la *recusatio* (l'acte de soumission et d'insuffisance du poète devant une matière si élevée), l'*amplificatio* et les « pirouettes », la dilation rhétorique et hyperboliques des vertus et les vertus du *laudandus* se déploient à profusion et désormais sans complexe. C'est lui qui est invoqué en tant que saint Père des hommes : il possède la *summa potestas* et porte la tiare, le *triplex diadema*, symbole matériel et tangible du pouvoir universel du pontife³³⁹. Le poète s'agenouille en suppliant, selon les étiquettes d'une ancienne tradition de la supplication sacrée. L'apostrophe se connote comme une expérience mystique où le poète est élevé au ciel et introduit à la présence quasi divine de Léon, *numen amicum* (v. 27). Cela lui permettra, en ayant fait l'expérience du divin, de pouvoir chanter une matière devenue ainsi sacrée.

À partir des vers 14 jusqu'aux vers 50, ces motifs traditionnels laissent la place à un intéressant développement diégétique centré sur la biographie de Jean de Médicis, qui déroule, sans développer, des étapes charnières de la vie du jeune rejeton de Laurent. Par des emprunts à Virgile, le poète met en scène la construction du mythe d'un jeune homme destiné dès la naissance à un plus grand avenir (*Én.* VI, 546 *melioribus utere fatis*). Cela constitue un prétexte pour formuler un autre éloge du jeune homme, qui fixe les vertus de pureté et de probité morale³⁴⁰, attributs qui deviendront traditionnels de l'éloge du pape³⁴¹. Une caractérisation qui remontait au Magnifique et qui semblait affirmer de ses trois fils : que « le premier (Pierre), la grosse tête, est fou ; le deuxième (Jean) est sage, le dernier

338 ROSCOE 1897, p. 310, vv. 13-14 *Quis bona mens, pax alma, pudor, probitasque fidesque / et sancti redeant mores, et praemia morum*. C'est ainsi que l'invocation de mémoire virgilienne, qui habille le pape d'une connotation païenne, est suivie par une *recusatio*, sur l'éloge de l'illustre lignée des Médicis (v. 50 et sv.). Sur la modalité de la *recusatio*, le poète introduit un excursus sur l'illustre origine de Léon et sur sa patrie, cette dernière étant rendue glorieuse par les Médicis, car Jean aurait brillé comme les astres sereins qui illustrent « la nuit obscure », un « soleil très lumineux au milieu du monde ». Le poète anime le récit par l'adresse à une deuxième personne incarnée par le même pontife. C'est lui qui, à l'instar des Muses, devra inspirer le poète et lui donner la bénédiction « pour qu'il prononce des chants sacrés ».

339 PRODI (1985, p. 101, n. 36-38) relate que la tiare avait remplacé la mitre comme signe plutôt du pouvoir spirituel et épiscopal.

340 ROSCOE 1897, p. 310 : *Et pudor, et probitas, castaeque modestia mentis, / semper et innocui sine labe, et crimine mores*.

341 CISERI 1990, p. 51.

(Julien) est bon »³⁴². Le poète fait ensuite intervenir Laurent invitant son fils à écouter l'appel de Rome³⁴³ et à sortir de Florence qui, pour son ambition, est trop limitée (*angusta*).

L'enfance et les vicissitudes précédant la consécration au pontificat sont présentées par des « blocs » successifs, qui sont successivement juxtaposés selon le principe « d'une technique combinatoire » presque « centenaire »³⁴⁴. Pour commencer, l'éloge de Florence, ville natale de Léon, marque la volonté de mettre en valeur le lien des deux capitales et leur rôle dans la destinée de l'Italie et de l'humanité. Le poète poursuit avec un *flash-back* narrant l'origine de Jean de Médicis, sa naissance et sa prime jeunesse. Le jeune cadet de la famille avait été éduqué avec soin par son père, désireux de renforcer les origines de sa lignée. Pour ce faire, le Magnifique avait mis en place très tôt, par des manœuvres stratégiques, un réseau diplomatique pour faire élire au cardinalat un membre de sa famille, en tissant des liens très solides à l'intérieur de la Curie romaine et dans l'entourage du pape³⁴⁵. Le texte synthétise cette ascension vertigineuse³⁴⁶ par un agencement de formules tirées des auteurs classiques : il n'avait pas encore atteint l'âge de dix-sept ans (il n'avait pas encore porté la *toga praetexta*) en 1492 quand il lui fut permis d'exercer ses facultés cardinalices en prenant le galero cardinalice.³⁴⁷ Ensuite, le poète introduit une section discursive, en variant la marque grammaticale de l'énonciation et en faisant intervenir directement le Magnifique pour prendre la parole et inciter son fils à suivre de plus grands destins :

« Va, ô fils qui es un grand ornement de tes parents, un
grand ornement de ta patrie. La fortune de ta maison et
la reconnaissance réclament des actes nobles »³⁴⁸.

Par les mêmes mots, dans le VI^e livre de l'*Énéide*, Anchise s'était adressé à son fils Énée pour l'inciter à fonder la noble lignée de Rome³⁴⁹. Le discours de Laurent motive cette exhortation par la richesse de la famille, la renommée et la religion, glissant le motif de la fortune familiale (*fortuna*)

342 SANUTO, vol. XXIV, col. 90, relaté par Marino Giorgio dans ALBERI, vol. III, p. 52, à son tour cité par RODOCANACHI 1931, p. 8.

343 COURCELLE, *Lecteurs païens et chrétiens de l'Énéide*, vol. VI, p. 299.

344 Les emprunts récurrents d'hémistiches et de vers formulaires de l'épopée, notamment de Virgile et d'Ovide nous permettent de rapprocher la *Sylva* d'un centon formulé par un poète professionnel.

345 *haec nobis domus est satis ampla, sed uni / est angusta tibi. Magnae te moenia Romae / grande decus patriae, melioribus utere patris.*

346 Il fut ordonné diacre et sub-diacre de l'oratoire privé des Médicis en 1483 et lui fut confié aussitôt le titre de Sainte Maria Dominica à Rome.

347 ROSCOE 1897, p. 310 : *Puniceo cinctus caput hoc illustre Galero / praetextae nondum, ac bullae tua cesserat aetas.*

348 *Ibid.*, p. 310 : *I fili grande Parentum / grande decus patriae, melioribus utere fati. / Et fortuna domus, et gratia poscit honesta.*

349 VIRGILE, *Én.* VI, 546 : *I decus, i, nostrum : melioribus utere fati.*

des Médicis, thème qui pouvait désormais être exploité sans complexes³⁵⁰. Deux vers encore résument les années romaines dans la ville où Jean s'établit en 1500 et, suite à la mort du frère Pierre, détesté par les Florentins, put renouer activement les liens avec sa ville natale depuis le Palais Madame (*privata domus*). C'est dans ce contexte que le jeune prodige brilla entouré d'une aura de paix et pouvant jouir de l'oisiveté à consacrer aux études (*longa oia / alta quies*), pendant que la capitale demeurait en prise à une grande révolte et que les guerres entre princes chrétiens³⁵¹ sévissaient tout autour.

En reprenant le récit biographique, interrompu pour dresser le tableau de la Rome d'autrefois, le poète se lance dans la description des années difficiles pour Jean et sa famille, adoptant un point de vue tout naturellement médicéen, d'une patrie qui s'était montré ingrate envers ses anciens seigneurs. Jean fut en effet impliqué dans l'expulsion de son frère par les Florentins, qui n'avaient pas apprécié son attitude face aux Français³⁵². Il expérimenta donc, en compagnie de son frère Julien et de son cousin Jules des aventures rocambolesques, en pérégrinant dans les cours d'Italie et d'Europe³⁵³.

Ensuite, en poursuivant la transcription poétique et idéalisée des pérégrinations qui amenèrent le Médicis à errer d'une cour à l'autre, le poète déroule des motifs qui seront fondamentaux dans l'élaboration du mythe du clan florentin. Il dessine en peu de vers les années qui marquèrent l'entrée du cardinal dans l'entourage de Jules II et son ascension vertigineuse, scandée par les divers *negotia* et les missions diplomatiques³⁵⁴.

Ainsi, *Philomusus*, au milieu du poème, met en scène l'épisode les plus épineux et surprenant de la biographie du futur pontife : la captivité du pape survenue le 1 octobre 1511 lors de la légation du cardinal Médicis dans le cadre du siège de Bologne ; cet épisode s'était conclu par la sanglante bataille de Ravenne dans laquelle la Sainte Ligue fut défaite par l'armée française commandée par Gaston de Foix. La bataille eut un grand retentissement et de nombreuses transcriptions poétiques

350 COPPINI (2001, p. 108-109) relate que, à l'origine, le motif des *opes*, demeurait un complexe pour une lignée qui s'était affirmée dans la ville grâce aux richesses accumulées par les banques, mais qui avait été bien « libéralisé » dans l'éloge des aïeuls de Léon X à partir de Côme.

351 BOUSCHARAIN 2003, p. 45-46. Au lieu de se concentrer sur l'activité du cardinal à Rome, le poète esquisse un tableau exécration des maux qui affligeaient la capitale : le relâchement des mœurs, les destructions et les guerres. Pour peindre efficacement en peu de vers une vision moralisatrice et pessimiste, il fait apparaître des monstres allégoriques, tirés de la mythologie classique et de la poésie chrétienne antique (PRUDENCE, *Psychomachie*) et moderne (BATTISTA SPAGNOLI, *De calamitatibus nostris temporibus*). En recueillant des motifs d'héritage médiéval *Philomusus* met en scène le pontife, seul par indépendance de pensée (*solus ab alti libertate animi pendens*) devant se confronter aux malheurs de son temps. Comme sortant d'une peinture obscure, les qualités de Jean de Médicis brillent plus intensément dans le ton d'un éloge qui en souligne la *libertas*, la *mens sancta* et le désir de la part du cardinal que le monde soit pacifié (*cupiens animam pro religione pacisci*).

352 RODOCANACHI 1931, p. 20-21.

353 *Ibid.*

354 En 1506 la légation de Pérouse reconquise, en 1510, celle de Bologne et en 1512, celle de l'armée qui allait combattre Gaston de Foix et qui fut si rapidement battue à Ravenne.

célébrèrent l'évènement comme un *exemplum* par excellence de la *ruina* d'Italie³⁵⁵. Jean étant impliqué directement dans cet événement, les sources officielles, axées sur le comportement héroïque du Médicis, ont relaté un portrait aussi pittoresque que flatteur du célèbre légat pontifical : le jeune homme avait failli perdre la vie en se conduisant « en lion » sur son cheval blanc, dans un champ de bataille parsemé des cadavres. Les historiens qui ont analysé les documents ont relevé des versions discordantes de la réalité des faits, nous permettant de dissocier entre réalité et mythe. Parmi eux, Noemi Rubello argumente avec précision que l'épisode de la capture du jeune *legatus* est traité différemment par les sources³⁵⁶.

Notre poète, dans l'élan du panégyrique, omet les détails ingrats envers le légat pontifical et rend justice à la version officielle des événements, qui avait été ratifiée et prônée par Jules II. Il exalte alors l'inversion des rôles qui s'était produite : celui qui avait été le vainqueur, Gaston de Foix, succombait sans profiter de la victoire, tandis que le Médicis, fait prisonnier, réussit à retourner son sort³⁵⁷.

De toute manière, la succession des événements dont le Médicis fut le protagoniste se prêtait fort bien à être idéalisée : deux mois après l'emprisonnement il retrouvait la liberté pour guider la légation de Bologne, revenir en charge de Florence (1512) et, un an après, le jour anniversaire de la bataille de Ravenne, il devenait pape en accomplissant une révolution prodigieuse et rapide de la roue de la *fortuna*, qui à ce point-là aurait dû arrêter son cours »³⁵⁸. Les contemporains ne cessèrent d'exprimer leur étonnement face à ce soudain renversement³⁵⁹, par lequel le vainqueur français succombait et Jean de Médicis après s'être échappé, accédait au titre de chef de la Chrétienté.

« Survirent un changement de la Fortune et quel grand courage tu
fis connaître dans l'adversité.

Toi, qui avais été tantôt Légat à Bologne, mal protégé par les armes
espagnoles sous l'occupation française, tu étais désormais Légat.
Personne n'oserait te dire captif, personne qui t'ait vu rendre justice

355 Le poète romain Marcello Palonio consacra un poème entier à cette grave défaite des valeurs représentées par l'Église romaine.

356 F. GUICHARDIN, *Storia d'Italia (libri I-X), dans Opere, II, E. Scarano*, Tourin, 1981, p. 1025 ; P. GIOVIO, *Le vite*, cit., p. 128. Selon RUBELLO 2014, p. 118, d'après Marin Sanudo, qui relate le témoignage d'un homme au service de la forteresse de Ravenne, le Médicis se trouvait en sûreté dans son logement, et non pas sur le champ de bataille au milieu des corps ensanglantés. Alors qu'il était prévenu du déroulement du combat et de la prise de Ravenne, il décida de suivre l'exemple des Espagnols en prenant la fuite sur le dos d'une mule et non sur le dos d'un cheval blanc, comme il avait été affirmé au départ.

357 RUBELLO 2014, p. 130 et sv. Il fut livré au cardinal à Federico Gonzaga di Bozzolo et par lui au Sanseverino, l'un des partisans du concile schismatique, fut transféré à Milan RUBELLO 2014, p. 123-124. Guichardin décrit hâtivement la capture et le passage de Bozzolo à Milan mais ne mentionne pas l'épisode de Bologne, où le légat pontifical avait été humilié dans les domaines de l'État pontifical.

358 RUBELLO 2013A, *ibid.* p. 45

359 Castiglione dit « qu'il fut la chose la plus imprévue et la plus étrange du monde », cité par RODOCANACHI 1931, p. 25.

aux ennemis, lorsqu'ils te suppliaient et t'exprimaient leurs souhaits. Ils se jetaient à tes pieds en t'enlaçant les genoux et les pieds, d'une voix suppliante, ils te demandaient prières de leur folie. Ainsi, tu étais vainqueur du vainqueur, arrachant le triomphe à l'ennemi victorieux, tu apprenais quelles étaient les nuques captives et quelles étaient celles que n'enchaînait aucune chaîne »³⁶⁰.

Philomusus insiste sur le renversement des rôles, par les figures rhétoriques et la répétition des concepts, sur son esprit conciliatoire, valorisés sur les derniers vers, un élément qui caractérisa le début de son pontificat. Les sources historiques relatent son passage à Milan, « où il usa du privilège que le pape venait de lui accorder à sa demande³⁶¹, celui de relever de leur condamnation les Français frappés d'excommunication comme partisans du roi Louis XII et de son Concile anti-papal. Il devint un sauveur. On se jetait à genoux pour implorer sa clémence ; il accordait les indulgences et le pardon »³⁶². Pendant que Jean de Médicis dispensait généreusement l'absolution devant les autorités impuissantes, les évêques « schismatiques » du *conciliabulum* (déplacé désastreusement à Milan), prenaient une attitude d'opposition de plus en plus ouverte envers l'Église romaine (21 avril 1512). L'un de plus ardents partisans, Bernadino Lopez de Carvajal, déclarait que les pouvoirs temporels et spirituels du pape étaient suspendus. C'est à ce moment-là que le texte prophétique de l'*Apocalypsis Nova*, anticipant l'arrivée d'un pasteur angélique, allait se répandre largement.

Le poète joue sur un terrain encomiastique sensible en faisant appel à un motif fonctionnel pour la construction du mythe des Médicis : la roue de la *fortuna*, qui symbolise l'instabilité du sort, s'inscrivait intrinsèquement dans le répertoire mythologique de la famille et apparaissait à ce stade régulièrement dans l'iconographie léonine. Avant de devenir un motif recurrent au Moyen-Age, le thème est témoigné d'abord chez Boèce, dans la *Consolation de la Philosophie*, II, 1. En particulier, c'est le v. 4 de cette œuvre semble s'appliquer spécialement à la Fortune de Jean de Médicis : *haec cum superba verterit vices dextra / et aestuantis more fertur Euripi, / dudum tremendos saeva proterit reges / humilemque victi sublevat fallax vultum*, « a-t-elle, l'orgueilleuse, de sa main fait tourner la roue, / imite-t-elle le va-et-vient du courant de l'Euripe, / que les rois jusque-là terribles, cruelle elle les écrase, / et relève, trompeuse, la face humiliée du vaincu ». Comme dans le passage de Boèce, dans la *sylva* présente une chute (Ravenne, 11 avril 1512) suivie d'une remontée (maître d'accorder

360 *Hic diversa subit rerum fortuna tuarum / quantaque in adversis fuerit tua cognita virtus. / Qui modo Flaminiae fueras Legatus, et armis / Hispanis male defensus sub Gallica iura / iam Legatus eras. Captivum dicere nemo audeat, infensis qui te ius reddere nemo / viderit, expressasque preces, expressaeque vota. / Procubuisse tibi amplexos tua genua, pedes, / Supplice voce sui veniam petiisse furoris. / Sic victor victoris eras, et ab hoste triumphum / Victore extorquens, quae essent captiva docebas, / quaeve essent nullis obnoxia colla catenis.*

361 Selon les sources historiques, l'autorisation de pardonner les repentis fut apportée à Jean par son cousin Jules, voir A. PROSPERI, *DBI*, s.v. « Clemente VII ».

362 RODOCANACHI 1931, p. 23 ; PASTOR 1908, p. 21 ; P. GIOVIO, 1987, p. 55 et sv. ; GUICHARDIN 1929, p. 202 ; PASTI 2016, p. 26.

les levées d'excommunication, sur délégation de Jules II), puis, d'une ascension finale (l'élévation au pontificat le 11 avril 1513).

Opposée traditionnellement à la *virtus*, ce symbole de la caducité de la gloire humaine et du caractère éphémère et transitoire du pouvoir, était puissamment réactualisé—aux yeux des contemporains dans le triomphe du pontificat léonin. Pour Léon X, qui avait expérimenté la guerre et l'exil de Florence à deux reprises, la défaite militaire et la captivité se transforment en symbole de la maîtrise que la *virtus medicea* pouvait opposer à l'instabilité du hasard³⁶³. Mais, une fois au pouvoir, l'image de la roue de la *fortuna* s'enrichit d'une nouvelle signification : dans les images la représentant, la déesse contrôle avec force la roue, ce qui sous-entend « l'absence des personnifications collatérales de chute, malheur et remontée »³⁶⁴. Le même pontife et les artisans de la propagande médicéenne³⁶⁵ avaient affiché le motif plusieurs fois lors de la cérémonie de la *possessio*, notamment dans la décoration d'un arc triomphal et dans les architectures éphémères mis en place pour les festivités ; la roue de la *Fortuna* y était représentée et réitérée sans modération³⁶⁶. Une inscription, apposée le long de la marche triomphale, annonçait tel un manifeste publicitaire : *Virtutis alumno, Fortunae dominatori*³⁶⁷, *Leoni X Pont. Max. Virtute Duce, Comite Fortuna, Salva Est Roma*. De même, le renversement de la *fortuna* qui, instable, impose ses rythmes aux hommes, exaltant les bons et châtiant les malveillants, est souligné par Egidio da Viterbo dans une lettre à Serafino Ferri (22 octobre 1512)³⁶⁸. Dans ce texte, les rebondissements surprenants du descendant du Magnifique s'inscrivaient dans un plan divin. Pour l'augustinien, le jeune légat, réchappé si prodigieusement de la désastreuse bataille de Ravenne et extirpé des vicissitudes familiales, était un « protégé de Dieu »³⁶⁹.

363 Au contraire, Pierio Valeriano pense que Léon X doit être compté parmi les lettrés malheureux car il était continuellement exposé aux attaques de la *fortuna* : VALERIANO, *De infelicitate* (éd.) GAISSER 1999, p. 99, 14 : *Sed si quis etiam praeteritis iis, quae ante acta aetate pertulerat, exilio, egestate, peregrinatione, captivitate, et innumerabilibus aliis aerumnis, ea tantum inspexerit, quae pontifex assidue perpessus est, maxime vereor, ne hunc inter litteratorum infelicissimos statuatur, qui vitam omnibus fortunae telis expositam habuisse videatur.*

364 CANCELLIERI, *Storia de' solenni possessi, cit.*, p. 77.

365 PENNI, ROSCOE T. V, p. 189-231 : en ayant orchestré les détails de la cérémonie, Léon voulut monter sur le même cheval qu'il avait utilisé une année auparavant, le 11 avril, lorsqu'il avait participé à la bataille de Ravenne contre les Français en qualité de *legatus* pontifical, à la tête de l'armée hispano-pontificale.

366« Nella summità sua il papa, ne altri dalli canti, ma la Fortuna, che la Rota tenea ferma, et eravi sospeso un breve, che in nome della Fortuna tali parole risonava : *Immobilis consisto, quia Te Sapientem Sapientium Protectorem in vertice sentio* ».

367 ROSCOE 1817, T. V, p. 223 ; RUBELLO, *ibid.* p. 49 : une image synthétisée efficacement par Paolo Giovio dans la dédicace de la biographie de Léon X à Hyppolyte des Médicis, le représente issu d'une famille qui avait été gravement éprouvée par la *fortuna* : « *Nuovi honori et grandezze, non già acquistati per temerità di gioco di fortuna, ma con gravissime virtù guadagnati* ».

368 Éd. VOCI ROTH, *Lettere* : « *Medices enim familia de bonis omnibus, de Italia, de ipso terrarum orbe, precipue de virtute omnium iudicio bene merita, cardinalem habuit cuius eximia probitas, virtus, pietas tanta tamque omnibus nota est, ut plurimos de providentia nonnihilo dueodeviginti per annos musitare compulerit, quidnam in causa esset mirantes, cur tam explorete virtuti opem non ferret Deus* ».

369 ROSCOE, 1816, T. II p. 311 : *Italiaeque humeris in tuta receptus / ausus es a Patriae oppressis cervicibus ingens / excussisse iugum. Cum te tua Roma repente / advocat, atque iubet maiora capessere fata.*

Après cet intéressant intermède dédié aux éléments de l'éloge, le poète « condense » singulièrement le passage de la liberté par des vers assez obscurs³⁷⁰, en rappelant sans les décrire les étapes de cette rocambolesque aventure³⁷¹. Il disserte ainsi sur le thème de la captivité et de sa conséquence : l'étonnante libération. Pour exprimer cette idée il évoque, sans le développer, un autre motif relevant, encore une fois, de l'imagerie personnelle des Médicis lorsqu'il affirme que le pape a osé « enlever le joug de la tête opprimée de la Patrie ». Le « joug » évoquait d'une part la captivité dont les Médicis s'étaient affranchis, et représentait d'autre part l'une des « devises » les plus célèbres, résumée par le *motto* « *suave* », qui rappelle à son tour la citation évangélique « *iugum meum suave est et onus leve* » (*Matth. X, 30*). La présence du joug en relation à la roue de la Fortuna témoigne, encore une fois, de la connaissance de Boèce (ou d'un intermédiaire médiéval) de la part de Superchio et de son remanement originale : dans la même *Consolation* II, pr. I, 16 : *aequo animo tolere oportet quicquid intra fortunae aream geritur cum semel iugo eius colla summiseris*, « il faut supporter avec fermeté tout ce qui se fait sur la piste de la Fortune, une fois qu'on a mis le cou sous son joug ».

Cette image, adoptée au début de son pontificat, ne synthétisait pas seulement l'un des traits de caractères principaux du pontife, la *suavitas*, mais affichait aussi l'un des points clés de son manifeste politique, face à ses prédécesseurs. Léon X allait apporter la concorde et la paix au monde Chrétien en pardonnant aux vaincus³⁷². Le symbole avait une forte valeur programmatique du fait qu'elle recelait des implications politiques, astrologiques et Christologiques. Comme la roue de la fortune et le laurier, le « joug » était omniprésent dans les tableaux et les inscriptions qui décoraient le passage du nouveau pontife lors de la cérémonie de la *possessio* et, par la suite, dans les productions iconographiques et littéraires. De la même manière, une autre devise du Médicis était la mystérieuse *glovis*, formé par les initiales des mots *Gloria, Laus, Onor, Virtus, Iustitia, Salus*³⁷³.

En adoptant ces emblèmes, le pontife désirait afficher les garanties de son pontificat dans un esprit conciliateur et pacificateur comme l'étaient ceux de son aïeul Côme et de son père Laurent³⁷⁴. Encore une fois, le poète exhibe avec désinvolture et de manière impromptue l'un des points cruciaux

370 ROSCOE, *ibid.*, p. 311 : *Ecce autem vinculis tibi rursus illudere certant, / ducere trans Alpes, Regi ostentare potenti / insigni Christi de religione triumphum.*

371 Considéré comme un cardinal très populaire, on envisagea de l'envoyer en France. Arrivé sur les bords du Po, escorté par un millier d'hommes, il s'arrêta devant une rivière, près du Pieve de Cairo, lointain des cardinaux schismatiques du Concile de Pise. De l'évasion miraculeuse qui fut organisée par l'un de ses familiers, l'abbé Buongallo, et du tumulte entre les paysans et les Français, notre poème contient juste quelques annotations dispersées où l'inflexion anecdotique s'entremêle d'un ton hagiographique. Quoi qu'il en soit, le légat parvient à échapper à sa condition d'otage, à être présenté au puissant roi français et, guidé par « une lumière enflammée autour du visage », il peut maintenant faire face « aux ennemis, aux javelots, aux épées ».

372 C. ROUSSEAU, « The Yoke Impresa of Leo X », dans *Mitteilungen des Kunsthistorischen Institutes in Florenz*, XXXIII/1, 1989, p. 113-126.

373 CISERI 1990, p. 134 – 135.

374 Léon avait été exilé comme Côme l'Ancien, son illustre ancêtre et fondateur du mythe des Médicis. Il voulait être un pacificateur comme son père Laurent.

de la propagande politique léonine³⁷⁵, en célébrant son rôle de libérateur, son intégrité morale et la clémence envers les Florentins et tous les peuples de la Terre. Ce qui fut expliqué *a posteriori* par P. Giovio dans son *Dialogo delle imprese*³⁷⁶, composé en l'honneur de Côme I des Médicis³⁷⁷.

En guise de conclusion, le poète rapporte l'élection de Léon. Ce qui lui vaut un nouvel engagement politique glorifiant son arrivée au pouvoir, légitimée par le vote à l'unanimité et par l'intervention « des moyens qui seuls peuvent être approuvés par l'homme et par Dieu »³⁷⁸ et ceci, toujours en vertu de ses qualités extraordinaires, et « sans aucune faveur des puissants, ni aucune force d'amitié ». Les vœux prononcés anciennement s'étant réalisés, *Philomusus* peut réarranger un hémistiche, tout en revendiquant l'honnêteté du pape³⁷⁹ :

« Grâce à tes talents tu as mérité d'accéder à un tel siège, par ces talents tu dois le conserver et le faire accroître, grâce à ces fonctions élevés, de telle manière que tu dépasseras les plus grands espoirs »³⁸⁰.

Les documents affirment en effet que l'élection s'effectua sans manœuvres simoniaques³⁸¹ et que les cardinaux votèrent en toute liberté³⁸². La bulle contre la simonie émanée de Jules II³⁸³ et

375 Pour l'interprétation de ce symbole polysémique voir ROUSSEAU *ibid.* p. 113-126.

376 P. GIOVIO, *Vite*, p. 61 : « Sopra tutti non solamente i Principi dell'Italia, ma etiando sopra quelli della casa de' Medici suoi maggiori ne trovò una bellissima Giovanni Cardinal de' Medici, il quale fù detto poi Papa Leone : e fù dopo che esso per mano dell'armi Spagnuole fù rimesso in Fiorenza, essendo stato diociott'anni in esilio l'impresa fù un Giogo come portano i buoi, e il motto diceva, SUAVE, per significare di non essere ritornando à voler essere Tiranno della Patria col vendircarsi delle ingurie fattegli dai suoi contrari e fattiosi cittadini, pronuntiendo loro che'l suo precipato sarebbe stato clemente e soave : col motto della Sacra Scrittura, conforme all'abito sacerdotale, che portava, cavato da quel, che dice, *Iugum meum suave est, et onus meum leve*. E certamente quadrava molto alla natura sua e fù tale invention del suo proprio sottile, et erudito ingegno, anchor che paia che'l detto giogofusse prima del grand Cosmo ; il quale quando fù richiamato dall'esilio alla patria, figurò in una medaglia Fiorenza assetata sopr'una sedia col giogo sotto i piedi, per dinotare quasi quel detto di Cicerone, *Roma Patriae Ciceronem libera dixit*. Et per la bellezza fù continuato il portarlo nel pontificato di Leone, e merito di essere istampato nelle monete di Fiorenza ».

377 P. Giovio, *ibid.* : « Dicevasi ancora che Marsilio Ficino, il quale era stato astrologo di grande autorità, per sua felice e reale natività, essendo egli fanciullo, ne posto in ordini sacri, gli aveva promessa il papato ».

378 ROSCOE, *ibid.*, p. 312 : *Erepti quarendus erat successor Iuli, / illis, quae possent hominiq. Deoq. probari / artibus, has inter belli, fideiqu. Procellas.*

379 *Ibid.* : *Nec possit mortale genus, te praeter, in omnes / virtutum numeros sic alto vertice supra /, sic extantem humeris, ut te tua Roma, latinae / optarint urbes, populi, Regesque, Ducesque ; /omnis et optarit te voto supplice Mundus / ante pia haec fratrum suffragia, qualia Summi / laetus ab arce poli cernens, hominumque probata / Relligione deus subscripsit honestis.* Le poète invite donc à cesser les rumeurs très indécentes de la renommée un autre motif traditionnel de la poésie épique.

380 *Ibid.* : *artibus his tantam meruisti scandere sedem. / Artibus his retinenda tibi est, / augendaque tantis / officiis, ut spem, fuerit quae maxima, vincas*

381 CERRETANI 1993, p. 30 : « questa electione fu tanta netta d'gni simonia et pechati di choriptione et sì unita che ciascuno, maxime senddo d'anni 38 giovane, giuidichò che la fussi meramente da Dio a qualche gra fine ».

382 Jean François Pic insiste également sur la légitimité de l'élection de Léon X dans son *Oratio, f. I iiii*, voir VASOLI 1998, p. 250, note 58.

383 HEFELE -HERGENRÖTHER – LECLERCQ 1907-1938, p. 389 ; RAYNALDI, *ibid.*, 1513, n. 13, note de MANSI : comme le rappellent les historiens des conciles, dans le discours d'ouverture du conclave, Pietro Flores, évêque de Castella avait

reliée en ouverture du conclave le 10 mars, en était une garantie importante³⁸⁴. En poursuivant ainsi son discours, le poète insiste sur l'universalité du suffrage. Pour ce faire, il réalise une hyperbole qui décrit Rome comme embrassant les villes romaines, les peuples et les souverains, et plus globalement, l'Humanité toute entière. Cette domination est éminemment justifiée par l'approbation divine³⁸⁵. Libérée de ses erreurs, la capitale resplendira – selon le poète – grâce à un Prince qui, une fois encore, a mérité d'accéder à la dernière marche du pouvoir ecclésiastique par son seul mérite. Le long flot des vers suivants accentue l'éloge enflammé du Pontife. Il exprime les très grandes attentes du peuple et une exhortation ardente (*peroratio*) à la paix future qu'incarnera le pontife sur Terre, en tant qu'homme capable de « désarmer les ennemis »³⁸⁶

L'image de la paix et de la *concordia* participe intrinsèquement du mythe de l'âge d'or, l'un des leitmotivs de la culture humaniste. Elle est également l'expression d'un dessein politique qui implique la régénération du pouvoir temporel du pape. Le poète insiste sur la concorde « entre les rois et les chefs chrétiens ». La personnification de la déesse *Pallas*, qui doit « annoncer les bonnes nouvelles de la paix et de l'amitié aux peuples et aux rois », révèle une nouvelle allusion « polysémique » aux Médicis, à leur emblème et à leur mécénat ; portée par les symboles et les topiques familiaux, elle recèle en son sein le sens de cet âge d'or.

L'image de la sainteté et de la *liberalitas* du nouveau pape clôt cette longue louange improvisée mais riche en lieux communs qui seront développés par la suite sous la plume d'autres poètes. En résumé, *Philomusus*, en exploitant certains expédients de la rhétorique du pouvoir, saisit et exprime les messages promotionnels destinés à construire l'*aurea aetas medicea*.

parlé de la bulle « comme d'une loi sainte et demandé l'élection d'un homme capable de donner la paix à l'Italie, de pousser avec zèle l'affaire de la croisade et l'extirpation des vices, et qui a grandi au milieu des difficultés du temps ». Une référence à la bulle papale est liquidée en peu des mots mais suivie par un éloge des mœurs incorruptibles des cardinaux présents au conclave.

384 RUBELLO 2014, p. 43. SANUTO 1879-1903, XVI, vol. col. 28: « *ita volente Deo miraculose è stato electo [...] È uomo molto degno, docto et di vita exemplar* ».

385 ROSCOE, *ibid.*, p. 312 : *Nec possit mortale genus, te praeter, in omnes / virtutum numeros sic alto vertice supra /, sic extantem humeris, ut te tua Roma, latinae / optarint urbes, populi, Regesque, Ducesque ; /omnis et optarit te voto supplice Mundus / ante pia haec fratrum suffragia, qualia Summi / laetus ab arce poli cernens, hominumque probata / Relligione deus subscripsit honestis.*

386 *Nec frustra expectent, modo sit pax alta per omnes / Et tranquilla quies populos, regesque ducesque / Unanimes duce te iungant in foedera dextras. / Iam vero i volitans Pallas bona nuntia pacis. / Nuntia amiciae, populos, regesque saluta. / Ulterius ne odiis certent, irave minaci. / Neu bello, neu caede fremant, ferrove cruento / Diva iube. Dic clausa bifrontis limina Iani.*

5) La forme épigrammatique : les facettes de l'*aurea aetas*

À la fin du manuscrit, le poète-bibliothécaire Lorenzo Parmenio di San Genesio conclut le recueil hétérogène par huit épigrammes dont chacune est introduite par une lettre capitale élégamment enluminée³⁸⁷. L'éloge prend ainsi la forme brève de l'épigramme³⁸⁸, qui condense en peu de vers variés, des *topoi* de l'éloge léonin. C'est ainsi que, comme dans des instantanés, le poète photographie les multiples aspects de la louange en façonnant ce style panégyrique.

Au détours d'*adynata* et d'hyperboles, grâce à des références astucieuses et des formules rhétoriques issues d'une longue tradition épigrammatique allant jusqu'à la Renaissance, le bibliothécaire de Léon décline « avec concision » le mythe de l'âge d'or sous plusieurs facettes : la forme épigrammatique lui permet de renforcer l'hommage en introduisant des curiosités, des détails insolites et des *sententiae*, les formes typiques du genre. Lucius Parmenius, responsable de la réalisation du manuscrit déploie les potentialités mimétiques de la poésie d'hommage et d'improvisation dont, nous l'avons dit, le pape était très « friand ». En esquissant rapidement certains clichés de l'éloge à Léon X, le poète dessine des instants notoires, inspirés pour la plupart de la fastueuse cérémonie du *possesso* au Latran.

Il en ressort des « vignettes » plutôt amusantes dans lesquelles l'événement spectaculaire est réduit à ses éléments essentiels, comme tiré d'une bande dessinée ou de séquences cinématographiques. Dans ces textes, le plus souvent, l'énonciation se déroule à la première personne et s'adresse au *laudandus*, le pontife. Toutefois, le poète met en scène « la foule », le peuple qui assiste stupéfait à la cérémonie en inscrivant les textes dans une dimension « chorale ».

La première pièce (*Epigr.* 1) est une variation du thème de la *liberalitas* léonine. D'après le poète celle-ci avait permis au peuple romain, opprimé par une fiscalité excessive, de se relever *De liberalitate Leonis X Pont. Max. in Populum Romanum vectigalibus oppressum*, « Sur la libéralité du Souverain Pontife Léon X à l'égard du Peuple romain écrasé par les impôts », mais elle pourrait s'intituler « vive la baisse des impôts » !

Epigr. 1

« La Grèce n'a pas contemplé avec autant de joie ses propres lauriers, ni la troupe de Bacchus le dieu couronné de laurier, la Rome ancienne ne s'est pas autant réjouie de ses triomphes, ni l'arène (*arena*) quand elle vit des animaux variés, que ne vient de se réjouir la totalité de la nation de Quirinus (*Quirini*) d'avoir vu une joie véritable pour la toge latine ; sont-ce les sommets de

387 Annexe IV, p. 462-463 = *Carmina Illustrum poetarum Itolorum* V, p. 282 et sv. ROSCOE IV 1808, p. 238.

388 Pour l'épigramme à la Renaissance, voir LAURENS P. 2012, *L'Abeille dans l'ambre. De l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, 2012 Paris ; LAURENS 2006, *Anthologie de l'épigramme de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris ; FURNO M., *Une « fantaisie sur l'Antique ». Le goût pour l'épigraphie funéraire dans l'Hypnerotomachia Poliphili* de Francesco Colonna, 2003 Paris.

la roche tarpéienne qui ont tonné ? des feux qui ont brillé sur les places et dans les rues ? Les flammes ont volé à travers les airs exactement comme quand du ciel tombe l'éclair. Le bruit éclate d'ici, de là : ce qu'a donné Léon, envoyé des hauteurs du ciel, a été digne d'un véritable chef. Ces masses survivront aux temps qui traversent le ciel, les richesses que Léon donne à ses peuples ne mourront pas. Les historiens les mettront par écrit et les poètes dans leurs chants : et lui, pour de si grands mérites, s'élèvera, impétueux, jusqu'aux astres ».

Dans cette épigramme, modèle remarquable de flatterie, l'image du triomphe de Rome et de l'allégresse provoquée par la cérémonie fastueuse est formulée par la négation reprise en *incipit* : cela accentue par une *amplificatio* rhétorique les vertus de Léon et les joies de la paix que le pontife apportera. Puis, Parmenius ajoute une allusion « aux feux » et « aux sons » qui retentissent de tous côtés lors de la cérémonie. Il se peut que cela soit un souvenir de la généreuse distribution d'argent (*opes*) qui fut faite à la foule pendant la cérémonie à la basilique de Latran et qui vida entièrement les caisses de l'État³⁸⁹. La fin du poème revient sur le thème de la générosité papale dont le souvenir perdurerait grâce aux historiens et aux poètes.

La deuxième épigramme (*Epigr. 2*) explore les richesses mais cette fois-ci en s'appuyant sur une confrontation amusante entre un interlocuteur anonyme, porte-parole du dissentiment populaire avec le poète, défenseur de la politique papale. L'un affirme que la monnaie frappée par Jules II, le *Julium*, était très appréciée au contraire des pièces de peu de valeur (*minuta*). Le peuple demeurait opprimé alors que les commerçants continuaient à s'enrichir. Ce faisant, après avoir synthétisé les difficultés économiques de la population par une pointe épigrammatique, il incite Léon X à frapper sa propre monnaie. Ainsi, le poète répond par les rimes en défendant le pape qui s'investit plus sûrement dans le « cœur du sort de l'homme que dans les richesses »³⁹⁰.

La troisième épigramme (*Epigr. 3*) reprend la tonalité enjouée de l'épopée pour esquisser un autre épisode de la cérémonie de la « possession ». Il décrit la curiosité et la tension de la foule qui attend d'apercevoir le pontife. Le texte s'ouvre par une similitude : le peuple triste de ne pas voir Léon X et l'exaltation de la foule qui se réjouit de la sainte vision sont associées alternativement à un

389 STINGER 1985, p. 55: « The pope then shifted to the other seat, where a girdle of red silk with an attached purple purse containing precious stones was placed around him. The Lateran clergy then kissed his feet, and the pope again threw coins to the crowd, saying - he distributed, he gave to the poor, his justice will abide forever and ever - ». DIONISOTTI 1985, « Machiavellerie », p. 86: « Leone trovò in Vaticano un tesoro di 300.000 scudi faticosamente risparmiati dal suo predecessore, Giulio II. Di questi scudi egli ne spese 100.000 per adornare la città nel giorno del possesso ; altri 100.000 ne fece donare al popolo che assisteva al possesso (un tesoriere pescava a piene mani da due bisacce poste a tracolla di un palafreno e gettava una pioggia di monete sulla folla ».

390 v. 9 : « hoc nostro faciet Leo carmine salvum esse hominem mavult, quam velit orbis opes ».

ciel obscurci par les pluies et un ciel lumineux de soleil. Et plus encore, Léon est une apparition si lumineuse qu'il focalise toute l'attention sur lui, c'est pour cela qu'il est le plus aimé parmi tous les Pontifes.

Par ailleurs, dans deux brèves épigrammes liées thématiquement, Parmenius « élève le chant » en s'inspirant librement de la *Églogue* IV^e de Virgile³⁹¹ qui idéalisait politiquement la *pax aurea* apportée par l'empereur Auguste. En particulier, dans la quatrième (*Epigr.* 4) le poète reprend l'accent d'un *vates* de la tradition épique alors qu'il développe le thème des *Saturni aurea regis* apportés par Léon ; celui-ci dirige au port les naufragés qui flottaient à travers la mer agitée par des vents « au son terrible ». Un vœu d'immortalité adressé directement au Pontife, formulé par le biais d'un recousu des formules tirées de la poésie classique, conclut le poème. La cinquième épigramme (*Epigr.* 5) recrée par une succession d'interrogatives directes l'espérance trépidante d'un retour cyclique à la paix et à la tranquillité dans un paradis terrestre où les animaux de la mer, du ciel et de la terre seront finalement en sécurité dans un lieu resplendissant de fleurs et de plantes :

« Quand donc, ô Dieu, les poissons seront-ils en sécurité dans une eau limpide, quand donc la troupe des oiseaux gazouillera-t-elle ses chants en toute sécurité ? Quand donc la terre produira-t-elle toutes choses sans un travail pénible ? Quand donc les parfums de l'Assyrie naîtront-ils ici partout ? Quand donc un pasteur arabe moissonnera-t-il ici ses céréales ? – Le moment, dit Dieu, où cela se produira, c'est lorsque mes voiles seront gouvernées silencieusement par Léon envoyé du ciel »³⁹².

Les « voiles » sont celles de la barque de l'Église, les poissons nageront dans une eau tranquille parce que, dans l'âge d'or, il n'y a plus de commerce et donc plus de navires transportant la marchandise, la terre produit tout sans être travaillée, les moissons poussent spontanément. L'âge d'or paradisiaque reviendra avec le pontificat de Léon X.

391 VIRGILE, *Egl.* IV, 6 : « Il est venu, le dernier âge prédit par l'oracle de Cumès : voici que se renoue et recommence la grande chaîne des siècles. Déjà reparait la vierge Astrée et revient le règne de Saturne. Déjà descend des cieux une race nouvelle ».

392 *Epigr.* 5 : *Quando, Deus, liquido pisces in flumine tuti, / quando canet volucrum carmina tuta cohors ? / Quando feret tellus duro sine cuncta labore ? / Quando hic Assyrii passim nascentur odores ? / Hic sua quando metet gramina pastor arabs ? / Tum – Deus – haec fiet – inquit –, mea carbasa caelo / demissus tacita cum reget arte Leo.* Ces vers sont parsemés de références aux *auctores* : *tacita arte* paraît être repris de STACE, *Silves* 3, 4, 68 : ... *tacita iuuenis Phoebeius arte*). Pour *pastor arabs*, cfr. PROPERCE 3, 13, 5 :

Le couronnement de Léon et la trépidation de la foule sont les thèmes de la sixième épigramme (*Epigr.* 6). Un vers suffit au poète pour évoquer ce moment d'attente (v. 3 *creditur externo, populoque adstante Quirini*) de la foule spectatrice en liesse, « à l'extérieur » de la cérémonie qui se déroulait à l'intérieur de la basilique. Au moment où il fut couronné, le peuple s'unit pour l'acclamer et lui souhaiter d'une seule voix qu'il restaure une époque de paix et de prospérité. A l'instar de Nestor, le roi mythique de Pylos, le plus vieux et le plus sage des héros dont Homère parle dans l'*Illiade*³⁹³, Léon est invité à garantir les temps de prospérité de l'Eubée³⁹⁴, probablement en désignant en cela Cumes³⁹⁵, colonie de l'île grecque et les temps prophétisés par la Sibylle. Des vœux qui ne sont sans intégrer en passant la condition préalable à la paix : la soumission de l'Afrique et de l'Asie ! Sous la conduite d'un tel prince les ennemis de Libye et d'Asie seront défaits et les temps de Numa, le roi pacifique selon la tradition des origines mythiques de Rome, pourront commencer. Encore une fois, c'est une paix qui n'est pas envisageable sans une guerre de libération³⁹⁶.

Dans la septième épigramme (*Epigr.* 7), Léon X fait l'objet d'un échange entre le poète et l'un de ses amis. Le premier demande l'avis à propos du pape qui a été élu. L'autre répond que, selon lui, Léon est le Pasteur choisi par Jupiter, descendu du Ciel pour libérer la terre des guerres et de la crainte qui duraient depuis longtemps. Et ceci afin que les peuples puissent jouir d'une paix durable. Tous les peuples parleront la même langue et le ciel sera de bon augure pour la Terre. Le poète déploie des thèmes classiques de l'âge d'or en présentant une fois encore la prophétie du chant à Pollion de la *Églogue* IV^e de Virgile : comme dans le modèle, le retour imminent de l'âge d'or coïncide avec l'avènement du règne de la Vierge Astrée, fille de la Justice, qui descendra du ciel pour promulguer ses lois aux peuples, quand la guerre (Mars) laissera place à un monde pacifié et libéré de la peur :

« Ô ami, dis-moi ce que tu entends de Léon, celui que l'on dit être un père si Saint. Je crois que lui sera le Pasteur de notre époque. Jupiter l'a choisi depuis son royaume. Des rivières de miel s'écoulent, la Vierge descend du ciel, lorsqu'elle donnera les droits aux peuples avec sa Sœur. Sous ce prince, Mars libérera les terres d'une grande peur, et dans le monde entier, il y aura une longue paix. Sous ce prince Mars libérera les terres d'une longue crainte et dans le monde entier, il y aura une paix durable »³⁹⁷.

393 HOMÈRE, *Il.* III, 157 et sv. VII, 136-170 ; OVIDE, *Met.* XII, vv. 187-188.

394 L'Eubée est la plus grande des îles grecques, d'abord sous domination athénienne et conquise par les Turcs en 1450.

395 OVIDE, *Fast.* IV, 257 ; *Met.* XIV, 155 ; I, 1-2 : « La piété est vaincue, foulée aux pieds ; loin de cette terre trempée de sang se retire, la dernière, après tous les immortels, la vierge Astrée ».

396 Voir *supra*, p. 38 ; 69 ; 73-76 ; voir *infra*, p. 192 ; 208 ; 279-282 ; 286.

397 *Hinc ego crediderim velum fore tempore nostro / Pastorem, elegit Juppiter arce sua / flumina melle fluent, descendet ab aethere / Virgo, cumque sua populis jura sorore dabit.*

Cette rapide esquisse sur un âge d'or d'emprunt virgilien se précise dans la dernière épigramme (*Epigr.* 7), centrée sur la *bonitas* personnifiée, qui ne fréquentait plus ces lieux-ci car « pleins de crainte ». Mais Mars une fois chassé, les guerres et les armes éliminées, le genre humain pourra jouir d'une paix universelle comparable à celle qui fut instaurée par l'empereur Nerva (96 ap. J.-C. - 98 ap. J.-C.) et surtout par Auguste :

« Ensuite ô Léon, quand tu rejetteras les armes de tes demeures, je prédis que nos siècles seront des siècles d'Auguste »³⁹⁸.

Ces références mythologiques établissent une comparaison forte entre le royaume de Léon et celui d'Auguste, soulignée par la polyptote *auguror / augusta*. L'identification productive reposait sur plusieurs niveaux : elle indiquait la volonté de restaurer la paix sur le monde chrétien déchiré par les conflits internes et externes. Elle signifiait aussi une période d'intense mécénat et de renaissance des arts et des lettres. Mais, elle pouvait aussi sous-entendre un renouvellement de l'Église, suivant une tradition messianique des vers virgiliens. Comme à l'époque du premier empereur, la légende de l'*aurea aetas* n'indiquait pas le retour d'un passé mythique mais était plutôt l'idéalisation instrumentalisée du présent politique³⁹⁹.

Les humanistes léonins s'étaient imprégnés de ces valeurs augustiniennes et croyaient même les avoir dépassées. Par exemple, l'humaniste Angelo Colocci n'avait pas manqué, après le Sac de Rome, de regretter l'époque léonine dans une lettre à Jacopo Sadoletto : il idéalisait cette époque comme un âge d'or, en la comparant à l'époque de l'empereur Auguste : *Tanta enim benignitate ingens Poetarum numerus tunc a Leone exceptus fuit, ut illud saeculum nec Augustum, nec Mecenatem desideravit*⁴⁰⁰. Cela correspondait pleinement à l'image que Léon X voulait afficher : comme le premier empereur le fils du Magnifique visait à imposer sa suprématie politique, de la même manière qu'Auguste, Léon encourageait le mythe toujours plus productif de la *pax augusta* afin de construire sa propre image.

398 *Hinc Leo quando tuis excludes ab aedibus arma, / Auguror, augusta saecula nostra fore.*

399 YATES 1989, p. 20. L'âge d'or prophétisé par Virgile sous le royaume du premier empereur avait reçu une « auréole sainte depuis que le Christ était né sous cet empereur ».

400 Cité chez FANELLI (éd.) 1969, p. 38-75 ; TIRABOSCHI 1809, p. 141-4.

En conclusion, l'étude thématique des poèmes présents dans le manuscrit se révèle précieuse pour le caractère hétérogène et l'analyse des enjeux sous-jacents à l'application du mythe l'âge d'or léonin. Du laurier, aux emblèmes familiaux, des symboles et des vertus intrinsèquement liés à l'exaltation de la famille à l'évocation de Laurent le Magnifique, le mythe se greffe profondément sur l'histoire dynastique de la famille florentine, en se faisant instrument de consensus et légitimation du pouvoir spirituel et temporel du pape.

Les poètes ont recours à tous les ornements du panégyrique et créent l'image pontificale avec ses icônes et ses mythes. Et où l'inspiration poétique laisse la place à la rhétorique de célébration, nous retrouvons des associations fertiles qui montrent le contact de certains de ces poètes non seulement avec les concepteurs du programme politique du Médicis mais aussi avec des questionnements plus profonds (Naldo Naldi). Il n'est pas encore question de poésie religieuse. Les poètes tentent de fusionner les thèmes religieux et classiques sans pourtant parvenir à les fondre harmonieusement dans un classicisme chrétien. Néanmoins, dans quelques vers, commence à apparaître l'idée d'un renouveau spirituel sous l'égide du pape-roi, dans le contexte d'un nouvel âge d'or de paix et de justice.

Chapitre III

Jean François Vitali *Panormitanus* – les revers de l'âge d'or

Ce chapitre consacre un regard différent de l'exaltation triomphale de l'*aurea aetas*. Cette approche est issue de l'enthousiasme initial pour l'élection de Léon X à travers une forme de célébration plus elliptique et indirecte, le tout dans une tonalité plus sombre. Il s'agit toujours d'une poésie courtisane. Mais elle se distingue par son intérêt pour les signes et les prodiges qui annoncent une confiance pleine et entière dans l'avènement imminent d'une ère nouvelle⁴⁰¹.

L'auteur se nomme Jean François Vitali (1485-1560), dit *Janus Castalius*, une figure exemplaire de l'univers littéraire et culturel à cette époque. Il est également un personnage particulièrement présent à Rome lors du pontificat de Léon. En effet, par sa prolifique carrière poétique et son implication dans les différents cercles littéraires en vogue à Rome lors de l'élection de Léon X ainsi que par son engagement dans divers projets éditoriaux, il incarne à lui seul les usages et les attentes du milieu culturel romain sous le pontificat de Léon X. Son activité est intrinsèquement liée aux premières années de la papauté médicéenne et le choix de compositions littéraire reflète parfaitement les goûts et les tendances de cette époque : les lettrés manifestaient l'intention de relier des thèmes religieux à un classicisme ampoulé, tout en s'adonnant à l'élaboration d'une poésie chrétienne originale. Dans l'abondante production littéraire de Vitali, composée intégralement en latin, le travail d'étude et d'éditions philologique des textes classiques s'accompagne d'une production prolifique de textes poétiques.

D'un point de vue de socialité littéraire, l'adhésion du poète aux plus importants cercles littéraires de la capitale lui permit de s'imprégner rapidement des thématiques charnières de l'humanisme léonin et de s'expérimenter dans des genres divers, se distinguant en cela des poètes célébrant pompeusement le pape Médicis⁴⁰². Pour cela, la reconstruction des étapes de l'ascension sociale de cet auteur, arrivé à Rome à la veille du pontificat léonin, aussi bien que l'analyse des thèmes abordés, nous fournit autant d'éléments précieux au traitement du mythe de l'âge d'or et des thèmes de la rhétorique pontificale.

401 GARIN 1962, p. 17.

402 Sur Vitali voir TUMMINELLO 1883, p. 1-94. S. GRACIOTTI, « La fortuna di una elegia di Giano Vitale e le rovine di Roma nella poesia polacca », *Aevum*, t. 34 (1960), p. 122-164 ; MONCALLERO 1952, p. 147-153 RUYSSCHAERT 1972, p. 50 et sv.

1) Jean François Vitali *Panormitanus* : de Palerme à Rome

Originaire d'une noble famille de Palerme où il naquit en 1485, Jean François Vitali, à l'instar d'autres intellectuels de l'époque, rejoignit les ordres et, selon l'historien Tumminello, se rendit dans la capitale en quête de fortune. Dès son arrivée dans la Ville éternelle, probablement vers 1511, son ascension sur la scène intellectuelle romaine fut vertigineuse et rapide, grâce à sa capacité naturelle à nouer des relations privilégiées et à saisir les opportunités du moment⁴⁰³. L'humaniste Pierio Valeriano, qui comme Vitali, avait dû faire face à la nécessité de trouver un protecteur, le trouvant en la personne de Jules de Médicis, loua le Sicilien à plusieurs reprises dans ses œuvres. C'est à lui que s'adressa Vitali dans la préface du poème dédié à Léon X pour la glorification de son accession au trône pontifical⁴⁰⁴. Comme le savant de Belluno, Vitali expérimenta toutes les formes de *sodalitas* que la capitale pouvait offrir, allant de cercles en cercles, fréquentant les *Horti collociani*, foyer de culture prolifique et centre d'élaboration intellectuelle⁴⁰⁵, ainsi que le cénacle fièrement romanisant qui abritait Pietro et Celso Mellini⁴⁰⁶. Ces relations lui permirent d'être admis rapidement dans l'entourage de Goritz, au point de devenir l'un des principaux responsables et initiateurs du projet éditorial complexe des *Coryciana* : l'un des manuscrits originaux de l'édition de 1524, le *Vat. lat.* 2754 permet d'identifier sa signature⁴⁰⁷. Le Sicilien était donc intimement lié aux nombreux auteurs qui avaient collaboré à cette prestigieuse mais controversée Académie⁴⁰⁸.

Mais, c'est surtout sa rencontre avec Egidio da Viterbo qui dut influencer particulièrement sa carrière dans la Rome léonine. L'augustinien put garantir au jeune sicilien une stabilité financière et une référence idéologique de premier plan, ainsi qu'un rapprochement significatif vers l'humanisme chrétien et l'entourage curial. Auprès d'Egidio, qui était devenu cardinal en 1517, Vitali séjourna pendant plusieurs années. Leur amitié fut exemplaire, traversant le temps et les années, résistant

403 Ce qui est souligné par ARSILLI, *Coryc.* 389, p. 357, v. 327-334, TUMMINELLO 1883, p. 74 : *Monstra quid Hesperiiis portendant urbibus, acri / ingenio, et quicquid exta resecta notent, / Iane, Panhormaeae telluris gloria, narras / cui vix in vultu prima iuventa nitet. / Tuque etiam ingenio scandis super ardua primus / sidera, Olympicas ausus adire domos, / afflatusque animis aeternis concinis hymnos, / aetherei reserans claustra verenda Iovis.*

404 Voir *infra*, p. 112.

405 GAISSER 1999, p. 10-12.

406 Voir *infra*, p. 135-159 ; 161-165.

407 RUYSSCHAERT 1972, p. 50 et sv.

408 Voir *infra*, p. 135 et sv.

même aux événements dramatiques qui se succédèrent dans Rome jusqu'à la mort de l'augustinien, survenue en 1533⁴⁰⁹.

Les relations entretenues par Vitali ne répondant pas toutes aux espérances attendues, il se rapprocha d'autres familles cardinalices éminentes⁴¹⁰ : des témoignages ultérieurs décrivent ces rapports amicaux entretenus avec des cardinaux de l'envergure d'Innocent Cybo (cousin de Léon X car fils d'Innocent VIII et de Maddalena, sœur de Léon) de Giovanni Salviati ou d'Augustin Trivulce, personnages clairement engagés dans l'idée d'une réforme de l'Église. Lilio Gregorio Giraldi⁴¹¹, dans son *Dialogus poetarum nostrum temporum* affirme que son insertion dans la société romaine s'était accomplie grâce à l'obtention de la citoyenneté, un titre de reconnaissance qui n'était pas octroyé au premier venu. Quant au choix de textes de Vitali, on observe une progression graduelle vers l'adhésion à des thèmes du classicisme esthétisant, autant d'étapes d'une ascension sociale rapide au sein des milieux académiques romains. Le poème pour la belle courtisane Imperia de Paris, emportée en 1512, en fût un exemple⁴¹². Un autre panégyrique grandiloquent célébrant l'entrée triomphale à Rome de Matthäus Lang, l'évêque de Gurk, ambassadeur⁴¹³ et « secrétaire intime » de l'empereur Maximilien lui permit presque immédiatement de côtoyer le milieu clérical en vue de s'imposer plus directement face aux plus hauts rangs de la Curie⁴¹⁴.

Vitali ne manqua pas l'occasion de s'offrir une notoriété : le voilà célébrant l'entrée triomphale de l'intrigant évêque au moyen d'un panégyrique ampoulé (*Panegyris R. P. Matthaei*

409 Les nombreuses dédicaces et lettres témoignent de cette intimité qui pouvait par exemple se faire sentir dans les échanges d'idées et les thèmes conceptuels abordés.

410 TUMMINELLO 1883, p. 38 et sv. Une relation exclusive qui est confirmée par une lettre-préface dans laquelle le poète s'adresse à Egidio en l'appelant son *benefactorem beneficentissimum* et affirme qu'il se trouve, à ce-moment-là, *in cubiculo suo*. D'autres ouvrages d'Egidio da Viterbo contiennent des allusions à Vitali : la dédicace des hymnes à l'édition de Xénophon (*Iani Vitalis Panormitani ad Aegidium Viterbiensem Cardinalem epistola praemissa Xenophontis operi de factis et dictis Socratis memoria dignis a Bessarione Cardinali latine reddito*, (1521), *Opera* 1 p. 353-357, la préface du sermon *Iani Vitalis Panormitani De nostrorum temporum invidia sermo*, p. 243-247 (1532 ?), TUMMINELLO 1883, p. 45.

411 *De poetis nostrum temporum* 2004 éd. PANDOLFI C., T.II, p. 396 : *Est et Ioannes Vitalis Panormitanus, urbe romana donatus adulescens qui sit ut nunc facit, continue hanc incudem contudent multa in poetica facultate profecit.*

412 MONCALLERO 1962, p. 161-162. Le jeune poète, ne laissa pas échapper la belle opportunité de se faire ouvrir les portes de la société culturelle et académique romaine. Imperia était décédée en août ; au début de septembre (*Pridie, Kal. Sept.* 1512) il avait déjà composé un poème funéraire dédiée à la belle courtisane, un hommage élégant dans le genre de l'épigramme funéraire classique. Il n'est pas sans intérêt que le poème se termine par l'ascension de la courtisane au ciel sous les flots des larmes du peuple romain qui en pleure la mort. La conversion chrétienne finale de la femme représente une tentative du poète de concilier le christianisme avec une poésie purement classicisante. Dans le petit recueil, des grands poèmes de Vitalis et de l'allemand Silvanus sont accompagnés par treize courtes compositions poétiques de Blasio Pallai, d'Alexander de Alexandris, de *Domicius Lelius* et de l'allemand *Caius Silvanus*.

413 ASCARELLI 1961, p. 68-69 ; MAZUCHIUS 1512, f. 1r : *Alter Olympiaco merito decoratus honore / emicat, et serpunt tres circum clara coronae / tempora : grandiloquos tutatur prima Poetas ; / altera magnanimis ducibus favet, altera coelum / respicit occultos monstrans super astra meatus / religioni opus, primasque acquirere sedes / edocet, et superas qua possis scandere ad arces.*

414 C'était un acte de la diplomatie de Jules II, prêt à consacrer le ralliement impérial à la cause du pape et l'adhésion de l'empereur au concile officiel sans qu'il n'envoie d'autres prélats. L'illustre ambassadeur fit son entrée triomphale le trois novembre de la même année pour assister à la III^e session du Concile et « il fut reçu avec la plus grande magnificence » ce qui devait lui permettre d'être décoré par la suite de la pourpre cardinalice.

Longi, Episcopi Gurcensis, per Joannem Franciscum Vitalem Panormitanum), daté du 11 décembre 1512 et fut imprimé par les types de Mazzocchi.⁴¹⁵

2) Le triomphe de Léon X

Acclamé tel un nouvel « enfant prodige », le Sicilien ne laisse échapper l'occasion de rendre hommage au pontife et de « célébrer les vertus du nouveau pape et de faire connaître ce qu'on espérait de son règne ». Une autre voix dans le *consensus* presque universel qui avait suivi le conclave de Léon X.

Le poème (*Ianus Vitalis Castalius Leonem X P. M. Lateranen. Episcopatum ingredientem laetabundus admiratur*) fut justement publié à la veille de la cérémonie de la *possessio* par Mazzocchi, ce qui équivalait à une légitimation, et reçut un accueil favorable de la part du pontife⁴¹⁶. C'est un long poème épideictique, de circonstance, en hexamètres, ayant trait à la rhétorique de l'éloge consacré à Léon X⁴¹⁷. Pastor le définit comme « un poème débordant d'écœurantes flatteries »⁴¹⁸. D'autres le citent mais sans l'analyser particulièrement. Et pourtant, un regard plus approfondi dévoile un traitement « à chaud » de l'*aurea aetas* léonine, tout entier imprégné des thèmes et des clichés élogieux et triomphalistes qui ébauchent la construction mythologique relative au premier pape Médicis. En particulier, dans ces lignes composées sous la pression des événements, le poète ne

415 Encore une fois, Vitali se rallia à Valeriano qui composa à cette occasion un texte pour célébrer l'entrée triomphale de l'évêque de Gurk : *De honoribus Gurcensi Urbem ingredientem habita*, dans HEFELE - HERGENRÖTHER - LECLERCQ 1917, p. 363 ; GAISSER (1999, p. 10) cite la *Epistola de honoribus illustrissimo ac reverendissimo gurcensi caesareo totius Italiae vicario urbem ingredientem habitis*. PARIDE DE GRASSI, T. III, p. 423. Après un éloge de Jules II, le poème exalte l'évêque et compare son entrée majestueuse au triomphe des généraux romains (v. 2 *dux*) ou à l'*adventus* des empereurs qui revenaient à Rome après des campagnes victorieuses. Dans ces vers tissés de références historiques et mythologiques, l'homme fort dans les armes et dans la parole, est assis dans un char en ivoire, la tête entourée par trois couronnes, suivi par les cardinaux et d'autres personnalités influentes, alors qu'une musique triomphale résonne de tous côtés. Toute cette importance lui fut attribuée car Lang - continue le poète - incarnait les deux âmes nouvelles de la figure du pape, le pouvoir impérial aussi bien que le désir de paix : *quae tua nun anima est, fuerat iam Caesaris, artus / ingressa aethereos, et numina tanta decori / Principi Italiae conservatura quietem* ». Comme dans un jeu de perspectives, l'imagerie de la Rome impériale se superpose sans cesse à la Rome chrétienne et papale. *En meus ingreditur Latium dux maximus armis / atque toga ; hunc sequitur Procerum concordia dives, / purpureisque Patres, et candida turba Potentum. / Auratis, tortisque comis venere Licambri, / Pannonii hic alacres frenis, phalerisque decori / conspiciuntur equi, spumis maduere lupati. / Tympana pars tundit, buxos pars inflat inanes, / Horrisonusque fragor volitat per amica tubarum / sidera, Maeoniis fumat et plausibus aether. / Talis Germanis venit Gurcensis ab oris, / Hinc Latii Proceres ; curru nitet altus eburno.*

416 ASCARELLI 1961, p. 68 -69.

417 TUMMINELLO (1883, p. 38) souligne que le poème était un amalgame de motifs que le jeune poète avait exploités auparavant dans la pièce en l'honneur de la belle courtisane et justifie ce déjà vu du fait que le poète avait dû travailler très rapidement à cause de la précipitation des événements et avait probablement réutilisé du matériel déjà disponible.

418 PASTOR 1926, p. 108-109.

manque pas d'esquisser les premiers motifs qui feront les thèmes politico-ecclésiastiques les plus débattus par la suite chez les réformateurs.

La lettre introductive adressée à l'ami Pierio Valeriano nous éclaire sur les circonstances de la composition : l'auteur se proclame *commune omnium gaudio confusus* en raison de l'événement festif et utilise le *topos* de *recusatio*, faisant preuve d'humilité et lui promettant de lui adresser des poèmes plus achevés, correspondant précisément ici à l'un des canons de l'art rhétorique. L'emblème pontifical sur la première page, la lettre à Valerianus et les quatre épigrammes qui closent l'œuvre en l'exaltant, en font un *libellum* destiné à une circulation restreinte, adressée au pape, à la cour pontificale et aux poètes gravitant autour d'elle. En voulant faire preuve de virtuosité poétique grâce son talent littéraire, la tonalité du texte repose sur un mode épique où toutes les traditions du genre, telles que les figures mythologiques, les comparaisons homériques, ou encore les prosopopées sont présentes.

Le poème s'ouvre à la manière d'un mythe à l'aspect triomphal : Léon est un nouveau Jupiter descendu sur terre pour apporter la paix et la prospérité. L'association mythique qui transfigure Léon en un père des dieux est accompagnée d'une référence à Rome, la ville qui a vu et qui verra encore un grand Empire naître sur sa terre en un temps cyclique⁴¹⁹. Rome *Martia* se réjouit d'accueillir le « visage saint » du nouveau pontife.

Le plan de l'énonciation est simple, le poète s'attache à décrire l'élévation du pontife sur un ton parénétiq ue, qui se traduit par une prière et une exhortation unanime à abandonner les armes et les combats impies de Mars à la faveur d'un retour des siècles d'or. Le mythe de *saecula aurea* renvoie à une autre époque, celle de la grandeur de Rome et se colore d'un ton virgilien en établissant une comparaison avec l'époque de l'empereur Auguste et la *pax romana* instaurée par les premiers Empereurs. Si la paix et la stabilité reviennent, les poètes pourront alors reprendre leur chant, en ces temps heureux, prophétisés par la Sibylle, qui n'avaient plus été chantés par les poètes italiens depuis que les guerres sévissaient sur la terre « Ausonia ». On découvre, comme un élément caractéristique de la rhétorique pontificale, que la Rome léonine avait surpassé en grandeur la Rome ancienne. Quelques vers précisent que le passé mythique est ainsi transfiguré dans le mythe du nouvel empire de la chrétienté.

De même, au v. 9, le poète esquisse rapidement la grandeur de la Rome ancienne et ses origines illustres. Le cortège triomphal, qui provient des ancêtres Étrusques reconnaît ainsi sa lignée et ses honneurs et retrouve la grandeur ancienne et perdue. La référence aux Étrusques n'est pas anodine. Egidio qui provenait de Viterbo, capitale de la *Tuscia* avait attribué une place toute

419 *Ibid.*, vv. 2-3 : *et sancto laetatur Martia vultu / Roma, triumphales iterum ductura quadrigas.*

particulière aux Étrusques sur le plan providentiel de l'histoire romaine⁴²⁰. Ce peuple, installé sur la rive gauche du Tibre avait été à l'origine d'un parcours historique qui, de l'époque des Synagogues, parvenait à l'Église romaine avec une continuité singulière. Rome se révèle être le point de convergence de toute l'histoire dont l'Empire romain n'était seulement qu'une préfiguration.

La proclamation se concrétise dans le *refrain* au v. 12 *Roma, tuum meritis decimum venerare triumphis*, qui scande à dix reprises ce panégyrique à l'instar d'un chant triomphal. L'usage de l'impératif exprime toute la détermination du poète à honorer le pape de ses mérites. Une acclamation joyeuse, que l'auteur ne manquera pas de réutiliser pour les épigrammes des *Coryciana*, décrit l'approbation universelle dans une succession rapide de cercles concentriques, qui issue de la patrie des princes, s'élève vers l'univers tout entier irradié de la lumière de Rome⁴²¹.

Suit un paragraphe d'importance conceptuelle en ce sens qu'il semble dévoiler pour la première fois l'empreinte des prophéties millénaristes et des allégories médiévales telles que les *vituperationes*, genre littéraire que Vitali avait déjà approfondi et qui avait été exploité admirablement par Battista Spagnoli⁴²². Une première référence aux monstres apparaît dans le contexte en relation avec les vertus de Léon : la terre doit cesser de produire des créatures monstrueuses qui gangrènent l'univers moral contemporain : par sa seule présence Léon purifiera le monde de ces présences effrayantes. Le poète s'attache ensuite à dessiner ceux qui seront les fonctions topiques du pape Médicis. Aux horreurs qui empoisonnent le monde, Léon oppose la mansuétude de son visage⁴²³. La caractéristique de la *suavitas* qui l'opposait au pape de la Rovere, était constamment présente dans les témoignages suivant l'élection, et *suavis* était l'une des devises associées au Médicis.

L'ambassadeur impérial Alberto Pio di Carpi avait bien remarqué la différence entre les deux personnalités lorsqu'il affirmait que Léon X aurait certainement été moins violent que le défunt. Une vie anonyme de Léon X, reproduite par Roscoe, le décrivait ainsi *hic facilis, mitisque, mansuetus omnibus videbatur*⁴²⁴. Selon les modalités du panégyrique, le poète commence à dérouler les qualités du *laudandus* par petites strophes successives, rythmées par les vers du refrain.

Léon est représenté tel Apollon chassant par sa lumière les maux infestant le monde, ce qui redouble l'évocation de *Medicus*, signe qui marque à nouveau l'allusion onomastique faite au nom de famille du pape et au blason pontifical⁴²⁵. L'association est également expliquée aux vers suivants. Léon doit apporter une médecine pour l'humanité souffrante et malade. Mais, à la différence des

420 O' MALLEY 1963, p. 10.

421 *Felicem patriam ! Felices principes tanto / hunc populum ! Hosque patres ! Felicia moenia Romae !*

422 BOUSCHAIRAIN 2003, p. 33.

423 v. 17 *mansueti hac fronte Leonis*.

424 Cfr. Lettres du roy Louis XII, p. 79 : *potius erit mitis ut Agnus quam ferix ut Leo, Pacis erit cultor magis quam belli, erit fidei promissorum servator religiosus, amicus Gallorum certe non erit, sed nec acer hostis ut fierat Julius*.

425 Voir *supra*, p. 10.

médicaments désagréables de parenté lucrétienne⁴²⁶, les *salutiferos...liquores* apportés par Léon seront plus doux que l'ambrosie. Cette association lumineuse n'est pas approfondie mais s'unit simplement à l'invocation festive dans laquelle le poète invite les citoyens à allumer des feux pour vaincre la nuit.

Dans le volet suivant, la glorification de Léon est présentée en la divinisation de sa personne, suivant l'un des clichés les plus traditionnels de la poésie panégyrique impériale. Ce qui se double enfin d'une référence plus spirituelle à la pureté du pontife, capable d'éradiquer les fraudes ainsi que les sentiments néfastes de l'esprit, allusion probable aux scandales d'abus dont furent accusés les pontificats précédents. Le poète s'attache, lui aussi, à styliser, sans le développer, le motif de la progression des Turcs vers l'Europe⁴²⁷. La figure du pape aimée de Dieu est placée au centre de la défense des Chrétiens.

Cela conduit le poète à prononcer une apostrophe qui invoque le réveil de la torpeur : l'avènement de Léon se réalise dans un monde endormi duquel il se réveillera, tel un nouveau Christ. Dans une autre référence à la clémence du pontife et à l'inclémence de son prédécesseur, les vices et les mauvaises actions doivent faire place à une seule et unique Vertu, celle incarnée par le pape. Elle est un instrument de la propagande Médicéenne, fonctionnant de pair avec la *Fortuna*⁴²⁸. De cette manière, les derniers vers sont une réappropriation du thème de l'âge d'or, traduit selon les termes traditionnels lucrétiens et virgiliens d'un âge mythique atemporel : quand les temps de Saturne renaîtront, la terre ne nécessitera plus le dur labeur mais produira, *sponte sua*, des moissons abondantes. On retrouve ici le traitement du mythe par Lucrèce, qui en avait fixé motifs et éléments stylistiques :

« assenza di ogni forma di agricoltura, nutrimento offerto dalla natura *sponte sua* [...], assenza di fuoco, vesti, ricovero, di costumi e di leggi »⁴²⁹.

426 LUCRÈCE, *De rerum natura*, I, 901-950.

427 Il ne faut pas défier le pouvoir du pape ; au cas où quelqu'un chercherait à envahir les « *Italos Penates* », la Chrétienté déploierait toutes ses forces (f. 3r) : *sunt animi, atque viri, et congesta pecunia, et auri / argentique ingentis pondus, sunt arma, ducesque, magnanimusque Leo, imprimis quem diligit ipse / ipse Deus. Leo tibi vincula, Turce, exitiumque feret.* L'apostrophe adressée au Turc sert à rendre compte de l'arrogance par laquelle ce peuple a porté atteinte à un si grand pontife. Ce mouvement porte en lui un rapprochement géographique avec l'Orient : une seule vertu pour un seul monde.

428 Voir p. 92-93 et p. 130.

429 PIANEZZOLLA 1979, p. 582-583.

Dans cette brève référence il n'y a pas d'allusion particulière à la fonction civilisatrice de cette paix mais les *saecula aurea* réitèrent l'intention exprimée en début du poème : renforcer l'éloge et la propagande.

« Enfin, après une longue période de temps, naîtront pour nous les siècles d'or ; sans qu'aucun cultivateur n'ait à le réclamer, il aura les moissons de la Mère éleusinienne, et, il cueillira les douces grappes et les présents de Lyée ; les ronces donneront du miel, les chênes une suer d'amome »⁴³⁰.

Ces vers dévoilent des correspondances systématiques, notamment lexicales, avec la *Bucolique* IV de Virgile comme il a été remarqué récemment par Houghton dans son livre consacré à l'étude des reprises du poème virgilien (*uva* = *Égl.* IV ; 29 ; *mella* = *Égl.* IV, 30 *sentibus* *Égl.* IV, 29 ; *sudabunt* IV ; 30 et *amomum* = *Égl.* IV, 25)⁴³¹.

La conclusion du texte nous éclaire poétiquement sur la légitimité d'une telle élection unanime, voulue par tous, jeunes et vieux, affirmant la dignité du nouveau *pontifex-rex*. L'invocation finale s'adresse à Dieu et aux astres : les cieux gouvernent les destins des hommes et en particulier celui de Léon : le poète évoque ici un long et glorieux règne du pontife mais aussi et surtout l'espoir que ce dernier puisse venir au secours des mortels. Cette conclusion nous paraît particulièrement caractéristique car elle reprend des éléments de propagande. Ces premiers ouvrages manifestent déjà l'adhésion du poète au classicisme d'empreinte académicienne où un dense appareil mythologique et le recours à l'*amplificatio* se marient aux grands classiques latins, notamment Virgile.

3) Une naissance monstrueuse en soutien au « monstrum » léonin

Le thème de l'*aurea aetas* ne reçoit pas seulement un traitement lumineux. Une année après la glorification de Léon X, le jeune poète en quête de reconnaissance sociale, entreprend une digression vers le genre littéraire des « monstres », grâce en particulier au texte intitulé *Teratorizion*⁴³².

430 VITALI, *f.* 3v : *O tandem o longo post tempore saecula nobis / aurea nascentur ; nullo poscente colono / Matris Eleusine fruges et palmite pleno. / Decerpet dulces uvas et dona Lyei ;/ mella dabunt sentes, sudabunt robora amomum.* Cfr. VIRGILE, *Georg.* I, 127-128 : *ipsaque tellus / omnia liberius nullo poscente ferebat.*

431 HOUGHTON 2019, p. 140-141.

432 Le titre *Teratorizion* équivaut à l'union de deux mots grecs : « τέρας » et « πίζα » = *portentorum origo*.

Récemment, des études ont mis en valeur les symboliques multiples et complexes de cette littérature ainsi que les liens possibles avec les contingences politiques de l'époque. D'après Ottavia Niccoli, l'engouement pour « les monstres » connaît un nouvel essor entre la fin du XV^e siècle et les années 1530, notamment en Allemagne et en Italie⁴³³. A l'origine, de nature populaire et ductile, destinée à une transmission orale et apparue dans un premier temps sous forme de « papiers volants ou opuscules », la production « des monstres » deviendra par la suite un genre littéraire à part entière qui impliquera des milieux divers, et ne manquera pas d'éveiller vocations et intérêts de la part des érudits et humanistes. Il s'agissait de réintroduire la divination classique et les thèmes liés aux prophéties millénaristes. Textes imprimés et illustrés de dessins fantastiques, les naissances monstrueuses, pouvaient s'inscrire dans une dimension prophétique, en se faisant porte-parole de la colère divine.

Mais, parallèlement à cette première lecture, « les monstres » contenaient aussi un message politico-prophétique plus dissimulé qui allait constituer un élément « actif » de propagande. Assurément, la prolifération de cette « sous-littérature » devait être liée aux guerres répétées et à l'insécurité permanente auxquelles les états italiens étaient soumis à cette époque, en alimentant les fantaisies populaires et une peur irrationnelle. Ainsi, dans ce contexte agité, le *monstrum, vox media*, créature monstrueuse et merveilleuse à la fois, peut se définir comme un signe admoniteur mais également comme une prémonition de catastrophes. Dans ce dernier cas, il pouvait incarner une fonction sociale et traduire la complexité des événements présents. La notoriété de ce genre, comme l'a bien expliqué Ottavia Niccoli était certainement liée à sa flexibilité : on pouvait en donner des lectures diverses et pour le milieu romain, cela s'accordait probablement à la reviviscence de la divination classique. Par ailleurs, les *monstra* pouvaient constituer un élément significatif du débat politique et de la formation de l'opinion publique. Toujours attentif à s'imprégner des tendances de l'époque, le jeune panormitain s'était fait remarquer dans ce genre particulier l'année précédant l'élection du pape Médicis par un poème qui fut imprimé rapidement et en deux éditions successives en 1512, à Erfurt et à Nuremberg.

Le *de monstroom natom* est un poème en hexamètres de six pages⁴³⁴. Le texte est centré sur la représentation poétique du « monstre » prodigieux de Ravenne, une créature singulière, féerique et humaine à la fois, qui aurait vu le jour dans la ville qui avait été le théâtre de la tragique bataille des

433 NICCOLI 2007, p. 55 et sv.

434 NICCOLI, *ibid.* p. 50 : *r4 Impressum Erphoridiae Per Mattheum Pictorium Anno novi seculi XII Menisis Iulio*, précédé par une épigramme *ad lectorem*. Il est précédé par une lettre de Carlo Portellus, qui déclare avoir volé l'opuscule pour le faire imprimer, une convention littéraire bien établie, et suivi par une épigramme en distique d'un autre poète, *Franciscus de Baetiis Hispanus*, au 4 v. Ce texte devait avoir eu deux éditions successives, l'une à Nuremberg et l'autre à Erfurt typographié par *Mattheus Pictorius*.

armées impériales opposées aux Français⁴³⁵. Sa renommée fut si immédiate (même Érasme allait en posséder une copie⁴³⁶), que les exemplaires se répandirent d'emblée en dehors de l'Italie.

Le poème de Vitali contient une image iconographique du monstre, fruit de l'élaboration de sources diverses⁴³⁷. Au-delà de l'érudition mythologique, le poème présente une allusion au conflit entre l'Église romaine et les Français représentés comme un monstre horrible à deux têtes⁴³⁸. Cela rappellerait le schisme qui avait récemment divisée la communauté chrétienne en deux : le *conciliabulum* de Pise, voulu par Louis XII et le Latran V, réponse de l'orthodoxie catholique.

Comme le *conciliabulum*, cette bête effrayante serait dépourvue de mains et de tête et incapable de marcher. Jupiter, descendu de l'Olympe, préfigurerait à son tour le Concile Latran⁴³⁹ chargé de défaire les Français, incarnés ici en d'horribles géants⁴⁴⁰. En escaladant la montagne sacrée et en faisant appel à des outils tant spirituels que militaires, ces derniers contrecarraient le pouvoir de la lignée de Jupiter. Ainsi, Ravenne, une ville qui avait été fleurissante et fertile sous le pape Jules II, devenait soudainement le théâtre d'une naissance monstrueuse voulue par Dieu⁴⁴¹.

Toutefois, le poème se termine symboliquement sur une note positive : le vœu de vents favorables à la politique impérialiste et anti-française de Jules II, dans un moment d'instabilité politique⁴⁴². Marcello Palonio, un aristocrate romain dont nous parlerons par la suite⁴⁴³, avait déjà fait une allusion à un monstre à deux têtes « *gemino capite* » dans une glose de son célèbre poème sur la bataille de Ravenne. Étant donné que l'humaniste avait connu Vitali et fréquentait les mêmes cercles culturels, il est fortement probable qu'il se réfère à l'œuvre du poète sicilien. Cela vient rapprocher le *de monstro nato* des cercles culturels proches de la Curie, et l'utilisation calculée que ces milieux en firent. C'est en effet à Rome que, selon la Niccoli, les *monstra* remportèrent le plus grand succès, précisément en vertu de la lecture politique que l'on pouvait en faire. Dans ce contexte particulier, il

435 La naissance d'une créature anormale fût une révélation qui pénétra insidieusement les esprits et l'imaginaire collectif des couches populaires d'une part mais aussi des plus élevées.

436 L'itinéraire de la renommée de ce monstre et de ces feuillets volants qui l'illustrent est significative : de Ravenne à Rome et Florence, pour se diffuser rapidement jusqu'en Europe. Rome filtre les événements prodigieux transmis par cette littérature et en organise la diffusion et la manière dont le message sera reçu. NICCOLI 2007, p. 55, note 23.

437 Le poète se réfère à une iconographie traditionnelle faisant écho aux éléments merveilleux tirés du Moyen-âge : le monstre avait une tête de lion, des ailes des chauve-souris et une patte de grenouille : l'image et la poésie se répondent réciproquement.

438 MONCALLERO 1962, p. 148-149, note n. 3 superpose la lecture de *de monstro nato* et de le *Teratorizion*.

439 *Ibid.*

440 *Baethyca tartareis tellus subcincta venenis, / Gallica monstiferis ornataque terra figuris [...] / Heu pia Religio monstrum te cernimus atrum.*

441 *Est placidis campis tellus decorata Ravenna / fertilis, umbrosa cui spirant dulcis sylvis / poma, sub ingentis pedibus ditissima Iuli. Et pater omnipotens Monstrum mirabile dictu / humano generi dedit, in quo Iuppiter et Dis, Neptunus Iunoque suis non abfuit armis.*

442 Selon le poète, en 4r le dieu omnipuissant envoie ce prodige en avertissement. Rome ne doit pas le craindre, au contraire, les astres lui sont favorables, et la rend souveraine de la nouvelle Thulé, - les Amériques - qui doivent en retour lui reconnaître son pouvoir. *Haec pius omnipotens misit portenta petenti / Nec vereare, petunt nam tua funera Parcae / Sidera in alternum vergunt sua numina regnum / ipsa favent romanis sedibus, et te / excelsam faciunt divi sub nomine Iuli / terrarum scoeptrum regumq. hominumque. reportent / serviat ipsa tuis scoeptris novissima Thule.*

443 Voir *infra*, p. 129-130, 172.

ne nous semble pas étonnant qu'une naissance monstrueuse soit enregistrée à Rome au début de mars 1513⁴⁴⁴. C'est ainsi que l'année suivante Vitali s'essayait de nouveau à la littérature monstrueuse dans un second poème, le poème *Teratorizion*, qui venait d'être édité par l'imprimerie Mazzocchi en 1514⁴⁴⁵.

La préface dédicacée au cardinal Adriano Castellesi était déjà significative quant à l'orientation du texte. Ce dernier fut un personnage aventureux, il avait joué un rôle prépondérant dans l'élection de Jean de Médicis mais était tombé en disgrâce en 1517, lors de la conjuration des cardinaux qui avaient mis en danger le pontife⁴⁴⁶. Pierio Valeriano, ami de Vitali, avait également dédié à ce prodige monstrueux un bref poème : *de Portento pueri ab alterius umbilico pendentis*, en *Hexam. f. 65r-v*. Dans ce texte singulier l'humaniste bellunois, qui avait célébré le *Teratorizion* par une épigramme⁴⁴⁷, nous fournit d'autres indications intéressantes quant au monstre né en Gaule (*orta in Gallico tamen solo*), métaphore d'un concile absolument inutile car dépourvu de tête et de membres ; la tache de Léon est pourtant à l'instar d'Héraclès, de convoquer le Concile de Latran pour défaire les monstres et par là même, racheter la Chrétienté⁴⁴⁸.

Le *Teratorizion* est axé sur une présence monstrueuse qui s'est manifestée en France et qui a eu un grand retentissement : l'apparition d'un jeune homme qui portait dans sa poitrine une excroissance macabre et hideuse, un torse humain dépourvu de membres, un véritable « *monstrum* », être prodigieux, tant horrible que merveilleux.

Le contexte reprend la formulation antiquisante et académique du *De monstro nato*. D'amples préambules mythologiques recréent le scénario : le poème s'ouvre sur la guerre qui oppose la Gaule et l'Italie. Cette dernière personnifiée en une femme, éprise de douleur, monte sur l'Olympe et invoque Jupiter, le roi des dieux, qui convoque immédiatement un concile avec la Nature pour effrayer et réprimander les mortels. Puis, les furies promettent de faire naître des monstres doubles, de haut en bas⁴⁴⁹. Le dieu infernal Achéron prophétise que la Terre engendrait un prodige qui

444 NICCOLI (2007, p. 55) cite un opuscule de quatre cartes : *Ioannis Battista Ruberti Pegasei, Monstrum apud Urbem natum*, imprimé à Rome par Marcello Silber.

445 ASCARELLI 1961, p. 68-69 ; 82-83. NICCOLI 2007, p. 87, note 79.

446 FRAGNITO G., *DBI*, Vol. 21, 1978, sv. « Adriano Castellesi » ; ASCARELLI 1961, p. 77-78.

447 TUMMINELLO 1883, p. 73 : « *Non monstrum mihi est monstrum aliud, / solum at mihi monstrum Iane, quod es vates tam bonus ante diem* ».

448 ASCARELLI 1961, p. 82 : « L'idea di comporre un poemetto sull'origine dei portenti dovette presentarsi al Vitali quando, in occasione delle feste per la venuta in Roma di Leone X, tra le tante persone che affluivano nella città vi fu un tale che esibiva un giovane mostruoso. Sullo stesso argomento aveva scritto un poemetto Gianbattista Roberti Pegaseo

449 *Teratorizion, f. Aiv : Trans Alpeis vesana Fames, regnique cupido / fugerat, obscoena populosque affecerat omneis / proluvie, iam tela dabat, iam Gallia forteis, / indomitosque viros, iam ferrea limina Iani / frangere bellipotentis, et arma afferre cruenta / aede sacra, Mars circumfuso effervere ferro, / Iamque rudes galeas, et tela Libystidis Ursae / abdita pelle parare, et cornibus aere retortis / arietibus scalas mistas, et prompta ruendis / argumenta altis muris, peffundare et arces / apta ciere viros in tristia fata ruenteis : casibus Italiae iam detestanda minari / omnia, proh diffusa lues, scelerataque habendi / luxuries, quae tanta hominum discordia ? regnum, / regnum iura facit per se, cumulata cruore / oppida pugnantur, scelus omne fovetur in armis / vi captis, taleisque fugit Tritonia turmas.*

émerveillera tous les mortels. Une fois le dernier appel de la Nature entendu par l'Orque et la Mégère, les forces naturelles maléfiques se voient déchainées en une libération sur terre de monstres infernaux. Puis, dans cette mise en scène chaotique dans laquelle les éléments de la Nature s'entredéchirent, une fracture résulte de cette lutte. Et voici que de la brèche apparaît l'enfant au développement fulgurant et qui évolue prodigieusement en homme, portant toutefois dans son cœur une abomination.

Comme Moncallero l'avait déjà suggéré en son temps le prodige soutiendrait les décisions de la politique pontificale : l'enfant préfigure ici encore le concile schismatique sans tête ni mains⁴⁵⁰. Comme dans le *De monstro nato*, l'être monstrueux, le *portentum*, est suivi dans ce texte par un vœu vibrant de temps plus heureux sous-entendu dans une perspective léonine. C'est à ce moment que, sortant d'une grotte, trois femmes prédisent au jeune homme un bonheur à venir. Aussitôt, le poète nous explique l'allégorie déclarant explicitement ce qui était simplement préfiguré dans le *De monstro nato* : l'élection d'un pape « conciliateur » et l'idée d'une nouvelle époque de paix permettaient aux poètes de se lancer ouvertement dans une affirmation de message promotionnel :

« Donc, autant que le Romain a perdu des empires et des hauteurs, autant ce tronc manque de membres, autant il n'a pas de bras. L'Europe est la tête, et toi, misérable Propontide et Afrique, vous avez été la main la plus humble pour tous les autres membres.

Ô Léon, ta Rome t'appelle, ô grand prince des hommes, sois des Dieux et des hommes et père des terres : les dieux commandent partout d'être à ton service ».

Ce corps a pour tronc une Rome démembrée dont l'Europe serait la tête, la Propontide et l'Afrique les deux mains. Le poète souhaite que Rome puisse se rendre maître d'autant d'empires qu'il manque de membres à ce corps. Ensuite, il s'adresse à Léon en l'invoquant comme celui qui aurait rendu la tête et les mains à ce tronc et aurait rétabli la domination universelle de Rome. Les deux axes, pape et roi, spirituel et temporel, qui étaient juxtaposés dans le premier poème, coïncident ici parfaitement dans l'incarnation d'un pouvoir unique. Le poète sicilien est sensible à l'intérêt particulier envers les *monstra* qui se fait sentir à Rome dans les milieux proches notamment de l'Académie. Il exploite ainsi cette thématique pour en faire un premier hommage, encore indirect mais déjà efficace, du restaurateur de la paix, en le concluant par une exhortation à l'âge d'or. Le pape doit, selon le poète, redonner un aspect humain à cette créature, lui rendre « une tête » et « des

450 MONCALLERO 1962, p. 149.

mains ». Pour garantir la paix, Léon X doit accomplir un tour de force visant à « contraindre les âmes impétueuses en guerre », en imposant les droits des ancêtres sur les terres perdues :

« Des profondeurs Jupiter resplendit pour toi de son étoile toute-puissante, toi qui, à travers les armes, les héros et les fracas martiaux, et malmené par un âpre destin, arraché à ta patrie, considères les droits déshonorés de tes pères et les terres amples que ton peuple a perdues, maintenant, tu soutiens tes droits, du haut de ton siège doré, et avide tu entoures les peuples sauvages et les cœurs passionnés par la guerre de chaînes resserrées.

Car tu as les forces et la puissance insufflée par les dieux d'en haut, ajoute, pieux, une tête à ce buste, mets des bras sur les mains et fais que ses membres soient unis à leurs propres formes, mais à moi manquent déjà les forces dans ma poitrine languissante, et Phébus me lie la bouche et ferme ma gorge ouverte en secouant mon cœur violent par une puissance terrible.

Mais, toi auquel le royaume de l'Olympe toujours brillant obéit et tout ce qui est conservé dans le monde immense, chasse tant de furies du destin, fais que la fureur impie s'en aille ! Que les guerres et la force inopportune des armes s'éloignent ! »⁴⁵¹.

Or, c'est une autre forme d'apologie de l'*aurea aetas*, plus subliminale, moins manifeste, mais tout aussi efficiente dans les milieux curiaux que Vitali fréquentait volontiers⁴⁵². L'indice incontestable de l'engouement pour cette littérature apparut lors du sermon d'inauguration d'Egidio da Viterbo lors de la séance d'ouverture du Concile de Latran 1512. L'augustinien interprétait la fréquence des « naissance monstrueuses »⁴⁵³ comme un signe manifeste des conditions de décadence et de corruption du clergé à cette époque :

451 Répéré à la bibliothèque Angelica, dans le recueil C4, joint par erreur au fascicule de *Calliope* de Scipione Buongallo ; ». VITALI, f. II : *penitus tibi Iuppiter astro / emicat omnipotenti, qui per et arma, virosque / per miseros Martis fremitus, perque aspera fata / direptus patria extorris foedata tuorum / iura patrum aspiceres, amissaque gentibus arva / ampla tuis, solio nunc et sublimis ab aureo / iura foves, populosque feros, animosaque bello / pectora correptis avidus constringis habenis. / Nam tibi sunt vires, superisque afflata potestas / huic pius adde caput, manibusque impone lacertos / Et sua cum propriis iungantur membra figuris / Sed mihi iam desunt languenti pectore vires, / Phoebus et ora ligat, faucesque accludit hiantes / Excutiens rapidum furiali numine pectus. At tu cui paret semper fulgentis Olympi / Regia, et immenso quicquid servatur in orbe / Hinc age tot furias fati, furor impius absit. / Bellaque et armorum vis importuna facessat.*

452 Comme le premier poème évoquait un consentement à la politique impérialiste pontificale sous le signe d'une prophétie monstrueuse, le second exprime l'adhésion claire aux thèmes récurrents de la propagande pontificale mais sous une forme dissimulée.

453 NICCOLI 2007, p. 70 cite l'*Oratio prima Synodi Lateranensis habita per Egidium Viterbiensem*, Roma, 1512 ; Cf. O'REILLY 1977, p. 202-203.

« Quand notre religion, notre foi ont-elles été plus méprisées, même par les gens de conditions plus basse ? Quand y a-t-il eu dans l'Église un schisme plus désastreux ? Une guerre plus malheureuse ? Des ennemis plus puissants ? Quand y a-t-il eu des signes plus effrayants au ciel et sur la terre ? Plus de massacres ou des combats plus sanglants » ?⁴⁵⁴

A cette occasion, son intervention provoqua une forte impression et rencontra un grand succès auprès des clercs présents. Ceux qui avaient pu y participer relatèrent son discours passionné pendant lequel ils ne purent retenir leurs larmes. Cette relecture morale et religieuse des monstres, qui reliait directement le phénomène à la corruption morale de l'Église, ne laissèrent pas indifférents les autres humanistes qui fréquentaient l'augustinien, notamment Vitali qui entretenait avec lui des relations étroites. Dans son entourage, « les monstres » deviennent un élément significatif du débat politique, documentant la formation d'une sorte « d'opinion publique » dans une époque troublée. Comme le *De monstro nato*, le *Teratorizion* est lié à la contingence politique et fournit une interprétation politique des événements du moment : les deux poèmes sont la réponse romaine à la pseudo-littérature monstrueuse de nature morale et religieuse, de caractère farouchement anti-romain⁴⁵⁵, qui s'étendra par la suite dans les milieux de la Réforme protestante⁴⁵⁶. Ce faisant, le poète sicilien adhère pleinement au programme de la politique pontificale, qui avait prôné le Concile comme réponse politique et religieuse à la crise qui sévissait à Rome.

Finalement, à la lumière de ces premières œuvres nous mettons en relief les liens et les affinités idéologiques que Jean François Vitali avait établis avec les personnalités les plus influentes, qui gravitaient toutes dans le cercle de Goritz, que ce soient Marcello Palonio⁴⁵⁷ et Egidio da Viterbo par leurs proximité idéologique, ou Angelo Colocci, qui relevait d'un cercle « antagoniste »⁴⁵⁸. C'est ainsi que notre poète avait franchi une étape décisive dans ses objectifs d'insertion dans les milieux académiques de la capitale.

454 HEFELE - HERGENRÖTHER - LECLERCQ 1916, p. 347, RAYNALDI, *Annal.*, *ad ann.* 1512, n. 40. « Quand ils apparurent en nombre et d'aspect si horrible des monstres, des merveilles, des prodiges et signes des menaces célestes et de la terreur sur terre ? Quand y-aura-t'il une bataille plus sanglante que celle de Ravenne ? Cette année la terre a été plus souillée de sang que de pluie ».

455 Par ailleurs, la diffusion qu'ils eurent dans les régions transalpines est documentée dans la copie possédée par Érasme.

456 NICCOLI 1987, p. 68.

457 M. PALONIO, *Clades ravennas*, Roma 1513, *f. iiii*. Dans NICCOLI 2007, p. 62 et sv.

458 *Vedi infra*, chapitre VI.

Chapitre IV

L'évolution de l'*aurea aetas*

A. Les pasquinades : l'autocritique permanente des cercles proches au pouvoir

« Écoutez, vous les grands : la liberté, à Rome, est aujourd'hui très grande ; chacun écrit ce qui lui plaît ; il est aujourd'hui possible de louer ou d'attaquer les mœurs impunément : si grand est le charme de l'éloquent Pasquin! Mais si par hasard tu oses quelque chose de spirituel ou de trop fin, c'est supprimé, de sorte qu'il n'y a aucune place pour le vrai dans la Ville. Voici donc ce qu'est la liberté à Rome ; ô vanité des temps! Ce n'est pas de la liberté, mais un pesant esclavage » !

Ulrich von Hutten⁴⁵⁹

1) Les pasquinades : un « genre particulier »

Le mythe de l'*aurea aetas* et l'hommage rendu au nouveau pape touchent également le genre si peu conventionnel des Pasquinades, satires d'occasion apposées à Rome au socle de la statue de Pasquin. La rhétorique de l'âge d'or prend ainsi un tournant satirique. Le soi-disant « Pasquin » est une statue mutilée⁴⁶⁰, qui fut recueillie par le cardinal Oliviero Carafa en 1501 dans les travaux de restructuration de la place et qui encore de nos jours domine le croisement contigu à Place Navone,

459 ULRICH VON HUTTEN (HUTTENUS), *Ulrichi ab Hutten equitis germani opera quae extant omnia* 1822, Vol. 2, p. 434. AQUILECCHIA, dans MARUCCI, MARZO et ROMANO 1983, p. XV-XVI.

460 GNOLI D., *La Roma di Leone X*, « *Le origini di Mastro pasquino* », Roma 1890, et GNOLI D., *La Roma di Leone X*, p. 164-184; REYNOLDS 1985, p. 182-3. ROMEI 1995, p. 2. Pasquin est en réalité le reste d'un groupe sculptural mutilé, un Ménélas qui soutient le cadavre de Patrocle dont l'aspect bizarre a suscité la curiosité et l'imagination des Romains. L'origine du nom est tout aussi mystérieuse et s'est prêtée à des attributions ingénieuses quant curieuses des personnages disparates, issues de l'imaginaire populaire.

adossé au Palais Braschi (alors Orsini)⁴⁶¹. Figure iconique de statue « parlante », devenue le signe emblématique d'un genre poétique qui se développa au début du XVI^e siècle mais dont l'origine était bien plus lointaine⁴⁶². L'origine des pasquinades est bien connue : le 25 avril, le jour de Saint Marc de chaque année un concours d'improvisation poétique se déroulait autour de la statue, déguisée en un dieu du panthéon romain, toujours changeant, en accord avec le thème d'actualité proposé ; les auteurs anonymes, pour la plupart des étudiants du *studium*, s'exerçaient sur un thème satirique et de critique sociale en rédigeant des textes poétiques succincts et salaces en langue latine ; ces poèmes étaient ensuite affichés et exposés tout autour du marbre et circulaient amplement auprès de la population. Sélectionnés et recueillis par la suite, ces textes polémiques en poésie et prose se virent publiés puis diffusés sous forme de pamphlets de peu de feuillets, d'abord en latin, ensuite en vernaculaire. Ils devinrent ainsi un élément très distinctif « des usages romains » au début de XVI^e siècle, se détachant de l'originelle fonction scolaire en acquérant un caractère de plus en plus mordant, devenant par la même une expression d'un sentiment de mécontentement général. En faisant preuve d'un sentiment anticlérical prononcé, ces auteurs des moqueries et piques s'attachaient à ridiculiser les papes et les membres de la Curie en nommant par exemple la corruption du clergé, et ceci sans ménager leurs cibles.

Un « genre » à part, considéré pendant longtemps comme l'expression la plus franche et improptue de revendications d'origine populaire, exprimée en vernaculaire. Ce n'est qu'à partir de recherches récentes qu'on a redéfini la nature « érudite de ces pamphlets véhéments qui étaient issus du même milieu culturel que celui qu'ils contestaient le plus farouchement. Déjà Domenico Gnoli, après avoir étudié les préfaces aux diverses éditions, avait souligné la présence d'une figure normalisatrice et régulatrice des multiples distiques issus de la veine satirique des étudiants de l'Académie, ensuite répandue dans les cercles culturels liés aux milieux curiaux qui proliféraient à Rome : la préface du recueil du 1510, sorti de la typographie de Jacques Mazzocchi, « *Romanae Academiae Bibliopola* », fait mention d'un certain Donato, le professeur garant de l'initiative annuelle, qui aurait été comme le « régulateur et l'âme de la fête », car responsable de recueillir et « coudre » les vers « qui louèrent toujours qui ne le mérite pas »⁴⁶³. Sur la base d'informations variées⁴⁶⁴, Gnoli met en lumière le rôle emblématique de ce professeur excentrique et bavard gravitant

461 En réalité, la coutume d'afficher des affiches infamantes dans des lieux publics était répandue bien avant le XVI^e siècle et des lieux stratégiques, le Palais Apostolique, Campo dei Fiori, le Pont Saint Ange se remplissaient des feuillets sarcastiques et de blagues en vers.

462 ROMEI 1995, p. 2 relève que la satire existe à Rome bien avant que Pasquin et n'est pas d'origine populaire. Des satires salaces d'ambiance curiale remontent, selon le chercheur à la fin du XIII^e siècle.

463 GNOLI 1938, p. 169-170 ; NICCOLI 2005, p. 37-38.

464 Ces notices sont tirées principalement du *diarium* de Paride de Grassi et du recueil épistolaire de Sadoletto et d'une ode (..) de Philippe Béroalde : GNOLI, *ibid.*

autour des milieux académiques, et qui était proche d'Oliviero Carafa et de Léon X⁴⁶⁵ tout à la fois, auteur et éditeur de « *gratas ineptas* »⁴⁶⁶, selon Jacopo Sadoletto. L'érudit parcourt donc l'évolution des pasquinades au fil des années et souligne leur fonction de recueillir et refléter, comme dans un « miroir », l'humeur de la société et de son temps, tout en étant intrinsèquement liés à la physionomie singulière de la ville papale. Le savant retrace ainsi une histoire des pasquinades : jusqu'au 1527, elles auraient été l'initiative de poètes romains dans le cadre des concours littéraires à caractère scolaire. Ensuite, elles seraient devenues des produits plus radicaux, résultat d'un anticléricalisme plus marqué et, par ailleurs publiés en Allemagne par des poètes proches des milieux réformateurs. Pasquin était ainsi devenu le porteur singulier de l'actualité politique.

André Chastel, dans son ouvrage sur le Sac de Rome, avait défini les pasquinades comme « une sorte d'autocritique permanente, qui émanait souvent de personnalités proches du pouvoir ». L'historien avait dès lors remarqué le caractère « romain » de ces « excès verbaux » par rapport à d'autres dénonciations bien plus virulentes qui provenaient des régions transalpines⁴⁶⁷.

Au cours de plusieurs essais consacrés à cette production particulière, Chiara Lastraioli s'est attachée récemment à étudier les liens des pasquinades avec d'autres « productions de circonstance difficilement classables et nuancées » de consommation immédiate ; elle a, par ailleurs, approfondi particulièrement la différence entre les pasquinades romaines, fruit des tensions et du mécontentement interne aux milieux curiaux, et les textes satiriques produits hors de Rome en fonction anti-romaine, expression directe de l'anticléricalisme et des thèmes de la propagande protestante. Dans cet essai l'auteure a analysé les dérivés du genre, via les œuvres d'étrangers qui avaient résidé à Rome tels que ambassadeurs ou témoins, et qui exportèrent le modèle « pasquinesque » en Europe⁴⁶⁸, en particulier dans les régions germaniques⁴⁶⁹.

Dernièrement, trois importantes éditions ont apporté une sérieuse mise au point de ce genre singulier, en précisant le parcours des pasquinades dans le contexte romain⁴⁷⁰. L'étude se portait particulièrement sur les poèmes en langue vernaculaire et la riche production en latin, de caractère officiel, provenant principalement de la décennie léonine, demeurée jusqu'alors en grande partie inexplorée. Ainsi, Valerio Marucci, Antonio Marzo et Angelo Romano ont ainsi retracé le parcours

465 Selon Paride de Grassi, en 1509 Donato fut chargé de tenir un sermon dans la chapelle pontificale, devant le pape et la cour, le jour de l'Ascension, in GNOLI, *ibid.* p. 170.

466 SADOLETO, *Epist. Fam.* I, ep. 106.

467 CHASTEL 1984, p. 11 : « Rome, vue ou imaginée de loin, était de plus en plus l'objet d'une dénonciation globale, sans nuances, amplifiée par la perspective eschatologique, qu'une partie de la chrétienté associait maintenant à la crise européenne, aux troubles de l'Église ».

468 Parmi ceux-ci, Ulrich von Hutten, François Rabelais et Joachim du Bellay.

469 C'est aussi l'angle d'approche de l'historien Giorgio Caravale, qui a étudié la délégitimation anticléricale et anti-romaine qui caractérisa la crise religieuse en Italie après le Sac de Rome et qui prit la forme des pasquinades railleuses, recueillies dans une anthologie établie et éditée par l'humaniste piémontais Celio Secondo Curione, les *Pasquillorum tomi duo* (1544).

470 MARUCCI, MARZO et ROMANO 1983 ; MARUCCI 1988 ; MARZO 1990.

de ces textes plurivalents ainsi que leur diffusion. Malgré l'effervescence d'études concernant les collections en vernaculaires, les pasquinades en latin n'ont pas encore retenu toute l'attention qu'elles méritent, à l'exception de quelques études isolées.

Particulièrement intéressant encore dans le cadre de notre recherche, est un essai de la chercheuse Anne Reynolds⁴⁷¹. En partant de l'analyse des premières éditions des pasquinades, la chercheuse met en relief le rôle important joué par le cardinal Oliviero Carafa dans les premières éditions du concours. Le napolitain était en effet un homme pieux et très influent, il avait joué un rôle important au sein du milieu curial et académique romain, ce qui devait se répercuter sensiblement dans le choix des textes et dans l'esprit de ce concours poétique dès son début, en orientant et contrôlant cette production satirique vers une voie moralisatrice.

Dans ce cadre il nous semble caractéristique qu'une manifestation, qui se désignait comme la satire des papes et du clergé puis le précurseur d'un mouvement spiritualiste pré-réformateur ait été à l'initiative d'une personnalité engagée sur le versant réformateur et dont le destin était déjà entrelacé à celui des Médicis⁴⁷². Le cardinal dominicain en effet, que nous avons déjà rencontré en tant qu'hôte d'exception du secrétaire papal Jacopo Sadoletto⁴⁷³, était un membre de premier plan de la Curie et interlocuteur privilégié des pontifes, homme d'une intégrité morale reconnue et admirée par ses contemporains. Protecteur de l'Ordre des dominicains depuis 1478, chargé des missions diplomatiques complexes par Sixte IV et Alexandre VI, Carafa fut particulièrement impliqué dans le processus de réforme de l'Église, dont le but était d'enrayer l'état de corruption morale qui régnait alors sous le pontificat du pape Borgia. La biographie de Carafa nous offre un élément qui nous paraît particulièrement illustrant : depuis son arrivée à Rome, le cardinal napolitain offrit à Savonarole protection et soutien⁴⁷⁴, quitte à se retrouver dans une position inconfortable au sein de la Curie romaine. En outre, Carafa n'incarnait pas seulement les idéaux humanistes centrés « sur une valorisation de l'Antiquité et une renaissance intellectuelle ». En tant que tel, il était également le père d'une *familia* d'humanistes qui, pour avoir vécu à Rome à l'époque d'Alexandre VI, connaissait la corruption et la dépravation des mœurs parvenue à son comble. Carafa croyait en la nécessité et

471 REYNOLDS 1985, p. 183.

472 F. PETRUCCI, *DBI*, Vol. 19 (1976). Carafa avait été en très bons termes avec le Médicis, une amitié de longue date l'unissait à la famille florentine depuis les temps du Magnifique. Un lien qui était scellé, sur le plan iconographique, par l'extraordinaire chapelle funéraire de Sainte Marie sur Minerve, que Carafa avait commissionnée au maître de Botticelli, Filippo Lippi : dans un ensemble flamboyant de couleurs imitant le Paradis, le cardinal Carafa apparaît en acte de soumission, et sur le côté droit les deux cousins Médicis, Jean et Jules, destinés à la papauté font leur apparition sur la scène. Pour compléter le réseau des symboles, un ensemble de ces derniers intervient, dont la carafe et l'olivier qui apparaissent avec l'emblème des Médicis, de même la bague surmontée d'un diamant, signe iconographique des valeurs religieuses et morales du cardinal aussi bien que de ses liens « terrestres ». Le patronage de l'influent dominicain, membre engagé de la Curie, est un élément très significatif pour saisir la valeur profonde des pasquinades dans le contexte littéraire et sociale de l'époque léonine.

473 Voir *supra*, p. 36-38 ; *infra*, p. 308-310.

474 R. DE MAIO, *Savonarola e la Curia romana*, Rome 1969.

l'urgence d'une réforme de l'Église. De ces prémices, il apparaît que la statue de Pasquin ne représentait pas seulement un élément passif de l'architecture urbaine mais « a static symbol of Carafa's own prestige, in social as well as cultural and ecclesiastical terms [...] a potent symbol of the power of patronage to direct and control cultural activity ». D'abord improvisées par des étudiants et en rien « populaires »⁴⁷⁵, les pasquinades furent institutionnalisées après la mort de Carafa en 1511. Les textes produits lors de la manifestation étaient sélectionnés et confiés aux soins de l'expert typographe papal Jacopo Mazzocchi ou du typographe français Étienne Guillery, déjà responsables des premières éditions soumises au cachet papal.

Dans un deuxième temps, la tradition d'afficher des textes se consolida. Les auteurs n'étaient plus de jeunes étudiants mais des hommes de la Curie ou proches d'elle. Issue d'une manifestation, produit d'une culture de l'éphémère et du spectacle, la poésie de « Pasquin » devient ensuite la « poésie de l'infamie », un mode d'expression satirique très populaire, qui se répand ultérieurement et contribue à affirmer et à divulguer, par antiphrase, l'image publique des pontifes et des hauts membres du clergé.

C'est ainsi que le genre sort des bornes de l'Académie et du cadre de la manifestation annuelle pour devenir un genre à part entière, destiné à se répandre à plusieurs niveaux de la société. D'une part, avant d'être publiés, les poèmes d'improvisation passaient à travers plusieurs phases de légitimation et sélection orchestrée par le « personnel » responsable de l'édition officielle, et donc épurée de ses attaques les plus virulentes : Pasquin disposait ainsi d'un protecteur officiel, un secrétaire (professeur du *Studium*) et un éditeur qui détenait l'exclusivité de la publication⁴⁷⁶. De ce crible sélectif « un Pasquin » officiel ressortait de la purge autoritaire, pour devenir un amalgame de vers scolaires, inoffensifs et académiques. D'autre part, et ce notamment pour les poèmes en vernaculaire, à partir du pontificat d'Alexandre VI et de manière plus marquée durant le gouvernement de Léon X, un grand nombre de textes sort des limites de la production officielle pour exprimer le ressentiment que la corruption du clergé suscitait, non sans des connexions profondes avec les courants hérétiques et les textes d'Érasme.

475 LASTRAIOLI 2003, p. 7 ; NICCOLI 2005, p. 36.

476 ROMEI 1995, p. 3.

2) Léon X dans les pasquinades : Léon X, Apollon et l'*aurea aetas*

De cet état des travaux il paraît nécessaire de rétablir les coordonnées de cette production hétérogène et stratifiée, en tant qu'elle véhicule en son sein des valeurs complexes, parfois opposées, de critiques sociales mais aussi de propagande pour finalement devenir expression du *consensus*.

Quand Léon est élu au trône pontifical, Pasquin devient un instrument tout aussi ductile et flexible de diffusion de son idéologie. Légitimé par les typographes officiels, financés par des mécènes puissants et influents au sein de la Curie et du Concile tel que Carafa, ce Pasquin moins connu se montre alors un instrument vigoureux de propagation des thèmes d'actualité. En effet, la statue de Pasquin changeait de forme chaque année en se déguisant en nouveau dieu du panthéon romain, ce qui le plaçait en symbole puissant de métamorphose protéiforme, apte à communiquer des valeurs et des situations représentatives de l'actualité et de la contingence politique.

C'est dans ce cadre que le Pasquin de critique sociale devient un docile instrument de propagande, chanteur insolite mais efficace de l'*aurea aetas* léonine. A la recherche de documents qui illustrent l'image d'un âge d'or dans ce genre si particulier, nous reconstruirons les contours de ces premières collections et chercherons à repérer l'utilisation du mythe de l'âge d'or ainsi que ses corollaires. En particulier, la collection de 1513, toute fraîche d'émotion et d'espoir suite à l'avènement récent de Léon est un manifeste de l'âge d'or léonine, fruit d'un contrôle et de l'alignement rhétorique aux thèmes de propagande.

Dès son élection puis chaque année renouvelée, une collection des pasquinades était imprimée par les typographes de confiance du pontife. Le cardinal Carafa mort, Pasquin s'était revêtu en deuil dans le recueil de 1511⁴⁷⁷. La supervision de la compétition poétique fut alors confiée à un ecclésiastique britannique, le cardinal de Bainbridge (1464-1514)⁴⁷⁸, archevêque de York, qui étudia le droit à Bologne (1493-4) et parvint en 1509 à Rome en tant qu'ambassadeur d'Henri VIII dans le but de réconcilier Venise et le pape afin de former une ligue anti-française et en vue d'obtenir le galero cardinalice. Reçu par les grâces du pape della Rovere, il fut nommé cardinal le 10 mars 1501. Il devint une figure importante du jeu complexe de pouvoir entre l'Angleterre, Venise, la Papauté et la France, et favorable à la formation de la Ligue sainte. Pour le récompenser d'avoir combattu à ses

477 REYNOLDS 1985, p. 198 et sv.

478 M. J. CRYAN, *Due cardinali inglesi a Vetralla*, publié sur « Academia.edu ».

côtés lors des guerres d'Italie du Nord en qualité de légat impérial, et en signe de reconnaissance, le pape lui concéda la juridiction du village et du château de Vetralla, dans la Tuscia, région stratégique, plusieurs fois élue comme résidence d'excellence de la part des pontifes et des prélats, de par sa proximité avec Viterbe, résidence papale.

Comme symbole de ce nouveau statut, Bainbridge fit graver dans le couloir de la mairie de Vetralla le blason héraldique de sa famille, surmonté d'une croix et de deux écureuils, détail qui nous intéresse car il est aussi la marque caractéristique de deux éditions des pasquinades (1513-1514). Il nous semble significatif que le cardinal anglais accompagnât le pape Jules II dans les années qui précédaient immédiatement le pontificat, à l'époque des guerres contre les Français (1512). Bainbridge résidait à Rome dans le Palais Orsini et c'est du cœur pulsant de sa demeure qu'il prôna la manifestation poétique et satirique sous Jules II et Léon X.

Or, c'est sous le signe de son patronage d'empreinte curiale, que l'édition des Pasquinades de 1512, sortit de l'imprimerie de Mazzocchi, toute imprégnée d'un fier esprit guerrier en ligne avec la politique impérialiste de Jules II : Pasquin revêtait les armures de Mars et scandait d'une voix portante la guerre aux barbares ! Ces textes, qui devaient attiser l'esprit guerrier pour favoriser la victoire⁴⁷⁹, portent cependant les traces douloureuses de la défaite de Ravenne (11 avril 1512) et sont imprégnés tout autant de pessimisme et défaitisme⁴⁸⁰. Comme pour continuer cette ligne prudente et institutionnalisée, mais d'un tout autre esprit, avec l'avènement de Léon, l'éloge se dédouble en deux anthologies, l'une en langue latine, l'autre en vernaculaire, qui se retrouvent dans l'édition de 1514⁴⁸¹. Avec l'avènement du fils du Magnifique, Pasquin se présente sous les traits d'un nouvel Apollon et se fait coryphée inhabituel de l'époque splendide à venir.

Les deux fascicules furent imprimés par Guillery⁴⁸², éditeur français, arrivé à Rome en 1506, et en relation avec Mazzocchi⁴⁸³. Ils affichent la même couverture, le frontispice du dieu Apollon avec ses attributs : l'arc, les instruments musicaux, un violoncelle et deux luthes suspendus à un arbre ainsi que le blason héraldique du cardinal Bainbridge, symbole du puissant patronage. La couverture est reproduite à l'identique dans l'édition en vernaculaire mais l'anthologie latine, même si elle insiste sur les thèmes similaires, présente un contenu bien plus riche et révélateur, et se dévoile comme un véritable manifeste encomiastique de la politique papale. Il est parsemé d'accents ludiques qui tournent en dérision le même milieu curial dont les textes sont issus. L'usage de publier les recueils,

479 Selon D. GNOLI 1910, p. 176, le petit livre, qui « odora di polvere e tuona di bombarde » est l'un des meilleurs jamais édités.

480 p. 115 et 176.

481 REYNOLDS 1985, p. 199-200.

482 *Carmina apposita Pasquillo anno 1513*, in – 4° mar, r.tr.d.

483 A PEROSA, *Studi di filologia umanistica, II. Quattrocento Fiorentino* 2000, p. 47.

tout à la fois en latin et vernaculaire, marque ainsi la volonté d'atteindre un plus large public, pour une propagande plus efficace.

Les textes forment une palette métriques hétérogène en passant des hexamètres, souvent imparfaits, à des distiques aux rythmes éoliens de l'ode saphique⁴⁸⁴. Les registres et les emprunts variés s'agencent entre eux lorsque les poètes imitent sous les traits de « Pasquin » le langage de la prière, de l'épopée, ou de l'hymne. A cela s'ajoute la convention de la tradition épigrammatique lorsqu'il s'agit de varier les points d'énonciation ou quand c'est au tour de la statue de prendre la parole pour semer des graines de philosophie populaire. Dans d'autres sections ce sont les vers qui prennent comme cible les poètes pédants sans s'en épargner les détails burlesques.

Ce qui en ressort est un pastiche hétérogène et redondant qui alterne des éloges presque « médiatiques » de Léon X, à des moments plus savoureux et très peu convenables, bien conformes au genre, où l'ironie subtile est souvent agencée à l'âpre invective, mais dans lesquels tout caractère subversif de critique sociale a été désamorcé : l'invective cinglante ayant cédée la place à une poésie plus édulcorée et flatteuse.

Au début Pasquin, incarnant le point d'énonciation prend la parole mais, vu l'inactivité des autres dieux du panthéon romain, il en vient à affirmer que le pouvoir de Jupiter est supérieur à celui des autres divinités. Cependant Léon - Apollon les remplacera tous, en devenant lui-même « un seul Jupiter ». Il invoque donc Apollon pour que le dieu lui ouvre à nouveau les portes du Paradis qui avaient été fermées et rende « heureuses » les terres, « par le laurier, les fleurs, la bouche et la main »⁴⁸⁵ : les barbares en effet (*Cimbri, Galli, Hispani*) menacent de le déchirer, une allusion dérisoire et facétieuse à la situation de l'État pontifical sous l'emprise des puissances étrangères. Avec un effet de rétorsion, Pasquin affirme que ses disciples, entre autres « des cordonniers et bouviers », qui ne maîtrisent pas le latin, le déchirent perpétuellement, ce qui l'afflige, en le laissant blessé (*laesus*) allusion burlesque aux milieux et circonstances légendaires qui ont produit le genre et aux guerres qui troublaient l'Italie. Pour cela, il demande qu'ils paient le Médecin heureux afin qu'il puisse soigner ses blessures, première allusion ouverte au topos habituel sur le nom du Médicis, et le début de la matière encomiastique et des jeux de mots qui traversent le recueil.

Cet *incipit* burlesque, qui remplace l'invocation traditionnelle au dieu, prépare la suite structurelle qui imite, non sans le massacrer, le registre sacré de l'hymne religieuse traditionnelle⁴⁸⁶.

484 L'édition en vernaculaire se caractérise par les formules typiques de la poésie comique, liée à une tradition burlesque toscane et vernaculaire, par des mécanismes itératifs qui doivent garantir que les messages soient facilement reconnaissables. Les formes poétiques les plus usitées sont « le quatrain, le tercet, l'octave et le sonnet ».

485 *Ibid.*, f. 2r : *Dum redeo ad clarum non est ingressus Olympum / obstat et excluso ianua clausa mihi / Errans praesens fortis dum portitor ibit : / secum ego caelestes posse redire domos. / Sed prius has ambo foelices numine terras / Reddemus, lauro, floribus, ore, manu.*

486 *Ibid.*, f. 2r.

L'invocation classique aux Muses, finalisée par l'inspiration poétique se voit tournée en parodie burlesque par un effet d'antiphrase. Les autres dieux du Panthéon sont eux aussi invoqués dans des strophes composées de trois vers : Saturne, Minerve, Mars et Vénus, sont tous passés en revue, quoiqu'ils soient très en deçà d'Apollon. Arrivé à ce point, des références précieuses sont agencées à des vers boiteux et maladroits, formulés par la juxtaposition paratactique des formes tirées de manière brute des *auctores* et qui débute une profusion de vers encomiastiques.

Les poèmes répètent inlassablement sous forme dialoguée l'éloge de Léon, et esquissent l'idée d'un retour de l'âge d'or. Pour cela, ils jouent notamment sur les termes *Medici / medico* afin d'exalter les vertus thaumaturgiques du pape⁴⁸⁷, tout en revisitant aussi, parfois ironiquement, le mythe solaire de sa puissance. La dimension chorale de ces vers traduit l'itération rébarbative des représentations et des images léonines, qui par là même tend à amplifier la dimension de la louange, en lui conférant la puissance d'un manifeste publicitaire.

Tout au long du poème et à plusieurs reprises, les poètes énoncent la métamorphose de la statue qui prit l'apparence d'Apollon, un changement protéiforme⁴⁸⁸ qui, en s'adaptant à la contingence politique, devient symbole et instrument de propagande. En particulier, les vers soulignent à plusieurs reprises la faculté plastique de mutabilité de Pasquin⁴⁸⁹. Dans ces affirmations, l'opposition entre passé et présent est résolue à la faveur de la condition présente puisqu'elle incarne les valeurs positives apportées par le dieu solaire.

De ce fait, les poèmes sont traversés par cette opposition binaire entre un passé de guerre et de destruction⁴⁹⁰ et un présent de poésie, de concorde et de bonheur universel. D'une laideur originelle, Pasquin devient beau⁴⁹¹ : si les guerres sévissaient quand Pasquin incarnait Mars, Apollon n'apportera que de la paix et du bonheur à l'humanité sous le royaume de Léon X⁴⁹². La lyre prendra alors la place des armes, la poésie remplacera le sang et les destructions. Les références à Mars, dieu de la guerre, sont autant d'allusions claires au pontificat « belliqueux » de Jules II et apparaissent transversalement dans toute l'anthologie. Elles créent un mythe-stéréotype en négatif, surmonté d'une imagerie sanglante et terrible, strictement destinée à la diffusion d'une représentation opposée à celle

487 REYNOLDS 1985, p. 203.

488 *Ibid.*, f. 5r : En s'adressant au lecteur : *Dic cur attonitus ? Quidve admirare viator ? / Dic age an ignoras cur nova forma mihi ? / Sum Protheus, nescis ? forma transmuto quotannis / deflevi domini funera saeva mei.*

489 *Ibid.*, f. 5r : *Quam sint instabiles nunc vices respice lector / temporis et quantum sit celer et mobilis / marmoreus pasquillus erat namque ante benignus / et tunicus : sed nunc Apollo manet. [...]*

490 Pour souligner le soulagement collectif en fonction encomiastique, les poèmes ne perdent pas une occasion de déplorer les malheurs qui sévissaient sur terre lors des précédents pontificats. Lorsque Pasquin s'était différemment déguisé par exemple: la référence à Vénus doit cacher une allusion au pontificat d'Alexandre VI Borgia qui, à cause de l'indécence visible de ses comportements et l'immoralité de ses relations humaines, se prêta particulièrement à devenir l'une des cibles privilégiées des dards des pasquinades.

491 *Ibid.*, f. 5r *Turpis erat sed tunc nunc vero pulcher adest.*

492 *Ibid.*, f. 3v *Pasquillus Mavors fuerat mox factus Apollo est ; Ibid.*, f. 6r *Mars fueram posita nunc callide dicor Apollo / conspicuus medicis artibus atque lyra / ense ferus fueram cythara nunc mitior ipse.*

du pape-Apollon dans l'imaginaire collectif. Par opposition à l'époque de Jules II, Léon X apportera la paix et de la poésie, et comme les années de guerres avaient déchirée la population, celles-ci répandront soulagement et confort sur terre⁴⁹³.

Pendant que Pasquin était Mars, il était légitime de présager des guerres, mais désormais la Muse doit revenir avec son guide, répètent sans cesse les poètes. En effet, comme la statue le démontre en se travestissant, tout est éphémère⁴⁹⁴ et se modifie perpétuellement, et d'un mal terrible peut apparaître soudainement un bien véritable pour l'être humain : voilà que Jupiter ayant pitié du genre humain, envoya sur terre un remède (*medela = medicus = Médicis*)⁴⁹⁵. Et comme par miracle, tout s'embellit grâce à Léon, protecteur des poètes et inspirateur des Muses, mais surtout médecin d'un monde si troublé⁴⁹⁶ :

« Tout change, car le Père, du sommet de l'Olympe, ayant compassion, produisit à cette époque soutien ; il ordonna à Léon de descendre du sommet du ciel pour qu'il devienne un médicament salubre pour les êtres humains, j'ai cette aide ! Réjouissez-vous donc, ô ville, réjouissez-vous d'abord, divins poètes, voici le divin soutien Léon ! Phébus porte des couronnes et tend l'arc et la lyre
C'est avec ces objets que Léon se montre et Apollon enseigne qui est. Il est le défenseur des poètes, consacré aux Muses, observateur de la justice, qui porte la lyre, les épis et les couronnes⁴⁹⁷.
J'étais banni, je suis revenu finalement sous le règne de Léon maintenant, ô jeunes, veillez à mes études ! Car, sous mon Léon, personne ne s'en ira sans dons ; les poètes gagneront de riches présents par leurs poèmes » !⁴⁹⁸

493 Celle-ci est l'image officielle que le programme politique de pape Médicis voulait transmettre : en réalité Léon X poursuivait pleinement la ligne politique de renforcement de l'état pontificale présente sous Jules II, *vedi* PRODI 1982, p. 89-90.

494 *Ibid.*, f. 6r : *Quam sint instabiles nunc vices respice lector / temporis et quantum id sit celer et mobilis / marmoreus pasquillus erat.*

495 Les références au pouvoir médical d'Apollon / Léon sont nombreuses : *ibid.* f. 10r : *Diceris et medica Deli doctissimus arte. / Quid Leo (cum e medica gente si tortus) erit ? ; ibid. : cum fueram mavors siquis fera vulnera sumpsit ; / nunc ad me redeant ; cur ? Quia sum medicus ; nemo graveis timeat morbos, medicamen Apollo / atulit, expulsa peste reversa salus.*

496 *Ibid.*

497 REYNOLDS 1985, p. 204.

498 *Ibid.*, f. 3r : *Omnia vertuntur, summo miseratus Olympo / nam pater, emisit tempore subsidium, / Iussit is aethereo descendere ab axe Leonem / Qui foret humanis sana medela, mihi ops / Gaudete ergo urbs, primum gaudete poetae / Divi, divinum subsidium ecce Leo. / Serta gerit phoebus cytharamque intendit et arcum. / His Leo monstratur, qui sit, Apollo docet. / Et vatum fautor, musis et deditus, aequi / servator cytharam, spicula, serta gerens / [...] Exul eram, redii tandem regnante Leone, / nunc iuvenes studiis invigilate meis. / Namque Leone meo, nemo indonatus abibit ; / carminibus vates munera magna ferent.*

Apollon était un clochard, méprisé par la foule, pauvre parce que personne ne lui donnait des richesses⁴⁹⁹. Mais, dès l'arrivée de Léon, aucun poète ne sera sans récompense et tous recevront des grands dons. D'où l'exhortation aux jeunes à s'adonner à la poésie ! C'est une référence au motif traditionnel de la grande prodigalité du pape Médicis, surtout envers les poètes. Avec un effet programmatique qui dénature le mythe de l'âge d'or, la cupidité des richesses, l'*amor sceleratus habendi*, l'une des causes les plus graves de la décadence morale⁵⁰⁰ et des *ferrea saecula* selon les auteurs classiques, acquiert ici une valeur pleinement positive. Les poètes ont besoin de sous pour composer leurs versiculets, mais voilà que les jeunes aussi doivent être incités à composer des poèmes. Ce sont eux les premiers à se réjouir de cette transformation de Pasquin puisque le nouveau pape, amant des Muses, fait bien espérer qu'il sera avant tout le promoteur de la « belle poésie ».

La métamorphose de Pasquin en Apollon est donc une raison de joie pour ceux qui aiment les Muses, mais elle est une source de tristesse pour ceux qui les détestent car Apollon aiguise ses flèches contre les bouffons (qui en réalité, nous le savons bien, peuplaient en nombre la cour du pape !). Les rapprochements avec des thèmes charnières de la poésie propagandiste déclinent sous des formes variées liées à l'improvisation, dans un écheveau triomphaliste⁵⁰¹.

Ensuite, nous retrouvons des références aux conventions de l'épigrammatique classique lorsqu'on fait intervenir la ville de Rome qui, nouvelle interlocutrice, s'adresse directement au dieu. Le ton se fait ainsi plus solennel, selon une convention très répandue de la tradition épigrammatique (*Roma ad Apollinem loquitur*), dans l'invocation à déposer les armes car, dans le royaume de Léon, il n'y aura besoin que de la lyre⁵⁰².

Au fil des vers, les motifs du mythe de l'âge d'or prennent la forme et les rythmes des bien connus *Saturnia regna* de mémoire virgilienne (IV^e Églogue des *Bucoliques*)⁵⁰³. Ces mots, hémistiches ou vers, tirés de la tradition classique et vecteurs puissants de mémoire poétique, rythment comme un refrain atemporel les poèmes en déclamant de vive voix le retour si attendu des nouveaux temps⁵⁰⁴. Mais à différence de l'archétype virgilien, l'âge d'or ne se profile pas dans un

499 *Ibid.*, f. 3r : *Dum Venus imperio viguit, furialis enitio / respersit, terras, dumque cruore polos. / Explet dum Stigios sitibundus sanguinis umbris / Gradivus, mihi erat nullus in urbe locus / A domino spraelus, laceratus plebe, trahebam / vitam mendicus, nec dabat ullus opem.*

500 PIANEZZOLA 1979, p. 580.

501 *Ibid.*, f. 5r : *quae iam Castaliis decimum sensere sub antris, / Pontificem, Aonidum diligit ille chorum, / sub quo Pegalides longe mea cura colentur, / sub quo Saturni tempora iam redeunt. / Cum tumidum stravit Paeon Pythona sagittis / perpetuo eripuit delphica rura metu ; / nunc decimus pressum monstris Leo liberat orbem / Et videt optatam libera Roma diem.*

502 *Ibid.*, f. 3v *Quid nunc tam saevis succinctus, Phoebus, sagittis / advenis, et placidam rumpere tam requiem ? / Non arcus, non tela tibi, non spicula tandem, / sed cythara et cantus sit tua cura modo / nam speratam pacem praebuit et requiem. / Hac igitur saevas deponere, Phoebus, sagittas, / et dulce cytharam nunc tibi sume tuam.*

503 Voir *supra*, I, p. 100.

504 f. 2r *Aurea sed postquam redierunt saecula Leonis, / pax rediit, virtus, ius, pietasque simul ; f. 7r : redeunt Saturnia regna ; f. [-r] Saturni memorata saecula regis ; f. 6v *Aurea tartareas fertur latuisse sub umbras / secula, nunc redeunt, paxque Leonis habet ; ferrean mavortem faciunt me tempore quondam / aurea nunc Phoebum tempus sic varior ; Ibid.**

avenir imaginaire mais réalise une condition immanente, qui se traduit par un ton d'exhortation à la joie (*protrepticon*)⁵⁰⁵.

Dans les différents poèmes, les attributs de Pasquin / Apollon / Léon se multiplient⁵⁰⁶ produisant des superpositions ; le procédé des énumérations nominatives, précédées par la négation, élément presque formulaire des poésies satiriques, introduit les attributs du dieu et des éléments accessoires du mythe⁵⁰⁷ pour décliner en combinaisons variées l'association entre le pape Médicis et la divinité solaire⁵⁰⁸ notamment par le recours d'images classiques et bibliques, évoquant le paradis terrestre. L'*alter Apollo* s'entend réécrire l'histoire, ce qui permet une ultime flèche, cette fois-ci bien directe, contre les temps violents de Jules II⁵⁰⁹. En s'accordant aux louanges du dieu, les poètes ne tarissent pas d'éloges sur Léon, qui incarne à leurs yeux toutes les vertus : cultivé, bon, amant des Muses, généreux⁵¹⁰, chaste⁵¹¹ et même beau⁵¹².

Par un jeu de renvoi et de superpositions, Apollon s'identifie à Léon, les deux sont des « *Medici* », le laurier est la plante sacrée profondément enracinée dans le mythe d'Apollon mais aussi symbole fondamental du Magnifique, le promoteur d'un autre âge d'or, comme nous l'avons évoqué précédemment. Cet ensemble panégyrique et triomphaliste laisse néanmoins de temps en temps la place à des inserts comique-réalistes, traces de l'origine extemporanée et satirique des pasquinades. Après un long éloge, les vers reproduisent un échange amusant entre les jeunes poètes (*romana pubes*) et le maître (*pedagogus*), s'incitant réciproquement à la composition de vers⁵¹³. De même, peu après,

f. 7r *Nunc equidem solus pulcher regnabis Apollo ; / tu rex, tu mundi dominator eris ; te duce iam redeunt redeunt Saturnia regna / atque novis fugiunt ferrea pulsa pilis ; f. 8v aurea apollinei redeunt modo secla Leonis / munere, quo gaudent terra polusque deo ; Aurea tartareas fertur latuisse sub umbras / secula, nunc redeunt, pax Leonis habet.*

505 *Ibid., f. 8v Nec mora facta quidem nitidum Saturnia misit / Irim, sitque nitens undique ut aer ait. / Nunc cessant strages marte et discordia victis ; / Phoebus pax medicus cuncta regenda tenet.*

506 *Ibid., f. 3r : cum in varias soleam mutarier ipse figuras / nunc Phoebus vates eras tibi marmor ero. / Quisquis amat musas iubilet iam venit apollo / temporibus vestris laurea sarta dabit. / Quisquis odit musas tristetur namque tetendit / in fatuos arcum qui sibi bella parant.*

507 *Ibid., f. 3r : excussit teneras Daphne mea pulchra medullas / ast ephyres maior me modo vincit amor.*

508 *Ibid., f. 6r : Huc caput lauro redimitus adsis / Delium et sanctis venerare thuris / tempora is namquid mala nunc repellens / detulit auri.*

509 *Ibid., f. 6r : Damna quot Italia est sub Iulo passa secundo / quotque pericla suis curia temporibus. / Hactenus, ut nosti, satis ingemuere, quid ultra / continget, iudex nova posteritas.*

510 *Ibid., f. 8v : Iussit et alma ceres pinguentia frugibus arva / dent populis laetas fertilitatis opes.*

511 *Ibid., f. 8r : sapiens Leo, docto Apollo est / castus is, iste celebs, hic deus iste deus.*

512 *Ibid., f. 8r : Plaudite iam vates, rediit venerandus Apollo ; / cui modo mellifluum surgit ab ore melos. / Quam bene conveniunt, sapiens Leo, doctus Apollo est ; / castus is, iste celebs, hic deus iste deus. / Hic pecudum pastor, sancti ille est pastor ovilis ; / is quoque aliptes erat ; natus et hic medices. / Hic prior est reliquis, modulamine et iste magis. / Hic tegitur lauro, laurus et hunc peperit / Vique sua reliquos superat, Leo vincit et omnes ; / flavus Apollo micat, stat Leo flavus item. / Hic iuvenis, iuvenisque Leo est, formosus Apollo ; / et Leo pulcher item, hic pius, iste pius. [...] / Dum viridis laurus, vivet memorandus Apollo. / Huic caelo et terris vita perennis erit.*

513 *Ibid., f. 3v : Versibus et numeris poscunt tua sacra Quirites / Phoebae quae magnanimo dant pia dona det tibi doctiloqui praebent sua thura poetae / cognita quis fuerant viribus acta tuis. / Cum tua templa colam fac tu pulcherrime Apollo / ut factus propter carmina dives amer, / da mihi, sic decimus det Leo templa tibi. / Orbe sumus romana pubes quod cernite ? Quid nunc / vivimus, et citius mors violenta rapit. / Sic ego nunc vigeo, nunc et mihi carmina fiunt / Tot vobis, fuerit priscaque forma cito. / Convivium prebui, vos carmina reddite nobis / Pro cato, verus, nunc pedagogus agat. / Ad eosdem. / Carmina dabit, tradam convivia vobis / Post hac, non dabit nec mihi catus erit.*

quand Pasquin stigmatise les mœurs sodomites des poètes romains et déplore la présence des vers de peu d'importance affichés en son nom. Les poètes qui s'affairaient dans les rues de Rome préféreraient, d'après lui, s'attarder avec les jeunes garçons plutôt que de composer de bons vers ! Et pourtant, ils sont nombreux, autant que les étoiles du ciel - affirme-t-il. C'est ici que sont introduits des détails ridicules stigmatisant la masse des poètes Romains aux tendances douteuses (*sodomitica turba*), dont le nombre serait égal à celui des étoiles⁵¹⁴.

En retrouvant ses accents typiques, la voix parlante met en garde à plusieurs reprises contre une massive présence de tels pédants⁵¹⁵, une satire qui est aussi présente dans les sonnets en vernaculaire⁵¹⁶. Précisément, du poison de la vipère, que l'on disait être à l'origine de la verve de Pasquin, il ne reste que bien peu : celui-ci s'est métamorphosé soudainement en Python massacré par Apollon⁵¹⁷. Une référence significative nous montre aussi que le pape en personne avait un rôle direct dans l'organisation de la manifestation et que cette dernière était dépendante d'un point de vue financier : le cardinal Bainbridge payait pour que les poètes puissent composer des vers⁵¹⁸.

La caractéristique majeure des pasquinades est l'itération du message comique, qui doit être reconnaissable et persuasif. Dans ce sens, au-delà des brèves insertions burlesques, le texte se fait un véritable instrument du consensus où Pasquin, plus que censeur, joue le rôle du coryphée de l'âge d'or. L'année qui suit, en 1514, l'élection de Léon X, un autre recueil est publié toujours sous le patronage de Bainbridge. Dans cette collection, Pasquin prend l'apparence du dieu Mercure pour venir souligner la reviviscence du commerce sous le pontificat du nouveau pape.

Au début du recueil, Pasquillus remplit un acte d'hommage au cardinal anglais, en disant que sans son soutien, il ne serait qu'une pierre⁵¹⁹. Rome annonce alors l'avènement de Mercure⁵²⁰, une

514 BENEDETTI 2010, p. 67.

515 *Ibid.*, f. 4r : *Proh superi quam dira Lues quam magra caterva / versicolorum hic sunt nomine fixa meo. / Vates me circum (sodomitica turba) morantur. / Quanti heu (bellantes cum puerum natibus) / Unde patres pulcher natus quies extat, avaris / clavibus illius claudite mille nates [...] Romae at sunt vates plures, quam sidera coelo / e numero versum ut colligere ipse potes. Roma igitur plures sodomitae sydera coelo / quam sint quod simplex turba cacte nates. / Creditis et siquid Pasquillo, vestra pedantes / limina ne tangant, plurima causa mali. Et encore Ibid., f. 4r : pueros hi sacra pedantes / montigeno futuunt inguine Roma tuos. / Nostra pedanteo resonat sacra Cyrrha boatu ; / palladie et strepitant plectra canora lyrae.*

516 REYNOLDS 1985, p. 195-197.

517 *Ibid.*, f. 13r : *Vipera te peperit credo pasquille ! Quot annis / illa novam pellet sumit et ipsa habitum. / Mille ferum telis stravi Pytona, iuventus / et dat Olympiaco Pytia festa solo.*

518 REYNOLDS 1985, p. 204 cite f. 11v : *Iussit et istituit pater heic sanctissimus esse / me Leo, dum Marci pompa fit urbe sacra. f.13v : Anglia dat nummos : camerini praesul honores, / nos tibi metra damus, quis mage charus erit ? ; Ibid., f. 11r : unum in coritium, petatur unus, / unus coritius, valete cuncti.*

519 *Carmina apposita ad Pasquillum*, An. MDXiiii, f. 1r : *Pasquillus ad Reverendus Cardinales Angliae, Carmine si laudor laus est tua Anglia praesul / si tu non esses nil nisi petra forem.*

520 Dans l'Antiquité Mercure était souvent représenté sous les traits d'un enfant rusé, capable de tromper ses adversaires par la parole mais également d'utiliser avec créativité les matériaux et de fabriquer des instruments musicaux. L'hymne homérique qui lui a été dédiée chante son habileté dans la tromperie et l'art musical, qualités qui lui permettent d'endormir le monstrueux Argo, terrible gardien aux cent yeux d'Io (victime de la colère de Junon). L'épopée homérique lui attribue ensuite le rôle de messenger et médiateur de la parole divine, un champion d'intelligence diplomatique et d'éloquence. Les Romains ont exalté ses qualités pratiques et Mercure est devenu ainsi le protecteur du commerce et des marchands, dieu par excellence de la ville et du mouvement des affaires. La Renaissance lui voue un intérêt accru et se reconnaît en ce

autre époque de paix⁵²¹. L'éloge de l'âge d'or ainsi que les louanges à Léon X sont encore présents mais les termes deviennent légèrement plus sombres : Rome et la Curie (les deux concepts se superposent) se sont ouvertes au libre commerce, désormais théâtre des marchands, mais aussi de la malversation et de la ruse, où l'éloquence est mise au service de la conquête des richesses : terrain d'un libéralisme *ante litteram*⁵²². L'accent porte plus sur la soustraction des douleurs, que sur les joies présentes, tel l'éloge de Léon qui porte davantage sur les vertus chrétiennes⁵²³ que sur les attributs mythologiques. L'actualité politique effleure puis rentre dans le contexte : l'allusion à une probable guerre contre les Français⁵²⁴ et l'incitation à entreprendre une guerre contre les Infidèles sont évoquées à plusieurs reprises dans les poèmes⁵²⁵.

La compétition de 1515 se déroule sous le signe d'Orphée et le patronage du cardinal Antonio del Monte apparaît suite à la mort violente du cardinal Bainbridge. Ce nouveau mécène avait été l'un des promoteurs du Concile de Latran et un électeur convaincu de Léon X, lui étant fidèle jusqu'à la fin⁵²⁶. Malgré ce brusque changement de cap, Pasquin se fait nouvel orateur des temps dorés sur la même ligne de cet enthousiasme initial que le pontificat de Léon avait déclenché. Comme dans les autres exemples examinés, la collection est encore entièrement en latin.

Cependant, un élément mérite d'être souligné : la lettre préface de Marcello Paloni au cardinal Del Monte nous éclaire sur l'édition et le milieu dont les pasquinades étaient issues. Le premier était originaire de l'aristocratie romaine, d'après d'Arsilli⁵²⁷, il s'était distingué alors qu'il n'était encore qu'un adolescent dans la foule des poètes courtisans de Léon X par la production d'un

dieu, en raison de son caractère typiquement humain qui semble synthétiser toutes les caractéristiques de la nouvelle époque. Mercure devient ainsi un symbole « de l'excellence de l'esprit humain » et du libre arbitre opposé à l'action impulsive de la fortune et du hasard. Virgile le présente comme « fils de Jupiter et Maia, dieu de la parole et de l'éloquence, inventeur des lettres, premier auteur de la lyre, protecteur de patrons, des marchands, banquiers, trafiquants, guide des chemins et des voyages, ambassadeur perpétuel de la Cour céleste, héraut, huissier et messenger des dieux », voir DAGR, p. 1802, sv. « Mercurius ». CRESCENZO 1999, p. 139-140.

521 *Ibid.* f. 2v : *perpetuam pacem velox cyllenius affert / Roma potens, artes, verba decora tuis.*

522 *Ibid.* f. 2v : *Me duce mercator terrarum permeat orbem / et querit lucrum fraude dolisque suum, / me duce divitiis, quisquis valet ore disertus, / congerit et iudex me duce querit opes, / me duce fur latitat, spoliatur raptque malignis. / Me duce et ingenium mobile sitque malum / Me duce discutunt usure et caetera quae nunc / Curia sollicitant sunqte in honore modo.*

523 *Ibid.* f. 4r : *Sic Leo praesidium pauperibus tribuis / ut facilis superis hic est ita maxime mitis / es Leo tu populis tu pius, iste pius / hic sapiens sapiens quoque es tu denique divo / et similis magno vel probitate simul.*

524 *Ibid.* f. 6r : *Conspicio laeta tibi refero placituraque grate / Caesaris imperium coetu anglorum auxiliante / Gallorum imperium subvertit et infima iussit / acceptare loca et romano caedere fecit / illis invitis regno. Nunc insuper ille / maximus anglorum rex invictissimus ille / subveniente Iove sublimi gallia regna / infidam patriam potius mahumaetica regna / dicere quidem dignum est ingenti destruit atque / invadit coetum populorum, captat et urbes / castraque subvertit umero sine saevit in omnes / iudico quidem sanctum factum firmumque teneri / ast Caesar venetos piscatoresque rebelles / Romano imperio vicit subiecit in omnem / pauperiem digne proprio redegit in antro.*

525 *Ibid.* f. 7v : *Ast ego Mercurius virgam committere quo / valeas pravos tradere supliitiis / ac valeas fetidos noscere cuncta / Turcorum genus pellere queso velis [...] ; Ibid.* f. 4v *Iuppiter huc alto me nunc demittit Olimpo / ut moneam vestros agmina magna viros / Italiam duro tueantur ut ense misellam / ne laceret penitus barbarus hostis eam.*

526 P. MESSINA, *DBI*, Vol. 38, 1990.

527 M. PALONIUS, *Clades Ravennas*, (éd. C. GIULIANI 2012), p. 11; p. 13.

poème en hexamètres sur la bataille de Ravenne (*clades Ravennas*)⁵²⁸, sorti de l'imprimerie Mazzocchi en 1513. Malgré le peu d'informations, on peut reconstruire son parcours : Palonio était issu des cercles académiques romains, particulièrement actifs et présents dans diverses manifestations culturelles de pointe. Et comme Jean François Vitali, il fut l'un des convives de la demeure de Goritz et d'Angelo Colocci. Palonio avait en effet participé au recueil funéraire *Lachrimae in M. Antonium Columnam*, en mémoire de Marc Antoine Colonna, défenseur de Ravenne lors de la célèbre bataille⁵²⁹. Sa proximité avec les membres de la Curie et sa volonté d'intégrer l'entourage du pape est visible dans les vers conclusifs de son poème dans lesquels il souhaite que « le médecin des blessures d'Italie, figure inébranlable dans les moments critiques, apprivoise la Fortuna », et inaugure un nouvel âge « de métal meilleur »⁵³⁰. En ce lieu, le poète relate non sans emphase rhétorique que, bien qu'en admiration devant la profusion de vers, -hommage rituel- il avait dû sélectionner et épurer les poèmes en rejetant ceux qui étaient « obscènes, légers et inadaptés »⁵³¹.

Comme les deux recueils précédents, les *carmina apposita Pasquillo* 1515 correspondent à l'exaltation du pontificat de Léon X. Le mythe d'Orphée et les liens de celui-ci se présentent aux auteurs anonymes comme une matière facile et riche en associations pour célébrer le pontife en tant que nouvel Orphée, les valeurs de la paix et de la poésie, si restaurée.

Comme jamais la poésie pasquinesque en langue latine devient poésie symptomatique du prestige papal, contrôlée par la haute sphère du pouvoir, produite par des poètes qui visent à conquérir la faveur des autorités. Ces textes devenaient donc un instrument de propagande de la Curie par l'intermédiaire des cardinaux, qui remplissaient le rôle des censeurs⁵³².

528 ARSILLI, dans *Coryc. De poetis urbanis, ad Paulum Iovium*, p. 356, vv. 306-312 le célèbre en tant que auteur de la bataille de Ravenne : *littoris Adriaci nuper deleta per agros, / perque Ravennatis pingua culta soli / gentis Aquitanae turmas et gentis iberae / agmina, ad infernos agmina pulsa lacus, / non sine Phoebea cecinit Palonius arte, / unica Romulae spesque decusque togae.*

529 PALONIUS 1512 (éd. 2012), p. 15.

530 *Ibid.* p. 60 *Hinc stabilis rerum per tot discrimina Cardo / Fortunaque potens domitor Medicusque salutis Italiae ; p. 64 auspiciisque novis et iam meliore metallo / sanatis medica terris virtute Leonis / Dira lycaoniae sileant portenta securis.*

531 *Carmina Apposita Pasquillo* An. M.D.XV, f. 1r : *Vitali numini suo Antonio de Monte Cardinale Sanctae Praxedis Umbriae legato Marcellus Palonius Sacrum D. f. 2r : Admiratus sum ubi tot et tam diversa ingeniorum dexteritate carmina brevissima hora luderentur, quorum multa obscoena et luci erant noxia, inepta aliqua ac tenuia, quae omnino enchiridio privanda censui, digna autem Phebo quam plurima et mediocria caetera, ad te Romanum Mecenatem (...) inserui.*

532 Dernièrement, Ottavia NICCOLI (2005) a examiné la fonction et la diffusion de ces vers dans le cadre de la formation d'une opinion collective d'une propagande *ante litteram*. L'historienne interprète les pasquinades comme le symptôme d'un sentiment anticlérical d'ordre collectif, qui serait à l'origine d'une influence sur l'opinion publique tout autant qu'un outil de propagande ; elle s'attache à la diffusion et la fruition des pasquinades, ces vers satyriques ne seraient que « l'instrument par lequel le mécontentement est exprimé, communiqué et diffusé, en contribuant à créer une opinion partagée sur le pape ». Car, d'après elle, la ville papale avait une familiarité « quotidienne et presque oppressive avec le sacré, qui envahissait tout espace de la vie privée et collective ». Le topos de la corruption de l'Église avait amené à « des attitudes d'indignation et de rejet qui avaient à leur tour déclenché des sentiments fort anticléricaux. Dans cette ambiance, la situation italienne, et plus particulièrement romaine, montre son caractère spécifique car dans un contexte imprégné du sacré, où le clergé est omniprésent et source de méfiance, l'élaboration des critiques adressés à frères et prêtres et par-dessus tout à la Curie romaine, émanait de l'intérieur même du monde clérical.

3) De manifeste de l'*aurea aetas* à poésie iconoclaste

Durant les premières années du pontificat de Léon X, grâce aux procédures peu « orthodoxes » et une forme particulièrement hybride, la figure de Pasquin contribue indirectement à sublimer et consolider le charisme du pape Médicis, célébré dans son mythe de puissance, l'*aurea aetas*.

Les jeux de mots récurrents sur son nom et sur ses attributs, les parallèles variés multipliés à volonté par la statue protéiforme, ainsi que la mutation du langage théologique, sont tous des aspects qui scellent et consolident, de par la répétition, les termes et les symboles d'une puissance qui se veut autocratique. De plus, soulignons que la genèse de la manifestation était prônée par le charismatique d'Oliviero Carafa et liée aux courants pré-réformistes catholiques qui, nous le rappelons, s'étaient enflammés lors de l'élection de Léon X.

Par la suite, la pratique d'afficher des feuillets contenant des vers satiriques de plus en plus railleurs s'était diffusée aux points stratégiques de la ville. Tout au cours du pontificat léonin, ce levier propagandiste à la fois ludique et carnavalesque, évolue et s'affine. Les symboles affirmés dans les premiers recueils sortis des imprimeries officielles offrent un matériel qui sera prêt à l'usage pour tous ceux qui voudront contester le pouvoir monarchique de l'État pontifical.

Aux pasquinades officielles et pour la plupart latines, produit académique et parfois redondant, encore traversées par le mythe de l'*aurea aetas*, vient s'ajouter une autre production parallèle : l'affichage des vers en vernaculaire s'extrait de la forme institutionnalisée du concours et des manifestations officielles⁵³³ pour devenir une critique anonyme, revers de la médaille de tout ce dont le « premier Pasquin » avait été, en termes de symbole, un manifeste tonitruant. Jouxant des textes plus élaborés, d'autres de format plus réduit, en vernaculaire, circulaient plus généreusement auprès des foules. C'est une nouvelle production satirique de dénonciation sociale qui se diffuse rapidement et devient un produit de large consommation. Derrière le masque de Pasquin se cachent des auteurs anonymes ou des poètes renommés, tel qu'Antonio Lelio ou l'Arétin, qui n'hésitent pas à rentrer dans le jeu et à lever la voix s'il le fallait⁵³⁴, en devenant les porte-parole d'une faction politique ou les « francs-tireurs » n'hésitant pas à s'attaquer aux représentants du camp opposé⁵³⁵.

533 LASTRAIOLI 2003, p. 1.

534 LASTRAIOLI 2004 p. 65 et sv.

535 LASTRAIOLI *Ibid.*

Notamment lorsque l'irritation résultant de la conduite politique et des campagnes militaires infructueuses du pape rejoignait l'esprit anticlérical si enraciné à Rome, Pasquin se transformait en une arme prête à renverser et bouleverser un par un les mythes si célébrés dans la production officielle et institutionnalisée des premières années du pontificat léonin. Par une virulence croissante, concentrés en peu de vers, des textes polémiques, rédigés en feuillets, expriment un mécontentement face au milieu curial⁵³⁶, bien qu'il s'agisse encore une fois d'une autocritique interne à ces mêmes milieux et qu'ils ne soient pas l'expression d'un dissentiment de nature populaire.

Par le biais de tons variés et d'une multitude de formes poétiques, on discrédite ainsi les prélats gravitant autour du pape et on ridiculise le vicaire du Christ dans le but de porter atteinte à la crédibilité politique du personnage et de ses partisans⁵³⁷. Qu'en est-il du fils du Magnifique dans cet engouement général pour la satire ?

L'actualité politique et la conduite du gouvernement léonin n'avaient certes pas manqué d'offrir une ample matière d'inspiration : sa politique népotiste et familiale, la prodigalité immodérée unie à une fiscalité exorbitante⁵³⁸ asséchant les caisses de l'État, les vices et tics multiples du pontife, les campagnes militaires inutiles⁵³⁹, la gourmandise, les mœurs sexuelles et les « manigances des lobbies de pouvoir », étaient autant de sujets à évoquer et à tourner en dérision. Ottavia Niccoli⁵⁴⁰ cite une vignette anti-médicéenne⁵⁴¹, affichée au Pont Saint Ange en 1515, et qui représentait Saint Pierre au lit, malade, avec la mention :

« *Pourquoi es-tu étendu si triste, Pietro ? Tu as besoin d'un médecin ?* » Hélas, ce sont les Médecins qui ont fait notre mal ». !

Le *Medicus*, inlassablement invoqué quand l'enthousiasme pour le nouveau pape était à son zénith, est définitivement subverti en symbole négatif dans un texte illustré (vignette) qui devait être

536 Cette production académique, cultivée ou semi-cultivée, reflet d'une dialectique interne au monde clérical et à destination des milieux curiaux et populaires, suscitait un grand intérêt et ces feuillets volants, au départ affichés circulaient abondamment, et peu d'entre eux seulement étaient publiés, mais relayés par l'oral contribuant à l'image de prestige des pontifes. « Les pasquinades romaines furent donc une sorte de protestation, de renversement interne et carnavalesque qui confirmait le statu quo au moyen de la transgression ». NICCOLI 2007, *ibid.* p. 40.

537 En tous cas, il a été remarqué que, même dans les cas les plus extrêmes, du moment que le rôle de ces vers était interne au milieu qui l'avait engendré, l'invective n'allait pas à tel point ébranler l'institution.

538 *Ibid.* : « che all'Armillino (= Armellini) / detti l'offizio erario indegnamente / e derogai al suo primo adagente ».

539 C'est notamment la campagne militaire urbinate qui se voit ici visée : *Pasquinate romane*, p. 221-222 : Iulius II ad Leonem X : « Non te accostar, Léon, ché reprobato / sei dal celeste collegio divino, / che al tuo fratello dette pane e vino / e non te vergognasti esserle ingrato ».

540 NICCOLI 2005, p. 46 cite à son tour A. LUZIO, *Pietro Aretino nei suoi primi anni a Venezia e la corte dei Gonzaga*, Torino 1880, p. 93.

541 La pratique des vignettes satiriques s'était diffusée à Rome dès la mort de Léon X.

destiné à être vu et compris grâce à l'illustration par un large public. Le Léon de Juda, le Médecin, Apollon, emblème positif de la nouvelle *aurea aetas* se transforment en arme visuelle concrète dans les mains des opposants internes au gouvernement pontifical, alimentés par les courants des critiques spirituelles issus des réformateurs. Ainsi Léon, le Saint descendu du ciel parmi les milliers de vers de premières pasquinades est peint ensuite comme le pape sans foi, qui a détruit l'État pontifical et ne peut même plus accéder au Paradis ! L'image des clés du Paradis, si réitérée, se transforme alors en une image d'exclusion, tel un motif d'inspiration érasmiste.

Ainsi, l'intolérance face à la corruption de l'Église du Christ, issue des mouvements anticléricaux, insuffle aux pasquinades un ton envenimé, qui ne pouvait laisser indifférents les réformateurs présents à Rome⁵⁴². Ces derniers, séduits par cette possibilité de donner libre cours à leur parole, l'exportèrent dans leurs différents pays d'origine.

Après la mort du Pontife, des épitaphes diffamateurs furent affichés sur sa tombe⁵⁴³, et il fut repris une épigramme que Savonarole avait déjà utilisé en 1497 pour Alexandre VI :

« Quand il prit le nom de Léon, il contrefaisait le mouton ;
dans la pratique, il a été renard ; et c'est en chien qu'il est
mort »⁵⁴⁴.

C'est le coup de grâce du mythe de l'*aurea aetas* qui s'est désormais effrité sous les tirs d'une satire toujours plus polémique pour devenir un étrange carnaval qui ressemble plus à un sabbat diabolique qu'à une préfiguration du Paradis. Maintenant que Léon n'est plus en vie, c'est le deuil collectif pour les étranges personnages que sont les bouffons, musiciens, gourmands et florentins usuriers, qui avaient profité grassement de ses largesses⁵⁴⁵. Cependant la satire des nouvelles pasquinades ne se transforme que rarement en contre-attaques car elle témoignait d'un milieu dont les membres se déconsidéraient l'un l'autre et ne prétendait pas renverser l'ordre préétabli et

542 Ces poèmes et invectives, qui visaient la haute classe ecclésiastique et le pontife lui-même, pouvaient atteindre une telle virulence au point que – paraît-il- le concours fut suspendu en 1518. Toutefois, les vers composés à cette occasion furent recueillis et transcrits par Martin Sanudo et circulèrent en Europe.

543 GNOLI 1938, p. 180 et sv.

544 « *Iam simulabat ovem, factus Leo nomine, vulpes se fuit et simul ut canis interiit* » : *Ibid.* p. 44. NICCOLI 2005, relate le rétorsion du matériel encomiastique en symbole négatif : « All'uso encomiastico della mitologia, del suo linguaggio e delle sue immagini se ne poteva accompagnare uno ben diverso, aspramente satirico e anche sanguinosamente violento : era quanto aveva infatti compiuto l'autore di quei terribili esametri. [...] Il simbolo cioè assumeva una consistenza reale, nella quale le immagini potevano avere un senso segreto che aiutava a svelare il significato nascosto delle realtà presenti, anche di quelle politiche, e ne preannunciava di future ».

545 GNOLI 1910, p. 33 ; NICCOLI 2005, p. 94-95 : « O musici con vostre barzellette / piangete, o sonator di violoni / piangi, piangete, o fiorentin baioni ».

compromettre les fondements du pouvoir. Tout au plus jetaient-ils du discrédit contre leurs ennemis du moment. En effet, Luther ne fut ciblé qu'à trois reprises.

Néanmoins, de par leur esprit anticlérical, ces textes ne pouvaient laisser indifférents les étrangers présents à Rome. Parmi ceux-ci, Hulrich von Hutten⁵⁴⁶, chevalier allemand parvenu à Rome sous Léon X, dont nous parlerons plus loin, comprit les mérites du genre et contribua à sa diffusion à l'étranger⁵⁴⁷. Après l'affichage des thèses en 1517 par Luther, l'anticléricalisme sévissait dans les régions transalpines et se répandait rapidement, non sans contacts avec les courants pré-réformateurs présents à Rome. Quand le ressentiment se transforma en indignation déclarée, les pasquinades pouvaient enfin se faire vecteur d'une politique de critique et d'invective sociale jusque dans les régions transalpines qui s'opposaient à Rome et à ses symboles. Le nom de Carafa n'évoquera plus le promoteur bienveillant du concours poétique, mais le pape détesté, responsable de la Contreréforme⁵⁴⁸, nouvelle cible des attaques des pasquinades.

C'est ainsi que, au fil des années, les pasquinades peuvent être perçues comme une chronique de la décennie léonine et un marqueur de l'humeur du moment. Mais elles furent également un instrument du *consensus* et de propagande pontificale, qui marquera les esprits dès l'exaltation triomphale et institutionnalisée d'un âge d'or et cela jusqu'à la désillusion qui caractérisera les dernières années du premier pape Médicis.

546 Voir *infra* p. 155-156 ; 261.

547 Voir *infra*, p. 261 et sv.

548 Pape Paul IV, Jean Pierre Carafa.

B. Les *Coryciana* – entre classicisme et Réforme

« Que personne n'écrive sur Héraclès mutilé et que personne ne vénère plus par de nombreux poèmes la tête informe du dieu ! Que personne n'embrasse plus la statue détériorée !

A vous, Corycius, ô cœur candide des poètes. Maintenant, il a placé de nouvelles statues, finement sculptées par la main ingénieuse de Sansovino » !

Kaspar Ursinus Germanus⁵⁴⁹

La figure de Pasquin, symbole autant flexible qu'étrange d'une critique interne aux milieux curiaux mais aussi instrument de la propagande pontificale, se prête à devenir à son tour la cible de la polémique d'un obscur poète néo-latin allemand, Kaspar Ursinus, qui oppose le rite païen du premier aux poésies d'inspiration chrétienne, les *Coryciana*.

Recueil monumental constitué en un cycle de quatre cents poèmes renvoyant à la célébration qui, chaque année, se tenait devant la statue de Sainte Anne sous le patronage du puissant luxembourgeois Johan Goritz, les *Coryciana* sont traversées de manière significative par l'image de l'âge d'or et de l'avènement du royaume de Saturne. Cependant, du grand mécène des arts et des lettres ne restent que quelques références dans de rares poèmes. Cette constatation méritera d'être ultérieurement examinée.

Défini comme le monument littéraire « le plus sympathique » de l'époque de Léon X, ou « uno strumento di auto-individuazione del ceto romano », le recueil le plus vaste de l'époque léonine par les intellectuels en présence, les *Coryciana* ont dévoilé récemment leur nature complexe et extrêmement stratifiée : cela mérite toute notre attention en raison de la faible présence de la propagande médicéenne à l'époque où pourtant elle était la norme, en vertu des liens de leurs contributeurs avec le milieu curial, et par la présence de nouvelles tensions religieuses et spirituelles. Avant même d'approfondir les rares panégyriques présents dans l'anthologie, nous parcourrons les

549 IJSEWIJN, éd. *Coryciana*, n. 148, p. 122.

étapes qui ont présidé à l'élaboration de ces pièces et leur l'histoire, en cherchant à rendre compte des études les plus actuelles et les plus révélatrices, ce qui nous permettra de documenter un moment de transition et de diversification dans l'emploi du mythe de l'âge d'or dans la poésie d'éloge.

1) L'histoire des *Coryciana*

L'origine et la fortune des *Coryciana* et du cercle culturel lié à elles est due à la personnalité complexe de Joannes Goritz, curialiste et mécène, « homme au cœur très pur » selon Érasme, dit *Janus Corycius* de son nom latinisé suivant l'exemple des Géorgiques virgiliennes⁵⁵⁰. Originaire de Luxembourg, il avait étudié en Allemagne et s'était spécialisé dans l'art et en théologie. Après avoir travaillé comme secrétaire de l'humaniste alsacien Jacob Wimpfeling (1450-1528) et avoir rempli les fonctions de doyen dans l'archidiocèse de Trèves, Goritz était parvenu à Rome en 1497 où il avait travaillé au service des pontifes prédécesseurs de Léon durant six pontificats (d'Alexandre VI à Clément VII), en occupant des fonctions importantes : d'abord notaire de la *Sacra Rota Romana*⁵⁵¹, donc chargé de juger et de trancher sur les causes ecclésiastiques essentielles, et *receptor supplicationum* ou *a supplicibus libellis / a libellis justitiae*⁵⁵², il fut ensuite nommé protonotaire apostolique en 1512 sous Jules II. Sa position au sein de la Curie se renforça sous Léon X lorsqu'il devint *acolythus capellanus et familiaris* du pape⁵⁵³, une charge qui lui permettait d'être au cœur du pouvoir et d'avoir une certaine proximité avec le souverain pontife lui-même. De même que ses nombreuses propriétés foncières attestées dans son pays natal témoignaient de cette ascension sociale vertigineuse et rapide, ses résidences romaines constituaient un symbole puissant de patronage et de mécénat culturel⁵⁵⁴. Mis à part la demeure située près du Parione, sur la place de la Chancellerie, position stratégique importante, Goritz possédait des *horti*, une ample maison de campagne en plein

550 VIRGILE, *Georg.* IV, v. 125-148.

551 « Un tribunal suprême dont l'origine remonte aux premiers âges du temps chrétien » selon H.J. DUGUÉ DE LA FAUCONNERIE, *Le tribunal de la Rote*, Paris 1859, cité par KEYLEN 2015, p. 33 : « la Sacra Rota Romana est composée d'*auditores*, du rang de prélats, qui sont nommés par le pape, doivent être des prêtres, et avoir un doctorat en théologie et en droit canonique, de même qu'une certaine expérience d'enseignement et d'exercice notariaux ».

552 Cf. IJSEWIJN, « Introduction », p. 4, n. 11.

553 *Ibid.* p. 15.

554 Contra ALAHIQUE-PETTINELLI 1999, p. 75 : « Il lussemburghese è, come mecenate, una figura abbastanza atipica: non è molto ricco, né particolarmente potente (anzi, molti di coloro che lo lodano sono in posizione superiore alla sua nella Roma di allora).

centre de Rome, probablement entre le forum de Trajan⁵⁵⁵ et le Capitole. Cette villa, organisée dans une belle architecture et décorée selon l'exemple des Anciens, recueillait l'héritage et l'amour de l'Antiquité classique, tout en rappelant la profession de foi de Pomponius Leto et de ses disciples, non sans marier ce souvenir à un sentiment de religiosité profond. Lieu idéal pour celui qui puisait dans l'Antiquité sa source d'inspiration, les *horti Coryciana* devinrent aussitôt le théâtre d'un intense soutien aux arts et à la culture à l'époque de Léon X et de nombreux échanges intellectuels.

En effet, la fortune de Goritz et son rôle déterminant bien qu'indirect dans la politique culturelle de Léon X est liée à la manifestation poétique renvoyant à la célébration liturgique qui, chaque année à partir de 1512, se tenait le jour de saint Anne (le 26 juillet) dans l'Église de Saint Augustin, devant l'ensemble sculpté par l'artiste Jacques Sansovino : la ronde-bosse représentait l'Enfant Jésus, la Vierge et S^{te} Anne, et était surmonté d'une fresque de Raphaël représentant le prophète Isaïe, œuvres à la signification symbolique et complexe, qui furent réalisées par la volonté et les dons de l'insigne mécène⁵⁵⁶. Il est probable que Egidio da Viterbo ait eu un rôle important dans la promotion de la réalisation de la sculpture et de la fresque et dans la suggestion du thème fondateur de la célébration : l'Incarnation de Christ qui se perpétue à travers la figure trinitaire de Sainte Anne⁵⁵⁷.

L'autel devint un lieu de célébration, autour duquel les poètes les plus remarquables de l'époque se retrouvaient pour honorer l'aïeule du Christ : après avoir assisté à la fonction liturgique, inspirés par la sculpture, qui représentait le mystère chrétien dans des formes classiques, les poètes composaient de brefs poèmes et les déposaient auprès de la statue, dans des *tabellae*. Après la commémoration religieuse, il s'ensuivait une fête dans les *horti* du Luxembourgeois, les *vigna Coryciana*, où un généreux banquet était offert par l'hôte illustre : les convives se retrouvaient ainsi au sein de la nature dans un esprit festif, célébraient le jour de Sainte Anne et rendaient hommage à « l'homme qui semblait non seulement rassembler des hommes de tout statut social et littéraire, mais qui inspirait aussi une grande confiance à bon nombre de jeunes talents »⁵⁵⁸. L'improvisation poétique pouvait continuer durant le banquet, alors que les textes étaient ensuite affichés sur les arbres de la demeure.

555 Cf. KEYLEN (2013, p. 43) cite Baldassarre Castiglione, *Coryciana*, 276, vv. 28-31, p. 193 et *Corycius autem caris semper stipatus amicis, / inter odoratum citrii nemus, inter et hortos, / suspiciens sacras Capitoli in colle ruinas / in medio vatam felices in colles ruinas / in medio vatam felices exigat annos!*” et *Silvius Laurelius, ibid. p. 326: Traiano haec quondam, nunc Annae sacra parenti; / Caesaris hinc nomen, numen at inde Deae est”. Valeriano 1822, 67-68 : Universae etiam academiae, et omnibus, qui litterarum nomine censerentur, geniales hortos suos ad Traianum consecraverat, conventumque insuper, et quoddam rei litterariae certamen quotannis Divae annae festo instituerat, longaeque annorum serie celebrat, quod tantum illi gratiae conciliavit, ut nemo umquam Principum aetate nostra magis fuerit, quam unus Coritius litteratorum omnium carminibus celebratus, vereque leporum omnium pater appellatus”.*

556 ALAHIQUE PETTINELLI 1999, p. 75 et sv.

557 *Ibid.*

558 KEYLEN *ibid.* p. 26.

C'était une *aurea aetas* de la poésie latine, nous décrit en des termes poétiques et idéalisés Caius Silvanus Germanicus, un poète qui eut un rôle important dans ces festivités et dans l'édition de ces mêmes poèmes. L'esprit convivial régnait dans ces dîners festifs et littéraires, où à l'ombre des lierres et du myrte, la chevelure ornée de genêt et de laurier, des convives d'exception étaient invités dans un cadre bucolique et, dans l'esprit des auteurs anciens, s'adonnaient aux joies du banquet tout en célébrant leur hôte, leur sainte protectrice. Car, si le caractère religieux imprégnait ces célébrations, les références à l'Antiquité classique demeuraient omniprésentes.

Après la célébration du jour de la Sainte Anne, la prestigieuse demeure de Goritz était généreusement ouverte toute l'année aux humanistes qui gravitaient autour de la Cour pontificale et dont nous avons déjà mentionné le rôle de premier plan dans la politique culturelle léonine. Étant lui-même un curialiste et mécène, Goritz fut donc capable d'attirer et de fédérer par sa popularité et par sa générosité des lettrés célèbres ou des poètes moins illustres en quête de protection, des humanistes provenant de toutes les cours d'Italie, aussi bien que des notables étrangers. Sa demeure devint donc le cœur de réunions qui étaient à la fois « privés et sociales, formelles et informelles ».

Il est à noter que Bembo et Sadoletto, ainsi que d'autres « artisans » du mythe de l'âge d'or léonin ou des poètes panégyristes de Léon X, tels que Jean François Vitali et Caius Silvanus Germanicus ont fréquenté ces réunions poétiques et ont eu un rôle de premier plan dans l'élaboration du vaste recueil. D'autres humanistes d'envergure autour du cercle culturel du curialiste Angelo Colocci, rival déclaré de Goritz, comme Alessandro Farnese, Tomasso Fedra Inghirami, Blasio Pallai (*Blosius Palladium*), Baldassarre Castiglione, Marco Antonio Casanova (1477-1528)⁵⁵⁹, ou encore Philippe Béroalde le Jeune, fréquentaient également la *sodalitas Coryciana*. Le poème « catalogue » des *Poeti Urbani* de Francesco Arsilli, évoqué précédemment, énumère et organise les poètes principaux de la *sodalitas* en offrant une sélection-catalogue codifiée des poètes actifs à Rome et regroupée autour de Goritz⁵⁶⁰. Le général des Augustiniens Egidio da Viterbo, théoricien de l'*aurea aetas* du pouvoir pontifical, figure également parmi les illustres convives.⁵⁶¹

559 G. BALLISTRERI, *DBI*, Vol. 21, 1978.

560 KEYLEN *ibid.*

561 J. W. O' MALLEY S.J., « Man's dignity, God's love and the destiny of Rome, a text of Giles of Viterbo », *Viator. Medieval and Renaissance Studies*, vol. 3 (1972), p. 388-416. Voir *infra*, p. 146. Dernièrement, Anna ALAIQUE PETTINELLI (1999), toujours attentive aux liens spirituels des manifestations littéraires romaines, a approfondi la réflexion sur les *Coryciana*, pour y entrevoir des liens entre position culturelle et réflexion religieuse. La vénération de la sainte, d'héritage germanique, se serait revêtue d'une articulation thématique complexe dans laquelle une forte religiosité se mariait à un goût profond de l'Antiquité. Elle s'est attachée à découvrir les liens entre l'idéation de l'autel de la part de Sansovino, cœur inspirateur des poèmes, et la décoration représentée par la fresque de Raphaël en y découvrant une forte influence d'Egidio da Viterbo. En outre, selon la chercheuse, la même fresque représentant le prophète Isaïe, œuvre que Raphaël avait exécutée en 1512, présenterait une référence à la prophétie de la naissance du Christ et une autre à Egidio da Viterbo. Dans la peinture qui s'inspire, pour les formes plastiques et les couleurs, des figures des prophètes fraîchement peints sur les murs de la Chapelle Sixtine par Michel Ange, Isaïe tient un rouleau portant le verset annonciateur du prophète (« ouvrez les portes et rentre le peuple des justes qui garde la fidélité » *Is.*, XXVI, 2-3). D'après Alahique Pettinelli, le passage d'Isaïe ne devrait pas seulement être interprété comme une allusion à l'entrée des justes au Paradis,

Les poèmes qui furent composés à l'occasion de la fête de Sainte Anne à partir de 1512 sont des compositions de mètre et genre poétique différents, qui cherchent à marier le spiritualisme chrétien et la forme classique. Au fil des années ils étaient recueillis et sélectionnés par le Luxembourgeois mais, malgré plusieurs projets éditoriaux, ce ne fut qu'après des rebondissements variés et complexes qu'ils parurent dans une édition imprimée unique, qui en fit ainsi une consécration magistrale des *poeti urbani* actifs à Rome à l'époque de Léon X. C'est ainsi qu'un grand nombre de poèmes éclectiques - environ quatre cents - composés entre 1512 et 1524 et couvrant ainsi toute la décennie léonine, se réunissent dans l'édition des *Coryciana* (1524), ainsi nommée du nom latinisé de *Janus Corycius*, leur illustre fondateur.

L'éditeur, l'humaniste Blaise Pallai s'était déjà distingué parmi la foule des poètes à la cour léonine par un poème célébrant le palais d'Agustino Chigi, la villa Farnesina⁵⁶². Inspirés par la célébration religieuse en l'honneur de Sainte Anne et composés sous l'égide de leur illustre mécène, les poèmes du recueil insistent sur la célébration de la splendeur du groupe trinitaire sculpté de Sansovino : plusieurs poètes se lancent dans l'éloge de l'art du sculpteur qui aurait fait revivre la divinité grâce à la *pietas* de Goritz, qui apparaît de ce fait comme le véritable protagoniste du recueil. Les épigrammes traduisent, à travers le déploiement d'une culture humaniste, la volonté de retrouver, dans la Rome du temps, les gloires de l'époque augustéenne. Cela entraîne une comparaison productive entre poètes Anciens et Modernes souvent (résolue dans les textes) qui penche en faveur de ces derniers, du fait de la nouvelle religion⁵⁶³. Dans la plupart de ces compositions, fines et adroites, souvent intellectualistes⁵⁶⁴, et qui imitent la polyphonie des mètres de la versification classique, les concepts anciens sont inlassablement réitérés, par exemple la relation entre l'Art et la nature, la synthèse de celle-ci, ou bien encore l'Incarnation de la divinité dans l'œuvre en marbre, comme pour initier, à travers la forme, une recherche spirituelle.

mais dans un sens plus large qui sous-entendrait qu'il n'y a pas de limites à la provenance des justes de la terre et révélerait une exhortation implicite à étendre la prédication de l'Évangile sur toutes les terres et auprès de tous les peuples. De cet état de la question il ressort des connexions profondes et complexes entre classicisme, spiritualité chrétienne et politique impérialiste papale.

562 B. PALLADIO, *Suburbanum Augustini Chisii*, Romae apud J. Mazochium, 1515. MOTTA 2003, p. 342.

563 ALAHIQUE PETTINELLI 2015, p. 322 évoque ce thème à propos de l'*Oratio* (1521) de Blaise Pallai.

564 ALAHIQUE PETTINELLI 1999, p. 69 : « In ogni caso l'argomento trattato, sia esso di carattere religioso o sia invece il valore artistico dell'opera del Sansovino, viene sempre visto attraverso un filtro letterario, mitologico e classicistico, assai forte »

I.5.2. L'état de la question

Les *Coryciana* ont suscité un regain d'intérêt et ont récemment fait l'objet d'une recrudescence d'études, notamment l'édition critique détaillée de la part du philologue belge Joseph Ijsewijn, comprenant les *carmina extravagantia*, des pièces tirées de deux *codices* manuscrits⁵⁶⁵ mais qui avaient été éliminées du projet éditorial et des documents annexes, comme les recueils épistolaires.

En s'appuyant sur ces textes, qui nous éclairent sur les polémiques et le débat interne à la *sodalitas*, des études récentes ont cherché à faire le point sur la problématique extraordinairement complexe de l'édition, avec une tentative d'organisation d'un matériel dense et fragmenté. Elles ont en effet mis en valeur des perspectives bien plus nuancées, diversifiées, voire opposées à celles affirmées jusqu'alors.

En particulier José Ruyschaert a tenté de retracer l'histoire périlleuse de la préparation de la fameuse édition de 1524 par Blasio Pallai, qui serait le reflet d'un cercle culturel, antithétique à la *sodalitas* animée par Angelo Colocci. Le chercheur a analysé les différents auteurs responsables des éditions manuscrites en partant de l'édition imprimée et des lettres dédicatoires qui se référerait aux contraintes de la publication⁵⁶⁶.

Julia Gaisser a par ailleurs inauguré une nouvelle perspective d'investigation⁵⁶⁷, en explorant les tensions et les polémiques qui ressortent de l'examen et de la traduction des textes au moment du passage de garde lors de la mort de Léon X et de l'exaltation d'Adrien VI⁵⁶⁸. C'est sur ces points et notamment sur la question des différents projets éditoriaux, qu'est revenue, plus récemment, Rosanna Sodano par une contribution particulièrement dense et intéressante. D'après la chercheuse, les deux

565 Il s'agit du manuscrit Niccolò Rossi 207 de la Corsini copié par C. Silvanus et du ms. *Vat. Lat.* 2754 de Jean François Vitali.

566 Le chercheur a repéré trois projets éditoriaux particuliers, qui correspondraient aux deux manuscrits parvenus et à l'édition de 1524 : les deux manuscrits porteraient en effet trace d'une collaboration entre Vitali, que nous avons déjà étudié en tant que poète chantre de Léon X, et le poète néo-latin allemand Caius Silvanus ; les deux poètes étaient amis et avaient déjà collaboré dans d'autres initiatives culturelles (*Imperiae Panaegeticus par Joannem Vitalem Panormitanum*), ils furent également auteurs de plusieurs poèmes des *Coryciana*. L'allemand Silvanus semble avoir joué un rôle très important, en étant le responsable de l'insertion du poème de l'Arsilli à la fin de la collection et par le fait d'avoir composé pas moins de trente poèmes regroupés dans l'édition imprimée du recueil. Ruyschaert mentionne aussi d'autres intervenants, qui auraient eu un rôle significatif dans les remaniements des textes pour l'édition finale, et met l'accent sur l'anecdote relatée dans la lettre préface de Pallai, selon laquelle Goritz n'aurait pas voulu publier les textes par crainte de critiques malveillantes de la part de ses détracteurs. Toutefois, l'éditeur n'aborde pas les questionnements relatifs à la superposition des éditions et surtout aux raisons de leurs échecs. *Ibid.* p. 52 : selon l'auteur, les deux manuscrits de la bibliothèque Corsini et du Vatican demeurent des témoins importants de l'évolution du projet éditorial et du rôle assigné à Silvanus et Vitali en vue d'une édition.

567 *Ibid.* p. 51.

568 GAISSER 1995, 52 et sv.

manuscrits et l'édition imprimée répondraient à des projets éditoriaux différents, qui coïncideraient chacun avec des lignes distinctes, reflétant probablement des tensions internes et des polémiques au sein de la même *sodalitas*⁵⁶⁹.

Les résultats de la chercheuse mettent à jour une bipolarité des lettrés autour de la figure de Goritz et un panorama culturel de l'époque léonine particulièrement diversifié. Ainsi, en se demandant pourquoi les premiers projets éditoriaux avaient échoué et après avoir approfondi les liens entre les auteurs et leurs textes, la chercheuse parvient à isoler deux axes principaux qui correspondraient à deux idéologies différentes, voire radicalement opposées sur plusieurs plans lorsqu'elles prennent la forme de lutte entre factions internes : d'une part un parti italien, d'empreinte classiciste, qui comprenait des humanistes d'envergure, fortement liés à l'entourage de Léon X, qui aurait été sensible aux valeurs artistiques et formelles exprimées par le groupe sculpté de Sansovino et le culte de Sainte Anne ; d'autre part, le soi-disant parti philo-germanique, radicalement anti-classiciste, qui aurait influencé la supervision finale et le choix des textes de l'édition manuscrite et imprimée et serait à l'origine de la présence des polémiques soulevées dans les poèmes du troisième livre. En effet, à partir des derniers textes, la présence d'auteurs germaniques s'intensifie considérablement et les motifs d'opposition ou les polémiques commencent à apparaître⁵⁷⁰. De cette opposition ressort l'antagonisme des deux factions en cause, qui se seraient affrontées de façon impitoyable, représentant deux idéologies différentes et deux manières d'entendre la culture et la religion. Ces deux partis divergents se seraient mesurés aussi dans le projet éditorial, et le parti germanique anti-classiciste aurait enfin triomphé⁵⁷¹ en accueillant dans l'édition finale des textes de poètes qui ne résidaient pas à Rome et des textes éloignés de l'élégance formelle des premiers.

2) Léon X dans les *Coryciana* :

Qu'en est-il précisément du mythe de l'*aurea aetas* léonine ⁵⁷² ? D'emblée, nous avons constaté que, par rapport aux manifestations poétiques qui ont fait l'objet de notre enquête, la légende

569 En menant une description détaillée de la collection et de leurs thèmes, la chercheuse a formulé des hypothèses sur la genèse des *Coryciana* et sur le développement de la même collection, une étude qui ouvre des pistes à des enquêtes ultérieures. L'examen des manuscrits et de leurs auteurs, aussi bien que de leurs choix thématiques et des *carmina extravagantia*, souvent des piques envenimées adressées directement au même Goritz, semblerait démontrer et confirmer que le groupe que l'on avait considéré comme bien soudé, était divisé et en conflit sur des questions culturelles et spirituelles fondamentales.

570 *Vedi infra*, p. 156 - 164.

571 C'est ainsi que la comparaison entre Anciens et Modernes l'emporte sur la célébration panégyriste des mérites de Sansovino.

572 BENEDETTI 2015, p. 295 ; ROSCOE (1816, I, p. 6) affirme que Léon X agit avec une efficacité majeure pour faire prospérer les belles lettres. BUCKHARDT 1955, p. 203-204: « tutta l'influenza che, dal 1520 circa in poi, gli umanisti

du royaume de Saturne, qui pourtant ouvre le poème d'Arsilli, n'est que rarement reliée au pontificat de Léon X : dans l'ensemble des textes du recueil, près de quatre cents poèmes, de rares allusions à l'*aurea aetas* – trois seulement - sont reliées directement au Médicis ; le pape y est peu mentionné, mis à part l'hymne intéressant de Lilio Gregorio Giraldi et quelques références hâtives chez d'autres auteurs⁵⁷³, que nous analyserons par la suite. Et cela même si la plupart des *sodales* de Goritz gravitaient autour de la cour pontificale de la même manière que leur mécène et étaient bien reliés au pontife après avoir reçu de lui des prébendes et des bénéfices. Jean François Vitali par exemple, qui pourtant s'était empressé, parmi les premiers, de chanter l'entrée triomphale de Léon X et son exaltation au pontificat, lui qui était l'un des protagonistes de l'édition des *Coryciana* et compositeur à ce titre de divers poèmes, ne fait jamais allusion au pape Médicis dans le recueil.

D'après certains auteurs, ce ne serait que le reflet de la faible incidence que le Médicis aurait eue en réalité sur la vie culturelle de son époque⁵⁷⁴, n'ayant pas été le responsable d'une vraie renaissance des études. Ou, plus probablement, du moment que l'anthologie découle de la juxtaposition de couches éditoriales diverses, il se peut que les poèmes, embrassant à peu près toute la décennie léonine (de 1512 à 1524), tracent une parabole ascendante puis descendante, suivant la popularité du pontife. En effet, les *Coryciana* sortirent de l'imprimerie en 1524, mais l'élaboration de ces textes devait remonter à 1512 et couvrir tout l'arc chronologique du pontificat léonin.

En ce sens, les espoirs qui avaient été déclenchés par l'élection n'ayant pas trouvé leur réalisation, vu la conduite politique hésitante et les différentes crises traversées, Léon X aurait perdu sa propre popularité, et l'enthousiasme qu'il aurait suscité au début se serait émoussé à la fin de la décennie. L'élection du pape flamand Adrien VI, fortement anti-classiciste et détesté des humanistes, avait provoqué la dispersion de nombreux poètes qui s'étaient rassemblés précédemment autour de Léon⁵⁷⁵ et de Goritz. Par ailleurs ne sous-estimons pas la complexité du panorama engendré par les relations que les humanistes avaient nouées entre eux et avec Goritz, où les conflits et les inimitiés d'ordre personnel pouvaient modifier l'image angélique (que les sources officielles nous ont léguée). De plus, cela était accentué par les exigences d'hommage à leur mécène et les implications dans la politique pontificale.

La célébration des *Coryciana* s'était déroulée autour de Goritz, protagoniste et inspirateur du recueil. Le Luxembourgeois était particulièrement apprécié par ses *sodales*, qui le définissaient

italiani esercitarono sul resto d'Europa, ha pur sempre in un modo o nell'altro la sua origine nella iniziativa, che partì da Leone ».

573 *Hymnes* 374, 42 ; 381, 33 ; 388 C., 30 ; 390, 12.

574 *Contra* GNOLI 1910, p. 341-388. Suivant ces chercheurs, la grande saison de la poésie néo-latine à la Renaissance avait été déclenchée bien avant le premier pontificat léonin et son rôle de mécène aussi bien que le poids culturel du fils du Magnifique devrait être revu à la baisse.

575 GAISSER *ibid.* cite l'invocation de Silvius Laurelius à Sainte Anne afin qu'elle protège le nouveau pape.

comme « *frugi homo et ab omni ambitione semotus* » et louaient sa *pietas* et sa *liberalitas*, vertus qu'il exprimait par son hospitalité légendaire envers les humanistes et les doctes qui arrivaient à Rome. Il nous semble aussi important qu'Érasme ait tissé⁵⁷⁶ l'éloge de son compatriote en l'appelant un homme au cœur très pur (« *vir candidissimi pectoris* »), par ailleurs pourvu de :

« (Il était pourvu) d'une intelligence « romaine », d'une élégance urbaine, d'une culture et d'amitiés littéraires, d'une mondanité festive, d'une faculté d'improvisation rhétorique et d'un amour pour l'Antiquité et les marbres anciens »⁵⁷⁷.

Cependant Goritz avait aussi animé et inspiré une ligne poétique empruntée au classicisme chrétien, ce qui constituait la base des critiques des réformateurs et en particulier le sujet d'une rivalité personnelle avec Érasme. Il n'est pas non plus secondaire que l'orateur au service de l'orthodoxie pontificale et théoricien de premier plan de la pratique politique du mythe de l'âge d'or, Egidio da Viterbo, ait considéré que la supériorité de Goritz résidait dans sa capacité à avoir su marier la religiosité à l'élégance de la forme ancienne⁵⁷⁸. Dans sa culture et sa formation, le Luxembourgeois avait recueilli l'héritage de la religiosité et des cultes nordiques, parmi lesquels celui de Sainte Anne était très répandu⁵⁷⁹. Mais l'origine « germanique » du Luxembourgeois, reconnue et acceptée à l'époque des premières années de Léon quand la Curie était cosmopolite, pouvait se voir de manière plus menaçante et attirer des hostilités au moment même où Luther venait de proclamer ses thèses à Wittenberg. L'édition de 1524 semble en effet refléter une sélection de textes choisis par le parti germanophile, celui-là même qui triompherait sur le parti des classicistes proches de Léon X. Il faut aussi prendre en considération, en suivant Julia Gaisser et Rossana Sodano la faille qui avait opposé deux tendances culturelles, qui s'était traduite progressivement par l'affrontement ouvert entre les partisans de l'identité nationale et les étrangers soupçonnés de miner les bases de la culture classique. Si l'on ajoute à cela la présence d'auteurs allemands et ouvertement sympathisants de la réforme, le tableau est complet. La prise de position en faveur ou contre leur illustre mécène et l'alignement de ceux-ci sur l'une ou l'autre tendance de la pensée peut en effet dévoiler l'adhésion à des idéologies et des représentations culturelles en conflit, influencées par les nouvelles théories d'inspiration réformatrice.

576 ALAHIQUE PETTINELLI 1999, p. 76 et note 59 : *Romanum ingenium, urbanam dexteritatem, litteraria studia, litteratorum commercia, festivam urbanitatem, extemporariam dicendi facultatem, antiquitatis et marmorum vetustorum amorem*.

577 ALAHIQUE PETTINELLI (*Ibid.*) cite Erasmus, *Opus Epistolarum*, 1924, 1342, 325.

578 *Historia Viginti saeculorum*, ms. 502, f. 197v.

579 ROSCOE 1817, p. 231-232 = *summoque duos de vertice divos / fundere*.

En renvoyant à ces contributions pour la problématique sous-jacente à l'édition et à l'analyse détaillée des typologies formelles et thématiques représentées dans le recueil, nous nous attacherons à examiner les textes des panégyristes de l'âge d'or et l'éventuel positionnement de leurs auteurs face au pouvoir pontifical. Les *Coryciana* étant un ensemble de textes recueillis à la fin de l'époque léonine, ils nous permettront d'étudier l'évolution et les différentes facettes du mythe de l'*aurea aetas* léonine dans une perspective diachronique.

3) L'hymne de Lilio Gregorio Giraldi en l'honneur de Sainte Anne (*Coryciana* n. 374) et autres références politiques

Dans le cadre de ces rares témoignages, la présence d'un hymne de la part d'un auteur de l'envergure de Lilio Gregorio Giraldi (1479-1552), déjà évoqué dans notre travail, mérite une attention particulière. Figure d'érudit éclectique, de poète et de critique des littératures anciennes⁵⁸⁰, ainsi que mythographe de premier plan, Lilio s'était lié d'une forte amitié avec Jean-François Pic⁵⁸¹, l'une des figures-clés de la pensée religieuse du début du XVI^e siècle, et cela dut laisser des traces profondes sur sa formation intellectuelle et spirituelle⁵⁸². Devenu précepteur d'Ercole Rangoni, fils des seigneurs de Modène Niccolò Rangoni et Bianca Bentivoglio, Lilio suivit le jeune homme, qui était destiné à une carrière ecclésiastique, dans la ville qui aurait pu lui permettre de réaliser son ambition. Le Ferrarais arriva à Rome à la suite de son nouveau seigneur peu après l'élection de Léon X, où il demeura jusqu'en 1527, et put s'imprégner de l'atmosphère stimulante de l'époque léonine.

Tout en continuant à enseigner à Hercule et à d'autres jeunes, il s'inséra pleinement dans la vie culturelle romaine, participa aux soirées littéraires des diverses *sodalitates*, notamment au sein de la demeure de Goritz et s'exerça en poète, tout en cherchant à obtenir des prébendes et un poste au

580 SIMONA FOÀ, *DBI*, Vol. 56 (2001). Il avait étudié les disciplines juridiques et littéraires à l'école de Battista Guarini, s'était spécialisé en langues anciennes et avait atteint par une vaste érudition une connaissance profonde et subtile du monde classique.

581 Giraldi avait connu le jeune Pic après un séjour à Naples puis à la Mirandole tout au début du XVI^e siècle. Rentré au service de Alberto Pio di Carpi, il devint précepteur du fils de Pic.

582 Au service du seigneur de la Mirandole, il dut quitter l'endroit suite au conflit qui avait opposé Jean-François à son frère Ludovic, pour entrer au service du seigneur de Carpi, le légat impérial Albert Pio, personnage très réputé à la cour impériale. Ce dernier, bien que dans une position familiale comparable à celle de Pic, ayant hérité d'une contrée convoitée par son cousin qui était également tuteur, pouvait compter sur l'appui de Maximilien I et sur son influence auprès de la cour. Ce fut pour Lilio non seulement un illustre mécène mais aussi un mentor de premier plan. Dans sa riche bibliothèque Lilio mit à profit ses lectures et commença des ouvrages de systématisation de la culture ancienne et moderne. Cette phase d'étude se traduisit en deux traités, l'*Historia poetarum tam Graecorum quam Latinorum*, (Bâle 1545) et le *De poetis nostrorum temporum dialogi duo*, des références incontournables pour la critique littéraire ancienne et moderne, auxquels succédèrent d'autres traités. GARGANO 2015, p. 183.

sein de la Curie, auquel il n'accéderait finalement pas. Il poursuivait son activité de systématisation littéraire par un regard aigu et désenchanté sur l'époque léonine qui était la sienne.

Ainsi, ces années si denses du point de vue de la production culturelle, ainsi que les débats et les positionnements idéologiques, sont pleinement représentés dans ses écrits polémiques, le *Progymnasma adversus literatos* et l'*Epistola* adressée à Tebaldeo, où l'auteur nous offre une perspective tranchante sur l'époque qu'il était en train de vivre, avec par exemple, les personnages grotesques qui entouraient le pape en l'asphyxiant de leur flatterie.

L'âge d'or qui était glorifié dans l'essai de critique littéraire *De poetis nostrorum temporum* se colore de l'ironie et des notes satiriques dans d'autres ouvrages du même auteur. La position de Lilio face à Léon X est complexe : si dans l'*Historia* il célèbre l'âge d'or que le pape aurait ramené sur terre et, dans le *Parenticus liber adversus ingratos*, déplore avec une grande force satirique la foule des poètes qui calomniaient le pontife après avoir été comblés de prébendes et bénéfices, dans le *Progymnasma* il polémique âprement sur la légitimité de l'entourage du nouveau pontife. Si ces aspects de la production de Giraldi ont récemment attiré l'intérêt des chercheurs, c'est que la plupart des textes poétiques conservés dans la bibliothèque Ariostesca de Ferrare demeurent encore inédits. Et pourtant, il nous semble extrêmement significatif que, parmi tous les textes des *Coryciana*, ce soit une personnalité complexe comme celle de Lilio Grégoire Giraldi qui ait proposé un éloge de Léon X dans une perspective éminemment politique.

Inséré dans la partie dédiée aux « Hymnes » (*Coryciana* n. 374), l'hymne de Giraldi juxtapose le thème religieux et une forme d'ascendance classique, l'invocation à Sainte Anne et la prière au pontife, afin que ce dernier rétablisse la paix parmi les princes chrétiens, en prenant la tête d'une croisade contre l'ennemi commun⁵⁸³. Adhérant à une thématique qui était d'actualité dans les sessions successives du Concile, Lilio met en valeur le rôle et les responsabilités du pontife, celles de garantir la paix entre les chrétiens et l'État pontifical, préambule nécessaire à la guerre sainte.

Dans ce cadre, et d'une façon conforme aux rites *Coryciana*, le poète déploie des thèmes évangéliques, liés à la célébration de Christ, « *aeternique Parentis progenies aeterna* », par une invocation rituelle à Sainte Anne, dont la pureté a permis d'expier et de racheter les malheurs du genre humain. Ceci est le noyau conceptuel du poème qui permettra au poète de poursuivre avec l'actualité politique et d'en faire ainsi un instrument de propagande pontificale.

Dans l'exorde, à l'invocation initiale (vv. 1-13), succède la louange de la sainte abordée dans une perspective diégétique basée sur l'Évangile *selon Saint Luc* et les sources apocryphes, notamment le *Protévangile de Jacques*⁵⁸⁴ et le pseudo-Évangile *De Nativitate Mariae*. Le poète dessine, en peu

583 Voir l'*Hymne antique et son public*, R.R.R. éd. Y. LEHMANN, 2007.

584 DE STRYCKER, *La forme la plus ancienne du Protévangile de Jacques*, 1961.

de vers d’empreinte classique, une brève hagiographie, la vie simple et chaste que la sainte aïeule de Christ avait menée, en parfaite *matrona romana* chrétienne, toute dévouée aux travaux domestiques et à la prière telle une prophétesse païenne.

Comme les autres poètes des *Coryciana* l’ont décrit, elle était épouse de Joachim depuis de longues années mais avait méprisé les plaisirs de Vénus, toujours consacrée à la vénération de Dieu dans le temple. Lilio fait suivre l’image de l’Annonciation à cette présentation : le message divin est formulé selon le modèle évangélique lorsqu’il dessine l’apparition de l’ange céleste envoyé de Dieu (v. 22 *Tonantis*), qui annonce à Anne qu’elle engendrera celle qui deviendra la mère de Dieu.

Ensuite, les deux époux, Anne et Joachim, se distinguent aussi par leur frugalité, puisqu’ils ne dépensent que le tiers de leurs maigres avoirs, en en destinant une part au Temple et l’autre aux pauvres. Sur ce thème de la conception divine le poète introduit une invocation à la sainte pour qu’elle vienne au secours des êtres humains. La vertu salvatrice de l’aïeule du Christ permet ainsi au poète d’enchaîner sur le motif très répandu des malheurs du genre humain et en particulier l’Italie (*Ausonius orbis*), dévastée par les armées françaises et espagnoles (vv. 30-35), thème qui traverse la production poétique léonine et se présente comme caution de la politique pontificale.

L’invocation à Sainte Anne est ainsi le prétexte pour clamer un vibrant appel pacificateur à Léon afin que les peuples chrétiens cessent de se faire la guerre entre eux et dirigent leurs efforts contre l’ennemi commun : les Turcs postés aux frontières de l’Occident. Ce motif récurrent qui traverse inlassablement la production poétique du début du XVI^e siècle, réapparaît dans un autre hymne du recueil des *Coryciana*, le n. 378, où le poète Francesco Centelle, en ayant recours à des images tourmentées et sanglantes, déplore la situation de l’Italie blessée par les armées étrangères⁵⁸⁵.

Pour terminer, le poète invoque la protection de la mère divine sur Léon qui devra prendre la tête des peuples chrétiens, notamment des Français, contre l’ennemi étranger. Comme Ijsewijn l’a interprété, cette section de l’hymne semble contenir une allusion à la huitième session du Concile de Latran V, survenue le 19 décembre 1513, au cours de laquelle le johannite Jean-Baptiste de Garghis⁵⁸⁶ de Sienne oriente son discours vers des considérations guerrières, en le centrant sur les obligations militaires que les hommes doivent à Jésus-Christ⁵⁸⁷. La référence à ce sermon pourrait nous permettre de dater l’hymne des premières années du pontificat léonin.

Par ailleurs, Giraldi a adressé à Léon un hymne (*Hymnus ad Divum Leonem Pont. Max.*)⁵⁸⁸ fortement lié à l’actualité politique et à l’image du retour des *saturnia regna* de Léon X. Publié par

585 CENTELLE, *In Divam Annam Corycii Hymnus*, p. 263-26 ; SODANO 2001, p. 444, Voir *infra*, p. 279 et sv.

586 HEFELE - HERGENRÖTHER - LECLERCQ 1916, p. 415-416 ; RAYNALDI, *Annal. ad ann.* 1512, n. 105-107.

587 Voir *infra*, p. 203 ; 278.

588 ROSCOE IV, 1810 : *Lilii Gregori Gyraldi Poematia, Ed. Lugd.* 1536, p. 231 -235.

Roscoe, ce texte tout comme son hymne des *Coryciana*, constitue un manifeste programmatique de l'âge d'or léonin, de la part d'un auteur pourtant assez sceptique sur l'époque.

L'hymne propose un panégyrique du pontife en célébrant un épisode devenu légendaire, qui avait vu comme protagonistes Attila et Léon I. La légende raconte que les deux personnages se seraient affrontés sur les rives du fleuve Mincius en 452 ap. J.-C. Le roi des Huns s'était avancé en Italie du Nord dans le but d'attaquer et conquérir la Ville éternelle. C'est à ce moment, le 4 juillet de la même année que Léon I^{er} le Grand aurait stoppé sur les berges du fleuve Mincius « le Fléau de Dieu » grâce à l'intervention divine. On retrouve ce sujet dans une fresque de Raphaël, l'*Expulsion d'Attila*, commencée en 1512, achevée sous le pontificat de Léon X, probablement en 1514, et constituant une partie de l'apparat décoratif de la salle d'Héliodore au Vatican. L'œuvre « s'articule à la fois comme une illustration de la protection singulière dont bénéficie l'Église de Rome, et comme une véritable chronique des épreuves subies par la puissance pontificale en 1511 et 1512 : la pression des troupes de Louis XII en Italie centrale, le concile de Pise suscité par le roi de France pour la fin de 1511 »⁵⁸⁹. Dans la fresque, le pape aux traits de Léon X avance sur le cheval blanc rituel escorté par deux cardinaux dont l'un, au premier plan, est aussi représenté sous les traits du Médicis. Du haut du ciel, la double apparition des saints Pierre et Paul, symbolisant les exhortations du saint pontife, devait terrifier l'envahisseur barbare, qui renoncerait ainsi à envahir Rome. On y repère également une allusion au repli des troupes françaises après la bataille de Ravenne⁵⁹⁰.

Cette fusion des registres théologique et contemporain apparaît aussi dans le poème de Lilio où le poète célèbre la conduite que tint Léon X lorsqu'il contribua à expulser les Français d'Italie. D'après Roscoe, l'hymne avait été rédigé avant que le tableau de Raphaël ne soit peint car, à son avis, il ne se trouve pas d'incident poétique aussi frappant que l'est l'apparition des deux auxiliaires célestes. Cependant, à notre avis, cela n'est pas confirmé par l'analyse du poème, puisqu'au vers 42 le poète affirme que « de la sommité de la tête de Léon I sortaient deux dieux »⁵⁹¹. Plus probablement inspiré par Raphaël⁵⁹², Lilio aurait composé cet hymne dans les premières années du pontificat de Léon X, autour de 1514 - 1516.

Utilisant cet épisode admirablement choisi pour sa fonction programmatique et d'une efficacité certaine, Lilio souligne le rôle pacificateur du souverain pontife face aux ennemis. C'est ainsi que l'événement légendaire prend une dimension humaine lorsque le pape du passé, désarmé et

589 A. NESSELRATH, « La Stanza d'Eliodoro », in *Raffaello nell'appartamento di Giulio II e Leone X*, Milano 1993, p. 203-245 ; CHASTEL 1985, p. 77-78. PASTI (2016, p. 526-527) inscrit la fresque dans le programme de propagande de Léon X : « [...] papa Leone vi coglie la prima grande occasione per esaltare se stesso. Il papa non è più testimone dell'evento, ne è il protagonista diretto, comparendo in scena sul suo candido cavallo (sempre il cavallo di Ravenna e del possesso !) ad arrestare personalmente gli invasori ». Des références à la fresque dans la poésie de l'âge léonin voir *infra*, p. 219-221.

590 CHASTEL 1985, p. 80.

591 ROSCOE IV, 1810, p. 58.

592 Voir l'annexe VI pour l'hymne de Giraldi, p. 472 et l'annexe VII, p. pour la fresque de Raphaël.

revêtu d'une tunique blanche, persuade le roi des barbares d'une autre époque à abandonner son entreprise cruelle uniquement grâce à son pouvoir de persuasion (v. 43 *miratus quae sit fiducia inermi*) ; cela préfigurera la victoire du pape du présent sur les ennemis transalpins⁵⁹³.

Dans ce texte, l'épisode d'Attila n'est qu'un prétexte pour « broder » sur l'âge d'or incarné en la personne de Léon, en vertu du concile et de l'union de ses deux pouvoirs, temporel et spirituel à la fois. Or, de la même manière que l'hymne à Sainte Anne, ce poème est axé sur le constat que l'Italie est en proie à la convoitise des puissances étrangères et sur la nécessité de réaliser la *concordia* des princes chrétiens. Il se termine donc par une demande au pontife pour qu'il libère les terres des étrangers, en devenant un manifeste programmatique de l'âge d'or et de la politique impérialiste du pape. Il est à préciser que, aux yeux de Lilio, le pouvoir de Léon s'accomplira par l'union parfaite du temporel et du spirituel mais aussi par la restauration des fastes de la Rome ancienne. L'auteur qui, par la suite, sera accusé de sympathies luthériennes et qui offrira une image impitoyable de la Rome léonine dans ses essais critiques, avait pourtant adhéré à la politique pontificale des débuts jusqu'à affirmer dans les derniers vers du poème :

« S'il accède au Trône, au Sceptre et à la Tiare sacrée avec cette intention, il réunira les peuples sous les lois de la paix »⁵⁹⁴.

Comme on le voit, l'hymne de Lilio pourrait s'inscrire parfaitement dans l'actualité politique des premières années du pontificat de Léon X, quand l'enthousiasme pour Léon était à son acmé et que l'on espérait encore que le pontife apporterait les réformes souhaitées pour l'Église.

a. Autres références politiques dans les *Coryciana*

Des références à l'actualité politique apparaissent dans l'hymne de Laomedonte Tardolus de Camerino, frère cadet de Bartholomeo Tardolus, poète présent dans d'autres initiatives poétiques

593 PASTI (2016, p. 526-527) écrit : « Sembra che fra i due giganti celesti e il papa terreno ci sia un'osmosi e una comunicazione di forza e di potere : san Pietro è in cielo con le sue chiavi, ma il papa che lo rappresenta è in terra a fermare personalmente il nemico della Chiesa. Passato e presente si ricongiungono, e il papa agisce in un eterno presente contro un eterno Attila che riassume in sé i nemici della Chiesa di ogni tempo. Sullo sfondo non ci sono i dintorni di Mantova, ma Roma stessa, che è la vera posta in gioco di tutte le minacce portate al potere del papa : il papa e Roma sono tutt'uno con la volontà di Dio ».

594 Annexes n. 5, p. 455 : *Si Solium hoc animo et Sceptrum sacramque Tiaram / suscepit, populos vocet ut sub foedera pacis.*

collectives⁵⁹⁵ que les *Coryciana*. Dans ce long hymne (*Coryc.* 381) le poète célèbre les rites *Coryciana* par un flux de vers parsemés de références classiques, insérant l'invocation rituelle à la triade divine pour qu'elle accorde sa protection au « grand Léon », à l'origine de la pacification universelle. En s'accordant au thème programmatique et incontournable de la nécessité de pacification de l'Italie affligée par les guerres, le poète adhère donc au motif programmatique de propagande pontificale, auquel avait déjà consenti Giraldi dans son poème.

D'après Ijsewijn, il s'agirait d'une allusion implicite au malheureux conflit engagé par Léon X, qui visait à arracher le duché d'Urbino à François Marie della Rovere, neveu de Jules II pour le destiner à son frère Julien, ce qui nous permettrait de dater le poème autour de 1517. Cette année-là, le neveu du prédécesseur de Léon (qui avait été supplanté par le neveu de Léon X, Laurent de Pierre-François de Médicis), avait repris les hostilités et déclenché une deuxième guerre d'Urbino, qui se traduisit par l'un des plus grands désastres du pontificat léonin⁵⁹⁶. Cependant, cette fois-ci, à la différence de ce qui est dit dans l'hymne de Giraldi, Léon n'est plus seul à soutenir le poids de la Chrétienté mais assisté par la force militaire de l'Empereur Charles, roi d'Espagne depuis 1518 et Empereur à partir de 1519. Dans les vers suivants, le poète invoque ainsi l'Empereur Charles⁵⁹⁷, pour qu'il gouverne en accord et alliance avec Léon pendant cent ans. Ainsi, dans l'intention encomiastique du poète les deux pouvoirs doivent collaborer, avec l'objectif commun d'instaurer l'*aurea aetas* de la religion chrétienne. Ici, on assiste au dédoublement en deux figures, le pouvoir spirituel pontifical et le pouvoir temporel impérial, qui vient s'opposer aux formulations que nous avons évoquées précédemment, dans lesquelles Léon X incarnait à lui seul ces deux forces.

Mais que votre premier souci soit de veiller sur le grand Léon, sous les auspices duquel et par votre faveur la paix a été rendue, de nouveau, aux terres italiennes. Veillez aussi sur le jeune Carolus, qu'écrase la vaste masse de l'empire à diriger et laissez-les rester alliés durant cent ans dans une paix éternelle. Qu'il n'y ait qu'une âme et qu'une puissance dans leurs cœurs jumeaux !⁵⁹⁸

595 BENEDETTI 2010, p. 144, note 44. C. DIONISOTTI, *Appunti su Leone Ebreo*, « Italia medievale e umanistica », 2 1959, p. 409-428 ; 426-427, note 3.

596 RUBELLO 2015, p. 175 ; PASTOR 1908-1934, IV.1 1921, p. 102-103.

597 Né à Gand en 1500, roi d'Espagne en 1516, élu empereur en 1519.

598 *At vobis prima ingentem servare Leonem / Cura sit, auspiciis cuius vestroque favore / Est iterum Ausoniis tandem pax reddita terris. / Servate et iuvenem Carolum, quem vasta regendi / Praegravat imperii moles, centumque per annos / Hos sinite aeterna socios in pace manere. / Una anima atque unum in gemino sit pectore numen ! / Et magna tumidum Aegypto sua sub iuga missa.*

Cette superposition des pouvoirs devait, selon le poète, permettre à la religion de triompher (v. 44 *una fides iungant cunctos et sancta per orbem / gliscat relligio passim*). De même que l'Empire romain avait été choisi par Dieu pour établir la paix parmi les hommes et diffuser sa religion, désormais l'Empire du jeune Empereur doit à son tour réaliser cette unité⁵⁹⁹.

Le rétablissement de ces deux pouvoirs conjoints est la condition prioritaire pour éliminer les dangers aux frontières : comme dans une nouvelle justification instrumentale des actions politico-militaires, le poète se lance dans une invocation à la guerre sainte par laquelle le pontife doit libérer les terres orientales de l'emprise des Turcs. Des références classiques esquissent l'avancée de Sélim I, sultan Turc et l'occupation de la Syrie et de l'Égypte en 1517⁶⁰⁰.

Dans ce sens, le thème topique de la pacification des Chrétiens est l'expression d'un dessein politique bien précis qui vise à maintenir un contrôle solide sur les dominations temporelles de la papauté, mais il représente aussi le prélude nécessaire à la guerre contre les Infidèles. Tardoli rejoint lui aussi le cœur conceptuel de la réflexion de Egidio da Viterbo, selon lequel la foi chrétienne devait être apportée aux nouveaux peuples, au moment où s'ouvraient un nouveau monde.

Sur la même ligne encomiastique envers Léon le frère du poète, Flavius Bartholomeo Tardolus propose les mêmes thèmes panégyriques sur Léon X et d'incitation à la guerre mais formulés dans le genre singulier du centon (*Coryc.* 388 C). C'est une sorte de *patchwork* d'hémistiches tirés de l'épopée virgilienne qui insistent inlassablement sur les mêmes idées : la prière à la sainte pour la protection de Léon, qui est envoyé du ciel pour soigner, par sa « *medica manus* », les blessures affligeant les chrétiens ; le retour toujours souhaité par les poètes des *Saturnia regna*, le châtement de ceux qui ont offensé les terres d'Italie⁶⁰¹ ; et de nouveau le désir ardent de retrouver la paix. Mais tout cela prend la forme d'un exercice scolastique où les vers virgiliens, utilisés pour signifier une actualité politique, réitérent sans cesse le message de propagande pontificale. De plus, l'utilisation de ce style, dont l'essor se situe dans l'Antiquité tardive, est pour ainsi dire un indice sans équivoque de l'adhésion de la part de l'auteur au plus pur classicisme, et donc à la langue latine, support de l'expression de la puissance armée de l'Église.

599 Le thème a été abordé par Blasio Pallai dans son *Oratio* en l'honneur de Léon X, voir ALAHIQUE PETTINELLI 1999, p. 321.

600 Cet événement apparaît aussi dans l'hymne 384, 67-74 de Vitali. Pour la référence à la croisade voir *supra*, p. 20 ; 38 ; 69 ; 95 ; 73-76 ; 145 ; 95 et *infra* p. 192 ; 208 ; 279 – 282 ; 286.

601 Une autre allusion au règne de Léon X apparaît dans le poème de Francesco Vigile da Spoleto, *Coryciana*, 10-15 ; 31, p. 315.

4) Entre âge d'or et ferments réformateurs dans les *Coryciana*

Dans les *Coryciana*, le mythe de l'*aurea aetas* imprègne les textes mais sans pour autant faire référence à Léon X. Orfeo Pellati présente par exemple, dans l'hymne *Coryc. 256*, l'utilisation la plus accomplie du *topos* littéraire présent dans le recueil. Tout du long, le poème est traversé par une vibrante célébration de l'*aurea aetas*, qui se manifeste à nouveau, car de nombreux talents font renaître la vertu des Anciens et la subliment par le biais de la *pietas Coryciana*. L'art de Sansovino insuffle une vie nouvelle au mystère de l'Incarnation divine. Et, là où l'art rivalise avec la nature pour la dépasser, il n'y a plus de limites à la joie qui se déploie dans une invocation aux dieux qui permettraient au genre humain un retour à la splendeur du passé. C'est un manifeste d'une nouvelle *aurea aetas* qui se veut chrétienne mais qui porte encore les traces du paganisme.

Cette renaissance des anciennes valeurs est perçue comme immanente, puisqu'elles ne sont plus inaccessibles mais atteintes et renouvelées par les Modernes. L'époque contemporaine peut se réjouir de produire de si nombreux talents. Du début à la fin, le poème s'inspire librement de la IV^{ème} *Bucolique* de Virgile, mais ce qui, chez le poète romain, est encore la projection d'un avenir imminent et souhaité, prend, dans les vers de Pellati, la forme d'une condition effective et déjà conquise. Cet optimisme en un renouveau s'ouvre vers la fin en une invocation chorale de résonance classique, alors que le poète invoque les dieux du Panthéon romain pour qu'ils ramènent les *saecula aurea Saturni*. Il leur demande d'effacer les horreurs pour que le genre humain puisse retourner à la splendeur. Cela révèle à la fois un hommage aux réunions *Coryciana* et à leur mécène Goritz, tout autant qu'une célébration des nouvelles valeurs chrétiennes.

Jupiter, Phébus et Pallas pourraient évoquer Dieu, le Christ et la Vierge mais pourraient également sous-entendre une référence au pape, qu'il n'était plus nécessaire dans ce contexte d'honorer ouvertement⁶⁰², une fois sa popularité en déclin.

« Je demande ceci, ô dieux d'en haut : soyez équitablement attentifs à nos vœux, de sorte que le genre humain, une fois sa crasse et sa saleté déposées, resplendisse, et alors soit rappelé aux usages. Que tout art exulte à bon droit, ainsi que, avec raison, le chœur des artistes et que, applaudi, il reconnaisse ses honneurs ! L'ordre, quel qu'il soit, exultera et en même temps, désormais louera :

602 Nous avons déjà évoqué plus haut les associations du Médicis avec Jupiter, Pallas et Apollon. Voir *supra*, p. 57, 95, 107.

« De Mercure, de l'honnête Vénus et de la belle Diane avec Jupiter, avec Phébus, avec Pallas, les siècles d'or de Saturne surgissent, et le monde renaît, beau » !⁶⁰³

L'association du thème de l'Incarnation et de la référence optimiste à l'*aurea aetas* virgilienne correspond précisément aux centres de réflexion d'Egidio da Viterbo. L'augustinien avait déjà abordé le mystère de l'Incarnation dans son discours-lettre sur la dignité de l'être humain. Pour lui, Dieu choisit de se faire homme par acte d'amour, un geste de donation de soi-même dans lequel résideraient toute la grandeur et la dignité humaines⁶⁰⁴. Mais, selon Egidio, la revendication de la grandeur humaine équivalait à souligner la grandeur de Rome, épice de duquel devait rayonner un nouvel âge d'or pour l'humanité⁶⁰⁵.

a. Un âge d'or ambivalent

Au fil des pièces, le mythe de l'âge d'or est confirmé, et ce n'est plus Léon X qui est l'objet de l'éloge mais son successeur, le pape flamand Adrien VI. D'après Rossana Sodano Caius Silvanus, à l'initiative du premier manuscrit des *Coryciana* et de plusieurs autres, serait le chef de file des auteurs germaniques et anti-classicistes dans l'agôn du recueil. Le poète allemand s'était installé à Rome à l'époque de Léon X. En honneur du pape Médicis, il avait également composé une longue silve du genre de l'*ekphrasis* qui aurait dû être offerte à l'occasion de la cérémonie de l'installation de la statue du pontife dans la salle du Palais des Conservateurs, peu de temps avant la mort de ce dernier. Dans ce poème qui offre un concentré de thèmes propagandistes, le poète allemand n'avait pas hésité à formuler un éloge vibrant de Léon X en tant que fondateur d'un nouvel âge d'or : « auquel des pontifes précédents devais-tu davantage » (*cui pontificum maiora priorum debes*) ? La statue avait trouvé l'emplacement le plus propice au Capitole : siège des divinités romaines et, dès l'Antiquité, témoin des événements historiques les plus importants. Le pape s'était engagé pour la restauration de l'ordre politique, en rendant à la ville ses droits, en abolissant le grand tribut et en

603 *Ibid.* : *Hoc precor, o Superi ; iuste intendite votis, / ut genus humanum, posito squallore situque, / splendeat, et demum revocetur ad usus. / Gestiat ars omnis iure et merito chorus omnis / Artificum, plaususque suos agnoscat honores. / Exultet, laudetque simul iam quilibet ordo : / Mercurii, Venerisque probae, mundaque Dianae / cum Iove, cum Phoebos, cum Pallade saecula surgunt / aurea Saturni, pulcherque renascitur orbis.*

604 ALAHIQUE PETTINELLI 1991, p. 67.

605 *Ibid.*, p. 66.

ramenant la vie culturelle à son ancienne splendeur. Tous ces thèmes situaient le rôle providentiel de Rome à la tête de l'Église universelle.

Or, en 1522 un changement se produisit. A Léon, mort soudainement, avait succédé Adrien VI, à la grande surprise du monde des lettrés. Une nouvelle époque d'austérité voyait le jour pour les hommes de lettres. Les humanistes ne se sentaient plus en sécurité et libres d'exprimer leur passion pour les classiques, d'autant plus que la propagande protestante se diffusait rapidement en Italie, renversant les symboles envoyés par l'État pontifical et mettant à mal l'image déjà entachée de l'Église Romaine. La question de l'appartenance à ce classicisme chrétien devenait de première importance.

L'engagement considérable de l'Allemand dans les *Coryciana* de Silvanus porte les traces de ce changement de cap radical⁶⁰⁶. C'est ainsi que la Muse fertile du poète allemand déploie ses voiles en abordant des thèmes sensibles et cruciaux du recueil. D'un ton audacieux, dans *Coryc.* 388, il aborde un fier éloge des statues qui ornaient le jardin de Goritz, symbole des valeurs de l'Antiquité classique et premier objet de célébration du recueil. Mais, ces vestiges du passé, qui dans d'autres poèmes avait fait l'objet de louanges exaltées de la part des convives de son mécène, sont la nouvelle cible à laquelle opposer les valeurs de la Modernité chrétienne. L'accent est mis sur la *Religio* personnifiée qui vient inciter Goritz à faire sculpter les statues qu'il avait déjà conçues dans son âme ! L'intention ouvertement polémique de la nouvelle époque est bien perceptible dès les premiers vers, qui suggèrent une opposition entre l'Antiquité classique et les nouvelles valeurs transmises par les poètes modernes⁶⁰⁷. L'éloge de *Corycius*, dont le projet s'inscrit dans la volonté divine, est signe d'une grande piété, semence nouvelle, utile car instrument d'inspiration divine. En vertu de cette dévotion, selon le poète, le luxembourgeois aurait songé à la réalisation des statues.

Par des associations de pensée, Silvanus se focalise sur l'autel et sur les cérémonies *Coryciana* toujours renouvelées. Ici apparaît une opposition forte entre les célébrations modernes, fondées sur un esprit d'amour chrétien et les pratiques des Anciens, cruelles et inhumaines, inspirées par la *vesana mente Vetustas* (vv. 114-121). Les valeurs de l'Antiquité, si bien épousées et résumées par le mythe de l'*aurea aetas coryciana*, synthèse de classicisme et de spiritualisme chrétien, paraissent s'effriter et pâlir sous la plume du poète.

Exemple encore plus illustratif de la dialectique poursuivie par Silvanus, le *Coryc.* 398 présente une transition nette du changement de conduite politique et des nouvelles nécessités d'éloge. Ce poème propose un récit idéalisé de la fête de *Corycius*, en décrivant la journée dédiée à la Sainte,

606 Silvanus était présent dans les diverses phases de l'élaboration du projet éditorial, ce dont témoignent l'échange épistolaire entretenu avec Goritz et es nouvelles exigences de la célébration.

607 *Coryc.* 398, 1 -5 : *Quid veterum statuas adeo laudamus, obesas / articulos carie ? Quid imago reperta ruinis / parte domus celebri thalamisque nitentibus auro / ponitur? Causas inquiri latentes.*

à *Corycius* et aux poètes. Cette image presque holographique et mythifiée des réunions *Coryciana* paraît trop édénique pour refléter la réalité des réunions qui devaient être bien plus animées, à en juger par les témoignages de leurs habitués. L'Allemand y passe en revue tous les mythes associés à l'*aurea aetas*, déjà repérés à plusieurs reprises au sujet de la célébration du pape Médicis.

Dans ces vers reviennent alors les motifs qui avaient été exploités en honneur de Léon : le retour d'Astrée, les circonstances propices au développement de la culture. Les poètes qui se recueillent autour de Goritz forment la « cohorte de Phébé » (*Phoebea cohors*) : une assemblée de « poètes pieux » (*Pii Poetae*)⁶⁰⁸. Le poète allemand offre une vision édulcorée de ces dîners festifs où l'on conversait aimablement de théologie, d'astronomie et de géographie pendant que Goritz versait généreusement le vin. Rappelés à l'intention du pape flamand qui détestait ouvertement ces réunions littéraires, ces embellissements insufflent un aspect d'irréalité à l'éloge et entament le mythe cristallin de l'*aurea aetas* léonine dans un motif contrastant avec les autres louanges.

L'austérité du nouveau pontife et la crise entamée par l'infiltration de la prédication luthérienne avaient atteint l'ancien système des valeurs, influençant considérablement l'esprit qui abritait ces réunions poétiques, désormais secouées par un vent réformateur. Dans ce nouveau contexte plus sévère, les exigences d'une intégrité religieuse et morale l'emportent devant l'imitation des classiques et l'éloge au pontife. C'est ainsi que le mécène, figure du cœur des premières louanges, divise désormais plus qu'il ne fédère : les poètes éprouvent un sentiment d'appartenance à une époque désormais révolue et une certaine hostilité à son égard. Cela les amène à se ranger *pro* ou *contra* face à celui qui semblait importer des valeurs étrangères à la culture classique et à la primauté de l'Église romaine. La *societas litterata* de Rome, qui se caractérisait par son cosmopolitisme et son ouverture, à l'époque léonine, commence à regarder avec méfiance les nouveaux arrivants des régions transalpines. Dans ce contexte chargé, l'origine allemande de Goritz était pour certains mal perçue, voire synonyme de luthérianisme.

L'édition imprimée de Blasio Pallai (1524) montre des signes de suppressions, d'ajouts et de modifications par rapport au projet initial. Des groupes aux humeurs et intentions différentes s'affrontent sur un terrain libre d'expression au cours des mêmes soirées où ne règne plus l'atmosphère angélique que Silvanus avait dépeinte auparavant. Les poèmes *extravagantia*, composés au lendemain du Sac et rassemblés par Ijsewijn dans son édition critique, semblent montrer que certains poètes avaient couvé un ressentiment envers la personne de Goritz qu'ils accusèrent par la suite d'être en tant qu'Allemand, ennemi de l'Italie de la même veine que ses compatriotes⁶⁰⁹ qui

608 *Coryc.* 398, v. 1-8 : *Anni curricolo perenniore / Annae iam rediit dies dicatus, / quo Phoebea cohors, pii poetae / diversum vario calore carmen / edunt et populo exhibent legendum, / qua divae Corytus locavit aram, / atque arae statuas politiores / eventu imposuit secundiore.*

609 SODANO 2001, p. 447.

l'avaient si brutalement saccagée. Tous les attributs et les qualités qu'on lui prêtait dans les poèmes officiels sont renversés systématiquement dans des textes expurgés par les éditeurs. Mais, encore plus significatif des dissensions internes aux *sodales* des *Coryciana*, il est intéressant de remarquer que la publication des textes d'auteurs d'origine germanique ouvertement réformateurs ou sympathisants de la Réforme à l'intérieur du monument poétique est des plus symptomatique de l'âge léonin.

Parmi ceux-ci figure Ulrich von Hutten, chevalier et humaniste allemand, disciple d'Érasme et partisan de l'indépendance de l'Empire germanique de la papauté. Lors des divers voyages qui l'avaient amené à parcourir l'Europe, il était venu à Rome deux fois, dans les années 1512 et 1515, pour rentrer en Allemagne en 1517, juste avant que Luther n'affiche ses thèses à Wittenberg. Selon Audin, l'Allemand et Érasme se retrouvèrent à Rome à peu près au même moment, alors que Jules II partait pour la conquête de Bologne. C'est à l'occasion de ces deux séjours que le poète fréquenta Goritz et fut intégré parmi les membres *sodales*, probablement avant de retourner en Allemagne et d'être séduit par la prédication luthérienne. Les dernières années d'Hutten sont en effet caractérisées par une attitude de rébellion ouverte face à Rome et un engagement total pour réaffirmer la dignité nationale allemande⁶¹⁰. Les œuvres de l'Allemand témoignent de son engagement politique : il écrit des poèmes dédiés à l'Empereur Maximilien, pour l'exhorter à reprendre l'action, afin de rétablir la grandeur de la patrie allemande (*Exortatio et Carmina ad Maximilianum Caesarem*, 1512) et plus tard, en 1518 et 1519, il édita le *De falso credita et ementia Constantini donatione*, rédigé par Lorenzo Valla vers 1440, texte qui dans sa main devenait « une machine de guerre contre la papauté »⁶¹¹. Il écrivit aussi un pamphlet contre Érasme, en l'accusant d'avoir trahi ses amis et Luther en particulier (traité auquel Érasme répondit « en se lavant les mains » par le traité *Éponge à laver les éclaboussures de Hutten*⁶¹²).

Il n'est pas moins intéressant de retrouver dans une édition imprimée des *Coryciana* datant de 1524, cinq poèmes de cet auteur, tous axés sur la *pietas* de Goritz et l'opposition entre Anciens et Modernes, entre le culte païen avec ses nombreux dieux et le culte au Dieu unique. Pour quelle raison un auteur notoirement anti-papal avait-il accepté de participer à la manifestation poétique la plus emblématique de l'esprit romain de ces années ? Et surtout, pourquoi Goritz l'avait-il admis dans son salon littéraire ?

L'analyse de ses poèmes nous dévoile des indices intéressants. Comme Rossana Sodano le souligne⁶¹³, le poème *Coryc.* 350 par exemple, en hendécasyllabes phalécien, présente une ultérieure polémique contre les rites cruels des anciens auxquels s'oppose la *pietas* des réunions dans la demeure

610 Dans l'espoir d'une action militaire pour la reconquête de l'Empire, il se rallia au cavalier Franz von Sickingen, responsable de l'attaque contre l'archevêché de Treviri (1522).

611 CHASTEL 1985, p. 89-90.

612 ULRICH VON HUTTEN-ÉRASME, *Sommation suivie de Éponge à laver les éclaboussures de Hutten*, Paris 2019.

613 SODANO 2001, p. 441-442.

de Goritz. Le poète demande à la Muse de lui insuffler une nouvelle impulsion, que les poètes antiques n'auraient jamais atteinte auparavant, car l'ancienne inspiration s'était « épuisée ». Ces vers nous renseignent sur une référence précise à la nouvelle confession. Le ton de l'épigramme se distingue de l'ancienne invocation à sainte Anne, qui avait perdu toute valeur et n'était plus d'actualité⁶¹⁴. Le poème n. 352 oppose encore plus radicalement le culte *Corycianus* aux dieux de la religion ancienne qui sont des fausses idoles face à la triade de *Corytius*, consacré à un Dieu unique. On peut remarquer que l'invocation trinitaire qui caractérisait le recueil laisse la place à l'appel à un seul Dieu⁶¹⁵.

Dans le poème (*Coryc.* 354 *Votum*) le poète invoque la triade représentée pour qu'elle le guérisse de la syphilis qui l'avait atteint. C'est dans l'intention de guérir que le poète s'adresse à l'autel *Corycianus* et qu'il se laisse aller à une invocation qui, singulièrement, semble n'être dirigée que vers le Christ bien qu'elle nomme la triade protagoniste (v. 3 *prece*, v. 4 *da / da*)⁶¹⁶. Le ton de l'épigramme change : l'humaniste relate son voyage à travers le monde et il ne s'agit pas d'une *aurea aetas* mais de la souffrance provoquée par la maladie et du voyage spirituel d'un homme⁶¹⁷.

De tous ces poèmes, il ressort une volonté de se différencier des rites classiques et de souligner sa nouvelle interprétation des rites *Coryciana*. Toutes les épigrammes de Hutten se distinguent par l'efficacité dans le projet de critiquer une manière révolue d'interpréter les célébrations devant l'autel de Goritz. Quoi qu'il en soit, les poèmes de Hutten insistent de manière décisive sur la négation de l'existence des anciens dieux car *falsis ista Deis ; cultu meliore dicata est / ara salutifero Corytiana Deo*.

En règle générale, chez les poètes allemands, l'éloge est centré sur la thématique religieuse. Christophe Suchten (*Coryc.* 132) affirme en effet que les poètes contemporains étaient dans l'erreur (*fallimur*) lorsqu'ils pensaient que les temps modernes étaient éloignés de la foi ancienne⁶¹⁸. Les carmina *extravagantia*, qui ont été publiés à la fin de l'édition de Ijsewijn portent trace des critiques qui leur étaient attribuées. L'examen de ces vers nous révèle le revers de la médaille des *Coryciana* ; l'idée lumineuse de l'*aurea aetas*, héritage de l'époque léonine, esquissée dans certaines pièces, laisse la place à des critiques acerbes et envenimées, des invectives touchant les points sensibles de l'ancien

614 *Certum est Corycii patris sacellum, / Quod fecere alii prius poetae, / non libo colere, aut mola recenti, non caeso bove, victima cruenta, / Sed versu ingenioque, quaecumque est. / Da mihi, Musa, aliquid novum, dedisti. / Quod non his aliis prius poetis. / « Consumpta est », ait, « ut nihil supersit, / omnis copia tot prius poetis ». / Iuvat me tamen, et iuvabit usque, / quae sors cunque feretur, experiri. / Quiddam ad Corytium patris sacellum.*

615 *Coryc.* 354, 13-14 : *Falsis ista Deis, cultu meliore dicata est / Ara salutifero Corytiana Deo. / Hic Natum, Matremque roges Aviamque licebit, / non falso vera religione Deos.*

616 AUDIN 1846, T. I, p. III-IV.

617 *Coryc.* 132 : *Orbe perterrato, terra omnia passus et undis, / Nunc etiam raptum peste agitante pedem, / Corycii pietate nova devolvor ad aram, / Hac avia, hac mater, hac tibi, Nate, prece : / Da morbum cessare pedis, da robur ademptum ; sic numquam his desint caerasque tusque focis.*

618 *Ibid.* : *Nuper in hoc quidam templo dum conspicit aram / Et triplici clarum Numine marmor, ait : / « Quis modo neglectis squallere altaria sacris / Dixerit, et nullos esse in honore Deos ? / Dum veteres laudare avos, et nostra putamus / Tempora ab antiqua longe aliena fide, / Fallimur ! Est et adhuc, cui sunt Numina curae, / Quique praeit priscos religione viros ». / Sed ne longa utar verborum ambage, per unum / Corycium Superis stat reparatus honor.*

mécène, comme si les esprits freinés à l'occasion des premières cérémonies s'étaient enfin libérés du carcan classique et religieux d'un mythe qui s'était essouffé.

Tout ce qui dans les poèmes édités et publiés avait trait à la gentillesse et à la *pietas* chrétienne, se retrouve définitivement renversé dans ceux qui avaient été retirés des projets d'édition initiaux. D'abord, des intérêts antiquisants, Ange Colocci, symbole de l'âge léonin, particulièrement hostile à l'*Academia Coryciana* et ennemi de Goritz, n'épargne pas son rival juré, en le qualifiant basement de « luthérien »⁶¹⁹ et en l'associant sans hésiter au père de la Réforme de par leurs origines, leurs mœurs déplorables et leur mauvaise foi :

« A Corycium. Goritz et Luther sont bien assortis, les deux ivrognes, les deux Allemands et tous les deux malheurs allemands, identiques par ambition et méchanceté »⁶²⁰.

Comme cela a été remarqué, l'épigramme constitue un bel écho à une autre de Pierre Mellini, *sodales* de Goritz mais aussi animateur de sa propre *sodalitas*, qui insistait sur le fait que l'origine allemande commune avait engendré des mœurs si différentes !⁶²¹ Des poètes tels que Tebaldeo et Flaminio, s'attaqueront de front à leur mécène d'autrefois, en dénonçant toute une série de griefs à son encontre : ses vices, sa propension à boire, sa foi luthérienne, son habitude d'ajourner les fêtes jusqu'à ses dents abîmées. Quant à Ste Anne auparavant icône au cœur de la célébration, elle se voit désormais bafouée et outragée, rendue au rang de courtisane auprès du Christ⁶²².

Tebaldeo, « très habile improvisateur » de la cour pontificale, chanteur et favori du pape d'autrefois⁶²³ n'hésite pas à stigmatiser les vices du Luxembourgeois dans plusieurs pièces : par exemple, dans une fausse épitaphe, il renverse systématiquement les caractéristiques de Goritz qui étaient proclamés dans le recueil : le vénérable mécène est décrit comme un Allemand ivrogne, infidèle, sans aucune foi en Dieu, qui abrite la tombe de la courtisane Anne⁶²⁴. D'autres textes de

619 GAISSER 2001, p. 53.

620 *Ext.* VI, 9, p. 378 : GAISSER 2001, p. 53 cite aussi LANCELLOTTI, 76 = Vat. : *In Corytium / Corycio et Luthero bene convenit : ambo bibaces, / Ambitione ambo, nequitiaque pares. / Germanae maculae. Hoc unum male convenit illis : / Ille aliquem, nullos hic putat esse deos.*

621 *Coryc.* 277 : « *Erexit superos dextra linguaque Corytus ; Evertit superos ore manuque Luther. O quam diversos peperit Germania mores ! Orta uno pietas impietasque loco est. Dii, factis si amborum humana parum esse videtis consilio, e meritis tollite utrumque suis* ». Sur les Mellini, *Vedi infra*, p. 160 et sv.

622 GAISSER 2001, p. 53

623 PASTOR IV, p. 119. ROSCOE 1810, p. 194-95 relate que peu après s'être installé à Rome, le pape le récompensa d'une bourse de cinq cents ducats pour une épigramme latine dans laquelle le poète avait fait l'éloge de sa sainteté.

624 *Extr.* VIII, 3 : *Hec Corythum amphora habet ; genuit Germania, nullos / credidit esse deos, sordida vita fuit. / Ius fecit venale ; ferox hunc egit iambus / ad laquem. Meretrix Anna dedit tumulum. / Quaeris cur iacet hic ? Epularum nidor odorque / Bacchiadum vivo gratus et exanimo est.* ALAHIQUE PETTINELLI, 1991, p. 27 ; GAISSER 1999, p. 15.

Colocci, avancement de manière identique l'accusation infamante de sa connivence avec les réformateurs. Marco Antonio Casanova, « le prince des épigrammistes », et son élève Marc-Antoine Flaminio, renchérissent avec d'autres épigrammes, tandis que Jean François Vitali et Valeriano⁶²⁵, réaffirment l'expression d'une entière fidélité à leur ancien bienfaiteur.

L'allure de classicisme et de spiritualité qui imprégnait le recueil se perd dans des textes qui bouleversent et ridiculisent leur mécène d'avant, en recourant à un ton qui pourrait plaire à Pasquin. Parmi les détracteurs de Goritz apparaissent des noms illustres et d'autres poètes plus neutres, mais il y a aussi de grands absents⁶²⁶, des poètes célèbres qui avaient participé aux dîners littéraires de Goritz mais qui ne se lancèrent jamais dans l'éloge de leur protecteur.

Cet épilogue des *Coryciana* s'inscrit dans l'époque immédiatement postérieure à celle de notre pontife, mais nous avons choisi de les évoquer de même car ils illustrent diachroniquement l'évolution du mythe où l'éloge de l'*aurea aetas* léonine pouvait bien coexister dans le même recueil avec les prémisses du Luthérianisme. Les critiques adressées à Goritz, l'insistance sur l'aspect profondément religieux des *Coryciana* viennent entamer la combinaison entre classicisme et spiritualité chrétienne que la politique du fils du Magnifique avait admise et encouragée dans le cadre de sa propagande politique et religieuse.

Or, de cet examen de l'utilisation de l'*aurea aetas* au sein du recueil le plus consistant de l'époque, il ressort que ce mythe, appliqué aux réunions *Coryciana*, reflète tout d'abord une première étape, où les poètes affichent cette image de l'âge d'or positive, menée par des auteurs classicistes et liés à l'entourage pontifical, qui adhéraient encore à l'éloge du Médicis par conviction ou par nécessité. Le thème de l'*aurea aetas* revient aussi avec insistance comme un leitmotiv mais prend des formes diverses suivant l'époque de composition : ainsi, pour certains auteurs, la sensation de vivre un nouvel âge d'or résidait dans la capacité à avoir fondu harmonieusement classicisme antique et religion chrétienne dans les différents supports que sont la sculpture, les fresques ou les textes poétiques, ces derniers rivalisant avec l'œuvre d'art comme celle-ci rivalisait avec la nature. De cette *aurea aetas* de nature chrétienne sont imprégnés plusieurs textes du recueil.

Par ailleurs, lorsque l'hommage est adressé explicitement à Léon X, celui-ci est invoqué comme le garant de la libération de l'Italie face aux armées étrangères, le bâtisseur d'une nouvelle *pax augusta*. Le thème s'inscrit donc dans une logique politique et impérialiste où la paix a valeur de justification instrumentale des actions politiques et militaires de l'État pontifical⁶²⁷.

625 GAISSER 2001, p. 54 et sv.

626 SODANO 2001, p. 444 cite le Molza, poète renommé à la cour pontificale.

627 SODANO *ibid.* p. 449. Selon l'auteur « appare sempre più evidente come lo scontro intorno ai *Coryciana* sia un importante capitolo intorno ai valori della civiltà umanistica, che di lì a poco avrebbe avuto un'ulteriore riviviscenza nelle accuse di paganità lanciate da Erasmo contro il mondo accademico romano plaudente al sannazzariano *De partu*

En conclusion, dans la manifestation poétique la plus caractéristique de l'âge léonin, des manières rhétoriques du mythe de l'*aurea aetas* se confrontent dialectiquement. Dans les poèmes, le mythe traduisait l'effort de construire l'excellence d'une poésie chrétienne surgissant de l'émulation productive des auteurs anciens, pour exprimer une fois de plus la puissance de l'état pontifical sur un plan universel. Mais, quand les *Coryciana* s'ouvrirent, parfois de l'intérieur, aux critiques de la part de sympathisants à la Réforme, la référence au mythe de l'âge d'or associé à la foi en un classicisme positif (que l'on pouvait voir jusqu'alors comme système de valeur et modèle de vie pour la construction du présent) vint à se déliter.

On voit ainsi toute la fragilité de l'idée de pouvoir réaliser cette adéquation entre *Ars antiqua et nova religio*.

A une époque où les certitudes s'effritent, Goritz, icône d'un autre temps de cette poétique est devenu le symbole vieillissant et dépassé dont on veut se distinguer.

C. In Celsi Archelai Melini funere amicorum lacrymae

Au cours de notre travail nous avons rencontré divers poètes dont les destins se sont croisés à l'ombre de la Curie et de l'Académie romaine ou dans des multiples *sodalitates*. Nous abordons à présent un autre moment « choral », qui traitera de la fortune et des implications du thème de l'âge d'or lors de l'épilogue du pontificat de Léon X.

Une anthologie de poèmes funéraires, sous forme d'un ouvrage collectif, fera ici l'objet de notre enquête : les *In Celsi Archelai Melini funere amicorum lacrymae*⁶²⁸. De manière analogue aux *Coryciana*, il s'agit d'un recueil de poèmes qui rend compte d'une pluralité de présences intellectuelles. Les pièces de cette anthologie renvoient, en effet, à un groupe de poètes intimement impliqués dans la politique papale et dans l'Académie romaine mais plus encore confrontés, par leurs choix poétiques et politiques, aux humanistes qui gravitaient autour de la figure de Johann Goritz⁶²⁹. Mais, derrière l'apparat ostentatoire que fut la demeure du luxembourgeois, ce recueil qui compte une quarantaine de compositions plus intimes et personnelles, nous permet d'identifier une *sodalitas* soudée en la présence de plusieurs lettrés et érudits, qui se recueillirent autour du défunt, Celso Mellini, pour célébrer sa mémoire.

Dans quelles mesures cette commémoration *in funere* peut-elle rejoindre et éclairer le mythe de l'âge d'or de la poésie léonine ?

Publié peu avant la mort du pontife, les poèmes commémoratifs sur Celso anticipent le déclin de ce mythe dans un contexte historique de plus en plus caractérisé par l'instabilité politique et religieuse. Ici, les éloges ne s'adressent plus au pontife, mais, de manière emblématique, c'est Léon lui-même qui participe à la plainte par le biais d'une pièce funéraire. Auparavant destinataire des éloges, ce dernier devint cette année-là acteur de l'épisode qui allait diviser les humanistes romains en factions opposées.

628 ASCARELLI 1961, p. 126-128.

629 IJSEWIJN 1997.

1) *L'aurea aetas* de la municipalité romaine

Celso Mellini (1500-1519)⁶³⁰, neveu d'Innocent VIII, fut le représentant illustre de l'une des plus influentes et anciennes familles du patriciat romain. Parmi les nombreux cercles culturels animant la capitale à l'époque de Léon X, les membres de celle-ci incarnaient pleinement les traditions et les valeurs culturelles de la Rome ancienne ainsi que les prérogatives de la municipalité romaine. En particulier, Pierio Valeriano, qui était le professeur (au *Studium*) du jeune aristocrate et de son frère Pierre, rendit hommage à la famille et au cercle culturel des Mellini dans son dialogue : *De litteratorum infelicitate*. Enfant, Celso se distinguait déjà par son éloquence et sa culture humaniste.

Peu avant sa disparition tragique, il se fit remarquer dans un des épisodes les plus emblématiques, de la *societas litterata* à l'époque de Léon X : il s'était farouchement opposé à l'ascension de l'humaniste belge Christophe de Longueuil au sein de la classe des érudits curiaux et à l'octroi de la citoyenneté romaine à la faveur de ce dernier. L'accusation, lancée en accord avec les autres humanistes romains, était infamante : « l'étranger » s'était compromis en écrivant pendant sa jeunesse un ouvrage pro-français et anti-romain⁶³¹, et pour cette raison, il n'était plus en droit de se revendiquer « romain », et devait être banni des érudits de la capitale. A cette occasion, les lettrés romains s'étaient divisés entre ceux qui calomniaient l'humaniste belge, et ceux qui, tels que les secrétaires pontificaux, Bembo et Sadoleto, le soutenaient : dès son arrivée à Rome, Longueuil avait remporté une approbation certaine dans les milieux romains grâce à son charisme et à ses qualités intellectuelles⁶³².

Le réquisitoire à l'encontre de Celso Mellini s'était déroulé au Capitole, cœur historique de la municipalité de Rome, « transformé en musée érudit »⁶³³, en présence de Léon X. Longueuil aurait dû se défendre de l'accusation de haute trahison (*in perduellionis reum*), mais en son absence (il était soudainement parti à Paris pour des affaires urgentes !), Mellini en profita pour préparer le terrain à l'opposition. Il s'érigea en pourfendeur de ses idées dans une

630 BENEDETTI 2009, *DBI*, Vol. 73 sv. « Celso Mellini ».

631 LONGUEIL 1510, *Oratio de laudibus Divi Lodovici Francorum regi*. Paris. Pour la question GNOLI 1891, p. 103 ; FARENGA 2007, p. 66-67.

632 BENEDETTI, 2010, p. 114 et 115.

633 BENEDETTI, *ibid.*, p. 103

performance oratoire d'une véhémence exceptionnelle. L'oraison était centrée sur la gloire de la Rome ancienne et sur le caractère étranger de Longueuil au système culturel romain. Le jeune orateur insista sur le fait qu'il était indigne qu'un « étranger » puisse prétendre véhiculer des valeurs romaines⁶³⁴.

Il n'était pas difficile pour ce jeune romain, brillant et séducteur, formé à l'éloquence cicéronienne, descendant direct des patriciens qui « bâtirent » la Rome glorieuse du passé⁶³⁵, de remporter un triomphe et de susciter une vive émotion auprès de ses concitoyens. Le jeune orateur s'affirmait ainsi comme le défenseur de la grandeur de sa patrie face à la « sauvagerie » représentée en la personne de « l'étranger » Longueuil, récemment apparu aux yeux des romains, comme une menace face aux valeurs traditionnelles⁶³⁶. Il n'est alors pas étonnant que le pontife, qui avait assisté à la « plaidoirie », tout en ayant au départ soutenu l'humaniste belge⁶³⁷, introduisit immédiatement le jeune Mellini parmi ses *familiars*. En effet, les intentions de Celso correspondaient précisément au programme culturel que Léon avait souhaité mettre en place au début de son pontificat, quand, par exemple, il avait coopté les plus illustres familles romaines à rejoindre sa politique de conciliation.

Toutefois, la renommée rapidement conquise par Celso fut de brève durée et en voici le triste épilogue : le vingt novembre 1520, alors que le jeune Mellini se rendait chez ses parents pour annoncer la nouvelle d'un privilège lui ayant été octroyé par le pontife lui-même lors d'un dîner littéraire suivant une partie de chasse, il se noya par accident en traversant la rivière Mignone en crue sur le domaine pontifical de la Magliana, à l'âge de seulement dix-neuf ans.

L'événement devait susciter un immense choc auprès des poètes contemporains, d'autant plus que le souvenir de son discours passionné et patriotique était encore très présent dans les mémoires. La commémoration funéraire fut célébrée solennellement à Sainte Marie du Peuple, église fortement liée au mécénat des Médicis, en la présence des sodales de l'illustre famille ; la *laudatio* funéraire, dédiée au frère du disparu, fut prononcée par Lorenzo Grana, humaniste curial, *ami* de Mellini et déjà présent dans le paysage culturel romain.

L'épisode fut étudié par Domenico Gnoli à la fin du XIX^e siècle dans un essai célèbre. L'érudit mettait en relief l'attitude des humanistes romains, attachés à leur tradition ancienne

634 BENEDETTI 2010, p. 127.

635 BENEDETTI, *ibid.*, p. 106 et sv.

636 L'impact provoqué par la performance oratoire est relaté dans la lettre que Baldassarre Castiglione, une fois parvenu à Rome, écrivait à Isabelle d'Este. GNOLI 1878, p. 54, BENEDETTI 2010, p. 112, note 48 : « Con una lunga oratione e bella tanto ben recitata quanto dir si possa, ha accusato costui inanti al Papa con tanta efficacia, che deplorando le calamità de Roma e de Romani fece piagnere ognuno, e concitando odio contro el reo, commosse tanto gli animi delli uditori...e il papa istesso confessa essersi commosso mirabilmente ».

637 *Ibid.* p. 112. Sadoletto écrivait à son protégé Longueuil que le pontife : « *cum ita diceret probare se ingenium actionemque Celsi, causam vero tuam meliorem iudicare* ».

et s'inquiétant des dangers provenant de l'extérieur, qui menaçaient d'enrayer le processus du mythe de l'*aurea aetas* fondamentalement romaine. D'autres chercheurs, ont longtemps décrit cet épisode comme une preuve de l'intolérance et de la médiocrité des humanistes romains qui, au nom de la magnificence de la Rome ancienne, rejetaient dans l'ensemble tout ce qui pouvait ébranler les fondements de la « Romanité », dans le contexte déjà menaçant des avancées pré-reformatrices. Sur ces regards modernes pesait certainement une *vulgata* érasmienne, tournée vers une critique formelle et idéologique de l'humanisme romain, si merveilleusement incarnée par l'éloquence du jeune Mellini.

Tout en proposant une lecture critique du recueil funéraire, Stefano Benedetti a récemment mis au jour les enjeux multiples qui en ressortent, par une analyse plus approfondie de l'épisode de la *defensio* de Celso Mellini⁶³⁸. Selon lui, l'*Oratio* prononcée par Celso n'est pas seulement l'expression d'un « fanatisme » oisif et borné de nature scolastique, mais elle se lie davantage à la contingence politique, celle de Léon X s'écartant du soutien de François I pour briguer une alliance avec Charles d'Habsbourg, le jeune héritier d'un grand empire, qui allait s'imposer rapidement sur la scène politique européenne. A cela s'ajoute, comme nous l'avons vu précédemment, les menaces du vent réformateur provenant des régions transalpines. Dans ce cadre historique complexe, le sermon ne peut plus être lu comme un simple pamphlet aux intentions diffamatoires : au-delà d'un discours imprégné de formules rhétoriques cicéroniennes, destinées à susciter la réaction et exalter les sentiments (*movere*), Celso voulait présenter les scénarios apocalyptiques qui menaçaient de détruire la *Romanitas*, un système de valeurs partagées, et d'emporter ainsi l'institution ecclésiastique.

La fronde collective des Académiciens contre Longueuil était donc symptomatique de la crainte que les humanistes romains ressentent face aux menaces qui risquaient de détruire irrémédiablement le monde pour lequel ils avaient vécu⁶³⁹.

D'ailleurs, l'obtention de la citoyenneté, le motif symbolique de la querelle, avait acquis à l'époque de Léon X une importance qui dépassait la simple circonstance administrative. Des concessions importantes de citoyennetés furent largement octroyées lors de la décennie léonine, traduisant en actes forts la politique du pontife. Au début de son pontificat, en septembre 1513, le pape voulut célébrer fastueusement l'obtention de la citoyenneté pour son frère Julien et son neveu Laurent, lors d'un événement politique que l'on fit judicieusement coïncider avec les *Palilie*, les fêtes de l'ancienne tradition romaine célébrées précisément le 21 avril, jour de la

638 Cela a dévoilé des problématiques bien plus profondes, qui ne peuvent pas être simplement reconduites à la dévaluation de nature érasmienne.

639 BENEDETTI 2010, p. 128-129.

fondation de Rome. Ces cérémonies luxuriantes étaient accompagnées de représentations théâtrales de comédies latines dont l'organisation fut confiée à des Académiciens issus de l'aristocratie romaine. En particulier, la direction de la reprise du mode théâtral ancien fut confiée à Tommaso Inghirami, dit Phèdre, personnalité influente qui incarnait parfaitement la conciliation entre poésie et politique culturelle du pape : il était l'héritier de l'humaniste Pomponius Leto, secrétaire du Conclave et du Concile, préfet de la bibliothèque Vaticane et protecteur d'artistes. Pietro Corsi, qui participa aux *Lacrimae* pour Celso, s'était chargé quant à lui de l'aménagement des chars allégoriques et des représentations théâtrales⁶⁴⁰.

Ces célébrations solennelles visaient à obtenir la faveur du peuple romain pour sa famille et pour la papauté tout en s'accordant les bonnes grâces de l'aristocratie romaine. Cette mise en exergue visuelle et spectaculaire des symboles élaborés dans la Rome ancienne exprimait l'intention de gouverner en continuité avec la tradition et « en harmonie avec la composante municipale Romaine »⁶⁴¹. Cela fut un événement d'une grande valeur idéologique et symbolique, représentatif de la nouvelle stratégie de concorde que le pape visait à créer : il devait être à l'origine d'un nouvel accord entre le pontife et les autorités municipales⁶⁴², mais en réalité le pape, affaiblissait le pouvoir de l'Académie qui, en organisant l'événement, se mettait à disposition des stratégies de sa politique culturelle⁶⁴³. Cette circonstance nous éclaire sur l'intervention croissante du pape dans la cooptation des *cives*, et l'illusion de ces derniers à recouvrer leurs anciennes prérogatives⁶⁴⁴.

Cet épisode nous permet de rendre compte à sa juste valeur de l'importance de la complainte funéraire dans le cadre enchevêtré des affaires municipales et de la politique papale. La commémoration poétique qui se déroula après la mort du jeune Mellini doit être lue à la lumière du conflit qui l'opposait à Longueuil et de la division des humanistes vers l'un ou l'autre des partis en cause. Dans ces conditions, l'on comprend mieux dans quelle mesure le recueil en mémoire de Celso Mellini est source d'enjeux multiples : il nous permet en premier lieu de cibler l'ensemble des présences littéraires qui se recueillirent autour du défunt et qui certainement, contrastaient avec le courant humaniste d'emprunt européen et érasmien dont Longueuil avait été le bouc émissaire proclamé. En suivant Benedetti, on y retrouve un nœud problématique de la *societas litterata* à l'époque du premier des papes Médicis, toujours

640 FARENGA 2007, p. 64.

641 *Ibid.* 2007, p. 66 et sv.

642 *Ibid.* p. 65. Les grandes gentilices gardèrent pour longtemps l'image d'un pontife respectueux de leurs droits et des prérogatives de la municipalité.

643 FARENGA *ibid.*, p. 64. L'auteur souligne que la municipalité de Rome se chargea de l'organisation de l'événement, articulé en trois moments clés : le banquet, la messe et une représentation théâtrale.

644 BENEDETTI 2010, p. 104, nota 24 ; CRUCIANI 1985, p. XXXIII-LV.

partagée entre l'universalisme de la patrie commune et l'appartenance juridico-administrative, entre « *Res romanae et Romani cives* »⁶⁴⁵.

Ainsi, les humanistes qui participèrent à la commémoration *in funere* de Celso étaient tous liés à Léon X ou acteurs privilégiés de sa politique culturelle. Composer un poème destiné à une collection funéraire signifiait s'exposer au premier rang, adhérer aux valeurs qui étaient incarnées par le défunt regretté et sa *sodalitas*. C'était un moyen efficace d'autopromotion. Mais plus encore, une donnée qui nous semble particulièrement intéressante est que le pontife voulut apparaître dans le recueil à la mémoire de Celso. Léon X, qui avait dans un premier temps manifesté sa protection à l'égard de Longueuil, en lui accordant des titres honorifiques, s'en détourna au profit du jeune Mellini : une épitaphe présente dans le recueil et née de la plume pontificale témoigne de son adhésion aux valeurs de la *sodalitas*, constituée par des hommes prestigieux, fidèles à sa politique culturelle.

2) La participation de Léon X à un hommage funéraire

Les *Lachrimae in Celsi Archelai Mellini funere amicorum*⁶⁴⁶ sont un petit livret de trente-huit compositions, repéré et étudié pour la première fois par Domenico Gnoli au sein de la bibliothèque Vaticane. Parallèlement aux *Tumulii* de l'humaniste napolitain Giovanni Pontano (1429-1503), l'anthologie prend le titre métaphorique de *Lacrimae*, où les larmes correspondent aux poèmes⁶⁴⁷.

Les recueils funéraires, forme littéraire particulièrement en vogue⁶⁴⁸ au début du XVI^e siècle, avaient vu le jour pendant le pontificat du premier pape médicéen. Ils sont particulièrement révélateurs des valeurs promues par la Curie, ainsi que par les membres de l'aristocratie citoyenne impliqués dans les débats idéologiques et culturels de cette époque⁶⁴⁹.

645 BENEDETTI 2010, p. 102, cite Pétrarque, *Fam.* VI, 2, 14.

646 BENEDETTI 2009, *DBI*, Vol. 73 *sv.* « Celso Mellini ».

647 PARENTI 1996, p. 136.

648 Un autre facteur déterminant pour cette prolifération fut la présence de typographes-éditeurs tels que Guillery, Silber, et surtout Mazzocchi, un grand érudit. Pour une reconstruction de la personnalité de MAZZOCCHI voir ASCARELLI 1961, p. 13-24.

649 DE CAPRIO, 1982, p. 811. Cette atmosphère était propice au développement de la poésie *in funere* : elle pouvait représenter l'objet de compositions occasionnelles ou être liée aux festivités locales. D'autres éléments contribuèrent à intensifier ce phénomène : l'omniprésence d'épigraphies funéraires dans les monuments publics et privés apparaissait particulièrement propice au développement de collections et de recueils d'épithames en vers. Le recours aux épithames était en pleine phase d'expérimentation, ainsi que l'atteste le manuscrit Landau Finally 183 qui présente six épithames commémorant des personnages historiques anciens et contemporains. Cfr.

Il est certain qu'il y avait en ces temps un véritable engouement pour l'épigraphie : les inscriptions anciennes étaient transcrites et étudiées, par exemple, Jacopo Mazzocchi avait rassemblé et édité des inscriptions romaines anciennes, tout en obtenant le « privilège » pontifical : les *Epigrammata antiquae urbis*, ouvrage pionnier d'études antiques et base des futures collections d'épigraphies.

Il arrivait ainsi fréquemment qu'une littérature funéraire imprimée accompagne une littérature « lapidaire »⁶⁵⁰. Les poètes, familiers du genre, s'exerçaient indifféremment à la plainte pour l'ami disparu et à la transcription de l'épithaphe ancienne, entraînant ainsi un rapport d'émulation et d'imitation d'une tradition à l'autre, d'une dimension antiquaire et iconographique à un aspect plus spécifiquement littéraire⁶⁵¹, une circulation et un passage que nous retrouvons également dans l'Antiquité⁶⁵².

Dans le contexte romain, cela permettait fréquemment à des *sodalitates*, des cercles d'intellectuels, d'élargir leur zone d'influence et de se faire reconnaître par exemple au moyen de la plainte collective dite d'*amicorum* concernant la protection du dédicataire⁶⁵³. Les ouvrages *in memoria*, qui voient le jour pendant le pontificat du premier pape médicéen, peuvent être particulièrement révélateurs des valeurs promues par la Curie et les membres de l'aristocratie citoyenne, eux même impliqués dans les débats idéologiques et culturels⁶⁵⁴ de l'époque.

La collection *in funere* de Celso Mellini s'impose par son classicisme rigoureux puisque toutes les compositions, sauf une, sont en latin. Les textes en prose, de genre épideictique, commun dans les anthologies funéraires à la Renaissance, sont complètement absents⁶⁵⁵. Il est intéressant de signaler que les auteurs du recueil à l'hommage de Mellini aient privilégié la forme longue de l'hexamètre, tout en occultant les références traditionnelles des formes

Catalogue des livres manuscrits et imprimés composant la bibliothèque de M. Horace de Landau, Florence, 1890, II. p. 115-117, n. 218, in PARENTI 1996, p. 154.

650 CAMPANA 1947, p. 49-50. Il en va ainsi du cas de Bartholomé Sacchi (Platina) : les éditions des compositions *in memoriam* succèdent aux vers gravés pour le monument funéraire de son frère que l'on peut voir à Santa Maria Maggiore.

651 PETRUCCI 1995, p. 113.

652 FURNO 2003.

653 Pour l'ensemble des *sodalitates* romaines voir FARENGA 2007, p. 59.

654 Dans la génération précédant celle du premier pape médicéen, les collections funéraires témoignaient du rôle stratégique d'un groupe de personnes qui proclamait via la commémoration d'un défunt célèbre, des valeurs littéraires et politiques ; il suffit de rappeler ici la collection *Alexandri Pueri Senensis multorum nostri temporis Poetarum Epigrammata*, imprimée à Rome, dédiée au jeune page Alessandro Cinuzzi (PATETTA 1899, p. 151-176) : elle marque l'expression des cercles intellectuels de la capitale et des poètes qui gravitaient autour du puissant cardinal Pietro Riario, mentor d'Alessandro Cinuzzi (WESCHE éd. 2007) et Bessarione L. LABOWSKY 1967, *DBI*, Vol. 9, *sv.* « Bessarione »). Le *Diversorum academicorum panegyrici in parentalia*, composé pour la mort de Platina en 1481 (BENEDETTI 2003, p. 398. RINALDI 1993 II, p. 499) imprimé par Mazzocchi, ou le recueil en l'honneur d'Orsino Lanfredini (1488), qui était, en revanche, intimement lié au milieu d'Innocent VIII. WEISS 1959, p. 353-66 ; RINALDI II 1993, p. 494.

655 BENEDETTI 2003, p. 400.

épigraphiques originelles et leurs spécificités. Cela n'empêche en rien ces auteurs de se livrer à des expérimentations diverses, comme d'insérer dans les pièces hexamétriques des sections narratives à la manière de l'*épyllion*, de les parsemer d'allocutions au défunt, ou encore de décrire les plaintes dans un registre encomiastiques sur le ton de l'éloge.

Ce qui nous intéresse tout particulièrement est la présence ici de poètes qui, se recueillant autour du défunt pour en déplorer la perte, s'affichaient en un groupe soudé comme sympathisants des Mellini.

Tout d'abord, l'éditeur du recueil fut Pietro Mellini, frère du disparu, qui avait reçu comme lui une noble éducation et avait entre autres participé aux recueils des *Coryciana*. Il fréquentait les intellectuels liés à l'activité de l'Académie romaine, notamment Angelo Colocci, Blasio Pallai, futur éditeur des *Coryciana*, ou encore Pietro Corsi, organisateur des *Palilie* mais surtout l'omniprésent et fidèle Pierio Valeriano. Pierre Mellini, frère du défunt, inaugure et termine la commémoration, par deux poèmes dans lesquels il épanche sa douleur pour la mort de son frère, tout en faisant naître un sentiment de « deuil national »⁶⁵⁶. L'anthologie fut imprimée une fois de plus par Mazzocchi⁶⁵⁷, ce qui, nous l'avons vu, valait comme une légitimation de l'agrément de la part du pontife.

Plus encore, le fait que le recueil ait été stratégiquement dédié à Jean-Matthieu Ghiberti⁶⁵⁸, une personnalité complexe et très influente. Dominicain originaire de Palerme, ce dernier fut poussé par l'ambition paternelle à rejoindre la cour personnelle du cardinal Jules de Médicis et de là se voir élevé au rang des principaux acteurs de la diplomatie pontificale. L'influence envers le cousin du pape, il en deviendra le secrétaire personnel, lui permit d'accéder aux échelons supérieurs de la hiérarchie ecclésiastique ainsi que de consolider sa position auprès de la Curie. Après s'être distingué à la cour papale par ses offices au sein de la daterie, il obtint la citoyenneté romaine en 1514. Ses positions politiques ouvertement françaises, accompagnèrent le cours fluctuant de la diplomatie léonine, et lui imposèrent d'adapter sa stratégie aux changements des objectifs du gouvernement papal : d'abord un

656 BENEDETTI 2010, p. 147. G2r : *Ergo omnes dare iusta tuo, germane, sepulchro, / sortem omnes lugere tuam et ferre undique busto / dona sinam? Tibi Roma parens, tibi tota parentet / Italia et lachrymas velut in communia fundat funera.*

657 Mazzocchi, qui avait édité ces collections, réapparaîtrait en collaboration avec Mariangelo Accursi dans une publication de l'une des plus importantes collections d'inscriptions anciennes, l'*Epitaphia antiquae urbis* contenant, naturellement, des épitaphes et des inscriptions funéraires, ce qui témoigne de l'échange continu entre, d'une part, écriture poétique à caractère funéraire insérée dans un contexte monumental et d'autre part une poésie funéraire destinée à être imprimée et lue, voir WEISS 1989, p. 183-184.

658 A. TURCHINI 2000, in *DBI*, sv. « Gian Matteo Ghiberti ». Responsable de nombreuses missions diplomatiques, il avait cultivé la passion pour les lettres et participé aux réunions qui se déroulaient au sein de l'Académie d'Angelo Colocci. Il entretenait des relations avec d'éminents lettrés, tels que Jean Goritz et Marc Jérôme Vida, et pratiquait par ailleurs un généreux mécénat orienté vers une revalorisation de la figure de l'évêque.

rapprochement avec l'Espagne de Charles V ou, par la suite, de nouveau un ralliement qui se révéla fatal à François I^{er}.

Ghiberti fut également chargé de la médiation avec les responsables de la politique impériale quant à la question luthérienne, sous forme de traités qui furent ratifiés le 8 mai 1521. Il fut un défenseur convaincu de la liberté de l'Italie face à l'ingérence des étrangers, mécènes des poètes et des humanistes mais aussi promoteurs de la réforme de l'Église. Dans les années de la daterie apostolique, il se lia à Jean Pierre Carafa, futur initiateur du Concile de Trente, et fréquenta l'*Oratorio del Divino Amore*, guidé par Giuliano Dati, instigateur des œuvres de réforme et de charité chrétienne dans la Rome léonine.

L'examen préliminaire des personnages qui participèrent au chœur de la plainte fait apparaître des poètes qui avaient reçu les faveurs de Léon X, ou qui avaient été influents dans son éducation ou, encore, étaient impliqués dans le projet de réforme intérieur à l'Église catholique⁶⁵⁹ : Pierio Valeriano⁶⁶⁰, cité à plusieurs reprises dans notre travail, fut le précepteur du pape et du jeune Celso en tant que professeur de philosophie platonicienne au *Studium*, et un proche des Mellini.

Il est pour ainsi dire le « réalisateur » de ce projet éditorial : son œuvre intitulée *Epicedion* donne le ton du recueil en commençant par déployer les motifs traditionnels du poème funéraire, puis en fusionnant la *laudatio* du défunt à la *lamentatio* de sa perte prématurée.

Marc Jérôme Vida⁶⁶¹, un autre poète dominicain, natif de Cremona, s'était rendu à Rome sous le pontificat de Jules II. Il avait gagné l'admiration de Léon X suite à la publication d'ouvrages singuliers, qui avaient révélé son talent poétique. Unissant une formation classique solide à une foi profonde, le poète s'était distingué dans l'éloge au pape Médicis par deux odes, que nous traiterons dans la dernière partie de notre travail en tant qu'exemples caractéristiques du classicisme chrétien. Vida n'était pas étranger au genre funéraire : tout au long de sa carrière de poète il se consacra à l'écriture de pièces funéraires et composa entre autres des textes pour honorer ses parents et son frère, décédés violemment dans une embuscade. Il eut également un rôle d'inspirateur dans l'organisation de l'ouvrage en mémoire de Mellini : selon Benedetti l'églogue *Corydon*, formulée en termes virgiliens, inaugure l'œuvre tout en suggérant « la fonction modélisante » de la V^e *Bucolique* de Virgile, qui fut suivie et reprise par d'autres poètes du recueil.

659 Voir *supra*, p. 37 et *infra*, p. 307.

660 GAISSER 1999. P. VALERIANUS 1620, *De infelicitate litteratorum* ; G. DE TERVARENT 1967, *Un humaniste : Pierio Valeriano*, « Journal des savants », Vol. 3, n. 3, p. 162-171.

661 F. MANCINI 1970, in *Enciclopedia Dantesca*, sv. « Marco Girolamo Vida ».

N'oublions pas, parmi les poètes chantres du paladin de la romanité, celui qui dans les milieux académiques romains s'était si bien acclimaté : Jean François Vitali, membre de l'Académie romaine ainsi que du cercle de Johann Goritz, probablement en vertu de l'amitié indéfectible qui le liait à Pierio Valeriano, participa à la commémoration de Celso ; dans son poème, le clerc Sicilien pleure également l'aîné des frères Mellini, Jérôme, disparu tragiquement trois ans auparavant, à l'âge de vingt-quatre ans. Vitali tire profit avec précision, comme à son habitude, des thèmes aux résonances propagandiste du recueil : la parole hypnotique de Celso ruisselait du peuple vers le sénat, sous le charme, pour arriver jusqu'au pape⁶⁶². Son art rhétorique était un instrument de persuasion efficace qui s'exerçait dans les coulisses du pouvoir.

A la suite de quelques longs poèmes en hexamètres, l'épithaphe de Léon X apparaît en milieu de recueil sous une forme épigrammatique brève et avec une élégance formelle, mettant en valeur ses qualités poétiques ainsi que sa complète adhésion aux valeurs plaidées par les Mellini et leurs *sodales* :

MIRARIS QUOD PONTE ORNER
VIX MERGERE PLANTAS
APTA SED EX PLUVIIS AUGEO
ET TUMEO
TESTIS MELLINI CELSI MORS
IMPROBA QUEM OLIM
VIX JUVENEM INVOLVI VORTICIBUS RAPIDIS
PROVIDUS ET CASUM INSONTIS
MISERATUS AMICI
HUNC PONTEM EXTRUXIT
PP. LEO X⁶⁶³

Le motif stéréotypé des larmes prend vie tandis que la forme typographique crée l'illusion d'une inscription véritablement gravée sur la pierre en caractères capitaux. De plus, il se peut que ce ne soit pas un texte poétique, mais une épithaphe en prose. L'usage de composer des vers pour honorer les défunts dans la Rome ancienne, était une pratique adoptée par la

662 BENEDETTI *ibid*, p. 159. B5v.

663 GNOLI 1891, p. 165.

« classe moyenne », tandis que l'aristocratie privilégiait, jusqu'à l'avènement du christianisme, une écriture en prose, composition équilibrée, rationnelle et géométrique, qui marquait d'un signe de distinction sociale, la volonté de visibilité et de conservations des valeurs traditionnelles et du pouvoir. Mais, si la forme semble adhérer à la tradition de la *nobilitas* des inscriptions funéraires, le contenu est empreint de poésie épigraphique (les *Carmina Latina Epigraphica*). Dans l'épithaphe léonin, c'est la rivière qui prend la parole, symbole liquide qui arrache violemment un jeune à la vie. La conséquence de cette mort et son effet, une rivière de larmes :

« Tu t'étonnes que je sois orné d'un pont et à peine capable de submerger les plantes, mais j'augmente et je grossis. En témoigne la mort misérable de Celso Mellini que j'ai noyé dans mes tourbillons rapides. Prévoyant et pleurant le sort de mon ami, j'ai fait bâtir ce pont ».

Selon la tradition originelle de l'épigraphie funéraire gréco-romaine, la « voix parlante » ne provenait ni d'un narrateur externe ni du défunt mais du monument funéraire lui-même qui prenait ainsi la parole pour évoquer la volonté de ce dernier. C'était un expédient qui correspondait à la forme de l'écrit exposé, à l'idée symbolique que le voyageur pouvait ramener à la vie le défunt : un acte simple de lecture qui signe une « immortalité » toute terrestre. En ce qui concerne le contenu, les motifs traditionnels de la plainte sont tous présents : l'apostrophe au passant est suivie de l'explication synthétique des circonstances de la disparition : la *lamentatio* pour une mort injuste (*improba mors*) car prématurée, que la rivière a provoquée, résumée ici dans l'image métaphorique « des tourbillons rapides » enveloppant définitivement le jeune homme ; l'hommage du pontife à l'ami innocent (*insontis amici*) se concrétise dans la dédicace d'un pont bâti à la mémoire de celui qui est disparu trop rapidement.

C'est ainsi que l'épanchement lyrique des sentiments laisse la place aux signes incontestables du pouvoir. Le pont est le symbole effectif et visuel de l'événement tragique et la parole retrace la mémoire du défunt. Cette invocation finale clôt « l'épithaphe », l'acte symbolique de commémoration, de la parole à la pierre. Le poème résiste à l'épreuve du temps et porte la signature de celui qui était proche du défunt, mais aussi – il ne faut pas l'oublier - le

pontife en charge, à la fois ami et puissant mécène. Donc, par cette épitaphe Léon X s'expose et prend position pour les Mellini.

Dans les autres épigrammes, les motifs funéraires deviennent maniéristes dans l'utilisation du thème des larmes, et les descriptions des circonstances de la mort. Les poètes puisent dans un répertoire classique de l'épigraphie traditionnelle en vers, mais qui avait été reprise récemment dans la profusion « des larmes » et dans les commémorations poétiques *in funere* qui proliferaient un peu partout en Europe. Il est intéressant de remarquer avec Benedetti que Celso est célébré en tant que symbole d'orgueil national, « un exemple illustre de *romanitas* », pour son amour de la philosophie naturelle et de l'astronomie ; l'adhésion souhaitée universelle à une langue latine pure et façonnée selon le modèle de Cicéron fait aussi l'objet de louange, et pour cela la mort de celui-ci correspond à la mort de la patrie⁶⁶⁴.

Le lien entre Celso et le pontife est par ailleurs réitéré dans un poème de Valeriano, dans lequel Celso est présenté comme seul « espoir des Quirites », puisque son éloquence brillante capturerait les regards et fascinait Léon⁶⁶⁵.

Au-delà des concessions encomiastiques au genre funéraire, Celso se révèle être l'incarnation des valeurs de l'*aurea aetas* léonine. Toutefois, dans les poèmes concernés, l'allusion à l'âge d'or – qui imprègne, au demeurant, l'esprit du recueil tout entier – porte une nuance négative, du fait de la mort du dédicataire. La mort de Celso obscurcit l'*aurea aetas* de Léon X dans la prosopopée de Giovanni Benedetto Lampidrio, poète originaire de Cremona, comme Vida, et maître de rhétorique bilingue selon Paolo Giovio⁶⁶⁶ :

« Il semble que la même Rome, vêtue de haillons à travers la ville ait invoqué les dieux et les astres dans un nuage funèbre. Comment ne pleurerait-elle pas ? Le fleuron des jeunes Quirites, comme on en a difficilement vu dans le siècle précédent, est mort. Ce malheur a certainement souillé l'or de ton époque, ô pontife Léon ».

664 C'est le mérite de Benedetti d'avoir attiré l'attention sur une pièce du poète peu connu Lucius Gabriel Rubimontius, qui tout en décrivant l'éloquence du défunt, insiste sur l'adhésion de celui-ci aux valeurs du cicéronianisme : *Lachrimae : Maxima te propter sibimet est reddita Roma, / et Cicero ille sua est dictus in Urbe loqui, / et nunc illa eadem rerum pulcherrima Roma / en tecum effertur exequiis paribus.*

665 *Lachrimae, Spes quanta Quiritum / unus eras, unus quoties in te ora trahebas, / in te oculos, ita Roma tuis applauserat orsis.*

666 PAOLO GIOVIO *Elogia*, f.62r ; BENEDETTI *ibid*, p. 140, note 29 affirme que : « Lampidrio redigea plusieurs poèmes en l'honneur des Mellini, par ex. : *Quin et visa fuit suam per Urbem / pannis obsita, nibiloque luctu / Ipsa Roma deos vocare et astra : / « Quid ni ? Apex iuvenum accidit Quiritum, / Exemplum indolis occidit, priori / qualem vix licuit videre seculo. / Nimirum hoc scelus inquinavit aurum / Temporum Leo Pontifex tuorum.*

Le recueil en l'honneur de Celso Mellini eut un grand retentissement. Les auteurs qui y participèrent, apparaissent aussi dans la publication par Jacopo Mazzocchi, en 1522, d'une autre collection des *Lachrimae*⁶⁶⁷ en mémoire de Marco Antonio Colonna, fils de Pierre-Antoine et neveu de Prospero Colonna, mercenaires liés à l'entourage du pape en ayant épousé sa nièce. Il fut commandant de l'armée pontificale à partir de Jules II, déjà célébré par le poète Tebaldeo « par ses grands talents »⁶⁶⁸.

Cette dernière collection, recueillie l'année de la mort du pontife, relève de la même ambiance culturelle car les principaux auteurs pour Mellini sont présents dans les compositions en l'honneur de ce nouveau personnage. Comme pour l'autre recueil, les *lacrimae* en l'honneur de Marc Antoine Colonne, sont dédiés à un représentant d'une famille historique de l'aristocratie romaine, l'édition était confiée aux soins du noble Marcello Palonius⁶⁶⁹, consécration d'un milieu des lettrés, le recueil s'ouvre par un poème du *maximus vates*, Marc Jérôme Vida, et il est suivi par un plus long en hexamètres de l'omniprésent Jean François Vitali. On peut citer aussi la présence de Francesco Arsilli, Pietro Mellini et Valeriano.

En conclusion, la commémoration poétique en l'honneur de Celso Mellini se révèle être un document précieux qui nous renseigne *tout à la fois* sur une partie de la *societas litterata* de la Rome léonine et sur « le genre funéraire » qui deviendrait commun par la suite. Des protagonistes de la politique culturelle de la décennie se sont réunis autour du jeune aristocrate disparu tragiquement. Nous avons également vu que la commémoration avait permis des prises de position forte entre des modèles idéologiques différents. Le recueil témoigne ainsi d'une opposition parmi certains des proches de l'entourage de Léon X. La participation directe du pape prouve son engagement en faveur d'un humanisme qui se revendiquait authentiquement romain et qui se retranchait derrière la pleine imitation de l'héritage classique. La mort de Celso, survenue peu avant la disparition du pontife, fut perçue comme le malheur ultime qui entamait la splendeur d'une *aurea aetas* déjà étiolée.

667 ASCARELLI 1961, p. 150, *sv.* 157.

668 ROSCOE IV, 1893, p. 83-84.

669 Concernant l'appartenance de ces deux auteurs au même milieu culturel : NICCOLI 1987, p. 49.

Chapitre V

D'autres regards sur l'*aurea aetas* léonine

Parvenus à la fin de cette première partie, et en guise de conclusion, nous esquisserons le profil de deux poètes, Jean Aurélien Augurelli et Philippe Béroalde le Jeune. Tous les deux sont des figures importantes, peu abordées, mais pourtant essentielles dans le panorama intellectuel hétérogène de la Rome léonine. L'ampleur de leur œuvre et leur contribution à la cristallisation du mythe de l'âge d'or mériteraient que nous leur consacrons une approche plus approfondie que celle que nous pouvons effectuer en cet instant. Nous en ferons l'objet d'études futures. Pour le moment, contentons-nous de dresser un aperçu de leur œuvre et de leur apport à l'époque étudiée⁶⁷⁰, ce qui ne nous empêchera pas d'apprécier la qualité et l'importance de leur contribution pour cette période.

A. Augurelli : un manifeste alchimique de l'âge d'or

De la même manière que Naldo Naldi, Jean Aurélien Augurelli, parvint à un âge avancé et eut la possibilité de célébrer plus d'une génération des Médicis. Il naquit à Rimini probablement autour du 1456⁶⁷¹, mais il quitta sa ville d'origine pour se former dans les grandes capitales de l'Humanisme. Nous le voyons dans un premier temps à Rome, occupé à fréquenter les leçons de Teodoro di Gaza, puis à Florence, où il se lia d'amitié avec le philosophe Marsile Ficin, il connut Politien et le diplomate vénitien Bernardo Bembo, père de Pietro. Enfin, il fréquenta Venise et son ambiance culturelle cosmopolite, où il consolida son lien avec les Bembo et publia plusieurs de ses œuvres. A l'instar de Naldo et de Politien, il composa des élégies latines pour célébrer le triomphe de Julien de Pierre de Médicis au tournoi du 25 janvier 1475, et cela, sous l'instigation du diplomate vénitien. Mais ce fut Marsile Ficin qui

670 J. GODWIN, *The Pagan Dream Of The Renaissance*, WeiserBooks, Boston 2005.

671 R. WEISS, *DBI*, Vol. 4, 1962, sv. « Aurelio Augurelli », *contra* ROSCOE 1897, p. 285-286.

l'influencera profondément pendant son séjour florentin. La théorie du *spiritus mundi* de Ficin, le soi-disant « véhicule de l'âme du monde », dut l'inspirer particulièrement et le mener à mûrir une profonde réflexion (doctrine) alchimique.

Vers la deuxième moitié du XV^e siècle, nous voyons Augurelli occupé à poétiser : ces années sont caractérisées par une fertile production poétique en latin, notamment des sermons et des *carmina* qui dévoilent une maîtrise complète de la versification latine, façonnée principalement sur le modèle d'Horace, et l'adoption d'un style agile et élégant. Un séjour à Venise se traduit pour le poète de Rimini en une riche fréquentation culturelle. Il connut l'éditeur engagé Alde Manuce et c'est par les soins de ce dernier qu'il publia un recueil de ses poèmes en 1504. Infatigable rimeur, Augurelli alterna la composition en langue latine à l'engagement sur le versant de la lyrique en vernaculaire : il figure également parmi les correcteurs des *Prose della volgare lingua* de Bembo et ce serait lui, d'après Weiss, à avoir incité le secrétaire pontifical à l'usage et à la diffusion de la langue vernaculaire pour la composition poétique. Selon une tradition relatée par Paolo Giovio, il s'éprit d'une violente passion pour l'alchimie au point d'interrompre toutes les autres études « dans l'espoir de découvrir une substance qui put changer en or les plus vils métaux »⁶⁷².

C'est par un ouvrage particulier qu'Augurelli célébra l'élévation de Jean de Médicis à la dignité pontificale : la *Crysopoeia*, l'art de faire l'or, qui traite en hexamètres le sujet obscur de l'alchimie, probablement inspiré par les réflexions de Marsile Ficin⁶⁷³. Le poème en trois chants connut « une audience d'ampleur internationale » et devint « un classique pour tous les adeptes »⁶⁷⁴ : cinq éditions (la première vénitienne en 1515, puis à Bâle en 1518 par Johann Froben) et de différentes traductions, en français et en allemand⁶⁷⁵.

Poème allégorique qui allie virtuosité métrique, sujet « scientifique » et manifeste de l'âge d'or de Léon X, la *Crysopoeia* est centré sur l'alchimie. Selon certains chercheurs⁶⁷⁶,

672 ROSCOE 1897, p. 285-286.

673 M. SORANZO vient de publier l'édition critique du poème : *Giovanni Aurelio Augurello (1441 -1524) and renaissance Alchemy: A Critical Edition of Chrysopoeia and Other Alchemical Poems, with an Introduction, English Translation and Commentary*, 2020. Nous n'avons pas pu la consulter avant la finalisation de la thèse.

S. MATTON, J.C. MARGOLIN (éds), « Alchimie et philosophie à la Renaissance », *Actes du colloque international de Tours* (4-7 décembre 1991, Paris 1993, p. 172 et sv.

674 *Ibid.* p. 288.

675 SORANZO 2020, p. 66-67 qui cite FICIN, *Lettre*, 4, 56.

676 F. SECRET, « *Chrysopoeia et Vellus aureum* », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 38, 1976, p. 109-110 ; « Notes sur quelques alchimistes italiens de la Renaissance », 1973 ; « Gianfrancesco Pico della Mirandola, Lilio Gregorio Giraldi et l'alchimie », 1976 ; *Alchimie et mythologie* ; PERIFANO 1997, p. 24-26 ; PERIFANO 2000, p. 29-48 ; MARTELS Z. VON. « Augurello's "Chrysopoeia" (1515) : a turning point in the literary tradition of alchemical texts », *Early Science and Medicine*, 5, n. 2, 2000, p. 178-195 ; H. J. SHEPPARD, *The mythological tradition and seventeenth-century alchemy*, 1972 ; D. KAHN, « Alchimie et littérature à Paris en des temps de trouble : *Le Discours d'Autheur incertain sur la pierre des philosophes* (1590) », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, Année 1995, 41, p. 75-122.

l'œuvre présenterait un tournant dans la production de textes alchimiques par rapport à la tradition médiévale, car elle inaugurerait l'utilisation d'un poème mythologique en hexamètres pour le traitement d'un sujet alchimique⁶⁷⁷. Les ouvrages postérieurs emprunteraient à cette œuvre « les métaphores, les références mythologiques et une iconographie symbolique », en remplaçant des récits en prose sur la matière et la recherche philosophique qui avait caractérisé la tradition médiévale. L'auteur n'était pas nouveau à ce sujet, car dans les compendiums d'ouvrages alchimiques, apparaît un poème attribué au poète de Rimini, la « *Toison d'or ou l'art mineur de faire l'or* » (*Vellus Aureum, seu Chrysopoeia minor*), qui dévoile la connaissance des thèmes traditionnels liés à son œuvre majeure. L'interprétation alchimique de la fable antique était un trait caractéristique et une innovation de la Renaissance, « l'expansion du mythe de la *prisca theologia*, le renouveau des *studia humanitatis*, et le goût général pour l'emblème et le sens caché favorisèrent chez les alchimistes de la Renaissance l'idée que les Anciens avaient voilé les secrets de leur art sous les fables de la mythologie »⁶⁷⁸. Les contacts et les échanges fréquents entre alchimie et la Kabbale étaient également une constante – nous l'avons vu – de l'époque.

Augurelli ne fut pas le seul à se lancer dans une telle exégèse : Jean François Pic de la Mirandole⁶⁷⁹, auteur que nous étudierons par la suite, dans son *De auro* (av. 1533), ou Jacques Lefèvre d'Étapes dans le *De magia naturali*, exploitèrent les contacts et les échanges entre alchimie et la mythologie, la première étant considérée comme moyen privilégié pour décrypter tous les mystères du réel, les multiples secrets que les Anciens auraient couvert sous des belles fables⁶⁸⁰. Et, dans ce sens, quel mythe pouvait-il s'offrir à l'imagination de cet auteur de la Renaissance, autant que celui de l'âge d'or, cristallisation inatteignable d'un état de bonheur idéal avant la chute ?

Toutefois, en ce lieu, il n'est pas question de l'idéalisation d'une condition ancestrale d'harmonie, où la nature abondante et la proximité avec les dieux garantissait aux hommes le bonheur et la félicité éternelle⁶⁸¹. Augurelli ne puise pas aux sources du récit mythologique pour y retrouver une condition utopique du genre humain, *ab illo tempore*, mais cherche à comprendre les secrets pratiques pour y accéder et la reproduire « matériellement ». Si les

677 M. CIARDI, « Letteratura, arte e alchimia. La *Chrysopoeia* di Giovanni Aurelio Augurelli (ca. 1456-1524) », *Atti del XVI Convegno Nazionale di Storia e Fondamenti della Chimica*, p. 1. ; D. KAHN, *Alchimie et Paracelsisme en France à la fin de la Renaissance (1567 -1625)*.

678 KAHN 2007, p. 66.

679 Voir également J.F. PICO 2007, (éd. PERIFANO²), *La sorcière : dialogue en trois livres sur la tromperie des démons (= Dialogus in tres libros divisus : titulus est Strix, sive de ludificatione Daemonum, 1523)*.

680 KAHN 2007, p. 66 ; p. 165-166.

681 Comme dans Lucrèce, *De rer. Natura*. V, 925-987.

richesses étaient dans la version archétypique du mythe le début de la dégradation du genre humain, dans la *Chrysopoeia*, elles deviennent le but, certes allégorique, de cette recherche d'une condition de félicité perdue. La matière de l'œuvre est ainsi subdivisée : le premier chant traite de la possibilité de reproduire artificiellement l'or ; dans quelle mesure est-il possible d'y accéder, et par quels moyens, sont les thèmes du deuxième livre ; dans le troisième, l'auteur discute sur l'ambiance idéale et les conditions nécessaires pour une telle activité⁶⁸².

Commencée probablement à l'époque de Jules II, l'œuvre fut achevée sous Léon X : c'est au pape Médicis que le poète dédiera le poème ainsi que l'épître introductive. Celle-ci est une sorte de « matérialisation » par des voies alchimiques de nombreux clichés de la propagande médicéenne. Le poète affirme d'un style élevé et élégant l'intention de dévoiler au pontife le secret dont il avait besoin pour remplir les caisses de l'État : celles-ci avaient été asséchées par le Médicis « en fêtes magnifiques et en dons aux hommes de mérite ». William Roscoe nous relate l'anecdote selon laquelle un Léon X amusé aurait répondu à l'hommage poétique en lui faisant présent d'une grande bourse vide, et en l'encourageant à la remplir de ce que son art promettait de réaliser⁶⁸³. Malgré cette plaisanterie, le pontife aurait par la suite récompensé dignement Augurelli par des charges et des honneurs considérables⁶⁸⁴.

Les premiers vers de l'épître sont axés sur le contraste entre l'ancienneté de l'art alchimique et la nouveauté de la mise en forme poétique, revendiqué avec force par le poète. Les clichés du mythe de l'*aurea aetas*, souvent étudiés au cours de notre travail, prennent une valeur inédite lorsque Augurelli s'adresse au pontife :

« Envoyé pour apporter l'aide à la lassitude du monde, pour éteindre les si grandes flammes de la guerre et des calamités et pour donner aux peuples vertueux d'espérer une quiétude tranquille et une paix solide pendant les siècles de l'or »⁶⁸⁵ .

A l'instar des poètes panégyristes que nous avons étudiés, Léon est comparé à un « remède céleste » apte à apaiser les souffrances du genre humain. La référence aux feux et aux flammes à éteindre anticipe la matière alchimique et le renouvellement vers un âge de

682 WEISS, 1962, p. 285-286.

683 ROSCOE 1803, p. 287 qui cite FABRONI, *Vita Leonis X*, p. 220 : *Ego quidem auro te donarem, sed cum tu eius efficiendi certam scientiam polliceare, sat erit si habeas ubi "aurum abs te confectum reponas"*.

684 *Ibid.*

685 *Chrysopoeia*, 12-15 : *Missus ades mundi fessis succurrere rebus : / qui belli scelerumque faces, incendia tanta / Extinguas, placidamque piis sperare quietem / des populis, solidamque per aurea saecula pacem.* Voir HOUGHTON 2019, p. 143.

splendeur. Dans l'édition vénitienne de 1515, après les trois livres de la *Chrysopoeia*, apparaissent des *Carmina*, composés pendant « la vieillesse » : les *Gerontica*⁶⁸⁶. Robert Weiss dans la biographie de l'auteur souligne succinctement que ces poèmes dévoilent une plus intense spiritualisation et une « christianisation » de la lyrique à laquelle Augurelli s'était adonné précédemment.

L'un des *Gerontica* nous intéresse particulièrement et mérite que nous lui consacrons notre attention puisqu'il s'adresse directement au Médicis et (*ad Leonem pontificem maximum : ascensus primus ad deum*) et en célèbre poétiquement son triomphe chrétien, qui s'accomplit par une ascension au ciel. Le poème est en sénaires iambiques, mètre qui avait été utilisé particulièrement par le poète chrétien Prudence. De ce dernier, Augurelli reprend le lyrisme enflammé et parénétiq.

Dans l'*incipit* le poète évoque un souvenir de l'enfance du Médicis, quand il était son précepteur et éduquait le jeune garçon par le récit des secrets de la nature. C'est à cette époque, affirme-t-il, qu'il lui avait prédit son grand avenir et l'élection à la dignité pontificale, une constante des thèmes exploités par les poètes panégyristes qui se recueillaient autour de Laurent le Magnifique⁶⁸⁷. Avant de se lancer dans le chant du prodige céleste, le poète invoque le Christ pour qu'il lui insuffle l'inspiration, comme le Saint esprit, qui meut et anime les pauvres mortels. L'invocation traditionnelle aux Muses de la tradition classique prend la forme d'une *precatio* longue et inspirée, de nature épideictique, dans laquelle Augurelli insiste sur l'existence et la présence de Dieu, qui est niée seulement par ce qui est « *excorsque et impos mentis, expers consili / rationis ac pietatis omnis indigens* »⁶⁸⁸. Ce n'est pas une tâche facile de raconter l'ascension au ciel d'un être mortel : personne qui ne soit pas inspiré par Dieu ne peut y accéder. La crainte et la peur font réaliser au poète que « le poids est immense pour de si étroites épaules » (v. 45-46). Toutefois, pour raconter un tel événement prodigieux, des exemples de la tradition littéraire classique et médiévale, païenne et chrétienne, viennent au secours du poète « misérable ». Et c'est sur ce canevas brodé des lettres et de culture antique que le poète reconstruit les épisodes de la foi chrétienne. Le véritable amour rend possible ce qui semblait irréalisable, aplanit les montagnes et transforme des chemins jadis raboteux en voies amènes :

686 Giovanni Aurelio Augurelli *Geronticon liber*, (éd. M. NIERO), 1986-87.

687 Voir Naldo Naldi I, p. 59-81 ; Zanobi Acciaiuoli, p. 222-241.

688 AUGURELLI, *Gerontika*.

« Mais l'amour puissant permet de rendre accessibles des chemins jadis impossibles à celui-là, il exhorte et presque l'oblige à entreprendre le chemin caché du discours secret ».

Le poète prie alors Dieu de l'inspirer et de l'assister dans le récit de son ascension céleste. Seulement un insensé, insiste le poète – pourrait douter de la force qui s'épanouit par tous les êtres vivants et imprègne les créatures terrestres. D'un lyrisme intensément spiritualisé, il peint ainsi un tableau de la beauté qui imprègne la vie des créatures et les paysages naturels. Il serait impossible de soupçonner que l'équilibre harmonieux du monde soit le fruit spontané de la Nature. De cette manière, dans le corps de la prière à Dieu pour l'inspiration poétique, il présente une fresque de l'immensité universelle, des mers et des plages, des éléments naturels ordonnés qui ne peuvent que susciter une profonde émotion et un émerveillement chez les « esprits sereins ». Quelle serait-elle l'utilité d'un monde pourvu de toute cette beauté s'il n'y avait pas un être supérieur à l'origine du Tout ? Qui ne comprend pas ce mystère est comme celui qui, tout en étant constitué d'âme et de corps, ne reconnaît pas ce qui meut son organisme et le fait vivre.

Les vers suivants insistent encore sur la démonstration de l'immensité de Dieu par la contamination des intertextes poétiques et bibliques. En suivant une image scripturale, Augurelli cherche à prouver qu'il nous a seulement été donnée « la première marche d'une grande échelle »⁶⁸⁹. L'être humain peut accéder à la connaissance de Dieu uniquement à travers ses créatures.

Pour prouver cela, il étale les *exempla*, tirés de la Bible et des textes patristiques : ceux qui ont voulu accéder à la *visio Dei* : 1) Moïse⁶⁹⁰ ; 2) le récit d'une anecdote attribué à tort à Augustin de l'enfant versant, avec un coquillage, l'eau de la mer dans un trou sur la plage. Selon ce récit, celui qui veut démontrer l'immensité de Dieu est comme un enfant qui entend verser toute la mer dans un coquillage.

Selon Stéphane Ratti ce serait une erreur courante qu'il s'agirait de rectifier⁶⁹¹, d'autant plus que cela contredirait les thèses augustinienes qui cherchaient à concilier la foi avec une

689 AUGURELLI, *Geronticon*, 120-122.

690 AUGURELLI *ibid.*, vv. 120-136.

691 ST. RATTI, *Saint Augustino ou les promesses de la raison*, Dijon, 2016, p. 25 : « On ne trouve en effet nulle part dans son œuvre mention de l'histoire de cet enfant qui, sur une plage, cherche à vider la mer en remplissant, avec l'aide d'un coquillage, un petit trou qu'il avait fait dans le sable. Augustin l'aurait rencontré alors qu'il méditait sur les mystères de la Trinité et lui aurait fait part de son étonnement devant une entreprise aussi difficile à réaliser. L'enfant, qui se révèle, selon la légende, être un ange, lui aurait répondu : - Cela me serait plus facile qu'à toi d'épuiser, avec les seules ressources de ta raison humaine, les profondeurs du mystère de la Trinité ».

approche rationnelle. Henri Irénée Marrou a par ailleurs montré que la première source de l'anecdote apparaît dans plusieurs textes médiévaux⁶⁹². Sur ce point, Augurelli se rattache certainement à cette tradition médiévale. Il n'hésite pas à se mettre en scène, comme nouvel Augustin et Dante à la fois, lorsqu'il marie les souvenirs dont il pensait qu'ils appartenaient à l'évêque d'Hippone avec ceux de la *Divina Commedia*.

Dans une digression de nature néoplatonicienne où l'influence de Marsile Ficin est manifeste, Augurelli explique que nous percevons le créateur par les sens, puis nous croyons en lui et nous l'aimons, unis dans un lien de charité avec lui, ressentons un sentiment de confiance en ses mérites (vv. 163-180)⁶⁹³. L'ascension du Créateur s'est produite puisque la vie l'emporte sur l'expérience sensible. Suit une démonstration philosophique de la nature divine de l'homme, qui participe, à l'instar des autres créatures, de la sensibilité humaine. C'est une allusion théologique très importante si nous pensons qu'au cours du débat du Concile de Latran le principe de l'immortalité de l'âme individuelle en tant que vérité philosophique aussi bien que religieuse a été réaffirmé⁶⁹⁴.

Aux vers 199-200, le poète adresse enfin sa requête à Dieu, clément et omnipuissant : qu'il puisse guider les hommes dans les « chemins » de la foi. Sur ce point, il affronte une vision de l'humanité qui correspond à celle de l'Ancien testament, comme un âge d'or inversé : pour un seul péché, les hommes étaient condamnés à souffrir jusqu'à ce que Dieu ait décidé d'envoyer son fils pour qu'il soit témoin de vérité par le don de son propre sang. Depuis ce moment, les mystères de la foi seront diffusés parmi les peuples en vertu de l'amour divin (vv. 224 - 225)⁶⁹⁵. D'ici, Augurelli enchaîne les lieux évangéliques : 1) les retrouvailles de Jésus adolescent au Temple ; 2) les noces de Cana ; 3) les guérisons miraculeuses du malade ; 4) la multiplication des pains et des poissons ; 5) la guérison de l'aveugle et 6) l'épisode du vieux paralytique ; 7) la libération de l'adultère ; 8) du lépreux.

692 H. I. MARROU, *Christiana tempora. Mélanges d'histoire, d'archéologie, d'épigraphie et de patristique*, Rome, 1978, p. 401-413 parle une attestation chez le cistercien Césaire de Heisterbach (XIII^e siècle) et chez Thomas de Cantimpré, en 1263.

693 vv. 163-177 : *Nam sensibus / et ipsa capimus, mente deinde sensuum / sequace tantorum creatorem unicum / sentimus intus, credimus, complectimur, / amamus, illi caritatis vinculo / tenemur adstricti illiusque denique / aeterna meritis consequi confidimus. / Ascensus hic est, quo creatar primitus / nos magnus orbis universi conditor, / ut vita praesit sensui, mentem ante eant / sensata, visis cognitisque exordia. / Nam cum virentibus arborum terram comis / ornasset atque floridis herbis solum / stravisset atque ut uberes fructus darent / mandasset, his est vita tum primis data.*

694 vv. 199-201 : *Clemens, misericors, omnibus praesens Deus ? / Hanc Ipse nobis cognitam reddas et hac, / siqua est, precamur supplices, nos ducito : / est namque quippe et omnium potissima.*

695 vv. 220-225 : *illas per orbem panderemus singuli, / hic sanctitate puriter vitae diu / actae, serendis ille in vulgum vocibus, / quaecumque frugem comparant nobis bonam, / doctrina at alius atque scriptis, mystica / quae sensa magnis eruunt sacrariis.*

Le vers final est une évocation enflammée de la passion du Christ. Le poète s'interroge sur qui pourra lui transmettre la force pour évoquer les événements dramatiques de la Passion et la mort exécrable de son Sauveur. Il se porte aux pieds de la croix et se répond :

« Comment pourrais-je embrasser en pleurant et aspergeant les blessures infligées cruellement à ton corps saint ? Personne, au-delà de toi, personne en dehors de toi me montrera la lymphe véritable de vie qui émane de toi ».

La richesse et l'élan de ces vers épidiectiques montrent l'évolution d'Augurelli vers un rigorisme chrétien, en ligne avec les idées réformatrices que nous examinerons dans la deuxième partie de notre travail. L'éloge au pape est seulement un prétexte pour réaffirmer la vérité de la foi que l'on espère réaffirmer avec le nouveau pontife. L'ascension de Léon offre l'occasion au poète de parcourir dans une forme poétique élégante et raffinée les mystères de la foi chrétienne et de les fonder philosophiquement.

B. Philippe Béroalde le Jeune

Pour finir cette première partie, nous esquisserons le profil du poète Philippe Béroalde le Jeune, une figure importante et encore assez méconnue du panorama hétérogène de la Rome léonine. Comme Ettore Paratore le souligne dans un essai consacré à la figure de cet humaniste, le plus jeune Béroalde mériterait d'être étudié plus attentivement. Et ce, non seulement pour son activité de libraire et d'éditeur des *Annales* de Tacite, mais aussi pour ses compositions poétiques qui nous fournissent un instantané de l'époque et de la Rome du XVI^e siècle. Étroit collaborateur du cardinal Jean de Médicis, depuis ses années du cardinalat jusqu'à son accession au trône pontifical, il fut un lucide observateur des événements mondains et politiques de l'*Urbs Christiana* : l'humaniste prit une part active dans les milieux curiaux, s'insérant volontiers dans l'entourage du pape Médicis ainsi que dans les milieux curiaux et intellectuels qui gravitaient autour du pouvoir ; il devint le témoin privilégié de l'enthousiasme initial de l'âge d'or léonin, jusqu'à la décadence. Ces *Carmina*, qui gisent encore oubliés dans une édition ancienne, recèlent un véritable « trésor tant sur le plan littéraire que sous son aspect historico-culturel »⁶⁹⁶. En nous réservant l'approfondissement littéraire et historique de ces poèmes pour de futures recherches, nous entendons proposer un aperçu de ce dernier témoignage de l'*aurea aetas* en raison de sa valeur documentaire sur l'époque étudiée dans notre travail.

Neveu de Philippe Béroalde *senior*, par ailleurs ami de Bernardo Bembo, Béroalde le Jeune provenait d'une noble famille de Bologne, et avait acquis une considérable renommée littéraire pour ses *studia humanitatis*. Grâce à cela, il fut appelé par Bembo pour enseigner à l'*Archigymnasium* de Rome, ville où il retournerait par la suite pour y établir sa résidence définitive, sous le pontificat de Jules II. C'est en 1502 qu'il fut nommé par le cardinal Jean de Médicis en qualité de secrétaire personnel⁶⁹⁷ et préposé aux affaires courantes à la chapelle de l'Académie romaine. En 1516 la carrière de Béroalde prit un tournant notoire alors que Léon X, élu au pontificat, le nomma prélat domestique, curateur des privilèges de la sainte église romane à Castel Saint Ange, ainsi que préfet de la bibliothèque Vaticane et de l'Archive de Saint Ange, succédant en ce poste à Jean François *Philomusus*. Cela lui donna l'occasion de faire son entrée dans l'Académie *Coryciana* de Goritz. Bien qu'il relevât des chanoines de la basilique Vaticane et malgré sa condition de célibat perpétuel, il ne prit jamais les ordres. Bien

696 PARATORE 1966, p. 345 et PARATORE 1967, DBI, VOL. 9, SV. : « Filippo Beroaldo iunior ».

697 PARATORE, DBI, Vol. IX, 1967, sv. Filippo Beroaldo *iunior* : « a parte la costante eleganza dello stile e la non rara felicità espressiva che fanno di questi carmi uno dei prodotti più notevoli della lirica umanistica, il loro fondamentale interesse, che da solo consiglierebbe una riedizione, è di carattere storico ». Voir également ROSCOE 1817, X, *it.* p. 23-26.

au contraire, il s'adonna aux plaisirs et à l'insouciance de la vie mondaine de la capitale, à laquelle clercs et intellectuels s'abandonnaient si souvent à l'époque. Sa position de collaborateur de Léon X ne lui assurait pourtant pas la renommée et l'aisance financière qu'il souhaitait, ce qui fit l'objet de plaintes récurrentes exprimées dans plusieurs de ces poèmes. Beroalde mourut dans la pauvreté en 1518 d'une de ces fièvres malariques qui sévissaient à Rome vers la fin de la première décennie du XVI^e siècle.

La plupart de nos connaissances sur l'humaniste proviennent des trois livres des *Carmina*, d'un livre d'*Epigrammata*, publiés ensemble à titre posthume à Rome en 1530 par les soins d'Antoine Domenico *Laelius*, frère d'Antoine *Laelius*, ami de Beroalde. Cet ouvrage a été imprimé par le typographe Antonio Bladio Platyna « *in Campo Florae in aedibus D. Io. Battista de Maximis* »⁶⁹⁸. Cette édition est précédée par une lettre préface du pape Clément VII, contresignée par son secrétaire Blasio Palladius, ce qui vaut pour un *imprimatur* ; la lettre de l'éditeur au cardinal Trivulce complète la préface et nous renseigne sur les circonstances de la publication : *Laelius* affirme avoir retrouvé le *libellus* des *Carmina* après le sac de Rome et nous explique ainsi que les textes n'avaient pas reçu une révision finale de la part de l'auteur. Selon Paratore, il en existe en effet une version manuscrite conservée à la Bibliothèque Vaticane, qui présente des annotations et des corrections de la main de l'auteur⁶⁹⁹.

1) Les *Carmina* – un aperçu de l'âge d'or léonin

C'est le panache des plus caustiques poètes latins, Catulle, Horace, Ovide ou Martial qui semble revivre dans les poèmes de Beroalde le Jeune. La métrique s'inscrit dans la « *varietas* » qui avait caractérisé les *Odes* et les *Épodes* d'Horace tandis que les thèmes des épigrammes évoquent à plusieurs reprises certaines des attitudes que Catulle et Ovide avaient adoptées face à leur prince ; il témoigne donc de la reprise humaniste que l'on fit de ces auteurs pendant la Renaissance. Cependant, plutôt que d'imiter prosaïquement les thèmes anciens, le poète dépeint son époque avec une élégance formelle remarquable. Mais au-delà du style et des prouesses métriques, nous concentrerons notre attention sur les informations à caractère politique et historique que recèlent les *Carmina*.

698 F. BARBERI, *DBI*, Vol. X 1968, s.v. « Blado Antonio ».

699 PARATORE 1967.

Le V^e poème du I^{er} livre offre un regard intéressant sur l'utilisation propagandiste du mythe de l'âge d'or. Rédigé sous Jules II, il esquisse les traits du mythe qui caractériseront comme nous l'avons vu le pontificat du premier pape Médicis, en y apportant une contribution originale. Dans cette ode dédiée à Ferdinand le Catholique (1452 – 1516) et Manuel I^{er} de Portugal (1469- 1521)⁷⁰⁰, le poète évoque les nouvelles conquêtes vers les Indes : reprenant le *topos* du lien inséparable entre le vin et l'inspiration poétique, Béroalde enchaîne les différents lieux de mémoire poétique : il affirme s'être inspiré d'un vin ancien de Corse ou de Grèce, source d'imagination poétique ; cela l'amène à rappeler le mythe de Bacchus-Dionysos, et son voyage triomphant vers les Indes⁷⁰¹.

La fiction mythologique et la réalité historique se rejoignent quand le poète se lance dans une célébration de l'exaltante victoire et des hauts faits des rois « ibériques », encore vifs dans l'imaginaire collectif⁷⁰². Cet épisode déjà raconté, réécrit puis diffusé par de Egidio da Viterbo, fut renforcé par l'engouement pour les célébrations romaines qui s'en suivirent. Dans les vers de Béroalde, les découvertes dilatent les confins du monde, dévoilant « une terre inconnue à nos ancêtres, et des mers qui n'avaient jamais été visitées », sur lesquels on fabulait depuis l'Antiquité. Comme dans le discours d'Egidio da Viterbo, ces vers reflètent l'enthousiasme en insistant sur l'actualité de ces conquêtes : la répétition de l'adverbe *nunc* et l'association de lieux géographiques aux antipodes, marquent la volonté de saisir ces espaces inconnus et mystérieux, d'un extrême à l'autre du globe. Ces terres dévoilées en partie, et rapidement, demeureraient encore mystérieuses. La vision de ce monde utopique et idéalisé, ne traduit pas seulement une figure du mythe de l'âge d'or ou une célébration des hauts faits des rois Ibériques : plutôt que de lire ces événements comme « l'accomplissement des prédictions des saintes Écritures, comme la réalisation de l'âge d'or initiée par le Christ »⁷⁰³, Béroalde, suivant la vision de l'augustinien de Viterbo, s'appuie sur un autre motif lié au mythe de l'*aurea aetas*.

La vision des terres lointaines et merveilleuses vient s'opposer à l'image asphyxiante de la capitale, dans laquelle il se sent retenu : la Rome Babylone qui lui offrait tant de

700 *Carmina, In laudem Fernandi et Emanuelis Hispaniae regum*, f. 5r-6v.

701 f. 5r-v, vv. 1-18 : *Quis Graecum odoratum, aut mihi Corsicum / promit vetustum, nil ego sobrius / possum, nec esse insulsius quid / crediderim abstemio Poeta. / Cum lingua multo docta calet mero / quae gesta Regum, aut proelia concinit ? Tunc et lyrae est argutior vox, / tunc numeris decor est vigorque, / divina vino carmina sunt quoque, / nunc me paratum ire usque ad Indos / Bacche tuos sine te haud probares, / Tu primus olim victor ab Indicis / oris reversus, de populus tibi / parere compulsis triumphas, / vite, hedera, et spoliis superbus.*

702 f. 5r-v, vv. 19-23 : *Nunc facta Reges Hesperit tua / sunt assecuti, nunc Tagus aurifer / admotus Indo est, nunc Iberus / fluxit ad Antipodam recessus, / inventa tellus est nova non avis / audita nostris, nunc maria invia / eremigata, et nationes / ultimo in Oceano repertae.*

703 DESWARTE 1993, p. 8.

distractions et de loisirs, est en réalité le siège du luxe et du vice, où le désir de richesses l'emporte sur toutes formes de morale. Le poète formule par la suite le vœu de pouvoir s'évader de cette ville mondaine et corrompue, réceptacle de tous les maux, et le désir de se réfugier dans ces contrées lointaines et fabuleuses où l'on raconte que les siècles heureux de Saturne resplendissaient encore⁷⁰⁴.

C'est encore une fois l'image de l'âge d'or qui revient dans ces vers, telles que l'avaient formulé les poètes élégiaques romains lorsqu'ils idéalisèrent un âge d'harmonie et de paix, opposée à la décadence de la civilisation. Mais, Béroalde enrichit le mythe par son apport original. Dans ces terres préservées de la civilisation, « la pure simplicité et la foi, chassées d'Occident, continuent à vivre ». Les peuples sauvages habitant ces terres sont purs et vertueux puisqu'ils n'ont pas encore été corrompus par la luxure et les plaisirs.

La reprise du mythe semble se rapprocher plus de la XVI^e épode d'Horace que de la IV^e Bucolique virgilienne, lorsqu'il exploite le thème de la *fuite vers les îles Fortunées* (41 à 66), motif qui avait été diffusé à Rome par Salluste dans ses « *Histoires* » à l'occasion des sanglantes guerres civiles⁷⁰⁵. Notons ici que Béroalde vivait justement dans un contexte de guerres et de conflits. Comme chez Horace, il est question de l'abandon de Rome vers un lieu idéal, expression d'harmonie et de pureté, mais l'accent semble plutôt être placé sur un plan individuel que sur un plan social : il s'agit d'une fuite rêvée et irréfléchie de la mondanité romaine, ressentie comme vide et inutile, vers les sources de l'*aurea aetas*. De plus, Béroalde insiste sur la pureté et la vertu des peuples conquis, vertu « du bon sauvage », thème dont l'idée sociologique sous-jacente sera reprise par Jean-Jacques Rousseau au XVIII^e siècle⁷⁰⁶.

L'utilisation du thème de l'âge d'or n'est pas en contradiction, mais en ligne directe avec la propagande pontificale quand, par exemple, le poète exhorte les rois ibériques à évangéliser les contrées lointaines et préservées. Il prône une apologie de l'impérialisme espagnol, qui mène ses conquêtes, impose sa loi partout, en ne laissant aucune terre « sans tribut » ! Cependant, des menaces existaient encore pour la Chrétienté : les Ottomans menés par la foi en Mahomet représentent - pour lui aussi - le mal qui peut surgir de l'étranger. Nous avons

704 f. 5v, vv. 24-27 : *O si quis illuc me Deus avocet / fastidientem Roma tuas opes / fumumque inanem, et mancipatos / auro animos, vitiique mersos.*

705 Pour le XVI^e épode d'Horace voir L. HERMANN, « La date de la XVI^e épode d'Horace », *Revue des Études Anciennes*, 1937, 39-4, p. 330-338. A. CARTOUX, « Divinité et espoir millénariste au temps des guerres civiles : pour une relecture de Virgile et d'Horace », *Interférences* [En ligne], 10, 2018.

706 f. 5v, vv. 28-43 : *Illuc vagatur simplicitas mera / fucata nullis artibus, et fides / eiecta nostris finibus, nec / regna tenent sitis auri opum ve, / contenta gens est divitiis suis / non expetitis Ionio a Mari, / narrantur illic aurea esse / secla malis vitiata nullis. / Audere nullum non facinus potest / Hispana virtus, Taprobanem adiit. / Regemque servire, ac tributum / pendere Cinnameum coegit, / nilique fontes qui populi bibant / deprehendit invecata Aethiopum Mare, / nullumque inexcussum reliquit / Littus, Arabs quod aret ve Persa.*

déjà évoqué la hantise de la guerre et la crainte d'une invasion des « barbares Turcs ». Dans une touche finale illuminée et visionnaire, le poète espère que les rois puniront les Infidèles et propageront les valeurs chrétiennes de l'Empire aux confins du monde.

En écho à cette pièce, le premier poème du troisième livre, dédié à Jean Matthieu Giberti, célèbre les entreprises du roi Manuel du Portugal, qui avaient enthousiasmé Rome et le monde occidental. Dans cette ode, la célébration des succès du souverain est le prétexte pour déplorer les désaccords entre les princes chrétiens, souvent en lutte les uns contre les autres par manque d'objectifs communs ; thème qui sera le refrain des traités réformateurs et l'une des raisons préalables à la *renovatio ecclesiae*⁷⁰⁷. Même si par ailleurs, Léon cherche à les réunir dans l'intention de faire la guerre aux Turcs.

Selon Béroalde, le souverain portugais ne se dirige pas vers des terres connues, ce qui conduirait inévitablement à des guerres intestines, mais vise à la conquête de contrées lointaines tant il aspire à siéger « au banquet des dieux et à la gloire immortelle ». Poussé par ce noble élan, il parvint à assujettir « la péninsule dorée », près de l'extrême Orient, en l'obligeant à « obéir à nos institutions et célébrer notre Dieu ». Comme plusieurs de ses contemporains, Béroalde écarte le sentiment d'insécurité lié aux guerres locales, en détournant l'attention vers les conflits avec les barbares.

Les vers finaux dévoilent une sensation de claustrophobie de l'Occident suivie de son dépassement grâce à cet impérialisme civilisateur nouvellement né. Le poète résume cette volonté de dépasser les limites jusqu'alors connues en faisant remarquer que les éventuels lieux à conquérir ne se bornent plus aux colonnes d'Héraclès.

707 f. 5v, 44-54 : *Turcam superbum posse quati, et ferum / turpemque Maumethen daturum / perfidiae scelerumque poenas, / Fernande, tuque o Emanuel, opus / munusque vestrum est auspice Iulio / proferre late Christiani / nominis Imperii que signa, / vos non tacebit posteritas bona, / ingrata numquam magnanimis, neque / laudare parce sueta siquos / extulerit generosa virtus.*

2) Les Médicis et l'histoire

Le recueil des *Carmina* témoigne d'une grande proximité de Béroalde avec les Médicis, tout autant que des événements historiques dont les seigneurs toscans furent témoins et acteurs privilégiés. Le poème I, 6 *ad Ianum Medicen Laurentiit filium*, s'adresse directement à Jean de Médicis, pour commémorer la mort de son père, Laurent le Magnifique, en faisant allusion comme d'autres avant lui, sur la signification de Médicis / Medicus.

Mais, le poète affirme aussitôt qu'il n'entend pas s'inscrire dans la lignée des auteurs grandiloquents, vu que la Muse amie de Phébus résonne déjà dans les œuvres de Bembo et de Sadoletto. En cédant à d'autres plumes plus éloquentes l'étalage des qualités dont la Nature a pourvues le jeune Médicis, il relève l'honnêteté et la dévotion avec lesquelles le fils de Laurent s'est toujours appliqué à ses obligations. Une tâche difficile, selon le poète, que celle d'égaliser son noble parent ! Car, si le Magnifique était encore vivant, la France n'aurait pu occuper le duché de Milan, ni l'Espagne ne se serait emparée de Naples. Suite à sa mort, les Italiens quasi endormis devinrent une proie facile (*Italos / heu dormienteis*) pour Charles VIII, si l'on pense par exemple à l'épisode des Pisans prêts à se soumettre entièrement au monarque pour ne pas se retrouver sous le joug Florentin.

Avec une certaine lucidité, il avait perçu le danger (I, 7) que Luther représenterait par la suite, alors que les poètes *Coryciani*, bien que traversés par des courants réformateurs, vivaient encore dans l'aubaine du classicisme. Jean de Médicis apparaît aussi à plusieurs reprises, notamment dans le cadre de l'expédition bolonaise en qualité de *legatus* papal (I, 13).

L'auteur fait par ailleurs allusion aux problèmes de santé de ce dernier ainsi qu'à sa volonté de fuir la ville pour se réfugier dans la campagne paisible de Viterbe (I, 20). Dans l'ode saphique du second livre (II, 4), dédiée à Rainaldo Zaze, le poète évoque à nouveau l'épisode de la captivité après la bataille de Ravenne, en insistant sur la soudaineté de l'évasion suivie d'un renversement de la Fortune : un enchaînement, de cardinal à pape, de prisonnier à instigateur de la paix, qui le place en égérie de l'âge d'or.

Partie II

La *renovatio Ecclesiae* dans la poésie latine

Chapitre I

La crise de l'Église.

Cette deuxième partie se focalise sur des ouvrages d'auteurs dont le système spéculatif s'inscrit résolument dans la crise spirituelle et dans l'attente d'un profond renouvellement de la communauté chrétienne. Des études historiques célèbres⁷⁰⁸ ont nuancé l'image irénique de la société littéraire du XVI^e siècle, particulièrement lors de l'époque léonine. La tradition nous a en effet légué une image idéalisée de la société littéraire, mais ces études plus récentes ont mis en valeur les conflits et les tensions. Ces travaux ont également dévoilé la présence de fervents réformateurs, des esprits très sensibles troublés par les profondes inquiétudes religieuses du temps. Craintes qui se reflètent ainsi pleinement dans les œuvres littéraires. En outre, ces travaux exposent les tensions internes qui animaient la communauté chrétienne réunie autour du premier pape Médicis, reflétant la grande crise traversée par l'Église. Partout la réforme est invoquée et attendue. Le renouveau est espéré et prêché. Léon X, nouvellement élevé au pontificat, doit affronter ces tensions prophétiques et l'élan qui pousse des hommes croyants et ardemment rénovateurs à susciter la réforme.

Pour comprendre l'œuvre des auteurs qui retiendront à présent notre attention, il est nécessaire de rappeler des événements qui eurent un grand retentissement sur le plan religieux à l'aube du pontificat léonin. Événements dans lesquels ils furent personnellement impliqués. Comme pour la première section de notre travail, la bibliographie est très riche et concerne surtout les œuvres générales sur le Concile ou des monographies spécifiques sur ces auteurs. Pour établir l'ensemble de cette partie de notre travail, nous avons puisé dans cette riche littérature historique et utilisé plusieurs documents inédits. Bien consciente de ne pas pouvoir rendre toute la complexité des événements dans le cadre de ce travail, nous viserons seulement à esquisser les lignes fondamentales et leurs implications pour le premier pape Médicis et la bataille théologique et religieuse qui éclatera plus radicalement après son pontificat et se reflète dans l'œuvre des poètes à sa Cour.

708 CANTIMORI 1992 ; GINZBURG 1976 ; PROSPERI 1990.

1) Ferments religieux entre XV^e et XVI^e siècle

Nous avons rappelé que, au début du XVI^e siècle, l'Italie était divisée en plusieurs états souvent en guerre, en proie aux invasions et à diverses occupations par des puissances étrangères, alors que le jeu d'alliances s'adapte aux calculs politiques menés par les princes chrétiens dans une époque où la guerre est une norme. À la crise politique s'ajoutait aussi une profonde inquiétude religieuse : la société ecclésiastique toute entière était secouée par des mouvements de réformateurs internes, opposée à la vie seigneuriale menée par le haut clergé, à la chasse aux bénéfices ecclésiastiques, à la fiscalité dévorante, au niveau intellectuel rudimentaire de l'immense prolétariat sacerdotal dans le clergé de toute l'Europe. Érasme ne manqua pas de dénoncer les mœurs immorales d'un clergé corrompu : « le clergé scandalise gravement le peuple chrétien par sa grossièreté, sa paresse, et plus généralement par tout un mode de vie où la simonie, l'avarice, l'amour du jeu et l'immoralité occupent la place d'honneur »⁷⁰⁹.

Les tentatives successives d'une *renovatio* de l'Église n'avaient pas abouti à une véritable réforme de l'institution ecclésiastique. Suite aux échecs des grands conciles de Constance et de Bâle, le thème d'une restauration nécessaire de la doctrine et de la discipline chrétienne avait été développé par des séculiers ou des moines obscurs. Pour saisir pleinement l'atmosphère culturelle qui animait Rome pendant les premières années du pape Médicis il nous faut à nouveau concentrer notre regard sur Florence. Elle s'avère en effet le foyer principal d'une croyance en l'avènement imminent d'une nouvelle époque, idée particulièrement ressentie à la fin du XV^e siècle. C'est dans la capitale toscane que le lien entre la crise socio-politique et la diffusion des tensions religieuses se manifeste le plus dangereusement. Après la chute des Médicis (1492) qui conduit Jean de Médicis à s'exiler, le moine dominicain Jérôme Savonarole (1452 – 1498) avait déploré le désordre de l'Église et la corruption des mœurs, en insistant sur la valeur de la prévision miraculeuse comme argument de vérité, sur la future conversion des Juifs et des Turcs ; un *Pastor Angelicus*, prêchait-il, aurait apporté un âge de renouveau suite à la destruction d'un Antéchrist redoutable. Cependant, ses prophéties, issues

709 DE LA BROSSE – LECLER, *Latran V et Trente*, p. 19 et sv.

de la tradition eschatologique médiévale, ne présupposaient pas la subversion de l'État constitué. Les études sur la figure de Savonarole l'ont bien souligné⁷¹⁰ : c'était un homme « bien ancré dans son milieu et son époque, occupé à poursuivre un programme politique particulier inséparable de son idéal de réforme »⁷¹¹.

De toute façon, la prédication du Dominicain avait fortement marqué les esprits et des retentissements se produisirent bien après sa disparition, influençant profondément des hommes de culture proches des Médicis, des aristocrates florentins et le peuple. Les images de l'avènement d'un âge de régénération dans le temps historique, avant le Second Avènement, et la réalisation du Jugement dernier, aussi bien que des ferments réformateurs, s'étaient ancrées profondément dans l'imaginaire collectif dans un climat apocalyptique-millénariste.

Ainsi, les semences de la prédication de Savonarole perdurèrent bien après sa mort⁷¹². Des esprits réformateurs⁷¹³ et d'autres plus radicaux, qui avaient vécu l'expérience de la République théocratique et suivi l'enseignement du Moine, s'attelèrent à détruire sa mémoire. Cependant, comme Marjorie Reeves l'a affirmé, Savonarole fut défait en termes politiques, mais la force de sa prophétie ne fut pas anéantie⁷¹⁴. Des courants prophétiques et un nombre considérable de traités réclamaient une intervention réformatrice de la papauté, l'urgence du rétablissement de la paix, et la venue d'une réforme radicale de l'Église.

En outre, une régénération nécessaire, une *renovatio ecclesiae*, était perçue universellement comme très urgente par les laïcs et les hommes d'Église. Cette attente trépidante d'un âge de renouvellement profond imprégnait les milieux cultivés comme les plus populaires : tous aspiraient à vivre une époque où l'Humanité pourrait finalement vivre dans la concorde, sous la responsabilité d'une Église unique⁷¹⁵.

710 La bibliographie sur la figure de Savonarole est très vaste : D. WEINSTEIN, *The rise and fall of a Renaissance prophet*, *New-Haven*, Londres, 2011 ; R. RIDOLFI, *Vita di G. S.*, Florence 1997 ; *Una città e il suo profeta. Firenze di fronte al S.*, Atti del Convegno internazionale di studi, éd. G.C. GARFAGNINI, Firenze 2001 ; L. POLIZZOTTO, *The elect nation. The Savonarolan movement in Florence 1494-1545*, Oxford 1994 ; DALL'AGLIO, *Savonarola and Savonarolism*, Toronto 2010 (trad. it. Bari 2005). G. PICO DELLA MIRANDOLA, *Vita Hieronymi Savonarolae*, éd. E. SCHISTO, Firenze 1999 ; R. DE MAIO, *S. e la curia romana*, Roma 1969 ; D. WEINSTEIN, *S. and Florence. Prophecy and patriotism in the Renaissance*, Princeton (N.J.) 1970 (trad. fr. Paris 1973).

711 VASOLI 19622, p. 386.

712 WEINSTEIN (1973, p. 42). Sur la persistance et l'impact « des effusions millénaristes ainsi que la prégnance du mythe de l'âge d'or dans le contexte florentin » voir KEIFEL 2017, p. 190-195.

713 Des humanistes intégrèrent cette union de philosophie et de Christianisme en se faisant *piagnoni*.

714 REEVES 1992, p. 20-21.

715 RENAUDET 1922, p. 207-365.

2) L'histoire rocambolesque du Concile de Pise

Les protagonistes de l'affrontement religieux et politique

Les années qui précèdent le pontificat de Léon X sont caractérisées par une inquiétude religieuse croissante. Les conflits politiques et religieux s'aggravent, conduisant à des changements radicaux et violents, qui bouleverseront les structures politiques anciennes, anticipant ainsi la première grande fracture de la Chrétienté. Ces appels à une réforme, unis aux derniers sursauts du conciliarisme furent instrumentalisés par l'ambition politique des rois étrangers. C'est ainsi que, à l'aube du premier pontificat Médicis, une première division opposa les protagonistes de la société ecclésiastique, dont notamment certains éminents humanistes et réformateurs, qui par la suite rejoindront tous unanimement Léon X, au moins au début de son pontificat, et occuperont une place décisive dans notre argumentation.

En effet, comme en réponse à l'appel du moine de Saint Marc douze ans après son supplice, Louis XII convoqua en 1511, de concert avec l'empereur Maximilien, un concile général contre le pape, qui aurait son principal siège à Pise. Il motivait cette convocation sous prétexte de réformer l'Église à son sommet et dans ses membres. En réalité, sa stratégie consistait à « attaquer le pontife sur le terrain spirituel en même temps que par les armes, cherchant à ruiner l'autorité religieuse de Jules II et à le déposer »⁷¹⁶. La réaction du pape della Rovere fut immédiate : il répondit aussitôt à cette manœuvre politique en convoquant en 1512 le Concile Latran V, qui visait à imposer à nouveau l'autorité temporelle et spirituelle du vicaire de Christ.

Le conflit fut l'objet de manipulations de la part de religieux d'envergure importante : parmi ceux-ci, à la tête de l'opposition « pisane » figure l'influent cardinal espagnol Bernardino Lopez de Carvajal (1456-1523)⁷¹⁷, qui fut le guide charismatique des cardinaux rebelles jusqu'à la capitulation honteuse devant Léon X en 1513. Le parcours de ce cardinal ambitieux était entièrement dans le respect de l'orthodoxie catholique : il s'était battu pour défendre la donation constantinienne (*Donatio Constantini*) contre Lorenzo Valla ; arrivé à Rome, il était devenu « camérier » de Sixte IV. Alexandre VI avait eu recours à plusieurs reprises à sa médiation à l'occasion de diverses missions et légations diplomatiques : c'est ainsi que Carvajal cumula des

⁷¹⁶ *Ibid.*

⁷¹⁷ N.H. MINNICH, « The Role of Prophecy in the Career of the Enigmatic Bernardino Lopez de Carvajal », in REEVES 1992, p. 111-2.

bénéfices variés, en se rapprochant de la fonction papale lors du dernier conclave. Et, d'après Guichardin, l'ambition était le trait le plus caractéristique du cardinal espagnol. Selon l'historien florentin, Carvajal avait semé les grains de la discorde, animé par le désir ardent de destituer Jules II et de prendre sa place au sommet de la hiérarchie ecclésiastique⁷¹⁸. Aujourd'hui les historiens ont remis en question le rôle du cardinal espagnol dans l'affrontement politique et religieux des années précédant le pontificat léonin⁷¹⁹. Certains ont affirmé que Carvajal croyait sincèrement au pouvoir des conciles d'apporter la réforme, et à la nécessité de réunir la Chrétienté dans une croisade contre les Musulmans. D'autres ont mis l'accent sur son intérêt porté envers la prophétie⁷²⁰.

Un autre protagoniste du schisme de Pise fut le cardinal Guillaume Briçonnet, conseiller de Charles VIII, évêque de Palestrina et archevêque de Narbonne, qui nourrissait une inimitié de longue date envers les Médicis. Au contraire, Federico Sanseverino, cardinal diacre de Saint-Théodore, toujours considéré comme un allié de la France, se trouva dans le parti opposé à Jean de Médicis, malgré l'amitié de longue date qui les liait⁷²¹.

Parmi les plus tenaces partisans du Concile de Pise, se distingua Zaccaria Ferreri dont il sera question à la fin de cette deuxième partie, secrétaire et théoricien du Concile. Il crut jusqu'à la fin à la possibilité de cette assemblée d'apporter la réforme tant souhaitée, mais cela ne l'empêcha pas de se rallier à Léon X et de faire son éloge une fois que la situation fut irrémédiablement compromise pour les schismatiques⁷²².

Dans le camp adverse, en faveur du pape et de l'orthodoxie catholique s'était rallié le dominicain Tommaso de Vio de Gaète, appelé Cajetan, qui représenta le plus redoutable danger idéologique pour les schismatiques. Son activité apologétique et polémique fut entièrement destinée à démontrer que le pape, en qualité de vicaire de Jésus-Christ, détenait un pouvoir suprême, de nature monarchique, donc supérieur au concile. Selon le maître général des dominicains, en vertu de ce pouvoir relevant de l'ordre supra-naturel, la prétention de juger le représentant du Christ sur terre transformerait l'Église en régime populaire. Le Cajetan publia contre le concile de Pise deux traités⁷²³ et un sermon, affirmant que celui-ci était schismatique

718 Selon d'autres chercheurs, le rôle emblématique joué par Carvajal serait démontrée par l'attitude tenue à l'égard de l'écrit prophétique, l'*Apocalypse Nova*, selon lequel lui-même était le pape Angélique, voir *infra*, p. 194 ; 196.

719 Bien avant le Concile de Pise, il avait invoqué un Concile au Latran qui réformerait l'Église et organiserait la croisade contre l'Islam. Depuis la lecture de Guichardin, certains historiens appuyèrent par la suite la légende, et la connotation négative, du cardinal espagnol dont l'ambition proverbiale était le trait le plus marqué.

720 Voir *infra*, p. 245 et sv.

721 PASTI 2012, p. 108-110.

722 Voir *infra*, p. 242-302.

723 C'est la contre-replique aux théories conciliaristes : « *Apologia de comparata auctoritate Papae et concilii* », Rome, 1936, voir LANDI 2001, p. 363.

et que seul le concile de Latran était valide⁷²⁴, car convoqué par le pape. Il s'appliqua aussi à la réforme de son ordre. Érasme, qui s'était enflammé en faveur des conciles, critiqua âprement le dominicain et ridiculisa le pape della Rovere par une petite œuvre, le *Julius exclusus e coelis*⁷²⁵ (1517). Ayant visité Rome en 1509, il avait été choqué par la rhétorique religieuse et mondaine basée sur un cicéronianisme strict⁷²⁶. L'œuvre, éditée récemment, contient des théories conciliaristes : Érasme croyait que le pouvoir attribué au pontife était excessif et en cela les conciles intervenaient pour en corriger les « décisions et enseignements »⁷²⁷. Il exprime dans ce *libellum* ses craintes d'un renouveau du paganisme, dans une confusion des réalités chrétiennes et antiques.

3) Le schisme de l'Église : le Concile de Latran V

L'histoire du Concile de Pise-Milan (Asti-Lyon) fut rocambolesque et particulièrement tumultueuse. Inauguré à Pise le 1^{er} novembre 1511 par un petit groupe de cardinaux en opposition à la politique expansionniste du pape et animés par volonté de réforme, ce concile rencontra des difficultés dès le début et n'arriva jamais à obtenir la légitimité, faute de l'appui de l'empereur Maximilien et du soutien populaire, et aussi à cause de l'interdiction papale. Malgré les garanties de Louis XII et de la République florentine, ce qui fut appelé au départ avec mépris un « conciliabule » subit toujours l'hostilité du clergé et des fidèles du pape. Ce fut un affrontement de nature politique et théologique, où les modalités de la réforme de l'Église se confrontaient aux ambitions politiques.

Le climat qui précéda les travaux conciliaires se compliqua du fait des rumeurs des défections, et la tension était si élevée à Pise que les Pères se résolurent à quitter la ville toscane pour la Lombardie⁷²⁸ à la fin de novembre 1511. Le 7 décembre fut organisée la solennelle

724 LANDI 2001, p. 372 ; MINNICH 1995, p. 49-50.

725 Érasme, (W. WERNER, CH. GERTRAUD éds), *Dialogus Julius exclusus e coelis = Julius vor der verschlossenen, Himmelstür ein Dialog. Institutio principis Christiani = die Erziehung des christlichen Fürsten ; Querela pacis = die Klage des Friedens / Erasmus von Rotterdam, 1968.*

726 Il avait été scandalisé par un sermon s'adressant à Jules II comme au *Jupiter optimus et maximus*.

727 *Ibid.* p. 364.

728 Lors de la III session il fut établi qu'il était nécessaire de transférer le siège du Concile dans une autre ville. Un choix qui devait être le fruit d'une réflexion méditée. LANDI 2001, p. 321.

entrée à Milan. Les sources relatent différemment l'accueil reçu par le défilé, suivant le parti pris envers le *conciliabulum* : soit l'hostilité du peuple envers les cardinaux schismatiques ; soit la faveur d'une population milanaise en liesse. Lors des cérémonies, les théologiens affirmaient « la nécessité manifeste et inéluctable d'une assemblée conciliaire, qui seule, pouvait extirper les ronces du champ de l'Église, qui était abandonné à sa perte »⁷²⁹. A Milan le 21 avril 1512, les Pères déclarèrent la suspension des pouvoirs temporels et spirituels du pape et désignèrent à sa place le puissant cardinal espagnol Bernardino Lopez de Carvajal, acclamé en tant que Martin VI. L'isolement dans lequel les Pères opéraient, uni aux tumultes populaires qui éclatèrent à Milan le 5 mars, persuadèrent les cardinaux de la nécessité de terminer leur concile itinérant, de lui trouver un endroit plus opportun.

Les événements s'accélérent alors : dans l'intention d'achever la Ligue sainte, Louis XII envoya les armées conduites par Gaston de Foix vers Ravenne. Le camp français-conciliaire opposait le cardinal Francesco Sanseverino, au cardinal Jean de Médicis, représentant de la Sainte Ligue. Nous avons déjà évoqué les effets désastreux de cette bataille inutile et sanglante, ainsi que son retentissement auprès des contemporains. Ce qu'il faut souligner, c'est que Jules II perdit de nombreuses places-fortes et toute la Romagne fut acquise à la cause du *conciliabulum*.

Une fois calmée la peur d'une nouvelle occupation des possessions pontificales par les Français, Jules II fit commencer son Concile, le Latran V, en s'appropriant la légitimité d'une réforme provenant de l'institution catholique.

Le discours inaugural d'Egidio da Viterbo, évoqué précédemment, était un exemple de pur latin cicéronien et d'un esprit prophétique : l'augustinien dénonça les maux de l'Église, en prédisant l'épanouissement des temps à venir, dont le signe le plus manifeste était la convocation des conciles. Il affirma vigoureusement que le salut de la foi résidait dans les synodes, un point sur lequel s'accordaient les esprits sincèrement religieux du concile schismatique⁷³⁰. Ces derniers furent obligés de se déplacer à la recherche d'un endroit où poursuivre en sécurité les travaux conciliaires. La situation se dégrada rapidement pour les cardinaux schismatiques : Milan fut conquise par les armées papales, les cardinaux « pisans » traversèrent les Alpes, et suite à une brève étape à Asti, le 27 juin ils parvinrent à Lyon,

729 Extrait du prêche tenu par l'abbé Jacques de Bachimont lors de la IV^e session du Concile de Pise, le 4 janvier 1512. Le 13 décembre 1512 le cardinal Francesco Soderini se réfugie à Rome : il n'avait pas adhéré au concile, et ne s'était pas rendu à Rome.

730 Voir *supra*, p. 206 ; 283 et sv. MANSI, *Sacrorum*, vl. 32, 669 ; HEFELE - HERGENRÖTHER - LECLERCQ 1929.

accueillis chaleureusement par le clergé, au nom du « très saint concile représentant de l'Église universelle ».

Du côté de l'indomptable Jules II, la situation tourna en sa faveur. L'épilogue est connu : Florence fut reconquise et, après l'assaut violent des armées espagnoles à Prato, les Médicis restaurés revinrent prendre Florence le 14 septembre 1512.

C'est avec l'élection de Léon X et la capitulation de Louis XII, due à l'échec de sa dernière tentative d'invasion de Milan, que le Concile de Pise fut défait. Les uns après les autres, les cardinaux schismatiques firent acte de soumission au nouveau pontife en 1513.

4) Entre prophétie et réforme : les Médicis face à l'élan prophétique

Entre-temps, la crise avait mis en valeur la nécessité urgente d'une réforme. Cela était nécessaire face aux appels de plus en plus poignants qui provenaient de tout bord. En effet, à Florence comme à Rome, la *restauratio* des Médicis reposait sur des bases encore fragiles, la faction savonarolienne étant encore trop influente. Pendant l'été 1512 la sanglante invasion espagnole à Prato, guidée par Jean de Médicis, et la restauration médicéenne réveillèrent les vieilles prophéties du Frère qui sommeillaient encore dans la conscience collective. La crise provoqua dans la ville la réapparition des thèmes et des réminiscences récurrentes chez Savonarole. Les *piagnoni* s'étaient divisés en de nombreuses courants, des plus extrêmes aux plus modérés⁷³¹. Le schisme récent de l'Église et les années de guerre incitaient à chercher une réponse, ou pour certains une clé d'interprétation d'un présent si dramatique. Les hommes de culture s'interrogeaient, croyant trouver une solution dans les prophéties de Joachim de Flore et les utopies millénaristes qui soutenaient l'idée du règne terrestre du Messie⁷³², après que celui-ci aurait chassé l'Antéchrist et préalablement au Jugement dernier ; dans le même temps, les milieux populaires se laissaient séduire par de nouveaux et nombreux prédicateurs qui ne cessaient de prédire la chute de l'Église chrétienne.

731 POLIZZOTTO 2009, p. 159.

732 *Apocalypse* X, 1-8.

Les chroniqueurs relatent des épisodes disparates de prêches : « des monache, pinzochere, fanciulle, contadini con l'attenzione di tutti gli spiriti torbidi » invoquaient « la correction de l'Église » et invectivaient Rome et le gouvernement romain. C'étaient des expériences très diverses, observe Cesare Vasoli, mais elles avaient en commun « le rappel à la *pietas* personnelle et l'attente de quelque chose, une révélation prophétique, un pontife ou un réformateur, ou encore un pasteur angélique »⁷³³.

La tension religieuse qui avait animé les réformateurs se répandit rapidement et eut des conséquences sur la politique du premier pape Médicis. Les prédicateurs et les prophètes qui prêchaient une réforme de l'Église ont fait l'objet de plusieurs études. Nous reviendrons sur les rapports entretenus par ces personnalités avec l'entourage de Léon X.

L'élection du nouveau pape se lia particulièrement à ce climat prophétique et de commotion religieuse intense. Il avait triomphé sur le schisme et avait soumis et humilié le roi de France, ainsi que les cardinaux schismatiques, ce qui lui valait le titre de seul et authentique *Pastor Angelicus*. Il ne devait pas être difficile pour la population de croire que ce pape était Léon. De nombreux protagonistes des débats religieux de l'époque se laissèrent emporter et ne furent pas indifférents à la portée des prophéties. Celles annonçant l'avènement d'un pasteur angélique proliféraient alors que d'autres, plus inquiétantes et radicales, menaçaient de détruire l'ordre constitué. Pendant ces années turbulentes, les prédictions contenant le mythe du retour cyclique d'un âge d'or et la venue d'un Pasteur angélique influencèrent tous les acteurs principaux de la société ecclésiastique à cette époque, y compris les Médicis.

Jean de Médicis – nous l'avons vu et approfondirons par la suite – avait une certaine familiarité avec les prédictions miraculeuses : dès sa naissance, son destin de gloire avait été annoncé pour tout le cours de son existence. A Milan, en 1512, alors que le cardinal Médicis était retenu prisonnier par Sanseverino, Arcangela Paganicola, la prieure augustiniennne du monastère de Sainte Marthe, inspirée par la Vierge et les Saints, avait prophétisé que le jeune fils du Magnifique sortirait de la captivité pour s'acheminer vers un destin glorieux. Ce n'est pas un hasard si la moniale fut en contact avec certains des principaux acteurs de l'affrontement religieux qui se produisit entre schismatiques et fidèles du pape en ce début du siècle, en particulier avec Giorgio Benigno Salviati⁷³⁴.

733 VASOLI 1981, p. 55-56.

734 C. VASOLI, *Giorgio Benigno Salviati* (Juraj Dragišić), dans REEVES 1992, p. 121-146.

Un autre fait qui mérite d'être rappelé puisqu'il rend compte de l'attention de l'époque envers la prophétie est l'*Apocalypsis Nova*⁷³⁵ : un mystérieux traité théologique-philosophique dense et complexe divulguait des thèmes de la prédication savonarolienne, tel que celui du Pasteur Angélique et du retour d'un âge d'or chrétien, en offrant à tant de protagonistes de l'époque léonine un miroir séduisant dans lequel s'identifier sans hésitation. Le traité, œuvre du moine Amedeo Menes de Silva, contenait une affirmation nette du pouvoir du pape face aux conciles et devenait un instrument politique sans égal pour le Médicis, revenu sur la scène internationale après le danger du conciliarisme.

L'utilité politique d'une identification séduisante n'avait pas échappé à Carvajal, chez lequel le sentiment d'être lui-même le pasteur Angélique désigné par les Écritures avait alimenté la rébellion contre Jules II. Les témoignages relatent qu'il s'était emparé du traité qu'il emmena avec lui jusqu'à Milan. Mais, au moment de l'absolution, quand les Médicis lui demandèrent l'original car ils étaient intéressés eux-mêmes par les diverses interprétations possibles du traité, l'Espagnol affirma l'avoir perdu avec deux caisses de livres en s'échappant de Milan. Comme Stefania Pasti l'a bien précisé, le manuscrit autographe ne fut jamais retrouvé même si tous les monastères furent fouillés. On ignore si l'épisode est véridique, et même si l'original a vraiment existé. Ce qui est significatif est l'intérêt porté à cet ouvrage singulier par les Médicis et les factions adverses. Dans l'*Apocalypsis nova*, à côté de thèmes complexes, apparaît également l'image du bon pasteur, qui est absente des Évangiles synoptiques, si chère aux Médicis⁷³⁶. L'intérêt stratégique du texte devait être tellement grand que Jules de Médicis le choisit comme sujet pour la représentation de la « Transfiguration » du retable d'autel commandé à Raphaël⁷³⁷.

Quant à la ville natale de Léon, le climat y était tendu, la restauration fragile. La majorité des Florentins étaient hostiles au nouveau gouvernement, ce qui créait un terrain fertile aux prédications apocalyptiques qui proliféraient sans cesse. Le Médicis dut se confronter à plusieurs reprises à des prédications intenses qui menaçaient de subvertir la restauration de sa famille. Les Florentins ne furent pas indifférents au frère François de Montepulciano, qui à l'Avent 1513, dans l'Église de Sainte Croix, se lança dans un prêche enflammé qui emporta,

735 Le texte, attribué au frère Amedeo Menes de Silva, fut probablement l'œuvre du frère bosniaque Juraj Dragisic, dit Georgio Benigno Salviati, ami de Carvajal. Ce texte prophétique, articulé en huit *raptus* et de nombreux sermons, agrémenté de discussion d'angélogologie et démonologie, prophétisait *post factum* les pontificats d'Innocent VIII et de « l'Antéchrist » Alexandre VI auquel succéderait un *Pastor Angelicus* qui aurait purifié et racheté l'Église. Le cardinal espagnol fit lire le texte en 1502 dans l'église que lui-même avait contribué à faire bâtir, Saint Pierre in Montorio, sur le Janicule, où la communauté des Amadéites résidait.

Voir PASTI 2012, p. 103 et sv.

736 Voir PASTI 2012, p. 123 et sv.

737 *Ibid.*

selon les témoignages, l'assemblée. Le frère envisageait de nouvelles tribulations pour Rome et pour Florence, mais surtout prédisait la venue d'un anti-pontife qui aurait divisé la Chrétienté par le biais des faux prophètes⁷³⁸. L'émotion et l'agitation populaire suscitées par ce sermon furent tellement violentes qu'elles provoquèrent la réaction immédiate de Jules de Médicis qui, en qualité d'archevêque, contrôlait la vie politique florentine.

Selon Delio Cantimori le malaise religieux largement répandu auprès des classes populaires, comme dans les plus cultivées, amplifiait la crainte eschatologique peuplée de créatures effrayantes⁷³⁹. Mais, toutes les prophéties ne menaçaient pas de subvertir l'ordre établi. Par exemple, une année après cette annonce prophétique un autre épisode intéressant nous est relaté par l'historien Pierre Parente : le provincial des carmes toscans prédit la *renovatio* de l'Église par un pasteur Angélique lors d'un sermon annonçant le temps de la réforme. Le carme exploitait les enseignements de Frère Jérôme et de l'Abbé Joachim. Selon l'historien, le religieux affirmait que la réforme serait apportée par un homme pauvre et prisonnier, d'origine italienne et de bonnes mœurs, qui deviendrait un jour le pape Angélique. Puis, au milieu de la foule abasourdie, rapporte l'historien florentin, le moine affirma que ce pasteur n'était autre que Léon. Nous devons convenir avec Vasoli que les termes étaient trop « précis » pour être complètement spontanés. En effet cette prophétie était trop manifeste pour ne pas avoir été détournée par Jean de Médicis, fraîchement élu au trône pontifical. Les avantages étaient trop transparents pour que le nouveau pape n'essayât pas de tourner en sa faveur ce sentiment d'attente générale que les annonces prophétiques avaient répété depuis la restauration du pouvoir de sa famille à la tête de Florence.

Un autre épisode d'annonce prophétique semble dévoiler la convergence d'intérêts entre le pontife et un parti réformateur d'inspiration savonarolienne, qui s'était consolidé dans la Curie. Francesco da Meleto, bourgeois fils d'un marchand florentin et ami des humanistes et des *piagnoni*, est un nouvel exemple, d'après Weinstein, « de la résurgence du courant extrémiste du prophétisme florentin dans la décennie qui suivit la mort de Savonarole »⁷⁴⁰. L'historien Bartolomeo Cerretani lui décerne des éloges quand il affirme que l'œuvre de ce prédicateur était « toute en faveur de la religion » et qu'il était « un homme de Dieu, d'une vie sainte »⁷⁴¹.

738 VASOLI 1962², p. 403 et sv. ; VASOLI 1981, p. 55-56 ; WEINSTEIN 1973, p. 357-361.

739 CANTIMORI 1992, p. 25.

740 WEINSTEIN 1973, p. 362 ; V. CIAN, *A proposito di un'ambasceria di Pietro Bembo (decembre 1514)*, dans *l'Archivio Veneto*, XXX (1885), p. 361-367, 393-399

741 DALL'AGLIO 2005, p. 343.

À la différence des autres prédicateurs, la force prophétique de Meleto s'exprimait par écrit : son premier ouvrage, le *Convivio*, est un mélange de motifs communs aux prophéties florentines qui brodent sur des motifs savonaroliens. Cela ne pouvait qu'attirer l'attention du pape et de son cousin Jules, archevêque de Florence, aussi bien que des réformateurs de la cour pontificale qui invitèrent le religieux à se présenter en audience devant le pape. La connivence entre le réformateur et le Médicis a été soulignée abondamment par les historiens qui ont retracé le séjour romain du moine, derrière lequel il y avait l'habile orchestration de Pietro Querini, devenu entre-temps l'un de plus fidèles collaborateurs de Léon X.

Il nous faut souligner avec Vasoli les causes de l'intérêt obsessionnel de l'entourage du Pape Médicis pour l'histoire de Meleto et l'importance de leur participation à un programme de réforme catholique. Antonio Zeno et Francesco Soderini se chargèrent des frais du voyage, tandis que Pietro Bembo mit à sa disposition sa demeure pendant trois mois. Tommaso Giustiniani⁷⁴², devenu Paolo en 1510, se chargea de rapporter le déroulement de l'entretien, la défense du prédicateur et sa condamnation, comme ils furent relatés par Querini. Malgré l'interdit pontifical et l'opposition du bibliothécaire Zanobi Acciaiuoli, que nous retrouverons plus tard dans notre propos, Francesco da Meleto⁷⁴³ publia une autre œuvre interdite, le *Quadrivium temporum prophetarum*, texte prophétique centré sur des thèmes particulièrement stratégiques tels que la conversion des Juifs, la fin de l'Empire ottoman, l'avènement d'un Antéchrist et d'un *puer parvus* qui révélerait les mystères des Écritures. Dans cette affaire, qui se déroula probablement au printemps 1514, nous avons vu le secrétaire papal agir de concert avec des membres fidèles du parti réformateur, Pietro Querini⁷⁴⁴ et son collaborateur Paolo Giustiniani⁷⁴⁵.

Mais, quelles furent les raisons de l'intérêt quasi morbide que les réformateurs portaient à l'œuvre de Meleto ? Selon Cesare Vasoli, la dangerosité des écrits du marchand / prédicateur consistait surtout dans la démonstration méticuleuse, par un complexe système de calculs, que les temps des prophéties bibliques étaient arrivés. De toute façon, l'élément commun de ces prophéties était l'idée de l'avènement d'un Jugement dernier, emprunt médiéval, lié à l'image d'une progressive détérioration et de l'avènement de l'âge d'or de nature classique.

742 ST. TABACCHI, *DBI*, Vol. 57, 2001, sv. « Paolo Giustiniani ».

743 V. ARRIGHI, *DBI*, Vol. 49, 1997, sv. « Francesco da Meleto ».

744 F. SURDICH, *DBI*, Vol. 86, 2016, sv. « Pietro Querini ».

745 Pour les camaldules voir *supra*, p. 11 ; p. 19 ; 35 ; 78 ; 99 ; 199 ; 200 ; 224 ; 233 ; 229 ; 346 ; 362.

5) Des prophéties apocalyptiques aux invocations structurées d'une réforme de l'Église.

La situation était sur le point d'échapper au contrôle de l'institution pontificale et nécessitait d'être réglementée. Il fallait décourager une utilisation de ces prophéties à des fins politiques, ce qui était le danger toujours présent que le synode de Florence et le Concile de Latran essaieraient d'endiguer. Cet état d'alarme, l'apparition des prophéties et des thèmes savonaroliens, ainsi que leur diffusion parmi la population florentine, furent déterminants pour décider le cours de la politique léonine des deux premières années. Une fois élu au trône pontifical, Léon X s'adonna à une politique habile et conciliatrice envers les *piagnoni*, étant bien conscient de la fragilité de sa restauration. L'épisode de Francesco da Meleto l'a bien mis en évidence : le nouveau pontife s'était entouré des réformateurs, même des ressortissants du parti savonarolien, et ce à Florence, où il les avait utilisés pour renforcer son pouvoir, comme à Rome où il avait favorisé leur installation.

Les traités invitant à une réforme générale de l'Église proliféraient de tout part, bien encouragés par la faction curiale. Tout de suite après l'élection de Léon X, deux humanistes vénitiens, moines camaldules impliqués dans l'affaire de Francesco da Meleto, Pietro Querini et Paolo Giustiniani, adressèrent au pontife un traité, le *Consilium de emendanda ecclesia*, publié avec le titre de *Libellus ad Leonem X*, entre juin et juillet 1513⁷⁴⁶. Les deux auteurs n'étaient pas des inconnus pour les Médicis : le frère de Léon, Julien de Médicis, avait visité le monastère de Camaldoli pendant sa jeunesse où résidait Pietro Querini, qui était un *familiaris* intime de Jean de Médicis depuis l'enfance⁷⁴⁷. La résidence des Camaldules à Florence, centre d'élaboration culturelle, avait contribué à l'éducation du futur pontife Médicis et attiré d'autres personnalités importantes. Les deux religieux proviennent du climat humaniste et spirituel qui fleurissait dans le monastère de Saint Michel de Murano, autour de la personnalité charismatique de Giustiniani, qui n'était pas étranger à l'influence d'Érasme. Ils s'étaient déjà distingués au cours des missions diplomatiques à l'occasion de la Ligue sainte et de l'alliance de Venise contre la France. Ils s'étaient également opposés à l'humaniste et religieux Pietro Delfin, l'adversaire de Savonarole, sur la manière d'interpréter l'héritage encombrant du Dominicain.

746 PERIFANO¹ 2007, p. 110 ; ALAHIQUE - PETTINELLI 2011, p. 57-71. PROSPERI 1994, p. 336.

747 BOWD 2002, p. 296.

Querini en particulier, assisté par Bembo, chercha à faire valoir son influence réformatrice, en renversant l'alliance avec l'Espagne et en prônant la formation d'une Ligue italique, appuyé par le roi de France et les Cantons suisses. Les biographes de Querini esquissent la carrière fulgurante de cet ancien diplomate vénitien et son influence croissante auprès du pape, pour lequel il devint un fidèle pendant ses deux premières années de pontificat, jusqu'à l'épilogue à la fois tragique et mystérieux⁷⁴⁸.

Le *Libellus*, qui s'adresse au pape et non au Concile, est un texte ample et cohérent, considéré comme la « *magna charta* » de la réforme qui ébauche les points fondamentaux d'une possible *renovatio ecclesiae*, organique et structurée. Il réclame énergiquement une intervention réformatrice de la papauté, l'urgence du rétablissement de la paix, et d'une réforme radicale de l'Église, tout en admettant clairement la fonction de « vicaire de Christ » du souverain pontife, détenteur d'un pouvoir suprême, tout à la fois spirituel et temporel. Par ce traité, les deux camaldules incitaient vigoureusement le pape à réformer la communauté chrétienne sur la base d'un retour à la pureté originelle de l'Église, une condition qui pouvait être poursuivie seulement par une transformation intime et sincère de tous les fidèles, des plus hautes hiérarchies à la grande masse des laïcs, hommes et femmes. Pour retrouver cet état de pureté originaire il fallait restaurer l'observance rigoureuse des normes de vie propres à tous les ordres de la communauté chrétienne. Il est intéressant de remarquer avec Vasoli que, dans la première version du traité, l'accent était mis sur la décadence des institutions ecclésiales, sur la corruption et le luxe qui caractérisaient la Cour pontificale et toute la communauté chrétienne. Les deux moines avançaient donc des restrictions importantes de la pompe et du faste caractérisant la cour pontificale.

La version définitive du *Libellus* est un véritable triomphe du papisme face aux querelles sur son autorité. Il recueillit le même enthousiasme unanime que suscita l'élection du Médicis et fut très probablement élaboré avec l'accord du pontife. Les propositions de réforme sont légèrement atténuées, l'accent est mis sur la responsabilité du pape, premier et principal protagoniste dans l'œuvre réformatrice. Seul le vicaire de Christ peut entreprendre une action radicale, extirper les maux qui infestaient la communauté chrétienne. Dans ce projet, Léon X doit être l'exemple de la pureté et imposer, sur la base de sa morale irréprochable, le respect des lois et de la discipline.

La même année, un autre ressortissant de la faction savonarolienne devait influencer la politique réformatrice du pape au début de son pontificat : c'est l'ardent Jean François Pic de

748 G.TREBBI, *DBI*, Vol. 86, 2016, sv. « Vincenzo Querini ».

la Mirandole, neveu du célèbre Jean Pic, lié au Médicis par une amitié « dévouée » et de longue date et pourtant un *piagnone* convaincu. Pour sa foi réformatrice et son importance dans les questions littéraires à propos de la langue et de l'élaboration poétique, il mérite une attention ultérieure dans la troisième partie de notre propos. Son *Oratio de reformandis moribus*⁷⁴⁹ est un sermon passionné qui ne manqua pas de ressusciter vigoureusement les grands thèmes de réforme du Dominicain, pour les soumettre à la responsabilité du pontife.

6) Le Concile de Latran entre condamnation de la prophétie et invocation de l'âge d'or

Les prédictions astrologiques, les *vaticinia*, prophétie d'un âge d'or, transmises et interprétées par l'intermédiaire des formes de savoir ésotériques les plus disparates, prolifèrent et se diffusent dans la mesure où l'attente devenait plus pressante et dramatique⁷⁵⁰. Face à l'espoir en un renouveau providentiel conjoint à une menace de subversion de l'orthodoxie catholique, la politique de Léon semble avoir une double intention. D'une part, endiguer les dérives du prophétisme potentiellement éversif de l'ordre établi. D'autre part, puiser dans ce même élan prophétique des éléments qui favoriseraient la légitimité du nouveau pape : à savoir doter Léon d'une aura prophétique en le présentant comme le pasteur angélique accomplissant les anciennes prophéties.

Une fois élu, le Médicis dut affronter pour commencer la situation de schisme de l'Église, bouleversée par les tensions internes et externes⁷⁵¹. Pour cela, il lui fallait renforcer la primauté du pape, accroître et consolider les frontières territoriales de l'État pontifical en tant que principauté ecclésiastique, tout en conservant le rôle arbitral au sein des grands conflits européens. En outre, l'une des inquiétudes principales de Léon X fut de garantir le contrôle socio-économique de Florence et un avenir princier à sa famille. Dans ce sens, Léon décida de

749 Voir *infra* III, 2, p. 362-363.

750 Cesare VASOLI (1981, p. 71) affirme que : « Ce contexte est caractérisé par une raffinée et subtile conscience des valeurs symboliques et de divers niveaux de communications de chaque forme expressive, ou par une profonde et inquiète tension spirituelle, qui, à travers l'allégorie et l'image, exprime la certitude qu'une nouvelle saison de la destinée humaine est accomplie ou est proche, et que les temps soient mûrs pour que les promesses divines soient réalisées, et que sur terre revient à nouveau un âge de bonheur, de paix et de pureté, prophétisé par les Anciens ».

751 RUGGIERO 2013, p. 177-178.

poursuivre le Concile de Latran et célébra le 27 avril 1513 une nouvelle session, la VI^e. C'était un instrument politique et propagandiste de première importance, qui pouvait lui permettre d'apaiser la crise déclenchée par le schisme de Pise ; de réparer la déchirure qui s'était créée au sein du collège cardinalice ; de se rallier aux espoirs des membres du parti réformateur et d'apporter une véritable réforme.

De toute façon, la continuation de Latran V représenta une victoire politique-diplomatique de grande portée pour Léon. Des personnages fidèles lui permirent d'exercer le contrôle sur ce qui se voulait un concile de réforme. Par exemple, le cardinal Antonio Maria Ciocchi Del Monte, que nous avons déjà rencontré en tant qu'éditeur des Pasquinades et protecteur de Jean François Vitali, influent canoniste et notable de la Curie romaine, fut l'une des éminences grises de Latran V⁷⁵². Le religieux fut chargé de la rédaction finale des actes officiels du Concile, aux côtés de Sadoletto et de Bembo. Il fut aussi le diplomate en charge de négocier l'adhésion de la France : c'était une manière par laquelle le pape exerçait un contrôle politique et culturel sur les actes provenant de la Curie romaine⁷⁵³. De cette manière, les mesures prises pendant le Concile porteraient la marque de la Curie : un latin impeccable, signe de l'autorité « nationale » nouvellement reconquise par l'Église et par les Médicis.

Donc, une fois élu, il promulgua un ensemble de décisions qui devaient aller dans le sens d'un renforcement de son autorité : la bulle *Aeternae Vitae claviger*, publiée le 7 octobre 1513 par Léon X, affirmait la légitimité absolue du souverain pontife dans la tenue des assemblées générales de l'Église et la victoire définitive de la papauté contre le conciliarisme. Les cardinaux schismatiques furent ainsi accusés de rébellion car ils n'avaient pas reconnu ce pouvoir absolu et incontestable de la papauté. A la fin du même mois, il confirmait par une autre bulle les indulgences pour ceux qui contribueraient à la construction de la basilique Vaticane⁷⁵⁴.

Les mesures prises lors des sessions successives du Concile semblent démontrer que Léon X était désireux de s'attirer les sympathies des réformateurs et qu'il souhaitait se présenter comme la tête pensante, figure principale de cette réforme. La bulle de réforme *Pastoralis officii* fut confirmée dans la VIII^e session conciliaire⁷⁵⁵. Le 19 décembre 1513, cette session se déroula en présence des cardinaux schismatiques. Elle fut précédée par le sermon d'inspiration militaire de Jean-Baptiste de Gargis, centré sur le rôle du pontife, à la fois porte-drapeau, chef de guerre

752 Voir *supra*, p. 129.

753 PERIFANO¹ 2007, p. 115 et sv.

754 LANDI 2001, p. 369.

755 CANTIMORI 2009³, p. 20-21.

et Médecin⁷⁵⁶. Louis XII fit acte de soumission, et la *Pragmatica Sanctio*, édit qui réaffirmait le rôle de gardien des droits de l'Église de France, fut considéré comme un document imparfait et injuste.

A cette occasion des thèmes importants furent discutés et tranchés : sur les considérations portant sur l'immortalité de l'âme (*Ad omnipotentis*) ; le rétablissement de la paix entre les princes chrétiens ; la réforme de la Curie (*In apostolicis culminis* ou *Apostolici Regiminis*) ; une condamnation de la philosophie humaine lorsqu'elle n'était pas éclairée par la lumière de la révélation divine. Le document insistait sur l'importance de la lumière divine dans la recherche de la vérité en prenant en compte plusieurs éléments concernant la *reformatio*.

La réforme aboutit à la bulle *Supernae dispositionis arbitrio*, promulguée le 5 mai 1514 lors de la IX^e session, un document qui détaille en profondeur les nouvelles orientations de la Curie. A cette occasion, les intentions du pontife avaient été exprimées par le clerc de la chambre apostolique Massimo Antonio Pucci⁷⁵⁷. Le sermon était centré sur les trois grands thèmes de la réforme : « Aboutir à la paix, la réforme à entreprendre et la croisade à décider ». L'Église, céleste Jérusalem, naquit de la crucifixion de Jésus, qui, après l'avoir purifiée, l'épousa et la rendit mère d'une postérité innombrable. Au pape revenait la tâche de « l'exalter, la régir, l'enrichir ». Il devait, selon l'orateur, imposer son autorité spirituelle et temporelle sur les décisions des princes afin d'obtenir la paix.

Néanmoins, en cette période, beaucoup de ses membres étaient déjà corrompus et devaient donc se réformer dans la crainte du Jugement. Le triomphe de Léon sur le schisme avait garanti une époque de paix, propice à la réforme, quoique cet état de grâce fût éphémère « puisque les princes, toujours l'épée à la main, se provoquaient, se massacraient, se déchiraient, se détruisaient ».

La même session aboutit à une *exhortatio* aux princes chrétiens « à rétablir la paix entre eux, de manière à pouvoir entreprendre une expédition contre les ennemis de la foi chrétienne ». En outre ce texte⁷⁵⁸, lu à la fin de la session, rappelait la haute obligation pastorale du pontife à relever et à ramener à son antique pureté la discipline ecclésiastique qui s'était ruinée à la suite « des difficultés, du malheur des temps, de la méchanceté des hommes, de l'audace des vices, sans parler des menaces encore plus grandes ». Il est probable que cette initiative, qui semblait favoriser un retour de l'Église à sa pureté primitive ait alimenté les espoirs d'Érasme,

756 DE LA BROSSE – LECLER 1975, p. 112.

757 *Latran V* 1975, p. 67-68.

758 RAYNALDI, *Annal.*, ad Ann. 1514, n. 17-35; COLETI, *Concilia*, t. XIX, col. 219 ev. ; HEFELE - HERGENRÖTHER - LECLERCQ 1916, VIII, p. 432-33.

si critique envers Rome et son gouvernement, sur l'éventualité que Léon X puisse devenir le véritable auteur de la réforme⁷⁵⁹.

Il est probable que cette initiative, qui semblait favoriser un retour de l'Église à sa pureté primitive ait alimenté les espoirs d'Érasme, si critique envers Rome et son gouvernement, sur le fait que Léon X puisse devenir le véritable auteur de la réforme⁷⁶⁰. Au cours de la Session X des mesures sont adoptés sur le mont-de-piété en faveur des pauvres et contre l'usure ce qui montre bien que le pontife intendait afficher la volonté de réformer une institution très corrompue.

Un an après un autre prédicateur alla plus loin lorsqu'il affirmait être lui-même ce pasteur Angélique. Ce moine d'origine grecque, Théodore fut arrêté et confessa spontanément la fausseté de ses prédictions. A l'occasion de son abjuration, des limitations à l'activité prophétique furent décidées. Pour consacrer cette décision, le 5 mai 1515 le pape fit émettre une bulle qui interdisait de prédire le futur en utilisant des divinations, des enchantements ou des évocations démoniaques. Le bref du 7 avril 1515 réitérait les condamnations de toutes les pseudo-prophéties ennemies de l'Église. Peu après, une autre bulle, l'*Inter sollicitudines*, lue et approuvée le 4 mai 1515, attribuait un rôle de contrôle à la Curie sur les ouvrages à publier.

Un synode provincial prôné par Jules de Médicis à Florence pour consolider un pouvoir encore trop fragile rentra dans la volonté du Latran V de s'attirer la sympathie des Florentins en condamnant la philosophie païenne⁷⁶¹ et en accentuant le côté intransigeant du rigorisme chrétien. Ce concile provincial aboutit à la condamnation des prophéties publiques tout en réglementant l'éducation des jeunes dans un sens strictement religieux et fidéiste.

Une prophétie orientée : l'*Historia viginti saeculorum* d'Egidio da Viterbo

Aux prophéties apocalyptiques, qui invoquaient l'avènement de l'Antéchrist et la ruine de l'Église, se superposaient celles qui prévoyaient le retour d'une époque de *felicitas* pour l'Église et l'être humain. Les mesures prises par le Concile montrent une contradiction qui était apparue clairement à Delio Cantimori : une tendance fondée d'un côté sur un fidéisme endurci

759 LANDI 2001, p. 372.

760 *Ibid.*

761 CANTIMORI 2009, p. 23-24 ; HEFELE – HERGENRÖTHER – LECLERQ, p. 558 et sv. ; MANSI, XXXV, coll. 215 et sv.

contre toute forme de menace prophétique et de philosophie rationnelle ; et de l'autre la continuité de l'élan prophétique revendiqué au sein du Concile⁷⁶², lorsqu'il se faisait instrument de pouvoir.

Et juste au moment où les prohibitions de la part de la hiérarchie catholique dessinaient une ligne de conduite, des annonces prophétiques étaient proclamées par les pions les plus influents du souverain pontife. Parmi ceux-ci, Egidio da Viterbo avait rappelé en ouverture du Concile avoir prophétisé pendant vingt ans les temps de l'Apocalypse. Son discours inaugural, qui marqua profondément les esprits, était un vibrant appel à l'âge d'or, l'imminence des temps qui étaient sur le point de se réaliser. De la même manière que son prédécesseur, Léon X se servit de l'envergure de l'augustinien qui représentait l'intermédiaire entre les milieux curiaux et les acteurs les plus importants de la politique culturelle médicéenne et léonine.

Egidio croyait fermement que l'Église était sur le point de réaliser un autre âge d'or qui restaurerait la pureté primitive des premiers chrétiens, l'âge de Christ et de l'Église primitive. Cette conviction est formulée de manière articulée dans un ouvrage complexe et singulier, l'*Historia viginti saeculorum*⁷⁶³, composé au cours de la décennie léonine, dans les années du Concile entre 1513 et 1518. Ce texte fondamental pour la reconstruction de la pensée de l'époque léonine est encore inédit et nous est parvenu dans quatre manuscrits. Nous avons utilisé celui de la bibliothèque Angelica de Rome (ms. 502)⁷⁶⁴. Dans cette œuvre, l'histoire de l'Église romaine s'inscrit dans une dimension providentialiste et prophétique, cyclique et téléologique à la fois⁷⁶⁵. En s'accordant sur cette vision, toutes les époques convergeaient - selon le prédicateur - vers un dixième âge, dominé par Léon X, quand « l'Humanité se dirigeait vers une unité politique et religieuse sous la Papauté⁷⁶⁶, lorsque tous les secrets, des Écritures

762 CANTIMORI 1992, p. 23 Cette tendance amènera à une prohibition explicite des problèmes sur l'immortalité de l'âme et de l'âme universelle.

763 Dans cette vibrante exaltation de l'action temporelle du vicaire du Christ sur terre, les références classiques et les figures apocalyptiques se marient à la théologie platonicienne de Marsile Ficin. Voir DERAMAIX 2004, p. 281-386.

764 REEVES 1992, p. 98 et sv.

765 En interprétant au moyen de la Kabbale les prophéties vétérotestamentaires, Egidio divise l'Histoire en vingt âges, double série séfirotique, dont les dix derniers représentent les époques successives à l'Incarnation du Christ, « l'une des origines de l'incarnation au siècle d'Auguste et de Virgile, et l'autre de l'Église primitive au pontificat de Léon X Médicis ». L'évolution de l'histoire se profile, selon Egidio, comme un parcours inexorable vers le déclin puisque dès l'*aurea aetas* de l'Église, qui avait vu la naissance du Christ, l'humanité s'était dirigée pas à pas vers la décadence, dont le début coïncidait avec le royaume de Constantin. Cette phase de déchéance aurait pour cause l'amour des richesses et du luxe qui aurait caractérisé le premier Empire chrétien. Néanmoins, ce motif du déclin n'était pas irréversible : le neuvième âge, de Célestin V à Julius II, avait été marqué par de grandes tragédies mais portait aussi les signes du renouveau. Cette époque aurait représenté la victoire du dessein de Dieu et le triomphe d'un âge d'or. Cette dernière période de perfection et d'accomplissement - un âge de renouveau ecclésiastique - succédait aux neuf précédentes, qui avaient constitué une décadence progressive des générations humaines depuis l'avènement du Christ.

766 REEVES 1985, p. 102.

et du monde naturel seraient révélés, les uns par le biais de la Kabbale et les autres au moyen des voyages et des découvertes ». Cela permettait de justifier la primauté de l'Église de Rome et la politique impérialiste du souverain pontife. En accord avec d'autres auteurs, Egidio était convaincu que l'épicentre de cette *aurea aetas* ecclésiastique devait être Rome. Elle représentait, dans la pensée de l'augustinien, le point de convergence et de continuité de l'histoire du christianisme qui d'Israël parvenait à la Rome papale. En tant que « Médicis », d'origine Étrusque, il est symboliquement appelé à « soigner les blessures de son époque », car ce peuple – rappelle-t-il - avait contribué à la grandeur de la Rome ancienne selon un plan providentiel quand il s'était installé sur la rive gauche du Tibre, près du Vatican⁷⁶⁷. Par ses qualités intrinsèques, il doit se faire le rempart de la religion⁷⁶⁸.

En utilisant les instruments d'arithmologie et de la Kabbale et l'autorité des *prisci theologi*, il proclame la convergence de tous les symboles à l'époque de Léon X, une époque qui verrait les différents aspects de l'âge d'or, même contrastés en apparence, se recomposer en unité. Ainsi, selon les éléments sur lesquels s'appuiera Léon, Egidio proclame la renaissance de la rhétorique, de la poésie et des arts, dont la basilique de Saint Pierre est le signe visuel le plus éclatant. Tout cet accent vers l'apparat extérieur de l'âge d'or, ne l'empêche pas de prêcher une réforme radicale de l'Église dans la doctrine et les mœurs. Selon Egidio, celle-ci doit être menée par l'étude approfondie des Écritures et une vie empruntée à la simplicité vers la pureté primitive de l'Église. Comme Marjorie Reeves l'a bien démontré⁷⁶⁹, la nécessité d'une réforme intérieure prônée par le prédicateur, est juxtaposée à la vision impérialiste et expansionniste qui s'ouvre à l'évangélisation des peuples nouvellement conquis. La dernière partie de l'*Historia* abandonne les tons enthousiastes du début pour inciter Léon X à remplir son rôle établi par Dieu afin que les prophéties classiques et vétérotestamentaires s'accomplissent. Dans cette section, l'*Histoire* s'inscrit dans la ligne tracée par les traités réformateurs. Egidio ne manque pas de présenter l'un plus grands dangers contre lequel le pape devra faire face : les Turcs.

Ainsi, les prophéties utiles aux fins du bon gouvernement de Léon ne furent pas seulement tolérées mais aussi encouragées. Les multiples annonces prophétiques avaient toutes

767 O' MALLEY 1969, p. 10 : ms. Ang. Lat. 502, f. 4r- 8v, 17r, 70v, 100r. Voir *supra* p. 39 ; 107.

768 Ms. 502, f. 315r : *Numquam tam terra, marique, parta pax ; quam cum exorto in terris Leone de tribu Iuda sub Augusto Caesare, quando Princeps pacis, ut Isaias inquit, apparuit ; seditque, eodem teste, populus in pulchritudine Pacis atque, ut psalmorum oracula predixerant, orta est iustitia et abundantia pacis, ac rursus mansueti haereditate acquisierunt terram [...] sed semper urbem aut Barbari attriuere, aut insana schismata perturbavere [...] sacris, felicibusque temporibus sit prius, ut in oraculo est, pax in superis, ut causas divinas humana effecta imitentur, quod divinae manus omnium formatrices symbola habent : Taurus et Leone. [...] Nunc vero te Principe id pacis apparuit genus, ea lux, quam, ut diximus, nullis unquam saeculis vidit urbs Roma. ? O' MALLEY (1969, p. 10, note 29) souligne que : « Giles loves to manipulate the Virgilian phrase, *pietate insignis et armis* (Én. VI, 403)*

769 REEVES 1992, p. 102-103

un point commun : ces années de bouleversement radicaux et de luttes intestines conduisaient à croire qu'un cycle historique était accompli et qu'une nouvelle époque s'annonçait, imminente et heureuse. Dans ce climat bouleversé, le *topos* classique de l'âge d'or acquiert de nouveau une certaine actualité et réapparaît dans plusieurs prophéties du prochain Avènement, en devenant aussi la clé d'interprétation de nombreux faits historiques et religieux de l'époque. Ainsi, le retour des *saturnia regna* ne dévoile pas seulement l'attraction pour toutes ces formes de langage, mais exprime aussi l'évocation nostalgique d'une perfection originaire dont les symptômes semblaient apparaître de partout.

Les deux conciles ne réussirent pas à imposer la réforme tant souhaitée et ouvrirent la voie à la grande réforme catholique de Trente. Néanmoins, cette première tentative de réforme, avortée aussi rapidement qu'elle avait été conçue, aboutit à la convocation d'un concile d'aspiration universaliste, après plus d'un siècle d'attente et d'espoir. Selon les historiens, ce fut certainement une entreprise hasardeuse, menée par une poignée d'ecclésiastiques parmi lesquels il faut compter sans doute des opportunistes. Toutefois, elle avait mis en lumière que des esprits généreux et profondément religieux, sincèrement voués à la cause de la réforme, étaient prêts à s'exposer au premier plan⁷⁷⁰. Et surtout, elle avait ouvert les yeux de tous sur la situation de décadence générale dans laquelle l'Église demeurait et sur l'urgence d'une réforme globale.

Les poètes qui feront l'objet de la prochaine partie de notre travail, avaient intégré la conception d'une réforme de l'Église. C'est ainsi que les leitmotifs des traités réformateurs prennent une forme poétique, sans se transformer cependant encore en une poésie chrétienne. Parmi les auteurs qui ont retenu notre attention dans cette partie de notre recherche, il apparaît qu'ils ont ressenti profondément l'exigence d'un retour à la pureté de l'Église primitive. Deux de ces auteurs stigmatisent les mœurs corrompues de la communauté chrétienne, ce qui implique une action urgente et radicale de la part de celui qui est en charge d'une mission divine. D'une manière semblable aux traités réformateurs, les poèmes décrivent les maux qui affligeaient l'Église en n'épargnant pas la Curie. Parmi ces textes, le poème de Zaccaria Ferreri incarne principalement les exigences d'une réforme. Son poème, bien plus qu'un simple panégyrique, inscrit l'avènement du royaume de Léon X et le motif de l'âge d'or dans une dimension prophétique et exprime l'une des motivations les plus importantes du concile.

770 Nonobstant les failles de ce synode, tous les historiens concordent sur ce point : il y avait parmi les Pères certains qui croyaient fermement que le Concile aurait apporté la réforme qu'ils espéraient.

Chapitre II

La renovatio ecclesiae dans les textes des poètes

A. Battista Spagnoli : l'appel à la réforme de l'Église

Parmi les auteurs qui, en stigmatisant la corruption de l'Église, revendiquent explicitement une Réforme des mœurs figure le carme Battista Spagnoli de Mantoue (Baptista Mantuanus, le Mantouan, 1447-1516)⁷⁷¹. Homme profondément religieux, général de son ordre depuis 1513, il synthétisait dans sa personne une préparation humaniste très étendue avec une sincère piété chrétienne.

Il représente le courant triomphant de poésie chrétienne de la génération précédente, au moins hors d'Italie, reposant sur une conciliation entre une culture classique extrêmement stylisée et une inspiration nourrie par une foi authentique.

Poète extraordinairement prolifique, théologien, orateur et représentant de son ordre, il fut le plus célèbre poète chrétien de la Renaissance dans les pays étrangers, au point d'attirer l'attention des réformateurs allemands et de mériter le surnom de « second Virgile ou de *Christianus Maro* » de la part d'Érasme, ou encore de figurer dans une œuvre de Shakespeare derrière le nom de « *Old Mantouan* ». Ces hymnes consacrés à la Vierge (*Parthenices Mariana*), les poèmes composés en l'honneur des martyrs (*Parthenices*), et les douze livres de *De sacris diebus* ont eu un très grand retentissement au-delà des Alpes au point de faire l'objet de

771 BOUSCHARAIN 2003, p. 49.

nombreuses réimpressions. Selon certaines études la poésie de Spagnoli aurait influencé fortement Martin Luther⁷⁷².

Dans la majeure partie de l'Europe, ses poèmes furent utilisés pour l'enseignement du latin, et c'est un signe de sa renommée que Luther l'ait connu et étudié avant de connaître Virgile⁷⁷³. Ses œuvres, utilisées à des fins pédagogiques, sont presque entièrement en langue latine, un usage qui mariait une pure forme inspirée des auteurs antiques et des contenus chrétiens. C'est à lui que l'on doit, en effet, le mérite d'avoir christianisé le genre bucolique et de lui avoir insufflé un caractère pédagogique et moral, et ainsi d'avoir élaboré une poétique personnelle.

Aussi, il fut l'un des protagonistes de la vie culturelle de la fin du XV^e siècle, lié aux pontifes précédant le Médicis, Sixte IV et Jules II. Il entretint jusqu'à sa mort de nombreuses amitiés : nous soulignons l'échange avec Jean François Pic de la Mirandole au sujet de la poésie religieuse⁷⁷⁴. Le philosophe de la Mirandole, « suivant pourtant Savonarole », tenait en grande considération le carme au point de lui accorder la palme de meilleur poète chrétien dans son *De studio divinae et humanae philosophiae*⁷⁷⁵.

Proclamé « bienheureux » en 1885 par le pape Léon XIII, le Mantouan fut presque oublié pendant longtemps en Italie, tandis que, à l'étranger, il jouissait d'une grande renommée : c'est là qu'il fut étudié, édité, commenté à profusion et considéré comme un véritable classique déjà pendant son existence. Au contraire, en dépit de sa renommée internationale, l'accueil des œuvres du carme en Italie ne fut pas si enthousiaste et diminua après sa mort, comme en témoignent les appréciations plutôt tièdes de la part des critiques littéraires⁷⁷⁶, tels que Giraldi, Paolo Giovio ou Jules César Scaliger⁷⁷⁷. Des nombreux ouvrages du carme demeurent de nos jours encore inédites ou dépourvues de commentaire, ou d'une édition critique moderne. De nos jours les chercheurs s'intéressent à nouveau à Spagnoli dans des études centrées sur sa poétique, avec des nombreuses éditions de texte, et sur sa profession de foi, dans des œuvres religieuses axées sur sa biographie.

En plus, en tant que classique chrétien de la Renaissance, le carme fut également engagé sur le versant réformateur, *in primis* de son ordre, puis de la communauté chrétienne toute

772 SEVERI 2014, p. 148 – 149.

773 Sur les rapports entre Luther et la culture humaniste voir Albert de Lange, *Evangelische Verlagsantalt*, Leipzig 2016. AAVV. *Lutero e i 500 anni della Riforma* 2018, p. 4.

774 MORESCHINI 1917, p. 23-24.

775 BAUSI 2004, p. 241.

776 MARRONE 2000, p. 10.

777 Ce dernier le définit : *Carmelita, mollis, languidus, fluxus, incompositus, sine numeris, plebeius ; non sine ingenio, sed dine arte. Dum modo cribat quod in mentem venerit, edat quod scripserit, susque deque habet.* Voir *Poetice*, I dans MARRONE *ibid*.

entière, qu'il voyait corrompue et en proie à une totale débauche. Tout le long de sa fertile production il ne manqua pas de dénoncer avec l'audace et l'austérité d'un prédicateur et les tons apocalyptiques d'héritage médiéval, les malheurs et la dépravation qui caractérisaient « les pâturages de Christ » de son temps. Le thème de la réforme parcourt comme un fil rouge l'œuvre du Mantouan. Ses œuvres contre la corruption du clergé n'échappèrent pas aux réformateurs allemands, et c'est là que sa renommée fut la plus étendue.

Intransigeant et déçu par son ordre et par l'Église tout entière, il invita sans réserve les papes qu'il put côtoyer à s'engager dans une réforme de l'intérieur. Pour cette raison, et parce que, même s'il relève comme Naldo Naldi, d'une génération antérieure à celle étudiée dans notre travail, il vécut jusqu'à l'élection de Léon X et put en célébrer les louanges tout en étant admis à sa cour comme une personnalité d'envergure : il mérite donc notre attention dans ce chapitre.

1) Le Virgile de la Renaissance.

Battista Spagnoli naquit à Mantoue en 1447 d'un père d'origine espagnole, courtisan à la cour des Gonzaga. Il commença des études brillantes dans la seigneurie des Gonzaga et à Padoue, où il fut initié à la philosophie en 1498 (*ante religionem dum in gymnasio paduano philosophari inciperem*)⁷⁷⁸. En 1463, alors qu'il était très jeune, il rentra dans l'ordre des carmes et se consacra à la vie monastique⁷⁷⁹. Il assuma plusieurs charges dans l'ordre carmélite, jusqu'à devenir en 1513 prieur de l'ordre. À l'âge de six ans, il écrivit le *De Vita beata*, une œuvre imposante qui signa le début d'une production prolifique.

Son activité oratoire et l'enseignement de la rhétorique lui valurent la renommée d'orateur et prédicateur et en 1469 il fut admis comme bachelier en philosophie. Il poursuivit l'étude de la théologie. En 1470 il fut ordonné prêtre à Bologne, où la Congrégation carme possède le monastère de Saint Martino dei Monti, prestigieuse annexe de la Faculté de Théologie. Deux séjours à Rome, 1483 et 1586-89, où il s'était rendu pour défendre la cause de son ordre, furent très importants pour sa formation et pour nouer des relations culturelles essentielles, surtout avec Giulio Pomponio Leto, professeur de rhétorique au *Studium* de Rome,

778 BOUSCHARAIN 2003¹, p. 15 et sv. ; PASTOR 1929, p. 102-104.

779 *Ibid.* p. 16 : dans le *De vita beata*, composé la même année et dédié à son père, il explique sa volonté de concilier la retraite religieuse et la poursuite des études humanistes.

représentant illustre et controversé de la première Académie. La production de cette période est essentiellement encomiastique, mais c'est par ce moyen qu'il commença à se faire connaître sur la scène culturelle romaine et internationale. Dans la capitale, il bénéficia de nombreuses faveurs à la Curie, et il eut l'honneur de pouvoir exprimer tout son mécontentement face à la corruption endémique qu'il pouvait constater dans les milieux curiaux.

À Rome, où il s'était établi pour les intérêts de sa congrégation et la nécessité d'une stabilité financière, il était rentré en contact avec de nombreux humanistes et savants. Mais, il avait expérimenté aussi la déplorable décadence de mœurs et la corruption sévissant à la Curie. En 1488, à l'occasion de la messe de la Toussaint, il s'exprima avec une extraordinaire virulence devant le pape, dénonçant « le luxe effréné du clergé et des grands, la corruption des mœurs et les maux des contemporains »⁷⁸⁰.

Le dégoût qu'il éprouvait envers le spectacle de la communauté chrétienne romaine lui inspira probablement la deuxième églogue qui rejoindra dans l'*Adolescentia* un ensemble d'idylles pastorales, et figurera à la neuvième place dans le recueil imprimé contenant toutes les œuvres de Spagnoli (IX^e églogue de l'*Adolescentia, de moribus curiae romae*). Il quitta Rome en 1489 pour rejoindre le monastère de Bologne de Saint Martino, et y séjourna auprès du cercle de lettrés qui entouraient le comte Sanseverino. Il retourna à Mantoue en 1489 où il résida le reste de sa vie, en fréquentant activement là aussi le cercle de lettrés qui se réunissaient autour de la brillante comtesse de Gonzaga, Isabella d'Este, dont il devint ami et correspondant⁷⁸¹.

Toute l'existence de ce grand auteur chrétien fut consacrée à la vie cénobitique et aux études classiques : dans son activité poétique coexistent l'amour des lettres anciennes et un sentiment de véritable piété chrétienne. La renommée de Battista Spagnoli dans les régions transalpines est certainement liée à la vision polémique et réformatrice que certaines de ses œuvres dégagent.

A Rome, le Mantouan fut confronté à une société ecclésiastique qui avait égaré le sens le plus profond de la spiritualité. La IX^e églogue de l'*Adolescentia*, composée à cette époque, est centrée sur une critique des mœurs de la curie romaine (*de moribus curiae Romae*) et reflète pleinement le dégoût et l'indignation que la constatation de la décadence avait provoqués. Dans cette églogue, le carme offre un aperçu de la crise et invoque un changement radical : il met en scène un dialogue entre Candide, pasteur arcadien et *alter ego* de l'auteur, et un autre berger

780 SEVERI 2010, p. 149-159 ; BOUSCHARAIN 2003, p. 15. L'*Oratio habita coram pontificem Innocentio VIII et coetu cardinalium* est conservée à la Bibliothèque Comunale Ariostésque.

781 J. CARTWRIGHT, *Isabelle d'Este, marquise de Mantoue* (1474-1539), 1912, p. 87.

appelé Faustulus. Le cadre bucolique et virgilien est le prétexte pour formuler une critique enflammée contre ceux qui devraient être les pasteurs de l'*Urbs*, mais qui ne sont rien d'autre que des « loups », prêts à dévorer « les brebis » confiées à leur protection. L'Arcadie classique est christianisée sous le regard moral et intransigeant de l'auteur, qui dénonce par ce moyen les mœurs corrompues de l'Église romaine. Le parallèle entre les loups et les brebis est une référence biblique et médiévale, une comparaison très fréquente dans la tradition pour dénoncer les malheurs de l'Église, à partir du *Bucolicum carmen* pétrarquiesque (VI^e et VII^e)⁷⁸².

Cette églogue, copiée d'abord d'un manuscrit (code Ottobonianus Vatican 2280) dut avoir une diffusion séparée des autres, si on considère qu'elle nous fut transmise dans cinq autres manuscrits à la fin du XV^e siècle⁷⁸³ et fut lue et appréciée par Luther qui, selon certains, s'en inspira par la suite pour la rédaction de la trente-deuxième de ses thèses⁷⁸⁴. Un autre poème qui reflète la crise et l'indignation de l'auteur rencontra un vif succès auprès des contemporains.

A Rome, le carme eut l'occasion de remanier une œuvre qu'il avait composée lors des années passées à Bologne : il s'agit d'un ample poème de circonstance, épideictique en hexamètres, le *De suorum temporum calamitatibus*⁷⁸⁵, composé suite aux ravages que la peste fit en Émilie en 1478. L'œuvre fut probablement remaniée pendant le séjour romain de l'auteur, comme semble le montrer la dédicace à Oliviero Carafa, que le carme avait connu à cette époque. Cette dédicace est déjà symptomatique de la volonté de s'aligner dans une perspective réformatrice et engagée : nous avons déjà rencontré l'évêque napolitain à plusieurs reprises en tant que pieux mécène d'humanistes et de religieux, promoteur de manifestations littéraires et partisan d'une croisade contre les Ottomans comme instrument privilégié de purification de l'Église⁷⁸⁶.

Ce poème, d'inspiration médiévale, aborde le thème des malheurs et des calamités qui sévissent en Italie à son époque. Pour le Mantouan ce sont des épreuves que Dieu a envoyées pour châtier le genre humain, la juste punition pour son impiété. Emporté par le souffle de la parénèse, le poète offre une fresque sombre de la corruption morale de son époque dans une dimension universelle. Aucun des expédients de la rhétorique médiévale, de la tradition biblique ou de la mythologie païenne n'est épargné, pourvu qu'il soit sombre et riche en effets horribles : au cours du long poème, les figures allégoriques, les monstres et les

782 SEVERI 2014, p. 156-157. SEVERI (2015, p. 8) relate les codes C61 et F5 de la Bibliothèque civique Auguste de Pérouse.

783 *Ibid.* ; BOUSCHAIRAIN 2003, p. 44-47.

784 P. ZOVATTO, *Storia della spiritualità italiana*, 2002, p. 194.

785 B. SPAGNOLI MANTOVANO, *De calamitatibus temporum*, G. WESSELS (éd.), Roma, *Institutum Carmelitanum*, 1916. L'ouvrage fut réimprimé au moins trente fois de 1498 en 1510.

786 SEVERI 2015, p. 10 et sv.

personnifications monstrueuses matérialisent l'horreur et les vices de son époque et invitent le chrétien au repentir⁷⁸⁷. En particulier, le poète déplore les guerres intestines entre les seigneuries italiennes, les invasions de la part des peuples étrangers, les famines et la peste, tous ces signes admoniteurs envoyés par Dieu⁷⁸⁸.

Des tableaux inquiétants laissent souvent la place à des invectives et à des moments plus réflexifs, et font preuve de son ardeur réformatrice : dans le troisième livre « le carme se lance dans la peinture de la dépravation qui gangrène le monde contemporain »⁷⁸⁹. L'attaque virulente laisse la place parfois à l'invocation de Dieu et des Castalides, pour qu'ils portent secours à l'Italie. En particulier la maison de Pierre qui est en ruine à cause d'un luxe sans freins, où l'on vend tout ce qui touche au sacré comme de simples marchandises (vv. 99-105)⁷⁹⁰ :

Son invective touche principalement à la simonie : tout pouvait être source de ces « gains spirituels », même le ciel et Dieu ! C'est pourquoi le bon pasteur des brebis, Xyste, était invité à réprimer les écarts de la vigne qui poussent sans contrôle, car elle est abandonnée « à la mégarde des Pères » :

« Tout est à vendre, les temples, les prêtres, les autels, les sacrements, les couronnes, les feux, les prières, le ciel, et même Dieu ! Ô Xyste, père, gardien de la foi, maître des agneaux qui, répandant ton sang sur la croix, as lavé les péchés funestes, étant donné que la négligence des Pères augmente de plus en plus et ouvre la voie au péché, saisis tes armes, redresse ces vignobles, retiens par une faucille les branches errantes ! En effet, une terre inculte produit des fruits sauvages et une ombre triste pour les moissons et l'abandon tue Cerès et prend possession du champ »⁷⁹¹.

787 V. ZABUGHIN, *Un beato poeta. Discorso letto in Arcadia, il 4 febbraio 1917, in occasione del quarto centenario dalla morte del B. Battista Mantovano, Priore Generale dei Carmelitani*, Roma, [edizioni carmelitane], 1917.

788 BOUSCHARAIN 2003¹, p. 45.

789 *Ibid.*, p. 47.

790 SPAGNOLI, *De calamit.*, 99-105 : *Interea nostras odiis flagrantibus urbes / Exercent furiae ; per rura, per oppida saevit / Martis opus, / Petrique domus polluta fluenti / marcessit fluxu : nulla hic arcana revelo, / Non ignota loquor, liceat vulgata referre. / Sic urbes, populique ferunt, hic rumor ab austro / Cimmerios ultra latices per opaca silentis.*

791 *Ibid.*, vv. 122-129 : *Templa, sacerdotes, altaria, sacra, coronae, / ignes, thura, preces, coelum est venale, Deusque. / Xyste pater, / fidei custos, oviumque magister, / quas bonus effuso moriens in sanguine pastor / abluit aetatis damnosa licentia nostrae, / quam veterum semper crescens incuria patrum, / et sceleri pandens aditum, moresque severos aversata parit, tua sentiat arma, coerce. / Hanc vitem, ancipiti ramos preme falce vagantes, / namque feros / fructus et tristem frugibus umbram / fert inculta, iacens Cererem necat, occupat agrum.*

Avec une faucille, le pontife doit veiller à ce que les mauvais fruits soient éliminés et à ce que les champs soient à nouveau cultivés et remplacent la végétation improductive qui abrite désormais des animaux sauvages de toutes sortes, des loups et des renards, qui envahissent les champs et oppriment les animaux dociles⁷⁹².

La liste des animaux sauvages est digne d'un bestiaire médiéval et reproduit allégoriquement tous les vices présents à la Curie. D'où l'invocation au pontife pour qu'il utilise les armes, et opère plus énergiquement pour rendre les pâturages féconds aux brebis⁷⁹³ :

« Tournez vos yeux vers Rome, regardez ce luxe qui domine et les mœurs indignes de la descendance du Christ. Tout aboutit à des vignobles remplis de vrilles ; tout s'étend en une haute forêt et en champs et une ombre pestifère se répand dans les terres. Elle n'a pas produit de doux raisins, mais des branches stériles et cette sève des troncs inutiles, car elle a bu la lymphe de la terre qui a nourri les hautes forêts d'Alcinoos [...] Souviens-toi des pères anciens »!

C'est d'une action énergique virulente dont le monde a besoin, pour que la vertu ensevelie sous le poids des vices, puisse de nouveau respirer et relever la tête. Pourtant, la vertu dont le pontife est pourvu, ne peut pas briller dans un siècle corrompu et « l'ardeur du Phébus est presque obscurcie par les vices du siècle »⁷⁹⁴. La nécessité d'action se fait d'autant plus vive. Et encore, dans le panégyrique pour Roberto Sanseverino⁷⁹⁵, il avait pris position contre la démonstration philologique de Lorenzo Valla sur la fausseté de la *Constitutum Constantini*, un document sur lequel l'Église avait fondé la légitimité de son pouvoir temporel comme nous analyserons par la suite⁷⁹⁶.

792 SPAGNOLI, *De calamit.*, 140-146 : *Mille sub his latebrae foliis et mille rapaces / hac habitant sub fronde ferae, vulpesque, lupique / mitiaque invadunt, laniantque animalia passim, / sic cicurum genus omne perit, per ovilia regnant / saevus aper, tigres rapidae, truculenta leonum / semina, multicolor pardus, gryps naribus uncis, / et variae panthera cutis, gravis unguibus ursa.*

793 *Ibid.*, vv. 130-145 : *In genus hoc pater arma move, sua pascua redde / foecundis ovibus, stent ad praesepia tauri, / Qui signata iugis, longoque attrita labore / colla gerunt, postquam rerum te Roma potentem / fecit et obscuro iubar hoc resplenduit orbi, / Exanimis virtus scelerum sub mole sepulta / respirare parum visa est et tollere frontem.*

794 SPAGNOLI, *De calamit.* III, 151-57 ; BOUSCHAIRAIN 2003¹, p. 44-47 ; SEVERI 2014, p. 157.

795 SEVERI 2014, p. 158 : *Fratrie Babbistae Mantuani Carmelitae theologi [...] in Robertum Severinatem panaegyricum carmen, f. B5r-v. : Ille Constantinus] ferens mitem toto prior agmine vultum / imperii quondam partem Romanae regna / vivus adhuc cessit Christo generique futuro. / Propterea Deus haec illi latissima regna / et toto maiora solo concessit et ipsum / regibus his praefecit.*

796 SEVERI 2014, p. 158 ; voir *supra*, p. 152 ; 191 et *infra*, p. 260-263.

2) Une œuvre liturgique pour Léon X : le *Calendrier des Fêtes*.

Après l'élection au pontificat de Léon X, il fut retenu dans la Cour papale et invité en 1513 à participer au Concile à la demande du nouveau pontife, quoiqu'il n'existe pas de témoignage sur une participation du carme à l'assemblée conciliaire. Léon X l'aurait apprécié au point de lui confier en 1515 la mission diplomatique visant à établir la paix entre la France et le duc de Milan.

Au Médicis, le Mantouan dédia la dernière de ses œuvres : le *Calendrier des Fêtes* (*Fastorum duodecim*), une monumentale œuvre hagiographique inspirée des *Fastes* d'Ovide⁷⁹⁷, dans laquelle le carme enchaîne exhaustivement la série des fêtes de l'année liturgique, où « les jours des saints s'enlacent comme une aimable guirlande »⁷⁹⁸. Les parallèles avec Ovide sont nombreux : comme le poète augustéen, le Mantouan propose une célébration des jours du calendrier romain et entend déployer son inspiration sur le plan « du rite, de l'histoire et du mythe »⁷⁹⁹. Comme Ovide il vise à célébrer la religion institutionnelle et, à l'instar de son prédécesseur, il adopte la posture officielle du *vates* pour chanter le nouveau pontife, glorifiant le renforcement de son pouvoir et adhérant à sa politique culturelle, de la même manière que le poète augustéen avec les *Fastes* s'était inscrit dans la propagande augustéenne. Le parallèle entre Auguste et Léon X, fondé sur les valeurs rhétoriques-idéologiques de la restauration de la paix, l'un des points essentiels de la politique de prestige du fils du Magnifique, se retrouvait entièrement christianisé dans les rites et le calendrier de l'année liturgique. La valeur programmatique et de systématisation que l'adoption du modèle ovidien comporte de la part du Mantouan ne nous échappe pourtant pas. L'ouvrage fut terminé en 1516 et publié une première fois à Lyon, puis en 1518, par Matthias Schürer peu après la Réforme. Le Mantouan avait certainement commencé à composer l'œuvre auparavant sous le pontificat de Jules II, comme le poème de dédicace au della Rovere en témoigne, ainsi que les nombreuses allusions à l'actualité politique. L'édition de Schurer contient, outre les poèmes de dédicace aux pontifes en charge, d'autres compositions en vers, notamment : un épitomé biographique, une

797 OVIDE, *Les Fastes*, Les Belles Lettres, R. SCHILLING (éd.), 1993.

798 PASTOR 1813, p. 102 - 104.

799 SCHILLING *ibid.* p. 8.

supplication à la Vierge, le chœur de la tragédie « Attila », une lettre de Wimpfeling⁸⁰⁰, humaniste alsacien rencontré auparavant en tant qu'employeur de Goritz, et une d'Érasme à Wimpfeling.

Ces documents sont très intéressants car ils nous renseignent sur la réception et la fortune du carme dans les régions transalpines. La lettre de Wimpfeling en particulier, nous informe sur les circonstances et les motivations de la publication : l'éditeur, affirme avoir trouvé dans la bibliothèque de son neveu Jacques Spiegel, secrétaire impérial, une copie des *Fastes* du Mantouan pourvue de la gravure de l'auteur. Il ajoute que cette œuvre « très digne » traite de la vie et des mœurs des saints et donne d'autres informations utiles à connaître, mais qu'elle ne contient pas de « fables » et est « dépourvue du poison » dont se sont servi largement certains poètes antiques tels que Tibulle, Propertius, Catulle, Lucrèce, Marullo et d'autres « *lascivi* » également. Il a confiance dans le fait que cette édition imprimée sera diffusée, interprétée et commentée par d'illustres professeurs de littérature chrétienne⁸⁰¹. Il invite ainsi Matthias Schruer à bien accueillir de la part de son neveu un exemplaire des *Fastes* et à soigner l'édition, pourvue du portrait du Mantouan, pour instruire les jeunes moines et agrémenter leur vie cénobitique. Il lui fait confiance en sachant que, dans sa typographie, d'excellents peintres et théologiens travaillent avec lui et sauront reproduire parfaitement l'image du carme. La lettre se termine par le souvenir des années strasbourgeoises, pendant lesquelles, se rappelle Wimpfeling, fleurirent d'excellents peintres et sculpteurs⁸⁰².

Dans la lettre écrite à Bâle le lendemain de la « Purification », Érasme s'adresse à Wimpfeling en lui exprimant toute son affection et en lui souhaitant de guérir rapidement de la podagre⁸⁰³. Il affirme aussi que son *Nouveau Testament* parviendra rapidement à destination. Dans le texte, il ajoute qu'il préférerait « un hémistiche du Mantouan que trois myriades de Marullo⁸⁰⁴ ».

800 SPAGNOLI, *Fastes*, 1518, f. 2r.

801 *Ibid.* : *Repperi ex insperato in Bibliotheca nepotis mei Iacobi Speigel, Imperialis secretaris, Baptistam Mantuanum in libris Fastorum lectum dignissimum, in quibus nostra Iuventus, vitam et bonos fines Divorum, absque fabellis, et alia scitu utilia, sine veneno (quo Tibullus, Propertius, Catullus, Lucretius, Marullus, et horum lascivi similes respersi sunt) a teneris annis imbibere, seque et caeteros aliquando delectare posset.*

802 *Ibid.* : *Nam et ab annis quinquaginta, quibus Urbi vestrae Argentinensi affectus sum memini, in ea pictores praeclaros, sculptoresque excellentissimos floruisse.*

803 f. 8v : *Voluimus, valemus, tui meminimus, te amamus omnes, et si tuo fiat commodo, adventum quoque tuum expectamus, Novuum Testamentum iam ad metam properat. [...]Iuro quisquis is fuit qui hoc illi persuasit, nihil illo ineptius.*

804 *Ibid.* *malim hemistichium Mantouani quam tres Marullicas myriadas.*

SEVERI *ibid.*, p. 158 ; Giovanni BATTISTA SPAGNOLI, *De sacris diebus Carmelitae opus aureum*, apud Caluum, 1540.

Déjà dans les dédicaces du poème Battista Spagnoli cherche à dissiper tout malentendu quand il affirme de manière programmatique que la victoire du Christ et des saints sur les faux dieux est arrivée et que « le vrai roi rentre dans son royaume ». Cependant, le modèle antique est seulement un point de départ pour le carme. Par cette œuvre globale il n'entend pas seulement se faire chanter des saints et des valeurs du christianisme. Dans les dédicaces, les poèmes adressées à Jules II qui précèdent la vraie dédicace à Léon X, célèbrent le renforcement du pouvoir temporel du pape sur des bases territoriales. Il parcourt à nouveau les phases des guerres qui ont amené le chène roveresque à imposer son autorité sur les terres de l'Adriatique, et à les libérer de l'occupation étrangère. Dans ce récit glorieux les triomphes du pape guerrier coïncident avec la victoire de la *Respublica Christiana* sur un plan universel. Après son élection, l'Église toute entière a retrouvé « le décor ancien et la grandeur antique et, libérée enfin du tyran, elle peut de nouveau respirer ». Le carme parcourt à nouveau le scénario qu'il avait déjà présenté dans les *De calamitatibus* : la communauté chrétienne était accablée par des pirateries ; il n'y avait plus de fidèles et les champs, privé d'un berger, restaient sans surveillance, proie facile des loups et des fauves sauvages. Par conséquent, il exhorte Jules II à remplir ses tâches pour reconquérir les âmes. Le poète dessine alors un tableau horrible, cette fois-ci devant les yeux du pontife : les vices personnifiés, l'*Improbitas*, la *pernitiosa libido* et l'*impietas Acherontigenarum Larvarum*, sont d'autant d'allégories des maux qui entraînent la Chrétienté à sa perte, en corrompant les mœurs, contredisant ce que Christ déclara quand il affirma que l'Enfer ne pouvait pas entacher sa domination.

Dans ce cadre, les vertus réapparaissent comme de pâles images, dépourvues de force. L'éloge du Pontife se fait plus programmatique lorsque le poète invite le Pasteur à diriger son regard vers Rome où le luxe effréné et les mœurs indignes ont rendu stériles les pâturages⁸⁰⁵.

La présentation d'une forêt stérile, est un topos dans la littérature évangélique. Jules II est donc sollicité à prendre des mesures contre cet état de dégradation, à extirper les mauvaises herbes (v. 1 *erue mortiferas taxos, aconita, cicuta / balsama, thura, crocos*) et à apporter des plantes vitales, en se souvenant de l'exemple des grands pontifes qui l'ont précédé. C'est ce qui est attendu de son pontificat. Il demande au pontife de regarder combien la progression des « Mahométans » est grande, venant s'emparer des terres d'Afrique, de la Lybie jusqu'au Nil, la

805 SPAGNOLI, *De sacris diebus*, 1518, f. 2r.: *ad Romam convertite oculos, luxumque fluentem / aspice, et indignos Christi propagine mores, / tota in capreolos it vinea, tota comantem / effluit in sylvam soliis spargentibus umbram / pestiferam segeti, dulces neque parturit uvas, / hos steriles ramos, nemus istud inutile trunca, / nam bibit humorem terrae, qui pasceret altis / Alcinoi sylvas, Atlantiadumque sororum / Auríferas malos, et odori semina Costi, / erue mortiferas taxos, aconita, cicutas, et fere vitales herbas, ut Cinnama, nardos, / Balsama, thura, corcos. Veterum reminescere patrum.*

Grèce et les terres de la Thrace. Ce rapport détaillé traduit une angoisse pour « l'ignominie, et l'horreur, le dommage (v. *damnum, ignominia, opprobria*) » tellement grands que le carme regrette de les mentionner car cela est imputable à la sottise, à la couardise et au manque de courage de son époque.

Même chez le carme apparaît le sentiment que le temps est arrivé pour l'œuvre promise, une nécessité de réunir les forces de la République chrétienne sous la direction du pontife. Le poète énumère les alliés « européens » qui commencent à réunir leurs forces. Il termine en souhaitant pouvoir vivre assez longtemps pour assister à ces triomphes et aimerait que le pontife s'engage à entreprendre cette action sans délai, car ces « *praeclara negotia* » lui apporteront une gloire illustre.

La dédicace à Jules II est centré sur des préoccupations militaires. Bien plus programmatique est le poème dédicace que le Mantouan adresse à Léon X. L'épître commence par l'annonce selon laquelle Léon X, issu de la famille « Tyrrhénienne », celui qui gouverne maintenant la « Chaloupe de Pierre », sera encore plus grand, tel celui qui vient prendre la charge de l'Église après avoir enduré les sorts variés de la vie humaine. Le carme se lance dès lors dans la louange traditionnelle des vertus du Médicis pour illustrer la grande tâche à accomplir. L'éloge des qualités de Léon X prépare ainsi la requête : il lui reste encore, d'après le carme, une multitude d'affaires à gérer⁸⁰⁶ :

« Il te reste, ô Saint Père, une grande quantité d'affaires à gérer, une situation complexe à résoudre avec un grand esprit. Il te reste surtout trois préoccupations dignes de ton soin : la première est la guerre, à cause de laquelle l'Italie exténuée souffre et les champs ruissellent de sang humain. L'autre est la Curie qui, tachée d'un poison nauséabond, contamine toutes les terres. La dernière est la foi, opprimée, exposée aux pillages, et jetée comme une proie aux peuples violents » !

Avec une concision exemplaire, Spagnoli formule les trois points de la réforme que le pape doit, à son avis, poursuivre : 1) en premier lieu, mener une guerre qui pacifiera l'Italie et achèvera la période des guerres intestines ; 2) réformer l'Église à partir de la Curie, contaminé par un poison qui se répand partout ; 3) défendre la foi chrétienne des attaques des Infidèles.

806 PASTOR 1929, p. 104.

Cette dernière partie, dans lequel le poète pose le programme de la réforme, est repris à l'identique dans l'éloge dédié à Léon I le Grand (*De sanctis Leonibus*). Ce poème est consacré à la célébration de l'illustre prédécesseur du Médicis et de son entreprise la plus glorieuse : le départ d'Attila, roi des Huns, aux environs du Mincio en 452. Nous rappelons que l'épisode demi-léger, utilisé comme un miracle pour la propagande pontificale, a inspiré la décoration d'une fresque de Raphaël dans la « *Salle d'Héliodore* », et constitue le sujet d'un hymne de Giraldi que nous avons évoqué dans la première partie de notre travail⁸⁰⁷.

Le poème est construit d'abord autour de l'éloge du prédécesseur du Médicis qui se distingue par sa connaissance fleurissante « des choses divines », sa douce éloquence comparable à celle des personnages mythologiques, et sa charité qui se répand à travers toute la terre. Ses mérites lui permirent de devenir pape et d'accéder à de grands honneurs. Dans la deuxième partie, le poème est axé sur l'événement légendaire de la tentative d'invasion du roi des Huns : Attila envoie ses armées vers les terres de la région Padane et s'appête à traverser le Mincio, alors que les saints Pierre et Paul arrivent du Ciel afin de décourager le terrible envahisseur d'accomplir une telle entreprise. Comme dans la fresque de Raphaël, et partiellement dans l'hymne de Giraldi, le Mantouan remplace la figure du vieux pape par l'apparition conjointe des deux fondateurs de l'Église et prend une dimension mythique. Suit une référence au concile de Calcédoine, au moment où les Vandales occupaient « les royaumes puniques » et ravageaient la Libye, ce qui est une allusion à l'actualité historique, et prouve l'inquiétude constante ressentie par le Mantouan au sujet de l'invasion Turque. Le récit continue avec l'éloge de Léon III, pape de l'époque carolingienne, dont le carme esquisse rapidement l'existence entre les vexations de la part des familles romaines, l'alliance avec les Francs, et le couronnement de Charles le Grand, jusqu'à sa mort survenue à l'âge de 70 ans. Le poème se termine par le même segment protreptique qu'il avait utilisé à la fin du poème de dédicace à Léon X. Encore une fois, mais ici dans le corps de l'ouvrage, le Mantouan rappelle au Médicis les grands impératifs : « restaurer la paix en Italie, défendre la foi chrétienne contre les Turcs et reformer la Curie romaine empoisonnée par la corruption qui infectait le pays ».

Encadré par les récits de deux illustres prédécesseurs, le passage protreptique tiré de la dédicace s'érige en tâche universelle à laquelle le pontife doit s'adonner corps et âme, consacrée par l'*exemplum* de deux papes homonymes. Ainsi, répétée dans le corps de l'ouvrage, l'invitation à la réforme prend de la valeur.

807 Sur la valeur symbolique de la fresque dans le programme politique de Léon X voir *supra* I, p. 146-148 ; *infra*, p. 402-403.

Une autre allusion directe à la réforme apparaît dans l'éloge des Saints Côme et Damien, respectivement le saint patron des chirurgiens et celui des pharmaciens, liés intrinsèquement au nom de Médicis et à son attribut puissant de « Médecin de l'Église ». A la fin du poème, après avoir parcouru les vertus des saints et le martyr, le carme se lance dans une prière aux saints afin qu'ils secourent la famille divine des Médicis et Léon X qui, selon la tradition, a été envoyé du ciel pour guérir les souffrances et restaurer le monde⁸⁰⁸.

808 SPAGNOLI, *De sacris diebus*, f. 23r. : *vertite ad Etruscas etiam pi alumina gentes, / et servate lares Medicum, qui stirpe feruntur / a vestra traxisse genus. Servate Leonem / pontificem summum, generis qui maxima tanti est / gloria, qui terris Coelo demissus ab alto est, ut fuget aerumnas, totumque refrigeret orbem.*

B. Zanobi Acciaiuoli – un savonarolien dans les coulisses du pouvoir

« Jusqu'ici les yeux voient des masses dispersées et des pierres arrachées aux pierres et une fumée ondoyante mêlée de poussière.

Qui pourrait douter que se reproduiront ces prodiges qui subsistent quand vous voyez que de telles choses se sont déjà produites ?

Les signes se produiront dans le soleil, la lune et les étoiles et le Seigneur sera connu rendant son Jugement »⁸⁰⁹.

a) Une vie consacrée aux études et à la foi

Le même élan qui avait animé Spagnoli se retrouve également chez un ancien dominicain, ex-savonarolien convaincu, Zanobi Acciaiuoli (1461-1519), auteur d'un vibrant panégyrique, acte d'hommage envers le pontife qui incarnait ses espoirs de réforme. Bien que ne prônant pas ouvertement des propos réformateurs, il n'en pensait pas moins en son for intérieur.

L'étude de cet auteur est non seulement intéressante pour les qualités littéraires de son œuvre, de par sa fréquentation assidue des auteurs classiques, mais aussi car il nous permet de découvrir un groupe de fervents réformateurs, lesquels avaient été réintégrés dans les charges les plus importantes à Florence et à Rome au sein de la Curie. Philologue et poète, orateur

809 *Oratio fratris Zenobi Acciaiuoli Florentini ordinis praedicatorum habita coram Summo pontifice dominica prima adventus 1507, f. 5v.*
LANDI 2001, p. 123.

d'exception, proche des Médicis, puis disciple convaincu de Savonarole, il est profondément lié à Jean sous le règne de Laurent. Disciple convaincu de Savonarole, il est aussi un exemple emblématique de la pointe intellectuelle des partisans du Dominicain et, comme d'autres fidèles de ce dernier impliqués par la suite dans le procédé de normalisation de l'héritage Savonarolien, il est réintégré à plein titre et institutionnalisé lors du pontificat léonin.

De la même manière que d'autres *piagnoni*, il adhère profondément aux thèmes de la prédication savonarolienne, mais il devient un panégyriste convaincu de l'*aurea aetas* léonine au moment où Jean de Médicis accède au trône pontifical. L'expérience de Zanobi nous permet de faire la lumière sur un chapitre charnière du mouvement savonarolien au lendemain de l'exécution du Dominicain. Chapitre dans lequel apparaît la nécessité d'une *renovatio ecclesiae* transmise dans la poésie latine. Au lendemain de l'exécution de Savonarole, des groupes antagonistes qui dominent la scène florentine et des fidèles de Savonarole se trouvent confrontés à une grande décision : continuer à trahir leurs idées ou opter pour un compromis avec les Médicis. Dans un panorama très complexe, où la scène politique était dominée par des factions adverses, des *piagnoni* moins intégristes en quête d'un compromis franchissent une ligne plus conciliante, acceptant des positions au sein du gouvernement ecclésial pour le réformer de l'intérieur. Ce fut la voie choisie par Zanobi.

Malgré son importance en tant qu'humaniste et helléniste d'envergure, souligné déjà par ses contemporains, et dans son rôle de médiation culturelle entre Rome et Florence, il reste encore une figure assez inexplorée - hormis des travaux récents et remarquables⁸¹⁰. Les travaux divers de Zanobi Acciaiuoli, des éditions critiques aux sermons et poèmes, qui témoignent d'une grande érudition et d'un talent poétique indiscutable, n'ont pas encore été analysés « méthodiquement » de même que ses nombreuses œuvres n'ont pas été commentées et approfondies et attendent toujours d'être publiées⁸¹¹.

Par exemple, Lorenzo Polizzotto dans sa monographie sur le mouvement savonarolien a récemment mis en valeur la figure d'Acciaiuoli parmi les rescapés du Frère ferrarais⁸¹². Alessio Assonitis, au cours de plusieurs publications révélatrices, a le mérite d'avoir récemment mis en lumière les activités du réseau des *piagnoni* dans le couvent de Saint Silvestre, le cœur battant d'une politique culturelle poursuivant l'héritage de Savonarole et rayonnant à Rome au sein de la Curie, de Saint Marc à Florence et jusqu'aux groupes réformateurs présents à Venise. Dans divers articles, ce chercheur a finement analysé et contextualisé les relations multiples qui se

810 ASSONITIS 2003, p. 205-288 ; ASSONITIS 2006, p. 554-556; ASSONITIS 2013, p. 455-67; POLIZZOTTO 2009.

811 WEINSTEIN 1973, p. 25, note 45; ASSONITIS 2013, p. 61.

812 POLIZZOTTO 2009, p. 156 ; 159-161 ; p. 248, n. 46 ; p. 265.

nouèrent entre ces groupes de réformateurs, les humanistes et les Médicis. Le chercheur a montré que ces relations préexistantes à l'élection de Léon X au trône pontifical répondaient à une politique précise de rapprochement avec le fils du Magnifique dans le but de servir les intérêts familiaux⁸¹³.

La Rome-Babylone, si souvent stigmatisée par la suite dans une contestation anti-romaine, développe des inquiétudes religieuses et des questionnements permanents sur la *renovatio* mais qui ne se traduisent pour l'heure que par une poésie de l'exhortation morale du pontife. Pourtant, si l'on regarde de plus près sous « la patine dorée » de l'âge d'or, la capitale était le théâtre de relations complexes, parmi des fidèles du Frère qui vivaient à Rome, qui s'alignaient différemment par rapport au pouvoir, sans renier l'encombrante mémoire de leur Maître spirituel, dans un panorama secoué par des prophéties millénaristes et une prolifération des « faux prophètes ». Dans ce contexte, portée par la langue d'un vrai réformateur, la louange à l'*aurea aetas* léonine se couvre d'une étoffe bien différente.

Les notes biographiques présentaient Zanobi Acciaiuoli comme un poète élégant, mais un seul texte, l'ode saphique publié par Roscoe⁸¹⁴, a été édité mais sans commentaire, alors même qu'elle mériterait une édition critique approfondie de par la richesse des thèmes abordés et des liens établis avec la doctrine de Savonarole.

En suivant les traces de ce dominicain florentin, nous avons ainsi découvert un texte précieux, dédié à l'*aurea aetas* léonine, qui vient confirmer l'envergure de l'auteur en tant que poète et orateur, tout en nous dévoilant d'autres aspects importants de la pré-réforme catholique⁸¹⁵. Après avoir mis en contexte l'entourage culturel et l'atmosphère qui régnait autour du frère, en exploitant les sources documentaires anciennes et les travaux les plus récents, nous chercherons à explorer les finalités et les modalités de l'éloge que Zanobi tisse en l'honneur du pape et qui s'inscrit dans le même milieu culturel que celui où évoluaient les pré-réformateurs les plus engagés.

813 ASSONITIS 2003, p. 205-288.

814 ROSCOE 1813, p. 368.

815 QUETIF 1733, p. 47 : *ut portica artis callentissimus edidit carmina plura, inter que et nunc illa extant de Epiphania Domini, et in Leonem complura id generis.*

b. Entre Florence et Rome, Saint Marc et Saint Sylvestre sur Monte Cavallo

Zanobi de Raphaël d'Agnolo Acciaiuoli (1461-1519)⁸¹⁶ était issu d'une famille noble florentine parente avec les Médicis et avait vécu à Florence en étroite intimité avec ces derniers. Il avait partagé avec le jeune Jean et Laurent de Pierfranco de Médicis, une éducation raffinée, nourrie par les enseignements de Politien, de Marsile Ficin et de Janus Lascaris, puis devint membre actif des cercles Laurentiens⁸¹⁷. Par un destin semblable, il fut exilé de Florence pour des raisons politiques pendant une dizaine d'années et emprisonné avant l'arrivée de Charles VIII. Ensuite, dès son retour dans la ville natale, comme d'autres Florentins, à la mort de Laurent, après avoir vécu quelques années dans la demeure de Pierre et après le départ de celui-ci et de sa famille de Florence⁸¹⁸, il fut séduit par la prédication de Savonarole au point de recevoir en 1494 les ordres du grand prédicateur et d'être placé en charge de la bibliothèque médicéenne appartenant au couvent de Saint Marc. Comme en témoigne un document récent, il était un éminent savant, déjà célèbre avant son entrée officielle dans l'ordre, et fut exploité par Savonarole comme « une pointe intellectuelle », dans le but de légitimer culturellement la prédication du frère et pour la traduction et exégèse des textes grecs et hébreux.

Depuis son ordination et avant la mort de Savonarole, il consacra son existence à une activité philologique ardente et particulièrement productive sous l'égide de la prédication savonarolienne et assidûment orientée vers l'étude de textes d'apologistes chrétiens⁸¹⁹. En croyant en ses qualités de fin exégète et expert de patristique chrétienne (« *litteris latinis ac*

816 Pour la biographie de Zanobi Acciaiuoli, voir R. COULON, *Zanobi Acciaiuoli, Dictionnaire d'Histoire et Géographie Ecclesiastique*, Paris, I, 1912, coll. 266-265 ; A.-L. REDIGONDA, *DBI*, Rome, I, 1960, p. 93-94, sv. « Zanobi Acciaiuoli ». C. URGIERI DELLA BERARDENGA, *Gli Acciaiuoli di Firenze nella luce dei loro tempi*, 1961 Florence ; POLIZZOTTO 2009, p. 156 ; 159-161 ; p. 248, n. 46 ; p. 265 ; BOWD 2002, p. 184 ; ASSONITIS 2006, p. 55-63.

817 Zanobi était cousin de Laurent de Médicis et tuteur de Laurentin, fils de Pierre-François. ASSONITIS 2006, p. 60, note 4.

818 P. PARENTI, *Storia fiorentina : 1476-77 et 1492*.

819 ASSONITIS 2006, p. 55 : « His scholarly editions of the work of late Antique anti-pagan such as Eusebius of Cesarea and Theodoret of Cyrrhus disseminated Savonarola's polemical discourse through scholarly channels ».

graecis eruditissimus »)⁸²⁰, le même Savonarole exploita ses connaissances en lui confiant la traduction des écrits de Sextus Empiricus du grec au latin, ainsi que la direction de l'ancienne bibliothèque médicéenne rachetée par le couvent⁸²¹. En tant que bibliothécaire de Saint Marc, Zanobi fut particulièrement actif dans cette tâche jusqu'en 1512 : il rédigea pour son couvent les annales, et fut à l'origine de nombreuses acquisitions⁸²². A cette époque, il connut et se lia d'amitié à d'autres *piagnoni* convaincus et intransigeants, notamment Vincent Mainardi, avec lequel il entretint un intense échange épistolaire, et Jean-François Pic de la Mirandole, exposant de la fraction la plus radicale du savonarolisme⁸²³. Il fut également en relation avec le célèbre éditeur vénitien Alde Manuce, également impliqué dans les idées réformatrices⁸²⁴. Doué d'un esprit versatile, il sut fondre dans ses travaux patristiques la critique envers un paganisme excessif et l'abus dans l'utilisation immodérée des auteurs classiques avec une ardeur comparable à celle de son propre maître spirituel.

Son orientation intellectuelle et ses centres d'intérêts, à la fois philologiques et religieux, sont imprégnés des thèmes qui avaient caractérisé la prédication savonarolienne : selon un témoignage daté de 1495, le moine avait contacté le général des camaldules Pietro Delfin, car il était à la recherche d'un texte qui était censé annoncer l'arrivée du pape angélique⁸²⁵. Comme le choix de ses éditions est révélatrice d'une affinité avec les idées du moine ferrarais, ses sermons sont traversés par la croyance en l'avènement d'un millenium chrétien et d'un nouvel avènement du Christ, deux motifs d'empreinte savonarolienne. Ainsi l'espoir d'une réforme de l'Église ne manque pas de parcourir son activité oratoire⁸²⁶, qui fut particulièrement intense de 1506 à 1510 : l'*Oratio fratris Zenobii Acciaiuoli Florentini ordinis praedicatorum habita Romae coram Summo Pontifice dominica prima Adventus MDVII*, sermon prononcé devant Jules II le

820 C. NARDI, « Una pagina umanistica di Teodoro di Ciro e un'interpretazione di Zanobi Acciaiuoli », *Atti e memorie dell'Accademia toscana di scienze e lettere La Colombaria*, LVI, 1991, p. 9-63; A. MORISI GUERRA, « Sulle orme di Savonarola. La riscoperta degli apologisti greci antipagani », *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, XLV, 1991, p. 89-109.

821 DALL'AGLIO, « Un breve scritto savonaroliano ritrovato: i quesiti rivolti a Zanobi Acciaiuoli », *Archivio Storico Italiano*, Vol. 160, No. 1 (591) (gennaio-marzo 2002), p. 113-128 et J. F. PIC DE LA MIRANDOLE, *Vita Hieronimymi Savonarole viri Prophetae et Martyris*, p. 113, p. 40 : « *Id ipsum muneris Georgio Antonio Vespuccio utriusque linguae gnaro, qui ex eius erat sodalitate, delegarat, volebatque eidem operi Zenobium Acciaiuolum, utriusque linguae compotem eiusdemque virum sodalitatis, incumbere, fecissentque votis satis ni mors ipsum violenta rapuisset* », WEINSTEIN 1973, p. 25

822 A.-L. REDIGONDA, *DBI*, Rome, I, 1960, p. 93-94.

823 POLIZZOTTO 2009, p. 156 ; 159-161.

824 Pour Alde Manuce, voir M. INFELISE, *DBI*, Vol. 69, 2007, sv. « Aldo Manuzio ».

825 E. MARTÈNE-DURAND. (éds.), *Veterum scriptorum et monumentorum. historicorum, dogmaticorum, moralium, amplissima collectio*, Paris 1734, vol. 3, col. 1152-53.

826 POLIZZOTTO 2009, p. 159.

dimanche de l'avent 1507, bien qu'il soit encore assez méconnu⁸²⁷, est une pièce importante pour l'histoire de la pré-réforme de l'Église, car il anticipe dignement les thèmes qui seront approfondis par les célèbres traités réformateurs adressés à Léon. Le discours de Zanobi est imprégné par l'influence de Savonarole en ce sens qu'il est traversé par des visions apocalyptiques et des signes prémonitoires, autant d'admonitions invitant le pape à entreprendre la réforme de l'Église. Le moine invite résolument Jules II à réformer la communauté chrétienne au plus vite, car le Jugement Universel est proche, - comme en témoignent les malheurs dont souffre l'Église, signes de l'imminence de la fin de l'Humanité⁸²⁸. La mission de la réforme était confiée au souverain pontife et à l'Église, chargés de porter le message divin jusqu'aux terres orientales ; un trait en commun avec les prophéties millénaristes.

L'urgence de la réforme de l'Église, la sensation de cataclysme imminent qui imprègne le discours, la reconnaissance du rôle du vicaire de Christ, sont tous des thèmes qui le rapprochent également des réflexions d'Egidio da Viterbo. Quant à la position à tenir face à la mémoire de Savonarole, les deux frères n'étaient pas en accord sur ce point⁸²⁹.

Ayant suivi le futur pape, le fervent dominicain monta les échelons de la carrière ecclésiastique, en devenant membre de la *familia* et collaborateur de son entourage puis enseignant de théologie au sein de l'Académie et surtout, en obtenant la charge de préfet de la bibliothèque Vaticane, poste clé qu'il détint jusqu'à sa mort, survenue à Marie sur Minerve en juillet 1518. Cette période, en apparence marquée par une activité plus mondaine, devait permettre à Zanobi d'avoir un rôle de premier plan dans la sélection des textes conservés dans les archives de la bibliothèque Vaticane, et donc dans la systématisation de la mémoire de Savonarole face aux prophètes qui proliféraient dans Rome à cette époque. Léon X lui permit alors de résider à Saint Silvestre tout en étant généreusement récompensé. William Roscoe rappelle à cet égard que dans la lettre dédicatoire à Léon X de l'édition de Teodoro di Gaza (*Teodoreto de Curatione Graecarum affectionum*), le moine esquisse un hommage au pontife envers lequel il était redevable⁸³⁰. Il est significatif que pendant ces années et malgré sa pleine reconnaissance dans l'entourage papal, le dominicain continua à défendre la mémoire de

827 Des deux exemplaires repertoriés, seul un demeure à la bibliothèque Trivulziana de Milan, l'autre ayant disparu lors de l'inondation du 1966. Nous avons consulté cette édition. Voir ASSONITIS 2006, p. 56 ; p. 60, note 11; POLIZZOTTO 2009, p. 159-160.

828 *Ibid.* p. 160.

829 *Ibid.*, p. 159.

830 *Ibid.* p. 160 ; ROSCOE 1817, X, it. p. 26-30 : *Nam et magnificus Laurentius pater tuus, annis me natum quattuor de viginti, extorrem in patriam revocavit ; ubi apud nobiles consanguineos suos, eosdem meos affines, in bonarum artium studiis, quae tunc Florentiae vestris praesidiis floruerunt, iucundissime diu vixit.*

Savonarole, par son intense activité littéraire et sa présence active au sein de la communauté de Saint Silvestre à Monte Cavallo sur le Quirinal, qu'il avait rejoint dès son arrivée à Rome⁸³¹.

Ce couvent était anciennement une église médiévale qui avait été confiée par Jules II aux frères de Savonarole⁸³² par des ordonnances successives. Cette concession fut le résultat de la médiation du cardinal des Médicis auprès de Galeotto Franciotti della Rovere, puissant neveu du pape della Rovere, ami d'enfance de Jean et de Bembo et Bibbiena, et - nous l'avons déjà remarqué - particulièrement actif dans les trames de la politique culturelle du jeune cardinal Médicis. L'intercession de ce dernier auprès de Franciotti et par son intermédiaire auprès du pontife, assura cette retraite stratégique aux frères de Saint Marc dans le cœur de Rome. Comme l'a relevé Assonitis, ce fut un avantage pour les deux partis en présence, les *piagnoni* d'un côté et Médicis de l'autre : en concédant d'importantes faveurs à des Florentins résidant à Rome et adversaires de sa famille, le Médicis préparait le terrain pour une future restauration médicéenne à Florence⁸³³. Dans le cadre de la reconstruction de l'image publique de sa famille, tout en se dissociant des erreurs de son frère Pierre, il avait attiré vers lui la communauté de Saint Marc présente à Saint-Sylvestre et encore fidèle au gonfalonier Soderini⁸³⁴, mais aussi connectée profondément aux Médici⁸³⁵. Une fois élu pape, il prit sous sa protection plusieurs savonaroliens⁸³⁶ comme Zanobi, en les employant dans des charges administratives importantes. Léon X aimait particulièrement le site, au point d'accorder l'indulgence à tous ceux qui visitaient l'icône de la Vierge située dans le couvent, et le fréquentait lui-même régulièrement. Il se construisit donc un réseau de Florentins à Rome, qui étaient tolérés voir appuyés par le régime pontifical. Dès 1510, De nombreux frères de Saint Marc affluent à Rome et se retrouveront dans une position influente sous Léon X.

831 POLIZZOTTO 2009, *ibid.*

832 ASSONITIS 2003, p. 210 relate que la bulle papale *Cum nuper*, émanée par Jules II en 1507 attribuait spécifiquement aux frères de Saint Marc le site de Saint-Sylvestre : *unam Domum cum calustro, refectorio, dormitorio, hortis, hortabitiis, et aliis necessariis officinis, ad instar aliarum Domorum, dictae Congregationis construi, et aedificari faciendi.*

833 Déjà dans les premières années romaines, alors qu'il n'était encore que cardinal, Jean de Médicis avait commencé à tisser des relations stratégiques pour soutenir sa politique personnelle. En reconstruisant l'image et le statut politique de sa famille, il évitait les précédentes erreurs de son frère Pierre ; vedi *supra*, p. 30-33.

834 GUICHARDIN, 1929 (éd.) III, p. 126 et sv.

835 Malgré l'ordonnance de la République qui interdisait d'entretenir des relations avec la famille exilée.

836 POLIZZOTTO (2009, p. 246-247) relate que Léon X protégea les fidèles de Savonarole en empêchant la population florentine d'attaquer Saint Marc et en retardant le traitement de la question savonarolienne par Jules II lors de la session du Concile. Et encore, à la veille de son élection, le 12 mars 1512, il avait aussi favorisé la diffusion d'une ordonnance par les *Otto di Guardia* interdisant la population de dénigrer les Piagnoni. Après le 1er septembre 1512 et la restauration victorieuse de sa famille à Florence, il était de nouveau intervenu pour protéger les *piagnoni* de la colère de la population. Il faisait montre d'une renommée de *liberalitas* et d'une grande culture et avait racheté la librairie de famille, un acte d'une grande portée politique, comme nous l'avons vu. L'attitude particulièrement accommodante envers les *piagnoni* survivants et le régime de Pietro Soderini se traduit alors en différentes faveurs accordées, afin de les neutraliser et d'en tirer profit pour le soutien à sa politique de prestige.

Les *piagnoni* avaient en outre utilisé Saint Silvestre comme base stratégique, avant-poste à partir duquel ils pouvaient surveiller les vicissitudes de la cause savonarolienne et faire perdurer l'héritage du Dominicain, tout en se réconciliant avec leurs anciens ennemis. Une fois leur position institutionnalisée, Saint-Sylvestre devint alors sous le premier pontificat médicéen le point de convergence par excellence des *piagnoni* modérés ou réformateurs, cherchant aussi une réconciliation avec les Médicis, ainsi que des humanistes proches de la réforme et de la cause savonarolienne »⁸³⁷.

C'est dans la demeure de Saint Silvestre que la frange la plus tenace du savonarolisme résidait, comptant des noms illustres comme frère Giovanni Maria Canigiani⁸³⁸ et frère Bartolomeo della Porta qui côtoyaient des *piagnoni* modérés de l'envergure de Tommaso et Filippo Strozzi ou Nicola Schönberg, « clients » de Léon X. Il est important de signaler ici que les deux réformateurs camaldules, Paolo Giustiniani et Pietro Querini, auteurs de la *magna charta* de la réforme, fréquentaient eux aussi Saint Silvestre⁸³⁹. Assonitis montre d'ailleurs que Querini, le camaldule auteur du célèbre *Libellus ad Leonem X*, mourut à Saint-Sylvestre en 1514, après y avoir résidé pendant plus d'une année. La présence de camaldules dévoilerait aussi -selon le chercheur- une intermédiation entre Saint Silvestre et le cercle de Saint Pierre en Murano, dont faisaient partie Alde Manuce, Pietro Bembo et Gasparo Contarini⁸⁴⁰.

Mais Saint Silvestre n'était pas seulement l'avant-poste du mouvement *piagnone* réabsorbé et gravitant autour de l'institution pontificale, il était aussi un centre d'élaboration culturelle particulièrement actif où des humanistes, des artistes et des savants proches de la réforme et de la cause savonarolienne se donnaient rendez-vous et participaient au débat culturel et spirituel de l'époque. Dans cette église « tant piagnona que médicéenne, pour son expression artistique et pour sa dimension culturelle, un enchevêtrement de liens religieux et fréquentations culturelles »⁸⁴¹ s'élaborait. En commençant avec le cardinal Galeotto Franciotti della Rovere, bienfaiteur à vie du couvent, d'autres sympathisants de la réforme furent invités,

837 ASSONITIS 2003, p. 210 : « il était le prolongement romain de Saint Marc et avant-poste de tous ces frères dominicains qui voulaient étudier, faire un pèlerinage ou visiter les lieux antiques ou ils participaient au Concile de Latran V ».

838 Giovanni Maria Canigiani était un autre convive de ce couvent tout à la fois lié à la mémoire de Savonarole et aux Médicis : il réalisa une carrière extraordinaire en devenant vicaire de Saint-Sylvestre, puis général vicaire de la Congrégation Tusco-romaine et finalement, grâce au support et à l'intercession de la puissante Alfonsina Orsini, promu abbé général de la Congrégation de Vallombreuse. Lui aussi a exprimé sa gratitude dans un poème en hommage au pape bienfaiteur qui apparaît seulement dans les notices biographiques : « *Poema in laudem Leonis pape X eidem nuncupatum* » MORENI 1826, p. 74 ; ASSONITIS 2006, p. 59.

839 Voir également ASSONITIS 2013, p. 455-461.

840 ASSONITIS 2013, p. 461.

841 *Ibid.*, p. 461.

tels Pietro Bembo et Bibbiena, les promoteurs des études grecques, ainsi que Janus Lascaris⁸⁴² et Marco Musuro, qui devinrent tous coutumiers du lieu. Lascaris notamment, qui avait été alors au service du Magnifique, joua un rôle important dans l'implantation d'une école d'études grecques sur le Quirinal, située dans la demeure d'Angelo Colocci, ce qui fit de ce lieu un centre fondamental pour les études hellénistes et l'interprétation des Écritures.

Responsable de l'animation de ce cercle culturel et de l'invitation des savants et réformateurs, Zanobi fut soutenu par une autre personnalité emblématique de l'époque léonine : Fra Mariano (Mariotto di Pietro Fetti)⁸⁴³, le controversé et emblématique fantaisiste de la cour pontificale, devenu célèbre pour ses exploits grotesques et ses performances excessives⁸⁴⁴, protagoniste des nombreuses plaisanteries et excès qui furent stigmatisés amplement par ses contemporains⁸⁴⁵. Ce n'est que récemment que l'on a souligné son rôle de premier plan en tant que partisan tenace mais prudent de la mémoire de Savonarole, mais aussi dans la transformation de Saint-Sylvestre en temple du *piagnonisme*. Plusieurs analogies existent entre sa biographie et celle de Zanobi Acciaiuoli : il avait grandi dans la demeure du Magnifique, en tant que son barbier personnel et *familiaris*, et avait assisté à des scènes privées de la vie familiale, éloignées de l'officialité de la vie publique. Séduit comme les autres par la prégnante prédication du Moine ferrarais, il avait été ordonné en tant que frère et barbier de Saint Marc en 1497, poste stratégique d'une minorité agissante, dévoué à la cause de Savonarole au point de suivre strictement ses enseignements, y compris de vivre en pauvreté⁸⁴⁶. Comme Zanobi, il s'installa à Rome⁸⁴⁷ et fut employé par Léon X et devint bouffon de cour. Et suite à la mort de Donato Bramante, *plumbator* apostolique, il obtint une charge qui lui conférait une position sociale forte et une aisance financière lui permettant de se consacrer à d'autres occupations bien moins terrestres que ce qu'on était amené à croire communément. En effet, contrairement aux

842 SHEARMAN 2003, p. 61, ASSONITIS 2003, p. 27

843 Sur la figure de Mariano en tant que bouffon de la cour de Léon X, il existe une ample bibliographie, voir G. ROMEI, *DBI*, 47, 1997, p. 313-316 ; D. GNOLI, « *La cappella di Fra Mariano del Piombo in Roma* », in *Archivio storico dell'arte* », 4, 1891, p. 117-126 ; ASSONITIS 2003, p. 205-288 ; ASSONITIS 2013, p. 456 ;

844 P. ARETINO, *Il quinto libro delle lettere di M. Pietro Aretino*, vol. VI, Paris, 1609, V, p. 211, dans ASSONITIS 2003, p. 215.

845 Castiglione, Arétin et Arioste et les auteurs de nombreuses pasquinades : voir ASSONITIS 2003, p. 225-231 ; ASSONITIS 2013, p. 457-459.

846 ASSONITIS (2003, p. 267 et sv.) retrace la biographie de frère Mariano après la mort de Savonarole. Témoin direct de l'exécution qui avait mis un terme à l'existence du Dominicain. Après cet événement tragique les sources perdent ses traces ; selon certains, Mariano put renouer des liens avec ses anciens supérieurs, puis suivit le cardinal Médicis dans ses pérégrinations à l'étranger en 1499, et pour finir, l'accompagna à Rome à l'époque de son cardinalat. Des textes témoignent de sa présence dans la ville éternelle sous le pontificat de Jules II ; il y apparaît comme l'un des premiers frères de Saint Marc à résider dans la capitale et comme destinataire des bulles papales lui concédant le privilège de s'établir « avec deux ou trois autres dominicains dans une autre église consentie par leurs supérieurs, au-delà des confins de leur Ordre ».

847 Une bulle de 1506 de Jules II (ASSONITIS 2003, p. 219 ; CREYTENS, *Actes capitulaires*, p. 223) le consacre en tant que l'un des premiers frères de Saint Marc à s'établir brillamment dans la nouvelle Babylone.

idées reçues, frère Mariano fut aussi un habile « catalyseur culturel »⁸⁴⁸, responsable en partie de l'attribution du site de saint Silvestre et de la défense muette, mais tenace, de la mémoire de Savonarole. Parmi ces fidèles *piagnoni*, « le retour du siècle d'or » coïncidait à l'avènement du nouveau pontife⁸⁴⁹. C'était une association qui, à l'encontre de lui déplaire, avait précisément permis au Médicis de renforcer les bases de sa politique si fragile.

Pour cela, il encourageait ce parti pre-réformateur renforcé dès les premiers temps de son pontificat⁸⁵⁰. L'enjeu était de récuser les idées du Dominicain tout en soutenant (en apparence) ces *piagnoni* fidèles, pour mieux les réabsorber dans la sphère de son pouvoir. Cette réintégration s'était faite en suivant une ligne de continuité de Rome à Florence. Le même Jules de Médicis, promu archevêque de la ville, n'avait pas manqué de pressentir l'intérêt de réintégrer les anciens partisans du Moine en leur offrant des postes importants à la curie épiscopale. L'un de ces derniers, Girolamo Benivieni⁸⁵¹, fidèle de Savonarole et ami de Pic de la Mirandole, était un fervent défenseur de Léon X.

La posture intermédiaire entre fidélité à Savonarole et soutien au Médicis que les frères de Saint Silvestre maintinrent fut l'objet de divers reproches de la part de leurs détracteurs : Polizzotto relate une intéressante altercation : Ambrogio Catarino Politi (1484-1553) dans son *Discours* (f. 76r-77v.) affirme que Zanobi Acciaoli et le frère Sante Piagnini (1470-1541) entre autres, avaient renoncé à Savonarole⁸⁵². Mais la réponse de Benivieni à Jules des Médicis qui l'accusait d'incohérence est indicative de la direction soutenue par les *piagnoni* de Saint Silvestre⁸⁵³ : « Illustrissima non tema già mai delli amici et devoti del Frate, essi aspettando il miracolo quieti se ne stanno » !⁸⁵⁴

848 Des informations pertinentes sont contenues dans l'échange épistolaire entre Bibbiena et Jules de Médicis, voir MONCALLERO 1985, I, p. 512 ; ASSONITIS 2003, p. 457.

849 L'expression est tirée de ASSONITIS 2013, p. 457. Pour ce faire, le moine n'était qu'un levier instrumental d'une vengeance dirigée contre les représentants de cet ordre, moins exigeant que le dominicain, au sein de laquelle il se distingua négativement pour sa conduite immorale et ses dépenses superflues. Malgré les réactions mitigées de ses confrères à propos de cette nouvelle charge, Canigiani continua à soutenir son ancien couvent et ses frères grâce à son mécénat et, au lieu de résider dans la nouvelle résidence de Sainte Prassede, il érigea sa propre demeure à Monte Cavallo et fit bâtir une chapelle à Saint Silvestre. Il exprima néanmoins sa gratitude dans un poème en hommage au pape bienfaiteur, texte qui apparaît seulement dans les notices biographiques.

850 VASOLI 1961, p. 410-411 relate un épisode significatif survenu en juillet 1514.

851 Voir *infra et supra*, p. 12 ; 62 ; 234 ; 241 ; 360.

852 POLIZZOTTO 2009, p. 249 : « Li piagnoni al tutto hanno rinnegato al frate. Ecci assai che di lume di torchio sono diventati lumicini - *quia maius lumen occupat minus* -, e' fratri di Santo Marco hanno perso affatto el vero lume ». ASSONITIS 2003, p. 212

853 *Ibid.* « Girolamo voi fate professione di credere al Frate, come può stare l'essere interamente amico et affezionato nostro » ? « Io non nego, signore illustrissimo, di non essere de' seguaci del Frate, ed insieme con tutti gli uomini dabbene di questa città, desiderare la libertà comune ; ma né io, né coloro faranno per tal conto fellonia, né verranno con le armi giammai : pregheremo bene Dio e voi ».

854 POLIZZOTTO 2009, p. 249.

Cette attitude fut celle maintenue par Zanobi, qui certes devait être bien redevable au pape, qui lui avait garanti le droit aux études et à la recherche, mais aussi qui lui faisait espérer la tant attendue réforme de l'Église. Certes l'existence du frère prit une dimension plus mondaine depuis son installation à Rome, mais les échanges épistolaires avec Vincenzo Mainardi (1481-1527), *piagnone* convaincu, témoignent qu'il ne manqua pas de croire et de défendre son maître spirituel face aux accusations répétées d'hétérodoxie et de sectarisme et à la prolifération des faux prophètes⁸⁵⁵. La période romaine du frère éclairé bien que courte, fut très intense et marquée par la tentative de concilier la cause savonarolienne avec l'orthodoxie catholique, en identifiant le nouveau pape au pasteur angélique. Si la réforme devait être menée, cela ne pouvait se faire qu'au sein des institutions papales. Évidemment, ce fut l'ascension de Léon X qui permit de projeter la venue du pasteur angélique attendue depuis longtemps.

c. L'Ode saphique à Léon X : l'*aurea aetas* messianique

Zanobi Acciaiuoli se lance dans le genre classique de l'ode en strophe saphique⁸⁵⁶, qui avait déjà fait l'objet d'une reprise chez certains auteurs chrétiens du premier humanisme florentin⁸⁵⁷. Apparentée au genre de la silve, elle s'en différencie en gardant un mode d'écriture plus composé et moins improvisé, construit en quatrain. Les poètes du Quattrocento avaient repris le mètre qui avait atteint sa perfection avec Horace pour chanter la louange des personnages illustres, en le rattachant également « à une poésie de circonstance plus familière et personnelle »⁸⁵⁸ selon l'esprit du modèle, qui avait adapté le mètre éolien à l'expression d'un

855 A. F. VERDE – E. GIACONI, « Epistolario di fra Vincenzo Mainardi da San Gimignano, domenicano (1481-1527) », *Memorie domenicane* 23, 1992, Tom. I, p. 253-254 ; I. GAGLIARDI, *Sola con Dio : la missione di Domenico da Paradiso nella Firenze del primo Cinquecento*, Edizioni del Galluzzo per la Fondazione Ezio Franceschini, Firenze, 2007.

856 Annexe V = *Ode Zenobii Acciaiuoli, qua Leo X luminare Majus Ecclesiae, Soli seu Apollini Comparatur, invitaturque ad collis Quirinalis ornatu ; exemplo Leonis illius qui partem urbis Transtyberinam dici a se Leoninam voluit*. BMF, MS A. 82, f. 237r-240r. ROSCOE 1813, p. 368. L'œuvre fut commissionnée par le cardinal Tommaso de Vio, l'énergique initiateur du Concile de Latran V, qui eut tant d'importance dans l'affrontement de l'orthodoxie catholique face aux épigones de la théorie conciliaire, soutenue par les cardinaux schismatiques du conciliabulum de Pise.

857 C. MADDISON, *Apollo and the Nine. A History of the Ode*, London 1960 ; F. ROIGET, « L'Apothéose d'Orphée. L'esthétique de l'ode en France au XVI^e siècle de Sébillot à Scaliger (1548-1561) », *Travaux d'Humanisme et Renaissance*, 287, Genève, 1994.

858 Pour la silve voir *supra*, p. 86 et -91, note 335 ; P. GALLAND-HALLYN, « Marot, Macrin, Bourbon » : « Muse naïve » et « tendre stile », dans *La Génération Marot. Poètes français et néo-latins (1515-1550)*, *Actes du colloque international de Baltimore, 5-7 décembre 1996, réunis et présentés* par Gérard DEFAUX, 1997, p. 211-240 ; BOUSCHARAIN 2003², p. 49-62, 64-75.

« lyrisme familial » et « souvent autobiographique ». L'ode mariait un thème important à une circonstance précise et s'adaptait donc à une composition panégyrique chez les poètes de la Renaissance.

Zanobi Acciaiuoli était considéré comme un poète expérimenté par ses contemporains : Lilio Gregorio Giraldi, souvent très équilibré dans ses jugements, affirme dans son dialogue sur les poètes contemporains que Zanobi Acciaiuoli, avant de changer de vie et de se consacrer à des thèmes sacrés, avait été un poète particulièrement expérimenté depuis son plus jeune âge, ayant même composé des vers en latin et traduit du grec de nombreux poèmes⁸⁵⁹. Le dominicain fréquenta les poètes classiques grecs et latins dans la mine de poésie néolatine qu'était la villa de Carreggi à Florence vers la seconde moitié du XV^e siècle, lorsqu'il était possible de côtoyer des lettrés de l'envergure de Politien, de Marullo⁸⁶⁰ ou des philosophes illustres tel que Marsile Ficin.

Redevable envers le pape Médicis, Zanobi le remercie par un hommage enflammé. Néanmoins, une analyse plus approfondie montre que l'ode saphique à Léon X, est bien plus qu'un acte élégant de courtoisie ou d'hommage. Bien que ce texte n'ait pas reçu -mis à part quelques références isolées- l'attention des savants et ait été considéré comme un produit de peu de valeur, il mérite toute notre attention : le *piagnone* y développe en effet des thèmes emblématiques de la *renovatio ecclesiae*, sous la patine de la rhétorique pontificale et de la redondante imagerie classique.

Des thèmes classiques, mêlés à des références philosophiques et astrologiques, convergent dans une symbolique complexe prête à être chantés en motifs promotionnels de la propagande élaborée par les hautes sphères de la cour pontificale. Pour ce faire, Zanobi recueille des références multiples : astrologiques, philosophiques et littéraires, tout en reprenant des hémistiches et les formes des auteurs classiques. En ignorant les avertissements de Savonarole, auxquels il adhérait dans son for intérieur, et qui invitaient ses adeptes à quitter les plus beaux ornements du style des poètes anciens, Zanobi se laisse inspirer par la forme élégante et les images multiples des *auctores*. Il revisite de cette manière des thèmes philosophiques,

859 Lilio Gregorio GIRALDI affirme : « Fuit et Zenobius Actiolus adolescens poeta bonus, ea enim aetate, pleraque argute, et eleganter composuit, alia e graeco feliciter latine vertit, digna illa quidem ut ea cum cura legatis; verum mox mutato vitae instituto, sectatus Hironymi Savonarole sanctioris vitaesectam, Christo Deo omne studium dicavit ». *De poet. Suor. Temp. Dial.* I, p. 538. ROSCOE 1897, I, p. 29.

860 QUETIF-ECHART 1719, p. 44 : « Adolescens sexdecim tum annorum erat egregiaque indolis, unde ab eodem Laurentio apud consanguineos suos sub optimis praeceptoribus est institutus, secque profecit, ut non solumsopra sodales emicuerit, sed et virorum aetatis huius eruditiorum Marsilii Ficini, Angeli Politiani, Marci Antonii Sabellici et similibus habitus, ac omnigena literarum necessitudine devinctissimus ».

historiques et traditionnels pour composer un panégyrique exalté du nouveau pape qui, il faut le dire, lui permettait de poursuivre ses intérêts et ses convictions au milieu des polémiques.

En déployant une remarquable sensibilité lyrique, qui lui était reconnue par ses contemporains⁸⁶¹, mais qui a été mésestimée par les historiens modernes, le dominicain aborde un thème important, Rome – ou plus précisément le Quirinal – qui doit devenir l'épicentre du renouveau, le théâtre lumineux d'une renaissance des arts et de la philosophie apportés par Léon X qui, nouvel Apollon, répandra sa lumière bénéfique sur le monde, en le ramenant à la vie. L'acteur principal de cette reviviscence doit être Léon X. Le poète invite ainsi le pape à transformer le Quirinal en une nouvelle « Citta Leonina ».

L'idée formée à la base de l'ode consiste en l'association entre la figure de Léon et le thème encomiastique et philosophique du Soleil / Apollon. Girolamo Benivieni avait lui aussi utilisé l'image du cœur divin rempli d'amour s'adressant à Apollon comme figure allégorique permettant d'illustrer la puissance de l'amour divin⁸⁶².

Léon est célébré en tant que Soleil et en tant qu'Apollon qui vivifie tout l'univers (le monde inférieur, médian et supérieur), de par son seul passage, en y apportant un nouvel âge d'or⁸⁶³. Le dominicain exploite toutes les potentialités de l'association avec le dieu lumineux : le Soleil était comme de lumière et Apollon, la divinité qui lui était associée depuis les origines du mythe, dieu de la musique et de la poésie mais aussi père des arts médicaux. L'association du pape avec Apollon correspondait bien à l'imagerie publique étudiée soigneusement par le Médicis⁸⁶⁴. A l'occasion de la cérémonie du Latran, plusieurs arcs éphémères représentaient Apollon avec sa lyre. On voit d'abord une référence aux intérêts et aux loisirs du pontife cultivé qui, se délectant particulièrement de musique et de poésie, devenait le protecteur généreux de musiciens et de poètes. De plus, la polyvalence intrinsèque au mythe permettait d'en exploiter les potentialités multiples dans le panégyrique : Apollon était aussi père d'Asclépios, le dieu de la médecine et cela s'accordait précisément à un jeu de mot avec le nom du Médicis, mais aussi à la construction du mythe du pape qui soigne et répare, en apportant la paix. Il était également le dieu porteur des arts de Pallas-Minerve, association qui au-delà des implications mythologiques et philosophiques sous-entendant l'amour pour la connaissance du nouveau pontife, contenait l'énigme allusion à l'emblème et à la devise des Médicis, qui résonnait de

861 ALBERTI (*De virib. Illustr.*, p. 154, p. 53) qualifie ses écrits de « *dulcissima et elegantissima et undequaque sententias optimas et redolentia* ».

862 WEINSTEIN 1973, p. 224 ; *Opere* (Florence, 1519, esp. f. 197v.).

863 DAGR, p. 310-321 ; DETIENNE 2009.

864 KEIFEL (2017, p. 224-225) analyse en profondeur la signification du dieu Apollon dans les frises de la villa Médicis, à Poggio Caiano, dans lesquelles l'épiphanie du dieu revenant sur terre produit une « faculté génératrice et palingénésique de la nature ».

partout durant la cérémonie : « Palle ! Palle ! ». Enfin, Zanobi Acciaiuoli était bien conscient de la fonction ambiguë du dieu Apollon, symbole métaphysique du Soleil, mais aussi terrible purificateur et exterminateur⁸⁶⁵. En tant que bon réformateur, le dominicain sous-entendait que Léon aurait purifié l'Église de la même manière qu'Apollon avait triomphé des forces chtoniennes.

L'ode s'ouvre avec l'image de l'immensité cosmique grandiose des lignes d'horizons par la triple allégorie du Soleil, des constellations des Ourses et du Bélier (vv. 1-4). Cette puissance qui s'irradie du Ciel pour se répandre partout, du monde supérieur au monde inférieur (v. 5-8), crée un foisonnement de forces génératrices et de vie. En partant des références aux auteurs classiques, notamment Lucrèce, mais aussi Horace et Virgile, l'auteur suggère que l'apparition du Soleil, source puissante de lumière et de vie, est capable de vivifier la Terre toute entière de la même manière que Léon vivifiera et purifiera Rome et le monde chrétien par sa force lumineuse et ses attributs intrinsèques. En partant des thèmes classiques et traditionnels de l'éloge, le dominicain recourt à des motifs qui étaient particulièrement présents dans l'atmosphère culturelle du cercle Laurentien et adopte les thèmes attribués plus spécifiquement à Jean de Médicis depuis son enfance.

Le Soleil avait été en effet un thème récurrent de la spéculation philosophique du plus grand philosophe du néoplatonisme florentin, Marsile Ficin⁸⁶⁶. Zanobi le côtoya à Florence lorsqu'il était « client » de Laurent. Le philosophe avait analysé à plusieurs reprises l'analogie platonicienne entre le « Soleil » et « le Bien »⁸⁶⁷. Chez Ficin, le Soleil revêt un caractère central⁸⁶⁸, un noyau tout à la fois métaphysique et physique, accolé à un symbolisme divin⁸⁶⁹. Jean de Médicis naquit le 11 avril 1475 sous le signe du Bélier. La configuration astrologique et la position des étoiles devaient suggérer des associations heureuses et bien en adéquation avec l'horoscope du futur pontife. En effet, de nombreux horoscopes, dont le plus célèbre était

865 DETIENNE *ibid.*

866 Dans le VI^e livre de la *Republique*, Socrate cherche à esquisser la nature de l'Idée du Bien en utilisant à la bien connue analogie avec le Soleil.

867 PLATON, *Repubblica*, VI, xix, 508a-509b reprend ainsi des thèmes cicéroniens, qui avaient déjà fait déjà été évoqués par Macrobe dans le commentaire au *Somnium Scipionis*.

868 La figure du Soleil traverse sa pensée et ses œuvres, elle est présente dans des opuscules et particulièrement dans deux monographies : *De lumine* et *De Sole*.

869 Dans le traité *De Sole*, entièrement consacré à une analyse détaillée du parallélisme avec le « Bien », le Soleil est « une statue », une préfiguration de la puissance divine. « Apollon », qui en est le pendant dans l'imaginaire des théologiens Anciens, est le principe générateur de toute harmonie et guide des Muses ; il rappelle aux êtres humains les trois principes : le bien en soi, l'intellect divin et l'âme du monde. De plus, dans le troisième chapitre de cet opuscule, consacré au pouvoir du Soleil qui illumine et régit tous les cieux (III, 1), l'astre irradie sa propre centralité en tant que *mundi* et *Sol caelestium illuminator et dominus atque moderator*. Voir également KEIFEL 2017, p. 224-225.

justement celui de Marsile Ficin, lui avait déjà prédit son élection au pontificat⁸⁷⁰ ; le même Marsile Ficin, dans une autre occasion⁸⁷¹, avait entrevu des coïncidences révélatrices entre le thème astral du jeune Médicis et la position des astres lors de la naissance de Christ ! Immédiatement après sa naissance, les astrologues et les philosophes, pris de frénésie, se mirent à lire dans la configuration astrale du cadet du Magnifique les prémices d'un destin « royal et fortuné », qui le porterait à devenir le vicaire du Christ⁸⁷². Comme nous l'avons évoqué, les poètes s'étaient déjà exercés dans la prophétie d'une carrière glorieuse⁸⁷³.

Un ensemble de signes avait ainsi été réactivés pour devenir matière à l'inépuisable propagande pontificale. Dans ces cartes, les éléments astraux et les planètes traçaient un destin de gloire et de paix. D'abord, son signe, le Bélier, était celui du Soleil, le roi des signes et des êtres vivants. De plus, Léon était né une demi-heure avant l'aube, le Soleil était donc proche de son Ascendant, ce qui signifiait, pour les astrologues de la Renaissance, qu'il était *Hyleg*, c'est-à-dire celui qui dispense la vie. Et encore, le Soleil était également proche de Vénus et tous les deux, Soleil et Vénus, étaient placés sous le signe d'un Ascendant particulièrement parlant, le Sagittaire, le roi des signes car gouverné par Jupiter, traditionnellement associé à la sagesse et à la religion. Pour finir de compléter ce tableau des symboles célestes, le signe de la Balance, traditionnellement associé à l'équilibre et à la paix, représentée comme un joug, surmontait le ciel moyen et symbolisait une orientation astrale prometteuse, où l'équilibre et la paix seraient les traits dominants, et par ailleurs l'emblème, comme nous l'avons déjà vu, de la politique du fils du Magnifique.

870 P. GIOVIO I, p. 64 : « *Tanto autem populi studio postremo omnium conclave est ingressus, ut proculdubio costanti omnium salutantium omine pontifex evasurus esse crederetur : auxerat eius spei famam Erasmus Germanus subtilissimus mathematicus, qui pridie quam Medices urbem intraret, in corona nobilium neminem fore pontificem ex his cardinalibus qui in Urbe essent audacissime praedicarat ferebant etiam Marsilium Ficinum, qui eximiae auctoritatis fuisset astrologus, ex fortunata et regia genesi, ei sacrorum principatum, quum adhuc esset, puer, nec plane sacris initiatus, omnino detulisse.* « On racontait que Marsile Ficin, lequel avait autorité en matière d'astrologie, lui avait prédit la papauté du fait de sa royale naissance ».

871A confirmer ces suppositions, C. ROUSSEAU (1989, p. 123 et p. 126, note 43) cite un sermon livré par Marsil Ficin à Noël ou à l'Épiphanie du 1474-1477 (*De stella Magorum*, M. FICINO, *Opera omnia*, vol. I, Basel 1576, p. 489-491). Voir *infra*, Annexe V, 464-471.

872 L'étude du mouvement des astres et des étoiles était une science omniprésente tant à Carreggi qu'à Rome et en particulier dans la demeure des Médicis. Le fils de Laurent, qui avait été le disciple de Marsile Ficin, était passionné d'astrologie depuis son plus jeune âge. Il utiliserait ces auspices prometteurs comme emblèmes de sa politique culturelle pendant les années troubles de l'exil et lors du renversement de sa famille. L'engouement pour cette croyance s'était institutionnalisé après l'élection au pontificat par la création d'une chaire d'astrologie à l'Université.

872 Voir *supra*, p. 83-95.

873 *De Sole*, III : *Rursus signum illud in quo regnat Sol, idest Aries caput inde sit signorum, caputque in quolibet vivere significat. Illud quoque signum quod Solis est domicilium idest Leo et cor est signorum, et in quo libet vivente cor obtinet. Iam vero cum Sol pervenit ad Leonem epidimiam quasi Pytonicum venenum in regionibus multis extinguit. Praeterea semper ab ingressu Solis in Arietem annua totius orbis fortuna dependet.*

Le choix du nom « Léon » s'accordait également à l'élaboration de cette imagerie personnelle aux potentialités propagandistes immenses⁸⁷⁴. En effet, selon Marsile Ficin, le Lion était le signe astrologique de la maison du Soleil, le maître de tous les signes et « l'âme » qui gouverne tous les êtres vivants, connaturel à leur essence. Le philosophe affirmait ainsi : « quand le Soleil rentre en Lion, il éteint l'épidémie dans plusieurs régions comme si ce fut un venin de serpent⁸⁷⁵ ». Léon, de nouveau associé au Soleil, l'est aussi au nouveau Christ comme il apparaît dans l'image biblique du soleil naissant de la tribu de Juda »⁸⁷⁶.

Jean de Médicis avait toujours utilisé ces auspices prometteurs comme marques distinctives et révélatrices de sa politique culturelle pendant les années tourmentées de l'exil. En exploitant la centralité métaphysique du Soleil comme base de son poème, Zanobi touche ainsi le cœur de l'imagerie personnelle du Médicis, sans renoncer à ses propres convictions d'une *renovatio*, car l'image du roi des astres est imprégnée d'une imagerie divine et de l'attente messianique d'un *rex pacificus*. Les sources documentaires relatant l'événement décrivent à plusieurs reprises la présence de l'élément solaire, en guise d'Apollon, dans les représentations iconographiques du *possesso*⁸⁷⁷.

Suivant immédiatement Apollon, surgit Pluto, dieu chthonien qui répand les richesses sur la terre ; une apparition qui ne va pas sans rappeler la *liberalitas* du pontife qui, pendant la cérémonie de la *possessio*, fit distribuer à la foule en liesse cent mille ducats en or⁸⁷⁸.

Puis le poète poursuit en esquissant le pouvoir du soleil comme source de lumière et de vie éclaircissant le monde par sa force naturelle. L'image printanière, dessinée par des strophes élégantes et bien formulées dans le cadre équilibré du mètre saphique, sont autant de tableaux qui se succèdent tout au long des premières strophes, évoquant chacune un moment du réveil printanier de la nature suscité par la double entité soleil / Léon. De l'intérieur du monde infernal au monde médian, jusqu'à l'intimité du foyer, tout s'illumine et s'anime d'une grâce printanière : Vesta, déesse du foyer, qui se cachait sous un antre fumeux, change son visage en fleurs bigarrées. Comme fraîchement sorties des peintures de Sandro Botticelli, dont Zanobi devait à l'évidence apprécier les œuvres, Chloris et les Grâces dispensent leurs dons à profusion de la

874 Sur la valeur symbolique du nom Léon est revenue récemment Stefania PASTI (2016, p. 525). Voir DIONISOTTI 1980 et *infra*, p. 294-303 ; p. 408-412.

875 ROUSSEAU 1989, p. 123.

876 *Apocalypse* V : 5 : « Et l'un des vieillards me dit : ne pleure point ; voici, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a vaincu pour ouvrir le livre et ses sept sceaux ».

877 STINGER 1985, p. 56 ; 298 et sv. DIONISOTTI 1980, p. 84 ; CISERI 1992, p. 97-98 ; ROSCOE 1817, V, p. 230-231.

877 DIONISOTTI, *ibid.*, p. 82-83: souligne le caractère « irrationnel » de la mise en scène : « Si trattò, difatti, di una possessione fantastica oltre che di un possesso ».

878 *Ibid.*

corne d'abondance, les forêts se couvrent de vertes frondaisons et les lys se propagent sur la Terre (vv. 8-16)⁸⁷⁹.

Des vers (v. 19) fortement inspirés de l'hymne à Vénus de Lucrèce, dessinent la vitalité et le plaisir qui s'emparent subitement de tous les êtres vivants, alors que les images et les sensations acoustiques recréent un puissant retour à la vie après les rigueurs de l'hiver⁸⁸⁰. Enfin, voilà que Apollon, *alter ego* du pontife prédestiné, image solaire et terrible à la fois, apparaît « ceint de rayons », mais aussi comme un justicier impitoyable qui triomphe par le son de sa lyre des puissances infernales en éliminant les descendants du serpent Python⁸⁸¹.

Après cette ouverture descriptive dépourvue des marques grammaticales du discours, le poète reprend le *je* de la narration en s'adressant à son esprit dans un *incipit* retardé afin de diriger ses vers dans la célébration de celui qui est l'égal de Dieu, Léon. L'analogie solaire annoncée est ici éclairée par des vers qui restent toutefois énigmatiques : le Soleil comme divinité suprême est source de lumière, Apollon est le dieu de la musique et de la poésie, aussi bien que des arts médicaux. Léon les incarne tous les deux.

D'après Maria Luisa Minio Paluello, il s'agirait d'une référence précise à la figure de l'éminent prêtre de l'ancien dieu Hélios, qui était déjà associé à Apollon dans les *Lois* de Platon. Cette figure incarnait le pouvoir temporel et spirituel car la suprême fonction religieuse se mariait aux charges politiques les plus élevées⁸⁸². C'est dans ce passage que la célébration de Léon en tant qu'évènement lumineux sert à célébrer le lieu prédestiné qui deviendrait l'épicentre du renouveau, soit Rome.

Ce dernier thème était entre autres au centre des réflexions de Zanobi. Par exemple, dans un sermon rédigé à Saint-Sylvestre en 1518 mais jamais prononcé, l'*Oratio in laudem urbis Romae*, le dominicain propose une représentation morale de la Rome chrétienne⁸⁸³. En retraçant une reconstruction providentialiste et chrétienne de l'histoire romaine, deux âges caractérisent le parcours de Rome sur terre : un âge de fer, de sa fondation jusqu'à l'empereur Auguste, puis un âge d'or sous Constantin, qui aurait rayonné dans le monde. Les conditions favorables ont fait de Rome la *regina orbis terrarum*, mais cela ne se traduit pas dans ce texte par une

879 Pour *la primavera* de Sandro Botticelli, voir en particulier A. WARBURG, *Botticelli*, 2003, 2016, *Abscondita*, Miniature, Milano 2016.

880 L'arrivée d'Apollon et la régénérescence spontanée de la nature sont aussi associés dans les frises de la villa Médicis à Poggio Caiano, voir KEIFEL 2017, p. 225.

881 DETIENNE 2009, p. 197 et sv. ; DAGR, p. 516-518.

882 MINUO-PALUELLO 1983, p. 123-124 qui cite DODDS, *The Greeks and the Irrational* 1951, p. 220 : « Le point focal du nouvel état de l'Église consiste en un culte qui met ensemble le nouveau Dieu Apollon et l'ancien dieu Soleil-Hélios, au sommet duquel il y aura un autre prêtre auquel correspondront aussi les plus hautes charges politiques ».

883 ASSONITIS 2006, p. 55-62.

célébration des vestiges païens du passé. En effet, le *frère* n'entendait pas, par cette représentation classique, proposer un éloge de la Rome païenne. Selon le dominicain, seule la Rome chrétienne pouvait faire l'objet d'éloges, car elle symbolisait la Jérusalem céleste. A l'inverse du motif nostalgique et mémoriel des ruines, préconisé par Raphaël et Castiglione dans la célèbre lettre à Léon X, la Rome ancienne s'inscrivait dans l'âge du Fer, et était à ce titre dominée par les vices⁸⁸⁴. De par un esprit opposé aux normes antiquisantes, la Rome païenne - une entité séparée et distinguée de la Rome chrétienne - n'était pas un modèle absolu et un objet d'admiration et d'inspiration, mais devait servir d'efficace admonition de la faillibilité humaine.

L'ode dépeint rapidement une brève image de la capitale, esquissée par un couple de vers, « des vastes ruines sur des masses entassées », dépourvues de tout romantisme lié au motif des vestiges de la Rome républicaine, un thème productif et évocateur bien présent pendant la Renaissance⁸⁸⁵. La ville ne serait qu'une masse informe d'un faste totalement passé si Léon ne l'illuminait par son passage. C'est ainsi que la ville, qui était baignée de gloire éternelle et du luxe provenant des conquêtes sanglantes, devient le théâtre d'une mise en scène grandiose :

Cette strophe, rappelant la gloire passée, n'est pas sans évoquer un événement bien contemporain, la cérémonie spectaculaire de la *possessio*. Zanobi décrit ici synthétiquement la foule spectatrice : les jeunes recouverts de manteaux écarlates et les plus âgés dans leurs manteaux brodés d'or, pareils aux lumières de l'Olympe : comme nous l'avons déjà dit, dans la *Chronica* de Penni, le médecin et chroniqueur papal détaille minutieusement le somptueux défilé qui avait traversé une Rome recrée dans un chemin artificiellement reconstitué :

« [...] appresso veniano le valigie delli cardinali della sacra chiesa con degnissimi richami di oro, factovi la loro insegna overo arme. [...] Sequia costoro gran copia dei nostri concivi mercanti di richissime veste di velluto, di raso chermusi, et panni rosati vestiti »⁸⁸⁶.

Faisant suite au récit du passé glorieux de la Rome républicaine, le panégyrique évoque un événement bien présent. Lumineux comme Apollon, Léon arrive brillant d'une lumière qui

884 Voir *Oratio in laudem urbis Romae*, Mazochius 1518, STINGER 1985, p. 81. Pour la lettre de Raphaël et Castiglione voir F. P. DI TEODORO, *Raffaello, Baldassar Castiglione e la Lettera a Leone X*, Milano, 1994 ; MOTTA 2003, p. 255 et sv. Pour le thème des « ruines » Voir *infra*, p. 289-291 ; 370 ; 487.

885 DE CAPRIO 1991, p. 97 et sv.

886 PENNI, *Chronica delle magnifiche et honorate pompe*, dans ROSCOE, T. IV, p. 356-357.

l'emporte sur les autres et s'impose sur tous les mondes existants. « La triple couronne », la tiare, symbolise la nouvelle puissance politique de la papauté, dérivée de la convergence des pouvoirs, spirituel et temporel à la fois, face auxquels les gloires païennes sont peu de chose. Un langage imagé, tiré des auteurs classiques, reconstruit la sacralité de l'instant, en transformant l'entrée triomphale en un *adventus regis*, qui permet ainsi l'identification (par superposition) à celle triomphale du Christ à Jérusalem.

Zanobi s'attache ensuite à faire l'éloge de la bonté, mais en montrant que cette vertu n'est que le reflet d'une sainteté intérieure. La *mansuetudo*, titre habituellement attribué aux Empereurs⁸⁸⁷, mais aussi image biblique, était ici proverbialement attribuée à Léon X, et se présentait comme l'un des points clés de la « campagne médiatique » du pontificat léonin.

Telle la présence aimable de Léon hypnotisant la foule en liesse, les paroles qui jaillissent de sa bouche exercent un grand pouvoir d'attraction, comparable à celui de Christ prêchant, annonçant les prémices de la paix à venir. Ces vers établissent l'identification de Léon en tant que « *Rex Pacificus* » et « Prince des promesses », attributs qui ornaient les éléments iconographiques de la cérémonie de la *possessio*⁸⁸⁸. Pour mieux faire ressortir les vertus du nouveau pontife, qui devait s'opposer dans le programme propagandiste à son prédécesseur belliqueux, Zanobi brode sur le thème de la gloire, évoquant les triomphes passés de la Rome républicaine, un parallèle qui résume, par le biais d'un court retour en arrière, deux moments significatifs de l'histoire romaine.

La grandeur mondaine, faite des conquêtes et du luxe oriental est bien misérable face à la nouvelle gloire léonine qui sera fondée sur la clémence et le pardon des vaincus. Le dominicain expose ici l'un des éléments qui avaient caractérisé la propagande de Léon à son début. En effet, dès son accession au pouvoir, Léon instaura une politique de réconciliation, en accueillant des excommuniés dans son entourage et en suspendant les censures⁸⁸⁹. Aux yeux des contemporains, cette allusion devait rappeler la soumission de Pérouse et de Bologne⁸⁹⁰, thème qui avait été traité par Egidio da Viterbo dans son sermon *De aurea aetate*⁸⁹¹.

Le dominicain affirme de manière programmatique que la gloire de Léon n'est pas due aux massacres et à la violence des armes, mais à la « pitié pure d'un cœur bienveillant » qui se réjouit seulement de voir que le royaume des Cieux peut s'ouvrir sans le recours à la brigue (v. 93 *ambitu pulso*). Il s'agit là d'une énième référence aux pratiques simoniaques qui

887 Voir *supra*, p. 10 ; Annexe V, p. 478, v. 76.

888 ROUSSEAU 1989, p. 117; SHEARMAN 2009, p. 47.

889 RODOCANACHI 1931, p. 41.

890 PRODI 1982, p. 94 cite Egidio da Viterbo.

891 Voir *supra*, p. 70 et sv.

caractérisaient souvent les élections papales, mais qui, abolis par la bulle papale de Jules II, n'étaient qu'un mauvais souvenir. L'ensemble des bienfaits apportés par le nouveau pontife est rendu visible dans une strophe qui réinterprète en termes de *pluralis maiestatis* par un verbe (*ponimus*) pour insister ultérieurement sur les qualités de Léon et sur les aspirations de toute une génération.

Afin d'asseoir ce nouveau pouvoir du véritable pape-roi, l'auteur met successivement en scène Quirinus, l'ancien fondateur de la ville de Rome, et Silvestre I, le premier pape de la paix constantinienne, représentant respectivement le pouvoir temporel et spirituel. Parvenant à la fin de son récit, Zanobi exprime le vœu que la laideur de la vieillesse puisse disparaître à la lumière du Soleil et que les temples et les demeures respectables resurgissent via l'avènement de Léon / Soleil. Un vocable significatif « *squalor* », tiré du célèbre Enfer virgilien (*En. VI* livre), évoque la décrépitude de l'âge et à cet effet, déprécie la Rome païenne qui doit désormais faire place à la Rome sainte et vénérable de Léon / Christ. Comme un rappel de la péroraison de son esprit, le poète invoque Léon pour qu'il dirige ses rayons bienfaisants vers la ville éternelle.

Dans ce texte, le panégyrique de Léon dépasse le cadre du simple schéma rhétorique pour se colorer d'une nuance religieuse et s'emplit des thèmes de la réforme. La lecture de Zanobi rejoint ainsi celle protreptique du mythe de l'âge d'or mais qui n'ira pas jusqu'à déclarer que le pape est le « Pasteur Angélique » des courants millénaristes. Pour ceux qui travaillent en relation étroite avec le pontife, il est nécessaire de rester prudent quant aux allusions à la réforme, et on se doit de continuer à croire qu'une réédification de l'Église de Rome soit encore possible, mais qu'elle ne puisse être menée que sous sa propre autorité.

Dans un autre élan, Benivieni avait acclamé le fils du Magnifique par le biais d'une *Frottola pro Papa Leone in renovatione ecclesiae*⁸⁹², un poème en vernaculaire enflammé et puissant : pour le savonarolien, Léon X incarnait le pape angélique attendu depuis longtemps et dont l'avènement dépolvérait vigoureusement les anciennes prophéties millénaristes, le platonisme ficinien et la prédication de Savonarole.

892 *Opere novissamente rivedute et da molti errori espurgate con una canzone dello amore celeste e divino, col commento dello Ill. Conte Giovanni Pico Mirandolano distinto in libri III*, Venise, 1522, p. 199-201.

C. Zaccaria Ferreri

Zaccaria Ferreri (1479 – 1524) semble synthétiser les complexes exigences de la réforme de l'Église par sa personnalité et ses ouvrages. Il s'agit d'un personnage clé du Concile de Pise sous Jules II, homme intimement réformateur et partisan convaincu de la suprématie des conciles sur l'autorité papale. Les rares données biographiques nous permettent de reconstruire les étapes principales d'une vie mouvementée, riches en événements rocambolesques⁸⁹³. Il fut une personnalité ardente et passionnée, intolérant aux compromis, toujours tiraillé entre l'aspiration au recueillement de la vie spirituelle et l'activité politique vouée à la défense de sa ville natale ou à la réforme de l'Église. Nous devons relever aussi un esprit sans doute agité qui le fit changer de résidence et d'ordre, entre pèlerinages et, par deux fois, la prison, jusqu'à son ralliement à Léon X.

C'est seulement à partir du pontificat du premier pape Médicis qu'il put trouver une stabilité. Après une adhésion initiale à la politique papale qui prit fin lorsque le pontife s'allia à la capitale Vénète, il devint l'une des âmes inspiratrices du Concile schismatique de Pise. Suite à la défaite et à la dispersion du *conciliabulum*, il s'éloigna des schismatiques et se rallia à ceux qui voyaient le pape comme le moteur de la réalisation de la réforme. Par la suite, Ferreri s'aligna sur la politique pontificale et se rapprocha du premier pape Médicis pour lequel il composa des œuvres et accomplit des missions diplomatiques à l'étranger. Ferreri était un théologien et un homme de lettres, habitué tant à rédiger des documents officiels qu'à

893 Pour la bibliographie de Ferreri voir principalement E. STÖVE, *DBI*, Vol. 46, 1996, sv. « Zaccaria Ferreri » ; G. TIRABOSCHI, « Notizie della vita e delle opere di Z. F. vicentino vescovo della Guardia », in *Continuazione del Nuovo Giornale de' letterati d'Italia*, XVI (1799), p. 49-95 ; B. MORSOLIN, *Z. F. Episodio biografico del sec. XVI*, Vicenza 1877 ; B. MORSOLIN, *L'abate di Monte Subasio e il concilio di Pisa (1511-1512). Episodio di storia ecclesiastica*, Venezia 1893 ; A. FERRAJOLI, *Il ruolo della corte di Leone X. Prelati domestici*, XXV, *Z. F.*, in *Arch. d. R. Dep. romana di st. patria*, XLI (1918), p. 91-104 ; PASTOR 1929, T. VIII, p. 104-106 ; *New Catholic Encyclopedeia*, V, p. 895 ; *Dict. d'hist. et de géogr. ecclés.*, XVI, coll. 1252-1255 ; LANDI 2001, en particulier p. 328-329 ; 360-361.

improviser des vers poétiques. À cause de cela, il ne pouvait pas passer inaperçu du pape qui avait fait de cette conciliation, *ars antiqua et nova religio*, le manifeste de son pontificat.

Après avoir soutenu la primauté des conciles sur le pape lors du *conciliabulum* de Pise, il se rallia au concile Latran V, promu par Jules II et poursuivi par Léon X, qui visait à imposer l'autorité temporelle et spirituelle du vicaire du Christ. Ses rares biographes sont unanimes pour affirmer qu'il s'agissait d'un personnage passionné, au profil « insaisissable », certainement un érudit. Morsolin rapporte qu'il connaissait les lettres classiques et théologiques, des œuvres en prose, dogmatiques et de droit ecclésiastique, sur des sujets pour la plupart religieux.

Pour certains, il était un « réformateur » convaincu, qui s'était révélé un fervent partisan de la suprématie des conciles sur l'autorité papale⁸⁹⁴. Pour d'autres, notamment Ferrajoli⁸⁹⁵, un homme animé surtout par des intérêts personnels, qui avait d'abord soutenu activement la politique française : il était en effet entré en relation avec Trivulce et Carvajal, deux personnages éminents de l'opposition à la politique de Jules II, mais lorsque la situation fut compromise il n'avait pas hésité à « revisiter » ses principes pour se rallier au gagnant. Quoiqu'il en soit, il nous faut reconnaître que Ferreri fut un homme combatif et passionné, prêt à lutter pour ses idéaux.

Les rares renseignements sur Ferreri nous sont fournis par Tiraboschi et Morsolin qui, au XIX^e siècle, avaient recensé ses œuvres et composé une première biographie moderne du prélat de Vicence. Il ressort de ces textes une fresque presque hagiographique et déformée par l'image que Ferreri désirait afficher de lui-même et léguer ainsi à la postérité. En particulier l'analyse que les historiens menèrent des œuvres de Ferreri nous présentent un homme dont la jeunesse était toute consacrée à la vie spirituelle et la maturité complètement vouée à l'action et à la politique.

Des essais monographiques postérieurs ont analysé cet ouvrage particulier qu'est le *Lugdunense Somnium* (= *L.S.*), le poème dédié à Léon X immédiatement après l'acte de soumission, texte singulier qui fera tout particulièrement l'objet de notre enquête. En revanche, la plupart des ouvrages littéraires de ce théologien, notamment les poèmes, demeurent peu répertoriés et quasi inconnus. C'est pourquoi nous devons tirer certaines informations essentielles de ces œuvres pour décrypter la personnalité de cet humaniste, en particulier d'un poème biographique sur la vie de Saint Bruno, parvenu dans un manuscrit conservé à la

894 LANDI 2001, p. 310 et sv. ; B. MORSOLIN, *Apologia del popolo Vicentino di Z. Ferreri*, Venezia 1895. E. STÖVE, *DBI*, Vol. 46, 1996, sv. « Zaccaria Ferreri ».

895 FERRAJOLI 1918, p. 91-104.

bibliothèque Estense de Modène. En menant cette analyse, il nous faudra veiller à démêler dans ce pauvre matériel biographique sa mise en scène dramatique et l'orchestration habile de sa propre existence. Il ressort en tout cas de ces données une vie extrêmement mouvementée, au service de la foi et de la religion.

A. Une vie mouvementée à l'ombre de deux conciles

Ferreri est né en 1479 à Vicence dans une famille aristocrate locale. Après avoir vécu toute sa vie dans la ville natale, le jeune Zaccaria accomplit ses études à Padoue, en se consacrant surtout à l'étude du droit canonique et des lettres classiques.

D'après Morsolin⁸⁹⁶, il était « très attiré par la vie solitaire » et par la conversation avec les moines, dévoilant un penchant précoce pour la réflexion spirituelle et la religion. Ainsi, à l'âge de quinze ans il décida de prendre les habits noirs et rentra dans le monastère bénédictin de la Congrégation de Mont Cassin de Sainte Justine à Padoue⁸⁹⁷. Le biographe nous donne un tableau presque holographique de ce jeune homme entièrement absorbé par les études et à la vie cénobitique, plutôt solitaire et amoureux de la règle des Cassinai⁸⁹⁸. Très jeune, il s'appliqua aux études humanistes, sans négliger les sciences religieuses. De ce tableau, il nous faut retenir son inclination particulière vers la lecture et la composition poétique à laquelle le jeune de Vicence s'adonna très précocement, et avec de bons résultats selon le jugement de ses contemporains. Néanmoins il ne fut pas à l'abri des animosités d'une faction opposée, guidée par Giovanni Cornaro et le moine Girolamo Bollani⁸⁹⁹, faite « d'abbés peu nombreux mais ignorants et ennemis des lettres », qui l'empêchèrent de prendre les ordres au monastère des Chartreux de Padoue, où l'ambition d'une règle cénobitique plus sévère l'attirait.

Il n'avait pas encore porté la cuculle des chartreux qu'il fut traîné de force dans son vieux monastère. La suite de son existence fut une succession d'événements rocambolesques.

896 MORSOLIN 1877, p. 50 et sv.

897 *Id.*, qui cite : FERRERI, *Votum, Elegia*, Mantuae 1509.

898 « L'amore, che lo prese per la regola dei Cassinesi, non ebbe confine. « In essa io fui istituito nelle discipline spirituali dal quindicesimo anno dell'età mia sino ad oltre il vigesimo quinto ; e quelle discipline mi s'immedesimarono così fin dalla più tenera consuetudine, che dovunque io mi volga, o mi trovi, non vorrò vivere altrimenti, che a norma delle istituzioni, che io ricevetti ».

899 MORSOLIN 1877, p. 23 ; 28 ; 39.

Ferreri fut persécuté par les moines de son ordre d'origine et dut endurer des difficultés nombreuses, d'ordre politique et personnel. C'est ainsi que en 1504 il fit appel au pape et, grâce à l'intervention de Jules II, put enfin sortir de la Congrégation de Sainte Justine pour se rendre à Rome autour de 1509.

Il se fit connaître et apprécier au sein des milieux curiaux, en vertu de ses connaissances et de ses talents littéraires dans la vie fourmillante des intellectuels de la capitale, où il obtint rapidement la consécration d'une jeunesse consacrée aux études, par l'obtention du doctorat en théologie et *in utroque iure*, et de la couronne poétique. Jules II l'admit à sa table et le fit prélat du Palais Sacré, et là, au cœur du gouvernement pontifical, le Vicentin put côtoyer des membres influents de la Curie, tels que les cardinaux Soderini, Grimani et Cornaro de Venise qui commencèrent à le protéger. Pour consolider sa position, le pape lui octroya l'abbaye de saint Benoît de Subasio, près d'Assise. Toutefois, malgré les sympathies de Jules II, Ferreri préféra la quiétude de la vie monastique à la vie curiale.

Sa popularité aurait pu le rapprocher de la mitre papale, mais de nouvelles vicissitudes familiales devaient le rappeler en Vénétie, plus précisément dans le monastère des chartreux de Padoue, où il se consacra, à croire son *Apologie* (imprimée à Borgo San Donnino en 1511)⁹⁰⁰, à des conversations spirituelles. De nombreuses congrégations lui offraient l'hospitalité, mais il demeura toujours fidèle aux bénédictins dont il porta la robe en 1508. Toutefois, il n'atteint pas la sérénité en raison de sa disposition, exigeante et passionnée, qui ne devait pas lui faciliter la tâche. L'amitié du moine Girolamo Zeno, chartreux du monastère de Padoue désireux d'entreprendre la carrière prélétaire, fut un obstacle et lui interdit l'accès à Venise. Nous avons eu des signes de contacts avec Pietro Contarini⁹⁰¹, mais il nous manque des informations précises quant à d'éventuels échanges avec le groupe réformateur qui était rassemblé autour d'Érasme, dans le couvent de Saint Michel à Venise ; ou à de possibles contacts avec le cercle de Murano animé par le même Contarini et le typographe Alde Manuce.

Son *Apologie* fait mention d'une conspiration à son égard : de nouvelles inimitiés s'étaient ajoutées aux anciennes. Dans une élégie, il déplore les souffrances qu'il endurait, abandonné par tous et malade, implorant Dieu de hâter la fin de ses jours. Une fois rétabli, il se décida à changer de lieu pour aller à Mantoue, où il fut chaleureusement accueilli par le Prieur Luc de Pavie. Mais, même dans ce nouveau contexte, les hostilités continuèrent, et, cette fois-ci, il fut obligé de quitter l'ordre.

900 MORSOLIN 1877, p. 55.

901 P. FRASSON, *DBI*, Vol. 28, 1983, sv. « Pietro Contarini ».

Dans une élégie où il imagine que Saint Bruno lui apparaît en songe, il décrit les vices et les erreurs de ceux qui l'avaient empêché de rester dans l'ordre des Bénédictins.

Toujours énergiquement opposé à Venise dans ses actions, il avait appuyé la ligue de Cambrai, grande opération de diplomatie internationale de Jules II. Sur cette question, il composa un poème, une longue élégie, *Sur l'effondrement futur de la Vénétie, aux Vénètes* (= *De ruina Veneti futura proxima ad Venetos elegia*), qui porte la date de 1508, dans laquelle Ferreri se lance dans une diatribe contre la République vénitienne, en stigmatisant les fautes de sa politique et en prédisant sa chute. Il est intéressant de remarquer que le poème, d'un style prophétique, est imprégné de lieux bibliques et classiques et anticipe le poème qu'il dédiera à Léon X. Comme pour le *Somnium*, l'auteur soutient une composition antérieure à la date effective de la rédaction : il imagine qu'il est rédigé le 17 novembre 1508, mais il est fort probable qu'il ait été écrit immédiatement après la bataille d'Agnadello, en 1509. A cette date, Venise fut dramatiquement défaite par la ligue de Cambrai, alliance réunissant les forces conjointes du pape et des armées Françaises, et ce n'était alors plus dangereux d'adresser une invective farouche à la ville qui avait causé sa ruine⁹⁰².

Nous remarquons également que dans ce texte Ferreri anticipe les lieux communs du débat réformateur, en soulignant les crimes dont la République se serait rendue coupable : Venise s'était opposée au clergé et avait insulté l'Église romaine, et avait même pillé églises et monastères. Elle s'était détachée de l'Église de Rome et avait usurpé aussi le droit d'élire les évêques. Pour cela, Ferreri « prophétisait » qu'elle tomberait, comme jadis Babylone, la Grèce, Rome et Carthage, par l'œuvre d'un pontife réformateur. Il justifiait ainsi l'action forte du pape et des souverains de France et d'Espagne.

C'est pourquoi, il devint impopulaire auprès des Vénitiens et fut obligé de repartir à la cour de Bologne. Dans ce nouvel endroit, il se consacra à la production littéraire, entièrement centrée sur l'apologie de ses actions contre ses nombreux détracteurs. Il publia un volume contenant des écrits élaborés antérieurement, précédé par un poème en hexamètres narrant la fondation de la chartreuse de Grenoble par Saint Bruno. Morsolin observe qu'il ne s'agit pas d'un texte élégant par l'imitation des classiques, mais il présente pour autant « un style plus brusque et original »⁹⁰³.

902 Sur les guerres d'Italie et la bataille d'Agnadel, voir par exemple RUBELLO 2014, PELLEGRINI 2017.

903 MORSOLIN 1897, p. 46 : « Se tu non ti imbatti ad ogne piè sospinto in quegli emistichi virgiliani, così frequenti nel Sannazzaro, nel Vida e nel Bembo, dove si rivela anche a' men pratici, come non la frase al concetto, ma questo serve e si accomodi a quella ; ben puoi dire di ravvisarvi più limpida e trasparente, anche in mezzo a forme meno eleganti e meno pure, l'idea del poeta. Nel Ferreri tu senti il cristiano, che s'ispira unicamente alla religione e che, anche tratto dalla fretta, si adopera a far risaltare men presto le grazie della forma, che l'energia del pensiero ».

Ses intérêts religieux et historiques sont aussi visibles dans l'œuvre historique sur son ordre religieux, *Origines et descendants de l'ordre des Chartreux (Origo et series Carthusiensis Ordinis)*, dédiée opportunément à l'empereur Maximilien I, auquel il demandait de l'aide. A ce moment, son activité fébrile l'amena à la composition d'œuvres diverses, contenues dans le même volume, découvert par Tiraboschi. Le thème central de ces œuvres est une biographie personnelle et l'auto-défense de son auteur face aux critiques et détracteurs. En particulier, les deux premières élégies, retracent des moments charnières de sa vie.

Il nous semble remarquable que deux longues élégies composant le volume soient inspirées par son existence. La première (*Votum*) est un vœu adressé à saint Bruno, où Ferreri utilise le récit biographique pour exposer les difficultés qui avaient mouvementé les années de sa jeunesse, tout en les comparant aux histoires exemplaires tirées de la *Bible* et de l'histoire de l'Église. La deuxième est intéressante pour les parallèles qu'elle offre avec le *Somnium* : cette fois-ci, le Saint fondateur de l'ordre lui serait apparu en rêve et l'aurait conforté à endurer des tourments affreux à l'image des dures épreuves supportées par le Christ. Cela est le prétexte pour se laisser aller, encore une fois, à une description impitoyable des religieux de son époque et des chartreux italiens lorsqu'il esquisse « l'ignorance, la décadence et les vices, les mœurs dépravées et la lâcheté de ceux qui l'obligèrent à sortir de l'ordre »⁹⁰⁴.

Par ses mots et ses termes virulents, Ferreri rappelle la vigueur des traités pré-réformateurs de ses compatriotes Querini et Giustiniani⁹⁰⁵. Le véritable protagoniste est toujours lui-même qui, à l'instar du Christ et de Saint Bruno, ou d'autres martyrs de la foi, a dû expérimenter dans sa chair les souffrances infligées par les hommes d'une Église corrompue et immorale. La vie réelle devient *exemplum*, la biographie côtoie l'hagiographie. Ces motifs furent encore approfondis par une *Apologia* en prose contenue dans le volume, qui réitère les thèmes abordés poétiquement tout en proposant l'image idéalisée du clerc humaniste, et ainsi de lui-même.

Peu de temps après, nous le voyons abandonner la quiétude de la vie monastique pour reprendre l'action politique et se rallier activement aux Français⁹⁰⁶. Le changement radical de la politique papale, qui par la création de la Ligue sainte avait mélangé les cartes des alliances, fut probablement à l'origine de la désillusion de Ferreri face à Jules II et de son rapprochement avec la France. En 1510, Jules II, persuadé, après Agnadel, de la nécessité « de chasser les barbares », se réconcilia avec Venise, ce qui engendra un conflit de nature politico-ecclésiastique

904 MORSOLIN 1897, p. 47.

905 Pour les deux camaldules, voir *supra*, p. 11 ; 19 ; 35 ; 78 ; 99 ; 199 ; 200 ; 224 ; 229 ; 209 ; 247 ; 267 ; 346.

906 LANDI 2001, p. 310 et sv.

avec Louis XII, comme nous l'avons vu. Le rapprochement de la République fut sans doute à l'origine de l'éloignement de Ferreri du pape et de son progressif rapprochement avec la France. La production de ces années est entièrement caractérisée par un esprit pro-Français.

C'est à ce moment qu'il abandonna la quiétude de la vie monastique pour accompagner le général milanais Jean Jacques Trivulce en expédition, toujours animé par l'hostilité face à la « reine de la mer Adriatique » (*Regina Adriatici maris*). Il n'hésita pas à s'enflammer de joie lorsque les Français triomphèrent contre Venise en 1510, événement qu'il célébra par le poème « sur le triomphe des Français sur Venise » (*De Gallico in Venetos triumpho*). L'intérêt pour sa ville natale était toujours présent à son esprit lorsqu'il adressa à l'empereur Maximilien un appel pour qu'il vienne au secours de Vicence, dans le *De Vicentini populi ingenua fide Apologia*.

À Milan, il accomplit un nouveau passage de la vie contemplative à la vie active. Transféré dans la ville lombarde, il entra en relation avec les cardinaux qui visaient à se détacher des manœuvres de Jules II pour convoquer un Concile de réforme, mais qui furent aussitôt instrumentalisés par Louis XII. Dans la capitale lombarde, Ferreri, qui jouissait de la renommée de grand savant et de théoricien des conciles, tint des cours académiques de théologie en se faisant apprécier par les cardinaux rebelles, tel que Carvajal, qui venaient de se détacher de Léon X⁹⁰⁷.

Expert en droit canonique, le clerc démontra dans ces discours l'importance des conciles pour une réforme de l'Église qu'il est opportun de convoquer dans des situations d'extrême difficulté. D'après Morsolin, il était un personnage public qui « n'épargna pas les veilles et les fatigues qui illuminaient les fidèles sur la nécessité d'un concile ou pour en faciliter la convocation »⁹⁰⁸. Du point de vue théorique, il s'occupa de la rédaction et de la publication des actes du Concile de Constance et de Bâle : à propos du premier concile qui avait mis fin au schisme, il souligna les grands bénéfices pour toute la communauté. Il prépara ainsi du point de vue théorique, l'action diplomatique qui caractérisa les années suivantes.

Le virage de la politique du pape « guerrier », soudainement rallié à Venise, fit que Ferreri décida de se rallier à la faction française, qui prônait la tenue d'un concile schismatique. Nous avons vu que ce Concile, défini par ses adversaires comme *conciliabulum*, souffrit dès le début d'une position difficile et ne fut jamais reconnu comme apostolique.

Mais Zaccaria Ferreri y participa corps et âme, dans les actes publics et privés. Il devint chef des notaires, donc secrétaire en 1511, référendaire, grand maître, conservateur du registre

907 Pour la personnalité de Bernardino Lopez de Carvajal voir *supra*, p. 191-193.

908 MORSOLIN 1897, p. 45. LANDI 2001, p. 308 - 387.

et des bulles, abrégiateur apostolique et protonotaire : tous les documents passaient donc par ses mains. Il contribua à préparer le site de Pise pour la tenue de l'assemblée conciliaire, prêcha à plusieurs reprises, lit les évangiles. Comme il l'avait été dans les années de préparation, il fut le théoricien de pointe avec la publication de l'*Apologie* et des actes du Concile *Apologie du sacré et moderne Concile de Pise (Apologia sacri Pisani Concilii moderni)*, 27 septembre 1511 et *Avancements et progrès du Concile de Pise (Promotiones et progressus sacrosancti Pisani Concilii)*, documents qui sortirent de presse rapidement, propagande et défense de tous les arguments émis dans la bulle papale de Jules II qui incriminait les cardinaux schismatiques. Dans ces actes, il y a une lettre du 12 novembre adressée à l'empereur Maximilien de la part des Pères⁹⁰⁹. C'est un réquisitoire virulent contre Jules II et la décadence d'une l'Église en train de s'écrouler car dominée par l'injustice. Cette lettre justifie l'action réformatrice du Concile de Pise et adresse à l'empereur un appel énergique qui n'est pas sans rappeler plusieurs *loci* prophétiques.

Ses sermons furent aussi mémorables et empreints d'une volonté réformatrice : déjà lors de la session inaugurale du Concile, Ferreri fit le sermon programmatique inspiré par le passage de l'Évangile de Mathieu narrant le discours de la montagne (*Math. V, 6*) : « heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car Dieu exaucera leur désir ». Pour justifier le petit nombre des cardinaux participants, il utilisa le thème du livre de Daniel II, v. 35 : car ils étaient comme « la petite pierre qui brise la statue, et devient grande comme une montagne »⁹¹⁰. C'est un sermon qui eut un grand retentissement auprès des contemporains et il nous semble significatif que plusieurs comparèrent Ferreri à Savonarole.

Lors de la deuxième session du 7 novembre 1511, il prêcha en s'inspirant d'un passage évangélique (Jean III, 19), « la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises », insistant sur la nécessité de se réformer personnellement avant de se consacrer à la réforme de l'Église⁹¹¹. Il souligna les thèmes afférant aux théories conciliaires, le rachat de l'Église par Christ, et la légitimité des conciles.

909 FERRERI, *Apologia* 1511, f. 7r-8r. La lettre se termine par une *peroratio* passionnée qui invite l'empereur à saisir les armes immédiatement : f. 7r : *Assurge igitur Caesar optime, adesto, vigila ! Labitur ecclesia, opprimuntur boni, impii efferuntur, mergitur iusticia, colitur impietas, surgunt, in finumque recipiuntur infideles. Qui vero pro Ecclesia consilium capiunt, illique opemque et auxilium ferunt quasi hostes eiciuntur, opprimuntur, obruuntur. Age Caesar maxime, maiestatem tuam appellat ipsa cuius advocatum et protectorem te fecit omnipotens, Ecclesia videlicet Romana et universalis ! Tuum magna miserabilis voce auxilium rogitat. Coelsitudine tuam iunctis utrisque palmis supplex obsecrat, deprecatur, neve praecipitem agi patiaturobstatur. Hoc ipsum sancta quoque pisana synodus, quae illam repraesentat orat, quantisque potest praecipibus postulat.*

910 LANDI 2001, p. 317.

911 LANDI, *ibid.*

Les membres de cette assemblée, après avoir été excommuniés, furent obligés de se déplacer d'abord de Pise à Milan le 7 Décembre 1511. Selon Ferreri, ils furent accueillis par la population nombreuse en liesse, au son des trompettes et des cloches ; tandis que le tableau qui en était fait par l'ambassadeur florentin présentait juste quelques gentilshommes locaux mais aucun évêque⁹¹². Le discours de Ferreri ne devait pas être totalement tendancieux : Bibbiena écrivit au cardinal de Médicis le 17 décembre que les honneurs aux schismatiques furent imposés par les autorités françaises⁹¹³. L'assemblée conciliaire se déplaça ensuite à Vercelli et enfin à Lyon. Comme les autres cardinaux schismatiques, il fut excommunié et relevé de ses fonctions. Néanmoins, il prononça un violent réquisitoire contre Jules II lors de la VIII^e session du Concile, le 21 avril 1512, qui décrétait la destitution du pape « terrible ».

Et cela car Jules II :

« dans sa perversité, avait méprisé le concile et avait créé un très grand scandale dans l'Église, il avait excité le schisme, en persévérant dans son obstination et violant les décrets du sacré Concile (de Pise), il était l'ennemi de la paix et provoquait des guerres parmi les princes fidèles et semait la discorde auprès du peuple. Il s'était taché de crimes énormes et incorrigibles »⁹¹⁴.

Le 27 Juin 1512 l'abbé fit une entrée solennelle à Lyon, en accompagnant les Pères précédés de la Croix conciliaire, où ils furent accueillis par le peuple et le clergé au chant des hymnes⁹¹⁵. Un an après l'inauguration de l'assemblée conciliaire, nous retrouvons encore Ferreri en première ligne⁹¹⁶, résolu à continuer la bataille conciliaire : le premier novembre 1512 il célébra l'anniversaire de cette assemblée. A cette occasion, il tint un discours non résigné et imprégné des lieux prophétiques sur l'interprétation allégorique de l'*Apocalypse*, en comparant la tribu des élus qui se serrent devant le trône de l'Agneau et l'assemblée conciliaire, qui attirera à elle tous les peuples (*Apocalypse*, VII, 9)⁹¹⁷. D'après Minnich, il fit référence à

912 *Promotiones*, p. 104, LANDI 2001, p. 328.

913 LANDI 2001, p. 328 ; MONCALLERO 1953, p. 418-419.

914 *Apologia*, f. 12r.

915 RÉNAUDET 1922, p. 680 et sv.

916 Ferreri fit paraître le 23 août chez Jean Petit les *acta* du Concile (*Acta et decreta sacrosanta secundae generalis Pisanii Synodi prout per protonotarios et notarios summarie scripta reperiuntur*), parvenus jusqu'à nous dans une édition du 1612.

917 *Apoc.* VII, 9 : « Après cela, je vis une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer. C'étaient des gens de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue. Ils se tenaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de tuniques blanches et ils avaient à la main des branches de palmiers ». Voir MINNICH 1995, p. 69 et LANDI 2001, p. 360-361.

Gioacchino da Flore, l'abbé cistercien auteur des prophéties millénaristes, appelé par lui *Egregius propheta, ipse Abbas et prelibatus Abbas*⁹¹⁸. Il prédit l'avenir du Concile de Pise qui rassemblerait toutes les nations et les peuples, les Chrétiens aussi bien que les Musulmans dans la religion chrétienne⁹¹⁹.

Deux témoignages affirment que Carvajal fut probablement élu pape, sûrement des rumeurs qui réalisaient a posteriori la prophétie du *Pastor angelicus*. La résistance de Louis XII ne dura pas longtemps. Le 10 juillet fut célébrée la dixième session, à propos de laquelle les sources ne se prononcent pas. Le pape punit Florence qui avait appuyé les schismatiques et les Médicis furent remis au pouvoir le 14 septembre à Florence.

L'élection au trône pontifical de Jean de Médicis fut pour lui une source de grand espoir. La personnalité de Léon X, qui semblait incarner les attentes de toute une génération, avait ranimé l'espoir de Ferreri d'une rénovation de l'Église. L'un après l'autre les cardinaux schismatiques revinrent auprès du pape, et se dispersèrent en se ralliant de nouveau à l'autorité pontificale. Tous, mais pas Zaccaria Ferreri. En août 1512 il fit sortir des presses les *Actes* du concile qu'il avait rédigés. Suite à cette défaite et à la fin désastreuse du *conciliabulum* dont il avait été le plus fervent partisan, ainsi qu'à la rétractation des cardinaux Carvajal et Sanseverino⁹²⁰, Zaccaria Ferreri choisit de s'éloigner des schismatiques et résolut de faire la paix avec le pontife.

C'est ainsi que le 11 décembre 1513 il fit acte de repentance pour se rallier au pape et au concile de Latran V, en déclarant avoir agi toujours selon sa conscience. Il obtint l'absolution après s'être soumis à des pénitences canoniques. Le *Lugudunense Somnium (L.S.)* représente en termes poétiques cette « reconversion » par un acte de soumission et la rétractation de tous les éléments constitutifs du schisme : cela devait à la fois l'aider à retrouver une place au sein de la Curie et à contrer l'opposition des cercles ecclésiastiques qui avaient jusqu'à ce moment-là empêché son retour.

Cet acte de soumission lui valut le rétablissement dans ses dignités et la nomination comme membre de la *familia* papale, qui était l'institution de la Curie la plus proche du pape, constituée des laïcs et d'hommes d'Église, une extension de la Curie et de la société romaine selon John D'Amico. Après sa réhabilitation, la carrière de Ferreri se poursuivit sans entraves majeures : reconnaissant ses talents, Léon lui confia des tâches aussi bien diplomatiques que

918 MINNICH 1995, p. 69.

919 *Acta et decreta sacrosanta secundae generalis Pisani Synodi prout per protonotarios et notarios summarie scripta reperiuntur*, Paris 1612.

920 LANDI 2001, p. 369

religieuses comme le titre d'archevêque titulaire de Sébaste et évêque de Guardialfiera, la révision du bréviaire pour réformer le style des psaumes de l'Évangile. En qualité de prélat domestique, le pape lui attribua l'honneur de l'accompagner dans l'épineuse mission diplomatique à la rencontre de François I^{er} à Bologne en 1515. Lors de cet événement Léon X avait fait son entrée triomphale à Florence⁹²¹. Ferreri enregistrerait cet épisode dans une silve : *Le voyage du pontife Léon X (Itinerarium divi Leonis decimi pontificis max.)*, publiée à Rome en 1516 par les soins d'Étienne Guillery.

Selon des documents conservés à la Bibliothèque Vaticane, Ferreri participa aussi à la VIII^e session du concile de Latran auquel il s'était si farouchement opposé.

2) Le *Lugdunense Somnium* : le genre poétique

Le *Lugdunense somnium de divi Leonis X P. M. ad summum pontificatum divina promotione*, apparaît comme un ouvrage singulier par sa forme et son contenu théologique, qui reste encore étonnamment inexploré jusqu'à présent, mis à part quelques articles ou de brefs essais⁹²².

Long poème en hexamètres (1030 vers), presque un *libellum* composé à la demande du Pape en seulement trois jours, le *L.S.* met en scène les derniers événements vécus à Lyon par l'auteur et les derniers actes du *conciliabulum* de Pise. Bien qu'il n'ait pas éveillé suffisamment l'attention des chercheurs, il s'agit d'un texte intéressant par son auteur et par son contenu théologique complexe, puisqu'il est presque un instantané des tensions et des débats qui secouaient l'Église au début du XVI^e siècle. En premier lieu, cette œuvre s'inscrit dans l'actualité politique des premières années du pontificat de Léon X et trouve son origine dans la conviction religieuse profonde de son auteur, qui est prêt à faire acte de *retractatio*, c'est-à-dire à renoncer à ses principes, dans le seul but de permettre à la réforme de se réaliser. Il ne s'agit certes pas d'un ouvrage qui se distingue par l'élégance formelle et la précision du vers ; ni le style, ni la versification ne sont équilibrés ni dépourvus de fautes. Le contenu est souvent une

921 CISERI 1990, p. 15.

922 La première édition a été imprimée à Lyon par Nicolas de Benedictis en 1513, in-4° et réimprimée en 1893 par C. DEL BALZO. Voir *infra*, Annexe X, p. 482-516.

recomposition des *topoi* littéraires, provenant des traditions diverses, classiques et scripturales, maîtrisés parfaitement par leur auteur.

Le caractère abrupt du poème dérive des circonstances de composition : le *L.S.* n'a pas été composé dans l'aisance d'une oisiveté littéraire mais est né sous la pression des circonstances externes pendant le séjour forcé de Ferreri à Lyon. Dans cette ville, l'auteur prétend qu'il avait été retenu en captivité alors même qu'il avait demandé la possibilité de rentrer à Rome et ce, probablement, pour faire comprendre au nouveau pontife qu'il avait déjà de bonnes dispositions envers lui.

Dans ce poème l'auteur met en scène un rêve prophétique, une sorte de « voyage initiatique », dans l'outre-tombe, de l'auteur-personnage, lequel, confronté aux visions étranges qu'il aperçoit du Paradis, fait acte de repentir et abandonne définitivement l'idée de supériorité conciliaire. Le scénario initiatique et dantesque se rattache à la tradition médiévale et aux courants prophétiques tant diffusés dans cette première partie du siècle⁹²³. Le *L.S.* est un voyage initiatique dans l'au-delà de Ferreri : dans le cadre d'un rêve prophétique, l'abbé de Subasio, emporté dans les cieux du paradis ptolémaïque, rencontre le poète Dante Alighieri qui lui sert de guide, à la fois dans ce voyage dans l'au-delà, et dans la compréhension des images allégoriques qui lui apparaissent à intervalles réguliers, au moment du passage d'un ciel à l'autre. Ce dernier, à l'apparence d'un vieillard, lui annonce la fin des temps difficiles et des guerres par l'élection glorieuse d'un descendant des Médicis. Ce voyage ascensionnel à travers les planètes d'un Paradis imaginaire emmènera Ferreri vers une ascension initiatique, un parcours d'élévation qui se concrétisera par la condamnation de l'erreur conciliaire et par la reconnaissance du rôle central de la papauté dans la restauration de l'Église.

En s'inscrivant dans la tradition des rêves prophétiques, classique (le *Somnium Scipionis*) et médiévale (la *Divina Commedia*), et dans celle des voyages dans l'au-delà⁹²⁴, Ferreri multiplie les possibilités narratives : dans le monde onirique tout est possible, même un discours avec des âmes de défunts éminents, une confession imaginaire et le retour dans la capitale qui lui était encore refusé ! Le dédoublement de l'ego, qui est toujours inhérent à cet espace fictif, est partiellement accompli dans ce texte car l'auteur s'identifie pleinement avec le personnage-pèlerin. Cela met en valeur l'évolution de l'auteur, à la fois narrateur et personnage, dans un parcours qui se traduira par une prise de conscience et la démonstration de

923 Nous avons déjà étudié des œuvres poétiques traduisant le climat prophétique-apocalyptique de l'époque, dont les poèmes sur les monstres et les présages ; et nous avons constaté l'engouement auprès de cercles cultivés de la capitale et l'instrumentalisation politique qu'on en faisait, cfr. I, 3, p. 97 et sv. ; III, 4, p. 383 et sv.

924 CAROZZI 1994.

sa sincérité devant le public restreint de la Curie. De plus, narrateur interne et omniscient, Ferreri peut réaliser des incursions dans la plus atroce des réalités politiques et observer d'un point de vue privilégié la réalité romaine et les États italiens, une réalité qu'il avait expérimenté dans sa chair avant de retrouver la tranquillité auprès du pape Médicis.

Dans l'univers onirique où l'acquisition du savoir se produit par degrés successifs de conscience et de perfectionnement, entre doutes et hésitations, même la plus grande des erreurs, l'erreur schismatique, peut être transformée et défaite en un tour de vers. Donc Ferreri -auteur et Ferreri -pèlerin, séparés seulement par un décalage chronologique, le temps de l'exaltation du pontife, pourront célébrer dignement la gloire d'une *aurea aetas*, et ce, sous la protection bienveillante du plus grand des poètes. De ces modèles, Ferreri utilise toutes les possibilités offertes par l'expérience onirique :

« Il sogno è un luogo oscillante fra terra e cielo, tra le affezioni corporee e sensibili, che ne obnubilano la visione, e le aspirazioni dell'anima dischiusa a conoscere e migrare, a vedere chiaramente l'intelligibile »⁹²⁵.

Ferreri se rattache à une tradition codifiée du rêve prophétique qui remonte à l'oniologie de Macrobe et à l'Antiquité classique, reprise dans l'*Hypnerotomachia Poliphili* de Francesco Colonna, une œuvre singulière et mystérieuse, à l'interprétation complexe, qui narre l'initiation de Polyphile et le pèlerinage de son âme au-delà du corps, à la recherche du *purus amor*. Mino Gabriele dans la préface de cet ouvrage singulier souligne la puissance créatrice du rêve lorsqu'il affirme qu'il est comme :

« Un'architettura dell'anima che innalza e decora edifici, dipinge paesaggi e configura esseri viventi grazie all'immaginazione creatrice, prodigo strumento penumatico, intermediario che porge all'intelletto il musivo vocabolario dei sensi con le sue molteplici forme [...] In questo modo l'immaginazione elabora e coniuga le cifre sensibili disegnando gli altri mondi di cui l'anima diviene la mistica testimone oculare »⁹²⁶.

Comme nous l'avons vu en examinant les données biographiques, Ferreri n'était pas novice dans ce genre : il avait déjà exploité les possibilités multiples du rêve et de la vision onirique pendant sa jeunesse dans l'*Apologia*, des poèmes contenant une défense de l'auteur

925 M. GABRIELE 2010, p. IX.

926 *Ibid.* p. XIX.

contre ses détracteurs. A la différence des autres rêves dont il s'inspire, le *L.S.* est entièrement tourné vers le Paradis, et les personnages ne regardent la terre qu'au moment de l'élection au Vatican.

Mais, le *L.S.* est aussi une œuvre métaphysique, qui esquisse des éléments de la complexe architecture dantesque pour appuyer cette libération de l'erreur schismatique. Toutefois, il ne s'agit que d'une simple *retractatio*⁹²⁷. Les thèmes porteurs du *Somnium* montrent une analogie surprenante avec les traités qui réclamaient l'intervention réformatrice de la papauté. Si, d'un côté, le *L.S.* se rattache à l'engouement de l'époque pour les prophéties de l'avènement d'une palingénèse, il est aussi fondamentalement axé sur la conviction en la réforme de l'Église. La *renovatio ecclesiae*, la constatation de la condition actuelle de décadence de la communauté chrétienne, de la destruction apportée par les guerres, rapprochent par moments cette petite œuvre des pamphlets réformateurs.

On retrouve les questions dogmatiques qui avaient traversé la production théologique de l'auteur, les thèmes que celui-ci a répété dans ses prêches et exposé dans ses traités, repris en public et en privé à l'occasion de la bataille idéologique du Concile de Pise. L'importance des conciles en vue d'une réforme de l'Église est synthétisée et formulée poétiquement, bien qu'elle soit transformée pour valider la suprématie absolue du pontife, Léon X. Quand l'auteur s'éloigne de la tradition classique pour traiter d'une matière religieuse, il arrive à synthétiser des concepts théologiques importants par le biais de tournures heureuses et une certaine efficacité, en se servant d'un style parfois abrupt mais original et efficace.

Quant au genre, le *L.S.* constitue une silve⁹²⁸, c'est à dire une œuvre d'improvisation qui permet, par sa forme libre et mimétique, de s'adapter au flux de l'improvisation et d'accueillir une matière changeante comme celle de l'évolution personnelle de l'auteur et l'acte d'hommage au nouveau pontife. Les hexamètres parcourent docilement l'évolution de l'auteur jusqu'à son rapprochement avec Léon X. Les acteurs de cette mise en scène céleste, Ferreri, Dante et Léon X, se confrontent et échangent dans des sections plus diégétiques comparables à la *Divina Comedia*.

Presque tous les thèmes que nous avons rencontré d'une manière récurrente au cours de la présente thèse trouvent une singulière mise en scène dans ce poème improvisé les derniers jours du concile. Le *L. S.* est donc un *pastiche* d'éléments au confluent de traditions diverses : on y trouve des arguments théologiques, au moyen desquels le poète prend position dans le débat réformateur et invite le pape à se faire le guide de l'*Ecclesia universalis*. Ce texte offre

927 *Ibid.* ; ARISTOTE *De Somniis*, 459 l'état onirique relève de la *phantasia*, dont relève l'*ars imaginandi*.

928 Pour le genre voir *supra* I, p. 86, note 336 et sv.

un instantané d'une réalité historique bien précise : celle de l'entrelacement d'humanisme (*ars antiqua*) et de poésie chrétienne (*nova religio*) à l'aube de la Réforme protestante⁹²⁹.

a) La préface et les dédicaces

Nous allons focaliser notre attention sur les passages du *L.S.* qui reflètent le mieux les problématiques spirituelles et culturelles des premières années du pontificat de Léon X. Comme le biographe Morsolin l'avait déjà souligné, le *L.S.* était pourvu de deux dédicaces, l'une de l'éditeur et l'autre de l'auteur. La réalité politique de l'époque est visible dans la lettre préface de l'éditeur, Laelius di Brescia, adressée au cardinal Soderini, dédicataire de l'œuvre, lettre qui décrit les circonstances de sa publication⁹³⁰. Lélius écrit que, allant de Paris à Lyon, il tomba sur Zaccaria Ferreri : celui-ci n'arrivait pas à quitter Lyon en raison de l'opposition des évêques schismatiques. Lélius obtint de Ferreri une « Sylve (*Leonina CX*) » dédiée à Léon X et la publia une fois rentré à Rome. Ainsi, la silve fut imprimée le 19 septembre 1513, peu de mois après l'élection du pape.

Une dédicace de Ferreri au cardinal Francesco Soderini (1453-1524), frère du gonfalonier de Florence, Pier Soderini, précède le texte poétique. Celui-ci était un personnage fortement lié au Médicis et à Ferreri⁹³¹. Initié à la carrière ecclésiastique par le Magnifique, il devint influent dans la Curie et anima un cercle culturel dans sa demeure près de Place Navona. Ses sympathies pour la France et sa position de neutralité, il ne participa à aucun de deux conciles, lui attirèrent l'hostilité de Jules II qui pensa le guérir du « mal français » en le rappelant à Rome à plusieurs reprises⁹³² : il se résolut à retourner dans la capitale seulement

929 CHASTEL 1983, p. 7-32.

930 Annexe X/a-e, p. 451.

931 Sur la personnalité complexe de Francesco Soderini voir F. SALVESTRINI, *DBI*, Vol. 93, 2018 sv. « Francesco Soderini » ; P.C. CLARKE, *The Soderini and the Medici. Power and patronage in Fifteenth-century Florence*, Oxford 1991, p. 16-94; K. J.P. LOWE, *A Florentine prelate's real estate in Rome between 1480 and 1524: the residential and speculative property of cardinal F. S.*, in *Papers of the British School at Rome*, Rome 1991.

932 Les sources nous relatent qu'il gardait une certaine méfiance envers le pape puisque ce dernier « haïssait lui et son frère » (CAMBI, *Historiae*, II, 272 dans LANDI 2001, p. 329).

quand les armées suisses envahirent la Lombardie par ordre du pape en 1512⁹³³. Ensuite, il poursuivit une carrière curiale même après la fin de la Ligue de Cambrai, la création de la Ligue sainte et la restauration des Médicis. Il se rapprocha de Jean de Médicis en lui promettant un soutien pour le conclave en échange de la révocation de l'exil pour son frère et son neveu. Après s'être opposé au concile inauguré par Jules II, il joua un rôle influent dans l'élection de Léon X. En 1511 il devint cardinal évêque du diocèse de Vicence, ce qui consolida probablement sa relation avec Ferreri. Ce dernier a probablement rencontré le cardinal lors de son premier séjour à Rome en 1506 et s'adresse à lui, devenu très puissant, pour obtenir sa réadmission au sein de la Curie en appuyant sa cause auprès du pape. La dédicace à Francesco Soderini est donc un acte diplomatique important dans l'*incipit* du poème qui nous éclaire déjà sur la ligne que Ferreri poursuit dans le texte.

En guise de sceau, une lettre de Ferreri à Louis XII⁹³⁴, fut ajoutée à la fin du poème ; elle complète l'ouvrage en reprenant certains des thèmes centraux sous la forme d'un appel, adressé au roi de France, afin qu'il « sorte de son erreur » et restaure l'unité de l'Église en se soumettant au concile de Latran V, ainsi qu'à la volonté du nouveau Pontife.

b. Un *incipit* manifeste de la légitimité du pouvoir temporel

Dans la fiction narrative, le poète imagine qu'il s'était endormi pendant la captivité lyonnaise et avait commencé à rêver d'un voyage dans l'au-delà, qui lui permet d'apprendre l'élection d'un nouveau Pontife et lui insuffle le désir de faire acte de soumission. Du point de vue graphique, nous voyons une lettrine qui encadre la figure d'un moine dans un scriptorium tout en indiquant la lettre « s ». L'image stylisée représente le portrait de Ferreri, d'après la seule image iconographique qui nous soit parvenue dans le frontispice de son discours au roi Polonais (*Oratio legati apostolici habita Thorunij in Prussia : ad serenissimum Poloniae regem contra errores Fratris Martini Lutheri* 1524). À la marge droite, des scholies servent à élucider le contenu des passages successifs. Le poème débute avec une invocation à Francesco

933 LANDI 2001, p. 329.

934 *Ibid.*

Soderini⁹³⁵. Par des vers obscurs le poète nous donne la localisation précise de sa captivité, à Lyon, où la Saône et le Rhône mêlent leurs cours, enfermé sous un plafond fait « en quatre pans »⁹³⁶. Ce détail architectural précis sert à enrichir nos connaissances. En peu de mots, l'auteur esquisse ainsi les contours limités et suffocants d'une mansarde qui l'enferme en captivité. Cela contraste avec la vision de l'étendue céleste qui caractérise le rêve.

Les serviteurs qui le surveillaient dormaient en ronflant. C'est dans ce cadre, exprimé avec simplicité et fraîcheur, que Ferreri reconstruit la situation du rêve initiatique. Absorbé dans la lecture des entreprises de Constantin le Grand, le poète se laisse cueillir et bercer par un sommeil réparateur. Peut-être dans la phase du sommeil paradoxal, des images, que l'abbé-poète a lues dans le livre de Constantin le Grand, s'enchevêtrent dans son subconscient. L'Antiquité grecque et latine avait classifié l'expérience onirique : Macrobe dans le commentaire au *Songe de Scipion* de Cicéron⁹³⁷ cite Porphyre lorsqu'il affirme que :

« La vérité se tient cachée; cependant l'âme l'aperçoit quelquefois, lorsque le corps endormi lui laisse plus de liberté; quelquefois aussi elle fait de vains efforts pour la découvrir, et lors même qu'elle l'aperçoit, les rayons du flambeau de la déesse n'arrivent jamais nettement ni directement à ses yeux, mais seulement à travers le tissu du sombre voile dont s'enveloppe la nature »⁹³⁸.

Le poète voit défiler ainsi la prise du pouvoir après la mort du père de Constantin, la victoire sur Maxence et la victoire sur la lèpre grâce au baptême par le pape Sylvestre ; jusqu'à la donation par Constantin de Rome et de l'Empire d'Occident à l'évêque de Rome. L'Empire

935 FERRERI, *Oratio* 1524, 1-5. L'abbé évoque un autre poème (*Sylva* LXXIII) qui avait composé précédemment en l'honneur de Jean Jacques Trivulce (1441 - 1518) pour qu'il puisse plaider la cause des Vicentins auprès de l'empereur Maximilien d'Autriche. On remarque ici une trace de la technique compositrice de l'auteur qui procède par fragments textuels appliqués à de nouveaux contextes quoique similaires. Dans le *L. S.* comme dans le poème à Trivulce, il s'agit en effet d'un poème de circonstance adressé à un personnage pouvant influencer l'action d'un autre personnage dans un contexte historique compromis. Dans ce cadre, Soderini / Léon X équivalent à Trivulce / Léon X. Pour une biographie complète de Trivulce voir C. ROSMINI, *Dell'Istoria intorno alle militari imprese e alla vita di Jacopo Trivulzio detto il Magno*, 1815, Milan.

936 *L.S.*, 7-8 *Testudineo...lacunari* : l'adjectif *Testudineus* est utilisé pour la première fois chez Plaute en se référant à la démarche lente de la tortue, *Aul.* 49 *Testudineum istum tibi ego grandibo gradum*.

À partir des auteurs élégiaques, il est appliqué à des objets pour en indiquer la forme : PROPERCE, *Eleg.* IV, 6, 32. *Aut testudineae carmen inerme lyrae* ; TIBULLE, *Eleg.* III, 8, 22 *Et testudinea Phoebe superbe lyr* ; MARTIAL IX, 59, 9. *Et testudineum mensus quater hexaclinon / ingemuit citro non satis esse suo*. Sénèque l'applique par exemple au lit : *Epig.* XXXVII, 4 *Aut testudineo iacere lecto*.

937 Pour l'imitation du *Songe de Scipion* cfr. *supra*, p. 54-57 et Annexe I, p. 450.

938 MACROBE, *Commentarii in somnium Scipionis* (éd. M. NISARD), Paris 1845, I, 3, p. 16 ; à propos M. DEMAULES (« La classification des songes de Macrobe en moyen français : continuité, ruptures et déplacements », *Anabases*, 16, 2012, p. 31-46) affirme que « la fable du rêve est une voie d'accès au dévoilement de mystères sur l'immortalité de l'âme, que l'on ne peut approcher directement par le discours rationnel ».

est devenu chrétien sous Constantin, cela prépare donc l'adaptation des thèmes païens à un contenu chrétien et sert d'introduction à un poème qui doit affirmer le primat du pape et donc du spirituel sur l'empereur. L'évocation succincte des événements reconstruit rapidement les entreprises les plus significatives du premier empereur chrétien. Des images qui étaient connues de tous sont résumées par des annotations détachées en asyndète : 1) l'avènement au pouvoir de Constantin suite à la mort de son père ; 2) la conquête de Rome grâce à la Croix ; 3) le soin de la lèpre par le biais du baptême⁹³⁹ ; 4) la concession des terres occidentales, ainsi que du sceptre au pontife romain Sylvestre, le triple diadème, et les autres symboles de la royauté impériale⁹⁴⁰.

« celui qui, plongeant ses membres pieux dans le baptême salutaire, repoussa les cruelles contaminations de la lèpre éléphantiasis, et céda de si grandes fonctions au pontife Romain : l'Italie, toute l'étendue dont le soleil couchant s'empare, les soutiens de l'or, une immense gloire, les sceptres et les haches des Césars et la triple couronne sur une tête consacrée ; lui, qui choisit pour les faire siennes les demeures palatines et les terres de Byzance ».

Ferreri puise évidemment dans une version alternative de la *Vie de Constantin* d'Eusèbe de Césarée, les *Actes de Sylvestre*. Cet ouvrage composite, qui s'insère dans les conflits et les luttes théologiques du IV^e siècle, avait pour but de corriger la biographie de Constantin en repoussant les accusations d'un baptême tardif délivré par un évêque d'une orthodoxie douteuse. Dans le deuxième chapitre des *Actes*, la *Conversio Constantini*, il est raconté que Constantin, païen et persécuteur après sa victoire sur Maxence, avait été frappé par la lèpre⁹⁴¹. Les prêtres du Capitole (les *Pontifices Capitolii*), lui auraient alors suggéré de prendre un bain

939 L. S., 16 *dira elephantiasis pupulit contagia leprae* : la lèpre représente la maladie biblique par excellence puisqu'elle est considérée comme une punition divine dans l'*Ancien Testament* (*Lev.* 13, 1-14, 54 ; *Nm.* 12, 1-5) et le *Nouveau Testament* (*Mt* 8, 2 ; 26, 6 ; *Mc* 1, 40 ; 14, 3 ; *Lc* 4, 27 ; 17, 12). Les Chrétiens croyaient que le baptême pouvait guérir cette maladie. Ils sont contredits en cela par l'empereur Julien dans le *Contra Galileos* qui indique que le sacrement n'a pas cette force purificatrice : Giuliano Imperatore, *Discorso contro i Galilei*, tr. A. Rostagni, in *Giuliano l'apostata. Saggio critico con le operette politiche e satiriche tradotte e commentate*, éd. A. ROSTAGNI, F.LLI BOCCA, Torino 1920, I, 210, p. 15 : « Allora : il battesimo non guarisce, no, la lebbra, né la serpigine, né i porri, né la podagra, né la dissenteria, né l'idropisia, né il panericcio, nessuna infermità, grande o piccola, del corpo : guarirà gli adulterii e le rapine e tutti, in una parola, i vizi dell'anima ». Voir également F. ROBERT, « La rhétorique au service de la critique du christianisme dans le Contre les Galiléens de l'empereur Julien », *Revue d'études augustiniennes et patristiques*, 54, 2008, p. 221-256.

940 L.S., 17-20 : *Tantaque romuleo concessit munera patri / Ausoniam quicquidve cadens sol occupat : auri / fulcimenta decusque ingens sceptrataque securas / Caesareas.*

941 MARAVAL 2013, p. 220-221 ; M. AMERISE, *Il battesimo di Costantino il Grande. Storia di una scomoda eredità*, Stuttgart 2005, p. 39-50.

dans le sang de trois mille enfants mais l'empereur aurait refusé d'exécuter une tâche si cruelle, en réaction aux supplications des mères de Rome. Une autre méthode de guérison lui fut suggérée au cours de la nuit par une dite apparition des apôtres Pierre et Paul, à savoir, le baptême chrétien par l'évêque de Rome, qui entre-temps s'était réfugié sur le mont Soracte pour échapper à la persécution. Le pape baptisa Constantin qui guérit aussitôt de la lèpre. Ensuite, dans le palais du Latran, l'empereur lui accorda le privilège de devenir chef de toute la chrétienté (*privilegium ecclesiae Romanae contulit, ut in toto orbe romano sacerdotes ita hunc caput habeat sicut omnes iudices regem*), en lui offrant « le sceptre et les enseignes de César », symboles du pouvoir temporel⁹⁴².

Cette légende née au VIII^e siècle - la mention du baptême de l'Empereur par le pape Sylvestre est une légende du V^e siècle - fut reprise ensuite par la *Donation de Constantin*, (*Constitutum Constantini*), un document écrit au Moyen Âge pour soutenir le pouvoir temporel du pape. Ce texte raconte que l'empereur, étant redevable pour avoir été délivré de la lèpre, aurait concédé au pontife une pleine souveraineté sur Rome, l'Italie et l'Occident tout entier. Ce document, que même Dante avait rejeté, aurait en outre reconnu la supériorité du Pontife romain sur les patriarchats orientaux qui auraient fait don du palais du Latran, de Saint-Pierre de Rome et des insignes impériaux.

En ayant fait don de la partie occidentale de l'Empire, le premier empereur aurait établi sa capitale à Constantinople. De fait, l'authenticité de ce document, ainsi que les bases du pouvoir temporel du pape en Italie, avaient été contestés sur la base d'une analyse philologique, par l'humaniste Lorenzo Valla en 1440 dans sa *De falso credita et ementita Constantini donatione* et par Érasme. Selon Valla, la *Donation* était simplement un moyen pour consolider le pouvoir temporel de la papauté. Elle s'inscrivait dans l'actualité politique et religieuse de l'époque, les intérêts d'Alphonse de Naples contre le pape Eugène IV, mais surtout elle ne pouvait pas être authentique car le ministère apostolique du pape est essentiellement incompatible avec la domination politique, ce qui reviendrait à une négation des principes du christianisme. En effet, d'après l'humaniste, le Christ était mort pauvre : le pape, son représentant sur terre, ne devait donc pas posséder de richesses ni former des armées pour garantir le maintien de ce pouvoir temporel en Italie.

André Chastel a démontré que la réfutation de Valla ne fut publiée que vers la fin du XV^e siècle, mais le milieu romain résistait « instinctivement » à cette nouvelle démonstration, et s'est toujours opposé à la vérité continuant à diffuser des fables sur la tradition de la

942 MARAVAL 2013, p. 220-221.

*Donation*⁹⁴³. Celle-ci deviendra dans les mains des réformateurs allemands comme Hutten⁹⁴⁴ une machine de guerre contre la papauté, mais ne fit au début que déclencher un contre-mouvement de défense de l'orthodoxie catholique. Sur le plan figuratif cela a été magistralement évoqué dans les fresques qui décorent la salle de Constantin au Vatican, qui furent commencées durant le pontificat de Léon et achevées sous Clément VII par Sébastien del Piombo. Ces fresques, œuvre de l'école de Raphaël Sanzio, accompagnent visuellement la célébration de l'institution divine, en l'illustrant symboliquement⁹⁴⁵. Plus que les paroles, les images exaltent le rôle du pape Sylvestre I^{er} (avec les traits du cousin de Léon X) vis-à-vis de l'Empereur, et s'inscrivent dans l'actualité politique.

En particulier le *Baptême*, en se rattachant à la dernière partie de la *Légende dorée*⁹⁴⁶, présente la cérémonie se déroulant dans le Latran et renforce la légende des rapports supposés entre Sylvestre et Constantin. Dans cette image nous remarquons le vainqueur du Pont Milvius représenté en position respectueuse devant le Pontife qui le baptise solennellement. En continuité avec cette peinture, sur la paroi d'entrée, une autre fresque évoque la Donation de Rome par la reconstruction complexe d'un appareil figuratif typiquement romain : les édifices, l'encadrement énergique des colonnes. Dans la scène de la *Donation*, une inscription peinte sur la colonne de droite affiche et légitime, peu avant la défaite de Constantin, le thème de la suprématie papale (*Ecclesiae dos a Constantino tributa*).

Ces images servent de manifeste et de didascalie pour un pouvoir qui allait rapidement s'écrouler sous les coups d'un nouvel Empereur, qui allait envoyer contre l'Église romaine ses troupes. « Au Vatican, les rapports supposés de Constantin et de Sylvestre sont l'illustration symbolique d'une institution divine, impossible à contester. Elle confirme le don de Rome au pape et la supériorité de son évêque sur l'Empereur »⁹⁴⁷.

Egidio da Viterbo, qui croyait en la succession cyclique du temps, avait aussi réfuté la théorie de la suprématie terrestre de l'Église fondée sur les richesses. Selon ce dernier, sa décadence avait commencé à partir de la huitième époque, lorsque Constantin y avait introduit les richesses. Par ailleurs, les camaldules insistaient dans le *Libellus* sur le fait que le pape

943 CHASTEL 1984, p. 82-83.

944 Voir *supra* I, p. 155 ; 191.

945 *Ibid.*

946 Ouvrage en latin sur la vie des saints et des martyrs chrétiens rédigée entre 1261 et 1266 par le dominicain Jacques de Voragine, archevêque de Gênes.

947 CHASTEL 1984, p. 88.

devrait s'occuper du soin des âmes de tous les fidèles et au lieu de viser à la conquête des nouvelles contrées⁹⁴⁸.

Le même Ferreri soutiendra par la suite, dans son traité sur la réforme de l'Église présenté au pape Adrien VI, que le chrétien ne peut pas avoir une demeure permanente sur terre⁹⁴⁹.

Cependant, à cette occasion, en 1513, la situation ne permettait pas à Ferreri d'exprimer ses convictions profondes : il fallait formuler un acte de soumission total et complet devant le nouveau pape-roi et lui attribuer toute autorité et responsabilité dans la réforme. Et pour cela, les arguments de cette position devaient être bien choisis. De cette manière, en évoquant la *Donation de Constantin* au début de son poème, Ferreri entend prendre une position forte dans le débat récent, auquel lui-même avait participé dans le parti adverse, pour magnifier le rôle et la responsabilité du nouveau pape dans le gouvernement de toute la chrétienté. Pour cela il institue un efficace parallèle entre lui-même et le premier empereur chrétien. Les formules du *L.S.* visent à faire ressortir et immortaliser la dignité suprême de l'institution, par-delà les titulaires qui l'incarnent.

Donc, ces vers initiaux relatent le primat du spirituel grâce à la donation « de l'Italie, des richesses et du pouvoir temporel, et de la mitre »⁹⁵⁰. Cette allusion sert à réaffirmer la légitimité du pouvoir temporel de l'Église, dérivant directement du premier empereur chrétien⁹⁵¹. Elle confirme le don de Rome au Pape et la supériorité de son évêque sur l'Empereur. En outre, en s'appuyant sur le récit de la conversion de Constantin, Ferreri glisse implicitement une allusion à lui-même qui, par cette œuvre, s'était converti en abandonnant l'idée de la conviction de la primauté des conciles sur la Papauté et espérait se rallier au concile de Latran V. Son guide également, Dante Alighieri, est évoqué et opportunément anticipé par contraste : dans le ciel de Jupiter, le très grand poète avouera à Ferreri qu'il fut obligé de se purifier dans le Purgatoire avant d'être admis au Paradis et cela pour avoir soutenu que l'*imperium* de César sur terre était indépendant de l'autorité papale !

948 *Annales camaldulenses*, vol. IX, col. 619 : « *Ex hac vero, Beatissime pater, suppuratione ea exoritur summa, tuae scilicet amplitudinis munus esse, si Christi vestigia imitari, eiusque beneplacitis in hac ab eo tibi tradita potestate inhaerere volueris, non civitates, et castra terrena huius Ecclesiae potestati subiicere ; sed tuis manibus Christo Domino puros commissarum tibi ovium animos offerre, ut illa citius perficiatur Ecclesia, quae in coelis vivis, aeternisque construitur ex lapidibus. Cum itaque summi pontificis cura, minima quidem circa terreni imperii dilatationem, maximam vero circa humanarum omnium creaturarum salute versanda sit : iam alta sublimis mentis tuae consideratione te prospexisse credimus, universam hanc omnium in terris degentium multitudinem, cui tu et praeesse, et non minus prodesse debes, ex diversa, multiplicique hominum varietate constare...».*

949 FERRERI, (*De reformatione suasoria*), dans le chapitre *De moderanda temporali ecclesiae ditione*, 1522 ; PRODI 1982, p. 46-47.

950 Voir *infra*, p. 478.

951 *Ibid.*

Après cette attaque fortement idéologique Ferreri interrompt la lecture de la vie de Constantin pour décrire sa captivité à Lyon⁹⁵². Il est tard et un grand calme s’empare de la cellule où il est enfermé avec des serviteurs ivres qui s’endorment en ronflant. Tout ce passage semble évoquer un moment fondamental de l’*Énéide*, lorsque le banquet offert par Didon aux Troyens se termine et que le calme s’empare de la scène⁹⁵³. On y retrouve l’image apaisée de la quiétude et de la nuit après la fête, le vin et les lumières.

Ensuite, le poète commence la description de son voyage onirique dans les cieux. En s’endormant, il ressent une sensation de torpeur qui est résumée rapidement par des éléments naturels : le protagoniste se retrouve ainsi à flotter, nageant légèrement dans l’air et un mouvement ascensionnel l’entraîne en le faisant glisser dans une région de froids perpétuels ; puis il se rafraîchit de rosées légères. Il traverse également une zone obscure, prison de ténèbres persistantes. Comme dans le *Songe de Scipion* de Cicéron et l’*Hypnerotomachia Polyphili*⁹⁵⁴, une fois libérée de la prison corporelle l’âme peut enfin accéder à son propre lieu éthéré, où l’imagination ouverte devient le témoin d’autres mondes⁹⁵⁵.

C. Le ciel de Mars : miroir de l’actualité politique.

Une annotation chronologique, qui fait allusion au mois de Mars, date de l’élection glorieuse de Léon, sert à esquisser son premier contact avec le monde céleste. Des souvenirs de Dante et des morceaux tirés des auteurs classiques servent à décrire en peu de mots l’étrange sensation du contact avec un au-delà céleste fait de ténèbres, description que seul l’univers onirique peut réaliser. Suit l’ascension vers les cieux, phénomène qui se produit sans efforts dans ce monde de rêves⁹⁵⁶. Chaque planète est invoquée dans la puissance de sa divinité correspondante, presque dématérialisée, et synthétisée par cet attribut et les vertus qui la

952 Voir Annexe X, p. 488.

953 VIRGILE, *Én.* II, 124-137.

954 GABRIELE 2010, p. XIX.

955 STINGER 1985, p. 253-254

956 Comme dans la *Comedia*, l’ascension dans les sphères célestes n’est pas un mouvement physique mais une perception visuelle ou sonore qui alerte Dante. Dans le *L.S.* c’est une musique céleste qui arrive aux oreilles de Ferreri et qui est capable d’arrêter le temps.

rendaient célèbre dans la mythologie. Chaque invocation traduit le passage de l'auteur-personnage vers une autre planète. La structure de ce Paradis est inspirée du système scolastique ptolémaïque et dantesque.

A l'instar de Dante dans le Paradis, Ferreri accomplit un mouvement d'ascension qui élève le protagoniste de la Lune vers le haut, en passant par Mercure, Vénus et le Soleil. A la différence du voyage ascensionnel du Paradis dantesque⁹⁵⁷, l'ascension de Ferreri s'arrêtera au ciel de Jupiter : les trois cieux restants seront contemplés depuis une longue distance. L'abbé Vicentin ne souhaitait pas parvenir à l'Empyrée, la contemplation de Dieu : il désirait juste régler ses comptes, terrestres, avec Léon X, dans un face à face idéal. L'affrontement théologique se passe entièrement sur terre.

Les premières planètes du Paradis dantesque, la Lune, Mercure⁹⁵⁸, Vénus et le Soleil, sont transfigurées dans le *L.S.* en une invocation des puissances respectives de ces divinités. Ainsi, elles en ressortent presque dématérialisées en l'essence de leurs attributs. La description laisse alors la place aux épithètes du langage de la prière. Par exemple la Lune est une zone où les éléments naturels se donnent rendez-vous : les vents et les foudres se disputent entre eux, la couleur blanche des grêles et des neiges remplit les nuages et colorent les sommets des montagnes. Les vapeurs provenant de la terre profonde se transforment en comètes aptes à prédire l'avenir. Ferreri traverse indemne le ciel de la Lune, un feu qui ne brûle pas (vv. 49-52).

Le vocabulaire est complexe, souvent obscur, résultat d'un entrelacement de lieux de mémoire poétique classiques, vétérotestamentaires et dantesques, que nous examinerons en détail dans le commentaire interlinéaire du poème. Dans cette ascension initiatique le passage

957 *L.S.*, 49-52 : Ferreri puise sa conception cosmologique dans le système aristotélicien et géocentrique de Ptolémée, qui était celui de Dante dans la *Commedia*. Selon cette vision presque unanimement admise jusqu'à la Renaissance, le cosmos était divisé entre un monde céleste, composé d'éléments sphériques parfaits, et un monde sublunaire, inachevé et périssable. D'après Aristote (*Metereologia*), les comètes ne seraient rien d'autre que des phénomènes atmosphériques, des exhalations de la sphère de l'air qui remonte dans la sphère du feu, réchauffées et brûlées par les mouvements d'air chaud qui se rencontrent dans cette région. Cette théorie est partagée aussi par MANILE, *Astron.* I, 815. Notre auteur joint aussi à cette théorie une valeur symbolique aux phénomènes atmosphériques, celle d'annoncer, de prédire et de représenter les diverses formes du destin. Par exemple, dans l'*Énéide*, Rutulus apparaît terrible, tel une comète signe de malheur.

958 *L.S.*, 63- 91, p. 490 : le poète décrit le passage dans le ciel de Mercure. Il met en valeur la personnalité de Mercure parmi les autres divinités allégoriques. Au lieu d'une description de la sphère, la présence du dieu païen est signifiée par la puissance et l'ardeur de l'éloquence. Ferreri organise sa prière en sélectionnant ce trait de caractère et en cumulant des couples des vers successifs qui évoquent des savants dans lesquels Mercure a pu se manifester. Dans cette liste d'hommes de lettres célèbres, le détail rare et précieux se marie aux éléments plus connus : celui-ci était dans l'Antiquité une divinité ambiguë, qui excellait dans le maniement des métaux et dans les pratiques alchimiques. Pour le dieu Mercure cfr. *supra*, p. 129 et sv. Dans le *L.S.* : (vv. 68-80, Annexe X/c, p. 490) Mercure insuffle une force d'éloquence telle qu'il est capable de se déplacer les pierres et d'amoinrir les âmes humaines ; (vv. 73-74) cette force inspire la poésie et permet à Apollon de s'exprimer par un doux chant grâce au don de la lyre ; (vv. 73-74) la littérature toute entière, prose et poésie, est inspirée par lui. Suit alors un catalogue des personnages célèbres qui ont été inspirés par ce dieu : Sappho (vv. 76-77), Orphée (vv. 78-79), Virgile (vv. 79-80), Démosthène (vv. 81-82), Aristote (vv. 84-85) et Platon (vv. 86-87).

à la planète Mars représente un virage soudain et violent vers l'actualité politique. Le poète s'inscrit pour donner sa voix à la brutalité des guerres qui affligeaient l'Italie à son époque. Le spectacle affreux de cette planète constitue une incursion dans le présent pour condamner les atrocités des guerres qui avaient déchiré l'Italie. Le passage est intéressant du point de vue thématique et de la langue. Ferreri s'est perdu et n'arrive pas à donner un sens aux visions qu'il aperçoit. L'étonnement et l'effroi qui le saisissent rappellent les lieux infinis de l'*Enfer* dantesque, et se multiplie les associations entre les personnages de Ferreri et de Dante.

Et puis l'horreur se profile devant ses yeux : un épouvantable scénario, prélude de mort et de désolation. Les images les plus sombres de l'apocalyptique savonarolienne et les invectives des pré-réformateurs resurgissent dans des vers puissants d'effroi (vv. 120 - 131) :

« Je sors de la maison du dieu de Thymbrée et je me dirige vers les demeures sanglantes de Mars, longtemps accablées par la ruine. Là je vis des flammes sanglantes et des visages menaçants et des armes qui annoncent pour bientôt pour les Chrétiens des morts variées, et des places fortes et des villes partout remplies de dépouilles et des cadavres, des champs souillés de sang, et des eaux où stagnent de vastes mares de sang pourpre, comme à Cannes ou parmi les champs du Trasimène ou près des eaux de la Trébie à Plaisance après la bataille entre les descendants d'Énée et les Tyriens. Il me sembla que retentissaient à mes oreilles les cris sinistres des mères qui pleurent leurs enfants morts ».

La scansion métrique accentue le drame : l'accent placé sur le mot *Christigenum*, en enjambement et allitération ainsi que la succession des trois dactyles et un spondée avec l'adjectif *caesisque* accélèrent le rythme. Les trois élisions consécutives sont comme une vision panoramique qui parcourt d'en haut l'horreur et le spectacle désolant de la destruction sur terre, pour lui contemporaine, et dont on sent toute l'actualité⁹⁵⁹.

Le vers 125 (*plena cadaveribus, maculatos sanguine campos*) souligne en deux temps la destruction que les guerres ont amenée en Italie : il est coupé en deux par la césure, comme si le poète déplaçait son regard d'abord sur les villes remplies de cadavres, ensuite sur les champs aspergés de sang. Le vocabulaire est évidemment un patchwork des termes empruntés à la *Pharsale* de Lucain⁹⁶⁰, et rappelle l'expressionnisme sanglant de cette œuvre.

959 *S.L.*, 120-131 = Annexe X/c, p. 491.

960 Par ex. LUCAIN, *Phars.* VI, 170 *cadavera plenis*. Voir *infra L.S.*, 120-130 = Annexe X/c, p. 491.

Des représentations violentes ne manquent pas de caractériser la littérature contemporaine. Le souvenir des conflits sanglants récents est bien présent à l'esprit de tous : la bataille de Ravenne, qui s'est déroulée une année avant, où les Français s'étaient confrontés à une contre-offensive de la Sainte-Ligue, hantait particulièrement les esprits. Le poème du poète-médecin Girolamo Fracastoro, s'ouvrait par la fresque effroyable des malheurs du temps⁹⁶¹. Dans l'*Oratio* poignante, évoquée précédemment, que Jean-François Pic de la Mirandole avait adressée à Léon X pour qu'il prenne l'initiative de la réforme, les humains sont sourds aux signes divins. L'image des cadavres de milliers d'hommes morts à la guerre est malheureusement impuissante à rappeler les bénéfices infinis que le genre humain a reçu de Dieu. Car le Christ n'a pas offert son sang pour que les hommes s'amuse « au milieu de plumes »⁹⁶².

Confronté à cette vision, dans la stupeur et l'indignation devant le spectacle de Mars, Ferreri exprime une dénonciation acharnée de la ruine que l'Italie de son temps traverse. Or, le « thème » de la ruine de l'Italie est un constat des contemporains et se trouve bien présent dans les sermons de Savonarole⁹⁶³.

Il déplore l'assouplissement des mœurs face aux peuples ennemis. Les défaites des princes italiens ne résultent pas d'un retournement de la Fortune mais de leur *ignavia*, terme qui désigne en latin la lâcheté, soit le pire péché d'un militaire. Le courage ancien, la *virtu militare* selon les mots de Machiavel, qui permettait aux Italiens de s'opposer aux États étrangers, s'est transformée en peur : la force propre aux peuples italiens a laissé la place à une indolence efféminée (*foemineum genus*). Cette opposition entre passé et présent, entre l'Italie de jadis et celle contemporaine de l'auteur, ainsi que l'opposition à l'utilisation des armées mercenaires et auxiliaires, étaient des thèmes communs de l'Antiquité gréco-romaine, du Moyen Âge, puis de l'Humanisme, et constituera un « axe structurant » de la pensée politique de Machiavel. Celui-ci le développera tout particulièrement dans l'*Art de la guerre* (1521) aussi bien que dans *Le Prince*, qui paraîtra à Florence en 1532, dans les *Discours sur la première décade de Tite Live* (1519) et dans les *Histoires florentines* (1525). A propos des armées mercenaires, il affirmera dans *Le Prince* XII, 31 que les mercenaires :

961 FRACASTORO J., *La Syphilis ou le mal français*, J. Vons (éd.), Paris, 2011.

962 VASOLI 1998, p. 250 cite Jean François Pic, *Oratio*, f. liiir.

963 WEINSTEIN 1973 ; AAVV. *Savonarole, Enjeux, débats, questions*, Paris, 1997.

« Ils veulent certes être vos soldats pendant que vous ne faites pas la guerre, mais quand vient celle-ci, ils veulent ou fuir ou s'en aller »⁹⁶⁴ !

Pour Machiavel, le péché des princes italiens de l'époque des guerres d'Italie consiste à avoir sous-estimé l'importance de la possession des « armées proprement italiennes » et le rôle déterminant de l'infanterie, ce qui aurait causé des invasions répétées et l'humiliation du peuple italien. Dans le VII^e livre de l'*Art de la guerre*, traité qui sera publié en 1521, la comparaison introduite par Fabrizio Colonna, *alter ego* de Machiavel, n'était pas entre Italiens et étrangers mais entre ses contemporains italiens et les Romains : le degré de civilisation atteint par les premiers dans l'oisiveté (*otium*) était également le signe d'une « décadence intellectuelle », masquée sous l'apparence de la splendeur artistique et des commerces. Dans le chapitre final du *Prince*, Machiavel exhortera les Médicis à se mettre à la tête d'un mouvement de liberté nationale contre la domination étrangère en Italie⁹⁶⁵.

Ferreri, après avoir donné une analyse précise de la cause principale de la ruine des États italiens par sa vision enflammée des vastes étendues de Mars, nous offre une interprétation morale de cette vision : ce sont l'avidité des princes et leur cupidité (*effraena cupido*) qui ont rompu l'équilibre préexistant en créant la discorde et la désunion (*impatiens discordia*). Ici l'on voit la reprise de l'un des leitmotifs réformateurs. C'est l'un des arguments que les réformateurs vénitiens Querini et Giustiniani ont exposé dans le V^e chapitre de leur *Libellus* : l'un des maux principaux qui affligent l'Église romaine est la *libido dominandi* de certains princes⁹⁶⁶. Pour Pic, la fureur obscène de la *libido* était l'un de plus grands maux de l'Église qu'il fallait freiner, de même qu'il fallait éliminer tout luxe de la société chrétienne⁹⁶⁷.

La situation de *discrimen* est résumée par la *iunctura, funeste malum* : les agents, les causes des maux terribles qui tourmentent l'Italie, sont l'*impatiens discordia* et l'*effrena cupido vindictae* (v. 165- 166). Le langage de la prière dans l'invocation (*supplicatio*) finale aux dieux (vv. 175- 176) accroît cette sensation d'urgence du rétablissement de la paix. Les peuple d'Italie ont suffisamment enduré de peines. Le *climax* des termes indiquant une catastrophe, la

964 « Vogliono bene essere tua soldati mentre che tu non fai guerra ; ma, come la guerra viene, o fuggirsi o andarsene », MACHIAVEL, *Le Prince*, Traduit de l'italien, préfacé et annoté par G. LUCIANI, Gallimard, 1995, Paris.
965 MACHIAVEL, *Prince*, XXVI : *Exhortatio ad capessendam Italiam in libertatemque a barbaris vindicanda*, p. 312-325.

966 *Libellus* AC 670 ; ALBERIGO 2004, p. 354.

967 Jean François PIC, *Oratio de reformandis moribus*, c. I iii v.

similitude classique du navire en proie à des vents contraires, reproduisent l'image d'un peuple à la déroute qui a besoin d'un juste timonier.

Après ce spectacle désolant, qui transforme Rome, la ville divine, en Babylone, royaume de mort et de crainte, le ton de la narration s'apprête à changer. Ferreri prépare ainsi la prophétie divine – l'avènement du Pontife angélique – par bien des effets de suspens : des visions symboliques et des allégories, dont la signification lui est encore inconnue, soulignent la gradualité et la progression du perfectionnement cognitif de notre auteur. C'est justement à ce moment, dans le ciel de Mars, après la vision affreuse des guerres qui ont ensanglanté l'Italie, que Ferreri aperçoit des visions allégoriques qu'il va interpréter.

d. Les figures allégoriques et l'apparition de Dante

Cinq nymphes apparaissent à Ferreri (vv. 179 – 193). Cette figure n'est pas une nouveauté : il nous suffit de penser au *Songe de Poliphile* (*l'Hypnerotomachia*) où, de la même manière, cinq nymphes préfigurant les cinq sens, guident *Poliphile* vers un chemin de perfectionnement et de purification de ses perceptions sensibles, représenté par les bains et le palais de la reine⁹⁶⁸. Nous pensons également à la symbolique complexe de la *Primavera* de Sandro Botticelli⁹⁶⁹ où les figures allégoriques offrent un message composite de perfectionnement néoplatonicien, que nous avons déjà rencontré dans l'ode de Zanobi Acciaiuoli⁹⁷⁰.

Plongé dans ces tristes pensées, Ferreri, personnage qui n'arrive pas à donner un sens à ces visions, représente une image du dépaysement du pèlerin dont la source est manifestement dantesque. L'apparition mystérieuse, que le protagoniste n'arrive pas à déchiffrer tout d'abord, crée une tension chez le destinataire du poème. Ferreri auteur voile la situation politique contemporaine sous une allégorie expressive et picturale, « comme la vérité sous un beau mensonge » (Dante, *Convivio*)⁹⁷¹. Ferreri -personnage ne comprendra pas le message

968 Voir Francesco COLONNA, *Hypnerotomachia Poliphili*, 2010, Torino, p. 139.

969 Pour une analyse de l'oeuvre voir : A. WARBURG, *Botticelli*, 2003, 2016, Abscondita, Miniature, Milano 2016.

970 Voir *supra*, p. 232 et sv.

971 Dante dans le *Convivio* I, 1 explique la narration littérale et allégorique : « Dico che, sì come nel primo capitolo è narrato, questa sposizione conviene essere littarale e allegorica [...] L'altro si chiama allegorico e questo è quello che si nasconde sotto 'l manto di queste favole, ed è una veritade ascosa sotto bella menzogna : sì come quando dice Ovidio che Orfeo facea con la cetera mansuete le fiere, e li arbori e le pietre a sé muovere; che vuoi dire c[ome

symbolique jusqu'à ce que Dante apparaisse sur son chemin et lui permette de déchiffrer le message symbolique. Ainsi, dans la fiction littéraire, l'abbé parcourt son initiation jusqu'au discernement de l'unité de l'Église romaine, thème central de la silve, qui en sort ainsi renforcé.

Et voilà que, à ce moment de son voyage, Ferreri rencontre le très grand poète Dante Alighieri, qui vient à son secours pour répondre aux interrogations suscitées par l'ensemble des symboles rencontrés lors du voyage initiatique⁹⁷². Présenté sous les traits d'un vieillard, noblement paré selon l'iconographie dantesque traditionnelle, Dante annonce à Ferreri la fin des temps difficiles, ainsi que celle des guerres intestines, grâce à l'élection glorieuse d'un descendant des Médicis :

« Sans délai, un vieillard venait de la pente ensoleillée : il avait l'apparence d'un héros, un visage d'une très grande beauté, une prestance éthérée et une apparence divine. Son vêtement était de lin : il portait une ceinture d'or autour des reins. Un riche collier de pierres entourait son cou, un manteau rouge sur la tunique nouée : une grande barbe blanche sur le menton. Le laurier du Pénée, mélangé au nard ceignait son front de neige ; une escarboucle d'aspect brillant scintillait à sa main »⁹⁷³.

Afin d'esquisser en peu de traits l'image de Dante, le poète sélectionne des éléments distinctifs tirés de l'iconographie dantesque, qui était à son époque fortement idéalisée, et les enrichit par le biais des attributs traditionnels de l'iconographie du vieux philosophe⁹⁷⁴, en l'agrémentant d'éléments tirés des biographies classiques. Le poète se distingue immédiatement par une apparence divine. Il est somptueusement habillé et pourvu des attributs qui indiquent sagesse et clairvoyance dans les représentations traditionnelles du *vates* (la blancheur de la barbe, le laurier qui entoure les temples, le manteau rouge, etc.)⁹⁷⁵. Boccaccio, qui a pu le

lo savio uomo con lo strumento de la sua voce faccia mansuescere e umiliare li crudeli cuori, e faccia muovere a la sua voluntade coloro che non hanno vita di scienza e d'arte; e coloro che non hanno vita ragionevole alcuna sono quasi come pietre ».

972 *L.S.*, 198- 201.

973 *L.S.*, 199- 251.

974 A. M. FRANCINI CIARANFI, *Enciclopedia Dantesca*, 1970 : BOCCACCIO, *Trattatello* I, 5 : « Fu adunche questo nostro poeta di mediocre statura e poi che alla matura età fu pervenuto, andò alquanto curvetto ; e il suo andare grave e mansueto ; d'onestissimi panni sempre vestito. Il suo volto fu lungo, e 'l naso aquilino ; e gli occhi anzi grossi che piccoli, le mascelle grandi ; e dal labbro disotto era quello di sopra avanzato ; e il colore era bruno ; e i capelli e la barba spessi, neri e crespi. Sempre in faccia malinconico e pensoso ».

975 vv. 199-256 : *Splendor, et aetherius decor, ac coelestis imago : / Byssina erat caafis : circum zona aurea renes. / Circum colla ibat gemmis ditissima torques, / praecintasque super vestes hyacinthina palla : / plurima canicies mento : peneia laurus / stringebat niveam permixto bacchare frontem : stellabatque manu nitido*

connaître personnellement, et nous a légué la seule description physique qui nous est parvenue, rapportait que le poète était : « sempre d'onestissimi panni vestito (*Trattatello in laude de Dante*)⁹⁷⁶», une description qui vise à souligner, plus que son apparence physique, la moralité sans faille du poète, laquelle se révèle aussi dans sa façon de s'habiller.

L'apostrophe de Ferreri à Dante, de matrice classique, évoque la pratique de la poésie de la part de son auteur aussi bien que l'exercice de la foi (*divum minister*) et l'application aux études théologiques (*chartis divinis*). Ces termes semblent renvoyer à un débat qui fut très animé au sein de l'Église et des poètes chrétiens au début du XVI^e siècle : est-ce qu'il est possible pour un poète chrétien de pratiquer les lettres et la foi au moyen d'une culture héritée des auteurs anciens ? Dans quelle mesure peut-on conjuguer *ars antiqua* et *nova religio* ?⁹⁷⁷ L'auteur semble prendre une position claire, la silve étant adressée à Léon X, le pape humaniste par excellence, dont le palais était habitué aux formes les plus raffinées de la poésie latine. Ferreri ne refuse pas l'idée que la poésie et la philosophie doivent tirer leur exemple des Anciens, dans la mesure où les sciences anciennes se font promotrices des idées fondamentales de *renovatio* des mœurs⁹⁷⁸.

Malgré ces éléments distinctifs, la fiction narrative de Ferreri ne reconnaît pas de prime abord l'illustre poète. C'est la technique de « l'identification retardée », un expédient narratif structurant de la *Comedia*, qui souligne dramatiquement la personnalité des âmes rencontrées dans l'outre-tombe à plusieurs reprises dans le grand poème. Ainsi, Ferreri introduit le thème qui pour lui était central, celui de l'unité de la foi sous l'égide de l'Église romaine, en exploitant une forme allégorique, élément structurant de la littérature et de la pensée médiévale. A l'instar

carbunculus ore. Au v. 200 *Splendor, et aetherius decor ac coelestis imago* : par une triple association de noms abstraits, en climax ascendant F. désigne son guide. *Splendor*, lié par la racine des verbes à la vue et au regard, est un substantif surtout poétique, plus fréquent dans la poésie post-augustéenne. Il caractérise la luminosité des métaux précieux, de l'or opposée au *nitor* des pierres chez OVIDE, *Fast.* V, 366, ou de l'argent chez Horace, *Sat.* I, 4, 28. Au-delà de cette marque « visuelle », le terme désigne l'excellence morale et la dignité d'un individu qui se distingue pour ses qualités physiques et morales et le caractère spécifique et remarquable de l'aristocratie sénatoriale, souvent employé chez Cicéron, par ex. *De Or.* I, 45, 200 *summorum hominum splendor* ; Cfr. par ex. SIDOINE, *Epist.* II, 5 *o splendor generis, decus mariti* = « l'honneur de ta race, la gloire de ton époux » (éloge funéraire de *Philomatia*). *CLE* 1356 *d[ecus splendorque parentum]*. Les auteurs humanistes combinèrent souvent les deux termes. *Aetherius decor* : = source, Claud. *Hon.* III cos. 175 *O decus aetherium* = *Hon.* VI cos. 168 ; Pontano, *Uran.* I, 537 *decus...decus aetheris* ; MANTOV. *Parth.* I, 2, 731 *decusque aetheriae frontis*. *Aetherius* : concerne le ciel, en particulier le ciel supérieur : *Verg. Aen.* I, 546 *vescu aura aetheria*. *Coelestis imago* : la clausule est topique à partir de PAULIN DE NOLE, *Carm.* XXVIII, 322 ; XXXI, 65 ; *Drac. Laud. Dei* I, 338 ; II, 250.

976 BOCCACCIO, *Trattatello in laude de Dante*, I, 5, in *Il Trattatello in laude di Dante*, in L. AZZETTA - A. MAZZUCCHI, « Boccaccio editore e interprete di Dante », *Atti del Convegno Internazionale organizzato dal Centro Pio Rajna* (Roma 28-30 ottobre 2013), Roma, Salerno Editrice, p. 41-72.

977 Vedi *infra*, III, p. 303 et sv.

978 Voir Josse BADE, dans l'introduction de *de suorum temporum calamitatibus* de Battista SPAGNOLI, 1499, f. 2r-v.

de Virgile dans la *Divina Comedia*, Dante détiendra par la suite un rôle central dans l'éclaircissement et l'interprétation des allégories et des symboles rencontrés⁹⁷⁹.

Le poète florentin se présente solennellement au fil de son discours prophétique. Dans cette présentation, l'abbé de Vicence crée un raccourci succinct de la biographie dantesque qui devait circuler sous forme de vulgate. Il nous offre une caractérisation de Dante très intéressante qui montre en peu de vers la confluence d'éléments provenant des traditions diverses de sa biographie. L'Alighieri présente son origine Toscane. Il fait référence à la rédaction de la *Divina Comedia* et de la *Monarchia*⁹⁸⁰ et donc à l'expérience tourmentée de l'exil⁹⁸¹. Il évoque également un séjour en France⁹⁸² et des réflexions métaphysiques et théologiques qui l'auraient occupé dans la capitale des Sénons.

Pourquoi Ferreri avait-il choisit Dante Alighieri ? A l'instar du poète Florentin, Ferreri accomplit un voyage initiatique. Comme son prédécesseur il est *vates*, l'intermédiaire des vérités fondamentales qu'il doit interpréter et transmettre à la communauté chrétienne pour qu'elle se purifie. Ferreri s'identifiait certes à l'amour pour les études⁹⁸³ et à la connaissance encyclopédique de l'illustre poète Florentin. Il se reflétait en lui dans les vicissitudes douloureuses de l'exil suite aux guerres fratricides, mais probablement aussi pour l'inquiétude existentielle qui les caractérisait tous les deux. Comme son prédécesseur, Ferreri avait enseigné et débattu des questions de physique et de métaphysique, et il s'était battu pour ses idées.

En outre, dans le *L.S.*, Dante remplit le rôle de guide comparable à celui de Virgile dans la *Commedia*, ce qui équivaut à conférer la consécration poétique à Ferreri par l'intermédiaire du plus grand des poètes. Et encore, l'origine de l'illustre poète sert à créer un trait d'union fort avec Florence, ville natale de Jean de Médicis et siège élu par les prophéties pour représenter une Jérusalem céleste sur terre. En effet, dans la prédication de Savonarola Florence était la cité élue de Dieu. Plus encore que « pour ses authentiques vertus et qualités », elle était le centre vital, « le cœur pulsant » de l'Italie, duquel le souffle prophétique pouvait se répandre⁹⁸⁴. La capitale toscane était aussi un centre débordant de gens pleins d'esprit, le Florentin possédant particulièrement ce *sangue et ingegno*⁹⁸⁵. En incarnant Florence, ville natale du pape qu'on

979 Pour l'allégorie dantesque voir CH. S. SINGLETON, *La poesia della Divina Commedia*, Bologna, 1978, p. 119-125.

980 *L.S.*, 286 = Annexe X/c, p. 496 = *scripsi ego de superis rebus* ; MORSOLIN 1893, p. 1441.

981 *L.S.*, 274 = Annexe X/c, *ibid.* *pluribus erravi terris peregrinus, et hospes.*

982 *L.S.*, 279 *regna peragravi Senonum* = Annexe X/c, *ibid.*

983 *L.S.*, 305 *qui studiis tantis coeleste cacumen adisti* = Annexe X/c, *ibid.*

984 WEINSTEIN 1973, p.177-178.

985 WEINSTEIN *ibid.*

entend célébrer, le *L.S.* manifeste au pontife le vœu qu'il devienne le guide du monde chrétien, parallèlement aux invocations qui provenaient de partout.

De plus, la grande ville Toscane, qui a été le siège d'un âge d'or sous Laurent de Médicis est ainsi prête à passer le témoin de la réforme à Rome, par l'intermédiaire d'un Médicis, Léon X. En mettant en scène Dante, Ferreri prépare dignement « la prophétie » *a posteriori* du fils du Magnifique. De la même manière que notre auteur, Dante avait également cru que Rome avait été appelée par Dieu à une suprématie unique, en qualité de dominatrice du monde, au sommet de l'Église, capitale des Romains et des chrétiens, symbole de la fraternité ancienne et de communion de tous les fidèles dans le Paradis. Dans le *Purgatoire*, l'Alighieri avait chanté l'âge d'or d'un impérialisme chrétien à réaliser dans l'œcoumène.

Toutefois, à la différence de Ferreri, Dante avait soutenu la stricte séparation entre les sphères temporelle et spirituelle, et une nette suprématie de l'Empire. Ferreri qui, au contraire, se lance dans l'exaltation de la nouvelle figure du pape-roi, imagine que le poète Florentin a été puni pour son erreur et obligé de subir une peine avant d'être admis dans la gloire du Paradis.

Ainsi, la présence du « très grand » poète est un prélude aux images qui apparaissent dans la suite du poème et sert à conférer autorité et crédibilité à la louange⁹⁸⁶. L'explication de Dante permettra à l'abbé de Vicence de comprendre le sens des allégories du ciel de Mars, aussi bien que la nécessité que l'Église romaine retrouve son unité sous un chef unique et incontestable. Cela donnera également le prétexte pour exprimer une condamnation forte des guerres intestines parmi les princes chrétiens. Donc, Dante, à l'instar de Virgile dans la *Commedia*, garde la valeur d'un personnage historique et non d'une abstraction allégorique⁹⁸⁷.

L'imitation de la structure et l'implantation générale de la *Comedia* dans le *L.S.* sert à instaurer un parallèle fort avec le grand poète florentin, renforcé par l'imitation de la structure narrative de la prophétie et les héritages de la littérature médiévale, tels que les allégories et le symbolisme répété. Tout d'abord, sous la forme d'une prophétie, avant d'élucider les images allégoriques et sans dévoiler encore son identité, le poète florentin prend la parole et rassure Ferreri qui était en proie au découragement et cédait à la panique, en l'invitant à abandonner toute crainte⁹⁸⁸. L'avènement d'un âge de bonheur s'approche et coïncide avec la venue d'un Pasteur Angélique, anticipée par les anciennes prophéties. La mort et la désolation apportées

986 Pour l'utilisation de la figure de Dante par les savonaroliens voir SH. ROUSH, « Dante as Piagnone Prophet : Girolamo Benivieni's *Cantico in laude di Dante* 1506, *Renaissance Quarterly*, Vol. 55, n.1, 2002, p. 49-80.

987 *L.S.*, 199-200 = Annexe X/c, p. 494 ; TILL DAVIS 1957, p. 124

988 *L.S.*, 215-219 = Annexe X/c, *ibid.*

par Mars, selon Dante, ne sont que la juste punition « des mauvaises actions des habitants de la terre ».

e. L'avènement d'un Pasteur Angélique : la restauration de la *Pax romana*

Une fois Ferreri rassuré, la prophétie dantesque commence dans un volet panégyrique et inspiré. L'illustre poète italien, *alias* Virgile fait revivre le mythe nostalgique d'une *aurea aetas*, en le colorant d'une dense imagerie biblique et chrétienne. La reprise du mythe connu ne se réduit pas à une évocation, statique et cristallisée, des vers virgiliens de la IV^e *Bucolique*, ni à la répétition de l'exégèse chrétienne des mêmes vers. Le poète déploie le motif de l'*aurea aetas* tout au long du discours dantesque, en l'inscrivant entièrement dans le thème de la *renovatio ecclesiae*. Ainsi, l'illustration des vertus communément attribués à Léon X, scholies ajoutées à la droite du texte, serpente et rythme les paroles prophétiques de Dante, en facilitant le déroulement du panégyrique. Bien qu'elles soient une reprise des paroles classiques, elles prennent une valeur supplémentaire quand le grand poète évoque l'origine florentine de Léon X, le nouveau *Pastor angelicus*.

La première allusion à Léon X sous les traits d'un *papa florentinus* apparaît tout au début du discours dantesque. Jérôme Savonarole attribuait un rôle privilégié à Florence : selon ses prédictions, elle allait endurer une longue captivité dont elle se serait relevée grâce à l'aide d'un Pasteur Angélique. Florence était la ville prédestinée à devenir la nouvelle Jérusalem sainte et pacifique sur terre⁹⁸⁹ :

« Je dois revenir dans l'Église de Florence pour y bâtir mon Temple. Jérusalem sera à nouveau visitée et la perversité de Rome réprouvée »⁹⁹⁰.

989 WEINSTEIN (1973, p. 42) écrit que « Florence était une créature vivante dont Dieu avait modelé le destin ». KEIFEL (2017, p. 191) ajoute que « Laurent le Magnifique et Savonarole se rejoignent pour faire de Florence, à la fin du XV^e la principale protagoniste de l'instrumentalisation de ce mythe ».

990 SAVONAROLA, *Prediche italiane ai Fiorentini*, vol. II, p. 270-272, cité par WEINSTEIN 1973, p. 175-176.

Le salut vient du haut vers le bas : c'est Dieu qui offre un remède salutaire à l'humanité souffrante. En vertu de Sa clémence il envoie sur terre, contre tous ces fléaux, « une étoile ardente, un astre bienveillant pour éliminer la colère des cieux sur la terre »⁹⁹¹. Dante annonce ainsi la mort de Jules II (effective en février 1513), puis l'apparition d'une « étoile bienveillante » qui éliminera la colère et apaisera la terre toute entière. Ensuite, l'annonce « prophétique » se profile plus nettement quand le vieillard « prédit » que Jules II, « étant avancé en âge, avait déjà migré de son corps malade » et que lui succédera un Pontife « d'une extraordinaire intégrité morale »⁹⁹². Le choix revient aux humains quand il affirme que les cieux choisiront parmi tous les mortels un seul homme irréprochable, qui « stabilisera » le monde. Ainsi, il illustre les actes dont se glorifiera le nouveau pape.

Ce *summus Pontifex* : 1) pacifiera durablement les terres latines ; 2) réalisera l'unité des vœux, en unissant les peuples et les princes en une amitié éternelle⁹⁹³ ; 3) libérera le peuple italique du joug étranger en apportant à nouveau l'indépendance et la liberté. C'est une première formulation du mythe de l'âge d'or qui apparaît recousu par un ensemble de *loci* poétiques⁹⁹⁴.

« La paix longtemps souhaitée s'affermira dans le monde entier, nulle part ne résonneront les trompettes stridentes ou les armes. La Concorde au doux visage applaudira partout, les épieux de Mars seront réduits à devenir des faux qui coupent l'herbe, et les paysans retourneront les champs délaissés avec les épées recourbées, et le voyageur chargé d'argent cheminera en toute sécurité ».

991 *L.S.*, 220-225 = Annexe X/c, p. 494.

992 *L.S.*, 229 = Annexe X/c, *ibid.*

993 *L.S.*, 233-235 = Annexe X/c, *ibid.*

994 *L. S.*, 246-254 : Annexe X/c, p. 494 : *Quando serena redit lux et tranquilla quiescunt / aequora, fixa manent, et multo tempore durant ; / sic longos gemitus sequitur diuturna voluptas. / Pax optata diu toto firmabitur orbe : nullibi stridentes litui, non arma sonabunt : / omnibus applaudet dulci concordia vultu : Martia in herbisecas redigentur spicula falces : / et fodient segnes incurvis ensibus agros / ruricolae, tutusque ibit gravis aere viator. Litui* sont « les trompettes » qui annoncent la bataille. *Strideo* est verbe essentiellement poétique, il est présent déjà chez ENNIUS pour évoquer le son des armes : *Ap. Prisc. P. (Ann. 364 Vahl.) striderat hasta*. Pour la forme au participe présent cfr. VIRGILE, *Én.*, V, 502 *stridentia sagitta* ; IX, 586 *stridentem fundam*. Le substantif est appliqué aux trompettes chez LUCAIN, *Phars.*, I, 237 *stridor lituum clangorque tubarum* et chez SENEQUE, *Thyeste*, v. 575 : *iam minae saevi cecidere ferri, / iam silet murmur grave classicorum, / iam tacet stridor strepentis : alta pax urbi revocata laetae est*, « désormais ont disparu les menaces du fer cruel, désormais est silencieux le sinistre grondement des sonneries de trompettes, désormais se tait le barrissement de la trompette retentissante : une paix profonde a été à la ville joyeuse », où la réminiscence est particulièrement adaptée car s'applique à la disparition du fracas de la trompette dans le contexte d'une « ville rassérénée » (il s'agit de Mycènes). Il se peut que *stridentes litui* du *L.S.* soit un mixte de *stridor litui* de Lucain (chez qui on est dans l'évocation réaliste d'un combat réellement en cours) et de *stridor litui strepentis* de Sénèque (les horreurs auxquelles on échappe dorénavant). Ici, aussi, il y aurait dans le *L.S.* une certaine originalité dans l'exploitation de la donnée antique : l'humaniste suggérerait le passage d'une époque d'horreur (à cause de la réminiscence de Lucain) à une époque dont l'horreur a été chassée (à cause de la réminiscence de Sénèque).

Après des conflits si exténuants, les terres jouiront enfin d'une paix stable et durable, « calme » comme l'eau de la mer après une violente tempête, selon une image récurrente de l'épopée⁹⁹⁵. Dans ce rêve de palingénèse, les rumeurs assourdissantes des batailles et des trompettes guerrières, se transforment en images de paix. Les instruments de mort se changent, par une image biblique tirée d'Isaïe, en outils de travail agricole⁹⁹⁶. L'image biblique, *Martia in herbisecis redigentur spicula falces*, « les épis de Mars seront réduits à devenir des faux qui coupent l'herbe » semble formulée par un réagencement original des lieux classiques⁹⁹⁷ et apparaît également chez Battista Spagnoli⁹⁹⁸. La référence aux « terres inactives », c'est-à-dire, ici, « qui n'ont à faire aucun effort pour produire », vient de chez Virgile⁹⁹⁹.

La crainte et l'appréhension constante dans lesquelles le peuple d'Italie demeurait, se convertissent en une sécurité permanente, évoquée par l'image du voyageur qui se déplace sans risques dans des contrées dépourvues de dangers, une image classique et scripturale, dérivée à la fois de Juvénal et de Boèce. De fait, Juvénal, *Satire X*, 20-22, écrit : *nocte iter ingressus gladium contumque timebis...* ; *cantabit vacuus coram latrone viator*, « entreprenant un voyage de nuit, tu redouteras l'épée et l'épieu... ; le voyageur sans bagage chantera à la barbe du brigand ». L'idée est qu'il est dangereux de se promener avec un portefeuille trop bien garni, tandis que le pauvre, lui, ne risque rien même s'il fait de mauvaises rencontres.

Elle est reprise, dans une perspective morale, par Boèce à la fin d'un développement sur la richesse, laquelle ne fait pas le bonheur et qui peut même faire le malheur : *tu igitur, qui nunc contum gladiumque sollicitus pertimescis, si vitae huius callem vacuus viator intrasses, coram latrone cantares*, « toi donc, qui, en ce moment, redoutes l'épieu et l'épée, si tu avais pris le chemin de cette vie en voyageur sans bagage, tu chanterais à la barbe du brigand » (*Consolation 2, pr. 5, 34*). Ferreri retourne complètement l'idée dans le *L.S.* dans l'expression comme dans la signification, puisqu'il ne s'agit plus chez lui d'un voyageur qui, le portefeuille vide, ne risque rien à passer parmi les brigands, mais tout au contraire d'un voyageur « lourd d'argent » (*gravis aere*) qui marche « en toute sécurité » (*tutus*) dans une époque où la paix est revenue

995 Par ex. HOMÈRE, *Od.* XII, 465 et sv.

996 A. T. *Is.* II, 4 b *conflabunt gladios suos in vomeres et lanceas suas in falces ; non levabit gens contra gentem gladium nec exercebuntur ultra ad proelium.*

997 Les deux termes sont agencés chez JUVÉNAL XIII, 79 : *et Martis frameam et Cirrhaei spicula vatis.*

998 *Parth.* I, 3, 6-7 *Nudus in herbisecam redigebat Martia falcem / arma faber : segnes fodiebant ensibus agros.*

999 VIRGILE, *Georg.* I, 71 : *et segnem patiere situ durescere campum*, « tu laisseras la plaine inactive reprendre viguer dans l'abandon ».

grâce à Léon X (*tutusque ibit gravis aere viator*). L'utilisation des sources les renouvelle complètement. Le renversement de l'image est utilisé pour l'éloge d'un personnage politique à travers la célébration d'une époque rendue à la paix, tandis que c'est à tout un chacun que s'adressait la parabole antique délivrée sur un fond de circonstances inquiétantes. Dans les textes antiques, c'est le voyageur sans argent qui avait de la chance ; en 1513, c'est celui qui en a beaucoup.

Pour esquisser son image d'un âge d'or, Ferreri s'inspire de la prophétie biblique tout en exploitant un élément de la rhétorique classique de la propagande augustéenne par l'intermédiaire de Boèce. Comme dans d'autres exemples, l'*auctoritas* de Boèce¹⁰⁰⁰ fournit les mots pour marier harmonieusement un sujet classique et biblique.

Ces vers sont imprégnés du désir ardent de paix et d'une concorde durable parmi les peuples. L'insistance sur cette condition idéale de sérénité nouvellement acquise nous permet de lire en filigrane l'insécurité permanente et la désunion dans laquelle demeurait l'Italie à l'époque. Le thème de la paix est chargé de sens pour la Renaissance romaine et traverse souvent la production littéraire, comme Charles Stinger¹⁰⁰¹ et Massimo Rospocher¹⁰⁰² l'ont bien souligné corollaire incontournable du mythe de l'*aurea aetas*. Il peut sous-entendre des valeurs spirituelles aussi bien que civiles et politiques. D'après le premier, le concept de paix signifie littéralement la cessation des guerres et en particulier des conflits externes qui avaient continuellement ensanglanté l'Italie après l'invasion française de 1494. Mais elle symbolise également la fin des conflits internes qui avaient déchiré la communauté chrétienne et que Ferreri avait dramatiquement vécus. Par ailleurs, *Pax* et *concordia* sont deux leitmotivs de la propagande des premières années du pontificat médicéen et sous-entendent, avec une nuance messianique, le rôle providentiel joué par l'Église romaine dans l'histoire humaine¹⁰⁰³. Le concept de la paix contient aussi une nuance métaphysique. *Pax* correspond en effet à l'harmonie qui reflète à la fois : l'ordre providentiel de la création ; la paix qui existe entre le Père, le Fils et le Saint Esprit ; et la *concordantia* qui demeure parmi les sphères célestes¹⁰⁰⁴, autant de thèmes amplement traités dans la *Comedia*. Ancré profondément dans la tradition occidentale bien avant Érasme¹⁰⁰⁵, qui l'a choisi comme motif central de son œuvre, le thème

1000 Pour l'imitation de Boèce chez les poètes à la cour pontificale voir *supra*, p. 72-73 ; 91-93.

1001 ROSPOCHER p. 134.135.

1002 STINGER 1985, p. 300 et sv.

1003 ROSPOCHER 2008, p. 134.135.

1004 O' MALLEY 1968, p. 129-132.

1005 Pour Érasme voir *supra*, p. 12 ; 40 ; 115 ; 155 ; 193.

de la *pax* et de la *concordia*¹⁰⁰⁶ universelle prend dans le *L.S.* une connotation théologique forte. Et il s'applique aussi à l'actualité historique car les effets des guerres et du schisme de l'Église récents étaient encore présents dans l'imaginaire collectif. Donc, intrinsèquement lié au mythe de l'âge d'or, le thème de la *pax* devient le mot clé emblématique du programme politique de Léon X, qui visait à maintenir un contrôle territorial fort sur les dominations de l'État pontifical. Commun à la propagande médicéenne et à l'image du pape pacificateur, après les années du belliqueux Jules II, il fut l'un des axes centraux de la propagande pontificale.

L'image ne traverse pas seulement la littérature de l'époque léonine mais imprègne aussi l'iconographie, les objets de la vie quotidienne et les manifestations publiques. Il revient comme un refrain dans l'*Optimus Pastor* d'Heinrich Isaac, le chant triomphal visant à célébrer la nouvelle autorité temporelle acquise par le souverain pontife devant l'Empereur Maximilien I¹⁰⁰⁷. Une monnaie est même frappée pour Léon X, portant d'un côté l'effigie du pape Médicis et de l'autre Christ entouré par les apôtres avec l'inscription : *pacem meam do vobis*¹⁰⁰⁸.

Ainsi, l'imagerie traditionnelle classique est christianisée et se marie aux motifs évangéliques de l'entente et de l'amitié universelle entre les peuples. De cette manière, des thèmes conventionnels prennent une forme programmatique lorsqu'ils sont insérés dans le discours de Dante et encadrés dans la prophétie sur l'avènement d'un Pasteur Angélique.

La lecture du thème de la paix chez Ferreri est politique et réformatrice. Déjà au début de la prophétie, Dante affirmait que les temps heureux seront possible seulement quand l'*Optimus Pastor* envoyé du ciel chasserait « le joug » et « la tyrannie » du peuple étranger. Les termes rapportés à Léon X¹⁰⁰⁹ et à la mythologie médicéenne par les poètes panégyristes dans les années des guerres fratricides sont prêts à devenir les refrains réactualisés d'un âge d'or à la dimension universelle. Comme le Christ qui avait ramené l'harmonie de l'univers, perdue avec le schisme, et avait rassemblé tous les hommes (Jean XII, 32), ainsi le nouveau Pasteur, dont l'identité demeure encore anonyme, conciliera tous les peuples de la terre dans une entente universelle.

Par des agencements successifs et des sections thématiques liées entre elles, le thème de l'âge d'or maintient une nature prophétique lorsqu'il se marie à l'annonce de l'avènement d'un

1006 La « concordia » est l'un des mots-clés de la restauration imposée par Octavien, l'autre élément du binôme qui, avec *pax*, permet d'assimiler Léon X au premier empereur romain, qui comme lui était un *pacator orbis*. Voir *supra*, p. 50, 95, 96-101. Dans ce passage, les références phoniques reproduisant des sons négatifs, comme la douleur et la guerre, sont remplacés par la tranquillité et le silence et des images visuelles renvoyant à des sensations positives. Il prévaut une idée de calme et de sérénité durable.

1007 STINGER (1985, p. 300 ; p. 394, note 35) cite A. DUNNING, *Vier Staatmotteten des 16. Jahrhunderts*, in F. BLUME - K. GUDEWILL (éds.), *Das Chorwerk*, Vol. CXX, Mösel, 1977, p. 1-22.

1008 RUBELLO 2013, p.33-58 ; STINGER *Ibid.*

1009 Voir *supra*, p. 78 et sv.

Pasteur Angélique. Cependant, dans le *L.S.* le motif de l'âge d'or se marie profondément à l'idée de la réforme de l'Église, condition préalable pour qu'une époque de paix et de bonheur soit rétablie sur terre. C'était dans l'air des temps et les annonces de ce genre étaient bien tolérées, sinon encouragées par l'orthodoxie catholique. Lors de la VIII^e session du concile le 19 décembre 1513, qui avait vu le même Ferreri participer et être humilié avec les autres schismatiques repentis, le johannite Jean-Baptiste de Ghargis de Sienne, que nous avons déjà mentionné, après avoir énuméré les tâches du pontife, proclama que le médecin - *Medicus* applique les bons remèdes grâce à un concile réformateur : « ce médicament » apportera quantité d'avantages à l'Église et fera ressurgir l'âge d'or »¹⁰¹⁰. Afin d'atteindre cela, l'orateur avait insisté sur la nécessité de garantir la paix entre les princes chrétiens, condition préalable de toute réforme.

Zaccaria Ferreri s'unit donc au chœur unanime des voix qui acclament Léon X en transfigurant la réalité contemporaine dans le mythe nostalgique d'une *aurea aetas*. Toutefois, cette idée ne se cristallise pas dans l'image du retour à un « bonheur originel », avec une opposition binaire entre un passé heureux et un présent jugé insatisfaisant. En étant engagé et intimement partisan d'un renouveau de l'Église, Ferreri greffe le schéma classique de « l'utopie » de l'*aurea aetas*, à la fois sur la tradition classique et sur la tradition chrétienne, notamment grâce à l'adaptation de ce mythe qui avait été faite par des apologistes chrétiens. Dans ce cadre, la réforme consiste en la condition idéale de paix de la communauté chrétienne et la responsabilité en revient au pontife¹⁰¹¹.

Si la paix qui se concrétise inévitablement grâce au Pontife, est le but à atteindre, quel est le moyen pour la poursuivre ? La réponse était donnée dans le discours marquant et « martial » de Gargis : par une guerre contre les Infidèles.

1010 HEFELE – HERGENRÖTHER - LECLERCQ 1917, p. 415-16 ; 1010 ; LANDI 2001, p. 369 ; CANTIMORI 2009³, p. 20-21. Voir *infra*, p. 203.

1011 O' MALLEY 1968, p. 190 et sv.

f. La réforme et la croisade

Au fil de la narration, l'imagerie chrétienne et les échos de la réflexion inhérente au Concile de Latran V se précisent. En premier lieu, Dante répond aux questions de Ferreri et explique que les cinq filles correspondent aux cinq nations du monde. Ces cinq nations sont ainsi présentées sous une veste symbolique, qui renvoient aux représentations iconographiques contemporaines de l'auteur, caractérisées par une « esthétique de l'énigme ». Les quatre nations d'Europe se trouvent ainsi opposées à l'Asie, qui se distingue des autres par sa laideur et son obésité. Parmi celles-ci, les trois premières « avancent d'un pas égal ». Elles représentent respectivement l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne, heureuses et en harmonie car elles se sont réunies dans le Concile de Latran sous la présidence du pape¹⁰¹². La quatrième, soucieuse, qui hésite et reste assise de son côté, est la France, coupable de son erreur récente ; elle médite un moyen pour cacher sa faute et pour se purifier de sa honte. La plus belle est évidemment l'Italie, car elle abrite le Sauveur du monde. Elle avance parmi les autres resplendissant de pourpre. Ces nymphes représentent allégoriquement le concept « d'Europe », qui pouvait être synonyme de « République chrétienne », indiquant, non sans une connotation religieuse, que tous les peuples se réclament du christianisme, et s'opposent aux « ennemis de Christ »¹⁰¹³.

Le danger ottoman est matérialisé efficacement par la cinquième nymphe : connotée négativement, elle est laide et replète. Elle symbolise l'Orient chrétien soumis à l'Islam, qui s'est détaché des autres à cause de son erreur schismatique et constitue un grand danger pour la chrétienté. Les diverses personnifications composent sans ambiguïté le tableau résultant des guerres et de la division interne : la France qui reste isolée par rapport aux autres nymphes d'Europe ; et externe : l'Orient qui s'est séparé de l'Église romaine. La cinquième nymphe est abominable physiquement et moralement : dépourvue de religion, sauvage, aux mœurs barbares, dédiée aux péchés et insouciante de la vie future, elle rejette les rites sacrés de Rome. Cependant, une note positive semble apparaître lorsque le *vates* affirme qu'elle a l'intention « de rejoindre les autres grâce aux soins continuels et à l'empressement du Pontife qui

1012 *S.L.*, 362 -368 = Annexe X/c, p. 493.

1013 PUJEAU 2015, p. 22-23.

soigne »¹⁰¹⁴. La caractérisation de cette nymphe symbolisant l'Asie se rapporte à la propagande en faveur d'une croisade contre les Turcs, ce qui était l'un de points ecclésiologiques essentiels presque obsessionnels de la campagne réformatrice.

Le motif d'une papauté forte et d'une stabilité en vue de la préparation d'une croisade contre les Turcs constituent un leitmotiv de la production poétique « réformatrice », qui traverse avec insistance les ouvrages des auteurs engagés vers de la réforme et les textes poétiques de l'époque léonine. Egidio da Viterbo et les historiens l'illustrent. Le thème d'une croisade, qui avait été particulièrement important dans la conception ecclésiologique du pontificat de Pie II¹⁰¹⁵, revient sur le devant de l'actualité après la conquête d'Otranto par les Turcs en 1480 et, de nouveau, sous le Pontificat de Léon X, puisque les Turcs, guidé par le sultan Sélim, menaçaient l'Occident et s'étaient emparés de la Syrie et de l'Égypte¹⁰¹⁶.

La sixième et la septième session du Concile de Latran V sous Léon X sont alimentées par l'inquiétude du danger Musulman et expriment le besoin pressant d'une croisade qui puisse rétablir l'unité du monde chrétien¹⁰¹⁷. Le fait que c'était la tendance poursuivie pendant le Concile est témoigné par l'un des sermons tenus par le cardinal Baldassarre del Rio, qui intervient lors de la septième session¹⁰¹⁸. En s'appuyant sur un passage évangélique (Matth. XVII 19), l'orateur exposa comment la foi peut vaincre tous les ennemis, même les Turcs, comme le montre l'exemple de Ferdinand le Catholique. Il fit l'éloge du roi Manuel I^{er} de Portugal et des papes Sixte IV, Jules II et Léon X, et il mentionna une prophétie répandue parmi les musulmans, d'après laquelle « leur secte » ne devait durer que jusqu'à 1500 ap. J.-C.¹⁰¹⁹ «

1014 L. S., 399-400 = Annexe X/c, p. 499.

1015 Tout pape devait s'engager à cette croisade lors de son élection.

1016 Voir *supra*, p. 69 ; 72- 78 ; 95 ; 145 ; 150 ; 192. Nous pouvons ajouter à ce propos un poème remarquable, le *Carmina de certo Turcarum adventu non credito cum exhortatione ad arma in eos suscipienda* de *Ioannis Baptista Cathaneum Forocorneliensis*, qui fut imprimé aux frais de Léon X (f. 1v. *Impressit Gazoldus, quo progressus opum sit Turcarum / quot imperet orbis Partibus evicti, quae modo bella paret, ut ve queat reprimi, Cathanei carmen honestum / non minus eloquio, quam ratione docet*). Ce poème est centré sur la question turque : le poète exhorte énergiquement Léon X à accomplir l'entreprise nécessaire d'une guerre sainte pour l'union de la Chrétienté ; PASTOR 1927, p. 88, note 1. Dans l'*incipit* du poème le poète esquisse la menace qui entoure les chrétiens : *De certo Turcarum, f. 2r : Ille potens auro et regnis Machumeticus heros / Aegypto ac Syria domitis, persaque repulso. / Eoque orbi positus prope legibus omni ; / milite ditato, spoliisque superbus opimis, / Europae, atque Asiae iam formidandus et Afris / Byzantas repetens, victriciaque arma reportans / ducit honoratos memphytica ab urbe triumphos, / tentaturus opes Italas, littusque latinum. / quidquid et occiduo circumdatur aequore gentis / Christicolae, australem se protendentis ad undam, / regibus ut victis sibi barbarus omnia subdat.*

1017 PUJEAU 2015, p. 24. « Léon X résolut d'armer les principales puissances d'Europe contre les Turcs. Les recommandations proposées au Collège des cardinaux furent les suivantes : les rois des pays les plus exposés devaient ainsi fournir la plus grande partie de l'argent, les ecclésiastiques comme les laïcs nobles donneraient le dixième de leurs revenus, les routiers le vingtième, les artisans un certain pourcentage de leur gain journalier. Des indulgences seraient accordées à ceux qui feraient des dons en argent ».

1018 CANTIMORI 1992, p. 24.

1019 Voir *supra*, NALDI I, CANTIMORI 1992, p. 24 : « Et non solo il Canisio (Egidio da Viterbo) ma anche il cardinale Baldassarre del Rio aveva parlato al Lateranense di profezie annuncianti per l'anno millecinquentesimo o per gli anni ad esso vicini grandi apocalittici mutamenti : questa volta non si tratta di profezie dell'oratore stesso,

Il appela le pape au combat contre les ennemis de la croix du Christ, rappela comment il avait été miraculeusement élu après avoir été, là encore, prodigieusement tiré de la captivité, et adjura tous les hommes de s'unir derrière celui qui gardait l'unité de l'Église et devait attirer tout à soi »¹⁰²⁰. Il n'hésite pas à mettre en avant les facultés du pasteur, qui en vertu de son pouvoir temporel et spirituel, doit rappeler dans le troupeau les brebis perdues, établir la paix entre les princes chrétiens et combattre les Turcs pour libérer les chrétiens, et intégrer les Musulmans au sein du monde chrétien.

Pendant son pontificat, Léon X veut afficher immédiatement sa volonté de rétablir la paix parmi les princes chrétiens et invoque une croisade contre les Turcs par la publication d'une bulle papale en mars 1518. Ces actes culminent dans un imposant défilé démonstratif organisé par le pontife, pieds nus, suivi par les cardinaux et le clergé, qui traverse trois fois consécutivement la capitale (de l'Église de Saint Augustin à S. Maria in Aracoeli, de Saint Laurent in Damaso vers Sainte Maria del Popolo, e de Saint Pierre en direction de Sainte Maria sopra Minerva)¹⁰²¹. Selon ce que les témoignages nous relatent, dans cette dernière église, au milieu d'une foule exultant, le secrétaire papal, Jacopo Sadoletto, aurait prononcé un sermon superbe en prêchant la nécessité d'une guerre sainte¹⁰²². Les événements et la mort soudaine de Sélim en 1521 annulèrent la nécessité de la croisade et furent interprétés par les contemporains comme une consécration de l'efficacité des rituels de supplication¹⁰²³. L'allusion à la menace Turque et l'invitation faite au pape de se charger de l'organisation d'une croisade est un leitmotiv de la production poétique néo-latine à la cour papale. Elle devient également le motif inspirateur de quelques ouvrages qui tournent autour de la guerre sainte et de la réaction que la chrétienté doit opposer à cette menace¹⁰²⁴.

A l'instar des traités réformateurs et de la réponse presque unanime des chrétiens devant l'avancée des Turcs, dans le *L. S.* Dante explique les allégories en insistant particulièrement sur l'insécurité des frontières étrangères et la pression constante exercée sur les frontières par les

ma insomma proprio di un discorso d'apertura di una importante sessione del Concilio, si ricorda la profezia corrente fra i Maomettani sulla fine della loro religione e sulla conversione in massa al Cristianesimo ».

1020 HEFELE - HERGENRÖTHER - LECLERCQ 1916, *Histoires des Conciles*, p. 344 et sv. ; p. 404.

1021 STINGER 1985, p. 52, p. 348, note 144 : Franciscus NOVELLUS ROMANUS, *Compendium vitae Leonis X*, Romae, 1536 ; PARIS DE GRASSI, dans PASTOR VII, 1827, p. 492-493 ; DOUGLAS 1959, p. 23-24 ; PUJEAU 2015, p. 24-25.

1022 Toutefois, à cause de la faiblesse de la voix de l'orateur et du bruit de la foule en liesse, l'efficacité du sermon fut réduite à néant. PARIDE DE GRASSI *ibid.* ; DOUGLAS 1959, p. 24.

1023 *Ibid.* Voir *supra*, p. 69 ; 72-78 ; 145 ; 150 ; 192 ; *infra* p. 286.

1024 Quelques années plus tard le poète Aonius Paleario composerait une *Exortio ad principes christianos contra Turcas*, publiée en 1530 mais sans doute conçue dans les dernières années du pontificat de Léon X, démonstration d'une vogue littéraire très répandue.

Turcs qui préparent déjà « les vaisseaux et accélèrent la marche »¹⁰²⁵, apportant la terreur et la destruction en se rapprochant rapidement de l'Occident. Ferreri illustre aussi le sentiment partagé de claustrophobie et d'angoisse provoqué par l'avancée des Turcs, qui menaçaient l'idée bien enracinée dans l'esprit humaniste d'une Europe chrétienne et d'un « universalisme chrétien »¹⁰²⁶. Des vers sombres décrivent ainsi les ravages, les cadavres et les pleurs. Cela est lié, dans l'explication dantesque, à l'urgence d'une expiation et d'une mesure qui puisse à la fois protéger et reformer la chrétienté. La croisade était un instrument pour reprendre ce qui semblait perdu, pour éviter d'être relégué dans un coin marginal de l'Europe. Elle recelait « le rêve de « restaurer » les peuples et les territoires et « de conquérir l'universalité territoriale qui était une condition essentielle et originaire de la religion chrétienne »¹⁰²⁷. Elle pouvait être aussi une source de gloire. Toutefois, l'allusion à une guerre de purification envers l'étranger permettait aussi de détourner les forces des divisions internes, qui avaient désuni récemment la communauté chrétienne vers un objectif commun à la Chrétienté.

g. L'âge d'or et le Concile

Dans la deuxième partie du poème, au cours de l'explication dantesque, l'âge d'or prend la forme plus précise d'un véritable programme réformateur. En poursuivant sa prophétie sur l'avènement d'un pape angélique et en expliquant pourquoi les trois nymphes symbolisant l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne sont si heureuses, Dante présente le saint Concile Latran V, auquel Ferreri s'était farouchement opposé tout au début. L'assemblée conciliaire est définie comme « sacré et œcuménique (*concilium generale*) », des attributs que notre abbé avait au départ revendiqués énergiquement au concile de Pise. En dévoilant la signification allégorique

1025 S. L., 407-409 = Annexe X/c, p. 499 : *Iam puppes, et vela parans Othomana propago / accelerabit iter, veniensque in Martia tecta sacrificae tollet scelus.*

1026 PUJEAU 2015, p. 22-23.

1027 O' MALLEY 1968, p. 190. Même dans le poème de Cathaneus évoqué ci-dessus la solution serait la réunion des forces des pays chrétiens sous l'égide de Léon X (*De certo Turcarum*, f. 2v) : *Quod nisi compositis se opponat Gallia rebus, / Germanusque ferox, agilisque Hispanus in armis. / Navibus atque viris opulenta Britannia celsis, / ac reliqui proceres communi instantes salutes, / tecum Magne Leo, rerum cui summa potestas, / imperioque iubere datur, / quocumque probaris / pro sancta (cuius caput es) fide in orbe tuenda.*

des trois nymphes qui marchent ensemble, Dante explique à Ferreri qu'elles sont unies en vertu d'un Concile œcuménique :

« Les trois autres, dit-il, que tu vois marcher d'un pas égal, sont l'Italie, l'Allemagne et la région qui porte le nom d'Hispalis. Elles, unies par un pacte religieux unique, réunissent une assemblée et un concile général des pères, là où se trouve le palais du Latran, sous la présidence du saint Pontife, et Rome est de toutes parts remplie par des foules de prêtres qui y viennent du monde entier »¹⁰²⁸.

Voilà que dans ces quelques vers, l'abbé réformateur se rétracte et balaie les convictions qu'il avait défendues durant toute son existence par l'étude et une propagande inlassable. Or, sous forme poétique et par un très noble intermédiaire, Ferreri se fait porteur de la théorie selon laquelle le concile est le seul moyen pour parvenir à une réforme de l'Église. Rappelons que Egidio da Viterbo, général des augustiniens, avait prononcé lors de son célèbre discours inaugural au concile de Latran la célèbre phrase, qui revient telle une antienne : « sans conciles nous ne pouvons pas être sauvés »¹⁰²⁹.

En poursuivant la lecture du poème, toujours sous l'autorité du grand *vates*, Ferreri n'hésite pas à exhorter énergiquement Léon à remplir ses tâches et à accomplir une purification à partir de la capitale, car un délai supplémentaire pourrait être fatal : si l'on diffère la réforme, les fléaux ne peuvent qu'augmenter :

« Toutefois, Rome doit être purifiée d'abord ; à attendre, elle suspend des coups de fouet d'autant plus durs qu'ils seront retardés »¹⁰³⁰.

1028 *L.S.*, 364-368 = Annexe X/c, p. 498. *Italia et Germania, et Hispalis ora / religionis agunt coetum, generaleque patrum / concilium, qua sunt Laterana palatia sancto / praeside Pontifice, e totoque petentibus illuc / orbe sacerdotum turmis Roma undique plena est.*

1029 O' MALLEY 1969, p. 265 et sv.

1030 *L.S.*, 405-406 = Annexe X/c, p. 499. : *Roma tamen purganda prius, postrema moratur / quando tarda magis, tanto graviora flagella.*

Cette invocation claire et programmatique montre que Ferreri avait compris que la *renovatio Ecclesiae* devait commencer à partir de son épiceutre, Rome, et s'étendre vers les autres pays. Elle devait être menée du haut vers le bas, des plus hauts dignitaires du clergé aux plus humbles¹⁰³¹. Cette affirmation rappelle les présupposés du programme réformateur présentés dans les deux œuvres énoncées ci-dessus, le *Libellus* et l'*Oratio* de Jean-François Pic. Ces textes invitaient le pape à mener une réforme qui devait commencer en son sommet, la Curie, car c'était là que la corruption était à son comble et que la maladie se propageait dans les ordres inférieurs en infectant tous les pays. Dans le *Libellus*, le pape est responsable du monde entier et de tous les peuples, et il doit veiller au respect des lois et à la conduite du clergé. Dans l'*Oratio*, il a l'obligation de guider une « purification » radicale de l'Église qui la ramènera à sa pureté primitive. Tous les documents que nous avons étudiés dans notre travail présentent ce sentiment d'urgence et de nécessité. Comme dans ces traités, Ferreri met l'accent sur l'urgence de cette *renovatio* et sur l'idée que celle-ci est inévitablement liée à une guerre de purification.

Mais à cette vision de désespoir se superpose l'image d'un Pasteur, d'un Apollon qui, en vertu de ses mœurs angéliques et d'une conduite irréprochable, « apaisera le délire effréné » et éclairera le monde par sa lumière resplendissante, faisant en sorte que « les actes impies finissent, que les alliances de Mahomet soient défaites, et que les rites saints deviennent habituels »¹⁰³². Encore une fois, dans le discours dantesque les actions du Pontife se traduisent systématiquement en trois points correspondant aux programmes réformateurs que nous avons largement présentés ci-dessus.

Ensuite, le poète s'adresse au même Pasteur Angélique, en louant les mœurs selon la topique de l'éloge de Léon déjà rencontrée précédemment, en faisant un panoramique rapide sur le conclave et les collèges des cardinaux qui, unanimes, ont élu celui qui n'osait pas au premier abord prendre sur lui-même la responsabilité d'une tâche si ardue.

L'éloge parvient à son paroxysme lorsque Ferreri, en suivant le schéma de l'hymne classique, répète le pronom relatif *cui* 11 fois et présente les attributs du nouveau pape, notamment la culture poétique, le savoir philosophique et les connaissances astrologiques, synthèse parfaite du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Cela n'est pas un hasard, car le numéro 11 était fortement symbolique et propitiatoire pour Léon¹⁰³³. Dans le déluge de mots qui

1031 Par la suite, en 1522, le même Ferreri rédigera un traité qui résumera sa pensée relative à la *reformatio ecclesiae* dans un traité dédié à Adrien VI, *De reformatione Ecclesiae suasoria*, 1522.

1032 *L. S.*, 464-465 = Annexe X/c, p. 500. Voir *infra*, p. 285.

1033 Voir *supra*, p. 48 et sv. ; DIONISOTTI 1980, p. 86 et sv.

le célèbrent, Léon X incarne donc le pape réformateur et angélique, le *Rex pacificus*, tout à la fois Salomon et Christ, celui qui rétablira la *pax optata* et le royaume de Saturne pour que le Christ règne dans un monde purifié, fait de justice et d'entente durable entre les peuples (vv. 239-299).

La jeunesse, la « force printanière », les mœurs angéliques du nouveau Pape, reprenant les clichés de poètes panégyristes, sont une garantie de réussite, et une allusion claire à la vieillesse de Jules II, son prédécesseur. A celui-ci, qui avait été également la cible de l'ironie d'Érasme, Ferreri oppose un autre modèle : Léon X, élu dans la fleur de l'âge, sera capable, avec les mots de Dante, d'affronter cette lourde tâche, dans un temps de crise (*discrimen*) pour la Chrétienté, tout en rétablissant une véritable régénération, un autre thème récurrent de la propagande réformiste. Toutefois, l'accent est mis sur l'urgence de la réforme, car pour que l'*aurea aetas christiana* se réalise sur terre l'Église doit être d'abord régénérée.

Une fois que ces conditions seront remplies, Rome ne peut qu'être très chanceuse avec un chef pareil car sous la direction de Léon, le schisme sera réparé et l'Église ramenée à son unité primitive :

« Ô heureuse Rome, avec un si grand chef, sous la conduite duquel l'erreur schismatique sera détruite partout, et la tiare romaine retrouvera ses honneurs habituels, sous le commandement duquel la religion sera restaurée dans le monde entier, et sera étendue au loin sur les rives orientales. Les cinq nymphes que tu as vues ici seront unies dans l'harmonie et dans un accord fraternel et une seule bergerie surgira sous un seul pasteur. Le même pasteur, avec sa houlette, mènera les brebis vers les riches pâturages et recueillera dans ses bras ouverts celles qui sont fatiguées, et ne laissera pas les malheureuses être victimes de la gueule de Lycaon »¹⁰³⁴.

Dans les mots de Dante, Rome se transformera de ce fait en Jérusalem céleste, grâce à l'œuvre d'un Pontife heureux. Ces vers sont imprégnés d'aspirations universalistes et œcuméniques, accompagnés par la croyance en un retour cyclique à un âge de grandeur et de prospérité. Ils évoquent un passage de l'Évangile de Jean (10, 16) et rappellent les aspirations de Egidio da Viterbo et de toute une génération d'humanistes et religieux : « il y aura un seul

1034 *L. S.*, 464-468 = Annexe X/c, p. 500 : *O fortunatam tanto sub praeside Romam, / quo duce scismaticus passim delebitur error, / et Romanus apex scismaticus solitos retrahebit honores, / quo duce relligio toto reparabitur orbe, atque per Eoas amplificabitur oras.*

troupeau, un seul pasteur », *unum ovile, unus pastor*, les mots-clés des prophéties médiévales et des courants prophétiques. Tous les peuples reconnaîtront la vraie religion et le monde sera rassemblé sous un guide unique.

Dans cette perspective, la capitale n'était plus seulement la *patria communis* de la conception classique, mais était devenue également l'*unum ovile* sous le berger unique, guidé par un seul pasteur auquel incombe la responsabilité de réaliser la *plenitudo gentium*, la fraternité du genre humain tout entier¹⁰³⁵. Le mythe « impérialiste » de la Rome ancienne se trouvait ainsi absorbé dans celui d'un monde entièrement chrétien, le concept de l'*imperium* romain se fondant dans l'idée d'une *respublica Christiana*, établie pour l'éternité, sous l'action de la volonté divine, et sous l'égide pontificale¹⁰³⁶. Dans les vers suivants, le poète insiste sur l'axe « temporel » de cette condition de grâce :

« Voici maintenant l'âge d'or, et des astres heureux vont
surgir, tels qu'ils glissèrent sous le règne de Saturne »¹⁰³⁷.

Si dans les vers examinés précédemment l'âge d'or était encore projeté dans l'avenir, au vers v. 482, les temps de Saturne, qui coïncident avec le pontificat de Léon, sont revenus et sont bien présents, *nunc*, et plein de potentialités. L'attaque de ce vers n'est pas sans rappeler des réminiscences poétiques, en particulier l'attaque du vers 348 du VIII^e livre de l'*Énéide*¹⁰³⁸. Chez Virgile, Évandre, en se référant au Capitole, opposait la grandeur de Rome de son temps à son caractère primitif et sauvage¹⁰³⁹. Dante également avait chanté l'âge d'or lorsqu'il faisait affirmer à Stace *in Purg.* XXII, 70-72 que :

1035 STINGER 1985, p. 301; O' MALLEY 1968, 196-208-209; p. 115, 168-169; p. 189-195; SHERMAN 1983, p. 78-83.

1036 Selon cette conception, l'Église et l'Empire participaient ainsi de la même mission universelle et civilisatrice, puisque les conquêtes impériales correspondaient, en quelque sorte, à la reconquête des terres perdues par le Christianisme, à l'instar d'une sorte de « croisade », libérant les terres chrétiennes des Turcs.

1037 *L. S.*, 482-483 = Annexe X/c, p. 501 : *Aurea nunc aetas, et felicissima current, / qualia Saturno fluxerunt sidera.*

1038 DE CAPRIO (1991, p. 103 et sv.) cite VIRGILE, *Én.* v. 348 *Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis* = « Aujourd'hui éclatant dans sa magnificence, mais alors hérissé par le noir buisson ».

1039 Ce vers pouvait être totalement renversé dans la conscience d'un humaniste tel que Poggio Bracciolini qui constatait avec amertume la décadence de son temps en réutilisant le même amalgame virgilien (*Opera omnia, De varietate fortunae* IV, 230) : *Ut quidem is versus merito possit converti : Aurea quondam, nunc squalida spinetis vepribusque refer.* De sorte que, assurément, ce vers pourrait se traduire : « (Un temps) autrefois d'or, mais aujourd'hui hérissé d'épines et rempli de buissons » voir DE CAPRIO 1991, p. 83.

« Secol si rinnova ;
Torna giustizia e primo tempo umano,
e progenie scende dal ciel da ciel nova »

Maintenant, l'évocation prend une valeur renouvelée, comme quand Egidio da Viterbo dessinait le grand avenir destiné à Rome en vertu de son nouveau Pontife¹⁰⁴⁰. Voilà le cœur programmatique du *L.S.* *L'aurea aetas* se matérialise par l'image du Paradis chrétien ou royaume des cieux annoncés par les Évangiles, une condition qui sera rendue possible seulement par une réforme de l'Église, pendant le Pontificat de Léon. La *renovatio* déclenchée par le nouveau pape devait entraîner un renouveau spirituel, pour que le Christ règne dans un monde pacifié, dans un nouvel âge d'or de paix et de justice. On attend de Léon, explique le poète divin à Ferreri, une époque de prospérité et de paix qui signera la fin des conflits, la concorde des quatre nations d'Europe, la défaite des Turcs, la conciliation de toute la chrétienté et la réforme qui doit commencer, avant tout, par la purification de Rome¹⁰⁴¹. Paix, croisade, réforme, autant de points qui ne pouvaient pas être différés selon ces traités réformateurs. Le nouveau pontife purifiera la terre du péché et fera triompher la justice, en permettant à la foi chrétienne de se diffuser et de se répandre dans toute l'écumène. Dante affirme que la religion sera restaurée dans tout le monde jusqu'aux terres orientales, non sans un sentiment universaliste très présent dans cette époque de découvertes et nouvelles conquêtes du monde¹⁰⁴².

C'est un âge d'or que Ferreri fait vivre par le truchement des mots de son illustre prédécesseur : elle met l'accent sur des valeurs éthiques et morales qui renforcent les symboles de la papauté, en utilisant les conciles. *L'aurea aetas* de Ferreri n'est plus un but à atteindre mais rentre dans le domaine du possible grâce à l'aura légendaire du nouveau souverain pontife¹⁰⁴³. Le mythe se traduit par la nouvelle découverte du bonheur idéal qui précédait la chute de l'être humain, auquel on peut revenir par l'intermédiaire d'un être pur. Éloge et volonté de réforme se côtoient.

1040 O' MALLEY 1969, p. 265 et sv. EGIDIO DA VITERBO, *De aurea aetate : Matura est aetas : matura messis [...] Maturavit messis mitte falcem : bis is praeceptum traditum : per Iohalem in excidio Ierusalem : per Iohannem in excidio urbis Romae [...] Nunc certum est ultra non parcere morbum medici manum refugientem immanium hostium falce resecaere antiqua evertere nova instaurare. Video tristem te redditum quod audias extrema excidia tuo expectari saeculo : et regnis tuis interitum imminere.* Voir également DE CAPRIO 1991, p. 101-102.

1041 *L.S.* vv. 405-401 : *Roma tamen purganda prius : postrema moratur / quanto tarda magis tanto graviora flagella.*

1042 ALAHIQUE-PETTINELLI 2011, p. 65-66.

1043 VASOLI 1981, p. 51 et sv. ; DE CAPRIO 1991, p. 16.

Après cette prophétie glorieuse de Dante, qui sert à rassurer notre abbé, Ferreri - personnage demande à connaître l'identité de ce Pape, qui remplira toutes les attentes et accomplira la régénération si longtemps attendue. En proie à l'émotion et aux larmes, il formule le souhait de pouvoir enfin contempler le visage de l'être « qui brille par tant de mérites et tant des vertus », en utilisant tous les expédients rhétoriques et encomiastiques pour la célébration d'un personnage insigne depuis Homère¹⁰⁴⁴. Le souhait de Ferreri-personnage sera exaucé grâce au recours à un déploiement extraordinaire de coups de théâtre.

h. Le passage au Vatican et la cérémonie de la *possessio* : Rome est la nouvelle Jérusalem céleste.

A cette requête enflammée, Dante répond qu'il ne faut pas craindre de monter plus haut et il lui montrera le Pontife qui est acclamé par tout le Paradis : il le saisit d'une main et l'accompagne vers la connaissance de la Vérité. Le poète et son guide montent ainsi dans le ciel de Jupiter. Rien n'est impossible, ce sont les prodiges extravagants du monde du rêve !

Le passage diégétique et les fréquents échanges entre les deux acteurs de cette représentation céleste créent une sensation de suspens. Comme dans la *Divine Comedia* lorsque Béatrice invite Dante à trouver la réponse et à s'élever dans les cercles du Paradis¹⁰⁴⁵, ce même Dante encourage Ferreri à monter plus haut, mais sans crainte car enfin tous les secrets lui seront révélés et il connaîtra le Pontife divin. Ce n'est pas dans le ciel de Mars qu'il connaîtra le Pasteur Angélique, dans le théâtre de la guerre et de la destruction. Le poète entend ajouter des éléments concrets qui puissent confirmer son repentir et le changement de ses positions.

Au moment de l'ascension dans le ciel de Jupiter, un concentré d'images d'inspiration dantesque s'enchevêtrent entre elles et marquent le passage à une autre dimension : au milieu du ciel une torche et douze animaux dans le cercle oblique de l'Ourse défilent avec d'autres images astrologiques, et complètent ainsi la transition dans ce monde onirique¹⁰⁴⁶.

1044 HOMÈRE, *Odyss.* VI, vv. 149-162.

1045 Voir par ex. *Parad.* II, 19-21 : *La concreata e perpetua sete / del deiforme regno cen portava / veloci quasi come 'l ciel vedete. / Beatrice in suso, e io in lei guardava ; e forse in tanto in quanto un quadrel posa / e vola e da la noce si dischiava, / giunto mi vidi ove mirabil cosa / mi torse il viso a sé.*

1046 L.S., vv. 529-544 = Annexe X/c, p. 502.

Le guide divin invite son disciple à être patient et lui promet de l’accompagner dans les autres cieux, car sa présence est nécessaire pour que l’abbé puisse déchiffrer le sens des visions. Ainsi, les deux pèlerins se mettent en marche. Les contours de ce nouveau ciel se matérialisent progressivement sous leurs yeux. C’est à ce moment que les deux poètes rentrent dans un jardin luxuriant qui laisse entrevoir à distance un palais entouré de remparts et surmonté d’un dôme en or¹⁰⁴⁷. Cette image est très rassurante, mais Ferreri entend l’approfondir ultérieurement : ses fréquentes interrogations, les suspensions dans le récit, soulignent l’émotion et la stupeur. Esquissée en peu de traits, le paysage qui entoure le palais s’inspire à la fois du *locus amoenus* païen et de l’Éden chrétien. Rien ne manque : des spectacles floraux, des torrents et des rivières qui émerveillent les yeux et apaisent les sens. Ce spectacle extraordinaire, mais encore mystérieux aux yeux de notre pèlerin, n’est pas sans éveiller sa curiosité. Dante répond par degrés, en dévoilant au disciple ardent, un nouveau Poliphile, les éléments mystiques par le biais de symboles¹⁰⁴⁸.

C’est le Vatican, expliquera-t-il. Le théâtre de la célébration future est accompagné par les lieux et les monuments les plus significatifs de la capitale, au milieu d’une foule criant et proclamant le nouveau pasteur universel. Dans l’élaboration du passage, Ferreri exploite un jeu complexe d’allusions allégoriques et de métaphores, tirées de la tradition classique et biblique. Dante explique qu’il s’agit de l’élection du nouveau pape et le symbolisme se trouve lié au *stemma*, le blason des Médicis, constitué de six boules, le numéro six et la couleur rouge¹⁰⁴⁹. A ce moment-là, après avoir aperçu les demeures du Pontife, Ferreri introduit une partie descriptive des principaux monuments et des ruines qui caractérisent la capitale, comme une liste des sites canoniques de Rome. C’est ainsi que l’abbé de Vicence dessine, dans un passage eckfrastique, la vision magnifique de la ville, sélectionnant les lieux et les monuments canoniques¹⁰⁵⁰ qui étaient pourvus d’une charge symbolique forte¹⁰⁵¹. Les superpositions entre symbolique classique et chrétienne créent un complexe jeu de références, aptes à reconstruire sous les yeux du lecteur le spectacle de la capitale.

Son regard se déplace vers les murs léonins qui ont été commandités par le prédécesseur du Médicis, Léon IV, au IX^e siècle pour protéger la basilique de Saint-Pierre contre les

1047 Voir la forêt dans le *Paradisus* de VERINO, III, p. 399 et sv.

1048 Ferreri instaure un lien entre l’âge d’or et le règne de Jupiter, ce qui n’est pas une nouveauté dans l’iconographie médicéenne où l’âge de Jupiter est « celui du travail de la terre, de l’organisation sociale et du progrès ». Voir KEIFEL 2017, p. 223 et sv.

1049 *L.S.*, 613-615 = Annexe X/c, p. 503.

1050 La môle d’Adrien, le Tibre, l’*ara caeli*, le *Pantheon*, les aqueducs, le temple de Diane et d’Agrippa à la cour couverte, les collines qui caractérisent le Palatin, le *Coelium*, l’Aventin, et l’Esquilin, le Viminal.

1051 *L.S.*, 590-591 : *Sunt Vaticani si respicis atria montis. / Huc ascende parum, saxo spectabilis ab alto. / Ecce Leoninis circumdata limina muris.*

incursions musulmanes. Défini par cette enceinte, le Vatican s'ouvre dans le monument qui en représente visuellement son entrée, le môle d'Adrien, cœur de Château St. Ange devenu l'un des nouveaux symboles de la papauté.

Ensuite, l'œil du Ferreri-pèlerin continue à parcourir les lieux symboliques du pouvoir de la Rome républicaine et impériale : les sept collines, la roche Tarpéienne, une crête rocheuse située à l'extrémité sud-ouest du Capitole, lieu traditionnel d'exécutions capitales. Ce dernier est chargé d'une forte fonction symbolique et, comme le soulignait Pétrarque dans l'une de ses lettres (*Familiars* VI, 2)¹⁰⁵², était dominateur car rempart de toutes les terres puisqu'il contenait l'autel de Jupiter qui aujourd'hui est l'*Ara Caeli* où, selon une légende transmise dans les *Mirabilia*, Christ enfant est apparu à César Auguste¹⁰⁵³. Cet endroit fut également le point de départ de l'aventure risquée de Cola de Rienzo qui avait donné au passé républicain de Rome une nouvelle crédibilité¹⁰⁵⁴. A l'époque de Pétrarque, le Capitole pouvait encore représenter le point de jonction du monde et de l'histoire universelle, païenne et chrétienne, synthèse de la réalité chrétienne du passé et de l'avenir. Mais, dans le *L.S.*, l'exaltation du cœur de la Rome municipale n'est pas le but de la narration de Ferreri. C'est pourquoi le regard de son *alter ego* se déplace encore en sondant les restes de la capitale. Il décrit alors d'autres monuments symboliques : « les doubles colonnes » font probablement référence à celles édifiées en l'honneur de Marc-Aurèle et Antonin le Pieux dans le temple d'Adrien ; le *Pallanteum* était dans la tradition la ville fondée par Évandre sur le mont Palatin, emplacement de la future Rome ; tandis que le Panthéon symbolisait la Rome impériale fondée par Auguste.

Ce passage reflète pleinement la passion qui animait les humanistes de l'époque pour l'Antiquité classique, un sentiment qui avait poussé Raphaël et Castiglione à adresser à Léon X une lettre célèbre pour l'inviter à protéger et à étudier les ruines antiques¹⁰⁵⁵. Ce document est emblématique de toute une génération de lettrés qui retrouvaient, en se promenant dans les fouilles de la capitale, l'esprit de la grandeur du passé. Le thème de Rome qui gît sous ses ruines est un important objet de la réflexion humaniste et traverse la littérature de tous les temps, un *topos*, et des lamentations sur sa grandeur disparue. Par exemple, le discours idéologico-littéraire sur les ruines anciennes et les monuments de la capitale avait acquis une valeur fortement symbolique dans l'œuvre de Flavio Biondo, la *Roma instaurata*, ou les *Mirabilia* de Francesco Albertini et les *Antiquaria urbis* de Andrea Fulvio, la première description en vers

1052 DE CAPRIO 1991 p. 66-67.

1053 *Ibid.* p. 68, note 19.

1054 *Ibid.*, p. 82 et sv.

1055 Voir *supra* et *infra*, p. 232 ; 247 ; 370.

des antiquités de Rome¹⁰⁵⁶. Les ruines sont comme le « corps » même de la ville. Mais, en décrivant la Rome impériale à partir du point de vue privilégié du Vatican, Ferreri ne voit pas dans les monuments les « signes » de l'absence de la grandeur du passé, fortement opposée à la décadence actuelle, comme souvent dans cette littérature dans laquelle les ruines sont source de nostalgie.

La Rome chrétienne englobe la Rome païenne par des superpositions architecturales et idéologiques : elle est le siège à la fois d'Auguste et du Christ. Les ruines sont particulièrement chargées de sens, des *monimenta* qui « monent », qui avertissent. Elles sont les témoignages matériels du destin exceptionnel de Rome qui doit reprendre sa fonction de guide et retrouver, par la confrontation avec le passé, la force de créer un avenir glorieux¹⁰⁵⁷. Dans ce contexte, la merveilleuse grandeur de la Rome passée est la projection d'une *resurrectio*, devenue désormais possible grâce au nouveau Pontife et à la connaissance d'elle-même et de son propre passé¹⁰⁵⁸. Les monuments ne s'effritent pas sous l'effet inexorable du temps qui emporte tout, mais représentent physiquement la toile de fond de l'événement, à savoir l'élection de Léon X qui poursuivra le grand destin de Rome. Nous voyons à ce point un contraste avec la position prise par Zanobi dans son *Oratio in laudem urbis Romae*¹⁰⁵⁹.

Devant les yeux de notre pèlerin, la bourgade qu'était le Vatican devient le cœur d'une capitale impériale et d'une ville sainte, une projection de la dignité « cosmique » de Rome. Pour recréer ce théâtre grandiose tous les expédients sont utilisés. Autant de signes tangibles de la primauté atteinte par le souverain pontife.

Et puis, ce cadre grandiose se remplit graduellement d'une multitude d'hommes élégamment parés, de chevaux ornés de pourpre et d'or, d'hommes habillés en toge. Les références à la silve de *Philomusus* et à l'*Ode* de Zanobi se multiplient comme chez *Philomusus*, quand les interrogations persistantes et les exclamations reproduisent la stupeur de la foule en liesse face à des célébrations d'une magnificence sans égale¹⁰⁶⁰. Ou encore chez Zanobi, avec les couleurs des cardinaux et des nobles qui reconstruisent le spectacle de la grande cérémonie.

1056 M. CERESA, *DBI*, Vol. 50, 1998, sv. « Andrea Fulvio ».

1057 Sur l'engouement pour l'archéologie romaine : voir la lettre de Raphaël à Léon X et l'oeuvre « antiquisante de Andrea Fulvio ».

1058 Dans ces représentations, la Rome impériale devenait l'*urbs sancta*, fortement connotée en un sens curial et pontifical, car en elle se concentre la tradition pérenne et universelle de l'Église capable de se confronter non seulement avec elle-même, en tant que *prima sedes* du christianisme primitif des martyrs, mais aussi comme *caput orbis*, avec la nouvelle signification que les Grandes Découvertes lui insufflaient.

1059 Voir *supra*, p. 253 et sv.

1060 Voir *supra* et *infra*, p. 239 ; 371 ; Annexe V, p. 468 et sv.

Les sensations acoustiques, le bruit de la foule, les tambourins, et un chant tripartite (peut-être le chant de Henrich Isaac *Optimus Pastor*¹⁰⁶¹) s'ajoutent aux impressions visuelles.

Un bruit s'élève qui n'est plus annonciateur de guerre mais des temps heureux. Aux cris de « palle, palle », évocateur du blason des Médicis, et devant le regard des deux poètes, Ferreri reconstruit le scénario de la prise de possession solennelle du Latran qui s'aligne avec les œuvres nombreuses, chroniques et textes poétiques, et développe la *pompa triumphalis* de la cérémonie d'installation de Léon X au Latran :

« La terre toute entière exulte, j'entends partout des applaudissements. – « Ô Père, qu'est-ce que cela indique ? », dis-je ; « pour quelle raison un bonheur si grand ? A qui appartiennent ces vastes demeures, si belles à voir, et munies de tours aux créneaux superbes ? ». « Rome donne maintenant des fêtes joyeuses au nouveau Pontife », dit-il : « le Pontife en personne habite les palais splendides »¹⁰⁶².

Nous remarquons dans ces deux vers l'insistance sur la divinité de la « vision » qui se présente aux yeux de Ferreri, encore incapable de reconnaître l'identité du personnage admiré. Au milieu de ces apparitions, Ferreri, dans un état d'exaltation, pense apercevoir les symboles de la famille de Médicis et Jean revêtu de la mitre, et il souhaite que ces suppositions puissent correspondre à la vérité. Cette dernière affirmation est le prétexte pour insérer une digression encomiastique sur la lignée illustre des Médicis et pour en éclairer la symbolique. En effet, comme les membres de la *familia Aemilia*, dont étaient issus les Scipions, les descendants des Médicis se sont distingués par la religion, la sagesse et la guerre. Mais surtout, dans le *L.S.* ces derniers s'étaient mélangés à des familles princières dans une sainte union pour le bien commun. Ils n'avaient pas exercé de tyrannie sur les terres conquises, étant illustres tant dans la paix que dans la guerre.

« Ainsi parlait le vieillard, lorsque nous voyons pénétrer dans une place spacieuse un grand tumulte de gens, au seuil magnifique du Pontife, et un amas confus de voix crient très haut « sois-nous favorable ! » et « Léon est saint ! », et partout on lance vers le ciel « Léon ! Léon ! ». « Qu'est-ce que cela signifie à ton avis, ô vieillard divin ? Pour quelle raison – dis-je- la clameur résonne-t-elle partout

1061 Voir *supra*, p. 78 ; 193.

1062 Voir *supra*, I, p. 48 et sv.

de ceux qui crient « Léon ! » et va-t-elle toucher les astres et partout, les enfants, les jeunes, et les vieux proclament-ils le nom de Léon ? Le nouveau pasteur s'appelle-t-il par hasard « le Lion » (Léon) ? Oui, dit-il, c'est le nom qu'il a reçu, par un heureux présage ».

Le prestige des pontifes plus anciens se reporte en effet sur leurs successeurs homonymes¹⁰⁶³. En intégrant le pontificat de ce pape dans la succession des neufs Léon, il justifie ainsi le pontificat de Léon X sur un plan divin. Selon une croyance médiévale, les noms possédaient une puissance toute particulière qui se transférait à la personne (dans le *Vita Nuova* de Dante, « *nomina sunt consequentia rerum* »)¹⁰⁶⁴. Cet étalement historique, élargissement du chant panégyrique a, encore une fois, une correspondance symbolique dans les fresques qui décorent les salles du Vatican : dans la salle de l'*Incendie*, sur la paroi de droite, sont évoquées les actions de Léon III et Léon IV et le portrait de Léon X est repris chaque fois pour représenter les traits de ces pontifes¹⁰⁶⁵.

Ce long passage historique, reposant sur l'évocation des actions des neuf Léon à travers le temps, aboutit à une partie qui s'articule autour de l'explication étymologique approfondie du nom de Léon : Léon est le vrai Alcide, Hercule, qui tua l'Hydre de Lerne. Il symbolise la force du Christ dans les écritures sacrées, le lion étant le plus fort des animaux. Comme dans un bestiaire de l'Antiquité, Ferreri détaille les vertus de l'animal, âme généreuse, fort et courageux, et donne une étymologie fantaisiste. En outre, détail intéressant, il ajoute que le lion est l'animal symbole de Florence.

Mais surtout le pontife est présenté, encore une fois, sous les traits d'un nouvel Apollon, puisque patron des lettres et des arts, ou d'un nouveau Jupiter descendu du ciel pour ramener la

1063 Érasme énumère également les prédécesseurs de Léon X dans la lettre à Léon X (1515) que nous avons déjà mentionnée : f. 4r : *Quin illud quoque foelix auspiciū habere videtur, quod non solum Leonem habemus, quo nomine nullus adhuc fuit Rhomanus pontifex, non egregie laudatus, verum etiam Leonem decimum. Nam quicquid ingens effert, id decimum appellabat antiquitas. Proinde quicquid virtutum in singulis Leonibus excelluit, id totum expectamus a Leone decimo. Primi Leonis foelicem auctoritatem. Secundum eruditam pietatem, et sacrae musices studium. Tertii praeter salutare eloquentiam, animum quoque ad utraque fortunam infractum. Quarti simplicem illam a Christo laudatam prudentiam. Quinti sanctam tolerantiam. Sexti pacis ubique faciendae studium. Septimi coelo dignam sanctimoniam. Octavi integritatem. Noni effusam in omnes benignitatem. Haec inquam omnia nobis promittunt, non solum nominum ipsorum haud quaquam contemnenda auguria, verum etiam haec quae abste praestita videmus, quae videmus apparari. Foelices rerum orsus, foelice portendunt exitum. Porro victoriae spem hoc nobis facit certiore, quod optime prospicit sapientia tua, ut est gemina victoria, ita bellum quoque geminum esse, alterum cum vitiis, nimirum omnium pestilentissimis, et haud scio an solis Christianae professionis hostibus.*

1064 *Vita Nuova*, XIII, 4 : *con ciò sia cosa che li nomi seguitino le nominate cose, sì come è scritto : Nomina sunt consequentia rerum.* La citation complète vient d'un passage des *Institutiones* de Justinien (II, 7, 3). Voir à propos A. BENUCCI, « *Nomina sunt consequentia rerum (Vita Nova, XIII, 4) : que reste-t-il de l'adage dantesque dans l'Italie contemporaine ?* », *Revue Silène. Centre de recherches en littérature et poétique comparées de Paris Ouest-Nanterre-La Défense*, Paris, 2012.

1065 CHASTEL 1984, p. 103 et sv. ; PASTI 2014, p. 214 ; cfr. *infra*, p. 402-403.

paix sur terre. Sous son règne, les Muses feront leur retour dans un Parnasse nouvellement recouvert d'une riche végétation. Apparaît également le jeu de mots, souvent répété, sur l'épithète de *medicus* appliquée au descendant des Médicis, épithète qui se colore dans ce contexte d'une nuance religieuse forte : un médecin au chevet d'une Église souffrante.

Les épithètes classiques appliquées au pape se marient à profusion aux références bibliques avec un singulier syncrétisme, en suggérant la suprématie du pontife, ainsi que son rôle de pasteur, tout à la fois guide et responsable du genre humain. En particulier, vers la fin, Ferreri insiste sur l'unité que l'Église gagnera grâce à Léon qui bâtira une demeure immortelle pour le Roi céleste et réunira tout ce qui est divisé, mais surtout transformera en or le siècle de fer et adoucira les cœurs des hommes. Dans ces vers charnières, l'abbé met en relief la construction de la nouvelle Église par la répétition des termes d'empreinte scripturale indiquant sa division actuelle (*divisa / dispersa*) et son unité future avec Léon (*angulus / annectet, / aurum / ambrosiam*) :

« Car ce souverain Pontife bâtira de marbre vivant une demeure immortelle pour le Roi céleste, faisant que ce qui est deux soit un ; ce qui est divisé, il le reliera comme le fait l'angle¹⁰⁶⁶ ; ce qui est dispersé, il le réunira. Ce qui est malade, il le soignera de sa main de médecin et transformera en or les siècles de fer. Il adoucira les cœurs durs des hommes et répandra dans le monde entier l'ambrosie et le nectar¹⁰⁶⁷ ».

En outre, une fois l'unité retrouvée, l'Église devra se faire la représentante temporelle du Roi céleste : Ferreri appuie, sans l'afficher pour autant, l'idée que l'Église de Rome doit montrer ostensiblement les signes de sa grandeur mondaine et son rôle de guide de la chrétienté. De la même manière Egidio da Viterbo, qui par ailleurs avait prêché pour un retour à la pauvreté originaire de l'Église, s'était laissé emporter par l'enthousiasme pour la construction de la nouvelle basilique de Saint Pierre : selon le prédicateur, étant dédiée aux Princes des Apôtres, elle s'élevait *ad coelulum usque*, donc légitimée et nécessaire pour représenter dignement l'Église universelle, même au prix de coûteuses indulgences.

1066 Jésus est défini « pierre de l'angle » à plusieurs reprises dans le A.T. et les Évangiles : *Ps.* 118, 22 : « la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la principale de l'angle » ; *Gen.* 49:24 ; *Isaïe* 28:16 *Matth.* 21, 42 ; *Marc* 12, 10 ; 12:11 ; *Luc.* 20:17 ; *Actes* 4, 11 ; *Éph.* 2, 20 ; 1 *Pierre* 2, 7.

1067 *L.S.* vv. 789 -796 = Annexe X/c, p. 509.

D'après le prédicateur des augustiniens, la basilique devait être un édifice grandiose afin que Dieu soit adoré le plus grandement possible : *magnificentissimus esset locus, ut Deus magnificentius adoretur*¹⁰⁶⁸. *Roma aeterna* était, selon l'augustinien, le lieu de convergence de l'histoire humaine où des prodiges s'étaient accomplis. L'Église y était née, de la mort de Pierre à la conversion de Constantin, et elle devenait le théâtre du renouveau qui ferait d'elle la nouvelle Jérusalem. « Cela entraîne la nécessité de splendeur et la monumentalité »¹⁰⁶⁹. Si d'une part il invoquait profondément la réforme des mœurs, d'autre part il encourageait Léon X à poursuivre l'œuvre monumentale de Saint Pierre, car les exigences du culte divin comme le prestige de Rome demandaient un certain « luxe liturgique »¹⁰⁷⁰.

Cette célébration insistante et obsessionnelle de Léon X, qui passe à travers les mots prophétiques de Dante, est une affirmation nette et ferme, sous forme poétique, de l'autorité spirituelle et temporelle du nouveau pontife, le pasteur unique qui, par volonté divine et son origine, détient un rôle universel et est appelé à reformer la communauté chrétienne en étendant ses limites¹⁰⁷¹. C'est ainsi que Léon X, représenté dans le ciel de Jupiter, incarne le pouvoir terrestre et céleste, aussi bien que l'excellence du pouvoir monarchique et l'effectivité du droit juste, suivant la grandiose représentation symbolique de la sphère de Jupiter dans le XVIII^e chant du Paradis de la *Comedia*¹⁰⁷².

Après ces prémisses légendaires, relatés et expliqués par Dante, le poète met en scène une participation imaginaire de lui-même à la cérémonie, qui se fait par degrés progressifs et en climax ascendant, comme, pour reprendre une image contemporaine, dans un plan séquence cinématographique qui suit l'acteur en continu : l'entrée se fait par un mur doré, décoré en peintures et tapisseries, qui s'élève devant les deux pèlerins. Ensuite, Dante et Ferreri aperçoivent une entrée d'où sortent des hommes en toge, une foule des gens provenant de partout. Comme deux pèlerins, ils se frayent un chemin parmi la foule, demandent le pape et s'en rapprochent. Ils accèdent enfin au temple qui résonne d'un énorme vacarme. Au loin, sur l'autel élevé, entouré par une série de prêtres en pourpre et lin candide, ils aperçoivent le Médicis tel une figure divine, rayonnant de pierres précieuses, la tête entourée d'une pierre candide et dégageant une lumière divine. De cette manière, Dante ne se contente pas de faire assister Ferreri au spectacle mais introduit l'abbé dans le temple rempli des cardinaux, de prélats

1068 *Ang. Lat.* 502, 193 voir chez O' MALLEY 1968, p. 9.

1069 O' MALLEY *ibid.* et 1969.

1070 CHASTEL 1984, p. 103.

1071 *S.L.*, v. 467-469 = Annexe X/c, p. 500-501.

1072 STINGER 1985, p. 80.

et d'une foule immense qui acclame et adore le vicaire du Christ. Comme devant une apparition divine, Ferreri se prosterne devant Léon X. C'est la scène centrale du poème, instrument public du repentir.

Une fois devant le pasteur universel, à genoux, l'abbé fait acte de soumission et, éclatant en sanglots, il crie qu'il aurait préféré mourir plutôt que d'être impliqué dans l'erreur conciliaire. En exploitant un grand nombre des *topoi* mythologiques, il invoque « l'espoir unique de ce monde fragile »¹⁰⁷³ par une succession d'épithètes mythologiques et d'éléments appartenant au langage de la prière. A partir de cette vision, l'Alighieri en profite pour inviter l'abbé à abandonner l'erreur schismatique et à se repentir, dans la certitude qu'il sera accueilli et recevra le pardon du pape. Ferreri avoue en pleurant que son « erreur conciliaire » était la résultante, non d'intentions malhonnêtes, mais d'une simple *ignorantia facti* ! Dans une confession aussi passionnée qu'émotionnelle, il affirme avoir été prisonnier d'un dogme fallacieux, de crimes fous qui s'étaient emparés de lui en le plongeant dans l'erreur¹⁰⁷⁴. Cette rhétorique visait à faire croître le *pathos*, mais aussi à revendiquer la pureté de son âme, en affirmant qu'il aurait préféré abandonner son corps car son esprit était innocent.

Dante le rassure en affirmant qu'il a erré lui-même comme souvent il arrive à certains pères illustres qui se fient à l'intellect en pensant pratiquer la vérité. De plus, la religion sortira renforcée de toutes les batailles qu'elle a subi, comme la *fortissima vertus* qui grandit à l'infini, semblable au palmier solide. Il poursuit en prédisant la dissolution du *Concilii lingua garrula* (v. 912), qui disparaîtra comme le brouillard dans l'air. Ainsi, la Gaule, bien qu'elle ne fût pas la seule coupable du schisme, n'avait jamais tâché le lys doré d'un tel rouge. Néanmoins elle retrouvera la voie de l'orthodoxie. Par une habile stratégie, que seule la fiction onirique peut matérialiser, Ferreri, qui s'est repenti, déroule les événements passés, se met en scène en protagoniste, et le voilà au premier rang agenouillé devant le pape à chanter ses louanges. A ce moment du texte, le narrateur et le personnage se confondent et Ferreri schismatique laisse la place au fidèle collaborateur de Léon X, légat apostolique et réformateur.

La dernière section du *L.S.*, particulièrement vivante, montre une expressivité et un développement presque « cinématographique ». Du Vatican nous revenons à Lyon. Dante prophétise les derniers événements et les tentatives de l'abbé, d'abord infructueuses, de se soustraire à la surveillance des schismatiques pour rentrer à Rome. Ferreri devra affronter encore des difficultés et des obstacles qui empêcheront son retour dans la capitale : il demandera

1073 *L.S.*, v. 827 = Annexe X/c, p. 510 : *O salve (dixi) fragilis spes unica mundi.*

1074 *L.S.*, v. 881 = Annexe X/c, p. 510 : *fallaci dogmate ; vesanis ausibus* 882 ; *atras tenebras* ; v. 883 *chaos* v. 884.

plusieurs fois la possibilité de partir mais les pères du concile la lui refuseront. Les cardinaux Carvajal et Sanseverino ont déjà abandonné le champ et se sont dispersés. Ferreri est le seul auquel on a refusé de partir.

Dante lui annonce qu'il restera encore un jour près de la Saône celtique. Il essayera alors de s'échapper mais il sera intercepté à Viviers, en Ardèche, autour des rivages du Rhône, et ramené en prison¹⁰⁷⁵. L'auteur de l'interception est, selon Dante, un certain « *Lucius* » de Sassièrges, personnage qui dirige l'épilogue du *conciliabolum* par « une injuste conduite », un être malveillant, responsable de tous les maux. Ferreri rapproche ce nom romain du grec λύκος « loup », à cause de la férocité qu'il attribue au personnage ou du « loup » poisson, puisque c'est sur le Rhône que s'exerça cette férocité. Il s'agit, comme l'éclairera dans la lettre à Louis XII, de Pierre II de Sacièrges (nous lisons *Sassièrges*, au f. 40v. du *L.S.*)¹⁰⁷⁶, évêque de Luçon (en latin *Lucionensis*)¹⁰⁷⁷, de 1496 à 1514, homme d'Église mais aussi personnage politique important, qui fit carrière dans l'entourage des rois de France Louis XI, Charles VIII et Louis XII. Nous avons retrouvé le portrait et le nom du personnage dans la forme de *Sacièrges* = *Sassièrges* dans une médaille de l'époque.

Mais voilà que, à secourir notre héros, intervint un personnage bienveillant, un certain Claude de Tournon. Celui-ci fut évêque et mécène de Viviers de 1498-9 à 1542 et aumônier d'Anne de Bretagne¹⁰⁷⁸. Ferreri raconte que l'évêque le fera libérer par le biais d'un expédient de nature évangélique : il le fera descendre du palais où il était enfermé dans une corbeille, de la même manière que l'apôtre Paule de Tarse, emprisonné à Damas par le gouverneur d'Arétas IV¹⁰⁷⁹ fut descendu du haut des murailles par les fidèles dans l'intention de le soustraire aux poursuites des Juifs¹⁰⁸⁰. Ensuite, enfin hors du danger, notre abbé sera ramené à Avignon, qui était déjà un territoire romain. Il devra néanmoins se garder encore des schismatiques, se méfier de leurs prières et de leurs menaces.

1075 *L.S.*, vv. 941-952 = Annexe X/c, p. 512.

1076 Il existe dans l'Indre, séparée par une soixantaine de kilomètres, deux localités de ce nom, avec graphies différentes, Sacièrges-Saint-Martin, et Sassièrges-Saint-Germain, du bas latin *capsus cervius*, « parc aux cerfs ».

1077 Voir *infra*, p. 302 ; 483 et sv.

1078 *Hierarchia Catholica*, Vol. 3, p. 336.

1079 Arétas était le beau père d'Hérode Antipas. Il gouverna de 9 av. J.-C. à 40 ap. J.-C. : *Dictionnaire historique, critique et bibliographique, contenant la vie des hommes illustres, célèbres ou fameux de tous les pays et de tous les siècles*, T. II, Paris 1821, p. 134 sv. « Arétas ».

1080 cf. *At* 9, 23-25; *2Cor* 11, 32-33 : « *Damasci praepositus gentis Aretae regis custodiebat civitatem Damascenorum ut me comprehederet / et per fenestram in sporta dimissus sum per murum, et sic effugi manus eius* ».

i. Épilogue : l'élection de Léon X

Nous sommes arrivés à la fin de ce long voyage poétisé et onirique, mais qui correspond précisément aux luttes de pouvoir de cette époque. Dans les derniers vers du poème, la lumière du jour, pénétrant par la fenêtre, réveille l'abbé. Selon la tradition, les rêves qui se terminent dans la matinée sont véridiques. Le rêve de Ferreri est à la fois, *somnium*, un songe allégorique, et une *visio* préfigurant « en clair un événement qui se réalise peu de temps après »¹⁰⁸¹.

Ferreri apprend par les serviteurs qui le veillaient, qu'il a parlé pendant son sommeil. Il s'aperçoit alors que tout son corps, le lit, les draps sont sillonnés de larmes. Ce sont bien des larmes de purification, comme il l'annoncera par la suite. Il n'arrive toutefois pas encore à décrypter le sens profond des visions reçues et demeure perplexe, ce qui n'échappe pas aux serviteurs qui l'observent avec étonnement. C'était le jour de Grégoire le Grand, le 12 mars, fête locale pour les Églises d'Orient (en Occident on le fête le 3 septembre), le pape symbole du dialogue, de la paix, de la charité et de l'unité de l'Église.

Alors qu'il décide de se rendre à l'Église la plus proche pour rendre des offrandes, plongé dans un état d'inquiétude et de recueillement, il rencontre l'évêque Galeazzo Bentivoglio, membre d'une illustre lignée de l'Église. Les deux religieux se rendent ensemble à l'église, assistent à la cérémonie sur un seul banc. Ensuite, ce dernier écoute le récit du rêve extraordinaire et l'encourage : de tels songes sont forcements porteurs des vérités. Une dernière similitude sert à exprimer l'attente trépidante de l'élection d'un nouveau pontife : comme un marin anxieux qui attend les vents favorables après la tempête, la France attend de connaître l'identité du nouveau pape.

Le poème se conclut avec l'annonce, par un notaire envoyé de Florence, de l'élection du cardinal de Médicis au trône de Pierre. C'était le troisième jour après l'heureux événement (v. 1026 *tertia lux aderat*). Dans les derniers vers, une joie trépidante s'empare des Pères latins du conclave qui s'exaltent, comme lorsque la *Martia Roma* du passé triomphait du monde éphémère.

1081 DEMAULES 2012, p. 31-46.

En conclusion, nous pouvons affirmer que le rêve est un texte de nature programmatique, il n'est pas finalisé simplement comme un éloge et une célébration classiciste du pontife souverain, mais suggère un appel à son action énergique. Il met en valeur son rôle primordial de responsabilité pour le sort de l'humanité dans son intégralité, en vue de « revigorer les procédures de défense de l'orthodoxie catholique et le respect des hommes pour la religion chrétienne, les lois et l'ordre »¹⁰⁸². Les points fondateurs du renouveau, la paix, la croisade, la réforme, sont tous présents et mis en scène poétiquement.

Le thème de l'âge d'or s'inscrit dans une dimension prophétique, où tradition classique et éléments bibliques, Moyen Âge et humanisme, se trouvent parfaitement intégrés et en harmonie entre eux. Comme dans une Bucolique entièrement interprétée en version positive, le *Somnium* ne réduit pas le mythe à une « opposition binaire » et atemporelle d'un bonheur qui s'annonce mais l'inscrit dans l'actualité historique. La mise en scène médiévale et dantesque, l'héritage des ouvrages prophétiques médiévaux, les tournures virgiliennes et classiques, qui servent à exprimer des concepts bibliques, soulignent fortement la nécessité d'une palingénèse et le désir ardent de retrouver la pureté des Pères de l'Église.

En s'inscrivant dans la lignée des traités réformateurs, après avoir constaté l'échec du *conciliabulum* auquel il avait tant cru, Ferreri annonce des prophéties pour le nouveau pontife : ce pape humaniste, promoteur des lettres et de la culture pourrait devenir l'inspirateur d'un vaste renouvellement spirituel de l'Église, *in capite et in membris*, lequel viserait à un retour à la pureté originelle, à commencer par le pape lui-même. Nous voyons dans ce poème l'insistance, terme à terme, sur l'institution et l'exaltation de la Rome pontificale, la ville même de Rome, et l'*imago*, qui en est le symbole. Le mythe de l'*aurea aetas* imprègne le poème tout entier. Il est développé et enrichi au fil du discours prophétique de Dante, ce qui est le but vers lequel toute la narration tend¹⁰⁸³.

1082 PERIFANO¹ 2007, p. 112.

1083 DE CAPRIO 2013, p. 11- 41.

3) Un document important : la lettre à Louis XII

Juxtaposé à la fin de la silve, il y a la date des « Kalendes d'avril 1513 »¹⁰⁸⁴, un événement qui s'inscrit certainement dans la fiction littéraire du *L.S.* Il est intéressant d'analyser également les annexes qui sont jointes au poème dans l'édition de Lyon. La première est une épigramme rattachée au *L.S.*¹⁰⁸⁵, un hommage poétique de la part de Fausto *Philomusus* de Côme. Nous pouvons remarquer que le poète tisse l'éloge de l'abbé, en mettant en valeur sa remarquable connaissance « dans la science divine et humaine ». La polyvalence intellectuelle de Ferreri est soulignée quand le poète de Côme affirme que :

« Avec un poète il est poète, orateur avec un orateur, et dans les deux il est maître, et en ces arts, crois-moi, il ne le cédera à personne »¹⁰⁸⁶.

L'épigramme se termine par une apostrophe à la *Sylva* personnifiée, écrite en seulement trois jours, pour qu'elle parvienne à Rome comme un « don digne d'honneur ».

Le dernier texte joint au fascicule a une grande valeur documentaire : une lettre que Ferreri a adressée à Louis XII immédiatement après sa rétractation. Elle est un acte politique qui complète l'hommage et la soumission de l'abbé de Subasio par l'explication claire et détaillée des motivations qui l'ont mené à abandonner le schisme du Concile de Pise. La lettre est datée de 1513, mais nous pensons qu'elle a été rédigée avant la soumission complète de Louis XII car Ferreri invite « chaleureusement » le roi de France à se rallier à Léon X et à abandonner l'erreur schismatique.

Au début l'abbé s'adresse au souverain par des mots qui, au-delà des formules épistolaires, témoignent de l'amitié et de l'estime réciproques qu'ils nourrissaient l'un pour l'autre : Ferreri s'était adressé à lui dans d'autres circonstances. Maintenant, il est question de mettre « le roi très Chrétien » devant le fait accompli : l'élévation du fils du Magnifique - survenue grâce au plan céleste et non par la volonté humaine - avait suscité l'approbation

1084 *Data Lugduni XV Cal, Aprilis. M.D. XIII.*

1085 Annexe X/d.

1086 Annexe X/e.

générale des tous les princes chrétiens. Celui qui était considéré comme le souverain le plus pieux, n'aurait pas voulu rester isolé devant les manifestations de joie qui avaient impliqué la communauté chrétienne toute entière !

Après ces préambules arrive la requête qui fait l'objet de cette lettre, et explicite le but véritable du *L.S.* : Ferreri invite Louis XII à dissoudre l'Assemblée du Concile de Pise, « le plus grand et manifeste scandale, non seulement des nations étrangères, mais aussi du royaume de France ». En anticipant les possibles objections du souverain, il admet son erreur dans laquelle il ne s'était pas précipité par méchanceté mais par « une mauvaise évaluation des faits ». Ici, nous reconnaissons les mêmes mots qu'il avait fait prononcer à son *alter ego* dans le *L.S.*, face à l'apparition de Léon X, à côté de Dante. Prose et poésie, réalité historique et fiction littéraire s'échangent en se renforçant.

Cependant, l'erreur peut être corrigée quand il y a la possibilité du repentir : l'abbé raconte que, pour corriger ses fautes, il s'est réfugié au sein de la Sainte Église Catholique, « aux pieds du pontife très heureux, Léon ». Comme pour se purifier du schisme, il relate une profession de foi idéale :

« Étant souhaitable que personne n'ait honte de corriger ses fautes, en me réfugiant dans le sein de la *Sancta Romana Ecclesia* et en me jetant aux pieds très heureux de Léon, pontife de la Sainte Église Catholique, duquel, depuis longtemps, j'ai obtenu le pardon et l'indulgence de revenir à Rome et suppliant, je professe, je proclame, je crois en une seule Sainte Église Catholique, représentée par le concile Latran qui a été convoqué par le même Pape très Saint »¹⁰⁸⁷.

Cette triple profession de foi vise à ne laisser aucun doute sur la réalité du repentir de Ferreri. Pour convaincre Louis XII d'abandonner toute forme de doute, il évoque les difficultés auxquelles la religion est confrontée en France. Le fait que l'assemblée du Concile de Pise ne se soit pas renforcée est un signe évident pour l'abbé « qu'elle ne descend pas de Dieu ». Il avoue avoir soumis ses écrits précédents à la censure du Saint Siège Apostolique. Il admet aussi avoir supplié pour une réadmission à Rome et pour faire acte de soumission mais sans l'obtenir : des gardes français l'avaient intercepté et l'avaient empêché de fuir. En expliquant les événements racontés dans le *L.S.*, il narre sa fuite et sa capture à Avignon d'où il fut ramené à Lyon par un évêque fonctionnaire du roi :

1087 *L.S.*, f. Cr.

« Enfin, porté à obéir à Dieu et au bienheureux Pape plutôt qu'aux hommes, je me dirigeais de Lyon vers Rome, lorsque sur les soins – comme on le dit et comme on en a des preuves irréfutables – de Pierre de Sassiéres, évêque de Luçon, je fus intercepté près d'Avignon en même temps que mes gens et mes bagages et ramené à Lyon, où je suis contraint de demeurer, et, mon frère ayant été placé sous bonne garde, comme un otage, je ne vois aucun espoir de me rendre auprès du Pontife romain. C'est la raison pour laquelle, Très grand roi, comme cela se fait sans tenir compte, ou plutôt contre l'esprit très chrétien qui vous anime et contre les pratiques pleines de religion de vos prédécesseurs à l'égard de la Sainte Église romaine, ainsi que cela n'échappe à personne, j'ai jugé bon d'avoir recours à vous comme à la source originelle. C'est pourquoi je demande et, avec tout le respect qui vous est dû, je supplie que votre royale bienveillance, dans la mesure où l'honneur du Roi estime le discernement et où, même après les dommages subis par vos affaires et par votre état, j'ai jusqu'à présent servi votre majesté en toute fidélité, de ne pas dédaigner d'ordonner que je ne sois pas détenu dans son royaume contre mon gré et contre la liberté de la Sainte Église romaine. Donné à Lyon, le 23 août 1513 ».

C'est pour cela qu'il s'adresse à la source du pouvoir pour ne pas être retenu dans son royaume contre son gré et contre la liberté de la Sainte Église Catholique. Ainsi, la réalité historique l'importe sur la fiction littéraire.

Conclusion de la deuxième partie

Les auteurs étudiés dans cette deuxième partie révèlent sous couvert d'une patine encomiastique les exigences précises nécessaires à la réalisation d'une réforme de l'Église. Parmi ces poètes, nous avons souligné la contribution du *L.S.* de Ferreri. En rappelant les motifs inspirateurs des traités réformateurs, ce poème n'est pas seulement destiné à l'éloge et à la célébration classiciste du pontife souverain, à qui il suggère de prendre de promptes initiatives, mais plus vraisemblablement un appel à l'intervention du pape sur plusieurs points : la réforme des mœurs, la paix entre les princes chrétiens et les croisades ; points clés que Battista Spagnoli présentera dans ses *Fastes* à Léon X. Dans ce contexte, le terme *Medicus* s'enrichit d'une nouvelle signification morale : le pontife doit devenir le médecin censé soigner les membres malades du Christ. La poursuite du Concile Latran V fut considérée comme l'instrument par excellence par le biais duquel le Médicis pouvait parvenir à ramener un âge d'or de paix et de concorde.

Partie III

Poésie latine et renouveau spirituel

Chapitre I : Entre poésie et religion

Les œuvres des auteurs impliqués sur la question poétique de l'âge léonin, à savoir le débat parfois conflictuel entre poésie et religion, retiendrons notre attention dans cette dernière partie. Ces auteurs se sont engagés dans le débat entre la poésie et la religion. Dans leurs œuvres, l'éloge de l'*aurea aetas* s'est conjuguée à une tentative de définir une poétique chrétienne originale, fondée sur les *Écritures* et les textes patristiques. Ici, l'idée-mythe de l'âge d'or n'est plus simplement celle d'une littérature encomiastique d'empreinte virgilienne, mais consiste dans l'idée-mythe d'origine classique telle qu'elle a été récupérée et assimilée par la tradition chrétienne, fixée par Egidio da Viterbo.

Une énorme moisson de textes chrétiens dédiés à Léon X s'est dévoilée à nous lors de nos recherches ; un grand nombre des poèmes demeure inédits : nous avons été obligée de restreindre notre investigation aux exemplaires les plus emblématiques et significatifs de l'époque léonine, en nous réservant d'approfondir certains d'entre eux dans des études futures.

Cette section est consacrée à l'approfondissement d'auteurs qui ont interprété le mythe de l'âge d'or dans une perspective authentiquement chrétienne. Il sera question de poètes qui se sont servis du classicisme pour formuler des thèmes chrétiens et d'autres qui se sont éloignés de la tradition classique pour élaborer une poétique originale, dans la tentative de donner une voix à leur sincère piété ou comme un moyen d'instrument d'édification morale. Nous ne traiterons pas des auteurs qui, bien qu'actifs à Rome pendant le pontificat de Léon X, auraient développé une poétique spirituelle par la suite.

Pour ce faire, nous explorerons en premier lieu, les finalités et les fondements idéologiques de cette nouvelle poétique. Chez ces auteurs, le conflit toujours présent entre la foi chrétienne et une forme païenne a fait l'objet d'une réflexion profonde, inspirée par le souci d'une poétique cohérente avec la foi et la religion. C'est ainsi que notre recherche nous amènera à l'étude des textes religieux, où l'image d'une *aurea aetas* s'estompera complètement, en laissant la place à des thématiques chrétiennes. L'analyse de ces textes poétiques nous permettra de comprendre les éléments valorisés dans leur conception d'une poésie chrétienne si utile dans le cadre d'une réforme morale. Ces ouvrages et cette dimension chrétienne permettent de

corriger et de nuancer l'image traditionnellement reçue de la littérature de l'époque léonine et du mythe de l'âge d'or.

A. La réforme des contenus et de la langue

La culture humaniste au début du XVI^e siècle avait tenté de concilier un savoir tout à la fois humain et divin, en accordant un rôle essentiel aux textes des Pères autant qu'aux *auctores* classiques, Virgile et Cicéron *in primis*. Toutefois, suite à la prédication de Savonarole¹⁰⁸⁸, au danger constitué par l'humanisme et au débat sur le cicéronisme, de nouveaux questionnements et des doutes quant à la légitimité d'une culture païenne potentiellement dangereuse avaient profondément interrogé et secoué les consciences¹⁰⁸⁹. À Florence l'ascension irrésistible du moine ferrarais avait influencé dans un sens religieux la culture humaniste qui avait fleuri sous le Magnifique, en l'orientant vers des positions religieuses plus intransigeantes. Ainsi, la production florentine de ces années fut caractérisée par le retour à un christianisme radical et orthodoxe. Les intellectuels fidèles à Laurent contribuèrent au changement radical de la culture littéraire qui se produisit dans les dernières années du XV^e siècle. Une riche production de poésie sacrée et religieuse, empreinte d'un certain purisme, émerge à cette époque. Le débat autour de la conciliation entre la poésie et la théologie inquiétait particulièrement les lettrés florentins qui s'étaient regroupés autour du Magnifique dans les Orti Oricellari ou à l'ombre du couvent de Saint Marc. Les lettrés se confrontaient aux mêmes interrogations que celles qui affectaient le Mantouan ; les questionnements ayant trait à un renouveau de l'Église impliquaient l'idée d'un renouveau de la littérature : est-ce qu'il est possible pour le chrétien de concilier la foi et la poésie ? Est-il légitime de s'engager dans l'élaboration d'une poésie chrétienne et, surtout, quelles modalités convient-il d'adopter dans le cas d'une réponse affirmative ?

L'une des questions principales qui occupaient la réflexion théorique concernait la forme que la poésie devait adopter : on hésitait entre la réception des éléments (de contenu et de style) de la tradition païenne et la recherche d'une poésie plus intransigente et d'un modèle

1088 Le Frère prononce dans le *Apologeticus de ratione poeticae artis*, un traité en quatre livres, une attaque féroce contre tout genre poétique puisque pourvu « d'une composante diabolique ». *Poétiques de la Renaissance*, p. 234.
1089 BAUSI 2001, p. 229- 238 : « le débat propre à l'Humanisme florentin » ; BAUSI 1995, p. 183-194.

plus austère. Ugolino Verino, un savonarolien qui sera amplement analysé par la suite, répondait affirmativement et renvoyait la question épineuse à son ami et maître Savonarole dans un long poème en hexamètres *Sur la religion chrétienne et le bonheur de la vie monastique (De christianae religionis ac vitae monasticae felicitate)*. Comme nous le verrons, la réplique de Savonarole déclassait la poésie comme un moyen d'expression diabolique, ni nécessaire ni utile pour le chrétien¹⁰⁹⁰. Ce qui ne découragea pas Ugolino de s'impliquer à fond dans une production poétique intensément orientée dans un sens chrétien.

Ailleurs, dans la *Roma christiana*, d'un côté temple du classicisme et de l'autre traversée par des courants réformateurs, la querelle relative à la conciliation entre la poésie et la théologie, l'humanisme et le christianisme, apparaît très animée dès le début du pontificat de Léon X. L'image de Rome Babylone transmise par la littérature réformiste par la suite renvoie à une réalité plus nuancée : la culture dominante pouvait bien vivre avec des foyers de *piagnoni* éparpillés dans le centre de Rome, des monastères de Saint Sylvestre au Quirinal et Saint Pierre in Montorio dans le Janicule jusqu'à certaines demeures cardinalices¹⁰⁹¹. Les injonctions alors prônées par les milieux réformateurs et religieux influencèrent le débat et les décisions conciliaires ainsi que, semble-t-il, la politique culturelle du premier pape Médicis.

Les traités réformateurs, en particulier le *Libellus ad reformandis moribus* des frères camaldules et l'*Oratio* de Jean François Pic, avaient déploré les malheurs qui affectaient la communauté chrétienne ; ils constataient avec amertume que l'un des pires consistait dans l'ignorance dans laquelle demeuraient les ministres de l'Église. Et c'était d'autant plus grave que cela concernait particulièrement leur domaine de compétence, les *sacrae litterae*. Il s'ensuivit la défense d'un savoir basé sur les Écritures et les textes des Pères qui devaient remplacer une culture fondée sur la philosophie païenne et les fables mensongères des poètes. Il s'agissait de refonder la culture sur la base d'un savoir qui se voulait entièrement chrétien et de se consacrer à la célébration du monde et des vertus chrétiennes. L'insistance sur la revalorisation d'une culture essentiellement chrétienne, toute centrée sur l'étude des Écritures et des Pères, concernait tout particulièrement la transmission du savoir et l'enseignement. Le débat à propos d'une littérature et d'une poésie véritablement chrétienne se rattachait à des instances pédagogiques¹⁰⁹².

1090 Pour ce sujet voir *infra*, II, p. 395 et sv.. Bausi a souligné que Savonarole ne réagissait pas contre Verino, qui était lié à lui et à sa prédication et relevait de son même milieu, mais contre les autres humanistes qui s'étaient inspirés à des thématiques païennes et en particulier contre le néoplatonisme ficinien.

1091 Voir CHASTEL 1984, II, Rome - Babylone, p. 75 -120.

1092 Voir PERIFANO¹ 2007, p. 113 et sv.

Les manuels et les outils pédagogiques devaient être de préférence chrétiens et remplacer l'étude des auteurs païens¹⁰⁹³. L'approfondissement des *sacrae litterae* apparaissait donc comme le moyen obligatoire pour former la communauté chrétienne sur l'exemple des Pères et pour pourvoir ainsi à l'ignorance qui la caractérisait dramatiquement. Ainsi, d'après ces auteurs partisans de la *reformatio ecclesiae*, la fréquentation des poètes chrétiens anciens, grâce à leur valeur exemplaire, invitait à un retour à la pureté des Pères, et s'imposait pour garantir une purification des mœurs et atteindre ainsi la réforme véritable de la communauté. Et *comme* les poètes chrétiens anciens devaient servir de modèle à la formation exemplaire des ministres de l'Église, ainsi des sujets vétérotestamentaires et néotestamentaire devenaient source d'inspiration privilégiée d'une nouvelle poésie chrétienne. L'étude des Écritures et des textes sacrés ne valait pas seulement pour la compréhension des vérités transcendantes, mais contenait aussi une valeur formatrice « car elle stimulait les hommes d'Église à conduire une vie honnête et éloignée des tentations du péché »¹⁰⁹⁴. Il incombait au pontife une réforme des études « de toutes lettres », qui étaient corrompues par les commentateurs modernes ; aux yeux des réformateurs, il appartenait au pape de les réformer dans une perspective chrétienne et de les ramener à leur primitive pureté.

Sur ce point, Léon X semble avoir partagé les orientations des réformateurs, en encourageant, tout du moins au début de son pontificat, des mesures en faveur de la revalorisation d'une littérature chrétienne et en prônant la condamnation de la vanité des savoirs humains. D'ailleurs, un courant de pensée fidéiste s'était déjà affirmé à Rome, soulevé par l'intérêt pour le scepticisme de l'Académie dérivé de Cicéron ; quelques théologiens, dont le cardinal Adriano Castellesi da Corneto, déjà rencontré en tant que dedicataire du *Teratorizion*¹⁰⁹⁵ de Vitali, estimaient que la véritable science était constituée par l'Écriture sainte et les Pères, « la raison humaine étant incapable de s'élever par ses propres forces à la connaissance des choses divines et de la métaphysique »¹⁰⁹⁶. Par la suite, d'autres lettrés, influencés par le scepticisme de l'Académie, se dirigèrent également vers des positions fidéistes et antirationalistes.

Comme Alfredo Perifano l'a rappelé récemment, deux bulles promulguées lors du Concile témoignent du ralliement du pontife à la ligne culturelle encouragée par les réformateurs ; elles font preuve d'une opposition ouverte à toute apologétique chrétienne

1093 BAUSI 2001, p. 234. Voir PERIFANO¹ 2007, 2007, p. 118 à propos de la dédicace au recueil *Poetarum Christianorum Carmina*, édité par Alde Manunce en 1501 ; *Aldus Manutius and Renaissance culture*, 1974.

1094 PERIFANO¹ 2007, p. 114.

1095 Voir *supra*, p. 112, note 446.

1096 POPKIN 1979, p. 61-62.

fondée sur la philosophie. En effet, la bulle *Apostolici regiminis* de la Session VIII, promulguée - comme nous l'avons vu- le 19 décembre 1513, peu après le ralliement des cardinaux schismatiques, condamnait tant les thèses sur la mortalité de l'âme que sur la philosophie humaine, qui n'était pas inspirée par Dieu ; l'*Inter sollicitudines*, approuvée un an après, faisait l'éloge de l'imprimerie, tout en en déplorant l'usage excessif. La culture littéraire devait se faire porteuse, selon les instances triomphantes du Concile, des prescriptions sotériologiques et réformistes réveillées suite à l'élection de Léon X¹⁰⁹⁷.

Les mesures adoptées à l'occasion du Concile et la vivacité du débat relatif à une réforme de l'Église se reflétèrent à Rome dans le combat culturel portant sur la querelle antique entre le christianisme et le paganisme et stimulèrent les poètes à s'impliquer dans une production chrétienne considérable.

Donc, à côté d'une littérature triomphale et encomiastique, une nouvelle production, de caractère pédagogique et édifiant, fortement influencée par les mouvements de dévotion et de rénovation religieuse, vit le jour dans la capitale en ce début de siècle. Au milieu du panorama composite de la société littéraire romaine, nous assistons à une riche floraison de poésie sacrée et religieuse, en vernaculaire et en latin, manifestement influencée par le débat conciliaire¹⁰⁹⁸. De la même manière qu'à Florence sous le Magnifique, à Rome la poésie s'empara du débat ancien sur la possibilité de concilier religion et classicisme, contenu sacré et mythologie païenne.

Ainsi, des tendances diverses, que nous avons vu lutter dans les *Coryciana*, se disputent la forme et la fonction que les poètes se devaient de poursuivre ; sous l'influence des réformateurs une progressive christianisation de contenu s'affirme à Rome, en s'alignant sur une production à contenu païen.

Des mouvements plus rigoureux, proches du purisme manifesté par des courants florentins, s'infiltraient dans les milieux curiaux et parmi les proches de Léon X. Ces auteurs s'opposaient au courant « syncrétique », qui cherchait à obtenir une synthèse parfaite entre des contenus chrétiens et des formes admirablement classiques ; ils prônaient une attitude plus austère face à la culture païenne. Certains furent personnellement engagés dans l'activité pastorale et lièrent leur production littéraire à la pratique liturgique-dévotionnelle, en la subordonnant à des finalités pédagogiques et édifiantes. Parmi eux, Giuliano Dati fut l'un des principaux auteurs engagés pour la diffusion des principes de la foi chrétienne¹⁰⁹⁹. Il fut l'un des animateurs de

1097 CANTIMORI 1992, p. 25 et sv. PERIFANO 2007, p. 115.

1098 ALAHIQUE-PETTINELLI 2001, p. 31-55.

1099 P. FARENGA-G.CURCIO, *DBI*, vol. 33, Roma 1987, p. 29-35, sv. « *Dati, Giuliano* ».

l'*Oratorio del Divino Amore*,¹¹⁰⁰ une congrégation de religieux et laïques de renom, née à Gênes en 1497 et que l'on retrouve à Rome en 1517, de par les exigences de la réforme disciplinaire interne à l'Église énoncée lors du Concile de Latran¹¹⁰¹.

Anna Alahique Pettinelli inscrit l'activité de Dati dans le contexte romain et étudié sa production littéraire : le clerc était né à Florence où, sans surprise, il s'était lié au mouvement savonarolien ; il arriva à Rome en 1485 et dès lors, fut engagé sur plusieurs plans, devenant curé de l'Église de Sainte Dorothée in Trastevere, pénitencier et membre de la compagnie de l'*Oratorio* avec des personnages de l'envergure de Jacopo Sadoletto, Gaetano Thiene, Jean Pierre Carafa (le futur Paul IV) ou Jean Matthieu Giberti, tous des religieux influents dans le cadre de la Contreréforme¹¹⁰². Cette église, qui remontait au XII^e siècle, devint au XVI^e siècle sous Léon X un centre de charité et de dévotion chrétienne ; des documents contenus dans l'Archive secrète du Vatican rapportent que le pape Médicis institua un oratoire auprès duquel intervenaient des prélats et des nobles « qui se délectaient dans l'exercice spirituel et caritatif »¹¹⁰³. Du point de vue idéologique, Dati centra son activité sur la diffusion du message chrétien, toute sa production dévoile une fonction éducative, culturelle et religieuse, destinée à un grand nombre de fidèles.

Pour ce faire, le clerc utilisa tous les avantages offerts par les nouveaux médias (l'imprimerie, le théâtre) ou réadapta des genres et des vers anciens en vernaculaire, plus compréhensible à de larges couches de la population. A l'instar de Castellano Castellani (1461

1100 G. MARIA MAGENIS (*Nuova e più copiosa storia dell'ammirabile ed apostolica vita di s. Gaetano Tiene*, Napoli, 1749, p. 47-48) présente la fondation de cette congrégation comme une réaction à la Réforme protestante : « La funesta notizia di queste nascenti eresie nella Germania, giunta che fu a Roma, afflisse altamente il cuore di quei più zelanti prelati, e specialmente del Nostro Protonotario S. Gaetano, il quale a misura del grand'amore, che portava Dio, versò dalle sue pupille gran copia di lagrime in sentirlo così oltraggiato. Ma questo stesso Dio che l'aveva destinato ad opporsi a Lutero, eccittollo ancora a radunare soldati per combatterlo. Gaetano dunque dopo molte orazioni, e penitenze, per muovere il Signore a pietà, deplorando con alcuni Primati della Corte il pericolo imminente della Religione Cattolica agitata e dalle moderne Eresie, e da depravati costumi sì del Clero, come del Popolo. [...] Così ebbe principio sotto Leone X il celebratissimo *Oratorio del divino Amore* nella suddetta Chiesa, promosso da gaetano per antidoto di quel veleno, che andava spargendo Lutero : come notasi negli Atti della di Lui canonizzazione : *Oratorium illud a tempore Leonis X, quasi Antidotum Lutheranarum Haeresum fuit institutum* (*Acta Canon. S. Cajet.* p. 9). Voir également A. BIANCONI, *L'opera delle compagnie del "Divino amore"* nella riforma cattolica, Città di Castello 1914, p. 13 ; P. PASCHINI, « Un parroco romano in sui primi del Cinquecento », in Roma, 6, 1928, p. 19-25.

1101 Dans ce groupe figuraient des individus que nous avons déjà rencontrés chez les Mellini. Pour le concile de Latran vedi *supra* p. 24, note 103 et p. 26.

1102 CHASTEL 1984, p. 21.

1103 MONCALLERO 1953, p. 213 -214, note 1, cite : « L'Origine et sommario delle Opere pie istituite dal pontificato di Leone X sino a Paolo IV » qui se trouverait dans l'archive Vatican, dans lequel on lit : « Al tempo del soprannominato pontificato (di Leone X) si trovava in Roma una certa segreta et christianissima Compagnia la quale era solita congregarsi in Santa Dorotea in Trastevere dove intervenivano prelati e nobili et altre persone che si dilettaavano del charitativo et spirituale essercizio, della qual compagnia era ancora Mons. Il vescovo di Chieti (il Carafa). Nel 1597 in S. Dorotea, S. Giuseppe Calasanzio aprì una scuola per i poveri dando inizio alla congregazione delle *Scuole Pie* ».

– 1519), un lecteur de droit canonique, évêque de Fiesole, partisan de Savonarole, et promoteur des représentations sacrées florentines¹¹⁰⁴, Dati utilisa la dramaturgie sacrée à des fins didactiques et moralisatrices avec l'intention de divulguer et d'enseigner des contenus éthiques et religieux¹¹⁰⁵. Il s'engagea au sein de la compagnie du Gonfalon et fut le responsable de la rédaction et de l'édition d'une représentation particulièrement fortunée de la *Passion* : cette tragédie, œuvre sacrée en octave, fut représentée consécutivement pendant plusieurs années au milieu du Colisée, soit dans le cœur pulsant de la Rome païenne. Par ailleurs, le clerc ne manifesta pas seulement son engagement par sa production, mais par son activité pastorale et son apport au débat sur la poésie et sur la religion. Pour lui, comme pour d'autres auteurs engagés pour une réforme de la communauté chrétienne, la pratique littéraire était subordonnée à une finalité pratique et évangélique. A ses yeux, la langue vernaculaire permettait d'atteindre une plus large population.

Un autre membre de l'*Oratorio*, le secrétaire pontifical Jacopo Sadoletto, l'un des personnages les plus influents de la Curie déjà évoqué, et ami de Reginald Pole (1500-1558)¹¹⁰⁶, offre l'exemple d'une autre direction. Le secrétaire pontifical participa aussi à la querelle par ses œuvres et par une réflexion sur l'utilité de la poésie comme moyen d'expression et d'édification morale¹¹⁰⁷. Il était très engagé dans le versant réformateur et avait notamment fréquenté la demeure d'Oliviero Carafa immédiatement après son arrivée dans la capitale, comme nous l'avons vu précédemment¹¹⁰⁸. Il apparaît souvent dans notre propos comme un membre actif de plusieurs *sodalitates*, toujours impliqué dans les débats religieux et culturels qui ont animé la capitale¹¹⁰⁹. Et si la première production de Sadoletto contenait tout ce qui horrifiait Érasme¹¹¹⁰, des œuvres postérieures ont montré une nette évolution vers des positions réformistes. Ainsi, le *Laocoon* (1509), poème symbole d'une production classicisante-eckfrastique, qui célébrait la grandeur retrouvée de la Rome roversque, s'oppose au *Curtius* (1503), une figure christique *ante-litteram* sous l'apparence classique : un ancien héros romain incarnait le dernier défenseur des valeurs républicaines, mais à l'instar du fils de Dieu sacrifiait

1104 C. MUTINI, *DBI*, Vol. 21 (1978), sv. CASTELLANO CASTELLANI.

1105 Voir *supra*, I, p. 37 ; 161 et sv. pour l'utilisation opposée du théâtre qu'en fit Léon X.

1106 D. ROMANO, *DBI*, Vol. 84, 2015, sv. « Reginald Pole ».

1107 Francesco LUCIOLI (2014), qui vient de publier l'édition critique de ses trois poèmes, a étudié en profondeur la poétique du Modénais et en a souligné cependant la présence d'exigences réformistes. Dans ces premières années, lui-même avait composé de poésies classiques et eckphrastiques qui lui assurèrent une ascension rapide auprès des milieux curiaux.

1108 Voir *supra*, p. 36-37 ; 116 - 121 ; 131- 134 ; 168 ; 213 ; 338.

1109 LUCIOLI 1914, p. 14 : « Les années léonines » de Sadoletto coïncident en effet avec une activité mondaine de cet auteur, au détriment d'une oisiveté à consacrer aux études littéraires.

1110 Un trait qui avait fait l'objet de la critique acharnée d'Érasme dans le *Ciceronianus*. Voir à propos D'ASCIA 1991, p. 149-150.

sa vie pour rédimer le genre humain¹¹¹¹. Derrière l'apparence d'un poème classique à sujet historique, ce poème manifestait l'adhésion de son auteur à des thèmes réformateurs et se proposait comme un exemple de poésie sacrée. Toutefois, après ces expériences juvéniles, Sadoletto mena une réflexion sur la poésie jusqu'à la fin de sa vie. Dans plusieurs œuvres il s'exprima à ce sujet en s'éloignant du classicisme de ses exordes poétiques, et de l'imitation décomplexée des classiques. Les années de la maturité voient le secrétaire pontifical évoluer vers des positions plus rigoureuses, toujours à la recherche de la vérité religieuse. Fermement persuadé des capacités de la pensée rationnelle, il s'opposa au scepticisme de l'Académie qui regroupaient ceux qui refusaient la philosophie morale et la physique face à la Révélation, le seul moyen de connaître Dieu pour les « fidéistes »¹¹¹². Dans ce sens la poésie, très proche de l'oratoire, pouvait constituer un instrument utile lorsqu'elle était utilisée à bon escient et faisait de la persuasion édifiante son but prioritaire sans pour autant nier la légitimité d'une phraséologie classiciste et cicéronienne. Selon Sadoletto, la poésie était capable d'influencer en sens positif l'âme humaine, en y véhiculant des valeurs morales et religieuses.

1) La réforme de la langue et de la poésie

Rome n'était pas Florence. Si le contenu de la poésie se christianise progressivement le pape était le représentant universel, le Pasteur Angélique qui trouvait dans l'institut conciliaire le moyen le plus efficace pour imposer son autorité sur le monde chrétien. La polémique sur l'imitation qui avait enflammé le débat concernant la langue et impliqué entre-autres Pietro Bembo et Jean François Pic de la Mirandole avait dépassé le cadre de la pure norme linguistique pour tendre vers un style retenu objectivement parfait, un modèle absolu de référence pour la collectivité, le « cicéronianisme », à l'encontre duquel s'était engagé Érasme¹¹¹³. Dans le cadre romain officiel de la Curie, le langage s'était élevé comme le signe incontestable de la grandeur retrouvée de la *Roma Christiana* et papale, puissant instrument de représentation. Le

1111 F. LUCIOLI, « *Oracula Christi e dictata sacro verba Helicone* nella poesia di Jacopo Sadoletto », dans *Metafore di un pontificato. Giulio II (1503-1513)*, « Roma nel Rinascimento », Atti del Convegno Internazionale di studi (Roma, 2-4 dicembre 2008), par les soins de F. CANTATORE, M. CHIABÒ, P. FARENGA, M. GARGANO, A. MORISI, A. MODIGLIANI, F. PIPERNO, Roma 2010, p. 251-278.

1112 POPKIN (1979, p. 62-63) fait allusion à Reginald Pole, ami de Sadoletto avec lequel il échangea. Voir *Phaedrus sive de laudibus philosophiae*, in *Opera quae extant omnia*, Veronae, 1738, vol. III.

1113 D'ASCIA 1991, p. 105-159.

classicisme, hérité et filtré du passé devenait ainsi le signe d'une nouvelle *aurea aetas*. Mais il restait impérieux que ce programme de rénovation humaniste implique pleinement aussi la tradition ecclésiastique qui avait été abandonnée à l'ignorance des apôtres indignes de Christ. Les réformateurs soutenaient qu'il fallait épurer les Écritures de leurs commentaires, des scories accumulées au fil du temps en vue de retrouver leur pureté originaires ; nombre de poètes traduisirent cela par un impeccable style latin, pour que la poésie puisse devenir un instrument d'édification morale.

La nécessité d'une poésie pure et inspirée, tout axée sur les sujets religieux mais en même temps élégante et stylistiquement irréprochable apparaît visible dans la charge que Léon X confie à Zaccaria Ferreri pour la réforme du bréviaire. L'ex abbé bénédictin, qui entretemps était devenu un poète très estimé et membre de sa *familia* au sein de la Curie, s'applique hardiment à la tâche en remaniant complètement les hymnes du bréviaire, les *Hymni novi ecclesiastici*, imprimés en 1525 (à cause de sa mort en 1521 Léon X ne put lire l'œuvre achevée) à Venise¹¹¹⁴. Après la lettre *imprimatur* de Clément VII, l'ouvrage contient une lettre préface de Marinus Becichemus (1468 -1526), professeur de Lettres vénitien, lequel, après l'éloge débridé de Ferreri, affirme que la révision du bréviaire est l'antidote le plus « doux, agréable, élégant, soigné, pure » face à la barbarie que Luther avait déclenchée dans les peuples « barbares, ignorantes et incultes », en renouvelant les erreurs des Anciens. Ses livres seront finalement brûlés en place publique et toutes ses œuvres seront soumises à une interdiction perpétuelle de publication¹¹¹⁵.

Dans la lettre préface au pape Clément VII nouvellement élu, successeur de Léon, Ferreri explique les finalités de la réforme du bréviaire, en revendiquant non sans une certaine fierté, le programme de rénovation de la langue qui avait été commandité par le pape humaniste pour purifier le style des hymnes de tout barbarisme et le rapprocher de la justesse de l'expression latine¹¹¹⁶. Silvana Seidel Menchi a supposé que l'ex-abbé de Subasio aurait été influencé par Érasme, qui avait mené de son côté une bataille pour défendre ses traductions du Nouveau Testament contre ses nombreux détracteurs¹¹¹⁷. Il ne serait pas étonnant que Ferreri

1114 PASTOR 1926, p. 105.

1115 *Ibid.* f. 12r. : « *Sed et beatissimae in Lutherum Martinum actiones, qui ut aliquid se valere ostenderet, ut qui Ephesis templum Dianae incendiat, damnatos et oblitos priscorum errores renovare, atque stabilire inter barbaros, imperitos et rudes populos coeperat, abunde facundiam, et sapientiam Zachariae Pontificis testatissimam faciunt* ».

1116 Dans la dédicace Ferreri relate (*Hymni 1532, f. 11r*) : *Zachariae Ferreri Vicent. Pont. Gardien. Hymni novi Ecclesiastici iuxta veram metri et Latinitatis normam a Beatiss. Patre Claemente VII Pont. Max. ut in divinis quisque ei suti possit approbati et novis ludovici Vicentini characteribus in lucem traditi. Sanctum ac necessarium opus. Breviarium Ecclesiasticum ab eodem Zach. Pont. Longe brevis et facilius redditum et ab omni errore purgatum propediem exhibit. Ibid, infra, f. 3v.*

1117 SEIDEL MENCHI 1936, p. 35-36.

se soit inspiré de l'humaniste quand il revendique le droit du chrétien de parer la théologie, « la très belle reine des sciences, d'or et d'argent ». Ferreri défend son programme de rénovation de la langue dans la préface à l'édition de ses *Hymnes*. Le Vicentin affirme non sans un certain orgueil que Léon X lui avait confié la tâche de « reformer en mieux les hymnes, utilisés quotidiennement, en l'honneur du Dieu très grand, et ce, pour les rapprocher de la métrique correcte et de la véritable langue latine, après avoir été purifiés de toute barbarie »¹¹¹⁸. Il s'engagea à châtier et purifier la langue avec le même enivrement qu'il aurait utilisé dans une croisade contre les ennemis¹¹¹⁹.

Il souligne aussi qu'il est arrivé à s'adonner à la tâche avec enthousiasme grâce à l'inspiration divine et la confiance que le Seigneur lui avait insufflée. Léon X lisait et approuvait les hymnes au fur et à mesure que Ferreri les lui présentait, signe incontestable de la régie (la cabine de la mise en scène) de la part du pontife, qui aimait les poèmes légers, mais savait que le temps lui imposait de s'occuper d'une production plus engagée¹¹²⁰. Ferreri insiste sur l'importance d'atteindre une *bona latinitas*, d'obtenir une *congruitas*, un accord, de mètre et de forme latine (*ad latini sermonis et metri congruitatem singula*) face à la « barbarie ». En accord avec les traités réformateurs, il se questionne sur la légitimité d'une telle opération en anticipant, à l'instar d'Érasme, les éventuelles remarques de détracteurs, qui pouvaient l'accuser de « brider l'esprit divin » par les règles des grammairiens¹¹²¹. L'abbé se défend en se fondant sur les lieux scripturaux (*Psaume XXX*), les leitmotivs des traités réformateurs :

« Si nous pouvons élever par des justes louanges la très grande majesté du Seigneur, pourquoi devrions-nous l'offenser par des mots barbares et inadaptés » ? – Clamez un beau psaume pour lui à pleine voix ! Tressaillez de joie, vous les justes dans le Seigneur. C'est aux cœurs droits qu'il revient de le louer, tous ensemble– »¹¹²².

Avec un élan qui lui était propre, mais qui s'était seulement endormi dans l'institutionnalisation de ses fonctions, il affirme que l'ignorance et la mauvaise éloquence sont

1118 *Ibid.* f. 11r [...] *hymnos quibus in dei Maximi laudes quotidie utimur a vera latinitate, et metro aberrare perpenderet, adiecit animum, ut vel in melius reformarentur, vel iuxta rectam mensuram et latinitatem exclusa barbarie de novo excuderentur, idque oneris meis humeris imponendum censuit.*

1119 *Hymni*, f. 11r.

1120 *Ibid.* [...] *Singulos quidem hymnos, prout a me quotidie prodibant, perlegit Leo Pontifex, ac probavit.*

1121 *Ibid.* f. 17r-v.

1122 *Ibid.* f. 17r-v : *Sane si Dei maximi summam illam Maiestatem rectis congruisque laudibus attollere possumus, cur barbaris ineptisque attollamus [...] Si enim gemmam preciosissimam auro valemus claudere, cur plumbo, cur aurichalco, aut alio inferioris metalli genere circundabimus ?*

« d'autant plus détestables quand elles proviennent des prêtres, qui devraient être les dépositaires de la science divine ».

La voie de Ferreri ne resta pas isolée : Jean François Vitali, l'inlassable chantre de l'époque léonine se consacra à la composition d'hymnes chrétiens en 1517 (*Iani Vitalis Panormitani in Divinam Trinitatem ad Leon em X Pont. Max. Hymni tres*)¹¹²³, une célébration de la Trinité en 333 vers. Rien d'étonnant à ce que notre « poète panégyriste » ait choisi ce tournant soudain vers une « Muse dévote » en ce fragment si mouvementé : 1517 était en effet une année cruciale et critique pour le pontife, qui sortait triomphant de la conjuration ourdie par le cardinal Alfonso Petrucci et cherchait à renforcer son pouvoir par la création d'un collège de nouveaux cardinaux fraîchement élus, dont le charismatique Egidio da Viterbo. Vitali, un de ses grands amis et protégés, ne manqua pas de cueillir l'occasion et, conscient que les temps avaient changé, s'empressa de dédier des hymnes chrétiens au pape, en inscrivant dans la dédicace Egidio da Viterbo, Innocenzo Cibo, Ercole Rangoni (protecteur de Giralaldi), Giovanni Salviati, tous cardinaux nouvellement nommés par Léon le 26 juin 1517 avec la claire intention de consolider à nouveau un pouvoir qui avait été si secoué¹¹²⁴.

Des ouvrages monumentaux, poèmes épiques en latin, représentent le résultat emblématique de finalités et des dispositions du Concile, qui avaient essayé d'accomplir et de répondre aux tentatives d'une réforme morale. D'autres poètes que nous analyserons ultérieurement avaient formulé l'éloge de Léon X en forme classique pour se consacrer par la suite à la christianisation des genres traditionnels.

Un des auteurs qui incarne le plus le classicisme chrétien de l'époque de Léon X est issu de l'humanisme napolitain ; il s'agit de Jacopo Sannazzaro. Il contribua par un ample poème sacré à donner une réponse toute chrétienne aux polémiques qui allaient exploser d'ici peu avec la Réforme luthérienne. Bien que presque toute son existence se soit déroulée à l'ombre de la cour aragonaise, dans sa ville natale ou en France, il a contribué plus que d'autres au christianisme chrétien encouragé par Léon X.

1123 VITALI dans TUMMINELLO 1883, p. 37-43. Les hymnes ont été loués par GIRALDI, *De poetis nostrorum temporum*, PANDOLFI (éd.) 1992, p. 396 et VALERIANO, *Hieroglyphica lib. XL, praefatio*, il nous suffit du début pour comprendre le ton de l'éloge TUMMINELLO 1883 (VITALI, *Opera, Hymni*, p. X), p. 39-40 : *Aegidi, Cibo, Salviate, Rango, / Augustine Trivulte, Cardinales, / nostri carminis o boni patroni, / ad vos ingennum vocate Bembum / et magnum quoque Sadoleton, illos / ocellos geminos sacrae poesis, / afferte et simul hunc novum libellum / summo Pontifici, optimo Leoni / et tandem mea servitus apud vos / si quicquam meruit benignitatis, / orate ut faveat suo poetae, / addens munera laudibus trecentis ; / nam praeconia principium esse debent / clarae munera liberalitatis.*

1124 RUBELLO 2013, p. 176 et sv. ; TUMMINELLO 1883, p. 38 et sv.

B) Sannazzaro et Vida : les emblèmes du classicisme chrétien

1) Sannazzaro la réponse du classicisme chrétien à la Réforme

Jacopo Sannazzaro fut l'auteur prolifique et novateur d'une des plus significatives œuvres du classicisme chrétien à l'époque de Léon X. Bien qu'il soit très étudié et relève de l'humanisme napolitain, nous lui consacrerons une certaine attention puisqu'il incarne pleinement les instances réaffirmées par le Concile de Latran V et les exigences d'une poétique d'inspiration purement évangélique.

Son ouvrage majeur, le grand poème sacré *De partu virginis* a été publié peu après la mort de Léon X ; il contient les aspirations de l'époque du premier pape Médicis puisqu'il met en scène une version christianisée du mythe de l'âge d'or, représentée par la venue et la restauration du Messie. Bien qu'il ait été Napolitain d'origine, Sannazzaro fut proche de l'entourage de Léon X dont il a incarné les attentes de renouveau et l'exigence d'une littérature religieuse inspirée des valeurs de la foi chrétienne. Le lien fondamental avec le classicisme romain, le néoplatonisme florentin et les milieux intellectuels napolitains s'est produit encore une fois grâce à la personnalité charismatique de Egidio da Viterbo qui a joué un rôle de trait d'union actif et stimulant.

Loin de la cour pontificale, à l'ombre des puissants, mais en constant échange avec eux, au milieu de l'ambiance culturelle stimulante de la ville parthénopéenne, Sannazzaro accomplit et revendiqua son projet d'une grande poésie sacrée s'appuyant sur une langue façonnée sur l'exemple des auteurs anciens. Revenir sur un poète qui a été très étudié, en particulier de nos jours, pourrait paraître superflu. Néanmoins, tout discours à propos de l'âge d'or de la poésie léonine demeurerait fort incomplet si nous passions sous silence l'œuvre de celui qui présenta la réponse de l'orthodoxie catholique à la réforme protestante et qui symbolisa l'emblème du classicisme chrétien. De plus, le *De partu virginis* eut une valeur propagandiste-polémique et « une significative fonction didactique » pendant l'explosion de la crise religieuse¹¹²⁵.

Particulièrement apprécié par les contemporains, qui n'épargnèrent pas les louanges à son égard, Sannazzaro a fait l'objet dernièrement d'un intérêt particulier de la part des chercheurs qui ont centré leur regard sur les œuvres multiples de l'auteur ou ont approfondi les

1125 FANTAZZI-PEROSA 1988, p. CIV.

vicissitudes biographiques ainsi que les interminables collaborations littéraires entretenus par le poète avec les humanistes d'Italie et d'Europe. Parmi les études qui se sont révélées utiles aux fins de notre étude, Carlo Vecce a tracé un portrait vivant de l'auteur napolitain au cours de plusieurs études, en mettant en relief le rôle fondamental joué par Sannazzaro au sein de l'humanisme napolitain et de l'Académie pontanienne¹¹²⁶. De cette manière, le chercheur reconstruit avec brio les étapes principales de l'existence de cet humaniste d'envergure.

De son côté, Francesco Tateo a étudié finement les œuvres de Sannazzaro, en les plaçant dans leur contexte historique. Dans un essai particulièrement révélateur aux fins de notre propos, il a établi des relations étroites entre les exigences du pontificat de Léon X et le *DPV*¹¹²⁷. L'édition critique soignée de Fantazzi et Perosa (1988)¹¹²⁸ a permis d'éclairer cette œuvre essentielle de l'humanisme chrétien en cherchant à démêler la périlleuse question de l'établissement du texte et des étapes de sa réalisation. Au cours d'études successives, Marc Deramaix a avancé des hypothèses quant à la genèse de l'œuvre en documentant le rôle déterminant que Egidio da Viterbo joua dans la révision et dans l'idéation du chef-d'œuvre du Napolitain, proposant des nouvelles hypothèses sur la date de composition du poème, soulignant les relations intellectuelles fertiles entretenues avec des humanistes d'envergure. En général, ce nouvel intérêt porté à l'œuvre de Sannazzaro a permis de corriger la tradition de longue date qui attribuait à Léon X un désintérêt, voire une hostilité, envers le Napolitain et son œuvre ; ces nouvelles études ont souligné également l'engouement du milieu académique romain pour une production d'empreinte religieuse. En reprenant les résultats de ces dernières recherches, nous mettrons en valeur dans ce chapitre le traitement des relations entre l'ambiance culturelle romaine et Sannazzaro et la valeur paradigmatique du traitement du thème de l'*aurea aetas* qui s'accomplit dans ce poème¹¹²⁹.

1126 C. VECCE, *Iacopo Sannazzaro in Francia*, Editrice Antenore, Napoli, 1988 ; « Iacopo Sannazzaro », in *Humanistica*, XI (2016), Fabrizio Serra Editore, Pisa-Roma, p. 121-135.

1127 F. TATEO, *Tradizione e realtà nell'Umanesimo italiano*, Edizioni Dedalo, Bari, 1974.

1128 *De Partu Virginis*, éd. CH. FANTAZZI - A. PEROSA, Olschki editore, Firenze, 1988.

1129 L.B.T. HOUGHTON (2019) vient de publier un essai éclairant sur l'utilisation de la IV^e Bucolique virgilienne pendant la Renaissance.

1) Loin de Rome, près de Rome : l'amitié avec Egidio da Viterbo

Sannazzaro naquit et vécut principalement dans la Naples aragonaise entre le XV^e et le XVI^e siècle (1457-1530). Pour les humanistes napolitains et pour ses contemporains, il représenta « un lumineux point de référence »¹¹³⁰, et ce, par sa culture étendue, sa finesse intellectuelle et son caractère sincère et honnête. Ce qui fait que, dans les nombreuses biographies dont il est l'objet, la réalité historique se mêle à l'idéalisation littéraire. En ce lieu, nous relèverons seulement les étapes qui emmèneront à la conception et la réalisation de son œuvre majeure.

Il fut intensément lié à sa famille maternelle et à Naples, qui connut au début du XVI^e siècle des moments de splendeur et de crise. Sa jeunesse se déroula à l'ombre de la cour aragonaise et principalement dans la ville natale, mis à part des séjours à Ferrare et à Castelpulciano, à la suite du Duc Alphonse de Calabre et de Frédéric II d'Aragon, une fois que ce dernier fut exilé en France (1501)¹¹³¹. Il travailla toujours en étroite collaboration avec Pontano, ce qui lui permit d'approfondir ses connaissances antiques et littéraires.

Dans ses années juvéniles, il se lia particulièrement à la noblesse féodale napolitaine, souvent idéalisée dans ces ouvrages et devint un membre de l'Académie fondée par Antonio Beccadelli, dit le « Panormita », et ce, sous le nom humaniste « d'Actius Syncerus ». A la fin du XV^e siècle, il commença la rédaction de l'*Arcadie*, (*Le livre pastoral appelé Arcadius*). Dans cette œuvre de jeunesse, reprenant la métaphore pastorale du pouvoir selon la tradition des traités du Moyen Âge tardif, il se servit de l'allégorie bucolique pour communiquer l'instance morale et politique de renouvellement de l'âge d'or¹¹³². Le mythe est une allusion à la période du gouvernement des Angevins, une *aurea aetas* projetée dans une Arcadie qui, comme dans la dixième églogue virgilienne, plus qu'un paysage spirituel forme une allégorie de la situation contemporaine de la Naples aragonaise. Même la structure en dix églogues et dix proses évoque Virgile et crée un rapport complexe d'intertextualité entre le modèle et ses sources. Son activité

1130 M. DERAMAIX, *Renovantur saecula*, Le *Quintum bonum* du dixième âge selon Egidio da Viterbo dans l'*Historia Viginti saeculorum* et le *de partu Virginis* de Sannazzaro, in *Humanisme et Eglise en Italie et en France méridionale* (XV^e siècle – milieu du XVI^e siècle) ; *Id.* « La genèse du *De partu Virginis* de J. Sannazzaro et trois églogues latines inédites de Gilles de Viterbe », *MEFRA*, 102, 1990, 1, p. 173-276 ; *Id.* « *Christias*, 1513. La forma antiquior du *De Partu Virginis* de Sannazzaro et l'Académie romaine sous Léon X dans un manuscrit inédit de Séville », *Les Cahiers de l'Humanisme*, 1, 2000, p. 151 - 172 ; *Id.* « Chapitre XVIII. *Proteus vaticinans*. Poétique et théologie de Protée dans l'œuvre de Sannazzaro (1457 – 1530) lecteur de Virgile », in *Protée en trompe - l'œil*, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

1131 VECCE 2016, p. 131.

1132 *Ibid.*, p. 123 ; COSTA 1972, p. 68-70 : « il monumento più notevole, che il poeta innalzò all'età dell'oro » ; HOUGHTON 2019, p. 226.

littéraire demeura fébrile au début du siècle, le poète composa des élégies à l'imitation de Tibulle et des pièces théâtrales pour alléger la maladie de son mécène.

Il fut au service du dernier roi de Naples, Frédéric II d'Aragon, qu'il suivit en France lorsque le duc fut battu par les Français et les Espagnols et envoyé en exil en 1501. La permanence en France jusqu'à la mort du roi (1504) se traduit pour Sannazzaro par une intense période de fréquentation intellectuelle et une ouverture vers les milieux savants de l'humanisme transalpin. C'est là que, à l'instar d'auteur tel Pétrarque, il put faire la découverte de nombreux manuscrits et cultiver des intérêts philologiques et antiquisants. La découverte des manuscrits dans les bibliothèques, la lecture assidue des classiques, les contacts avec les milieux académiques français firent resurgir en lui l'intérêt philologique et l'amènèrent à orienter sa production exclusivement vers la langue latine. Sannazzaro fit son retour à Naples autour du 1505, après avoir rencontré stratégiquement Alde Manuce à Venise¹¹³³.

Dès son retour à Naples, l'amitié et la collaboration avec le prédicateur augustinien se firent plus étroites, et déterminèrent la progressive christianisation de la production littéraire de Sannazzaro. En effet, l'augustinien était arrivé à Naples en 1499 contraint par son protecteur et général de l'Ordre des Augustins, Pomicelli Mariano (da Genazzano)¹¹³⁴, sans y résider en permanence. La présence de Egidio da Viterbo dans la capitale parthénopéenne, documentée autour des premières années du XVI^e siècle¹¹³⁵, fut déterminante pour l'orientation de l'humaniste vers des thématiques chrétiennes et des positions inspirées par le platonisme chrétien ficinien. Egidio l'influença probablement sur le plan stylistique, le guidant vers la composition des bucoliques latines et l'hymnique religieuse latine. Sannazzaro traduisit durant cette période en latin des œuvres d'inspiration religieuse et composa des ouvrages en vernaculaire, comme la *Lamentazione sopra al corpo del Redentore del mondo a' mortali* (Son. et canz. XCIX), qui devint la *De morte Christi domini lamentatio ad mortales*.

1133 VECCE 2016, p. 132.

1134 Pour la figure de l'augustinien rival de Savonarole, voir A. LUZIO-R. RENIER, « La coltura e le relazioni letterarie di Isabella d'Este-Gonzaga », in *Giornale storico della letteratura italiana*, XXXIII, 1899, p. 60-62 ; D. A. PERINI, « Un emulo di Fra Girolamo Savonarola. Fra Mariano da Genazzano Roma », Roma, 1917 ; A. VERDE, *Lo Studio fiorentino 1473/1503. Ricerche e documenti*, III, 2, Firenze 1977, p. 679-680, 712-713, 761 ; IV, 2, Firenze 1985, p. 837, 908 ; IV, 3, p. 1238 et sv. ; J. O'MALLEY 1979, p. 27, 57, 118, 120-121, 142, 160, 225 ; M. DERAMAIX, « *Consumatum est. Rhétorique et prophétie dans un sermon de M. da G. contre Savonarole* », in *Savonarole*, (éds.) A. FONTES - J-L. FOURNEL - M. PLAISANCE, Paris 1997, p. 173-196 ; R. RIDOLFI, *Vita di G. Savonarola*, Firenze 1997, Firenze 1981⁶, p. 29, 34-35, 95-96, 153, 183, 238 ; U. VERINO, *Epigrammata*, F. BAUSI (éd.), Messina 1998, p. 32, 362 s. ; *Bullarium O.S.A.*, (éd.) C. ALONSO, III (1417-1492), Romae 1998, nn. 830, 871 ; C. TERREAUX-SCOTTO, « « Mon dire est un faire ». L'art de persuader dans les sermons politiques de Savonarole », *Cahiers d'études italiennes*, 2, 2005, p. 89-117 ; une ample bibliographie apparaît chez D. GIONTA (*DBI*, Vol. 84, 2015, sv. « Pomicelli Mariano da Genazzano »).

1135 A son tout Sannazzaro avait certainement joué un rôle important pour l'introduction de l'augustinien au sein de l'Académie napolitaine et des élites intellectuelles de Naples.

En s'appuyant sur plusieurs sortes de documents Marc Deramaix expose les relations de Sannazzaro et d'Egidio depuis le retour d'exil du Napolitain au printemps 1505 jusqu'à la publication du *De Partu Virginis* (= *DPV*)¹¹³⁶. Le chercheur met en valeur le dialogue continu qui s'établit dans la production littéraire des deux humanistes. Il trouve un indice de cette collaboration dans deux églogues latines composées par l'augustinien autour de 1504. La seconde met en scène le même Sannazzaro qui, après avoir abandonné la Muse arcadienne pour un ange, annonce à Virgile les mystères de l'Incarnation et de la Résurrection¹¹³⁷.

Aussi, la correspondance des deux lettrés fournit une illustration éloquente de ces échanges intellectuels et de l'influence du Viterbais sur le Napolitain : il s'agit de trois églogues chrétiennes composées autour de 1505. Dans la première l'auteur, sous les traits du berger *Paramellus* dialogue avec *Aegon*, qui incarnerait Saint Augustin à l'instar de Pétrarque du *Secretum*, et exprime le désir d'un âge d'or à renaitre. Dans la deuxième, l'augustinien met en scène deux bergers, *Meliboëus* et *Lycidas*, qui dissimulent à la fois Virgile et Sannazzaro. En suivant le modèle virgilien, le premier demande à l'autre de lui révéler les mystères auxquels il avait assisté auparavant en Palestine : la naissance d'un enfant miraculeux. Le berger raconte que, lorsqu'il veillait son troupeau en Palestine, une apparition miraculeuse s'était présentée à lui. Dans sa bergerie, éclairée par une lumière, un ange à figure de nymphe lui aurait prédit la restauration d'un Âge d'or tant marqué par un christianisme purifié que par l'avènement du renouveau platonicien. Le choix des acteurs crée un effet de renversement et d'échange avec le modèle car le poète chrétien répète des thèmes virgiliens en les christianisant.

Aux yeux d'Egidio, les auteurs anciens préfiguraient en effet les mystères chrétiens, ils avaient atteint la vérité et l'exprimaient sous un voile poétique. Selon le prédicateur, celui qui lit les poètes anciens sans comprendre leurs véritables significations est à comparer à ceux qui regardent les feuilles d'une belle plante, sans en cueillir les fruits. Et pour Egidio, Sannazzaro était « un exemple divin descendu du ciel ». Dans la dédicace du discours d'Egidio en 1512 évoqué à plusieurs reprises dans notre travail, Sadoletto qui en avait soigné la publication « témoigne de la fréquence et de l'admiration avec lesquelles Egidio parlait du Napolitain avec ses amis romains »¹¹³⁸.

1136 DERAMAIX 2004, p. 308 et sv.

1137 DERAMAIX 1990, p. 173.

1138 DERAMAIX 2004, p. 310.

2) Le *De partu Virginis* : le David de l'âge d'or léonin ?

La conception de l'œuvre qui lui valut la reconnaissance et l'acrimonie de la postérité remonte aux premières années du XVI^e siècle. Selon l'éditeur Charles Fantazzi, Sannazzaro, à partir de son retour de France en 1505, s'était engagé à remanier une œuvre centrée sur le Christ et la passion. Autour du 1507, Sannazzaro ébauchait un ouvrage centré sur la vie de Christ qui devait subir un profond remaniement pendant tout le pontificat de Léon X. L'éditeur cite la préface de Summonte à ses œuvres, dans laquelle est annoncé la publication d'un *divinum de Christo opus, cui summam nunc imponere decrevit manus*. D'après d'autres chercheurs cet ouvrage correspond à l'état primitif de l'œuvre appelée à devenir le *DPV*. Marc Deramaix propose une correction de la chronologie du poème sacré en analysant les traces manuscrites et en publiant des témoignages nouveaux¹¹³⁹ ; il s'ensuit des éclaircissements à propos de la collaboration étroite entre l'augustinien et l'auteur, mais aussi à propos de la renommée du Napolitain auprès des cercles culturels romains.

Selon les résultats de ces recherches, le poème s'était répandu sous une forme manuscrite parmi les membres de l'Académie romaine grâce à Egidio da Viterbo¹¹⁴⁰. Or, une version d'une « *Christias* » circulait probablement à Rome avant sa publication. C'est à Egidio et à Rome que Sannazzaro envoya son poème pour qu'il soit revu et, éventuellement, corrigé. C'est bien vingt ans plus tard que l'œuvre aurait vu le jour, dans une édition vénitienne non autorisée et avec des remaniements profonds et significatifs : comme Carlo Vecce le souligne, ce poème fut « le résultat d'un intense travail de laboratoire poétique et d'un échange épistolaire ardent et tourmenté entre l'auteur et ses amis lettrés, tels Egidio da Viterbo, Jacopo Sadoletto, Antonio Tebaldeo, et les aristocrates napolitains Girolamo et Antonio Seripando, tous des lettrés impliqués sur le versant d'une réforme de l'Église »¹¹⁴¹. Sannazzaro soumit son travail à Egidio da Viterbo étant donné qu'il visait à respecter le canon du modèle sans s'exposer à des

1139 DERAMAIX 2000, p. 151-172.

1140 *Ibid.* Le chercheur a repéré un antécédent de l'ouvrage dans un manuscrit de la bibliothèque Capitular y Colombina de Seville contenant une *Christias* qui date du 24 août 1513, ce qui devient le *terminus ad quem* utile pour constater la transformation d'un projet initial *Christias* à un poème sur la Vierge. Deramaix cite encore deux preuves d'un billet de la part d'Egidio repéré dans sa correspondance, daté du 5 au 13 septembre 1513. Puis, il mentionne un témoignage encore plus probant, un passage de l'*Historia viginti saeculorum* où le titre *Christeidem* fut rayé par une autre main avec le nouveau titre *De partu Virginis*

1141 VECCE 2016, p. 134 ; DERAMAIX 2000, p. 151-172.

apories théologiques. L'œuvre connaîtrait d'autres modifications jusqu'à l'*editio princeps* napolitaine de 1526 qui contient le poème, une lettre de dédicace à Clément VII et le bref de Bembo, signe d'une profonde réflexion théorique de la part de l'auteur.

Lors même que l'édition finale fut publiée postérieurement au pontificat de Léon X et dédicacée à Clément VII, elle fut conçue sous le pontificat de Léon X et reflète pleinement les instances littéraires et idéologiques prônées par le gouvernement du premier pape Médicis. Il apparaît bien emblématique qu'une première copie de l'œuvre fut apportée à Rome par Egidio da Viterbo, montrant la volonté de l'auteur de se rapprocher de l'humanisme chrétien romain et de s'inscrire dans l'héritage de Léon X.

Les biographes ont insisté sur l'indifférence, voire l'hostilité, que le pape aurait portée au lettré napolitain. Les relations personnelles entre le Médicis et le Napolitain devaient certes être réellement plutôt tendues, à en croire les témoignages des contemporains. Sannazzaro s'était en effet engagé dans l'affaire du mariage, et du divorce, de son amie Cassandra Marchese, aristocrate napolitaine à laquelle il était fortement lié¹¹⁴². L'auteur exprima son ressentiment dans deux épigrammes caustiques qui ridiculisaient le pape Médicis, l'un rédigé lorsque Léon X était encore vivant, le deuxième à sa mort ; il reste néanmoins probable qu'il s'agisse de deux pasquinades d'authenticité douteuse¹¹⁴³.

Toutefois, les rapports s'apaisèrent sans doute par la suite à un tel point que le grand poème sacré suscita une forte attente dans les cercles culturels proches de Léon X. Ce dernier sollicita Sannazzaro pour publier l'œuvre destinée à lui apporter une renommée certaine. Peu avant sa disparition, le pape réclama la publication de l'ouvrage par la plume de Bembo dans un bref du 21 août 1521¹¹⁴⁴. Léon X était fort conscient du fait que l'auteur avait commencé une œuvre qui aurait pu se révéler emblématique de son pontificat. Ce bref est un document de première importance : comme Francesco Tateo le met en relief, Léon X exprimait dans cette lettre son appréciation pour les qualités formelles de Sannazzaro, et insistait sur le fait qu'il appartenait à l'auteur de se dépêcher de la publier, et ce, surtout parce que les circonstances paraissaient compromises pour l'Église : « une œuvre qui pourrait être appréciée à toutes les époques, le sera tout particulièrement à cette occasion »¹¹⁴⁵, spécifia-t-il. Le moment était venu

1142 La femme fut outragée par son époux, le marquis Alfonso Castriota : ce dernier n'avait pas respecté ses engagements et entendait annuler son mariage. En se servant de la médiation de Bembo, Sannazzaro prit parti pour son amie et essaya sans succès de faire respecter le sacrement. ROSCOE 1808, T. VII, p. 128-129.

1143 *ibid.* : dans la première, le poète ridiculise l'origine du pontife et crée un jeu de mots avec le nom de famille de sa mère, les Orsini : le pape ne serait qu'une taupe qui prétend à tort être un lion ; dans la deuxième il attaqua avec virulence le défunt que l'on disait mort sans avoir reçu les sacrements.

1144 ROSCOE *ibid.*

1145 ROSCOE *ibid.* : *etsi nullo tempore fuissent acceptissima, hac praecipue tempestate erunt longe gratiora*. VOLPI 1782, p. 44-45 : *Cum autem Leo X Pontif. Maxim. de tam praeclaro poemate audisset (erat enim res in omnium*

pour l'auteur de présenter une œuvre d'importance idéologique suprême pour l'Église romaine. Il soulignait dans cet écrit que des polémiques affligeaient l'Église ; la *sponsa Christi* était attaquée de tous les côtés, des adversaires écrivaient des iniquités pour paraître plus cultivés et faire étalage de théologie.

Comme on le voit, le texte est traversé par cette image « anxieuse » des antagonistes (*tot impiis oppugnatoribus, laceratoribus*) de « l'épouse du Christ », qui ne cessent de la tirailler de toute part en se servant de leurs paroles (*stilo iniquo*), par une éloquence dépravée (*impia facundia*) ; ils ébranlaient ainsi la vérité (*frangant in rem sacram genuinum*), vexaient et opprimaient l'Église (*vexentur et lancinetur ab aliis*), tel un Goliath armé. Il en ressort la nécessité d'y opposer rapidement un David.

Ainsi, d'une façon programmatique, le pontife soulignait les valeurs positives présentes dans l'œuvre destinées à lutter contre les polémiques : l'épouse divine trouverait chez Sannazzaro un défenseur tenace et un antidote (*nacta sit propugnatorem*), car il ne parlait que du Christ et de l'Église (*nihil nisi Christum atque eius Sponsam sonare*), et réaffirmait la piété religieuse en utilisant les figures et les efforts de l'art pour se confronter pleinement avec les *vates* de l'Antiquité¹¹⁴⁶. Léon X alias Bembo conclut ainsi :

« Nous t'exhortons donc à publier ton œuvre, afin que ceux qui, en lisant ce que des faux Chrétiens ont vomi contre la piété, prennent douleur et puissent se tourner vers tes écrits qu'ils pourront opposer comme antidote efficace¹¹⁴⁷».

Ces mots sont clairs : le *DPV* était anxieusement attendu par l'entourage de Léon X, et ce, car il consistait dans une réponse théorique efficace, une arme, pour affronter la tempête idéologique déclenchée par la Réforme protestante. Tout d'abord, le poème était axé sur la

sermone) incredibilem animo voluptatem cepit, non solum quod literatorum hominum conatibus favere solitus erat, sed etiam quod e re Christiana fore existimabat, si pia huiusmodi atque elegantia scripta impiorum quorundam scriptis opponerentur, qui religionem a maioribus traditam, eo potissimum tempore labefactare, ac funditus delere cupiebant. Itaque ad Sincerum literas dedit, admodum honorifice scriptas, quibus ei singularem in Deum pietatem, vimque ingenii admirabilem gratularetur, eumque ad perfectum iam opus quamprimum edendum hortaretur. Verum, offensione exorta quam supra commemoravimus, Sannazzarius poema apud se continuit, dum Leo e vita migraret.

1146 ROSCOE *ibid.* *Si pietatem, undique religionis enitere studium : si iudicium, nihil ungue signandum relinquere : si figuras artisque conatus, veterum vatium nulli cedere, multos anteire.*

1147 *Ibid* : *Hortamur itaque te, iam opus edas, ut qui dolent, cum illa legunt, quae adversus pietate venena ficti Christiani evomuere, ad tua conferant sese, quae veluti praesens antidotum sint opposituri.*

figure de la Vierge Marie et, comme l'indique le titre, reposait sur la conception virginale de Jésus, dogme qui s'appuie entre autres sur des passages de l'Évangiles de Luc¹¹⁴⁸.

En centrant l'œuvre sur la figure de la Vierge, sur la portée sotériologique de l'Incarnation, Sannazzaro en fit un rempart catholique et humaniste face à la Réforme, « les armes des Muses, des *humanae litterae* contre l'abus des dialectiques qui contestaient la vérité évangélique proposée par l'Église de Rome »¹¹⁴⁹.

La figure mariale appelait un symbolisme complexe qui n'évoquait pas seulement la génitrice divine mais représentait aussi l'Église, en tant qu'épouse de Dieu, à la fois la Vierge du *Cantique des Cantiques* de l'Ancien Testament, et la Proserpine d'Ovide et de Claudien ; symbole de pureté et d'innocence, elle préfigurait le Paradis terrestre, le lieu où le souvenir du péché originel s'était perdu. Dante aurait repris cette image dans le XXVIII^e livre du *Purgatoire* dans le mystérieux épisode de Matelda, témoin de la rencontre entre Dante et Béatrice¹¹⁵⁰.

Comme des documents divers l'ont démontré, Egidio fut un collaborateur actif tout au long du processus de l'œuvre, un véritable « chantier littéraire » et théologique. C'est à lui que le Napolitain envoya l'œuvre à Rome pour qu'elle soit corrigée et revue. Charles Fantazzi démontre que Sannazzaro n'attendait pas d'Egidio un *imprimatur*¹¹⁵¹. Le poète se questionnait sur l'opportunité de certaines expressions, il examinait méticuleusement des passages et les soumettait à un travail de *labor limae* acharné. En suivant l'exemple des poètes chrétiens dont la mémoire avait été ravivée par l'édition aldine des *Poetae christiani veteres*, éditée à Venise en 1501, il appliquait avec désinvolture le canon virgilien, et s'attribuait des licences envers la langue et envers le dogme religieux¹¹⁵².

Concernant le style, Francesco Tateo touche l'essence de la poétique du Sannazzaro : le poète napolitain ne se reposait pas dans un travail oisif de compilation grammaticale, mais ambitionnait d'obtenir « un idéal de style ». Il ne s'agissait pas, selon le chercheur, d'une forme particulière, canonisée par un auteur révérend, mais d'un style qui conservait toute la beauté ancienne et qui n'était pas dépourvu d'expressions nouvelles »¹¹⁵³. A l'imitation servile du modèle virgilien, le poète voulait opposer une compréhension profonde de son objet.

Egidio da Viterbo ne participa pas seulement à la révision du poème, mais inspira profondément la succession thématique et l'insertion générale de l'œuvre. Dans l'*Historia*

1148 *Luc* I, 30-32 ; *Luc* I, 34-38.

1149 TATEO 2015, p. 548.

1150 Pour l'interprétation de l'énigmatique figure de Matelda voir U. BOSCO-G. REGGIO (éds.), DANTE, *Divina Commedia, Purg.*, Introduction au chant XXVIII ; TATEO 2015, p. 550-551.

1151 FANTAZZI 1997, p. 232 et sv.

1152 PERIFANO¹ 2007, p. 118.

1153 TATEO 1974, p. 86.

viginti saeculorum l'augustinien avait célébré le retour et l'accomplissement d'une époque de grandeur et de splendeur de l'être humain sous Léon X, un âge d'or chrétien guidé par la *Roma christiana* dans un syncrétisme admirable. En continuité avec le mythe de la Rome impériale, la Ville éternelle regagnait ainsi son rôle universel, expansif et porté vers l'extérieur, car son guide s'étendait vers tous les peuples de l'écoumène¹¹⁵⁴. Sannazzaro devenait le créateur d'un manifeste poétique de l'*aurea aetas* chrétienne en proposant un retour aux origines cosmiques et à l'événement central du christianisme : la naissance du Christ dans l'Empire pacifié du premier empereur, Auguste. Et comme la *pax augusta* anticipe la paix évangélique, Auguste se superpose à la figure de Léon X, qui garantit une nouvelle époque de paix. En appuyant son discours sur le modèle de Virgile, l'auteur dépeint la venue de l'enfant divin comme une renaissance de l'univers, qui retrouve sa beauté et son faste originel¹¹⁵⁵.

Le recours à la langue latine, signe de prestige, sublime l'ensemble fondé sur une réflexion philologique constante manifestée sous forme de poème. Pour recréer l'image extatique de la *pax christiana*, Sannazzaro exploite tous les expédients de la poésie ancienne, de l'amplification de type classique aux éléments mythologiques.

3) Le thème de l'âge d'or dans le *De partu Virginis*

Dans ce paragraphe le traitement du mythe de l'âge d'or sera étudié à l'intérieur de l'œuvre de Sannazzaro¹¹⁵⁶.

Pour ce qui est de la structure, la construction du poème est symétrique et équilibrée : dans le premier livre, le poète invoque l'aide de la Vierge afin qu'elle lui inspire l'entreprise ardue de la composition du poème sacré. Suit la narration de l'Annonciation, de l'Incarnation et de l'Enfance de Jésus. Le discours divin parcourt l'histoire cosmique dans le cadre du royaume céleste. Dans ce scénario, le poète met en scène la rébellion des anges guidés par Lucifer. Le prophète David, prisonnier des Limbes, à la fin du livre implore la descente de Christ aux Enfers. Le jeune prophète annonce l'enfance de Jésus, puis les épisodes de la

1154 DERAMAIX 2004, p. 281-2.

1155 HOUGHTON 2019, p. 212-226.

1156 *DPV* (éd. F. SCOLARI), Venezia 1844, p. 60 et sv. ; DERAMAIX 2016, p. 383-402.

Passion, l'ascension au ciel et le retour à la Jérusalem céleste. Dans une description riche en symboles, un lion apparaît symboliquement¹¹⁵⁷. Ce discours prophétique est spéculaire ; il trouve son reflet dans le troisième livre par la prophétie du fleuve Jourdain qui prend la parole pour annoncer la révélation de la part du dieu marin Protée, les miracles de Christ et sa vie terrestre, le début de la prédication apostolique. Ainsi, pour conclure symétriquement l'épopée, le poète met en scène une figure mythologique caméléontique, Protée symbole de la puissance de l'imagination ou, selon certains, de l'âme humaine¹¹⁵⁸.

Les deux discours prophétiques encadrent le cœur du poème qui, dans le deuxième livre, raconte l'épisode de la Visite de la Vierge à Élisabeth et le recensement des peuples décrété par l'empereur Auguste. Le deuxième livre s'impose comme cœur idéologique du poème, notamment par l'utilisation du mythe de l'*aurea aetas* dans une perspective chrétienne.

Au milieu de ce tableau choral et grandiose, le poète situe l'événement central pour l'humanité, la naissance de l'Enfant divin. Encadré par des discours divins, la prophétie, anticipée par l'action des peuples réunifiés derrière le Princeps, constitue un présent mythique dont la naissance du Christ marque l'apothéose. A partir du vers 117, Sannazzaro illustre le scénario de l'écoumène pacifiée par le premier empereur et prépare le cadre pour l'avènement central de l'histoire. Pour Egidio da Viterbo, dans l'*Historia viginti saeculorum* l'Incarnation et la naissance de l'Église primitive coïncident avec le début de la seconde ère, le siècle d'Auguste et de Virgile, le triomphe de Rome, « les conquêtes qui agrandissent son Empire quasi mondial, la magnificence des arts, l'éclat des Lettres et des sciences »¹¹⁵⁹. Mais le temps est cyclique et sa progression apparaît comme une course vertigineuse vers sa répétition, une nouvelle régénération sous le temps du nouvel Auguste, Léon, et du nouveau Virgile, Sannazzaro.

En ce lieu, Histoire, récit biblique et invention poétique se côtoient lorsque le poète introduit l'épisode du recensement attesté dans les sources évangéliques qui constitue l'antécédent de l'histoire de la naissance de Christ. D'après l'Évangile de Luc, Joseph et Marie durent se rendre à Bethléem, ville natale du premier pour répondre au recensement opéré par Quirinius, sénateur romain consul en 12 av. J.-C. et payer l'impôt. Selon le récit biblique : « En ces jours-là, parut un édit de César Auguste, ordonnant le recensement de « toute la terre

1157 *DPV* I, 420-425 ; DERAMAIX 2016, p. 383-402.

1158 DERAMAIX 2010, p. 383-402.

1159 DERAMAIX 2004, p. 284-285.

habitée. Ce recensement, le premier, eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie » (*Luc* II, 1-2)¹¹⁶⁰.

Les historiens romains Suétone et Tacite mentionnent également l'intention d'Auguste¹¹⁶¹ de faire un inventaire de toutes les ressources de l'empire romain, le nombre des citoyens et des alliés en armes, celui des flottes, des royaumes, des provinces (Tacite, *Annales*, I, 11)¹¹⁶². Sannazzaro insiste sur la détermination de la part du premier empereur à répertorier en profondeur les terres et les peuples qui constituent la cité profane (v. 122 *nosse cupit ; censeri iusserat* ; v. 123 *describi populos*).

C'est à l'occasion de ce recensement que Joseph et Marie se rendirent à Bethléem. Les deux époux partirent ainsi en Galilée de Nazareth, en Judée, vers la ville de David, Bethléem, pour être enregistrés et payer le denier. Le poète, après avoir parcouru d'amples volutes, décrit tous les peuples de la terre qui relèvent du royaume d'Auguste :

« Cependant la paix régnait sur la terre et les mers.
Bellone, la cruelle Bellone, gémissait enfermée sous des portes
de bronze, chargée de chaînes étroites et pesantes. Auguste veut
connaître la population, la force des États et les villes qu'ont
épuisées les guerres civiles. L'ordre est porté. On va décrire
l'empire, et compter les peuples et les hommes que la terre
contient et que la mer embrasse dans sa vaste ceinture »¹¹⁶³.

Du Sud vers l'Est, de l'Est vers le Nord pour descendre vers l'Ouest et de nouveau vers le Sud, tous les peuples constituant l'Empire romain sont énumérés. Chacun est décrit par d'amples périphrases marquées par l'*amplificatio* mythologique. Cette longue section

1160 *Ibid.*

1161 Les historiens ont relevé de nos jours les incohérences du récit biblique et les problèmes chronologiques qui surgissent si on met en parallèle cette affirmation avec un autre passage de Luc, qui place la naissance de Jésus du vivant du roi Hérode : *Luc*. II, 1-13 : *factum est autem in diebus illis exiit edictum a / Caesare Augusto ut describeretur universus orbis / haec descriptio prima facta est praeside Syriae Cyrino et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem / ascendit autem et Joseph a Galiliaea de civitate Nazareth in Judaeam civitatem quae vocatur Bethleem eo quod esset de domo et familia David ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore praegnate / factum est autem cum essenti bi impleti sunt dies ut pareret*. Jésus en effet n'aurait pas pu naître à l'occasion du *census* de Quirinius, qui a eu lieu en 6 apr. J.-C.

1162 B. LE TEUFF, « Les recensements augustéens, aux origines de l'Empire », *Pallas*, 96, 2014, p. 75-90.

1163 *DPV* (éd. et trad. S. DE LA TOUR, 1830, Paris) II, 116-124, p. 76-77 : *Interea terra parta iam pace, marique, / Augustus pater aeratis bella impia / clauserat, et validis arctarat vincta catenis ; / Dumque suas regnator opes viresque potentis portis / imperii exhaustasque armis civilibus urbes / nosse cupit, magnum censeri iusserat orbem, / Describi populos late numerumque referri / Cunctorum ad se capitum, quae maxima tellus / Sustinet et rapido complectitur aequore Nereus ». *Parva loquor : prono veniet diademate inclyta Roma, / Et septemgeminis submittet ad oscula montes.**

ekphrastique décrivant le mouvement des peuples qui participent au recensement s'interrompt au v. 234 ; le poète présente alors Joseph (*senior cum Virgine custos*) qui, pareillement aux autres et malgré son manque des moyens, s'est mis en voyage pour exécuter la loi en s'unissant à tous les peuples qui participent au recensement. C'est en suivant le point de vue de l'humble charpentier que s'ouvre, au-delà de la frontière de la Galilée et des rochers de Jérusalem, le village natal. Joseph, ému, s'exclame en une salutation trépidante de la terre natale qui contient la prophétie d'un grand avenir :

« Tout à coup, du haut d'un tertre, il aperçoit dans le lointain les murs et les toits des maisons, et reconnaît l'enceinte de sa terre natale. Aussitôt, les yeux mouillés de larmes, il salue la cité, lève les mains au ciel, et, du fond de son cœur, tire ses paroles. -Tours de Bethléem, et toi, empire longtemps célèbre, demeure jadis illustre de mes ancêtres, je vous salue !
- Je te salue, o terre qui as produit des rois, et qu'un roi étonnera bientôt par son empire sur le soleil et l'un et l'autre pôle, oui je te salue - » !¹¹⁶⁴

Dans ces vers entièrement construits sur des images riches en mémoire poétique, parsemés de réminiscences classiques et d'hémistiches tirés de Virgile¹¹⁶⁵, Sannazzaro élabore une anticipation opportune à l'épisode de l'Incarnation. Dans les mots de Joseph, l'humble Bethléem sera digne d'accueillir un Dieu « auquel le Soleil et les deux axes du ciel obéissent »¹¹⁶⁶. Significativement, avec un effet de retournement, la Rome puissante se pliera devant le nouveau Seigneur, qui venait au monde à l'époque d'un empereur pacifique après les années des guerres civiles.

1164 *DPV*, II, 248-252, p. 90-91 : *Cum simul e tumulo muros, et tecta domorum / prospexit, patriaeque agnovit moenia terrae : / continuo lacrymis urbem veneratur abortis, / intenditque manus, et ab imo pectore fātu, / Bethlemmiae turres, et non obscura meorum / regna patrum, magnique olim salvete penates.*

1165 V. 247 *en clausule tecta domorum* = LUCRÈCE, *De rer. Nat.* II, 191 ; VI, 223 ; VIRGILE, *Én.* II, 445 ; VIII, 98 ; XII, 132, etc. V. 249 *lacrymis...abortis* = VIRGILE, *En.* III, 492 ; IV, 30 ; VI, 867, etc. ; v. 249 *intendit manus* = VALERIUS FLACCUS *Arg.* IV, 648 *Hortatur supplexque manus intendit Iason.* V. 250 *ab imo pectore* = LUCRÈCE, *De rer. Nat.*, III, 57 *pectore ab imo* ; CATULLE, *Carm.* LXIV, 198 ; VIRGILE, *Én.* I, 371 *imoque...pectore* ; I, 485 ; VI, 55 ; OVIDE, *Met.* X, 402. *Etc.* v. 251 *regna patrum* = SILIUS ITALICUS, *Pun.* VIII, 275 *Et patrum regna* ; v. 252 *salvete Penates* = VIRGILE, *En.* VII, 121 ; v. 253 *Terra parens regnum* = VIRGILE, *Én.* IV, 178 ; OVIDE, *Met.* I, 393 *magna parens terra.* ; V, 253 *Cui Sol* = VENANCE FORTUNAT, *Carm.* VIII, 5 *cui luna, sol et omnia et multi loci Anthologia Latinae.* Pour l'utilisation systématique du modèle virgilien de la part de Sannazzaro voir PUTNAM 2009, p. 370-375 ; HOUGHTON 2019, p. 212-226.

1166 *DPV*, II, 252, p. 90-91.

Parallèlement, l'Empire quasi mondial contemporain au poète se régénérait sous Léon X et retournait à ces origines. Le poète poursuit la narration en décrivant le spectacle admirable qui se dessine devant les yeux émerveillés des parents de Jésus : une profusion de gens, d'hommes et de femmes, d'enfants et d'adultes, s'entasse dans le village, les paysans avancent avec leurs troupeaux, ceux qui allument un feu se mêlent à ceux qui déploient des voiles, enfin ceux qui cherchent refuge produisent un bruit dans un spectacle incomparable où les sensations acoustiques et visuelles récréent le paysage animé du récit biblique. Puis, Joseph inquiet un lieu prédit par les anciennes prophéties¹¹⁶⁷. Or, dans une grotte prophétisée par les oracles, les parents du Christ trouvent refuge : l'épisode évangélique est étendu par des inserts ekphrastiques et formulé au moyen d'un échange continué avec les modèles bibliques, classiques et médiévaux.

Après avoir parcouru les données traditionnelles de la Nativité, le Napolitain annonce qu'il s'apprête à chanter par des vers plus sublimes ce qui « n'a pas encore été raconté auprès du Pindus, que les Muses et Phébus ignorent ». Élever le ton du discours consiste en un expédient traditionnel de l'épopée ; cela indique que l'épopée se plie à chanter les entreprises du fils de Dieu.

Il invoque les habitants du ciel (*Coelicolae*) pour le guider dans cette entreprise périlleuse, car il entend déjà les vagissements résonner. Comme Dante dans la *Divina Commedia*, il affirme qu'il racontera des situations cachées à un regard humain et, à l'instar de Pétrarque, anticipe la vision d'endroits où jamais personne n'a mis le pied¹¹⁶⁸. L'allusion pétrarquiste, qui était centrée sur la recherche de solitude du poète, introduit efficacement l'image de la tombée de la nuit, qui est décrite dans les vers suivants¹¹⁶⁹:

« C'est le temps que, portée sur son char paresseux, la Nuit n'a pas encore atteint le milieu de l'espace étoilée : les astres étincellent dans leur paisible marche, le silence règne dans les bois et les villes, le sommeil verse ses douceurs dans l'âme des mortels fatigués, on n'entend ni monstres, ni volatiles, ni serpents à la peau

1167 *DPV*, II, 280 et sv., p. 94-95 : « *Ibimus* », inquit, / quo deus et quo sancta vocant oracula patrum. / Est specus haud ingens parvae sub moenibus urbis ; / incertum, manibusne hominum, genione potentis / naturae formatum, ut hominum.

1168 PÉTRARQUE, *Canz.* XXXV, 3-4 : et gli occhi porto per fuggire intenti / ove vestigio human l'arena stampi.

1169 *DPV*, II, 308-322, p. 98-99 : *Tempus erat, quo nox tardis invecta quadrigis / nondum stelliferi mediam pervenit Olympi / Ad metam, et tacito scintillant sidera motu : / cum sylvaque urbesque silent : cum fessa labore / accipiunt placidos mortalia pectora somnos : / non fera, non volucris, non picto corpore serpens / dat sonitum, iamque in cineres conederat ignis / ultimus, et sera perfusus membra quiete / scruposo senior caput adclinaverat antro.*

tachetée. Déjà le vieillard, les membres appesantis par un sommeil tardif, avait incliné sa tête sur la pierre de la grotte ».

Puis, il reprend la description en racontant la nuit qui descend sur le paysage, qui peu avant était si vivant : le calme descend de partout. Le contraste est très fort, anticipe l'instant de trépidation et de mystère de la naissance. L'*incipit* du v. 308 est tiré du passage de l'*Énéide* (II, 268) qui immortalise les Troyens s'abandonnant au sommeil, ignorants des dangers que le cheval de Troie leur apporterait. De la même manière que les vers précédents, il s'agit d'une reconstruction habile et d'une juxtaposition de lieux classiques célèbres

« En ce moment, paraît une lumière nouvelle, descendue d'en haut, elle efface l'épaisseur des ombres de la nuit ; l'oreille est frappée du son des cithares que pincet de leurs doigts célestes les chœurs des immortels, et des accents de leurs voix mélodieuses. La Vierge avec transport a reconnu ce son »¹¹⁷⁰.

Quand, tout à coup des prodiges : une lumière provenant du ciel vient éclairer l'obscurité de la nuit et les chœurs angéliques apparaissent accompagnés par des harpes. Dès que l'heure si attendue se rapproche, le poète s'adresse à la Vierge dans un bref insert métadiégétique :

« Cependant les astres ont fourni leurs cours, l'instant fortuné approche. Quel est ce ravissement que j'éprouve ? Reine des cieux, accueille et daigne guider ton poète : mon essor m'élève vers la nue : je vois descendre le Ciel entier que ce spectacle attire. Donne-moi de dévoiler un prodige éclatant, qui jamais n'occupa ni la voix, ni la pensée d'un mortel ! Loin de moi des soins profanes ! C'est un événement sacré que je chante »¹¹⁷¹.

1170 CLAUDIEN, *DRP*, II, 318-323 : *Ecce autem nitor ex alto novus emicat, omnemque / exsuperat veniens atrae caliginis umbram, / auditiue chori superum, et coelestia curvas / Agmina pulsantum citharas, ac voce canentum. / Agnovit sonitum, partusque instare propinquos / Haud dubiis Virgo sensit laetissima signis.*

1171 *DPV*, II, 341-346, p. 102-103 : *Hora propinquabat. Quis me rapit ? accipe vatem / Diva tuum, rege Diva tuum ; feror arduus altis / In nubes, video totum descendere coelum / spectandi excitum studio. Da pandere factum / mirum, indictum, insuetum, ingens : absistite, / curae degeneres, dum sacra cano.*

Le prodige est tellement grand qu'il est difficile à exprimer, ineffable. Voilà que le poète recourt à des images multiples liées à la lumière et au renouvellement de la nature. Et comme par miracle le soleil apparaît soudainement. Sous le regard impatient du ciel et des astres, la Vierge met au monde « le divin fardeau ». L'association originale des modèles dessine une atmosphère raréfiée, qui n'est pas alourdie par la succession insistante des images, inspirée par le monde de la nature et la lecture croisée des auteurs qui composent avec originalité et liberté le motif religieux. Ainsi, des similitudes d'ascendance classique recréent un instant de calme et de trépidation, accompagnant les gestes de la Vierge, des animaux, et de tous les fidèles, connus par la tradition évangélique :

« Tout à coup, ô nuit de bonheur pour les anges et les malheureux mortels ! Soudainement, elle était sur une couche de feuillage et de chaume, de ses entrailles toujours fermées, sort et paraît, aux yeux du ciel, aux yeux des astres, ce divin fardeau. Telle, au retour du tiède printemps, l'aurore matinale distille en silence la rosée : la rosée émaille le gazon de perles arrondies, humecte la terre et pénètre le voyageur sous son grossier vêtement : étonné de ne pas l'avoir sentie au moment de sa chute, il foule d'un pied humide les herbes glacées »¹¹⁷².

Le prodige est délicatement rafraichissant comme la rosée qui surprend le voyageur dans son cheminement lumineux comme un prisme qui accueille la lumière et la réfleète dans plusieurs directions, chassant les ténèbres¹¹⁷³. Le chœur lumineux qui entoure la Vierge est comme le phénix qui devance le Soleil et respandit suivi par une foule d'oiseaux :

« Déjà il voit le nouveau-né, il voit la mère même qui s'agrandit à ses regards et brille d'un plus radieux éclat. Sa vue lui semble immobile, ainsi que son visage ; debout sur la terre, une troupe ailée d'immortels l'entourne. Tel, au moment qu'il se dirige vers notre monde, le phénix étale des ailes rayonnantes d'une

1172 *DPV*, II, 355-360, p. 103-105 : *Servatusque pudor, clausa cum protinus alvo / (o noctem superis laetam, et mortalibus aegris !)* / *Sicut erat foliis stipulaque innixa rigenti, / Divinum, spectante polo, spectantibus astris, / edit onus. Qualis rorem cum vere tepenti / Per tacitum matutinus desudat Eous, / Et passim teretes lucent per gramina guttae, / Terra madet, madet aspersa sub veste viator / Horridus, et pluviae vim non sensisse cadentis.*

1173 La rosée, liée intrinsèquement à l'étymologie de la « rose », est symbole de régénération dans les textes classiques et dans la Bible : Moïse dit dans le *Deut.* XXXII, 2 : « Mes instruction se répandront comme la pluie douce sur l'herbe tendre, et comme une pluie abondante sur l'herbe prête à murir » ; Isaïe (XXVI, 19) proclame : « Les morts revivront ; réveillez-vous et jetez des cris de joie, vous habitants de la poussière ; car la rosée qui tombera sur vous sera comme celle qui fait pousser les plantes, et la terre rendra ses morts ». Voir à propos F. PORTAL, *Des couleurs symboliques dans l'Antiquité : le moyen-âge et les temps modernes*, Paris, 1857.

pourpre vermeille. Divers oiseaux accompagnent sa marche : dans son vol, il défie le soleil, étonné de l'or dont la nature embellit sa tête, et de l'azur et des roses dont sa queue est émaillée. L'escorte, d'un œil surpris, le considère, et remplit l'espace serein des airs du battement tumultueux de ses ailes »
1174

La référence au phénix n'est pas anodine : c'était un oiseau légendaire, d'une beauté majestueuse, protagoniste d'un mythe très versatile et de grande longévité, qui a hanté l'imaginaire collectif depuis l'Antiquité : les premières attestations, documentées à partir d'une tradition antérieure à Hésiode et Hérodote et à Lactance, ont formé l'image traditionnelle du phénix ; l'oiseau du soleil est devenu familier à l'Antiquité grecque et romaine en relation au mythe du renouvellement et à l'âge d'or.

La polysémie complexe et la symbolique variée du mythe sont liées à la longévité de l'oiseau (il vivait cinq cents ou mille ans) et à la faculté de se renouveler en ayant, selon la tradition, la force de renaître de ces cendres. Mais, le phénix possédait aussi des liens bien précis avec le Soleil ou la planète Vénus chez bon nombre d'auteurs : il précédait le roi des astres au moment où celui-ci faisait son apparition lors du crépuscule du matin. Avec le christianisme, le phénix devint un symbole puissant et efficace de la résurrection du Christ, utile instrument d'intégration des croyances païennes. Le symbole cosmologique et de restauration vitale s'adapte en particulier à l'idéologie impériale de l'époque des premiers empereurs chrétiens, Constantin et Théodose, de la même manière que la doctrine de la résurrection¹¹⁷⁵.

Chez les apologistes chrétiens, il est figure du Seigneur, qui apporte la parole divine de ses ailes déployées. La littérature apocalyptique s'en est également servie. Le *Carmen de ave Phoenix* attribué à Lactance est presque un *compendium* de toutes les connaissances relatives au phénix¹¹⁷⁶. Chez l'apologiste chrétien, l'habitat de l'oiseau merveilleux est un *locus felix* et un autre endroit situé en Orient, probablement en Syrie. La persistance du symbole est telle que l'oiseau mythique apparaît parmi les symboles complexes de l'ouvrage prophétique étrange l'*Oraculum de novo saeculo* du savonarolien Giovanni Nesi au moment où le poète raconte la troublante vision du prophète de la Jérusalem céleste et proclame en vers virgiliens le renouveau de l'âge d'or¹¹⁷⁷. Lactance se sert de l'image pour évoquer la lumière paradisiaque qui

1174 DPV, II, 413-421, p. 110-111 : *Qualis, nostrum cum tendit in orbem, / purpureis rutilat pennis nitidissima Phoenix, / quam variae circum volucres comitantur euntem, / illa volans solem nativo provocat auro, / fulva caput, caudam et roseis interlita punctis / caeruleam, / stupet ipsa cohors, plausuque sonoro. / Per sudum strepit innumeris exercitus alis.*

1175 LADNER 1967, p. 140.

1176 HUBAUX et LEROY 1939, p. 36.

1177 WEINSTEIN 1973, p. 204 : « En Asie un ver sortit des os de ses parents et se transforma en phénix ; le phénix fit son nid auprès du lion de la cité du soleil ; six aigles survirent, dont l'un se purifia les yeux sur une pierre *agate*

enveloppe la grotte divine : le phénix très brillant, la tête couleur de pourpre, le plumage bleu parsemé de rose, resplendit d'une telle lumière dorée qu'il rivalise avec le soleil ; en suivant Claudien, l'oiseau sacré traverse l'air escortée par une volée d'oiseaux¹¹⁷⁸.

Après cette digression sur le phénix, le poète continue le récit biblique : de la lumière céleste se répand partout et les chœurs angéliques commencent à danser à un tel point que Joseph n'arrive pas à soutenir la vision. Puis, inspiré par Dieu et avec l'aide de Marie, il s'adresse à l'Enfant divin, et proclame la gloire immortelle de celui qui doit naître. Les clés du ciel seront données à celui qui habite une humble demeure :

« Toi le père des immortels t'a couronné d'une gloire inalterable. Le palais radieux du ciel t'applaudit, et la nature te prépare d'impérissables triomphes. Cependant, c'est à ce réduit, à cet antre sans beauté que se rendront des rois fameux, des peuples innombrables, qu'enverront à la fois la sourcilleuse Calpé des rives du couchant, et la naissante Aurore des plaines qu'habite l'Indien basané : là viendront encore, d'un rivage opposé, ceux que Borée glace, que réchauffe l'Auster »¹¹⁷⁹.

C'est à ce point que les mots de Joseph chez Sannazzaro semblent évoquer les paroles du célèbre discours de Egidio da Viterbo : tous les peuples du futur écoumène se rendront vers un monde pacifié adorer l'enfant divin : de l'Occident à l'Orient, du Sud au Nord. En le revêtant d'une forme classique, le poète reprend le motif évangélique : le pasteur réunira les brebis éparpillées, les défendra des assauts des loups et ramènera au bercail le troupeau rassasié¹¹⁸⁰. Et voici que se retrouvent des termes plusieurs fois appliqués par la littérature encomiastique pour l'éloge de Léon X ; ils reviennent pour célébrer le mystère de la foi chrétienne. Avec cette image, qui trouve son parallèle à la fin du troisième livre, se clôt le deuxième livre.

Le troisième livre apparaît essentiel dans l'affirmation du mythe de la *renovatio temporum* qui s'accomplit en vertu de l'avènement de Christ. C'est dans ce chapitre conclusif que le poète emploie toutes les ressources de son art et dévoile les influences multiples qui

et s'accoupla avec le phénix pour donner naissance à une nuée d'oisillons, tandis que les autres s'éparillaient par tout le monde pour en ramener les captifs au soleil ». KEIFEL 2017, p. 190-191.

1178 CLAUDIEN, *DRP*, 76-77 : *Innumerae comitantur aves stipatque volantem / alituum suspensa cohors. Exercitus ingen / obnubit vario late convexa meatu.*

1179 *DPV*, 451-458, p. 114 -115 : *Te pater aeterno superum ditavit honore / illustrans, / tibi siderei domus aurea caeli / plaudit, inextinctosque parat natura triumphos / Et tamen hanc sedem reges, haec undique magni / Antra petent populi, longe caerula Calpe littore ad occiduo, nigrisque impellet ab Indis / Sol oriens, quos et Boreas, et fervidos Auster / diverso inter se certantes cardine mittent.*

1180 O' MALLEY 1976, p. 183-200.

composent sa poétique originale. Spéculaire au premier livre, le chant est organisé autour d'une prophétie qui esquisse la vie du Christ, en la projetant dans un renouveau à venir. Cette projection future est présente à partir de l'*incipit* majestueux : l'Olympe se desserre devant le triomphe de l'homme. Proche du modèle de Pontano et d'une grande quantité des sources classiques, Jupiter-Dieu prend la parole et confirme l'union mystique de la terre et du ciel par l'ascension de l'homme.

Ensuite, Sannazzaro introduit le récit évangélique et les motifs de la religion chrétienne en recourant au modèle classique. Comme Tateo le souligne, déjà l'*incipit* du troisième livre contient une référence au poème tardif *De Raptu Proserpinae* (= *DRP*) de Claudien et au mythe de l'âge d'or tiré de cette œuvre¹¹⁸¹. Dans le modèle, Jupiter écoute la Nature qui déplore la décadence du genre humain : l'homme qui portait les yeux au ciel dans l'âge de Saturne, tourmenté par les aiguillons de la Nécessité, est obligé de baisser la tête jusqu'au sol. Cette base mythique se prête à une lecture religieuse et moralisante, qui met l'accent sur le déclin spirituel de l'homme et la nécessité de l'intervention divine pour obtenir le salut. Dans le *De partu Virginis* le Seigneur déplore le mauvais usage que l'homme a fait de ses prérogatives, mais annonce la venue d'une époque de grâce ainsi que la victoire sur le péché (vv. 84-86) :

« C'est là qu'il faut, par des courses légères dans les airs et d'harmonieux accents, honorer cette naissance fortunée, cette nuit de bonheur, et célébrer à l'envie, par des joyeux applaudissements, l'aurore de la paix qui va embellir les siècles, le berceau du monde renaissant, et l'impuissance des poisons qu'exhale sa fureur »¹¹⁸².

C'est la partie finale du troisième livre qui nous livre un exemple particulièrement inspiré et spiritualisé du thème de l'*aurea aetas*. Le poète nous présente une nouvelle fois une scène de la Nativité : un paysage paradisiaque où les pierres se recouvrent de frondaisons, d'oliviers et de cèdres, recréant un paysage arcadique de la Méditerranée. Et ce n'est pas par hasard que Egidio da Viterbo figure dans le *De Partu Virginis* sur l'aspect d'un berger accouru pour louer le Seigneur et pour représenter à la fois l'Augustin de la *Cité de Dieu* et le défenseur du culte de la Vierge. Egidio apparaît sous les traits d'*Aegon*, possesseur de vastes champs et

1181 DERAMAIX 2004, p. 284-285 ; TATEO 1974, p. 100 et sv., CLAUDIEN, *DRP*, II, 90 et sv.

1182 *DPV*, III, 83-86, p. 130-131 : *et plausu celebrate faventes / omnia felicem ventura in saecula pace, / certatimque nascentis cunabula mundi, / victum anguem, victumque anguis furiale / venenum.*

de nombreux troupeaux d’Afrique, accompagné d’un modeste pasteur, *Lycidas*. Les deux bergers rappellent la prophétie de Tityre dans un climat de fête et de renaissance ; en reprenant les termes de l’églogue IV^e de Virgile, ils prophétisent l’avènement d’un véritable âge d’or. Dans les mots de deux bergers modernes accourus adorer l’Enfant Divin, toutes les prophéties obscures du Tityre virgilien sont enfin expliquées et révélées. Il n’est pas anodin que Sannazzaro ait choisi comme interlocuteur, sous les traits d’un berger, celui avec lequel il s’était confronté, intellectuellement et théologiquement, tout au long du procédé de composition du poème. A l’image d’Egidio, le Napolitain propose le thème de la Révélation chrétienne comme solution véridique des fables de la culture antique ; il se confronte avec celui qui avait cherché à interpréter les vieilles prophéties à la lumière de la naissance de Christ et les avait intégrées puisqu’elles anticipent le salut du genre humain.

Tateo souligne la valeur eschatologique de ces vers¹¹⁸³ : l’espoir actuel en une *aurea aetas* se renouvelle car, le mal étant défait, l’homme retournera à sa vie heureuse et divine¹¹⁸⁴. Cette fois-ci, c’est à la Vierge de venir au secours du genre humain et l’*aurea aetas* n’a jamais été si présente¹¹⁸⁵ :

« Oui, il est arrivé le dernier âge prédit par la Sibylle :
les siècles de la grandeur vont reprendre leur cours.

La Vierge reparait parmi nous ; avec elle reparait le
règne de Saturne. C’est du haut des cieux que descend ce
nouveau Rejeton qui va ramener l’âge d’or dans le
monde, et joindre les pampres florissants à l’épi doré¹¹⁸⁶.
C’est sous ses auspices que les traces de nos forfaits, s’il
en est encore, disparues pour jamais, délivreront la terre
d’une éternelle alarme. Alors s’ouvrira la porte de
l’Olympe interdite aux humains ».

1183 Voir également HOUGHTON 2019, p. 223.

1184 TATEO 1974, p. 100 : « Il nostro poeta si rivolgeva al testo evangelico con un ideale di misura tutto umanistico, per riproporre in termini nuovi la storia, sulla quale sentiva fondarsi la formazione tradizionalmente cristiana del suo spirito ».

1185 *DPV*, III, 199-213, p. 144-145 : *Et cecinit dignas Romano consule silvas : / ultima Cumaeani venit iam carminis aetas, / magna per exactos renovantur saecula cursus. / Scilicet haec Virgo, haec sunt Saturnia regna, / haec nova progenies caelo descendit ab alto, / progenies, per qualem toto gens aurea mundo / surget, et in mediis palmis florebit aristis. / qua duce, si qua manent sceleris vestigia nostri, / irrita perpetua solvent formidine terras, / et vetitum magni pandetur limen Olympi. / Occidet et serpens, miseros quae prima parentes / elusit, portentificis imbuta venenis. / Tunc Deum vitam accipies ? Divisque videbis / permistos heroas, et ipse videberis illis ? / Pacatumque reges patriis virtutibus orbem ?*

1186 Selon PUTNAM (2009, p. 371) la référence aux « pampres fleurissantes » et à « l’épi doré » serait une allusion tantôt au pain et au vin eucharistiques tantôt que au dire du Christ chez Jean XV, 5 : *ego sum vitis, vos palmites*. Voir HOUGHTON 2019, p. 216.

Le mythe de l'âge d'or connaît, dans toute sa profondeur, un remaniement chrétien. Les grands auteurs, Virgile, Augustin et Egidio da Viterbo sont présents.

Ainsi, le poète nous propose en de termes nouveaux le récit évangélique pour récrire le sens de l'histoire. De la même manière que Egidio da Viterbo célébrait une *aurea aetas* imminente à l'époque de Léon et le retour des temps du Christ¹¹⁸⁷. Il n'y a pas de tension entre humanisme et tradition évangélique, mais un mariage harmonieux de formes dans l'expression de valeurs humaines de l'histoire chrétienne.

1187 O' MALLEY 1969, p. 296 - 297.

C. Marc Jérôme Vida : vers une épopée chrétienne

A côté du poète napolitain, Marc Jérôme Vida (1490-1566) représente l'autre grand poète chrétien de l'époque léonine. Si Sannazzaro n'a pas été jugé d'une manière toujours positive, Marc Jérôme Vida, unissant une formation classique solide à une foi profonde, faisait l'unanimité de son époque pour ses qualités littéraires et son intégrité morale. Dans la version imprimée *De poetis urbanis*, une canonisation de figures éminentes de l'époque léonine, l'éloge de Vida le classe parmi les grandes figures de Bembo et de Sadoletto. Arsilli le célèbre en tant que poète « saint, déjà célèbre par son poème cultivé », s'étant épris de Virgile au point de s'identifier à lui et pouvoir en soutenir la comparaison dans le chant des grandes entreprises de Jules II¹¹⁸⁸. Paolo Giovio, dans le *Dialogue de Viris literis illustribus*, écrit en 1527 dans l'île d'Ischia le lendemain du Sac de Rome, tisse un panégyrique du chanoine et insiste sur la *gravitas* du vers de ce dernier, sur le choix surveillé du vocabulaire et le résultat extraordinaire d'un bonheur admirable (*mirabilem felicitatem*) de l'imitation de Virgile, et par l'extraordinaire style arrondi pour la mesure et le rythme¹¹⁸⁹. Jacopo Sadoletto se définit à plusieurs reprises chanceux d'être ami avec le *magnilocus Vida*¹¹⁹⁰. Ce jugement positif s'est conservé dans les biographies quasi-hagiographiques qui exaltent le poète en tant que « l'un des plus grands champions de l'époque humaniste, surgit pour éclairer une époque de décadence morale et politique, car toujours occupé par l'étude profonde des classiques latins et de la beauté »¹¹⁹¹. Plus tièdes et parfois caustiques sont les appréciations du lucide Lilio Gregorio Giraldi, même

1188 Francesco ARSILLI, *Coryc.* n. 400, IJSEWIJN (éd.), 65-72, p. 346 -347 (*De poetis urbanis*) : *Est sacer a docto celebratus carmine Vida / Vida Cremonensis candida Musa soli. / Panthoiden Samii corpus si credere fas est / intrasse, et clypei pondera nosse sui ; / altiloqui Genium vatium adamasse Maronis / quis neget, ut Juli grandia gesta canat ? / Grandia gesta canat ; canat ut confectus ab annis / Ausonii molem sustinet imperii.*

1189 P. GIOVIO, *De viris literis illustribus*, 1527 : *Igitur ex iis qui se toti latinorum carminum gravitati dederunt, omnium facile principem, et vatibus antiquis maxime propinquum, Cremonensem Hieronymum Vidam statuimus ; est enim adeo praeclarus et verecundus Maronis imitator, ut si quid forte superna manu surripuit, id totum a solerti ac erudita commutatione proprium esse vel oculatissimis videatur. Verum, meo iudicio, eius carmina cum a lectis et illustribus verbis, tum ab exquisitis maxime comparationibus, mirabilem felicitatem accipiunt, quae etiam incomparabili quadam modorum et numerorum rotunditate moderantur. Eius erant apud Calcographos imprimendae formis, cum Roma caperetur, Eglogae plures, et de Arte poetica libri tres, item Bombices, et in alveo lusorio Latrunculorum pugna lepidissime descripta, ut haec in publicum interim evolarent, dum historia de nece Christi grandibus et religiosissimis heroicis decantata acriore lima poliretur. Huius divinum ingenium admirans Giberti in lucem produxit, excudendisque tam multis operibushonestissimum et pingue otium domi et in Tusculanis montibus paravit.*

1190 CICCHITELLI *Sadoletti, opera quae exstant omnia*, Verona 1737, vol. I, p. 59 - 118.

1191 CICCHITELLI 1737, p. 21.

si cette hostilité se justifiait probablement par des raisons personnelles¹¹⁹². Vida, inséré dans le mouvement intellectuel de la capitale, faisait partie des convives qui fréquentaient la riche demeure de Goritz. Il était aussi impliqué dans le cercle philo-romain des frères Mellini ; à cette occasion il avait eu un rôle de protagoniste parmi les *sodales* alors que ceux-ci se recueillaient en chœur pour des plaintes funéraires autour du frère du défunt Celso en 1521¹¹⁹³.

Vida né à Crémone dans la Gaule cisalpine, près de Mantoue, d'une famille de nobles origines mais déchue à la fin du XV^e siècle, avait grandi dans la pauvreté¹¹⁹⁴. Dès le plus tendre âge, il s'adonna en particulier à la grammaire grecque et latine et, probablement en raison de son talent littéraire précoce, fut incité par ses parents à parfaire sa formation au-delà de la ville natale. Il se consacra ainsi aux études philosophiques et théologiques et à la poésie, d'abord à Mantoue, puis à Bologne et sans doute à Padoue. Autour du 1504, il prit les ordres sacerdotaux, rentra dans un premier temps parmi les Congrégation des Chanoines Réguliers des augustiniens de Saint Marc de Mantoue, puis dans celles des Chanoines réguliers de Latran à Crémone. C'est dans sa ville natale et à Mantoue, terre de grande tradition classique, de Virgile ainsi que de Battista Spagnoli et de la comtesse Isabelle d'Este¹¹⁹⁵, qu'il se consacra davantage à la composition poétique. Deux ouvrages poétiques singuliers révélèrent son talent poétique d'inspiration plutôt originale qui lui permirent de gagner l'admiration de ses contemporains pour l'élégance du vers et les sujets insolites : le premier était dédié au jeu des échecs (*Scacchia ludus*), l'autre aux vers à soie (*De bombyce*) et dédié à l'illustre comtesse Isabelle d'Este. Auteur particulièrement prolifique, Vida se lança dans la composition d'œuvres diverses, à sujet profane et religieux. La plupart de ces œuvres ont subi le destin des poésies des autres auteurs de l'époque et ont été oubliées ou demeurent dans des vieilles éditions étrangères ou dans le répertoire inépuisable de Roscoe¹¹⁹⁶. Et ce, parce que comme Battista Spagnoli, Vida s'est consacré à la poésie religieuse.

1192 ROSCOE 1817, p. 321 explique que dans un manuscrit de la poésie de Vida recensé par Tiraboschi, le poète de Crémone aurait fait un éloge de Lilio qu'il n'aurait pas réitéré ces vers dans la publication de son poème et cela heurta considérablement la sensibilité du premier, qui fit allusion dans ces vers : “ *Poscere non ausim Vidam promittere quamvis / sit montes auri solitus ; nam carmine nomen / ipse suo expunxit, nostroque a limine vates / summovit teneros ; hunc qui succurrere credas ?* ”

1193 Voir *supra*, p. 165-171.

1194 Pour la biographie de Vida voir M. MARCAZZAN, *EI*, 1937 ; LANCETTI 1831 ; MORONCINI 1896 ; CICCHITELLI 1904.

1195 LUZIO-RENIER 1893, p. 89-94.

1196 Nous songeons en particulier à l'oeuvre de *XIII Pugilum certamen ad Balthassarem Castaleonem*, sur la bataille de Barlette (1504) entre treize soldats français et treize florentins, retrouvée dans l'édition de M. CAGNOLI, *Frammento di un poemetto inedito che ha per titolo Marci Hieronymi Vidae. XIII Pugilum certamen* (1818) et publiée à nouveau partiellement par L. Bossi dans sa traduction de ROSCOE 1817, p. 301-303.

Il commença à se faire connaître sur la scène littéraire des cours d'Italie : en 1498, il participa par une élégie et par une épigramme à la complainte funéraire pour la mort du poète vernaculaire Serafino Aquilani (1466-1500)¹¹⁹⁷ ; le défunt étant une vedette, il s'agissait d'une manifestation publique d'envergure, comprenant une exposition dans le théâtre des poètes italiens les plus en vue. Dans ces premières années d'étude et d'activité littéraire Vida façonnait son art poétique sur l'imitation absolue de Virgile, qui devenait maître et guide inspirateur de ses vers¹¹⁹⁸. La production poétique l'occupa particulièrement dans ces années et ces sujets légers furent un bon banc d'essai pour mettre au point diverses techniques qui se révéleraient utiles par la suite. Il songeait déjà à se consacrer à des études plus élevées et à des sujets sacrés en lien avec ses préoccupations religieuses. La réflexion spirituelle l'occupait pendant ces années. La voie de Rome et de la consécration littéraire n'était pas lointaine.

Comme un grand nombre de lettrés, Vida arriva dans la capitale sous le pontificat de Jules II alors qu'il était déjà très connu, la renommée de ses talents poétiques avait déjà atteint les lettrés romains et l'avait projeté au-delà des horizons de sa ville natale. Oliviero Carafa, protecteur des chanoines réguliers de Latran établis à Sainte Marie de la Paix, le prit immédiatement sous sa protection, et cela le propulsa encore plus dans le panorama virevoltant des *sodalitates* qui foisonnaient dans la capitale.

Dans cette demeure, il connut entre autres Jacopo Sadoletto avec lequel il noua un lien très important, prit part aux réunions des *Coryciana* dans la demeure de *Coricius noster*, et ne manqua sans doute pas d'entourer le jeune fils d'Isabella d'Este, Federico Gonzaga, arrivé à Rome sous Jules II. A la mort de son mentor en 1511, il participa à la plainte funéraire par un long *Epicedion* (375 vers) dédié à son mécène Oliviero Carafa¹¹⁹⁹. En l'honneur du pape della Rovere, il commença à rédiger un poème qui demeura inachevé, la *Iuliade*. Une fois inséré dans la vivace atmosphère de Rome, il ne lui fut pas difficile d'intégrer l'entourage de Léon X.

La rencontre avec Jean Matthieu Giberti, le puissant prélat philo-français secrétaire du cousin du pape, Jules de Médicis, fut décisive. Il l'accompagna durant les années romaines, de sorte que c'est à lui, seul charme de son cœur (*Giberte, o animi sola quies mei*)¹²⁰⁰, que Vida

1197 CICCHITELLI 1904, p. 29 ; AQUILANO (éd. A. BOLOGNA) 2009.

1198 Il cite (*ibid.*) un passage de *De arte poetica* (I, 3, vv. 554-592) presque une profession de foi du modèle virgilien : *Virgilii ante omnes laeti hic super astra feremus / carminibus patriis laudes, decus unde Latinum / unde mihi vires, animus mihi ducitur unde. [...] Omne pater, tibi Graiugenum de gente trophaea / suspendunt Itali vates tua signa secuti, / [...] Te sine nil vobis pulchrum, omnes ora latini / in te, oculos ferunt versi : tua maxima virtus / omnibus auxilio est.*

1199 *Epicedion in funere reuerendi domini domini Oliuerii Caraphae Neapolitani cardinalis episcopi Hostiensis, Absolutus Romae, in sacris aedibus Pacis nostrae, decimo kalendas Februarias, 1511.* L'*epicedion* est précédé par une lettre à Vincent Carafa.

1200 *Marci Hieronymi Vidae Cremonensis Albae Episcopi, Poematum*, (éd. Th. Tristram) 1722 ; LANCETTI 1856, p. 29.

s'adressa comme interlocuteur privilégié de ses réflexions littéraires et spirituelles tout au long de son existence¹²⁰¹. Son mécène constitue l'objet privilégié de ses éloges dans de nombreux poèmes d'occasion qui, entre les motifs rhétoriques de célébration, mettent en valeur l'affinité intellectuelle et spirituelle et manifestent un accord réciproque des deux prélats quant aux positions politiques. Le poète bénéficia de l'ascension sociale de Giberti, arrivé de Sicile sous le pontificat de Léon X, qui parcourut les échelons des milieux curiaux, jusqu'à devenir le secrétaire et conseiller de Jules de Médicis, le cousin de Léon, l'éminence grise de ce pontificat. Selon une tradition biographique assez consolidée, dont Tiraboschi, Giberti aurait introduit Vida auprès de Léon X¹²⁰². Toutefois, d'après d'autres documents, parmi lesquels des affirmations de Vida lui-même, ce fut Léon en personne qui sollicita le poète pour en faire son chantre et pour l'inciter à la composition d'une grande œuvre sacrée, ce qui livre un aperçu de la politique culturelle du premier pape Médicis.

La faveur inconditionnée que Léon lui démontra est illustrée par un long *epicedion* funéraire que Vida a consacré à la mort de ses parents, le poète y retrace « son parcours existentiel »¹²⁰³. Dans cette élégie mélancolique le poète raconte que ses proches lui avaient été arrachés violemment alors même qu'il avait enfin attiré l'attention du pape Médicis et qu'il se trouvait au comble du bonheur. Vida rapporte que le pape, amateur de poésie latine, lisait ses vers volontiers et l'appréciait au point de lui octroyer « un accroissement de charges et des biens et de le décorer des dignités »¹²⁰⁴.

Le pape accorda au poète une prébende et le prieuré du couvent de Saint Sylvestre à Frascati pour l'encourager à entreprendre la composition d'une œuvre sacrée. Pendant les années romaines, Vida se dédia corps et âme à la composition poétique et à la réflexion littéraire. L'élaboration des pièces poétiques s'accompagna d'une réflexion théorique et le résultat de celle-ci prit la forme d'une *Ars Poetica*, traité de poétique en hexamètres et en trois livres, composé de 1518 à 1520. Ce traité suit principalement les modèles des traités de poétique d'Horace et de Quintilien et propose une réflexion sur les genres, les formes, les modèles et les styles à suivre pour les jeunes poètes. Après avoir dicté les normes sous-jacentes à l'éducation des jeunes, l'auteur expose les préceptes relatifs à la poésie. En suivant le modèle d'Horace,

1201 PROSPERI 2010 ; PROSPERI 1986, p. 216-262 ; voir *supra*, p. 185 ; 341.

1202 TIRABOSCHI, *Storia della lett. Ital.*, vol. VII, p. 1441.

1203 BENEDETTI 2010, p. 142.

1204 *Marci Hieronymi Vidae Cremonensis Albae Episcopi, Poematum*, (éd. Th. Tristram) 1722, 15-20 p. 108-09 : *Iamque canebam animis superans, audaxque iuventa, / quae nulli cecinere : Leo iam carmina nostra / Ipse libens relegebat ; ego illi carus, et auctus / muneribusque opibusque, et honoribus insignitus ; / omnia erant mihi laeta, animo nihil amplius ultra optabam ; / optabam, cunctis sat erat factum undique votis, / et digito coeli contingere summa videbar.*

Vida conseille d'opter pour la sobriété et la mesure de la composition. Le poète doit s'inspirer de la vraisemblance et de la richesse offertes par la nature pour la construction des images. L'imitation des auteurs anciens constitue une obligation, et en cela, à la simplicité homérique fallait-il préférer Virgile, l'exemple absolu de la poésie parfaite. Cependant, l'imitation doit être menée avec art car il faut songer à ce que l'image prenne un aspect presque nouveau de sorte que les sources ne soient plus reconnaissables.

Ce travail formel soigné, où le résultat découle de l'harmonisation finale d'une pluralité des sources, apparaît bien visible dans les poèmes dédiés à Léon X. Lors même qu'il s'agit d'œuvres de circonstances, elles dévoilent l'application savante des réflexions élaborées dans son traité poétique. Le traité présente aussi des références aux tendances contemporaines de la théorisation poétique. Dans le deuxième livre, le prieuré de Saint Sylvestre polémique contre les poètes qui spéculent sur la divinité et sur la nature de l'âme. La dispute qui avait opposé les aristotéliens et les platoniciens s'était conclue par l'affirmation au sein du débat conciliaire de l'immortalité de l'âme individuelle¹²⁰⁵, comme nous l'avons vu précédemment. Vida s'était également uni au chœur des louanges lorsqu'il souhaite que l'Italie puisse briller pour la gloire des arts¹²⁰⁶.

Pour remercier le pontife de la générosité démontrée à son égard, le poète s'était distingué dans l'éloge au pape Médicis par deux odes qui sont des exemples caractéristiques du classicisme chrétien. Elles peuvent être considérées comme un miroir de deux sentiments poétiques de Vida, l'*Ode secunda* est une exhortation vigoureuse à la guerre, tandis que la *quarta* est une élaboration poétique et une *amplificatio* qui joue sur l'élaboration des *topoi* rhétoriques relatifs à la paix¹²⁰⁷.

a) L'éloge de la paix et de l'esprit guerrier

Pour les humanistes, l'ode ne relève pas des genres élevés et possède un caractère de circonstance, apparenté pour cela à la *sylva*, mais distingué par l'originalité métrique. Aux yeux

1205 BURCKHARDT 1876, vol. I, p. 272 et sv.

1206 *Ars poetica* vv. II, 558-06 *Dii, Roma indigetes, Troiae tuque auctor Apollo, / Unde genus nostrum coeli se tollit ad astra, / hanc saltem auferris laudem prohibete Latinis : / artibus emineat semper, studiisque Minervae Italia, et gentes doceat pulcherrima Roma : / quandoquidem armorum penitus fortuna recessit ; / tanta Italos inter discordia reges. / Ipsi patriam pudeat externis aperire tyrannis.*

1207 VIDA 1722, p. 88- 93.

des humanistes, la variété métrique s'accompagne d'une diversification « du genre sur tous les plans, métrique, thématique et stylistique »¹²⁰⁸. L'*Ode secunda* à Léon X, caractérisée par une maîtrise formelle impeccable et un rythme guerrier soutenu, incite le pontife à prendre les armes en vue d'une croisade contre les assauts des Infidèles. L'édition moderne dans laquelle nous l'avons repérée n'indique pas la chronologie du poème, mais nous pouvons supposer qu'elle fut composée autour de 1517-18, quand la menace des Turcs envers la République chrétienne devint pressante orientant les décisions du Concile¹²⁰⁹. Léon X incita les princes chrétiens à une croisade, appela au financement par la collecte d'indulgences¹²¹⁰ et trouva un appui en François I^{er}. La prédication de la croisade avortée commença en 1517 et Vida se laissa emporter par l'élan vers le projet de guerre sainte.

Le poète, qui partageait avec Giberti les préoccupations de la politique internationale et un sentiment philo-français, ressent l'urgence et la nécessité d'une expédition de taille à renouveler la gloire des Romains. Si le pape Jules II, trop engagé dans les conflits contemporains, n'avait pu poursuivre cette entreprise, le pape Médicis, garant par antonomase de la paix, semble l'élu pour éliminer les dangers qui menaçaient la Chrétienté. Alors, le voici métamorphosé en *vates* guerrier : la mitre devient casque. La paix incarnée par la houlette pastorale cède le champ à la force des armes. Presque méconnaissable dans cette nouvelle fonction, le calme chanoine met en œuvre tous les outils poétiques et rhétoriques.

Cette tonalité agressive caractérise le poème dès la première strophe avec une interrogation rhétorique qui évoque « le fracas » de la guerre et annonce des funérailles proches pour ceux qui s'aventureraient à menacer le Latium. Les réminiscences poétiques multiples recréent un scénario de guerre par l'évocation des batailles anciennes et des gloires d'autres temps.

A travers le poème, transparait aussi le sentiment de pression asphyxiante d'une attaque si proche de la Chrétienté, un *topos* presque omniprésent dans la poésie de l'époque¹²¹¹. Par un impératif violent en incipit *macte* (v. 5), il invite le pontife, ailleurs pacifique, à immoler sur l'autel d'une nouvelle gloire celui qui a osé concevoir le dessein impie d'envahir Rome. Puis, il se lance dans un scénario glorieux au terme duquel le pontife revient chargé de dépouilles ennemies, ramenées comme trophée des limites orientales du monde jusqu'au Vatican. Celui qui avait soumis l'Orient se trouve réduit en captivité. Puis Léon est saisi d'un moment de joie

1208 P. GALLAND-HALLYN, « L'Ode latine comme genre tempéré: le lyrisme familial de Macrin dans les Hymnes de 1537 », *Humanistica Lovaniensia*, Vol. 50 (2001), p. 221-265, en particulier p. 228.

1209 VIDA, *Carmina* 1722, p. 84-86.

1210 Voir *supra*, p. 20, 40, 73, 74, 75, 76, 151, 197, 208, 217, 279.

1211 PUJEAU 2015, p. 22-23.

quand il compte les villes conquises et les dépouilles des généraux ennemis. Suit le puissant appel aux rois pour qu'ils se préparent à saisir « les armes publiques ».

Dans cet appel visionnaire et sanguinaire, les ennemis tombent les uns après les autres. Et le poète marque le changement des temps : « d'un laurier bien différent s'emplit son âme », « les ardeurs » de Phébus laissent la place à l'amour pour Mars. Il a soif de gloire, d'entendre le bruit des armes, de voir les troupes se lancer à l'attaque. Le poète poursuit la métamorphose ; l'envie d'entendre le cliquetis bruyant du fer et le son horrible des trompettes annoncent la gloire future. La déclaration de guerre, composée par l'imitation adroite de nombreux modèles, s'adresse aux ennemis et conquérants de la civilisation occidentale. En se mettant en scène, le poète se déclare prêt à partir vers des contrées lointaines jusqu'aux extrémités de l'Afrique et de l'Inde, dans la limite de frontières qui paraissent de plus en plus repoussées et lointaines. Nouveau soldat, il se met à disposition du pape et de ses nouvelles conquêtes.

Sous cette apparence inédite, le poète prophétise dans la partie finale de l'*Ode* la victoire et la chute des barbares. Avec un effet de retournement, il imagine qu'il ne vivra pas assez longtemps pour se réjouir de la victoire. Le triomphe ne sera pas célébré par lui, nouveau soldat, mais probablement un autre *vates* chantera la défaite de « l'Asiatique » et de « l'Africain » dans un univers soumis aux armes de Léon X. Il appartient aux siècles à venir de l'immortaliser parmi les plus grands héros, en tant que soldat intrépide et généreux. La strophe saphique se termine par un adonique contenant un jeu de mots destiné à devenir tant cachet que signature de la renommée éternelle, *Saecula Vidam*¹²¹².

D'un tout autre esprit se distingue l'*Ode quarta*, un long poème de circonstance en strophe alcaïque¹²¹³. Elle est dédiée à la célébration rhétorique du thème de la paix restaurée sous le pontificat du nouveau pape et se trouve profondément liée aux thèmes et symboles porteurs de l'idéologie de l'*aurea aetas*. Véritable *amplificatio*, l'ode est construite par des références à la *pax Romana* des poètes augustéens. En répondant aux principes présentés dans son traité sur la poétique, Vida s'inspire des modèles classiques, à la recherche d'une *variatio in imitando*, il parvient à atteindre un résultat original. Ainsi, il remanie l'imagerie classique relative à la paix pour en tirer des tableaux classiques et nouveaux à la fois, qui figurent, d'une façon un peu « maniériste », le désir impérieux de quiétude éprouvé par le poète. C'est ainsi que, dans l'ensemble conventionnel qui se dessine au cours du poème, le poète fait apparaître son individualité en laissant entrevoir les aspirations les plus profondes à une vie tranquille à l'abri des fracas de la guerre et des intrigues politiques.

1212 VIDA, *Carmina* 1722, p. 86.

1213 VIDA, *Ibid.*, p. 88-91.

Comme pour la pièce précédente, l'on ne peut la dater avec précision, mais il est probable qu'elle fut composée peu après l'autre, dans les années immédiatement postérieures au Concile et vers la fin du pontificat léonin. En effet, elle porte la trace de ces années troubles dans l'aspiration constante à la paix. Le traitement adroit du sujet traditionnel et politique montre que le poète manie sa plume agile avec grâce et peut la plier aisément en accord avec la nécessité du moment et l'opportunité de l'éloge : en effet, de même que la pièce précédente était animée par un fier esprit guerrier, celle-ci est imprégnée par le besoin urgent de paix après les troubles répétés des guerres contemporaines. Du point de vue stylistique, la pluralité des sources et des références aux auteurs anciens se trouve bien harmonisée au point de paraître naturelle ; le poète crée un ensemble assez heureux, qui arrive parfois à dépasser le but purement conventionnel et de circonstance.

Cependant, les signes d'une évolution thématique plus singulière se manifestent, au-delà donc du traitement à la matière traditionnelle. Dès les premiers vers, à la différence des poèmes de chantre de l'âge d'or, il n'est pas question d'un état conquis ou presque immanent, mais d'une situation attendue depuis longtemps et jamais conquise. L'invocation à la paix se traduit par une prière adressée à une entité personnifiée, mais encore méconnue. La *iunctura pax alma*, à l'attaque du poème, correspond à la déclaration ouverte de l'imitation du modèle élégiaque de Tibulle (I, 10, 67)¹²¹⁴. Le poète augustéen invoquait la paix, poussé par les circonstances de son temps, en l'idéalisant en tant que condition idéale et préalable à l'épanouissement de l'Amour et de la vie campagnarde¹²¹⁵.

De la même façon, inspiré par les guerres contemporaines, Vida s'adresse à la divinité, en idéalisant l'oisiveté qu'elle pourrait lui garantir. Cependant, dès les premiers vers, le poète impatient introduit un doute à propos de la possibilité effective que cet état de bonheur, toujours trahi, incertain qu'il puisse se réaliser sur terre de son vivant.

On s'éloigne beaucoup des affirmations redondantes de certitude de l'arrivée de l'âge d'or et du royaume de Saturne de l'époque léonine. Le poète, qui se languit dans l'attente, se demande s'il pourra réellement voir le *tempus aureum* de son vivant¹²¹⁶, et ce, car le reflet des ténèbres, des guerres et des conflits sont encore trop persistants pour être chassés par la seule force d'un mythe, bien que puissant. Les temps ont changé ainsi que la forme à donner au mythe

1214 Voir à propos R. PERELLI, *Commento a Tibullo : Elegie, Libro I*, Soveria Mannelli, 2002.

1215 PIANEZZOLLA 1979, p. 585-586 ; D.N. LEVIN, « War and Peace in Early Roman Elegy », *ANRW* II. 30.1 ; E. MANNI, « la leggenda dell'età dell'oro nella politica dei Cesari », *Atene e Roma*, S. III, VI, 1938, p. 108-120.

1216 VIDA, *Ibid.*, p. 88, vv. 5-6 *Tuumve, Diva, vivus adventum amplius, / tempus videbone aureum?* = HORACE, *Epod.* XVI, 64 *Ut inquinavit aere tempus aureum* ; STACE, *Silv.* I, 6, 40 *antiqui Iovis aureumque tempus*. vv. 39-43 *Tu sanitatem gentibus, sacraque et opes, / Et victum, et annonam, et securitatem, literas et otium, / et nuptias, et liberos / vitamque tandem affers, amica cantibus, / adversa vero luctibus.*

de l'âge d'or : on le perçoit immédiatement dans l'invocation initiale : il s'agit d'une hyperbole formulée par le recours aux adjectifs positifs et aux superlatifs (vv. 1-2 *pulcherrima / pulcherrimos*) qui la matérialisent, mais qui la distancient en même temps, entité abstraite et utopique.

Tous les premiers couplets de vers se caractérisent par le cumul des expressions exclamatives (v. 2-3 *quam me tui expectatio / torquet morantis ah nimis !*) qui manifestent de manière insistante le vœu ; les interrogatives mettent en dialogue la venue de l'*aurea aetas* de l'époque, les termes exprimant l'attente (v. 3 *expectatio*, v. 9 *expetentem*) ou le doute (v. 11 *vereor*) et soulignent une espérance si prolongée qu'elle se colore de scepticisme. La pluralité des sources se fond dans le modèle. Comme concession au *topos* élégiaque, le poète affirme qu'il sera déjà trop avancé en âge pour profiter des fruits de la paix. Voilà l'appel à ce que tout ce qui a trait à la guerre disparaisse (vv. 19-20) : il souhaite que « l'avarice et l'ambition des princes reste ensevelie sous l'eau », allusion claire aux tentatives des Turcs d'envahir l'Occident. Il est intéressant de remarquer que ce dernier vers est formulé par une citation de Sénèque (*Thyest.* 350)¹²¹⁷.

Puis, il propose des tableaux construits par l'agencement des *tesserae* des *auctores*, la comparaison entre l'absence de la paix et sa présence avec ses dons multiples. En effet, quand la paix est absente, chante le poète, les campagnes les plus fertiles ne produisent pas suffisamment pour nourrir le cultivateur, mais si elle est présente le voilà « nageant dans l'abondance » ! La dimension universelle de la paix est rendue par le cumul des vocables, choisis soigneusement parmi le riche matériel virgilien. Le poète énumère tous ceux qui peuvent profiter de la condition de paix : la poésie, les causes publiques, la politique urbaine, le commerce, le riche autant que le pauvre, les femmes pudiques, les vieux ainsi que les enfants. Puis, il en vient à présenter tous les effets apportés par la paix.

La paix amène un état de prospérité, d'harmonie bénie. Le poète énumère les dons multiples, tant matériels que spirituels : « religion et santé, aliments et fortune, dons de la terre et de la vigne, calme du cœur, amour des lettres, repos, hymen, enfants, la vie enfin »¹²¹⁸. Et puis, comme en négatif, toutes les atrocités qui caractérisent son contraire, et que la paix va supprimer dès son passage. Le cumul en asyndète des termes négatifs produit un effet d'amplification (vv. 46-47) qui rappelle la violence, et ce, jusqu'à l'apaisement phonique de la trompette de guerre qui cesse d'appeler les hommes au trépas. L'observation de la nature est un

1217 SÉNÈQUE, *Thyest.*, v. 350, vv. 348-352 : *rex est qui posuit metus / et diri mala pectoris ; / quem non ambitio impotens / et numquam stabilis favor / vulgi praecipitis movet.*

1218 VIDA, *Carmina* 1722, p. 88.

réservoir où puiser à pleines mains, comme l'auteur le conseille par la suite dans l'*Ars Poetica*. Dans un autre bloc thématique, il insère une assertion méditative adressée aux puissants : s'ils pouvaient être témoins de telles atrocités, ils renonceraient à leurs desseins ou du moins en suspendraient l'exécution ; les images poétiques sollicitées contiennent sans doute des références aux méditations pensive de Machiavel et de Guichardin à propos de la nature des hommes et leurs propensions à la guerre¹²¹⁹.

Dans le final du poème, l'auteur se met en scène lui-même et suggère par une belle image que, s'il pouvait voir enfin les armes suspendues et pleines d'araignées, si les épées pouvaient prendre la forme de charrue, il mènerait le reste de ses jours sans regret dans l'indigence et il passerait la nuit et le jour à « parcourir » quelques livres. Car son âme enfin libérée des angoisses terrestres pourrait se consacrer à des occupations plus agréables, à l'oisiveté littéraire et à la poésie.

Par la circularité typique de la poésie, le poème se conclut par une salutation finale à la Paix, dispensatrice de tous les biens. Et, dans cette conclusion, le poète montre tout l'embarras pour aboutir à une définition de la divinité. Le dernier vers est emblématique : le poète invoque avec insistance la paix pour qu'elle se manifeste en tant que divinité de l'âge d'or.

De l'examen de ces deux *Odes*, l'on a pu remarquer la flexibilité de la plume et de la poétique du style de Vida qui, de chanteur agressif se change en coryphée impatient de l'âge d'or. À ses yeux, il était indispensable d'étudier les finalités de l'œuvre qu'on allait composer, la nature et le sentiment pour le choix des images chères aux Muses.

b) La *Christiade* : le grand poème sacré

Il n'est pas anodin que le poème par excellence du christianisme chrétien ait été composé à l'instigation de Léon X. Le pape, qui eut l'occasion d'apprécier les œuvres juvéniles du poète de Crémone, trouve dans Vida le poète destiné à satisfaire la demande croissante de poésie religieuse, conformément aux lignes fixées par les résolutions du Concile et par les groupes

1219 Pour MACHIAVEL, *Discours* I, 37 ; I, 57 ; III, 23 ; *Prince* XIV, XVII ; GUICHARDIN, *Storia d'Italia*, XV, 6. Voir à propos É. NAMER, *Les Études philosophiques*, Nouvelle Série, 16^e, No. 3, Actes du XI^e Congrès des Sociétés de Philosophie de Langue Française : La Nature Humaine (Juillet-septembre 1961), p. 307-312 ; J.-C. ZANCARINI, « Machiavel et Guicciardini. Guerre et politique au prisme des guerres d'Italie », *Laboratoire italien* [En ligne], 10 | 2010.

réformateurs ; il s'agit d'établir une poésie chrétienne rigoureuse et de style sublime, apte à représenter la réponse chrétienne et « nationale » de l'Église de Rome.

Selon la tradition biographique, encouragée par le pape Médicis, Vida se serait appliqué à la rédaction de la « plus grande tentative de donner vie à une épopée chrétienne de structure rigoureusement virgilienne »¹²²⁰. A cette fin, le pape lui offrit le priorat du monastère de Saint Sylvestre à Frascati, mais ce ne fut pas une entreprise facile pour le poète. La préface de son dialogue *De Rei publicae dignitate* souligne maintes fois le rôle du pape dans l'accomplissement de l'œuvre : Léon X ne l'aurait pas seulement encouragé, mais il aurait obligé (*coactus*) le poète à l'entreprise lors même que Vida aurait préféré se consacrer à un autre genre de poésie :

« Sorti de la jeunesse et ayant abandonné l'étude de ces arts, qui font mériter l'appellation d'érudit à ceux qui les possèdent, je me dédiai totalement à ce qui permet de mériter le nom de philosophe et de théologien ; une fois installé à Rome, là je me consacrai à ces études très sérieuses quand, je ne sais pas comment, je fus incité par Léon X, qui était alors le très grand pontife, à abandonner toute autre étude et pensée, et à essayer, pour ce que j'étais capable de faire et d'écrire, d'exprimer et d'expliquer poétiquement les choses divines qui ont trait aux institutions de Christ et d'orner, pour ce que j'étais capable, la langue latine avec les figures et les styles des poètes excellents, la grandeur d'une si sainte et auguste religion¹²²¹ ».

Ce témoignage est éloquent : il nous fait découvrir la volonté de Léon X de favoriser une poésie d'empreinte religieuse qui s'alignait sur la réforme intégrale de l'Église catholique. Querini et Giustianiani avaient insisté sur l'importance d'une culture d'orientation chrétienne, fondée sur la connaissance de la Bible et des œuvres des Pères de l'Église.

Ainsi Vida s'adonna à la composition d'un poème épique de contenu religieux et chrétien, conforme aux instances réformatrices. Dans cette préface précieuse, Vida insiste sur la difficulté de son travail d'écriture : il lui fallait tourner en vers l'histoire du Christ en restant fidèle à la simplicité biblique tout en adoptant la grandeur de la langue de Rome et le style grandiose de l'épopée. Il affirme qu'il se mit alors à expliquer le sens caché des *Écritures* en

1220 BAUSI 2004, p. 238.

1221 LANCETTI 1831 p. 28 : *Cum enim iam adolevissem, relictis studiis illarum artium, quas qui terrent eruditi vocantur, me totum philosophis tum theologis tradideram arudiendum; gravissimisque illis studiis Romam adductus operas strenu navabam. Nescio quomodo a Leone decimo pontifice maximo interpellatus fui, ut relicta reiectaque omni alia cura ac studio, periclitarer, quid efficere, quantumve progredi valerem in exprimendis et versu explicandis rebus divinis, quae pertinent ad Christi instituta, totamque tam augusteae religionis ac sanctitatis rationem optimorum poetarum figuris atque virtutibus latine, quod possem, ornarem.*

langue latine : les mots difficiles en hébreu de l'original paraissaient aux yeux de l'auteur plus complexes que la langue latine et bien lointains de la majesté de la langue grecque. Ce faisant, conscient de la complexité de sa tâche, il chercha à rendre en termes virgiliens la splendeur et la gravité de l'idiome originaire de la Bible. Aussi, le poète ajoute une remarque intéressante : il perçoit la valeur inédite de son travail, et celui qui aurait voulu le parfaire pourrait trouver un précédent important dans la *Christiade*. Ne pouvant se soustraire à la volonté d'un si grand pontife et d'une société littéraire éminente, il se mit à l'œuvre¹²²².

La *Christiade* est le grand poème sacré sur la vie de Christ. Le poète se sert à la fois des Évangiles et des apocryphes. Il ne suit pas l'ordre chronologique de la narration. Les biographes ont souligné que Vida suit d'abord Luc pour raconter les épisodes de la naissance de Christ près de Géricus et s'en éloigne pour annoncer de concert avec Jean la mort et la résurrection de Lazare. En revanche, concernant les épisodes de la passion de Jésus, il reste attaché à la succession des événements rapportée par les Évangiles. Se juxtaposant aux événements cruciaux de la vie de Christ, Vida incorpore les faits qui précèdent la Rédemption, de la Genèse jusqu'à la venue du Messie.

Vida se sert des premiers livres de la Bible pour chanter le chaos et la création, en suivant les évangiles Apocryphes ; il tisse sur l'enfance de Marie, sur son mariage avec Joseph et sur la naissance de Jésus, jusqu'à la fuite en Égypte et aux premiers miracles. Selon plusieurs commentateurs, l'action se déroule principalement dans le deuxième, le cinquième et le sixième livres. Dans le premier livre, qui introduit le poème, Jésus prédit sa propre mort aux Apôtres. Il les exhorte à rester forts et courageux en vue d'une grande épreuve. Dans le deuxième, il est question de la mort de Christ, ordonnée par les prêtres du Temple à la proximité des Pâques.

Les trois autres livres abordent la Passion de Christ, la trahison de Juda (V^e livre), la flagellation. Puis, on suit le regard du Christ et des célestes, en colère pour le cruel supplice, la

1222 VIDA, *De rei publicae dignitate*, 1556, p. 5 : *Scripsique, Poetarum more, de ipsius Christi rebus, et institutis libros sex, qui fortasse in aliquorum vestrum manus venerunt. Conatus fui in illis, id quod maxime Leo expetebat, verbis latinis explicare quaedam sensu recondita, expressu difficilia, Hebreorum lingua propria, et a sermonis tum Romani, tum Graeci majestate admodum aliena : gravissimas, inquam, sententias parum verbis adhuc ornatas, qua videbantur nulla unquam sermonis latini luce posset satis splendescere ; ut si quis forte post me eadem praeclarius illustrare cuperet, aliqua saltem a me impressa vestigia inveniret, in quibus insistere posset, et sua ibidem alius imprimere. Etc. Ea ipsa de causa Hymnoda conscripsi, laudum, inquam, divinarum Librum, quibus, ut potui pro imbecillitate humana, prosecutus sum, Deum quidem prius praepotentem trinis Personis unum, Optimum Maximum ; deinde etiam minores Caelites, tanquam eius cives, et Administros. Imitatus in hoc scribendi genere, diversa tamen Religionis ratione, antiquissimos Theologos Orpheum, Linum, Mercurium. Vides igitur, Priulle, me non isthaec studia dissimulasse. Negavi me esse Poetam, quod Poeta, quae canunt, scribunt, ea suapte sponte, atque animi libera quadam oblectatione faciunt. Ego vera ista qualiacumque, iussus, ne dicam coactus, scripsi ; rectiusque fere Leonis X poemata, quam mea dici possunt. Rectiusque fere Leonis X. Poemata, quam mea dici possunt.* Voir LANCETTI 1831, p. 26-28.

sépulture par Joseph d'Arimatee, la Résurrection et l'apparition aux Apôtres. L'histoire de la Rédemption est précédée par le récit biblique¹²²³.

Les commentateurs anciens ont souvent comparé l'œuvre de Vida au poème de Sannazzaro en relevant une unité majeure dans l'agencement des parties et des arguments ainsi que l'embarras, si ce n'est la difficulté, pour le prieur de restituer la simplicité évangélique tout en poursuivant un idéal de sublime¹²²⁴.

Les anciens commentateurs ont également analysé la conception des scènes évangéliques, en soulignant la difficulté de l'auteur de se débarrasser de l'encombrant modèle virgilien. En particulier, sous les protagonistes de l'histoire sacrée se cachent des modèles classiques : la figure du Christ, dépourvue pour certains d'humanité, ne serait qu'une copie d'Énée¹²²⁵ ; la majesté de Dieu imiterait la figure du Jupiter virgilien ; la construction du Royaume de dieux tirerait certes ses couleurs des Écritures, mais aussi du scénario majestueux de l'Olympe virgilien. Toutefois, des passages mieux réussis manifestent l'art poétique de l'auteur et la réécriture biblique dépasse la simple paraphrase pour atteindre une complexité majeure.

L'Incarnation est le thème majeur du troisième livre, il s'agit de l'étape primordiale de la Création et de la Rédemption universelle¹²²⁶. Le miracle de Dieu qui se fait homme, central dans tous les textes poétiques de l'époque léonine et dans les rites *Coryciana*, est présenté au milieu du poème et renvoie souvent au mythe de l'âge d'or. Vida s'appuie sur les Évangiles de Luc et de Mathieu et le Protévangile de Jacques, mais développe avec plus de liberté la séquence des événements et crée un agencement particulier des points de vue. Il suit Sannazzaro dans l'importance accordée au personnage de Marie, sa place au cœur du miracle de l'Incarnation : « elle est la mère de Dieu et la Reine du ciel et relève d'une nature divine »¹²²⁷. Cette exaltation de la vierge sous le style sublime de l'épopée n'empêche en rien une représentation plus familière et intime, à travers une description attentive des sentiments et des doutes des protagonistes. En particulier, le déplacement concentrique des points de vue emmène à une progressive mise en relief de l'événement comme réalisation des anciennes prophéties.

A la différence de Sannazzaro, qui démarrait la narration *in medias res*, Vida inscrit le thème légendaire de la Nativité dans le discours de Joseph parvenu à Jérusalem pour demander

1223 VIDA, *Christiade* 1826, p. 2-60.

1224 HOUGHTON 2019, p. 228-229.

1225 HOUGHTON *ibid.*, note 51.

1226 Sur l'importance du dogme de l'Incarnation et l'influence d'Egidio da Viterbo dans l'élaboration du même voir *supra*, p. 246 et ALAHIQUE PETTINELLI 1999, p. 75 et sv.

1227 TATEO 2015, p. 550-551.

la libération de son fils, prisonnier de Ponce Pilate, le gouverneur romain de la Galilée. Le poète choisit de relater cet événement à partir du point de vue de l'époux fidèle de la vierge : au début du troisième livre, Joseph cherche à sauver son fils prisonnier en raison de la trahison de Judas. Après sa rencontre avec Jean, le disciple bien-aimé du Christ, il se dirige vers Ponce Pilate qui lui pose des questions quant à l'identité du noble prisonnier. Pilate souhaite connaître la vraie identité de Christ, comment il est venu du ciel sur terre et a pris une nature humaine¹²²⁸. La réponse condense les épisodes évangéliques de l'Annonciation et de la Nativité, tout en les agrémentant avec l'histoire de l'enfance du Christ et du mariage de la Vierge tirés des Évangiles apocryphes. Vida rejoint Sannazzaro lorsqu'il fait la présentation de Marie et insiste sur la virginité et la pureté de la future mère de Dieu. C'est ainsi que par les paroles émerveillées de Joseph, dont le regard construit progressivement l'épisode, le miracle de la naissance de Christ prend forme. L'Annonciation débute par l'extase de la vierge et des prodiges qui sont incompréhensibles à Joseph et à Marie même, et ce, bien qu'elle soit en train de les vivre dans tout son être. En se focalisant sur le point de vue d'un homme, le texte propose la compréhension d'un événement initialement inaccessible à la raison humaine. Joseph emmène le lecteur vers leur intimité de « couple particulier ».

Après l'épisode du mariage, le « gardien » de Jésus ouvre la porte de sa demeure et aperçoit la vierge dans son sommeil, entourée d'une lumière éclatante qui embrase soudainement tout et frappe les yeux. Le poète de Crémone puise avec aisance dans le réservoir classique pour la construction du prodigieux et pour obtenir des *stylèmes* élevés. Le discours de Joseph joue sur des images lumineuses qui servent à anticiper le miracle : une lumière éclaire la nuit en illuminant le paysage, se répand et insuffle l'essence de la divinité à partir de la vierge (v. 260 *aurea virgo* ; v. 269-270 *trunco...auro*) ; les rayons se diffusent partout, embrasent les poutres et les lambris, se posent sur « la femme divine », en la faisant resplendir d'une lumière céleste¹²²⁹.

« À peine ai-je poussé les deux côtés de la porte sur leurs
gonds, une lumière éclatante frappe soudain mes yeux ;
les rayons étincèlent sur les lambris élevés, éclairent les
poutres, et semblent embraser le lit ».

1228 La multiplicité des références aux auteurs classiques est bien découverte dans les questions que le gouverneur pose à Joseph, ainsi que dans la réponse fournie. Les vers, façonnés généralement sur les rythmes virgiliens peuvent cacher à la foi des références plus précises à Homère.

1229 VIDA, *Christiade* 1826, trad. S. DE LA TOUR, 254 et sv., p. 182 : *vix thalami impuleram bipatentes cardine portas, / cum lux ecce oculis offusa repente : / collucet summi radiis laquearia tecti, / collucentque trabes, visumque ardere cubile.*

Et, au milieu, l'apparition de la Vierge en extase, insensible aux appels de son époux : elle est illuminée par une lumière de feu, semblable à un astre brillant ou à une aurore de feu ou encore à une statue d'érable exposée hors d'un temple et revêtue d'une couche de peinture dorée. Par l'usage de plusieurs images iconographiques, Vida recompose sa propre mosaïque en recourant à des sources diverses. Un nuage de lumière l'entoure, des étoiles autour de sa tête semblent se nourrir de sa lumière, la lune candide resplendit sous ses pieds. Le poète expose un personnage de Joseph incapable de comprendre le prodige de l'extase de Marie transformée et absorbée dans un état divin. Joseph implore de mettre fin à ce prodige et de guider sa conduite¹²³⁰ :

« La Vierge, assise au milieu, repose, belle de ses charmes. On dirait qu'une extase la ravit à elle-même : elle reste insensible à mes pressantes prières, muette aux plus touchants discours. Pareille à un astre brillant, telle que l'aurore vermeille, elle tient et les mains et les yeux fixés au ciel. Ô ! Que ses traits diffèrent de ses traits accoutumés ! De quel éclat nouveau brillent ses yeux ! Quels charmes embellissent son visage ! - Ainsi la main d'un artiste abat dans les forêts et façonne en statue un érable, pour l'exposer un jour, dans l'enceinte d'un temple, aux religieux hommages d'un peuple suppliant, lorsque son art a poli le tronc informe, produit une figure, et que, à l'aide d'une couche d'or, il en a rehaussé encore la beauté. Un nuage lumineux, brillant des feux du soleil, enveloppe de toutes parts la Vierge immobile ; des étoiles éblouissantes semblent irradier autour de sa tête resplendissante ; et la lune, sous ses pieds, répand ses rayons argentés ».

Après cette focalisation sur le regard de Joseph, le point de vue se déplace de nouveau sur Marie, car c'est en elle que repose le message eschatologique de l'âge d'or. Réveillée soudainement de cet état, elle éclate en sanglots, puis l'inquiétude s'apaise et elle se déclare

1230 VIDA, *Christiade* 1826, p. 182-184, vv. 260 - 276 : *Ipsa autem thalami in medio sedet aurea virgo / Attonitae similis : nec enim me multa rogantem / dignatur ; nihil illa meo sermone movetur : / tantum fixa oculos coelo palmasque tenebat, / Aut stellae similis, aut punice aurorae. / O illa a solita quantum mutata figura ! / Quantus honos oculi, quantus decor additus ori ! / Haud aliter, quam cum simulacrum excidit acernum / Artificis manus e sylvis, in sede locandum / Sacrata, quod plebs dehinc supplex omnis adoret, / si, postquam effigiem poliens trunco extudit arte, / extremum super imposito decus induat auro / Immotam penitus circumdat lucida nubes, / Solis inardescet radiis ; stellaeque videntur / Lucentes capiti circum aurea tempora pasci ; / sub pedibusque Deae lumen dare candida luna.*

prête à répondre aux questions de son époux. La scène se déroule le matin, alors que l'aurore chasse les étoiles¹²³¹.

En se fondant sur des sources diverses et en empruntant des tournures épiques Vida dramatise et amplifie l'épisode de l'Annonciation qui acquiert un caractère qui le rapproche du drame sacré. Vida commence par présenter la surprise de celle qui est l'objet du miracle. Toujours à l'intérieur du récit de Joseph, Marie répond aux questions de son époux, elle parcourt à nouveau le prodige qui s'est accompli chez elle : elle se souvient des anciennes prophéties qui prédisaient unanimement qu'une vierge, fille des rois, mettrait au monde le Souverain des cieux dans sa pureté et que l'arrivée de cet enfant ramènerait l'âge d'or sur la terre, en remplissant l'univers d'une allégresse subite¹²³². De la même manière que le poète napolitain, Vida symbolise la naissance de Christ par la reprise d'un stylème du célèbre vers virgilien de la IV^e *Églogue*, et ce, pour signifier que le mythe de l'âge d'or prend une nouvelle signification eschatologique et trouve sa plénitude dans l'Incarnation du fils de Dieu.

Le déplacement du point de vue interne de Joseph à Marie crée un effet de suspension narrative qui intensifie l'effet pathétique de la scène. Ainsi Marie, alors qu'elle s'apprête à honorer la femme élue par les anciennes prophéties comprend qu'elle porte dans son sein celui qui ramènera sur terre une époque de prospérité et de justice. L'effet est d'autant plus fort que c'est la protagoniste qui dévoile le prodige qui s'accomplit en elle. Ce sont des vers charnière du poème, le cœur vers lequel converge toute la narration. L'hémistiche virgilien, déjà employé par Sannazzaro dans le même contexte, s'inscrit ici dans la révélation qui apparaît d'autant plus miraculeuse qu'elle se manifeste chez celle qui la porte dans son sein¹²³³.

« Les prédictions des prophètes se retraçaient à ma pensée, leurs paroles à mon souvenir. Mais, il est surtout un événement que le hasard, ou plutôt Dieu lui-même (Dieu n'y est peut-être pas étranger), présente à mon esprit et grave dans ma mémoire, événement qu'ils ont annoncé d'une bouche unanime qu'un jour viendra une vierge, fille des rois, féconde sans le secours de

1231 VIDA, *Christiade* 1826, p. 184-186, vv. 278-282 : *Talia voce dabam : « Pater his o me exue monstros / Omnipotens : non haec, Superi, sine numine vestro : / Vestra haec portenta agnosco, manifesta que signa. / Aspirate animo placidi, dubiumque monete / quid sequar, aut quaenam vobis sententia constet ».*

1232 Une situation comparable est présente dans les *DPV*, vv. 335 et sv. Les prophéties messianiques de la vierge se réfèrent à Isaïe VII, 14 : *ecce virgo concipiet et pariet filium* ; Matthieu I, 23 ; HOUGHTON 2019, p. 231.

1233 VIDA, *Christiade* 1826, p. 186-187, vv. 302-312 : « *Ipsa revolvebam vatum monimenta priorum, / Dicta animo recolens ; sed prae tunc omnibus unum / Forte mihi ante oculos (neque enim sine numine certo) / oblatum reor immotum fixumve manebat, / quod cuncti pariter super omnia praedixere / affore, concubitu nullo cum regia virgo, impatiens exsorsque viri, (mirabile dictu) / Coelicolum regem sub luminis auras, / cuius in adventu laetentur cuncta per orbem / protinus, et toto surgat gens aurea mundo ».* Pour le remaniement de l'*Egl.* IV^e de Virgile voir le commentaire récent de HOUGHTON 2019, p. 231-232 et *supra*, p. 73-74.

l'hymen et toujours éloignée de la couche conjugale, ô prodige !
mettra au jour le Roi des cieux, que son arrivée remplira l'univers
d'une subite allégresse et ramènera l'âge d'or sur la terre ».

Le dévoilement du mystère de l'Incarnation se fait par les mots que Marie adresse à son époux. Cette focalisation interne permet un remaniement ultérieur et un renforcement de l'épisode évangélique, revêtu de l'intérieur par la protagoniste, qui seulement après avoir été investie de la lumière divine comprend être l'élue, la reine du ciel. Ensuite, elle raconte l'apparition d'un ange céleste et l'annonce de la naissance du fils de Dieu.

L'épisode de l'Annonciation présente encore ce double point de vue, simultanément de Marie et de Joseph. Il est suivi d'un passage descriptif qui agrémente l'épisode évangélique dépouillé par des renvois aux drames liturgiques et à la peinture, qui dès la Renaissance avait privilégié l'Annonciation parmi les sujets à représenter.

La venue de l'archange Gabriel est précédée par une vision paradisiaque de la Cité de Dieu. Les éléments traditionnels dans l'imaginaire du Paradis répondent tous à l'appel : l'ouverture de la voûte céleste, l'apparition des anges qui sautillent dans les airs et applaudissent leur monarque, la luminosité éclatante, les flambeaux des cieux, les sphères étoilées et les palais dorés des immortels¹²³⁴. Vida, tout en demeurant fidèle au récit évangélique, puise dans l'iconographie contemporaine ; il met en scène un « enfant ailé », semblable à Dieu, qui se présente et s'adresse à Marie comme dans l'Évangile de Luc et dans la scène correspondante de *DPV* de Sannazzaro. Toutefois, rien ne reste de la simplicité biblique dans ce scénario transformé par l'abondance de détails et l'amplification des effets pathétiques.

Dès que Vida fait réciter à Marie le script connu - elle se soumet docile à la volonté du Seigneur -, le poète déploie pleinement des effets théâtraux et lumineux, qui symbolisent la « force créatrice et éthérée » qui se met en mouvement¹²³⁵.

Ensuite Joseph, rasséréné des doutes relatifs à la virginité de Marie, rappelle sa première rencontre avec l'Enfant sacré. C'est à ce moment qu'il éclate de joie, exalté, en formulant le

1234 Sur le plan figuratif on pourrait faire référence également avec WEINSTEIN (1973, p. 336-338) et REEVES (1992, p. 21) à la Nativité mystique de Sandro Botticelli, une fresque inspirée des prophéties messianiques.

1235 VIDA, *Christiade* 1826, II, 371-380, p. 186-187, : « *Quisquis es, o coeli iuvenum pulcherrime praepes, / obsequor ; ac votis, quod rex iubet, omnibus opto* ». / *Interea nubes, maculoso discolor auro, / demissa ad terram croceis me amplectitur alis : / diffulgent intus radiique, ignique coruscae / scintillant veluti squamae vario ordine circum, / squamaque stellaque auri fulgore micantes, / adverso quales imitatur sole colores, / cum picturato coelum distinxit amictu, / nubicolor liquidis effusis imbribus arcus. / Hanc simul omnipotens Genitor perflavit ab alto ; / continuo ruit, ecce, voluta liquentibus astris. / Aura potens, quaque illa venit, procul undique circum / scintillae absiliunt radiis vibrantibus aerae* ».

vœu qu'il puisse vivre assez longtemps pour pouvoir voir l'enfant apporter la paix désirée sur terre. Les tons de l'*Ode* à la paix reviennent lorsque le poète trace l'image d'une *aurea aetas christiana* :

« Qui que te soit, ô le plus beau des messagers célestes, j'obéis et seconde de tous mes vœux les ordres du Seigneur. » - Cependant un nuage tacheté d'un or à nuances diverses s'abaisse vers la terre, et m'embrasse dans ses contours jaunissants. Les rayons, en sens divers, se dispersent dans l'enceinte : à l'entour, le feu pétille en écailles brillantes ; et l'or embellit de son éclat les écailles et les étoiles. – Ainsi, après des pluies en torrent répandues, l'arc-en-ciel imite toutes les couleurs que lui prête le reflet du soleil, quand, de sa ceinture diversement colorée, il partage la céleste voute. Le tout puissant, du haut du ciel, touche à peine ce nuage de son souffle divin : soudain l'esprit de vie descend des astres qui distillent la rosée, de l'espace qu'il parcourt jaillissent, de près et de loin, des étincelles d'or, de rapides rayons ».

Quelle manifestation plus éclatante de l'âge d'or chrétien que celle-ci pourrions-nous avoir ? C'est l'annonce de la naissance du Christ, porteuse d'espoir dans le monde. Les paroles tirées de Virgile se fondent dans le triomphe spectaculaire de l'or, du feu et de la lumière qui embrasent et se répandent sur tout ce qui entoure la vierge, consciente désormais de porter en son ventre le mystère de l'Incarnation. Le poète, imaginant des tableaux sur l'Annonciation (notamment « l'Annonciation » sur fond d'or de Simone Martini), se plaît à recomposer cette fresque splendide et grandiose. Vida anime ainsi ce qui, dans les *Coryciana*, était contenu en puissance dans les statues de marbre.

« Enveloppée dans un irrésistible tourbillon, je sens la force créatrice circuler dans mes veines, une chaleur éthérée embraser mon corps entier, et mon cœur se fondre dans l'ivresse de l'amour. – Ainsi la nature, par un incompréhensible mystère, féconde la terre et remplit son sein appesanti de productions diverses, lorsque l'air s'épanche à grands flots dans ses entrailles maternelles, et que le zéphire printanier l'amollit de ses tièdes haleines. Alors, les essaims ailés ont fait retentir les airs de mille accords et de joyeux applaudissements ; puis de bruyants tonnerres ont grondé dans les hauteurs des cieux, et de fréquents éclairs ont brillé sur la voûte entr'ouverte »¹²³⁶.

1236 VIDA, *Christiade* 1826, 385-392 p. 192 -193 : *Turbinae corripior rapido, visque illa per omnes / aurae vis omnipotens mihi diditur artus, / visaque praedulci mihi corda liquescere amore. / Qualis secreto naturae foedere*

« S'il pouvait, cet enfant céleste, avant mon trépas, se montrer à mes yeux ! Oui, je le verrai, l'événement a déjà réalisé tous les récits que m'a faits sa mère : cueillez, à pleines mains, les roses vermeilles et les lis argenté, préparez des offrandes à un Dieu déjà près des portes de la vie, et venez visiter ce jeune monarque ! Que ne peut ma vieillesse prolonger sa durée jusqu'au moment où mes regards pourraient te voir, enfant sacré, dissiper par des faits étonnants l'effroi des mortels, rendre la paix au monde, et regner, en Dieu, dans le ciel, ta patrie. Alors la paix habitera la terre : avec elle reviendront la pitié, la foi, la religion, la religion qui partout aujourd'hui s'affaiblit et chancelle ; et la justice, partout renaissante, étonnera l'univers réformé. Alors le glaive homicide se repliera en faucilles ; et le monde verra les siècles d'or recommencer leur cours »¹²³⁷.

Le poète présente, à travers les paroles de Joseph, un âge d'or idéal, dont l'image se confond avec celle des premiers temps chrétiens. La naissance du Christ annonce le retour sur terre de la paix, de la piété, éléments qui avaient rythmé à la fois le programme idéologique et les appels à la réforme du pontificat de Léon X. L'image de l'*aurea aetas*, dans les paroles de Joseph, est, pour les contemporains de l'auteur, le but où il fallait revenir. Selon Egidio da Viterbo, l'Histoire commençait par la naissance du Christ¹²³⁸.

« Bannissez, nous dit-elle, bannissez vos alarmes, ô mortels ! C'est l'assurance du Bonheur que je vous apporte : le Dieu de saints prophètes ont tant de fois promis à nos pères, réjouissez-vous, ce jour et ces lieux l'ont enfin vu naître : il arrachera la race humaine aux ténèbres, et la rendra à son premier état¹²³⁹».

tellus / concipit, et vario clam foetu plena gravescit, / matris ubi in gremium descendit plurimus aether, auraque faecundos afflavit verna tepores. Aethere, siderei rex idem atque auctor Olympi.

1237 VIDA, *Ibid.*, 524-538, p. 204-205, : *Si modo, si mihi coelestis se ostendere coram / non fugiat puer ante obitus, quando omnia de se / rettulit ipsa mihi virgo pulcherrima vera. / Purpureus flores metite, et candentia plena / lilia ferte manu ; videnti ad limina lucis / dona parate Deo, purumque invisite regem. / O mihi si quoque tam longe suprema senectae / pars maneat, quantum valeam tua cernere facta, / sancte puer, cum sublata formidine mundum / pacabis, patrioque Deus regnabis Olympo ! / Tum pax alma colet terras, pietasque, fidesque, / Quaeque labat nunc religio ; atque resurgere ubique / iustitiam in melius versus mirabitur orbis. / Tum ferus in falces curvas conflabitur ensis ; / aureaque incipere mundo succedere saecla.* Sur la transformation des armes en outils du travail agricole selon une image d'inspiration biblique, nous avons déjà dit *supra*, p. 275.

1238 DERAMAIX 2005, p. 209-237. Voir *supra*, p. 39-41 ; 205-208.

1239 VIDA, *Christiade* 1826, 610-615, p. 211 : *Ne trepidate, viri, vobis nova gaudia porto. / Ille, piis toties promissus vatibus olim, / finibus his hodie natus Deus : eximet ille / e tenebris hominum genus, atque in pristina reddet. / Illum vicina fas vobis cernere in urbe / effultum stipula, atque humile ad praesepe iacentem.*

À l’instar de Sannazzaro, le poète reprend l’interprétation prophétique de la IV^e églogue virgilienne en la christianisant profondément et donne du volume grâce au mètre de l’épopée. Ces vers sont parsemés des réminiscences aux poètes augustéens¹²⁴⁰.

L’imitation de Virgile et des auteurs classiques devient ainsi un moyen efficace pour louer la foi et les valeurs de l’Évangile d’un éclat supérieur. La *Christiade* est l’exemple même d’une épopée dont le sujet est chrétien mais dont le socle poétique est constitué de thèmes et de motifs hérités de l’Antiquité.

1240 Par ex. cfr. v. 527-528 *Purpureus flores metite, et candentia plena / lilia ferte manu* avec VIRGILE, *Én.* VI, 883-884 [...] *manibus date plenis / purpureos spargam flores animamque nepotis.*

Chapitre II

Vers une nouvelle poésie chrétienne

A. Jean François Pic de la Mirandole

La critique aux fondements de l'âge d'or léonin

La recherche d'une littérature fondée sur la spiritualité et une vie marquée par la militance religieuse et apologétique envers la mémoire de Savonarole sont autant d'éléments fondamentaux de la personnalité de Jean François Pic de la Mirandole. Neveu du célèbre Jean Pic (1463 - 1494), duc de Concordia, il fut l'une des personnalités les plus complexes et éclectiques de l'époque de Léon X : en effet Jean François incarnait tout autant les questionnements et les tourments religieux du monde chrétien que l'attitude fidéiste et anti rationaliste du courant plus radical des savonaroliens avant la contestation de Martin Luther. Fortement influencé par la pensée du maître Ferrarais et par son oncle Jean, lequel était son aîné de seulement sept ans, Jean François élaborera une idéologie indépendante et complexe dans laquelle la philosophie et les arts, considérées essentielles dans la pensée humaniste pour la réalisation de la vérité, étaient farouchement condamnées par la suite car en opposition avec la doctrine chrétienne. Orienté dans sa jeunesse vers l'aristotélisme thomiste, il se tournera plus tard vers un scepticisme fidéiste¹²⁴¹, en soutenant que la seule et véritable source du savoir ne pouvait émaner que de la Révélation chrétienne et non des philosophies rationnelles ou des théories.

Dans son œuvre, Pic prit une position radicale contre l'humanisme pour se tourner vers une poésie religieuse et authentiquement chrétienne qui refusait les impositions du modèle unique. Considéré longtemps comme un penseur mineur par rapport à l'envergure intellectuelle de son oncle, en raison de sa négation du rationalisme humaniste et de son attitude mystique, il

1241 SCHMITT 1967, p. 23 ; G. PAGANINI-J. R. MAIA NETO, « Renaissance Scepticism », *Archives internationales d'histoires des idées*, Springer, The Netherlands, 2009.

fit récemment l'objet d'une réévaluation de la critique en tant que penseur libre et indépendant, capable d'exercer une influence notoire sur ses successeurs¹²⁴².

Omniprésent dans le débat culturel et religieux de l'époque léonine, Jean François Pic nous dévoile le profil d'un penseur complexe et bigarré, qui se démarqua par un refus radical des aspects païens de l'humanisme et en particulier de la solution rhétorique du modèle unique et cicéronien, même s'il conserva toutefois certains des aspects de la culture de l'Humanisme et de la Renaissance. En faisant preuve d'indépendance dans sa pensée, Jean François dépasse les simples synthèses entre classicisme et christianisme, Antiquité et Modernité, largement affirmées par la plupart des auteurs examinés dans notre travail, pour atteindre une réelle liberté idéologique à travers les enseignements et les écoles philosophiques, proche de celle de son oncle¹²⁴³.

Des études récentes, notamment des monographies, ont mis en lumière la valeur intellectuelle de l'auteur en explorant en détail certains ouvrages de la production prolifique et hétérogène du philosophe. En s'opposant aux idées reçues et en approfondissant certains aspects de l'œuvre monumentale, elles viennent souligner le problème de l'imitation, la démonologie¹²⁴⁴ et l'empreinte sceptique de la pensée de Pic. La plupart des spécialistes se sont attachés à l'analyse de l'ouvrage *Strix sive de ludificatione daemonum* consacré à la sorcellerie¹²⁴⁵, ou au plus philosophique *Examen vanitatis doctrinae gentium*¹²⁴⁶ considéré comme l'une de ses œuvres majeures.

L'apport de Jean François Pic a été compris par les grands historiens de la Renaissance, Otto Kristeller¹²⁴⁷ et Eugenio Garin¹²⁴⁸, sans qu'ils lui consacrent pour autant des recherches particulières. Une autre voie, dirigée par Daniel Walker, a analysé la pensée de Jean François Pic en mettant clairement en relief l'attrance du philosophe pour les pratiques anti-chrétiennes,

1242 SCHMITT 1967, p. 23.

1243 JACOBELLI 1993, p. 101, rapporte la belle définition de l'historien de la philosophie Giuseppe Saitta : « egli era troppo preoccupato dalle sue esigenze religiose che scorgeva annebiate dal movimento umanistico, e il suo pensiero è sotto questo rispetto è, o rappresenta, la negazione del razionalismo umanistico. Ma da questa negazione germoglia, quando meno ce l'aspettiamo, un virgulto vigoroso o un filone di pensiero, che supera le istanze umanistiche e quelle rinascimentali. La coscienza di muoversi indipendentemente dalle scuole filosofiche, la quale aveva ereditato dal suo grande zio, acuisce in lui il sentimento della libertà, anche se questa non può altrimenti conseguire se non per due vie, la ragione e la fede (...). Il mistico Gianfrancesco che a torto gli storici hanno trattato come un pensatore di scarso interesse, posto a cavallo fra l'Umanesimo e il Rinascimento supera l'uno e l'altro con la intuizione più concreta della libertà umana (...) ».

1244 D. WALKER étudia les relations de Pic avec le spiritualisme magique et l'exotérisme dans son *Spiritual and Demonic Magic from Ficino to Campanella*, 1958.

1245 Voir l'édition récente de A. PERIFANO, *Jean-François Pic de la Mirandole. La sorcière. Dialogue en trois livres sur la tromperie des demons. Dialogus in tres libros divisus: titulus est Strix, sive de ludificatione Daemonum* (1523). Texte établi, traduit et commenté par A. PERIFANO², Brepols, Turnhout 2007.

1246 PIANA 2017.

1247 KRISTELLER 1993, p. 228.

1248 GARIN 1987, vol. I, p. 389-390 ; PIANA 2017, p. 32-33.

et son alignement derrière l'hermétisme, tout en replaçant le philosophe dans le sillon d'une tradition d'intellectuels opposés à la théologie de Marsile Ficin¹²⁴⁹. Richard Popkin a, de son côté, approfondi le rôle de Jean Pic au sein du couvent de Saint Marc, qui fut un centre de traduction et de redécouverte de Sextus Empiricus. Rappelons que la charge que Savonarole confia à Zanobi Acciaiuoli et Giorgio Antonio Vespucci était justement de traduire les *codices* du philosophe sceptique conservés à la bibliothèque du couvent¹²⁵⁰.

Parmi les travaux fondamentaux sur la compréhension du jeune Pic, l'étude monographique de Charles B. Schmitt est essentielle dans la tentative de retracer l'évolution indépendante de la pensée du philosophe et sa progressive radicalisation vers un scepticisme pyrrhonien de nature fidéiste. Toutefois, de nombreux ouvrages de l'humaniste de la Mirandole demeurent inédits et restent à découvrir. Les chercheurs repèrent une évolution de la pensée du philosophe : d'une part héritier de la méfiance de Savonarole vis à vis de la philosophie païenne, il avait nourri de par son oncle, « l'idée de convertir la *pax philosophica* en un idéal de vie ascétique fondé sur les Écritures »¹²⁵¹. Une radicalisation qui s'apprécie tout au long de son parcours philosophique, et l'emmène d'une primitive acceptation des philosophies païennes du *De studio Divinae et Humanae Philosophiae* vers la « systématique démolition de toute école philosophique »¹²⁵² décrite et argumentée dans l'*Examen Vanitatis Doctrinae Gentium* (1520).

La riche production poétique de Pic n'a malheureusement pas fait l'objet d'une étude systématique et pourtant, elle est d'autant plus intéressante dans la mesure où elle offre l'application personnelle et authentique des préceptes de Jérôme Savonarole et de ses théories sur l'imitation. Cependant, des études récentes, centrées sur une partie de sa production poétique viennent à combler ce manque historiographique. Très éclairants dans le cadre de notre travail, nous signalons *in primis* les travaux de Matteo Soranzo sur les *Hymni tres*, composés autour de 1505, l'article monographique de Luiz Marques sur le *De Veneris et Cupidine expellendis carmine* (2013) ainsi que la dissertation de doctorat du chercheur Marco Piana (2017) qui cueille avec justesse les problématiques multiples soulevées par le texte¹²⁵³.

Jean François Pic est au cœur de notre enquête pour plusieurs raisons : tout d'abord pour son profil de militant d'une *renovatio ecclesiae* menée par le pape Léon X. À l'instar d'autres intellectuels, il espérait que le fils du Magnifique initierait la réforme de l'Église chrétienne dès

1249 PIANA 2017, p. 34.

1250 Sur l'origine et l'histoire de la bibliothèque de Saint Marc, voir *supra*, p. 31 ; 51-52 ; 228. POPKIN 1995, p. 56 : « Gian Francesco Pico semble être le seul à avoir remarqué Sextus Empiricus avant la parution de l'édition d'Estienne ».

1251 SCHMITT 1967, p. 32-37. SORANZO 2014, p. 57.

1252 L'expression est de SORANZO 2015 *ibid.* p. 57.

1253 POPKIN 1960, p. 20.

les premières années de son pontificat. Dans ses œuvres philosophiques, il aborde des thématiques diverses et une réflexion sur la situation de l'Église et de la papauté à son époque : la dégradation du comportement des autorités chrétiennes est pour Pic le résultat de l'action du Démon sur terre, présence perpétuellement redoutable qui doit être défaire pour que l'Église retrouve la pureté de ses origines, l'âge d'or des premiers chrétiens. Ainsi, il fait chanceler les fondations du mythe de l'*aurea aetas*, comme il avait été conçu par les artisans de Léon X, pour le dépasser, en faisant exclusivement affaire avec la foi chrétienne. Dernier point et non des moindres, Pic eut une influence notable sur ses contemporains en anticipant d'une part la Réforme et même, d'une certaine manière, la Contre-Réforme qui lui succéderait.

1) La biographie

La première partie de l'existence de Jean François Pic fut intrinsèquement liée aux vicissitudes familiales de la seigneurie de La Mirandole dont il devint lui-même le seigneur à la mort de son père en 1491 : c'était une petite demeure princière dans les environs de Ferrare, placée au milieu des luttes familiales et des équilibres toujours changeants des puissances étrangères.

Concernant son œuvre, Eugenio Garin affirme dans la préface de l'œuvre de Jacobelli consacré aux deux Pic ¹²⁵⁴, que la personnalité et la production de Jean François sont indissociables de la pensée de son oncle : leurs ouvrages circulèrent dans des éditions uniques *in-folio* publiées à Bâle en 1572-1573¹²⁵⁵, Jean-François fut également l'éditeur des écrits de Jean Pic demeurés inédits et l'auteur de sa biographie, sous forme d'une « apologie passionnée qui devait même toucher Thomas More »¹²⁵⁶. L'historien souligne particulièrement la diffusion des écrits du Pic savonarolien dans les pays de la Réforme où il fut considéré comme un précurseur des mouvements de critique sur la corruption du clergé. Il faut songer également aux nombreuses amitiés intellectuelles que Jean François entretenait avec des lettrés et théologiens de son époque, *in primis* le Ferrarais Lilio Gregorio Giraldi, auxquels il adressa de nombreuses lettres ; il fut aussi très lié à l'entourage de Savonarole, auprès duquel son oncle l'avait

1254 JACOBELLI 1993, p. 5-6.

1255 G. PICO DELLA MIRANDOLA, *Opera Omnia*, L. FIRPO (éd.), vol. I, *Monumenta Politica Philosophica humanistica rariora*, Turin 1972.

1256 JACOBELLI 1993, *ibid.*

probablement introduit à Florence dans les années précédant sa disparition. Il était aussi lié à Giovanni Nesi et Girolamo Benivieni lui avait dédié un ouvrage savonarolien par excellence, le *Commento...sopra à più sue canzone et sonetti dello amore et della Bellezza Divina*¹²⁵⁷ ; il côtoya la famille des Médicis et lia en particulier une grande amitié avec Léon X (*vetus observantia et tua benivolentia*, dans la préface de *De divino amore*)¹²⁵⁸.

Comme ce fut le cas pour son oncle¹²⁵⁹, la prédication de Jérôme Savonarole marqua très profondément le jeune Jean François au point que, si le premier en fut un « ardent admirateur, le deuxième devint un fidèle dévoué et, après sa disparition tragique, un apologiste ardent¹²⁶⁰ et biographe », l'un des plus grands apologistes du mouvement « piagnone ». Dans son étude sur Savonarole, Weinstein affirme que l'appartenance de Jean François Pic au mouvement *piagnone* lui a fourni « un champ d'argumentation, un terrain d'essai pour les idées philosophiques et religieuses des grands maîtres de l'entourage de Laurent le Magnifique »¹²⁶¹. D'après Polizzotto, Jean François Pic devait avoir connu Savonarole autour du 1492, comme une première biographie, la *Vita Reverendi Patris F. Hieronymi Savonarole* (1674) semble l'indiquer. Pour défendre la cause de Savonarole, il écrivit d'une part de nombreuses lettres contre ses détracteurs et dédia à son maître des traités : le *De morte Christi et propria cogitanda* réalise une réflexion autour de la valeur exemplaire de la mort du Christ sur l'évolution du christianisme. D'autre part, dans le fondamental *De studio divinae et humanae philosophiae*, le philosophe de la Mirandole discrédite la philosophie humaine au profit du salut chrétien¹²⁶², arguments repris dans son *De fide et ordine credendi*, dans lequel il réaffirme la supériorité de la Révélation sur la connaissance acquise par la raison ou l'expérience¹²⁶³.

Jean François continua de professer sa foi savonarolienne même après l'excommunication et la mort du Moine sur le bûcher en 1498 et montra jusqu'à la fin de ses jours un engagement militant et passionné en faveur de la mémoire du Maître¹²⁶⁴. Devenu seigneur de la Mirandole après la mort de son père en 1499, il dut plaider ses droits à la succession de la seigneurie devant l'Empereur Maximilien I, face à son cousin Galeotto. Toutefois, cela ne lui garantit pas un gouvernement paisible de la Mirandole, car ses frères

1257 POLIZZOTTO 2009, p. 146-147.

1258 VASOLI 1998, p. 232 ; PERIFANO¹ 2007, p. 129.

1259 Pour la relation exclusive entre Jean Pic, Savonarole, et d'autres fidèles au Moine, voir POLIZZOTTO 2009, p. 142 et sv. : « With the death of Giovanni Pico wich affected not only Girolamo Benivieni but also Savonarola himself very deeply the group lost its most cherished member ».

1260 E. GARIN dans *Quei due Pico* 1993, p. 5-6.

1261 WEINSTEIN 1973, p. 233.

1262 POLIZZOTTO 2009, p. 148.

1263 *Ibid.* p. 148-149.

1264 Il écrivit à ce propos pas moins de trois biographies dédiées à son maître, et s'attacha par ailleurs à défendre Pierre Bernardino, un piagnone controversé qui s'était réfugié à Mirandola.

cadets, Ludovic et François, soutenus par leur allié Jean Jacques Trivulce, le dépossédèrent en 1502 et l'obligèrent à l'exil¹²⁶⁵. Les pérégrinations à travers l'Europe, comparables à celles de Léon X, furent riches en échange avec les intellectuels et les théologiens de son époque. Et ce fut aussi l'occasion pour lui de publier et diffuser son œuvre dans les pays où la Réforme allait naître.

Arrivé à Rome pour plaider la cause de sa Seigneurie auprès de Jules II, il découvre une capitale en pleine effervescence culturelle, dominée par un retour à l'Antique voulant restaurer la grandeur impériale. Ce qui n'est pas, comme Érasme avant lui, sans heurter ses convictions. Il trouva cependant un soutien efficace en la personne du puissant vicaire impérial Matthäus Lang von Wellenburg et participa activement au débat animé sur l'imitation en échangeant des *Epistulae De imitatione* avec le cardinal Pietro Bembo¹²⁶⁶. Par la suite, son histoire personnelle et intellectuelle sera profondément liée au pontificat du premier pape Médicis. L'amitié de longue date avec la famille florentine (qui remontait à son oncle et au cercle culturel de Carreggi) ne serait pas entamée par sa foi savonarolienne.

De la même manière que Giovanni Nesi, il partageait le désir commun de *renovatio* religieuse et la conviction que le nouvel âge ne saurait tarder. Aux égards du premier pape Médicis, Jean François Pic manifesta dans les premières années du pontificat un sentiment d'amitié et l'espoir confiant que Léon se révélerait être le pape réformateur attendu depuis longtemps. Les dédicaces à Léon X dans plusieurs ouvrages du philosophe témoignent de l'estime qu'il lui portait (*De amore divino* 1516, *De veris calamitatum causis nostrorum temporum* 1519 et l'*Examen vanitatis* 1520)¹²⁶⁷.

Cette fidélité fut récompensée par l'assentiment du souverain pontife quant à la création d'une imprimerie à Mirandole¹²⁶⁸. De manière intéressée, entretenir des bonnes relations avec le pouvoir pontifical lui était aussi nécessaire pour préserver son titre à la seigneurie.

1265 B. SCHMITT 1967, p. 17-19. PIANA 2017, p. 20-21.

1266 J. F. PIC DE LA MIRANDOLE, P. BEMBO et G. SANTANGELO, *Le Epistole « De imitatione »*, Firenze, 1954. Sur la figure du vicaire impérial voir SCHMITT 1967, p. 25.

1267 PASTOR 1827, p. 136 ; le *De amore divino* existe aussi dans une version manuscrite élégante, conservée à la bibliothèque laurentienne. Dans la préface, Pic témoigne son affection pour Léon X : « *Libros de amore nostros dicavi tibi Leo Maximus Pontifex et quam ita mea in te vetus observantia et tua benivolentia mihi faciendum persuaserunt et quam tibi per ses iure optimo deberi illi ipsi libri videbantur. Tu enim Religionis nostrae quae totae amore nititur Princeps et es et haberis ab omnibus atque eius in terris vices geris qui divina humanam naturam amore coniunxit, ipsoque amor libentissime pertulit et cruciatus et mortem* ». Voir à propos PERIFANO 2007, p. 129.

1268 VASOLI 1998, p. 232-233.

2) L'*Oratio de reformandis moribus*

Selon « le jeune » Pic, il revient naturellement à Léon X d'initier ce renouveau religieux. Sur la nécessité d'un retour urgent à une réforme de l'Église, le comte de La Mirandole adresse à Léon la célèbre *Oratio de reformandis moribus*, rédigée probablement entre 1513 et 1516 puis publiée en 1520 : un sermon passionné en vue de réveiller vigoureusement les grands thèmes réformateurs du Dominicain, pour ensuite les soumettre à la responsabilité du pontife. Les chercheurs ont souligné la proximité thématique de cette oraison avec les thèmes du *Libellus* de Querini et de Giustiniani¹²⁶⁹. D'autres sont allés jusqu'à affirmer que Jean François avait même participé à la VIII^e session du Concile le 13 décembre 1513, lors de laquelle il aurait prononcé ce célèbre sermon. Cependant, rien n'atteste dans les documents conciliaires d'une réelle participation de Pic, un laïc, à l'assemblée religieuse¹²⁷⁰.

Comme dans le *Libellus* des frères camaldules, l'*Oratio* insiste sur la nécessité que l'Église soit réformée de l'intérieur, afin de retrouver la pureté originelle de l'âge apostolique, un retour aux sources épuré de la vérité évangélique et de la discipline des Pères. Il n'est pas question dans son appel, de fragiliser les fondements du pouvoir pontifical ou la hiérarchie et l'ordre de l'Église, précise Vasoli¹²⁷¹. Le « discours » s'adresse directement au pontife qui se voit encouragé, une fois de plus, à exercer le rôle suprême de guide et de gardien de l'Église chrétienne. La *re-formatio* est pour Pic, un retour à la *forma* originaire et véritablement chrétienne, qui à cette époque, s'était laissée pervertir par un clergé moralement corrompu.

L'œuvre se teinte de notes sombres lorsqu'elle aborde les thèmes apocalyptiques et millénaristes, de mémoire joachimite et savonarolienne. Le style emphatique met en relief l'action du diable sur la terre et la dégradation de toute chose. Le philosophe ne ménage pas ses critiques envers ceux qui devraient être les gardiens de l'Église, « les pères conciliaires ». Au lieu de chercher des nouvelles lois, les *principes Christiani* (les piliers de la *Christiana Respublica*) devraient se faire les dépositaires fidèles des institutions anciennes. Pour cela, plus que de législateurs, l'Église doit se doter de censeurs rigoureux et de défenseurs des lois

1269 VASOLI 1998, p. 237-238.

1270 SCHMITT 1967, p. 174-175 ; VASOLI 1998 *ibid.*

1271 VASOLI 1985, p. 242.

anciennes. Ces dernières - disait-il - avaient été établies pour éviter que la *simplicitas* originelle ne se mue en astuce, la libéralité en luxe et la parcimonie en avidité. Par ailleurs Pic insiste sur le fait que les détenteurs des plus hautes charges de l'Église ne se conduisent pas de manière exemplaire. Pour lui, la vertu s'est transformée en vice. L'unique remède pour la défense de la Chrétienté est le pape, seul capable de guérir les blessures et de soigner les maux de l'Église.

Dans l'intention de rendre plus efficace son discours, Pic fait ressurgir les images les plus dures de l'apocalyptique savonarolienne¹²⁷² et dépeint les effets attendus de l'action purificatrice de Léon. Par l'intermédiaire de son vicaire, Dieu dispersera et brûlera par le fer et le feu les éléments corrompus de l'Église. Les signes de son pouvoir salvateur et purificateur étaient déjà visiblement présents aux yeux de ses contemporains.

L'un des maux que Pic dénonçait tout particulièrement était l'ignorance qui caractérisait désormais le clergé, incapable de comprendre les Écritures et les textes des Pères car trompé par les fables fallacieuses des poètes anciens et par les théories impies des philosophes¹²⁷³. Comme pour les camaldules, la lecture des Pères avait la fonction « théorique » d'accéder à la compréhension des textes sacrés et la « finalité pratique » d'exhorter à une vie honnête, détournée des multiples tentations. Car, si le haut clergé se formait, théoriquement et pratiquement, sous l'égide des textes sacrés, la communauté toute entière retrouverait, selon Pic, sa pureté originelle. A partir de là, en vue d'une formation destinée à parfaire l'éducation du chrétien, le philosophe proposait une réorganisation des études, centrées sur la voix des auteurs chrétiens. Il souhaitait encadrer tout le savoir dans une perspective chrétienne.

De surcroît, la lecture des Pères n'avait pas pour seul objectif de renvoyer à une pureté perdue, mais également d'inciter à combattre au quotidien la corruption et la décadence des autorités religieuses. Ainsi, dans une quête sans relâche pour une réforme de l'Église, Pic invoque la défaite du Démon, dont les actions sont visibles en tous lieux de ce monde. D'après Jean François Pic de la Mirandole, il était nécessaire d'en revenir aux sources chrétiennes, *abdicatis superstitionibus et falsis amoribus repudiatis iuxta illud Deuteronomii, quo praecipiebatur mulieri captivae radendum caput, supercilia, omnes pilos, et unguis, corporis amputandas, et sic eam habendam coniugio*¹²⁷⁴ ; il fallait opposer à la culture humaniste païenne, le modèle de la tradition ecclésiastique qui devait se consolider par l'étude et l'élaboration de textes à contenu religieux.

1272 *Ibid.* p. 250-251.

1273 PERIFANO¹ 2007, p. 113-114.

1274 TATEO 1997, p. 141.

3) Le *De expellendis Venere et Cupidine carmen heroicum*

L'invitation de Pic à baser l'inspiration sur une poésie authentiquement chrétienne se déploie dans la composition d'hymnes centrés autour de l'élection de Léon X. Ils chantent les louanges de la Vierge ou de la Trinité, sont inspirés par les nobles gestes des saints, des prophètes et des martyrs ou bien encore célèbrent les anges (*Ad angelum custodem hymnus*), parfois même son modèle et gardien de la foi : Savonarole (*Nunc mihi non opus est, sacrum concinite, gaudium nobis sociis*)¹²⁷⁵.

Autour du 1507, Pic composa un triptyque d'hymnes adressés à la Trinité, au Christ et à la Vierge. Matteo Soranzo a approfondi la poétique de Jean François Pic et, en particulier, son usage du genre littéraire et liturgique d'ancienne tradition qu'est l'hymne. Selon le chercheur, Pic procède en une réappropriation personnelle des affirmations que Savonarole avait soutenues dans son *Apologeticus*¹²⁷⁶. Là où l'hymne était considéré auparavant comme « une forme de prière aux effets potentiellement néfastes sur l'âme des auditeurs »¹²⁷⁷, Pic en propose une réhabilitation en clé scripturale. Pour ce faire, en rejetant l'utilisation que ses contemporains avaient fait de ce genre¹²⁷⁸, il exhume d'anciennes prières orphiques pour les mêler à des textes chrétiens, les faisant ainsi revivre sous une nouvelle forme. Pour cela, la reviviscence des études de Platon et la redécouverte des textes anciens se montraient fort utiles : les poètes s'employèrent à ce genre ancien, séduits par les présumées vertus psychologiques et incantatoires de l'hymne, car elles étaient censées interagir efficacement sur l'âme humaine et en particulier, susciter les passions.

Pic, quant à lui, pensait que toute forme d'hymnes anciens pouvait être considérée comme dangereuse à partir du moment où elle se traduisait par une invocation des entités naturelles ou des divinités païennes, en se faisant de ce fait porteuse d'une « fausse » religion. Le pouvoir magique dont l'hymne était pourvue devait être manié avec soin. Toutefois, les potentialités sur l'âme humaine ne devaient pas être négligées mais bien plutôt être exploitées à des fins chrétiennes. L'Hymne pouvait selon lui se muer en un instrument divin, prendre pour

1275 SCHMITT 1967, p. 248 ; MORESCHINI 2017, p. 163-217.

1276 SORANZO 2015, p. 53-75.

1277 Sur l'*Apologeticus* et le débat entre Savonarole et Verino voir BAUSI 2001, p. 229- 238 : « le débat propre à l'Humanisme florentin » ; BAUSI 1995, p. 183-194 ; MORESCHINI 2017, p. 166-167 ; GARIN 1982, p. 395-397.

1278 Le plus probable cible polémique de Pic se trouvait dans les *Hymni Naturales* de Michele Marullo Tarcaniota, publiés à Florence en 1497.

ainsi dire la fonction d'une prière pour l'âme. C'est pour cela que lui aussi y recourut, mais à sa façon, comme Soranzo nous le fait remarquer : dans l'apparat exégétique ajouté à l'édition de ces hymnes Pic revendiquait les propriétés spirituelles de l'hymne ancien et donc son usage par les chrétiens, mais seulement après qu'elles fussent passées à travers un ajustement ou filtre purificateur dans une perspective rigoureusement chrétienne. L'écriture en vers renfermant une grande potentialité, elle posséderait la capacité de créer du sens, mais aussi de susciter les passions des lecteurs et des auditeurs¹²⁷⁹. En suivant Aristote, Pic justifie alors l'utilisation de l'hymne, et explique que ces poèmes façonnés selon les règles de pureté stylistique et dégagant une grande harmonie, pourraient avoir des effets positifs sur l'âme des individus. Rappelons d'ailleurs que l'hexamètre était censé préparer l'âme au contact avec Dieu¹²⁸⁰.

Au centre d'une riche production à sujet sacré, les principes d'une religion dépourvue d'ornements païens sont à la base du poème manifeste *de expellendis Venere et Cupidine carmen heroicum* de Pic, publié par Mazzocchi¹²⁸¹ en 1513 et adressé à Léon X : un réquisitoire polémique contre l'art statuaire ancien, en tant que lieu privilégié d'idolâtrie et symbole par excellence de renaissance de l'Antiquité¹²⁸². Dans le cadre de notre présente étude sur l'âge d'or dans la poésie chrétienne, il s'agit là précisément d'un contre-manifeste de l'attitude de revalorisation syncrétiste du passé sur laquelle la propagande de la politique pontificale était basée et qui, dans ce sens, s'oppose radicalement à tous les documents que nous avons explorés dans la première partie de notre travail ainsi qu'à la célèbre lettre de Raphaël à Léon X¹²⁸³. Dans ce poème, Pic n'exprime pas seulement le refus radical à se plier aux lois stylistiques et au contenu d'une poésie façonnée sur l'exemple des Anciens, mais il attaque de front le cœur de l'idéologie léonine en remettant en cause un culte diffus et l'engouement idolâtre professé par les milieux curiaux envers la statuaire ancienne. Pour parvenir à ses fins, il ne se contente pas uniquement de l'ironie ou du style sarcastique hérités de la tradition ancienne, à l'instar d'Érasme, mais se laisse aller à une invective vigoureuse portée par des tonalités âpres sur la polémique religieuse¹²⁸⁴.

Considéré par l'historien de l'art Gombrich dans son célèbre article *Hypnerotomachiana* comme « un pastiche des thèmes conventionnel de l'amour platonicien et des remèdes à l'amour de Lucrèce et d'Ovide, culminant en une exhortation à la chasteté chrétienne » et pour cela

1279 SORANZO 2015, p. 66.

1280 SORANZO *ibid.*

1281 *Iacobus Mazochius vir diligentissimus Romae exscribi curavit Mense Decembri M.D.XIII Leone X Pontifice Maximo.*

1282 Pour l'hymne voir en particulier MARQUES 2013 (en ligne) ; PIANA 2017 ; MORESCHINI 2017, p. 211-216.

1283 Voir *supra*, p. 57 ; 124 ; 135-151.

1284 MARQUES 2013.

« oublié à juste titre »¹²⁸⁵, ce n'est que récemment que l'oeuvre du poète fut réévalué du fait de sa réaction fidéiste aux nouvelles valeurs définissant la Rome léonine. Se rapprochant ainsi d'Érasme et de Luther, Jean François Pic se dresse farouchement contre le prestige antique recherché par la capitale, et la décrit comme le royaume du mal, devenue une nouvelle Babylone au lieu d'être fondée sur la foi religieuse.

A partir de la seconde moitié du XX^e siècle, le poème a fait l'objet d'allusions et de références, notamment au sein d'ouvrages d'histoire de l'art. Dernièrement Luiz Marques¹²⁸⁶ dans une monographie ¹²⁸⁷ et d'autre part Marco Piana lors d'une toute récente dissertation de doctorat inédite, sont revenus sur ce poème en soulignant la complexité de la polémique engagée par l'auteur de la *Mirandole* : le premier se distingue pour avoir mis en lumière une signification plus profonde du texte, qui ne s'attaquait pas simplement au paganisme et à l'idolâtrie de ses contemporains, mais aussi à la philosophie néoplatonicienne ; en partant de ce constat, le deuxième a approfondi tout particulièrement la question concernant le culte antique des contemporains de Pic et la pensée philosophique anti-platonicienne de l'auteur dans une perspective historique. De ces travaux il ressort que la critique de Pic ne se dirige pas seulement contre la symbolique de l'iconographie sous-jacente à la figure de Vénus : celle-ci ne serait pas simplement une allégorie originaire de l'impulsion sensuelle et procréative, d'empreinte lucrétienne, mais relèverait aussi d'une nature céleste, la Vénus Uranie, élément permettant à l'âme de se parfaire en l'élevant du désir de la beauté vers celui du bien. Le chercheur a ensuite analysé et mis en valeur les enjeux sous-jacents du texte, en faisant ressortir l'idéologie du philosophe qui préfigure plusieurs orientations de la Réforme et de la Contre-réforme.

C'est donc principalement grâce à ces dernières études, que la portée de la critique que Pic avait menée contre la culture de son époque se voit réattribuer sa juste valeur, par l'expression – nous l'avons vu – d'une synthèse complexe d'éléments figuratifs et idéologiques. Face à ce cheminement, nous mettrons en perspective la dimension polémique que montre le poème dans son ancrage pendant la période léonine et sa dimension de contre-manifeste de toutes les valeurs que celle-ci affichait.

Le poème de Pic semble marquer -pour ainsi dire- un renversement « en négatif » du mythe de l'âge d'or, si nous entendons par là la synthèse des valeurs relevant de la culture païenne et de la culture chrétienne. Ainsi, de nombreux symboles et thèmes qui avaient été

1285 GOMBRICH 1991, p. 255 ;

1286 PIANA 2017, p. 220 et sv.

1287 MARQUES 2013, en ligne.

exploités par les chantres de Léon X, se voient retournés et transformés sous le regard sévère du savonarolien. Après une présentation succincte de la circonstance du poème, nous reviendrons sur l'analyse du texte à la recherche des noyaux conceptuels les plus marquants.

Le poème *De expellendis Veneris et Cupidines carmine*, est une attaque contre la statuaire ancienne, contre la représentation de Vénus en poésie et dans les arts figuratifs, ainsi que la réévaluation néoplatonicienne de la déesse en tant que métaphore de l'amour terrestre et de la beauté / amour céleste.

La polémique de Pic a non seulement comme cible la statuaire ancienne, et en particulier les sculptures de la Cour du Belvédère mais vise aussi à attaquer le cœur de l'idéologie julienne et léonine¹²⁸⁸, qui s'était servie amplement de l'art visuel comme médiateur pour diffuser ses thèmes païens et en faire un outil de propagande politique¹²⁸⁹. Par ailleurs, en s'opposant à l'engouement « antique », Pic entend diriger une critique envers les mœurs de ses contemporains, épris de sculptures antiques et de symboles païens jusqu'à en sacrifier ces nouvelles idoles, oubliant ainsi le vrai Dieu et la vraie religion. Déjà à partir de Sixte IV, mais surtout sous Jules II et Léon X, la sculpture ancienne avait été réévaluée comme le symbole fertile dans le cadre de la récupération de la grandeur de la Rome ancienne et comme une synthèse visuelle efficace des valeurs ayant trait à l'Antiquité et à la Modernité¹²⁹⁰. Nous avons souligné tout au long de notre travail que le culte pour les statues anciennes s'était diffusé sous le premier pape Médicis grâce à la poésie, et était devenu un emblème de puissance et un symbole polysémique des mythes de renouvellement du glorieux passé de Rome, du récent renforcement de l'état pontifical, et des intérêts personnels de Léon X. La présence des sculptures éphémères avait servi de puissante scénographie apte à transformer la capitale au moment de la cérémonie de la *possessio*, tel un commentaire de la nouvelle puissance acquise par Rome. Il suffit de penser à l'arc de triomphe dressé devant la demeure du cardinal Andrea della Valle¹²⁹¹, renfermant un florilège de sculptures anciennes conservées jusqu'alors dans les collections romaines¹²⁹².

Nous avons vu précédemment comme cet engouement croissant, alimenté par la découverte des statues anciennes, suscitait admiration et émulation de la part de l'aristocratie romaine et des lettrés, et était interprété par les contemporains comme un signe tangible d'une

1288 GODWIN 2002, p. 128.

1289 PIANA 2017 *ibid.*

1290 TAFURI 1984, p. 78-79 ; BENCINI 2003, p. 288, voir *supra*, p. 48, 50 ; 290-291.

1291 C. RIEBESELL, *DBI*, Vol. 37, 1989, sv. « Della Valle, Andrea ».

1292 Cité par MARQUES en s'appuyant sur F. CANCELLIERI 1802, p. 78-79 ; P. BOBER, *Drawing after the Antique by Amico Aspertini. Sketchbook in the British Museum*, Londres, *The Warburg Institute*, 1957, p. 48.

nouvelle grandeur de la papauté. L'art ancien proliférait à Rome et les collections d'antiquités devinrent le signe incontestable que Rome était destinée à un grand avenir et attirerait artistes et lettrés à l'image d'un nouveau pèlerinage. Les jardins somptueux des villas des aristocrates ou des nobles prélats se couvraient d'anciennes sculptures et d'inscriptions à l'abri de l'usure du temps. En accumulant les ouvrages anciens, les riches collectionneurs promouvaient et cultivaient leur noble statut et leur *Romanitas*, leur supériorité culturelle héritée des Anciens¹²⁹³. La plupart de ces collectionneurs d'Antiquité païennes étaient des membres du foisonnant clergé de Rome en quête des symboles capables de célébrer le lien privilégié entre la Rome ancienne et la consécration du primat de la papauté.

De l'Antiquité classique s'inspirait aussi le décor élégant de la demeure de Goritz où, dans le jardin, les statues constituaient un cadre élégant de compositions poétiques. Même dans le groupe de Sansovino, les thèmes inspirateurs du recueil poétique et des festivités de Sainte Anne étaient la source inépuisable de comparaisons récurrentes avec la mythologie païenne.

La sculpture se liait intrinsèquement à la poésie et des échanges s'instauraient, les sculpteurs s'inspirant de la tradition mythologique et les poètes cherchant à imiter l'harmonie des sculptures par leur vers. Les plus célèbres des œuvres sculptées étaient célébrées par une fertile production poétique ekphrastique et signées par les éminents lettrés de l'entourage de Léon X. Nous avons par exemple mentionné le poème *Laocoon* de Jacopo Sadoletto qui eut un très grand retentissement auprès de ses contemporains ; le poète Evangelista Maddaleni de Capodiferro, proche de l'entourage de Léon X, composa un poème sur la statue de Cléopâtre¹²⁹⁴ qui venait d'être exhumée; l'*Ibidem Apollo loquitur*, transmis dans le *codex Vaticanus Latinus* 10377, f. 63 v. et cité par Marques et Piana, met en scène à l'instar de Pasquin, l'Apollon du Belvédère qui se meut en symbole politique roveresque pour « affirmer » d'être bien acclimaté au Vatican et à ses chênes¹²⁹⁵. Caius Germanicus, nous le rappelons, avait adressé à Léon X un long poème ekphrastique sur la statue qui aurait dû être placée au Capitole¹²⁹⁶ pour célébrer la gloire du premier Médicis. Sadoletto et Jean Pic de la Mirandole avaient déjà célébré en clé néoplatonicienne cet ensemble de statues comme manifestations visibles de la beauté divine.

Parmi ces sculptures anciennes à sujet mythologique faisant l'objet d'un culte quasi-religieux, la présence de la figure de Venus était particulièrement récurrente. Depuis sa

1293 GODWIN 2002, p. 39 et sv. ; BRUMMER 1970, p. 273-274.

1294 PIANA 2017, p. 223.

1295 PIC, *Ibid.* p. 223 et sv. : *Apollo loquitur*, in *ibid.* 225 vv. 20-25 : *Non ego nunc Delphos maternaqua Littora, Delon aut Cynthum Xanthumve colam ; nec quicquid ubique est numine sub Phoebi Tripodesque iubentur. / Haec mihi certa domus : heic sedibus altus avitis / Iule tuis reponsa fero de quercubus, aut si plus Vaticani te oblectat montis imago.*

1296 Voir *supra*, p. 138 -140 ; 152-154.

découverte (probablement près de Jérusalem, aux alentours de Sainte Croix), la *Venus felix*, une émanation de la Vénus de Cnide, ne cessait de hanter l’imaginaire des contemporains de l’époque, qui y recourait ou l’imitaient à foison. Francesco Albertini la décrit comme *Venus felix cum alato Cupidine parvulo*¹²⁹⁷. Les découvertes successives de statues inspirées du même sujet ne firent qu’augmenter l’engouement des milieux curiaux pour la figure symbolique de Vénus, qui commença progressivement à trôner dans les décorations des jardins ou dans les collections des personnages importants de la Curie. La statue de *Venus felix*, découverte en 1509 et placée dans la Cour de Belvédère par Jules II, ne fut que la première d’une longue série : après sa découverte, bon nombre d’autres virent le jour, paraissant confirmer le triomphe de l’époque julienne et l’amour pour le passé. Ce n’est pas un hasard si les parois de la Stufetta du cardinal Dovizi de Bibbiena, si bien reliée à l’appartement pontifical, étaient décorées par des scènes sensuelles de Vénus, de Cupidon et Psychè tirées des Métamorphoses d’Apulée¹²⁹⁸.

La cour du Belvédère, reliant le palais apostolique avec le palais du même nom et la Chambre de la Signature, récemment ornées des fresques de Raphaël, était la synthèse la plus complète et manifeste de ce complexe ensemble de valeurs qu’était la *pax* idéologique et religieuse voulue par le pape Jules II, confirmée par Léon X, et tant célébrée et institutionnalisée par Egidio da Viterbo¹²⁹⁹. Le Vatican était le cœur visuel et iconologique de la Chrétienté, qui affichait le triomphe du classicisme. Initiée par Donato Bramante sous la volonté de Jules II, cette cour devait figurer temporellement le renouvellement du Vatican par la coexistence de la religion, de la philosophie et de la politique. Conçue spécialement pour relier le Palais Vatican au Sud à la Villa Belvédère au Nord, la cour du Belvédère conjugait - dans les intentions de ses concepteurs - des espaces consacrés à la vie quotidienne (ayant trait aux affaires de la cour) et d’autres dédiés à la vie contemplative (questionnements philosophiques et théologiques). Ce jardin devait offrir au pontife et à la cour papale un lieu pour délibérer des questions philosophiques et théologiques, comme l’Académie de Platon en son temps. Les quatre terrasses devaient offrir en revanche un aménagement spectaculaire comprenant un théâtre, un jardin monumental et un musée, suivant le projet idéal envisagé par Jules II¹³⁰⁰. La *Stanza della Segnatura*, décorée par Raphaël, était en communication directe avec le « cortile delle statue » créé avec des bustes antiques par Jules II. Dans son intérieur, la collection des statues anciennes

1297 ALBERTINI, *Mirabilia* 1510, *de statu ac picturis*, p. 36 : *apud quam [statua Apollinis] est Veneris statua cum alato Cupidine parvulo (...)*. Cfr. A. FULVIO, *Antiquaria Urbis*, Roma, 1513, f. 36v.

Cité par MARQUES, note 41.

1298 *Ibid.* p. 238 ;

1299 Sur le néoplatonisme d’Egidio da Viterbo, O’MALLEY 1968, 2, note 5.

1300 PIANA 2017, p. 22.

suggérait une sorte d'itinéraire symbolique, désiré par le pontife, du passage de la vie active à celle plus contemplative¹³⁰¹. Influencé par les idées de Marsile Ficin et de Egidio da Viterbo, cet ensemble splendide devenait ainsi le cadre rêvé de la synthèse des valeurs de l'âge d'or de Léon X¹³⁰².

Jean François Pic avait probablement vu pour la première fois la statue de Vénus en 1511, lorsqu'il était retourné à Rome pour plaider la cause de sa seigneurie qui lui avait été soustraite si violemment par le chef militaire Jean Jacques Trivulce (1440-1518). Il fait part de sa blessure dans une lettre - préface à Lilio Gregorio Giraldi, publiée dans l'édition strasbourgeoise du poème en 1513 : il s'insurge avec stupeur et indignation que les statues de Vénus et de Cupidon campent au milieu de la Cour, en compagnie d'autres « célébrités », le groupe de Laocoon et l'Apollon, des idoles païennes placées dans des niches à l'instar des saintes icônes de l'Antiquité réalisées par Bramante, le créateur du nouveau Saint Pierre¹³⁰³ ! Pour Pic il est inadmissible qu'une statue affichant la nudité et la sensualité, et incarnant si effrontément les symboles du paganisme professés par les milieux curiaux, puisse devenir une attraction pour les pèlerins, qui plus est dans le cœur névralgique de l'Église romaine, et de la Chrétienté toute entière !

En prenant une position antithétique au positionnement « institutionnel » d'Egidio da Viterbo, Jean François Pic réagit vivement à cet engouement matérialiste pour les cultes païens et surtout à l'ambiguïté et à la duplicité de la valeur iconologique et symbolique de ces images : pour lui les statues ne sont autres que des signes d'idolâtrie, marque visible des pulsions les plus méprisables de l'être humain, et donc du Démon. Digne héritier de son Maître iconoclaste, Pic condamne résolument la recrudescence de ces idoles en les dénonçant comme signe d'orgueil et de corruption, une manifestation aigüe d'irréligiosité endémique.

Il n'était pas isolé dans son refus radical du passé païen de Rome : comme nous l'avons évoqué précédemment, Zanobi Acciaiuoli dans son *Oratio in laudem urbis Romae* avait défini les restes archéologiques de Rome en ces termes, « une immense carcasse éparpillée autour de la ville »¹³⁰⁴. Comme Pic, Zanobi ne partageait pas l'esprit nostalgique face à ces vestiges, et en particulier aux ruines de la *Domus Aurea* de Néron. Pour lui, ces reliques du passé n'étaient

1301 BRUMMER 1970, p. 123-129 ; *Appendix I*, 1-3, p. 265-266 ; STENHOUSE 2005, p. 397-434 ;

1302 Pour la cour du Belvédère voir principalement J. S. ACKERMAN, *The Cortile Del Belvedere*, Studi e Documenti per la Storia del Palazzo Apostolico Vaticano, 1954, V. 31954, p. 13-14.

1303 Cité par MARQUES (2013) : « *Nostin Lili Venerem atque Cupidinem vanes illius Deos vetustatis : Eos Iulius secundus Pont. Max accersivit e romanis ruinis, ante paululum erutos, collocavitque in nemore citriorum illo odoratissimo constrato silice, cuius in meditullio Caerulei quoque Thybridis est imago colossea. Omni autem ex parte antiquae Imagines suis quaeque arulis super impositae* ». Pour un commentaire détaillé de la lettre voir PIANA 2017, p. 334-339.

1304 Pour Zanobi, voir *supra*, p. 222 et sv. ; PIANA 2017, p. 284 ; STINGER 1984, p. 81 ; ASSONITIS 2003, p. 59.

rien d'autre que la marque des conséquences cruelles de la guerre, des excès et des hécatombes d'un âge de fer¹³⁰⁵. Le vrai chrétien devait se tourner vers d'autres images plus pieuses, des icônes sacrées tel le *Sudarium* de Christ, par exemple. Dans ce poème Pic exploite le contre-mythe de la Rome-Babylone, thème de lointaine origine philosophique et théologique, qui fondait la *Cité de Dieu* de Saint Augustin. Cette image deviendrait un *leitmotif* dans la bouche des réformateurs.

Le *De Venere et Cupidine expellendis* est un poème héroïque en hexamètres. La première édition a été publiée en 1513, au début du pontificat léonin par Jacopo Mazzocchi conjointement à une lettre de l'auteur à son ami Lilio Gregorio Giraldi et deux hymnes chrétiens dédiées à Saint Laurent et Saint Gimignano¹³⁰⁶. Significativement, une deuxième édition voit le jour la même année à Strasbourg sous la direction de Johan Schott dans une collection dédiée à la thématique de l'amour, accompagnée d'un poème élégiaque de Battista Spagnoli et d'une traduction latine du poème satirique de Lucien, *In cupidinem*¹³⁰⁷.

Dans la lettre de 1512 adressée à Lilio Gregorio Giraldi, jointe au poème de *l'editio princeps*, Pic explique les motivations de sa polémique, qu'il confirme dans la dédicace à Konrad Peutinger : il a été poussé à écrire ce poème pour libérer son âme des tourments qui le harcelaient. Le cadre bucolique, emprunt à la beauté de la nature qui aurait inspiré les poèmes classiques, est l'occasion pour lui d'affirmer tout le dégoût que la statuaire ancienne lui inspire. Toutefois, la description de ce cadre idyllique n'est pas le prélude des célébrations du passé de la Rome impériale : les statues qui l'ornent en des emplacements luxuriants ne furent à ses yeux que le prétexte pour de faux contes d'autant plus redoutables qu'ils reconstruisent un miroir d'enchantement dépourvu de véridicité. D'après lui, les mythes anciens, que ces œuvres incarnent et figurent visuellement, rapprochent les hommes de la condition animale¹³⁰⁸. Pour

1305 *Oratio urbis Romae*, f. 9 : « *Quae vero urbani corporis ornamenta tunc fuerint, quae ve incolarum delitiae ut ea conticeam quae monumentis prodita sunt vel hinc facile opinari licet, quod ipsa etiam rudera et quae supersunt e tanta vastitate reliquiae, quas Veluti ossa quaedam gigantis corporis, attonitos maiestate animos corporis intuemur, attonitos maiestate animos adhuc tenent* ».

1306 *Illustrissimi ac doctissimi Principis Jo. Francisci Pici Mirandulae De Venere & Cupidine expellendis carmen ; Item eiusdem Laurentius & Geminianus Hymni*, Roma, Mazochius 1513.

1307 *Ioannis Francisci Mirandulae Dn. De expellendis Venere & Cupidine Carmen heroicu[m] : Eiusdem hymnus de diuo Lavrentio. Baptistae Mantvani Elegia in Amorem. Eiusdem in Venerem heroicu[m]. In Cupidinem nociuum Carmen Lyciani*.

PIANA 2017, p. 217.

1308 Pico della Mirandola, *Illustrissimi Ac Doctissimi Principis Jo. Francisci Pici Mirandulae... De Venere & Cupidine Expellendis Carmen; Item Eiusdem Laurentius & Geminianus Hymni*, f. 9r-v : *Nostin Lili Venerem atque Cupidinem vanae illius Deos vetustatis? Eos Iulius secundus Pontifex Maximus accersivit ex romani ruinis, ante paulum erutos collocavitque in nemore citriorum illo odoratissimo constrato silice, cuius in meditullio Caerulei quoque Thybridis est imago colosseae. Omni autem ex parte antiquae Imagines suis quaeque arulis super impositae. [...] Nam bruta esse iis in locis non parum multa dicunt ac belvas cum notas, tum ignotas, per hosce colles expatiantur, Ianiculum aliquas, aliquanto plures colles caeteros at Vaticanum et plurimas alere et ingentis. Quare id institutum, ut nisi flante Zephyro mansuescant, cumque habentur veluti cicures ipsis esse feris omnino*

cette raison, Pic se refuse à admirer comme certains, la beauté de l'endroit, et en condamne ce qu'il croit être un réceptacle dangereux de croyances idolâtres et blasphèmes. Ainsi, il se propose de lutter contre cette attitude païenne et en particulier, d'extirper l'irrégiosité voluptueuse et sensuelle si bien personnifiée par la reine des déesses. La force du gérondif du verbe *expello* dans le titre est le signe de la démarche impétueuse, qui semble rappeler le même élan par lequel Querini et Giustiniani s'adressaient à Léon X quand ils l'invitaient à chasser le vice de la capitale¹³⁰⁹.

Son intention n'est bien évidemment pas de faire retirer physiquement les statues, il n'en a pas le pouvoir car il n'est pas suffisamment influent, mais plutôt d'en extirper le symbolisme de l'âme des hommes, qui se comportent pour l'heure en bêtes sauvages¹³¹⁰. Il ressort de ce texte que, comme l'écrivait Savonarole, les monuments anciens ne seraient que des signes de « l'impermanence du paganisme ». De son temps, ce dernier avait lui aussi condamné la coutume d'orner les bâtiments de décorations mythologiques et plaidait pour substituer aux statues de Minerve et d'Héraclès des images du Christ et des saints¹³¹¹.

Dans la lettre préface à l'éditeur Konrad Peutinger, Pic, sur les traces de son prédécesseur, vient perpétuer cette tradition anti-antiquaire où le philosophe célèbre, non sans une certaine ironie, l'effondrement partiel de certaines statues comme le signe de la victoire du Christianisme contre le paganisme¹³¹² :

« C'était certes juste d'admirer la qualité de ces statues et de l'œuvre d'art, et d'admirer avec émerveillement les ténèbres de la vaine superstition chassées par la lumière de la vraie religion, puisque que les images de ces mêmes dieux, se présentent aux yeux de l'observateur, cassées, brisées et sur le point de disparaître »¹³¹³.

ferociores. Quod genus bruti nec Aristotele nec Aeliano nec Cnidio Cresiae ccompertum, nouisse id aliqua ex parte Magnum Albertum, sed non prodidisse non dum eius satis explorata natura, nec enim ferae illius tempestatis tam noxie tamque efferate degebant vitam. Haec itaque inter animalia venereo cupidineoque nemori assueta cum me positum existimarem, de ipsa Venere et Cupidine expellendis carmina istaec faciebam. Voir aussi PIANA 2017, p. 13, note 22.

1309 *Libellus*, col. 3 : *Tuae zelum, et turpia haec et faetida quae universum fere orbem ad indignationem commoverent, ex Urbe expelle, faltem longe a palatio Tuo remove.*

1310 *De ipsa Venere et Cupidine expellendis carmina istec faciebam / : expellendis inquam non sane extra lucum – qui enim a me patrari id posset operis – sed ab animis ferarum.*

1311 ASSONITIS 2007, p. 145;

1312 J.F. PIC, *ibid.* : *Sed sane eo in simulacrum simul et artificis ingenium licebat suspicere et simul admirare vanae superstitionis tenebras verae luce religionis ita fugatas, ut nec ipsorum Deorum imagines nisi truncae et fractae et pene prorsus evanidae spectaretur.* Le texte a été reproduit chez PIANA 2017, p. 345-357.

1313 J.F. PIC, *De expellendis, ibid.* ; PIANA 2017, p. 236 ; 357.

Marco Piana souligne toutefois que Pic, malgré une radicale critique envers l'esthétique antiquaire et envers l'idole païenne n'allait pas jusqu'à dénigrer entièrement le culte des images sacrées, comme le feraient ardemment les Protestants par la suite¹³¹⁴. Ainsi, en s'attachant au sujet sensible et polémique qu'était pour lui cette double nature de Vénus, Pic critiquait radicalement le cœur névralgique de la *concordantia* entre platonisme et christianisme issue de la matrice ficinienne, celle-là même qui avait nourri la politique culturelle léonine. Le procédé mis en œuvre est celui d'un renversement radical des *laudes* des sculptures anciennes, si typiques de la poésie qui foisonnait à la Cour pontificale et qui enchantait les oreilles du Pontife. L'éloge se fait invective, *vituperium* d'une mode qui devenait de plus en plus répandue.

L'*incipit* du poème est révélateur des thèmes que le poète affrontera par la suite : le philosophe invoque de manière programmatique la Vierge Marie, mais cela après avoir supplié son âme de chasser les armes aveugles de Cupidon ainsi que les fureurs de la fille de Dionée (vv. 1-8). Des hémistiches de nature virgilienne se révèlent utiles pour insuffler une nouvelle force à la création d'une poésie dont le poète revendique toute la nouveauté. Plus précisément, elle n'est plus synonyme d'une force incantatrice, mais possède la double capacité thaumaturgique de neutraliser les forces démoniaques de la passion (v. 1 *Idalios ignes*, v. 2 *furores*, v. 3-4 *furenten nequitiam*). Le poète exhorte ainsi la Vierge à chasser, en vertu du fruit de son sein, le double aspect de Vénus et de Cupidon, qu'une Antiquité malsaine avait représenté et vénéré comme les dieux. Tout cela se réalise dans la tessiture habile d'hémistiches et de syntagmes tirés des *auctores*, qui ne font que renforcer, par le renversement du contenu de l'original, le danger de la passion amoureuse destructrice. Au vers 3 le poète introduit un *incipit* tiré des *Amores* d'Ovide (*Ars I, 467 Fert animus proprius consistere*)¹³¹⁵ dans lequel le poète augustéen conseillait l'amant. La triple allitération de l'impératif est un recousu de *loci* poétiques¹³¹⁶. Les épiclèses répétées à la Vierge (v. 3 *casta parens* ; *Iessaea propago*) réaffirment sa chasteté en opposition à la volupté malade dont Venus est symbole et prélude : l'invocation à la Vierge et à son fils, à qui le poète multiplie les attributs positifs, est encadrée par les images païennes, comme si le mal, dont il faut se défaire, étouffait en quelque sorte le bien recherché.

1314 PIANA 2017, p. 237 cite le *Dialogus de adoratione* dans lequel Pic prend position contre l'iconoclastie qui se diffusait dans les régions de la Réforme.

1315 Le syntagme est repris en *incipit* en OVIDE, *Met. I, 1* ; I, 775 avant d'avoir une certaine fortune poétique.

1316 Par ex. Virgile, *Én. VII, 331 Hunc mihi da proprium, virgo sata Nocte, laborem*) : l'invocation de Junon à la nuit.

De cette manière, l'*incipit* du poème présente sans équivoque les thèmes centraux de l'ouvrage : Vénus, la déesse-objet de plusieurs allégories heureuses de la Renaissance fait l'objet d'une critique impitoyable d'abord puisqu'elle incarne le *furor*, l'élément négatif qui engendre la passion. Et aussi car cette impulsion malade ne peut pas garantir l'inspiration poétique, mais est associée par ironie impitoyable à l'un des vices les plus déplorables : la luxure. Les camaldules s'étaient déjà insurgés contre ce vice dans le *Libellus* et Pic, lui aussi, y était revenu à plusieurs reprises dans son *Oratio*¹³¹⁷. Il ne se révolte pas seulement contre cette redécouverte de l'imagerie païenne, mais dirige une attaque théologique ciblée contre le néoplatonisme pratiqué à Florence, qui avait permis cette association entre l'art, la beauté et l'amour¹³¹⁸.

La double nature de Vénus, terrestre et spirituelle à la fois est l'un des concepts les plus emblématiques de l'humanisme florentin, élaboré principalement par Marsile Ficin et Jean Pic de la Mirandole puis introduit à Rome grâce à la médiation de Egidio da Viterbo qui avait su l'adapter aux exigences de la capitale chrétienne et de la propagande pontificale. Pic réagit contre la réhabilitation philosophique de Vénus et de l'Amour comme métaphores de la beauté divine et de l'amour¹³¹⁹, comme Luiz Marques et Marco Piana l'ont judicieusement fait remarquer au cours de leurs travaux axés sur ce poème¹³²⁰.

Parmi eux, le second a décrit en détail les étapes de la formation de la philosophie ficinienne sur l'amour : dans ses commentaires au *Symposium* de Platon, Ficin aurait introduit le concept de l'amour profane et sacré, symbolisé par les deux Venus, la *Venus Pandemia* et la *Venus Urania*, la première préposée au désir et à l'instinct reproductif, la deuxième relevant de l'impulsion qui élève l'homme de sa pure forme corporelle vers un état supérieur, divin et spirituel¹³²¹. Pour Ficin, les deux Venus cohabiteraient dans l'être humain et la beauté physique et, au lieu d'être un obstacle, l'inciterait à aspirer au contact avec le Divin¹³²². L'amour est un désir inné de beauté, enflammé par la beauté sensible à se dresser au-delà des confins humains pour atteindre la Beauté divine. Par cet amour, selon le philosophe, nous nous élevons vers les cieux et atteignons notre véritable humanité¹³²³. « La beauté divine fonctionne de manière

1317 *Libellus*, col. 675 : *Haec autem mala omnia, quae in Christiana Republica pestes quasdam, seu Christianae Religionis hostes appellare possumus, multa varia, ac innumerabilia pene sunt. Eorum autem maxima, ac saeviora haec nos esse existimamus, ignorantia, superstitio, dissensio, ambitio, avaritia, divitiarum abundantia, et propiarum regularum, professionumque minor, quam deceat, observantia*".

1318 MARQUES 2013 ; PIANA 2017, p. 242.

1319 PIANA, *ibid.*, p. 254.

1320 *Ibid.*

1321 M. FICINO, *Marsilio Ficino's Commentary on Plato's Symposium: The Text and a Translation, with an Introduction* (éd. R. JAYNE), Missouri, 1944 ; GODWIN 2002, p. 51.

1322 FICINO *ibid.* ; GODWIN 2002, p. 7 ; PIANA 2017, p. 264-265.

1323 WEINSTEIN 1973, p. 198.

circulaire : elle émane de Dieu, se propage dans le cosmos, se présente elle-même aux humains et revient à Dieu comme désir de divin »¹³²⁴.

Rappelons que la représentation de l'amour platonicien et néoplatonicien eut un grand essor dans l'Antiquité et fut repris, avec des divers ajustements, par Plotin, Augustin, jusqu'à Ficin et Jean Pic de la Mirandole¹³²⁵. À la Renaissance, à partir du XV^e siècle, les textes de Platon et des néoplatoniciens devinrent de nouveau accessibles, et permirent aux philosophes de se rapprocher de ces thématiques et de cette philosophie. Au sein de l'humanisme florentin, l'image de Vénus et de l'Amour comme source et symbole permanent de double nature, matérielle et spirituelle à la fois de l'être humain avait amplement inspiré les artistes et nourri l'imaginaire des poètes¹³²⁶. L'amour est un élément essentiel de la théologie de Ficin : c'est le désir inné de l'être humain d'atteindre la divinité, via la Beauté suscitée et animée par les sens.

Jean François Pic, avec Girolamo Benivieni, que nous avons déjà mentionné¹³²⁷, l'autre néoplatonicien converti par la suite à l'enseignement de Savonarole, s'oppose radicalement à tout cela au nom d'un christianisme plus pur et austère. Il attaque l'usage des images païennes autant que à la réintégration de Vénus en tant symbole néoplatonicien. En suivant son Maître, il rejette une philosophie néoplatonicienne qui utilise des divinités païennes en tant que métaphores ou intermédiaires des réalités célestes. Il partage pleinement avec Savonarole le danger de cette pratique¹³²⁸. Son attaque contre les philosophes néoplatoniciens, thème récurrent de son traité *De rerum praenotione*¹³²⁹, s'accompagne des prêches animés de Savonarole. Dans le traité *De amore divino*, adressé à Léon X, Pic mène une bataille systématique de la conception païenne du sentiment amoureux alors qu'il affirme que le seul véritable amour est Dieu. Les anciennes divinités étaient d'autant plus dangereuses car elles étaient de la même essence que les *daimona* de la tradition néoplatonicienne¹³³⁰.

Dans le poème il insiste sur la nécessité de chasser les deux natures de Vénus que la malsaine Antiquité (*malesana vetustas*) a vénéré comme des dieux (vv. 6-8) dans un chant nouveau. Le vers suivant rejette d'un coup toutes les associations fertiles qui avaient abondé à l'époque léonine : avec les dieux païens comme préfiguration et symbole et le retour d'un

1324 PIANA 2017, p. 250.

1325 Pour les différences entre les deux visions de Venus et de l'amour platonicien, voir PIANA 2017, p. 246, note 724.

1326 TORRE 1902 ; KRISTELLER 1965 ; HANKINS 1990 ; HANKINS 1991 ; PANOFSKY 1975 ; GODWIN 2002, p. 3 et sv.

1327 Voir *supra*, p. 12 ; 62 ; 231 ; 234 ; 241 ; 272 ; 360.

1328 Au-delà de ces motivations philosophiques, Pic devait être poussé par des raisons personnelles. PIANA 2017, p. 245 et sv.

1329 MORESCHINI 2017, p. 30.

1330 TATEO 1974, p. 317 ; PIANA 2017, p. 261 ; MORESCHINI 2017, p. 34.

nouvelle *aurea aetas* reposant sur la relation entre paganisme et christianisme. Pour ce faire, Pic amorce une séquence philosophique sur l'origine de Venus et Cupidon en s'appuyant sur le *Symposium* de Platon et sur d'autres traditions mythologiques (vv. 9-26)¹³³¹. En suivant les *Metamorphoses* d'Ovide il présente des *exempla* des couples célèbres de l'Antiquité qui ont été victimes de la passion amoureuse (vv. 27-49). L'ironie domine à chaque fois que le poète énonce les tournures astucieuses auxquelles les personnages ont recours quand ils sont en proie à la passion amoureuse¹³³² ou cherchent à s'en défaire (vv. 31-35). De cette manière, le philosophe vise à éborgner les mythes en les taxant de contes païens aux dires mensongers et insensés. L'enchaînement des récits mythiques en une réflexion amère sur les effets des amours et de la passion, tourne en ridicule, en suivant le rythme ovidien, les affirmations des *poetae antiqui*, par rapport auxquels Pic prend de la distance¹³³³.

« Ils ont aussi imaginé des dieux courir vers des passions et des feux, puisqu'ils ont observé tout genre d'animal, d'oiseau et de poisson tomber amoureux et, de cette même raison, les hommes provoquent des guerres et de violentes batailles lorsque leur cœur est agité par le poison de Cupidon ; ils errent dans les forêts et les vallées, sillonnent les eaux agitées par une nage rapide sous une nuit sans lune ».

De nouveau, Vénus et Cupidon sont synonymes d'une passion dévoratrice qui pousse les hommes à se commettre en actions folles et insensées, soulignés comme au v. 40 par l'emploi de figures rhétoriques, d'allitération soutenues et d'anaphores. Après cette digression érudite, le poète s'attarde sur la force de l'instinct amoureux de l'esprit humain et, en particulier sur celui de l'amant : la beauté de Vénus est à l'origine de la naissance de Cupidon, de là l'amour est un désir constamment frustré de ne posséder entièrement l'aimé, qui s'alimente du même espoir et devient l'unique raison de vie. Cela est déterminé par la beauté qui naît d'elle-même et imprègne tout particulièrement l'âme sensible et maniable de telle façon qu'elle ne

1331 PIANA 2017, p. 217 et sv.

1332 Par exemple, ce procédé de discrediter la véridicité des mythes anciens cfr. au v. 31-31 à propos d'Endymion : *Ausa quoque et volucris sulcantem caerula curru / Neptunum vastis (mirum) inflammare sub undis.*

1333 PIC, *ibid.* vv. 38-40 : *Finxerunt quoniam pecudum volucrumque natantumque / omne genus ruere in Venerem inspexere, hominesque / Propterea et bella et caedes inferre cruentas / atque Cupidineis labefactos corda venenis Et nemora et saltus lustrare atque aequora saeva / illuni sub nocte cito sulcare natatu.*

désire plus rien d'autre que de ressentir inlassablement cette bonté. Puis, elle guide la lumière de l'intellect vers la dernière marche de la bonté¹³³⁴.

Cette section, qui évoque la philosophie néoplatonicienne, est le prétexte pour inviter ceux qui cherchent à atteindre pour la première fois la source de l'amour à leurs faire avoir recours à la Vierge Marie, *Mater amoris / alma fides casti* (v. 61). C'est elle et non Dédales qui arme d'amples ailes l'esprit. Pic invite ardemment l'homme à s'élever au-dessus du ciel enflammé (le Paradis) de telle manière que la pitié ardente, l'amour et la grâce soient glorifiés d'une renommée éternelle (vv. 60-64). Cette assertion est le prélude d'un long paragraphe consacré à la critique de la Vénus néoplatonicienne. Dans les vers suivants Pic met ainsi en doute l'affirmation de philosophes néoplatoniciens et les vertus de la Vénus céleste. Ces dernières, qui tirent leur origine de la Venus voluptueuse, ne sont pour lui que des passions négatives. Il dénonce les inclinations négatives telles que l'avidité, la soif de pouvoir, ou la volupté sensuelle, toutes issues de la flamme de cette Vénus méprisable et de la flèche dorée de Cupidon, engendrant immédiatement d'atroces blessures. Par des affirmations qui rappellent la phénoménologie médiévale et stilnoviste de l'amour, il décrit la puissance de la passion amoureuse suscitée par le sentiment tant irrésistible qu'éphémère, car destinée à s'évanouir rapidement en fumée. Les *topoi* sont autant tirés de la littérature classique que médiévale : la passion est comme un aimant qui anime une flamme vigoureuse, alimentée par les plaisirs gratuits et les doux gestes. La fascination pour ce sentiment irrésistible va de pair avec la marque du danger qu'elle implique (vv. 80-85). Pour finir, Pic détaille les causes et les effets de l'instinct passionnel de la *libido* : une attraction impérieuse composée de plaisir, douceur et souffrance, mais qui laisse rapidement la place à l'amertume et aux désagréments occasioné par ce désir trop présent (vv. 86 – 94).

Pic conclut par une sentence définitive et sans appel, « gravée dans une colonne adamantine par la Mère nature », qui détruit l'acception positive que la Renaissance avait de nouveau attribuée à la figure mythologique : Vénus n'apporte que « douleurs, infections innombrables, maladies et la mort »¹³³⁵. Le climax rend bien compte du caractère extrêmement négatif de l'amour sensuel, personnifié par la *spurca Venus*. C'est une frénésie, une impulsion

1334 Pic, *ibid.*, 53-57 : *Ad summam species Venus est, mox inde Cupido / exoritur ; quoniam spem cupit ipse potiri, / atque frui sperat spes est qua vivit amator. / Causa bonoque, bonique umbra reddenda ; quae in se / splendeat inque animo facili vestigia firmans. / Hereat actutum et stimuletur avara voluntas / et caeca illa quidem claro sed lumine mentis / ducta, boni extremam conatur tangere metam. / Si primum fontemque boni summumque tonantem.*

1335 Pic, *ibid.*, 98-99 : *Ut semper multos Venus immoderata dolores / afferat innumeras labes morbosque necemque.*

irrésistible, toujours à l'origine d'un problème dès qu'elle n'est pas soumise à la procréation¹³³⁶. Les flatteries dont Vénus use pour allécher ses proies, sont infinies et les plaisirs envisagés attisent la luxure. Mais rien ne reste d'un désir qui, du moment qu'il est satisfait, ne comble assez l'homme et ne le laisse en chercher immédiatement un autre (vv. 100-105). Par une grande franchise et des termes dérivés du matérialisme de Lucrèce, Pic décrit la soif angoissante de plaisir causée par Venus et Cupidon puis enchaîne sur une autre section d'*exempla* des victimes de l'amour érotique (vv. 106-123), construite à partir d'un catalogue de victimes classiques de l'amour érotique, par exemple, la poétesse Sappho¹³³⁷, dont la figure historique avait fait l'objet d'une transfiguration mythologique dans la tradition littéraire.

Cette partie fait référence aux héros et héroïnes de la mythologie gréco-romaine, qui donnera vie, à la Renaissance, à des genres littéraires à succès. La présence de Didon rappelle le début du célèbre chant de Dante dédié aux « luxurieux » et aux figures féminines qui avaient été victimes d'une passion amoureuse dévorante¹³³⁸.

Plus encore, il fait montre de son érudition dans la section suivante, consacrée aux mythes de la métamorphose et de la réincarnation (vv. 139-175). En reconnaissant la fascination pour les monstres, en plein essor à l'époque de Léon X, Pic passe des héroïnes écrasées par la passion aux monstres redoutés de l'Antiquité puis évoque leurs victimes respectives, avec une puissante éloquence mythologique : le captivant chant des Sirènes et les os des marraines, le poison redoutable de Circé capable de transformer la foule des « habitants d'Ithaque », la Gorgone qui transforme en pierre « les amants stupides »¹³³⁹. Il ressort pour le moins de ces vers une fascination de Pic face à l'aspect démoniaque du réel¹³⁴⁰. Il ajoute que les légendes des métamorphoses et des transformations miraculeuses concernent tout autant les savants de l'ancienne philosophie dont les histoires furent confiées au « papyrus légers », marque de la vacuité et de la périssabilité de ces fables¹³⁴¹, que les poètes. Suivent des *exempla* d'incarnation humaine qui renvoient plutôt à la culture philosophique de l'auteur (vv. 139-175)¹³⁴².

Cela est le prétexte pour s'animer en une exhortation envers les jeunes à abandonner les séductions de Vénus ; s'ils tiennent à conserver l'honneur et la pudeur, ils doivent rejeter cette frénésie malade qui est un poison pour l'âme, une Babylone pour l'esprit, qui meut les

1336 PIC, *ibid.*, 92-94 *Sed parce ad sobolem necque enim meta ipsa voluptas / nam si plus nimio oblectarier inde / surgit et mille incomoda vitae.*

1337 PIC, *ibid.*

1338 DANTE, *Divina Commedia*, V, vv. 53 -75.

1339 PIC, *ibid.*, 144-145 : *Sic improba Gorgon / in saxa, in marmor stupidos convertit amantes.*

1340 WALKER 1988 ; PERIFANO¹ 2007.

1341 vv. 148-149 *Sic transformatos habitus consuere vetusti / cultores sophiae, tenui mandare papyro.*

1342 Le catalogue est plutôt riche : Cécrops, Théodore, Callisthène, Pythagore, Lucius, Tallides et Hermetime, et Phirron.

hommes en brutes¹³⁴³. Afin d'inciter à quitter cette perversion, il parcourt à nouveau les mythes anciens qui sont autant d'épreuves de la folie amoureuse conduisant à la destruction. De cette folie, à l'origine de l'incendie de la ville de Pergame, les jeunes doivent se méfier, s'éloigner rapidement comme des Sirènes ; ils sont invités à hisser les voiles loin de Circé, à ne plus jamais mettre un pied dans l'ancre de Calypso ou la grotte de Médusa (vv. 176-182), prenant garde aussi à éviter les ports d'Ephyros et de Sybaris. A partir du v. 186 il avertit les jeunes destinataires, proies faciles de la passion, de s'éloigner de la fausse Babylone, symbole du lieu de corruption où les monstres se donnent rendez-vous :

« Quittez la Babylone trompeuse, laissez ses molles séductions aux miels empoisonnés. Ici, trop de terribles monstres s'y établirent : Scylla, les Gorgones, les Harpies firent des temples leurs nids, ceux qui, du temps d'Atlas et du père Titan, n'oublièrent pas leurs anciens arts et même des mi-monstres des chèvres transférèrent leurs demeures et leur maisons dorées sur les collines de la nouvelle Babylone ! Ici, toute la cire extraite par les abeilles du mont sicilien de l'Hybla, ici, ici tout le miel que l'Hymette pouvait produire, viens ici, ô Moly, et vienne aussi l'épée dégainée d'Ulysse qui détourne les enchantements par une grande résistance !¹³⁴⁴».

Pic invite instamment les « *iuvenes* » à se détourner du culte de la double Vénus, qui avait transformé la ville sainte en une cité du mal identifiée à la ville monstrueuse de l'Apocalypse, une nouvelle Babylone. Le ton est radical et emphatique ; l'attitude militante, lorsqu'il revisite les lieux communs de la prédication savonarolienne. Comme son maître, il s'emporte quand il évoque le niveau de corruption de Rome, représenté symboliquement par l'accumulation des figures monstrueuses et hideuses de la mythologie classique, qui ont élu domicile en ce lieu. Savonarole avait peint la ville qui était censée incarner le siège de Pierre et de l'institution, comme un amas de d'impuretés, causé par une dégradation des mœurs et cautionnée aussi par l'Église. Pic hérite donc de son maître la manière de brandir des images sinistres : les cadavres et les corps en putréfactions, les miasmes asphyxiants au sein de la ville

1343 Pic, *ibid.*, 175 : *Ergo agite, o Iuvenes, spurcum ablegate furorem ?* ; Pic, *ibid.*, 187-88 *Linquite fallacem Babylona, relinquitte molles / illius illecebres permistaque mella veneno*)

1344 Pic, *ibid.*, 187-200 : *Linquite fallacem Babylona, relinquitte molles / illius illecebres permistaque mella veneno / Huc etenim nimiumque nocentia monstra / migravere truces Scyllaeque et Gorgones, atque / Harpyae in mediis posuere sedilia templis. / Nec non quae Atlantem olim, et quae Titana parentem / agnorunt, arteis nec dedicere vetustas, / semiferaeque etiam caprearum rupe recentis / mutavere domos Babylonis, et aurea tecta / atque super sacra sidunt Acheloides aede. / Huc, quantum caerae Sicula depromitur Hybla, / huc, huc, Cecropius quicquid cogeat Hymettus, / Moly veni, veniat districtus et ensis Ulyssei / constanti avertens magicos molimine cantus.* CHASTEL 1982, p. 99.

dont on attendait qu'elle soit au contraire, le refuge du Seigneur¹³⁴⁵. Comme pour Savonarole, chez Pic la figure négative de la Rome-Babylone est étroitement liée à son message millénariste et fait appel à une ancienne tradition eschatologique, menée par des réformateurs qui stigmatisaient Rome puisqu'elle était devenue capitale du vice¹³⁴⁶. Les frères camaldules rappelaient aussi vivement dans leur *Libellus* les conditions déplorables du Vatican¹³⁴⁷.

Du mythe de l'âge d'or il n'y plus rien dans cette fresque grotesque de la ville qui est tombée sous les griffes de la corruption. L'or devient synonyme d'un luxe démesuré, - l'un des vices les plus condamnés dans le *Libellus* et l'*Oratio* - et la caractéristique d'êtres déshumanisés.

Anticipant le contre-mythe de Rome-Babylone, auquel les luthériens auront amplement recours par la suite, Pic exhorte à fuir la fausse adulation et invoque la loi divine comme remède contre les monstruosité païennes, afin que la vraie religion soit restaurée. Après cette critique virulente contre la figure-symbole de Vénus, le poète conseille aux jeunes, destinataires privilégiés de son œuvre de choisir un mariage consacré par la loi divine, en oubliant la beauté comme critère de choix et en recherchant avant tout la pureté des mœurs (vv. 203-223). Des exemples mythiques viennent renforcer les nouveaux *remedia amoris*. Le philosophe se prodigue ensuite en des conseils sur la femme à choisir. Non sans ironie, Pic présente à l'amoureux trop fougueux des méthodes concrètes pour se libérer des risques de l'amour. Celui qui est pris dans les rets de la passion est appelé ainsi à détourner le regard de l'objet de sa tentation¹³⁴⁸, à calmer ses ardeurs en se jetant dans l'eau froide ou dans la neige (vv. 230-235), en s'auto-mutilant au besoin ou encore en quittant son aimée pour une contrée lointaine : dans ce dernier cas de figure l'image de son aimée s'estomperait rapidement de son esprit sans laisser de traces. De cette manière, il empêcherait la passion amoureuse de le détruire entièrement. Les recettes de l'*Art d'aimer* d'Ovide¹³⁴⁹, qui avait fait du sentiment amoureux l'objet d'un discours du savoir, évoluent en une leçon de morale qui renverse radicalement l'esprit du modèle tout en conservant l'ironie. Comme chez Ovide, il y a une tentative de systématiser la passion

1345 ASSONITIS 2007, p. 142.

1346 *Ibid.* p. 142.

1347 *Libellus*, col. 707 : *Effecta est iam Roma, quae civitas regia sacerdotalisque esse solebat, turpissimum faedissimumque lupanar, ita ut ex sacerdotibus, et iis, in maioribus sunt dignitatibus constituti, non unam, sed plurimas concubinas habere, easque ex ecclesiae redditibus delicatissimis cibis pascere, pretiosisque indumentis vestire nullus sit pudor. Haec, si tu non vides, quae in oculis tuis fiunt.*

1348 Les yeux sont considérés depuis une longue tradition comme l'accès et le premier lieu où l'amour se manifeste. Dans la lettre de Ficino à Pellegrino degli Agli, citée en *The Letters of Marsilio Ficino*, 1985, p. 44, le philosophe affirme que : « nous percevons le reflet de la beauté divine à travers les yeux et le signe de la résonance de l'harmonie divine par nos oreilles ».

1349 M. TRIQUENAUX, *L'amour en leçons, une obsession érotique des Lumières*, dans Stéphanie Loubère, Paris : Éditions Classiques Garnier, coll. « L'Europe des Lumières », 2011, p. 379.

amoureuse, mais la visée n'est plus hédoniste puisqu'elle vise à obtenir une maîtrise absolue de l'ivresse amoureuse et à rejeter complètement la *spurca Venus*¹³⁵⁰. Ensuite, le philosophe s'applique à détailler les pièges de la passion dont l'amoureux doit se défendre : un feu qui brûle en secret mais qui est plus redoutable que les flammes qui détruisaient Rome sous Néron (vv. 240-245). Étant donné qu'il s'agit d'un sentiment périssable et impermanent, il est préférable de détourner l'intellect vers d'autres préoccupations (vv. 251-254). Cette parabase sur la marque inutile, douloureuse et périssable de l'amour sensuel tourne aux couleurs sombres dans la section suivante en prenant une connotation définitivement infernale. Pic joue sur les *topoi* traditionnels de la passion en tant que feu dévorant et destructeur (vv. 269-271) : il décline les topos de la flamme dans un climax qui met en relief la ruine causée par l'amour :

« Vénus elle-même [...] boit de l'eau chaude du Phlégéon qui porte toujours de la fumée noire, des feux, des incendies et des flammes. Puisse ton âme et ton cœur garder et n'oublier jamais le grand désastre qu'il a causé pour beaucoup de mortels et quels royaumes illustres a détruit l'aveugle Cupidon exerçant son règne sur l'esprit humain »¹³⁵¹.

Le sens de son poème, affirme-t-il, est de rappeler la présence de la mort qui détruit tout et de l'anticiper en dirigeant l'amour de manière prévoyante vers des objets plus austères mais plus durables. Car, la fin concerne tout y compris la passion amoureuse. Il fait allusion à ceux qui se sont soustraits à la passion amoureuse en mortifiant leur corps ou en se soumettant à une discipline très stricte, jusqu'à se torturer eux même (vv. 291-292 *verbere torto...rigidi cubili*). La réitération du conseil à suivre des mécanismes terribles pour se soustraire à « l'immonde Vénus » (vv. 290-302) anticipe un final tourné vers un sens profondément chrétien. La conclusion du poème est un « protreptikon » passionné qui invite à diriger ses efforts envers le seul amour : Jésus-Christ (vv. 303- 321) :

« Et que je puisse vous conseiller encore une fois, ô jeunes avertis, de chasser l'amour obscène avec un amour chaste, comme un clou avec un autre clou. Et je ne vous adresse pas

1350 Pic, *ibid.*, 250-51: *Neque fugitare decet lascivi retia amoris, / atque alio mentem atque alio convertere sensus.*

1351 Pic, *ibid.*, 269-275 : *Venus ipsa [...] hausit / ab calida Phlegetontis aqua quae semper opacos / convoluit fumos igneis, incendia, flammis. Nec vobis animo exciderit nec corde tenaci / quam multis olim exitium mortalibus ingens / attulerit regna et deleverit incluta caecus / humana in mente exercens sua scepra Cupido.*

vers les fantômes solennels de Platon ou les statues de la Vénus céleste. Pour cela, qui que tu sois, celui qui aime l'humanité, le fils éternel du Père éternel, très belle descendance de la chaste Marie, puisse venir à ton secours !

Aime-le alors que tu contemples ses cheveux sales de poussière et le front couronné d'épines sanglantes, qui d'un geste de la tête, illumine le ciel entier et d'un geste ferait trembler le Diable, après l'avoir enchaîné »¹³⁵².

Une fois de plus, Jean-François Pic s'attache à exhorter les jeunes destinataires de son poème à chasser l'amour impur et à le remplacer par un sentiment pur et chaste. En cela, les figures rhétoriques soulignent avec emphase la volonté de l'auteur de chasser de l'âme, par des images de mort et de souffrance, d'une part les pensées sensuelles et la soumission aux tentations de la fausse beauté des images païennes, et d'autre part le culte platonicien de la beauté : pour y parvenir, il cumule les figures rhétoriques, la répétition de l'adverbe *iterumque* (v. 302), la juxtaposition quasi oxymorique des adjectifs (v. 303 *obscenum casto*), le polyptote et l'enjambement du verbe *pello*, déjà très prégnant (v. 303-304 *pellatis / pellitur*), ainsi que l'image fortement évocatrice d'un clou qui en chasse un autre (v. 304 *clavo clavus*).

Il réaffirme résolument que le salut de l'homme ne viendra pas de la part des *alta Platonis spectra*, ni de l'*aetheria Venus*, mais de la descendance éternelle du Seigneur. La figure du Christ, élément central du christianisme, est renforcée par les vocables épiques, et associée à celle de la Vierge, en résonance avec la reviviscence de culte marial que nous avons évoqué précédemment¹³⁵³. L'incitation se fait plus forte dans les derniers vers alors que Pic abandonne l'élément mythologique pour nous donner un exemple de véritable poésie sacrée à ses yeux. Le verbe *aspicio*, répété pour trois fois (v. 309 *aspiciens*, v. 313 *aspice*, v. 316 *aspice*) traduit l'appel « à ouvrir les yeux » et à méditer sur la douloureuse vérité chrétienne. La poésie qui oublie le Panthéon classique est le seul moyen pour conquérir la gloire éternelle et arracher l'humain de la mort. Le poème se termine sur cette image d'un bonheur de la vie éternelle et le triomphe d'une gloire impérissable (v. 321-322) :

1352 PIC *ibid.*, PIANA 2017, 302-313, p. 375 : : *Vos enim monitos iterumque iterumque / optarim obscenum casto ut pellatis amorem / pellitur ut clavo cavus. Nec ad alta Platonis / vos spectra aetheriae aut veneris simulachra relego. / Quare age quicumque es tibi iam succurrat amator / humani generis soboles pulcherrima castae. / Hunc redama aspiciens foedatos pulvere crines / atque coronatam dumis pungentibus illam, / fronte[m] illam, nutu totum quae illustrat Olympum, / quaeque catenatum nutu tremefecerit Orcum.*

1353 Voir *infra*, p. 400-402.

« [...]tu obtiendras les joies de la gloire éternelle qu'un amour chaste t'offrira, un amour qui sera heureux à jamais et qui, heureux, brûlera d'un don éternel ». ¹³⁵⁴

Pour Jean François Pic, il ne s'agit plus de célébrer les oripeaux d'une culture antérieure pour faire renaître la vérité chrétienne, ni d'aduler une époque de fioritures païennes pour affirmer la force de l'Empire chrétien, mais bien au contraire, de pénétrer au fond du mystère de la Nativité et du sacrifice de la croix, quitte à faire ressurgir les divergences entre une forme de spiritualisme chrétien et l'héritage du néoplatonisme.

1354 Pic, *ibid.*, *De expellendis*, 320-322 : *ut secum aeternae sequeris praemia palmae, / quae castus praebebit amor, sine fine futurus / foelix, aeternoque arsurus munere foelix.*

B. Ugolino Verino : une poésie expressément religieuse

« *Quis tam mentis inops ut terram praeferat astris?
praeponat vitae ut mortem, lucique tenebras?
Contemptoque Deo (qua maior abusio nulla est),
aut hominem, aut fulvum longe plus diligit aurum?
Omnia labuntur montani fluminis instar* ».

Carmen de Christianae religionis felicitate.

Dans son *De studio divinae et humanae philosophiae*, parmi les poètes religieux Jean-François Pic de la Mirandole (1496) ne tarit pas d'éloges sur le florentin Ugolino Verino¹³⁵⁵. Nous l'avons choisi parmi les laudateurs les plus engagés de l'époque léonine Léon X pour clore notre étude tout en revenant sur des thèmes bien connus : Verino était en effet lié à l'entourage de Laurent le Magnifique durant l'époque du cercle de Carreggi et devint un *piagnone* convaincu par la suite, quitte à renier de façon cinglante son maître après son exécution. Il n'est pas seulement le principal poète religieux du XV^e siècle florentin, mais représente aussi un auteur important s'appropriant la réflexion théorique et théologique d'une poésie sacrée en ligne avec les principes de la foi, réflexion qui l'impliqua directement aux côtés de Savonarole, avec lequel il échangea activement sur ce sujet. À l'instar de Naldo Naldi, sa longue carrière s'accomplit à l'ombre des trois générations des Médicis, de Côme l'Ancien à Léon X, une fois qu'il fut élu au trône pontifical, ce qui lui permit donc de suivre l'évolution de la politique culturelle et la propagande de la famille florentine, tout en puisant aux sources du néoplatonisme ficinien pour en douter après la secousse apportée par le Dominicain qui contribua à orienter sa production poétique exclusivement envers une production sacrée.

Ugolino Verino synthétise donc la recherche d'une poésie adaptée aux exigences d'une réforme religieuse, une poésie chrétienne de contenu et de forme qui poursuit, à l'époque de

1355J.F. PIC, *De studio divinae et humanae philosophiae*, dans *Opera Omnia*, II, I, 7, p. 18 : *Quales apud veteres nostros fuere Prudentius, Sedulius, Damasus aliique nonnulli, apud nostros Baptista carmelita, Mantuae spes altera, Ludovicus Pictorius ferrariensis, Ugolinus verinus florentinus etc.* p. 22 *Ugolini opus sacrum merito celebrandum est, quo eleganter Christianae veritatis mysteria recensuit.*

Léon X, la recherche d'une cohérence et d'une pureté chrétienne, selon la recherche qui avait caractérisé aussi Jean François Pic de la Mirandole. Que Verino dédie à la fois une collection d'hymnes à Léon X en 1516 ainsi que toutes ses œuvres religieuses avant de s'éteindre, nous semble extrêmement significatif du courant religieux qui s'était développé d'abord à Florence par l'encouragement du Magnifique et ensuite à Rome par celui de son fils, tout en promouvant une nouvelle ligne de poésie qui se détachait graduellement des *integumenta* poétiques et s'orientait vers une « révocation dépouillée des thèmes intensément chrétiens »¹³⁵⁶. La personnalité d'Ugolino Verino, comme tant d'autres, est passée dans les oubliettes de l'histoire pendant longtemps, même de la part de spécialistes de littérature florentine du XV^e siècle¹³⁵⁷, alors qu'il se révèle très important pour l'expérimentation dans le sens d'une poésie chrétienne et la variété des thèmes abordés.

Après une monographie publiée à Turin en 1897 par Alfonso Lazzari et mis à part l'édition de son œuvre de jeunesse la plus célèbre, la *Flametta*, une sorte de reprise de la *Xandra* de Landino, il a fallu attendre les années quatre-vingt-dix pour enregistrer un réveil d'intérêt sur la figure de Verino et sur sa production poétique hétérogène et engagée. La *Carlias*, un grand poème épique inspiré aux entreprises de Charlemagne a reçu les soins de Nikolaus Thurn¹³⁵⁸, tandis que Francesco Bausi a édité les sept livres d'*Épigrammes* (1998) et approfondi le filon de poésie religieuse de l'auteur, notamment en étudiant les rapports de Verino et la poétique de Savonarole dans un essai qui reste encore fondamental¹³⁵⁹. De ces travaux ressort la figure d'un humaniste complexe, qui vécut en premier ligne les événements charnière de Florence, dès l'instauration de la seigneurie jusqu'à la reviviscence culturelle du cercle laurentien, la prédication de Savonarole et le virage culturel en sens religieux sous Laurent qui suivit¹³⁶⁰, pour s'enthousiasmer à la fin de sa longue vie pour les épigones du piagnonisme sous Léon X. C'est pour cela que nous avons choisi un poème inédit de Verino pour illustrer efficacement le revirement en sens sacré de la poésie de l'époque léonine.

1356 MARTELLI 1992, p. 81-82.

1357 LAZZARI 1897, p. 34 publie une bibliographie dans le cod. Riccardiano 910, écrite par Lorenzo Bartolozzi da Figline.

1358 N. THURN, *Carlias, Ein Epos des 15. Jahrhunderts erstmals herausgegeben von Nikolaus Thurn*, München 1995.

1359 BAUSI 1995.

1360 MARTELLI 1992, parle à propos de « risemantizzazione in senso religioso ».

1) Ugolino Verino : entre les Médicis et Savonarole

Autour des Médicis

Ugolino Verino naquit à Florence en 1438 d'une « *non plebeia domus* », comme lui-même l'affirma non sans une certaine fierté, la lignée remontait jusqu'au XIII^e siècle : à cette époque Côme l'Ancien venait d'imposer sa seigneurie sur Florence et la poésie latine vivait une époque particulièrement féconde¹³⁶¹. Établi dans le quartier de Saint Esprit de Florence, comme il convenait aux familles de l'aristocratie florentine, le jeune Ugolino se consacra précocement aux études humanistes, en se formant simultanément à la carrière juridique (il devint par la suite notaire) et aux humanités. Pour ce qui concerne la formation poétique, il bénéficia de la guide du *praeceptus venerandus* Cristoforo Landino¹³⁶², professeur de rhétorique et poétique au Studio et auteur de la célèbre *Xandra*, le premier roman lyrique amoureux, modèle d'un genre très en vogue à Florence et fut un modèle pour toute une génération de nouveaux poètes. En suivant l'exemple de son maître, il composa autour du 1458 ou 1460 un livret d'élégies amoureuses inspiré par son amour juvénile pour une jeune fille : la *Flammetta*, en le dédiant à Laurent le Magnifique et en le façonnant sur l'exemple du célèbre poème de son maître¹³⁶³. À l'intérieur du poème, Ugolino affirme que la Florence médicéenne pourrait rivaliser avec la Rome d'Auguste parce que les Médicis ont assuré le retour de l'âge d'or et une atmosphère favorable à la littérature¹³⁶⁴. Le mythe revient dans un autre passage de la *Flammetta*, mais à cette occasion le retour d'*Astraea* n'est pas une condition acquise et doit être assuré grâce à l'élimination des malheurs et à la valorisation de bons citoyens¹³⁶⁵.

Ainsi, Ugolino se fit connaître sur la scène littéraire et put fréquenter les autres poètes qui « s'entassaient » devant la demeure des Médicis pour chanter les gloires de trois premiers seigneurs de cette puissante famille : Côme, Jean et Pierre le goutteux. Des météores que nous

1361 Voir la belle description tracée par LAZZARI 1897, p. 34.

1362 LAZZARI 1897, p. 34.

1363 U. VERINO, *Fiammetta. Paradise*, éd. A. M. WILSON, Harvard University Press, Cambridge, 2016.

1364 HOUGHTON 2014, *Flammetta* II, 51.77-82, p. 413-432 : *hic sacros coluit vates, hic aurea nobis / Caesaris Augusti saecla redire dedit. / egregios illa non tempestate poetas / maiori affecit Caesar honore meos / quam Medicum prles scriptorem amplectitur omnem, / nec desunt doctis praemia digna viris.*

1365 HOUGHTON, *ibid.*, p. 417 : *Flammetta* II, 51.77-82 : *Extirpate malos, iustos attollite cives, / praemia sint meritis cuique parata suis. / Sic poterit celsos Astraea relinquere caelos / et vestras iterum sic habitare domos.*

avons déjà rencontrés comme Naldo Naldo, Alessandro Braccesi et Filippo Buonaccorsi, ou les grands acteurs de la politique culturelle des Médicis, Ficin, Politien et Jean Pic. La plupart de ces lettrés étaient *consuetudine familiares* ou *confabulatores atque ultro citroque consiliorum disciplinarumque liberalium communicatores* de l'Académie platonicienne, comme Ficin les a définis dans sa lettre à Martin Uranio¹³⁶⁶.

Le premier travail d'esprit chrétien qu'il composa est un traité en vernaculaire dédié à deux moines du couvent de Saint George : *Opera d'Ugolino Verino della vera felicità christiana e vita contemplativa in che modo si schifino i pericoli e con seguiti el paradiso*¹³⁶⁷. Ce traité était centré sur la vie active et contemplative et sur les modalités pour combattre contre les ennemis du chrétien, la sensualité et le démon.

Entretemps les conditions de sa famille empirèrent et Verino fut obligé de se consacrer aux études de notariat, une activité qui l'occupa à partir du 1464¹³⁶⁸, l'année même de la mort de Côme l'Ancien. En signe d'estime et de reconnaissance, Verino composa entre 1468 et 1469 un poème en hexamètres inspiré de la *Divina Comedia* dantesque (ajouté par la suite à l'édition de la *Flammetta*). Ceci est très intéressant sous plusieurs aspects : il relève d'une tradition d'œuvres sur les voyages célestes, une voie que nous avons vu empruntée par la suite aussi par le mystérieux Girolamo Galeazzo di Villafranca¹³⁶⁹ et Zaccaria Ferreri¹³⁷⁰ ; il offre un portrait idéalisé de l'ancêtre de Léon X, Côme l'Ancien, présenté comme le fondateur de l'âge de Saturne¹³⁷¹ ; il dévoile l'adhésion de son auteur au néoplatonisme ficinien, tout en faisant montre de son amitié pour un autre membre de la famille, Jean de Côme de Médicis. De plus, Verino inscrit la *visio* paradisiaque dans l'actualité historique pour célébrer dignement la mémoire de Côme et de son fils cadet Jean. En particulier, ce poème fut composé pendant la guerre que les Vénitiens menèrent contre Florence sous instigation de quelques rescapés Florentins, guidés par Lorenzo Pitti pendant le gouvernement de Pierre, entre le 1467 et 1468¹³⁷². Il pensait probablement - d'après Mario Martelli¹³⁷³ - apporter à la fois un soutien et une faveur populaire à la faction médicéenne dans une situation très délicate de la politique de la seigneurie récemment constituée. Selon l'historien de la littérature, les œuvres littéraires – bien que lues directement par très peu de personnes – circulaient amplement parmi le peuple,

1366 FICINO, *Epistolae*, VIII.

1367 *Ibid.* 1897, p. 138 ; *Magliab.* Cl. XXXV, cod. 232.

1368 *Ibid.* p. 74.

1369 Voir *supra*, p. 59 et sv.

1370 Voir *supra*, p. 252-302 ; Annexe X, 482-518.

1371 VERINO, *Paradisus*, v. 730-731 : *urbis uterque senex habeat Florentis habenas, / expleat et genitor Saturni saecula terna.*

1372 LAZZARI 1897, p. 76.

1373 MARTELLI 1996, p. 94 et sv.

en contribuant à la formation d'une opinion publique sur les Médicis. Ainsi, le *Paradisus* était peut-être plus qu'un simple poème adulateur mais s'alignait avec les œuvres propagandistes qui soutiendraient la famille florentine tout au long de plusieurs générations¹³⁷⁴.

Comme dans le *Lugudunense Somnium*, le poète raconte que, une nuit il était occupé par l'inquiétude des malheurs que l'Italie traversait quand il s'endormit¹³⁷⁵ ; à ce moment-là son esprit s'éleva au ciel et, après avoir dépassé la sphère zodiacale et les monstres qui y sont cachés, fut emporté dans les sphères paradisiaques. Le modèle du *Somnium Scipionis* et de la *Divina Comedia* est encore présent alors que son *alter-ego*, Verino-personnage, perçoit la terre comme un petit point séparé par la distance du ciel¹³⁷⁶. La forme et le vocabulaire demeurent solidement ancrés au modèle virgilien.

Des souvenirs poétiques multiples s'entrelacent alors que l'image de Florence, si réduite par la distance, déclenche une réflexion sur la vanité des affaires humaines. Comme dans les autres poèmes sur l'Au-delà que nous avons étudiés, le Paradis est présenté dans un mélange d'éléments classiques et scripturaux, cadre idéal pour la célébration de l'illustre fondateur de la patrie : une « chaîne dorée »¹³⁷⁷ relie ensemble le cosmos tout entier, inspira la génération des poètes¹³⁷⁸ ; l'harmonie divine des sphères anticipe ainsi la vision d'un palais merveilleux, esquissé à l'aide d'un « merveilleux paradisiaque » tiré et de la tradition classique et de la tradition chrétienne : comme dans une Jérusalem céleste, mais classiquement décrite, un palais immense se dresse devant les yeux de notre héros. Un Chérubin bienveillant lui permet d'accéder au palais, en l'introduisant au milieu d'un vestibule décoré par cent colonnes adamantines. La description de la porte de l'*Enfer* dantesque (*Inf.* II, vv.) est sous-entendue dans l'image de l'entrée du Paradis, toujours en diamant, pourvue d'une inscription qui en

1374 Nous rapportons la définition de MARTELLI 1996, p. 94-95 : « In realtà quello che è stato definito “umanesimo civile” del primo Quattrocento continua, nella seconda metà del secolo, ma si precisa non solo e non tanto come elaborazione e celebrazione di valori ideali, ma anche e soprattutto come impegno di concreto e duro scontro di contrapposte fazioni. Politica e letteratura, nelle opere migliori, si coniugano strettamente insieme a vicenda si sorreggono, la letteratura nobilitando la politica e questa rinsanguando quella ».

1375 Une très belle image que celle qui voit le silence de la nuit reposer sur la nature en opposition à l'âme de l'homme troublée par les inquiétudes politiques : *Cod. cit.*, f. 3r : *Fraternis radiis nitido fulgebat Olympo / filia Latonae rapidisque invecta quadrigis. Lampade lustrabat tenebrosa silentia noctis / omnia cum placidum carount animalia somnus / et duras tristi ponunt e pectore curas / ast ego quanta meos maneat discrimina cives / et quantas latio cedes Bellona minetur. / insomnismedoae meditabar tempore noctis. / Dum animo dubio : celeri dum mente revolve / stari Italiam, et pulchros cultoribus agros / et miseris tantis viduari civibus urbes / ut grave martis opus sub mille pericula tractent ! / Spiritus ecce meus sopito corpore visus / ardua sublimis caeli super astra volare / cernere tunc licuit propius miracula toto / quae sunt sparsa polo.*

1376 VERINO, *Paradisus*, 54-55 : *parvi brevis est angustia mundi / vix instar puncti visa est telluris imago*, cfr. AUSONIUS, *Ludus* 143 : *ad usque puncti tenuis instar quaerere.* ; MARTIANUS CAPELLA, *Nup.* VI, 583, 8 : *puncti instar medio haeserat ima loco.*

1377 P. LÉVÊQUE: « *Aurea catena* Homeri: une étude sur l'allégorie grecque », *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, 27, Les Belles Lettres, Paris, 1959.

1378 Pour une chronologie de cette référence et l'utilisation du motif de la part de Landino et de Laurent le Magnifique, voir MARTELLI 1996, p. 97-98.

limite l'accès seulement aux « personnes dignes d'honneur »¹³⁷⁹. Introduit grâce à l'aide bienveillante d'un Chérubin dans la demeure céleste, ébloui par une lumière très intense, le poète entend une voix qu'il reconnaît être celle de Côme de Médicis : c'est lui qui le guidera dans le voyage d'outre-tombe et permettra le déploiement des motifs traditionnels de l'idéologie oligarchique et de la propagande médicéenne. La rencontre avec le « Père de la Patrie » se traduit en une « prophétie politique » sur la victoire de Florence et en une invective contre les ennemis de son fils Pierre. Côme insiste sur la confiance trahie et la haine que ceux-ci ont portée à la famille qui les avait élevé à une grande dignité. Mais comme Martelli a relevé, c'est surtout dans le discours que Verino fait prononcer à Côme que se retrouve une reprise intertextuelle à l'*Eulogium in funere clarissimi viri Cosmi Medicis*, « *Patris patriae* » a *senatu populo dicti*, insérée dans le deuxième livre de la *Flammetta*, une sorte de testament spirituel que Côme aurait laissé à ses fils. Les indications laissées par le Père de la patrie parcourent le mythe de l'âge d'or tout baigné dans l'idéologie civique et « du *tosco* lion »¹³⁸⁰.

Comme dans le *L.S.*, les passages narratifs sont entrecoupés par la description d'un cadre céleste splendide et de ses habitants : les cœurs des anges et les bienheureux qui suivent la hiérarchie divine selon le modèle médiéval. Des passages d'imitation dantesque trahissent l'influence néoplatonicienne de notre auteur alors que Côme explique la théorie de la distribution de la grâce divine : elle se manifesterait, selon Côme, par une distribution « différenciée » de lumière, et par l'acceptation du destin de la part de chaque bienheureux, une réflexion qui était déjà un ingrédient du voyage métaphysique de Ferreri. Les termes sont également platoniciens lorsque le poète définit l'existence humaine comme « une entité céleste enfermée dans une prison corporelle¹³⁸¹ ».

En faisant preuve d'une grande virtuosité, le poète passe à la description du *locus amoenus* qui entoure le palais de Dieu (= *Tonans*), qui rappelle le palais du Soleil des *Métamorphoses* d'Ovide, un lieu des merveilles, photographié dans un instant de printemps éternel. La rencontre avec Jean de Côme de Médicis est le prétexte pour fournir un auto-portrait

1379 VERINO, *Paradisus*, 130-131 : *atria fas nulli est mortali intrare Deorum, / nec nisi qui meritis divino est dignus honore* ; LAZZARI 1897, p. 77.

1380 VERINO, *Flammetta*, 135 et sv. : *Tollere si tuscum vultis ad astra decus. / Extirpate malos, iustos attollite cives, / praemia sint meritis cuique parata suis. / Sic poterit celsos Astraea relinquere caelos / et vestras iterum sic habitare domos. / Tollite civiles omnes ex urbe furores, / sit procul insanae seditionis amor. [...] Horrida sanguinei vitetis semina belli, / pacis honoratae semper ametis opus.*

1381 LAZZARI, *ibid.* p. 79 ; VERINO, *Paradisus*, 599-605 : *Hos omnes summi collustrat gratia Regis, / ut sol germanam totumque illuminat orbem. / Sed qui corporeo caelestem carcere vitam / duxit et a vitio sine fraudibus horruit atro, / ille Deo proprio maiori lumine fulget / pro meritis ; minus hic, longe magis ille relucet : / sorte sua quisque est laetus, livore fugato.*

et une célébration personnelle à léguer à la postérité¹³⁸² : comme dans une épitaphe *ante-litteram*, le poète se définit fidèle aux Médicis, homme vertueux et appelé à juste titre *Verinus*, c'est-à-dire « de parole ». Puis, au-delà du jardin paradisiaque, se trouve une forêt de myrtes et de lauriers, peuplée des grands de l'Antiquité¹³⁸³, au visage sans éclat car ils n'ont pas connu la grâce divine. Dans une forêt adjacente les sages antiques se recueillent, une donnée que nous avons rencontrée, et dans le poème de Galeazzo, et dans celui de Ferreri : parmi ceux-ci, Verino entrevoit un homme qui le regarde avec bienveillance, comme s'il avait rencontré un ami : c'est l'âme de Platon qui adresse en premier la parole au poète et l'interroge, affirmant que son culte a été pratiqué en Italie, et tout particulièrement à Florence¹³⁸⁴, expédient par lequel Verino crédite la fortune du philosophe dans sa ville natale et montre sa proximité avec le christianisme d'emprunt ficinien. Dans ce récit, Platon en effet incite Verino à veiller sur le sort de son enseignement afin que ses disciples ne se détournent pas des textes sacrés et, au cas où ils trouvent des éléments contraires à la foi, qu'ils les enlèvent ! C'est un passage très important de l'œuvre, car il témoignerait selon le biographe de l'adhésion de Verino au néoplatonisme alors prépondérant à Florence¹³⁸⁵, mais aussi une défense personnelle contre de possibles détracteurs d'une conciliation entre philosophie et christianisme¹³⁸⁶.

Ce résumé succinct du poème se justifie par les analogies multiples sous-jacentes avec les poésies métaphysiques que nous avons analysées précédemment et illustre un genre très en vogue à l'époque. Il montre aussi que la philosophie néoplatonicienne avait imprégné profondément Verino. À cette époque, en 1468, Verino composa la *Carliade*, un long poème épique célébrant l'emblématique défenseur de la foi chrétienne, Charlemagne, vainqueur à la fois des Lombards et libérateur du Saint Sépulcre. À l'instar du *Paradisus*, les livres VI^e-VIII^e du poème traduisent une ample description de l'Au-delà chrétien s'inspirant de la *Divina Comedia*. Après ses premiers succès juvéniles, la carrière de Verino fut dramatiquement

1382 LAZZARI 1897, p. 69, *Magliab. Cl. XXXV, cod. 232., f. 18r.* : *O fautor Medicum, duroque in tempore fidus / Verine, a vero vere cognomine dictus, / quae virtus super astra tulit, cum carcere nondum / corporeo exemptus fatalem impleveris horam ? / Impetus ille sacer fortasse ad aethera vexit / Pieridum, quarum miro percussus amore / ludere coepisti carmen lactentibus annis ?*

1383 LAZZARI (1897, p. 70 – 75) cite l'*Epigr.* 33 où le poète se sert de Platon pour définir sa poétique : *Urbibus expellis, facis hoc auctore Platone : / indixit levibus vatibus arma Plato.*

1384 Cod. cit. 26r. : *Ast illum qui te dudum miratur euntem / et sua qui nusquam radiantia lumina flectit, / quique humeris latis longe supereminet omnes, / alloquere : est Plato, similem cui nulla tulerunt / saecula, cui rerum sensum natura reclusit, / ut quod mortali licitum est cognoscere novit.*

1385 LAZZARI (1897, p. 70-75) argumente le néoplatonisme possible de Verino. Que le poète n'apparaisse pas dans la lettre à Martin Preninger de Ficin (*Epistolae VIII*) pourrait s'expliquer par le fait que le philosophe parlait seulement des amis fréquentant cette école ; à une autre occasion il se serait prodigué en éloges définissant le poète de : *Musarum sacerdotem et bonarum artium promptuarium insigne*. Une autre explication de Lazzari est que Verino se sentait profondément chrétien et ne pouvait pas adhérer complètement au paganisme de Ficin.

1386 Lazzari cite aussi une épigramme dans lequel Verino reprend Platon pour attaquer l'usage de la mythologie.

affectée, entre les années 1470 et 1480, par les deuils familiaux répétés et les difficultés financières (un autre élément le rapprochant à Naldo Naldi) : le poète s'adonna alors à l'étude et à l'occupation notariale au service de la République, en cherchant l'appui de Laurent le Magnifique sans jamais l'obtenir complètement¹³⁸⁷. Toutefois, il parvint à être intégré de quelque sorte dans le milieu culturel laurentien et, selon Fabroni et Audin, il devint aussi le précepteur d'*ars poetandi* de notre Jean de Médicis et de son frère Pierre¹³⁸⁸.

La forte amitié qui le lia à Mariano da Gennazzano, célébré pour sa capacité de conjuguer sainteté et élégance est peut-être un indice de l'adhésion de la part du poète, au moins initialement, à un courant poétique plus modéré. Mariano était en effet un frère augustinien, maître de Egidio da Viterbo, le prédicateur préféré du Magnifique, l'homme symbole par excellence du compromis entre droiture morale et le raffinement expressif de la culture humaniste¹³⁸⁹. Comme Bausi l'a rappelé, dans la querelle autour de la poésie et de la religion, les augustiniens s'étaient montrés toujours plus conciliants et ouverts. Ainsi, Verino inspira au premier plan « l'épanouissement d'une prestigieuse culture humaniste »¹³⁹⁰ que Florence expérimentait à ce moment-là ainsi que la tentative de conciliation entre christianisme et humanisme mis en place par le cercle du Magnifique. Dans ce contexte la mythologie et la pensée païennes subissaient un intense procédé de christianisation grâce auquel la poésie devenait un instrument de premier plan de la propagande laurentienne, à la fois instrument de diffusion de la vérité et moyen de critique sociale.

Cependant, le style de Verino demeurait encore trop dépouillé pour que le poète fût encouragé par Laurent ou pour qu'il se distinguât auprès du cercle culturel de Carreggi. De plus, la mort de son fils Michele, qui était lui aussi un poète, s'ajouta aux difficultés personnelles que la famille Vieri expérimentait à ce moment, en orientant encore plus Ugolino vers une direction de poésie rigoriste chrétienne¹³⁹¹. De toute façon, le climat culturel florentin en cette fin de siècle était destiné à changer radicalement, ce qui permit à Ugolino de se distinguer parmi les chantres de la nouvelle phase de la poésie médicéenne.

1387 LAZZARI 1897, VI, p. 107-126.

1388 AUDIN 1845, p. 20.

1389 Pour Mariano da Gennazzano voir *supra*, p. 318 et sv., en particulier C. TERREAUX-SCOTTO, « « Mon dire est un faire ». L'art de persuader dans les sermons politiques de Savonarole », *Cahiers d'études italiennes*, 2, 2005, 89-117.

1390 BAUSI 2001, p. 234 et BAUSI 2005, p. 133.

1391 LAZZARI 1897, VI, p. 107-126.

Malgré les activités multiples et les préoccupations matérielles, Ugolino se consacra corps et âme à la production fébrile de poèmes à contenu chrétien, en cela probablement influencé par la prédication virulente de Jérôme Savonarole. Celui-ci était arrivé en 1490 à Florence à l'invitation de Laurent et il avait déjà fortement influencé les milieux intellectuels de la seigneurie en causant une mutation profonde des orientations stylistiques de la politique culturelle florentine et médicéenne¹³⁹². Il est bien connu que l'ascension irrésistible du charismatique Dominicain n'eut pas seulement un effet radical sur les foules, mais imprégna aussi profondément la conscience des élites florentines¹³⁹³. Et de ce contexte profondément changé, Verino ne fut pas seulement qu'un « figurant », mais en devint un acteur essentiel. Selon les sources biographiques, le poète devint un *piagnone* fervent et demeura fidèle à Savonarole jusqu'au triste épilogue.

Ainsi, voilà notre Ugolino, notaire par obligation, poète par passion et fidèle par conviction, adresser à Savonarole en 1491 un poème en latin de deux-cent hexamètres, le *de Christianae religionis et vitae monasticae felicitate*, précédé par une épître idéologiquement importante qui pose au Dominicain la question suivante : la poésie est-elle utile pour le chrétien ou bien dangereuse ?¹³⁹⁴

La lettre en guise préface est très intéressante pour comprendre les positions de Verino, systématiquement exposées, au sujet de la poésie. Tout d'abord, il se sert de l'autorité de Platon, qui croyait nécessaire de bannir les poètes des villes et d'Augustin, pour lequel il fallait rejeter non seulement les poètes tragiques et comiques, mais aussi ceux qui traitaient de sujets lascifs. Les philosophes antérieurs à Aristote utilisèrent l'allégorie et les ornements poétiques pour expliquer la cause des phénomènes naturels, ce que d'autres plus ignorants, sollicités en cela par le démon appliquèrent à la lettre, croyant au contenu de ces fables. C'est ainsi que, d'après le poète, le mal se serait diffusé dans le monde. Au contraire, selon Verino la poésie peut relever de buts très nobles et n'est doit pas être rejetée complètement. En s'appuyant encore sur Platon, il affirme que les poètes parfois, possédés par une fureur sacrée et par la divinité, chantèrent

1392 Voir *supra*, en particulier p. 189-190 et p. 225 et sv.

1393 WEINSTEIN 1973 ; POLIZZOTTO 2009. La représentation lors du Carnaval en 1491 d'une œuvre sacrée de Laurent inspirée aux Écritures, *la Rappresentazione dei ss. Giovanni e Paolo*, affichait un changement de cap de la politique culturelle des Médicis vers une orientation de nature chrétienne.

1394 GHERARDI 1899, p. 290 : *Cogitavi nonnumquam plus ne boni hominibus attulerit Poeticas facultas, an mali pepererit lasciva et effrena ispisus petulantia.*

des poèmes très nobles¹³⁹⁵. Des *exempla* tirés de la littérature et de la *Bible* lui permettent renforcer cette affirmation¹³⁹⁶. Il insiste sur les difficultés de la traduction et sur le fait qu'il n'y a pas aucun livre qui ne soit complètement négatif. Puis, il s'attache à blâmer la coutume des parents qui, plus attentifs à l'élégance de la parole qu'à la vertu, plus soucieux des ornements que du contenu, donnent à étudier à leurs enfants des poètes anciens qui sont indignes, en les amenant au vice. Ces affirmations, pourrait-on souligner, montrent une claire proximité idéologique avec certaines positions des traités réformateurs, notamment du *Libellus* : les camaldules déploreraient en effet ceux qui se laissaient séduire et fourvoyer par « les fables trompeuses des poètes et par les propos impies des philosophes »¹³⁹⁷. A leurs yeux, ils étaient très rares ceux qui poursuivaient seulement la philosophie et la pitié chrétienne. D'une manière analogue, Verino propose de rejeter les charmes redoutables de la poésie et suggère au bon chrétien d'exercer sa volonté par des mœurs honnêtes, de poursuivre la connaissance par l'étude de sagesse, et seulement une fois ces deux éléments acquis, de s'emparer de la maîtrise de la parole, car l'éloquence dépourvue de deux premiers éléments est vide et préjudiciable¹³⁹⁸. La poésie maintient selon Verino une fonction éducatrice forte si elle développe correctement des thèmes chrétiens sans être contaminée par la mythologie classique. Il s'insurge en polémiste contre les soi-disant chrétiens qui abhorrent la simplicité de la parole chrétienne et revêtent les symboles et les noms de la religion chrétienne avec les termes de la nouvelle religion¹³⁹⁹.

Ceci dit, le poète s'attache dans le long poème à exhorter chaleureusement les Chrétiens à la vie monastique. Pour ce faire, Verino n'hésite à recourir aux mots forts et aux images prégnantes qui visent à secouer et à réveiller le fidèle assoupi¹⁴⁰⁰. L'enjeu est très élevé :

1395 L'attitude de Verino à propos de la poésie est proche à celle que Jean François Pic exprimera dans la préface au *Staurostichos*. Voir à propos SORANZO 2015, p. 60-62 et MORESCHINI 2017, p. 166-167.

1396 Les poèmes d'Alcée incitèrent le peuple à regagner la liberté, Augustin et Jérôme, Saint Basile et Saint Paul se servirent de l'exemple et des images des poètes. Un cantique sublime permit à Moïse d'accompagner la traversée de la Mer rouge en sécurité.

1397 *Libellus*, col. 676 : *Ex his vero, qui intelligunt, paucos admodum invenies, qui ulterius ad aliquam disciplinarum, atque scientiarum cognitionem progressi sint. Ex paucissimi vero, illis, qui litterarum studiis incumbere quoquo modo videntur (rarus quippe est, qui non Poetarum potius mendacia, aut Philosophorum impietatem, quam Christianam pietatem amplexus sit.*

1398 GHERARDI 1897, p. 312 : *debet, meo iudicio, qui verus est homo, bonam imprimis excolere voluntatem pulcherrimis moribus ; secundo, doctrinam conquirere studio sapientiae ; tertio, complecti facultatem dicendi, quae sine primis duobus acquiri non potest, vel noxia vel fatua perhibetur ».*

1399 LAZZARI 1897, p. 103 = VERINO, *Lettre à Savonarole* (1491) : *Christiani profecto sunt vehementer increpandu, quibus nihil est foelicius si sua bona cognoscerent, neglecta doctrina veritatis, qui nunc inflati non dico scientia, sed vano dicendi fuco depicti, qui nunc arbitrantur posse diserte loqui, si quod Christianitatis nomen attigerint, velut sit barbarum abhorrent. O impudentiam singularem ! Jovem quam Christum, tyrsu quam crucem, Junonem et Bacchum quam Mariam et Johannem malunt nominare etc.*

1400 VERINO, *De Christ. relig.*, 51- 68 : *Surgite, quis somnus, quae vos lethargica pestis / opprimit, ignaros coeli vestraque salutis ? / Brutorum tellus, nobis est mansio coelum. / Sordescat terrestre solum, stabulumque ferarum / linquamus pecori ; stellantis gemmae coeli, / post obitum, electis mansuro regia muro / angelicas inter dabitur sine fine cohortes ! / Illic turbabunt nulla quietem / classica, tumque aberunt morbi tristisque senectus, / et metus*

« la lumineuse vision de Dieu » au Paradis justifie le ton énergique et passionné qui porte le signe de la prédication de Savonarole¹⁴⁰¹. Ce dernier répliqua par un traité latin en quatre livres, l'*Apologeticus de rationae poeticae artis*, qui est un réquisitoire contre l'*ars poetandi* en général. Malgré le préambule conciliant seulement en apparence, Savonarole est profondément convaincu du danger de la poésie, même si elle est composée correctement. Aux yeux du Dominicain, la poésie contiendrait toujours une composante diabolique, qui peut fasciner autant que détourner le chrétien de la vérité, quand bien même elle serait composée et inspirée par des principes religieux¹⁴⁰².

Malgré les avertissements de Savonarole, la production de cette décennie (entre 1490 et 1498) fut particulièrement intense et fébrile. Verino continua à composer un grand nombre d'œuvres poétiques, religieuses ou sacrées. Il travailla à la composition d'Odes, d'Hymnes et de *Sylvae* contenant des éloges des saints et des martyrs, ainsi que d'un poème de genre sacré, le *De vitiis et virtutibus et de Religione Christiana et de vera beatitudine*, aujourd'hui perdu, qui se fixait pour but d'être un outil formateur pour l'instruction de la jeunesse chrétienne, signe que l'aspect formateur de la poésie lui tenait à cœur¹⁴⁰³.

C'est donc un nombre extraordinaire de poèmes de genres divers qui sont l'œuvre de Verino et qui demeurent pour la plupart assez méconnus ou encore inédits. Cette intense production garde la marque de la puissante personnalité du Dominicain, et pour l'empreinte religieuse, et pour le contenu ouvertement sacré. Piagnone convaincu jusqu'au triste épilogue de son maître en 1498, à l'occasion de laquelle il infligea une attaque ultérieure contre le prophète d'antan dans une *Invettiva* (1498), une *retractatio* aussi violente qu'opportuniste contre celui qui l'avait si puissamment inspiré jadis¹⁴⁰⁴. La production poétique garde toutefois la cohérence et les signes de la prédication savonarolienne.

et quicquid patitur mortalis cives. / Nullus in aethereo servus famulatur Olympo: / sunt reges omnes, nullo discrimine sexus, / matres atque viri: merces est omnibus una, / visio clara Dei. Meritis sed gloria dispar. / Cui charitas maior, qui legem impleverit omnem / Limpidius cernit qui cernit cuncta videntem, / celsior assistet iuxta subsellia Christi.

1401 VERINO, *ibid.*

1402 PINCHARD 1989, p. 109 et sv. ; BAUSI 2001, p. 234 et BAUSI 2005, p. 133.

1403 LAZZARI 1897, p. 191-207 ; BAUSI 2001, p. 236, note 62.

1404 GHERARDI 1887², p. 303-308 ; DE MAIO 1973, p. 58, note 78.

Du renouveau spirituel au renouveau poétique¹⁴⁰⁵

Lazzari *in primis* et Bausi définitivement sont arrivés à tracer les deux lignes directrices de la production poétique de cette décennie (Verino s'impliqua en deux directions) : d'un côté il « christianisa » d'une manière humaniste des genres classiques, comme l'épigramme et l'épigramme ; d'un autre côté il songea à traduire et à adapter en « poésie latine tendant au classicisme » les Écritures ou des textes de contenu chrétien, en devenant le principal représentant du nouveau tournant de la culture laurentienne. Pour preuve de cette nouvelle direction de sa poétique, il s'attacha à remanier profondément le recueil d'*Epigrammata* en huit livres¹⁴⁰⁶, ouvrage qu'il avait composé autour du 1484, adaptant la riche matière de la première version aux nouvelles directives de la culture laurentienne¹⁴⁰⁷. Dans plusieurs passages de ces poèmes, le poète manifeste progressivement mais avec détermination la volonté de bannir de sa poétique toute forme d'apparat classique et d'obscénité pour poursuivre la pureté de la poésie sacrée¹⁴⁰⁸. Dans une lettre à Pietro Delfin, il expose les principes de sa poétique en revendiquant le rôle d'un véritable paladin de la poésie chrétienne authentique, un « imitateur de la vertu parfaite et consommée »¹⁴⁰⁹, en affichant tout le dégoût qui lui inspiraient les ornements et les vers lascifs, à l'instar de Jean François Pic.

1405 BAUSI 2001, p. 260.

1406 BAUSI 2001, p. 236 ; BAUSI 1998, p. 131-132. Initialement dédiée à Mattia Corvino, la deuxième dédicace dévoile l'intention du poète de se consacrer à une poésie rigoureusement religieuse. Il en résulte des compositions de circonstance et des pièces de genre plus engagé, de contenu « philosophique, moraux et religieux ».

1406 Il puise alors aux sources de l'hagiographie de laquelle il tire des éloges de saints et d'autres œuvres à caractère théologique et morale.

1407 *Code Barberiniano Latino* 2028, de la Bibliothèque Apostolique Vaticane, BAUSI 1984, p. 129. Cette deuxième version fut copiée dans l'actuel manuscrit *Plut.* XXXIX, 40 de la bibliothèque Laurentienne par Pietro Crinito et éditée récemment par Bausi.

1408 LAZZARI 1897, p. 100-101 ; *Epigr.* V, 55 (BAUSI éd. 1984) : *Cantavi aeterni genus inenarrabile Christi, / quoque modo fuerit Virgo Maria parens ; / ut se sponte dedit tortoribus, cruce passus, / sanguine qui lavit crimina nostra suo. / Scripsimus heroum felicia funera Christi, / sanguine qui coelum commeruere suo. / Hos ego laudavi : reddent mihi premia, reddent / cum stabo eterni iudicis ante tronum.*

1409 LAZZARI (*ibid.*, p. 202-203) cite *Epistolae*, V, ep. 51 : *A Trinitate exorsus heroicum fatigari non poteris in perficiendo volumine, eadem tecum cooperante et sermonem confirmante. Christianis hominibus christianum cudis opus, et poeta cum sis, non lascivioribus versibus ludis, non pocula, non sarta, non iocos describis, ut faciunt ac fecerunt multi, qui, cum habuerint iter rectum, devios anfractos, et in cathedra pestilentiae sedentes meditati sunt inania. Non tu inquamsic. Sed perfectae potius consumataeque virtutis aemulator, in lege Domini meditaris die ac nocte et assertor veritatis factus ac corrector pravitatis humanae, strenuum te divinae maiestatis praeconem exhibuisti.*

L'un des ouvrages les plus monumentaux auquel Verino commença à travailler autour du 1497 est le *Vetus et Novus Testamentum (Poema sacrum veteris ac novi Testamenti)*, à la fois adaptation et paraphrase de la *Bible* en hexamètres, agrémentée de préfaces et de commentaires. Dans une lettre au frère Bartolomeo da Faenza du 9 juillet 1507, Verino annonce avoir achevé l'œuvre sous instigation de Savonarole :

« J'ai terminé les deux Testaments, pas seulement le texte mais aussi le commentaire. [...] J'ai commencé l'œuvre sous instigation et l'approbation de Savonarole qui a lu une partie de notre poème »¹⁴¹⁰.

Le poète en était donc fier et en parlant de lui-même face à la Postérité dans un passage de *De illustratione* (III)¹⁴¹¹, il met en valeur l'importance de ce travail de réécriture humaniste en poésie latine, dans lequel le poète a littéralement « tissé à nouveau les mystères sacrés afin que la splendeur de la sainte éloquence soit bue - pour ainsi dire - avec le lait maternel et que Christ se forme dans le cœur depuis la tendre enfance »¹⁴¹². Encore une fois, l'accent est mis par le poète sur la langue qui doit se faire à nouveau attirante pour que la jeunesse cultivée, habituée aux fioritures classiques, retrouve l'envie de plonger dans la *Bible*, considérée trop simple et inélégante. Le poète insiste en outre sur l'aspect pédagogique des Écritures et sur l'importance qu'elles ont d'être assimilées depuis la tendre enfance pour que l'enfant se forme et fortifie sa foi chrétienne. D'après Lazzari, Verino remanie la matière sacrée en condensant librement certaines parties, en brochant sur certains passages obscurs, dans le souci de conférer unité et harmonie à l'œuvre. Les livres des *Prophètes* sont agrémentés d'un commentaire. Commencé autour du 1497 et terminé en 1507, le *Poema sacrum*, est divisé en dix volumes et demeure fragmentaire. À en juger par une note ajoutée au poème, Lazzari croit qu'il a été rédigé alors que Verino était occupé par les occupations notariales, à l'exception de deux années dans lesquelles il fut suspendu à cause de Savonarole.

1410 BAUSI 1998, p. 332, note 21 et dans G.B. MITTARELLI-A. COSTADONI, *Annales Camaldulenses*, VII, Venetiis 1762, libro LXIX, p. 394-95 : *Utrumque absolvi Testamentum, non solum textum, sed et commentum. [...] tantam sum molem aggressus Savonarola hortante et approbante partem quam legit nostri poematis.*

1411 LAZZARI 1897, p. 209 : *Sum Testamentum romano carmine utrumque / complexus, pariter mysteria sacra retexi, / ut nitor eloquii simul cum lacte bibatur / sanctus et in tenero formetur pectore Christus.*

1412 Dans une lettre du 9 juillet 1507 au frère dominican Bartolomeo da Faenza, il ajoute : *Utrumque absolvi testamentum, non solum textum, sed et commentum. Tantam sum molem aggressus Savonarola hortante et approbante partem quam legit nostri poematis.*

Il semble toutefois porter la marque des prêches savonaroliens et s'inscrit dans la lignée des paraphrases ou remaniements bibliques, genre très en vogue au Moyen Âge et qui devait recevoir beaucoup d'attention de la part des humanistes au XVI^e siècle. L'œuvre qui fut amplement louée par Jean François Pic de la Mirandole était pour son auteur un travail qui devait devenir important pour l'Église.

La préface de cet ouvrage monumental, citée par Lazzari¹⁴¹³ et reprise par Bausi, est de grande importance programmatique car le poète y expose clairement les principes de sa poésie¹⁴¹⁴ :

« J'ai traduit l'Ancien et le Nouveau Testament en un style non modeste et j'en ai fait ressortir le sens caché non grâce à l'étude et à mes propres forces, mais plutôt grâce à la prière et à l'inspiration insufflée par le Christ. Je crois que j'ai accompli, sauf erreur, une œuvre chère à l'Église. Mais, ô lecteur, si tu apercevais quelque faute, je suis prêt maintenant à me soumettre à l'Église. Mais je pense qu'il n'y en a pas. Et qui ignore à quel point les prophètes sont complexes et quel travail représente la compréhension du sens ? La poésie ne peut procéder avec la même splendeur. Et il n'est pas convenable pour l'église d'user de fards. L'épouse de Dieu est chaste, parée de sa propre couleur. Nous leur avons seulement pris la couleur de l'éloquence. Il n'y a rien d'obscène et aucune fable vaine n'a été retenue, et la poésie est sobre, vraie, resplendissante, facile et sincère ».

Élevez vos esprits vers le ciel, la page sacrée est un don céleste ; elle nourrit les âmes d'un nectar divin. Elle ne nous unit pas seulement à Dieu, mais elle nous rend aussi heureux ».

D'emblée, Verino déclare d'avoir transposé la matière sacrée en « une poésie pas humble », en cherchant à exprimer le sens dissimulé des Écritures. Pour ce faire, il n'a pas choisi de s'appuyer sur ses seules compétences humaines et sur l'étude personnelle, mais il rechercha aussi l'inspiration de la prière et de Dieu, bien conscient qu'il léguerait une œuvre précieuse à l'Église latine. Il se déclare, à d'autres reprises, être prêt à effacer l'erreur en cas de déviance du magistère de l'interprétation traditionnelle catholique et à se soumettre aux

1413 LAZZARI 1897, p. 211 ;

1414 Cité par LAZZARI 1897, p. 212, puis par BAUSI 1998, p. 131-132 du ms. II.II.95 de la bibliothèque Nationale de Florence, f. 1r ; *Testamenta duo antiquumque novumque peregi / carmine non humili, expressique latentia sensa / Non solo studio, propriis viribus / At magis orando, Christo infundente furore : / gratum opus Ecclesiae (ni fallor) credo latinae. / Si qua per errorem, lector, dictata videbis, / Ecclesiae me nunc subdo delere paratus. / Sed nihil esse puto : salebrosos esse prophetas. / Quis nescit, quantusque labor deprenhendere sensus ? / Nec solito splendore potest procedere carmen, / nec decet Ecclesiam gentili expingere fuco. / Sponsa dei casta est ; proprioque ornata colore, / Splendorem eloquii nos tantum extorsimus illis. / Obsceni nihil hic, nec fabula vana recepta est, / sobria, vera, nitens, facilis, sincera poesis. / Obsecro, Christicolae, codices evolcite sacros, / Erigite in coelum mentes, sacra pagina donum est. / Caeleste ; haec animos divino nectare pascit, / Haec nos sola deo iungit, redditque beatos etc.*

autorités, une issue qui sera peu après de grande actualité. Toutefois, tout en faisant un travail de fond sur la forme, car il plie la *Bible* à l'hexamètre, il pense que son texte sera exempt d'erreur, étant donné que les prophètes sont « rocailleux », et qu'il n'est pas aisé de les décrypter. Il affirme vigoureusement la chasteté de l'épouse de Dieu, belle de sa propre couleur, étrangère au « fard » des Gentils. Il insiste sur la pureté d'une poétique où rien d'obscène ne peut être trouvé et les contes mensongers en sont complètement bannis. C'est ainsi que dans une phrase, il met en valeur les signes marquants de sa poésie, « sobre, vraie, lumineuse, facile, sincère ». C'est la même démarche qui avait amené Léon X à solliciter la traduction des hymnes de Ferreri. Et de plus, il revendique les caractéristiques de son poème dans une silve à la Vierge Marie, écrite en mars 1509 et citée par Lazzari. Dans ce texte, Verino prie Marie de secourir le genre humain et souhaite que Florence se fasse l'exemple de la religion pour tous les peuples chrétiens. Il la prie de se souvenir avant tout de lui-même, lui qui a traduit le Testament en langue latine et expliqué le sens caché des Écritures. Il revendique encore de ne pas avoir contaminé dans les années de la vieillesse ses œuvres « par la fable et par le fard des Gentils »¹⁴¹⁵.

Que cet ouvrage monumental, ainsi que toutes ses autres œuvres, aient été adressé au fils de Laurent le Magnifique une fois devenu pape nous semble une donnée particulièrement intéressante. Jadis précepteur, Verino avait déjà dédié, probablement aux alentours de 1490, les *Fasti*, une œuvre d'imitation ovidienne, au cardinal Jean de Médicis. Maintenant que la famille florentine était revenue au pouvoir sur la ville, il pouvait bien espérer que son ancien élève se souviendrait de la relation amicale qui l'unissait à la famille. En effet, le 22 avril 1514, le poète adressa au nouveau pape un *libellum supplicationis* en lui recommandant de publier le *Poema sacrum*¹⁴¹⁶. À l'instar d'Érasme, qui avait adressé à Léon sa nouvelle version de l'*Ancien Testament*, confiant que le pape porterait la réforme et un renouveau des lettres, Ugolino se tourne vers son réseau d'antan : il insiste ainsi sur le travail de réécriture qu'il vient d'accomplir, sur l'inspiration divine, sur le temps employé pour la rédaction, en le priant de couronner ce grand travail, d'autant plus qu'il était déjà âgé. La relation de confiance et l'espoir en la proverbiale *liberalitas* du Médicis est documentée également par les anciens biographes¹⁴¹⁷. Ceux-ci (Lazzari de concert avec Bartolozzi) relatent que Ugolino fut la personnalité chargée

1415 LAZZARI 1897, p. 205.

1416 LAZZARI 1897, p. 207 : *prodire in lucem te nostrum auctore poema / exoptat ; concede, Pater. Complexus utrumque / sum Testamentum divinae carmine legis / non humili, quinis ter sena volumina lustris / non studio tantum humano sed numine fretus / exegi, quintus mihi septuagesimus annus / volvitur, extremum da nunc finire laborem.*

1417 Voir *supra* p. 46 ; 95 ; 143 ; 228 ; 237. LAZZARI 1897, p. 207-208.

de prononcer le discours de bienvenue lors de l'entrée triomphale à Florence de Léon X, qui se dirigeait vers Bologne pour y rencontrer le souverain français François I^{er} et trouver avec lui un accord. Cet événement symbolique de première importance fut organisé dans les moindres détails, un imposant défilé, un cérémonial attentif et soigné dans les détails¹⁴¹⁸.

Comme Ilaria Ciseri l'a souligné dans une monographie consacrée à cet événement spectaculaire, c'était l'apothéose de Léon X qui s'accomplissait par un message de propagande politique insistant, qui réitérait les vertus du nouveau pape dans les arcs honorifiques comme pour symboliser une préfiguration sur terre du « triomphe céleste ». Comme la cérémonie de la *possessio* en 1513, qui avait transfiguré l'aspect de la capitale, Florence changeait son centre urbain en un immense appareil spectaculaire, - « un volto irreal e implicitamente autocelebrativo »¹⁴¹⁹, qui envoyait un message de *renovatio* de l'*Urbs* impériale : Florence se transformait en nouvelle Rome sur l'Arno, mais par rapport à la *possessio* romaine, mettait l'accent sur l'inspiration au sens millénariste et savonarolien¹⁴²⁰. Comme cela avait été déjà répété dans les prêches de Savonarole, Florence pouvait maintenant afficher à juste titre le rôle de ville protégée par Dieu, capable de se faire réellement le centre du renouveau spirituel, la *Jerusalem superna* d'une nouvelle humanité, car l'un de ses fils, un Médicis, avait accompli les aspirations historiques de la famille. Ainsi, le programme iconologique¹⁴²¹ de la célébration était tourné à célébrer la sacralité et l'exemplarité chrétienne de Léon X au moyen de fréquents renvois vétéro-testamentaires et de caractère sacré. Selon Kristeller, peu avant son arrivée dans sa ville natale, le pape aurait fondé et encouragé la *Sacra Academia Medicea*, composée de citoyens d'envergure¹⁴²².

Selon les biographes, Verino fut le protagoniste du discours de bienvenue au pape. Et d'ailleurs, qui aurait pu mieux exalter la « nouvelle Jérusalem céleste » que le poète chrétien par excellence, ancien maître de Léon X ?

Selon l'ancien biographe, Verino aurait été appelé à réciter un sermon au nom de la République par Pietro Ridolfi, gonfalonier de justice, beau-frère de Léon et disciple préféré de notre Verino. Mais la tradition veut qu'il ne pût résister à l'émotion et fut saisi d'un malaise (« *nervus in collo se contraxit* »)¹⁴²³, suite auquel il mourut deux ans plus tard. Cette donnée, qui demeure circonscrite aux sources biographiques du poète, est - à notre avis - un indice

1418 CISERI 1990, p. 44-52.

1419 CISERI 1990, p. 49-50.

1420 WEINSTEIN 1973, p. 155-176.

1421 L'accueil grandiose fut organisé en peu de temps par la noblesse florentine guidée efficacement par la puissante Alfonsina Orsini, veuve de Pierre de Médicis et belle-sœur de Léon X.

1422 KRISTELLER 1956, p. 35 ; CISERI 1990, p. 35-36, note 76.

1423 LAZZARI 1897, p. 218.

précieux de la volonté de la tradition de réunir le maître et l'élève (à l'encombrant passé *piagnone*) et surtout d'établir une relation entre Léon X et le nouveau cours de la poésie religieuse en langue latine.

a) l'Hymne à la Vierge

Par un texte religieux, dépourvu d'ornements, nous illustrerons un contre-exemple de la poésie panégyriste de l'âge d'or. Verino croyait que la poésie pouvait se faire prière et permettait d'atteindre la pureté chrétienne en favorisant la régénération de la Chrétienté si anxieusement invoquée à son époque.

Parmi les nombreuses œuvres à caractère sacré de Verino, qui demeurent oubliées dans les bibliothèques d'Italie et d'Europe, nous avons choisi d'analyser deux hymnes : l'un dédié à la Vierge Marie et l'autre à Léon le Grand, une dédicace découverte au fils du Magnifique, destinataire de tout le recueil. Ces textes ont été repérés dans le manuscrit autographe Lat. 10325 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Ce *codex* inédit (appartenant anciennement à Carlo Bardi) est subdivisé en huit livres d'hymnes en mètre saphique de contenus exclusivement chrétien, dédié aux saintes et aux martyrs.

Ainsi, par cet ouvrage, l'auteur poursuit la tentative de réappropriation chrétienne des genres littéraires de l'Antiquité, qu'il avait revendiqué lors de son échange avec Savonarole. Parmi les formes de la poésie, l'hymne, genre ancien à la longue tradition, se prêtait bien à une adaptation chrétienne en vertu de ses liens multiples avec la liturgie et la prière. On peut définir l'hymne avec Antonio Nazzaro¹⁴²⁴, spécialiste de l'hymnographie latine chrétienne, « une méditation spirituelle en prose rythmique ou en vers, qui a pour objet la louange et la prière de Dieu à la suite des Grecs et des Romains, qui adressaient des chants à leurs divinités en l'honneur des hommes célèbres ». Déjà Augustin avait souligné dans l'*Enarratio in Psalmos* la forte connexion entre l'hymne et la liturgie :

« Ce qu'est un hymne, vous le savez. C'est un chant qui a pour thème la louange de Dieu. Si tu loues Dieu, mais que tu ne chantes pas, ne l'appelle pas hymne ; si tu loues quelque chose qui ne rentre pas dans le cadre de la louange divine, même si tu loues en chantant, ne l'appelle pas hymne.

1424 A.V. NAZZARO, « L'innografia cristiana latina », *L'hymne antique et son public*, 2007, p. 556 et sv.

L'hymne inclut donc trois choses : le chant, la louange et la louange de Dieu ; pour cela on appelle hymne une ode élevée à Dieu dans un cantique »¹⁴²⁵.

Donc, la joie et la louange de Dieu sont des éléments qui fondent sans équivoques le genre. De la même manière, Jean François Pic de la Mirandole avait proposé une réélaboration scripturale de l'hymne ancien en rejetant la récupération syncrétiste sans scrupules de l'hymne païen et orphique que plusieurs de ses contemporains avaient adopté¹⁴²⁶. Toutefois, l'hymne conservait encore – selon Jean François – une force et une puissance dans la parole qui, si elle était manipulée avec soin, pouvait servir à la purification de l'âme chrétienne.

À l'instar du philosophe Jean François Pic de la Mirandole¹⁴²⁷, Verino rejette la réutilisation de l'hymne ancien et païen qu'en avaient fait les poètes de son temps ; en plongeant dans la tradition chrétienne de la *lauda* et de la représentation sacrée en vernaculaire, puisant aux origines de l'hymnodie latine chrétienne, il donne vie à de singuliers morceaux dans leur essentialité. À l'instar de Prudence, il se réapproprie « l'armature formelle » du genre, en général le mètre saphique, pour le transformer dans son essence : il en ressort une poésie dépouillée et sans ornements, mais pourvue d'un accent de poésie populaire. Ainsi revisité, l'hymne se fait prière et instrument pour préparer l'âme à la contemplation céleste. Dans l'ensemble de parties du *codex*, à en juger au premier regard, nous observons une nette prédominance d'hymnes dédiés à la Vierge Marie : c'est une prise de position nette de la part du poète, nouveau témoignage de la reviviscence du culte marial à la Renaissance, encouragé par la politique pontificale. Il n'est pas anodin que le premier des cinq livres soit consacré à la célébration d'un mystère concernant la Vierge Marie : l'Assomption de la Vierge. Formulé en Occident pour la première fois par Grégoire de Tours (mort en 593-594), le mystère concerne la résurrection glorieuse du corps virginal de Marie et son entrée triomphale au ciel, est un mystère de la foi devenu dogme seulement au XX^e siècle par l'œuvre du pape Pie XII¹⁴²⁸.

L'hymne de Verino est une invitation festive à célébrer le triomphe de la mère du Christ et de son fils¹⁴²⁹. Composé en strophes saphiques, il peut être subdivisé en trois parties

1425 NAZZARO 2007 : « *Hymnus scitis quid est? Cantus est cum laude Dei. Si laudas Deum et non cantas, non dicis hymnum: si cantas, et non laudas Deum, et non laudas Deum, non dicis hymnum; si laudas aliud quod non pertinet ad laudem Dei, etsi cantando laudes, non dicis hymnum. Hymnus ergo tria istia habet, et cantum, et laudem, et Dei. Laus ergo Dei in cantico hymnus dicitur* ».

1426 Voir *supra*, p. 364 et sv.

1427 Voir *supra*, p. 364 et sv.

1428 Par la bulle dogmatique *Magnificentissimus Deus* (1950).

1429 Annexe XI, p. 519-520.

principales : au début il s'ouvre par une invitation de la terre à s'unir au ciel et aux anges pour exulter, puisque « la reine et mère du Christ omnipotent a été élevée au ciel » ; la deuxième partie reprend le ton plus intimiste de la prière, signe d'une pratique religieuse plus individualisée, avec l'invitation à chasser les inquiétudes pour faire place à la joie et garder l'esprit éveillé ; dans la troisième, le poète réitère l'image de l'élévation de la Vierge et de son entrée triomphale à côté du fils : pour ce faire, il insiste sur la divinité de Marie, la « Reine du Paradis », seconde seulement après la Trinité. La louange est motivée par la puissance divine, nuancée par la juxtaposition des attributs / épithètes divins reconnus traditionnellement à la Vierge, ayant trait aux accents de la piété religieuse populaire : Marie, élevée au ciel sans connaître la mort, entourée par des « phalanges angéliques ». À l'image de la Vierge est associé le Fils divin, entouré lui aussi par une « phalange angélique »¹⁴³⁰. Il possède tous les éléments d'une divinité solaire de la religion païenne, en étant « redoutable pour les Enfers » et « remède pour le monde » ; à l'instar d'Apollon-Léon de la production poétique examinée précédemment, elle chasse l'obscurité et les tempêtes du monde, en faisant resurgir le soleil. La puissance de sa divinité est mesurée à l'aune des malheurs des temps qu'elle arrive à chasser.

Par un vers obscur, ajusté par le poète d'un trait d'encre, se profilent, si condensés, les hantises de la production poétique de l'époque léonine : l'horreur de l'invasion étrangère aussi bien que l'élan envers un impérialisme évangéliste, l'Africain et le Turc d'un côté, les Indiens de l'autre, leitmotiv de la production poétique de l'époque, révélateur, quoique maladroitement, des inquiétudes du siècle. Le poème se termine par un appel passionné à s'en remettre « par la voix et par la main » à la Vierge « havre serein pour le genre humain et étoile de la mer pour les marins », qui ne manquera pas de secourir ceux qui vont vers elle en suppliants.

Ainsi, à la fin, la célébration du mystère de la foi et de la Vierge triomphante laisse la place à l'image maternelle et réconfortante du culte marial sur le fond troublé par des images de guerre et des malheurs des temps. L'hymne à la Vierge est un exemple de poésie religieuse, qui « rend compte plus librement de l'intimité du sentiment religieux » et illustre un filon qui se répandra par la suite¹⁴³¹.

1430 Cet hémistiche devait être particulièrement cher à notre auteur pour l'avoir utilisé plusieurs fois tout au long de sa riche production poétique : *Carl.* VIII, 409 ; I, 178 ; I, 345 ; I, 838 ; *Epigr.* IV, 21, 9 ; VI, 11, 7 ; VI, 16, 23.
1431 BAUSI 2001, p. 237.

b) L'Hymne au pape Leo Magnus

Au milieu du manuscrit, tout au début du V^e livre apparaît un hymne dédié au pape Léon le Grand, un clair hommage au pontife qu'il avait vu grandir et dont il espérait recevoir une digne reconnaissance pour ses mérites poétiques. Nous avons déjà souligné la valeur symbolique et programmatique du nom Léon dans le programme iconologique du premier pape Médicis¹⁴³² : contenant une aura de prédestination, il évoquait tout à la fois Florence et l'Ancien Testament, était symbole de force et de courage, et représentait le Messie de l'Apocalypse dans la réforme à venir¹⁴³³. Le 11 avril, jour de Léon le Grand, s'étaient produits des événements symboliques de la vie de Léon, la captivité et (mais cela intentionnellement) la cérémonie de la *possessio*. Le programme iconologique de la chambre d'Héliodore était centré sur la célébration des prédécesseurs du nom Léon¹⁴³⁴. La fresque représentant la rencontre entre Attila et Léon le Grand – nous l'avons vu – était la première grande occasion d'autocélébration de l'extraordinaire succès de sa première année du pontificat : « il papa e Roma sono un tutt'uno con la volontà di Dio »¹⁴³⁵. Lilio Gregorio Giraldi avait également consacré un hymne à cet important événement, Battista Spagnoli avait utilisé l'éloge « aux saints Léon » pour inciter le pontife à la réforme¹⁴³⁶. Ferreri avait mis dans la bouche de Dante une célébration systématique de tous les Léon¹⁴³⁷ qui avaient précédé le pape pour se « purifier » de l'erreur schismatique. De la même manière Érasme avait énuméré les qualités de ses neuf homonymes précédents dans la lettre à Léon X¹⁴³⁸.

Il ne nous semble pourtant que ce soit un hasard si Verino dédie un hymne au grand prédécesseur de Léon X, celui qui avait affronté le danger politique et spirituel en rétablissant le dogme chrétien. Dans ce texte, le poète célèbre l'éloquence et la sainteté du premier Léon. Attila est comme une force obscure et ravageuse qui frappe sur « les autels d'Italie », toutefois, l'apparition soudaine de Léon permet aux Italiens d'être libérés¹⁴³⁹. Dans la deuxième partie du

1432 DIONISOTTI 1980, p. 86-87.

1433 Voir *supra*, p. 133 ; 237 ; 255 ; 293-299.

1434 PASTI 2016, p. 528.

1435 *Ibid.* p. 30.

1436 Pour l'hymne de Giraldi voir *supra*, p. 146-149, pour le poème de Spagnoli voir p. 216 et sv.

1437 Pour l'utilisation du nom « Léon » de la part de Ferreri voir *supra*, p. 293-299.

1438 *Ibid.*, p. 293-299.

1439 Ms. Lat. 10325, IV, f.47v: *(H)astile flexit urbem tremendam / qui ferox bacchans Italas per aras / a solo, caesis penitus colonis, / verterit urbes. / Vidit instantem super ora pectus / Vidit † proceres minantes / ossibus nudis, timuit superbus / fulmina divum. / paruit iussis subito Leonis, / atque captivos Italos remisit. / Paene † capta Ausonia recessit / omnibus armis.*

poème, Léon est celui qui secourut les pauvres et apprit le dogme saint aux fidèles¹⁴⁴⁰, en chassant Eutychès et le poison de Nestor, une allusion très probable au rétablissement de l'orthodoxie après le schisme et au concile de Latran poursuivi par Léon X. L'image du triomphe final et de l'assomption au ciel se veut un auspice de gloire et un hommage au pape dont on espérait tellement¹⁴⁴¹.

En conclusion, l'œuvre de Verino dévoile cette tension entre imitation des classiques et un retour à l'origine de l'inspiration chrétienne. Dans les ouvrages composés à la fin de sa vie, sous le pontificat de Léon l'*ornatus* inspiré des lettres et la culture classique laisse la place à un lyrisme dépouillé et purement chrétien.

1440 Ms. Lat. 10325, IV, f.47v : *At Leo antistes miseros egenos / pavit, verbo populis salubris / pulsit Eutichem, / simul et venenum / Nestorianum / Dogma sanctum docuit fideles, / unus hic signis nituit / clarus sed post obitum refulget / fama per orbem.*

1441 *Ibid.* : *Vnus in mortem et super orbem ferri. / Angeli cunctum poneturque sancti / Magna pastoris comites Leonis / gesta canebant. / Flammeus gemmis radiabat aër / qua triumphalis vehebatur auxis, / donec Empyreï penetravit aulam / more triumphi.*

Conclusion

Tout au long de ce travail, nous nous sommes penchée sur le *topos* de l'*aurea aetas* léonine, mésestimé pour sa portée réelle, par des études historiographiques parfois controversées, en l'analysant sous l'angle d'une de ses manifestations très présente mais encore assez méconnues dans leur ensemble : la poésie en langue latine. Nous avons abordé les multiples implications du mythe au sein de la production poétique protéiforme qui florissait de premiers temps du pontificat de Léon X.

Dans le contexte de l'époque léonine, nous avons pu mettre en évidence un processus d'interpénétration entre le mythe de l'âge d'or et la poésie latine, l'un et l'autre s'influençant mutuellement au gré des époques et des idéologies.

La traduction et l'analyse de nombreux poèmes, tous en lien avec les milieux curiaux et le pontife, nous ont permis de cueillir les aspirations les plus profondes et les obsessions récurrentes d'une époque de grandes transformations, juste avant la crise des valeurs de la Renaissance : d'ici peu, le monde chrétien serait violemment affaibli sous les assauts des armées impériales et des Lansquenets. La protestation luthérienne allait se généraliser et donnerait lieu aux conséquences de la Contre-réforme.

Mais également, en essayant de donner la parole à des poètes et textes souvent obscurs, nous avons mis en lumière les fondements du programme idéologique et propagandiste de Léon X, avec ses emblèmes et ses symboles, fruit du génie de l'entourage du Souverain pontife. Le mythe de l'*aurea aetas* était l'un des *topos* les plus prégnants de l'époque, pleinement incarné et parfaitement symbolisé par ce pape.

Dans la première partie de notre travail nous avons étudié les emplois de l'image de l'*aurea aetas* à l'intérieur de la rhétorique propagandiste du pontificat médicéen. Pour ce faire, nous en avons exploré la genèse et les adaptations diverses avant qu'elles se cristallisent dans la figure de Léon X. Tel son père, qui avait ressuscité un âge d'or à Florence, le fils du Magnifique était lui aussi prédestiné à un grand avenir. Ainsi, dans l'œuvre de certains poètes, l'avènement du pape Médicis signifiait retrouver l'enthousiasme du *secolo nuovo che si rinnova* qu'une iconographie médicéenne avait promis à la Postérité. Et pour d'autres, il s'agissait

principalement de contribuer à la construction méticuleuse du programme iconologique et « spectaculaire », axé sur la consécration du nouveau pape-roi. Et dans la même mesure, les poètes participèrent aux messages propagandistes et à leur diffusion rapide par l'imprimerie.

Dans ces poèmes riches en diversité, le mythe de l'*aurea aetas*, si lié à l'essence même de la Renaissance, se montre très fécond et polysémique. L'image du retour d'un bonheur atemporel et d'une situation de paix, faisant suite à un paysage de déliquescence, s'accorde tout particulièrement au réveil d'une *aurea aetas* politique et religieuse ; il devient le symbole de la suprématie retrouvée et de la force militaire nouvellement acquise par l'État pontifical. Le mythe avait épousé les visées politiques du pape Médicis de la part des poètes qui envisageaient son pontificat comme une phase de renouvellement après des années de guerre qui avaient ravagé l'État de l'Église.

L'image d'une *aurea aetas*, perçue par les poètes comme immanente, traverse de manière rémanente les poèmes étudiés ; elle joue le rôle à la fois d'antithèse et d'antidote à la dégradation causée par des années de guerres entre les États italiens. Dans ces textes, comme Auguste, Léon X est célébré en tant que restaurateur de l'âge d'or, porteur de l'idéologie monarchique dans sa personne physique et publique. Il devient le symbole emblématique de la *pax* : en ce sens ce n'est pas un hasard que la référence aux mots prophétiques de Virgile soit omniprésente, pour signifier cette opposition avec un passé guerrier et la puissance effective attendue.

La reprise du mythe est un constant dialogue avec les formulations archétypiques du passé, qui sont relues, simplement imitées ou profondément comprises selon les auteurs. L'*aurea aetas* n'est pas seulement une chimère de la condition originelle d'harmonie que l'on souhaitait après de si grands troubles, mais évoque, par antilogie, les inquiétudes et les préoccupations dominantes de l'Europe à cette époque. Ainsi va l'idée d'une *Res publica christiana*, opposée aux autres religions et justifiée par la progression rapide des Turcs après la chute de Constantinople. Cela, uni à la peur de leur invincibilité, avait intensifié le sentiment de claustrophobie pesant sur la Chrétienté.

Dans ces poèmes, l'âge d'or est également ressenti comme un état de grâce précédant la venue de l'ennemi musulman qui lui, incarne la désunion et la dégradation des mœurs : là où le mal relève de « l'étranger », l'invitation à la croisade est la solution la plus à même de restaurer le caractère idéal du christianisme. Si les Infidèles pervertissent le monde chrétien, les combattre puis les convertir amènerait de nouvelles âmes vers la foi chrétienne, tout en réaffirmant l'autorité exclusive du pontife. C'est pourquoi ce dernier est inlassablement exhorté à mener une bataille purificatrice pour l'unification du monde chrétien ; « quand il y aura un

seul troupeau, un seul pasteur [...] ». Un appel, qui dans les poèmes de la première partie ne prend pas la forme d'un programme de réforme structuré, mais traduit plutôt un sentiment diffus de crainte et d'oppression.

Par ailleurs, dans la célébration poétique du pape Médicis, s'accomplit le passage du mythe de la Jérusalem céleste de Florence vers Rome : c'est à la capitale qu'incombe la tâche délicate de faire battre le cœur de la Chrétienté. Les signes de cette grandeur, la mission universelle de la papauté, avaient été symbolisés par la construction de la basilique de Saint Pierre de Bramante et les *Histoires des Stanze* du Vatican, peintes par Raphaël. L'*Urbs christiana* reprenait son éclat et devenait le point vers lequel convergeait idéalement le monde occidental.

Les poètes s'imprègnent d'une passion pour la nouvelle *aurea aetas*, répandue ou retrouvée, aux confins du globe grâce aux découvertes de terres nouvelles. À l'image des peintres de l'école de Raphaël qui se sont empressés de reporter les couleurs des fruits et des feuillages du Nouveau Monde sur les fresques de la demeure fastueuse d'Agostino Chigi, les poètes retracent les voyages au-delà de l'Occident, la découverte de l'Amérique et de son « or », en y projetant le mythe d'un lieu idéal aux conditions paradisiaques, antérieur à la chute. La poésie recueille les échos de cet enthousiasme, le transforme en obsession expansionniste au nom d'un nouvel impérialisme chrétien et évangéliste. Le mythe de l'*aurea aetas* n'est pas seulement la projection vers un monde idéal où les peuples vivent en harmonie avec la nature, selon un imaginaire classique, mais la volonté de « jeter un pont » chrétien, entre l'ancien et le nouveau monde.

Nous avons montré toute l'ambivalence que recèle l'*aurea aetas*, en premier lieu par sa composante obscure, monstrueuse, ou apocalyptique, et dans un second temps par son aspiration « solaire » et purificatrice. Cette palette de nuances s'inscrit aussi sur un axe temporel : la plupart des poètes ressentaient en leur for intérieur que l'humanité allait vivre une époque de profonde mutation et que celle-ci avait même déjà commencé. Dans ce sens, l'âge d'or suggère plutôt des aspirations, des programmes, tous orientés à sa réalisation.

Les derniers chapitres de la première partie, à la dimension collégiale, nous ont fait mesurer l'hétérogénéité du panorama de la poésie à Rome au début du XVI^e siècle. Ce mythe archétypique, qui avait déjà été la marque de la Seigneurie de Laurent le Magnifique, devient la garantie d'une paix interne à la communauté chrétienne et d'un renouvellement moral. Au début du gouvernement de Léon X, la plupart des auteurs ont acclamé le pontife comme restaurateur d'un nouvel âge d'or : dans leurs textes, la noblesse de l'Antiquité pouvait ressusciter sous des traits chrétiens qui allaient enrichir le vieil appareil classique et

mythologique. Perfection formelle et contenus chrétiens devaient permettre aux Modernes de s'élever par rapport aux Anciens. Ainsi, l'inspiration religieuse pouvait insuffler une nouvelle vie à la poésie latine. Aux yeux de nombreux poètes, cette alliance entre des contenus chrétiens et des formes « délicieusement classiques » permettait de dépasser leurs modèles. Selon Jean François Vitali, omniprésent laudateur de l'époque léonine, Rome était resurgie tel un phénix des vieilles cendres pour atteindre, sinon dépasser, la grandeur de l'Antiquité (*Quis neget ad priscum Romam rediisse nitorem ?*). L'examen de courants parallèles dans « le monument poétique » du recueil des *Coryciana* a toutefois dévoilé un nombre considérable de tendances divergentes sinon opposées ; la tension réformatrice allait ébranler la synthèse parfaite entre *Ars antiqua* et *Nova Religio*. L'harmonie affichée et poursuivie par le programme iconologique des milieux curiaux semblait s'effriter sous les coups de nouvelles exigences morales et des attaques de plus en plus pressantes de la protestation luthérienne.

Dans un second temps, on s'est intéressé aux auteurs engagés pour la défense des positions d'ordre théologique : en s'alignant sur les traités pré-réformateurs, les panégyriques de ces humanistes, sous une patine adulateur, recelaient des allusions fortes à un programme de réforme du monde catholique, tout en soulignant la responsabilité de Léon X de le mener à bien. Dans l'œuvre de ces *homines litterati*, la louange du pontife visait à célébrer le rôle du pape-roi, et lui conférait la responsabilité d'éliminer la corruption qui avait entaché la communauté chrétienne toute entière. Les œuvres examinées manifestaient encore une empreinte classiciste dans leurs contenus et dans leurs formes, et prévoyaient une réinterprétation chrétienne de la mythologie et de la pensée païennes. Cette deuxième partie de notre travail nous a permis d'explicitier un autre aspect du mythe sous l'angle des troubles religieux qui avaient marqué l'époque précédant l'élection du nouveau pape : la venue de l'âge d'or idéal qui concrétise le désir pressant d'une réforme morale et d'une palingénèse de la Chrétienté.

Parmi les figures familières de la Rome florissante et engagées sur le versant réformateur, nous avons choisi celles proches de Léon X ou impliquées dans les événements des premières années de son pontificat. Zaccaria Ferreri nous présente l'ascension céleste d'un voyage initiatique, qui se veut un acte politique et un manifeste divin de la supériorité du pontife sur les conciles. Zanobi Acciaiuoli, figure éminente de l'érudition théologique, représente la partie modérée des gens fidèles à la mémoire de Savonarole, prêts à s'infiltrer dans les rangs de l'institution pour promouvoir de l'intérieur les préceptes de leur Maître. Son ode à Léon X fut en effet un concentré de thèmes réformateurs sous un voile élégamment classique.

Parmi les auteurs examinés, plusieurs s'étaient penchés sur la querelle ancienne autour de la poésie et de la religion. Nous avons retenu Battista Spagnoli, qui représente le courant triomphant de la poésie chrétienne de la génération précédant nos auteurs : il avait cherché tout au long de son existence à concilier une culture classique extrêmement stylisée et une inspiration nourrie par une foi authentique. A l'instar de Ferreri, Spagnoli avait analysé et compris les causes de la crise et proposait clairement et d'une manière programmatique les trois objectifs de la *renovatio ecclesiae* : la paix entre les princes chrétiens, la réforme des mœurs et la croisade contre les Infidèles.

D'autres humanistes entreprirent de changer l'esprit religieux contemporain en proposant une poétique nouvelle composée de caractères spécifiques et rigoristes quant à l'expression des valeurs morales et chrétiennes. Pour certains, la réflexion relative à la possibilité d'une poétique chrétienne se posait de manière plus complexe : elle reposait avant tout sur les textes scripturaux et le rejet de toute forme de classicisme.

Notre étude s'achève sur la présentation d'auteurs emblématiques à la recherche d'une synthèse entre classicisme et christianisme : Sannazzaro et Vida avaient poursuivi un lyrisme profondément chrétien tout en accueillant les thèmes de l'Antiquité. Pour eux, le thème de l'âge d'or symbolisait le retour à la pureté idéale des premiers chrétiens, une *re-forma* des mœurs au nom d'une spiritualité plus intense. L'image des temps de la Création et de l'Avènement du Christ se superposait à la parabole des *saecula Saturni*. Plus encore, les auteurs des *Coryciana* avaient exalté à l'extrême la synthèse parfaite du christianisme et du classicisme incarnée dans une statue animée du souffle néoplatonicien ; Jean François Pic finira par déverser contre ces symboles toute sa fougue « iconoclaste » et visionnaire.

La poésie devait se faire l'un des instruments pour porter et affirmer cette spiritualité nouvelle, qui regardait vers le Christ et chassait les vieilles idoles. Ugolino Verino est le dernier auteur qui vient boucler la boucle : foncièrement pieux, il avait réfléchi sur les fondements idéologiques de la poésie et sur sa compatibilité avec la foi chrétienne. Ancien chantre du *secolo che si rinnova* de Laurent le Magnifique, il avait vécu dans sa chair l'expérience de Savonarole, et son manuscrit dédié à Léon X était un exemple de la voie que la poésie chrétienne allait suivre par la suite, simple et sans ornements, anticipation d'une poétique chrétienne qui accompagnerait la fin du mythe de l'âge d'or.

Index des noms

Nous citons les noms des auteurs contemporains en italique. Le nom de Léon X, trop récurrent, n'apparaît pas dans l'Index.

A

- ACCIAIUOLI
Zanobi
177; 199; 222 - 241; 268; 291; 358; 370; 408; 464 - 471.
- ACCIAIUOLI D'AGNOLO
Raffaele..... 225
- ADRIEN VI
(Pape)..... 140 ; 142 ; 152 ; 153 ; 262 ; 284
- ALAHIQUE PETTINELLI*
Rosanna.... 10 ; 11; 16 ; 23 ; 39 ; 43 ; 45 ; 78; 135-139 ; 143 ; 150 ; 152-157 ; 200 ; 287 ; 308 ; 309; 348.
- ALBERIGO*
Giuseppe 267
- ALBERTI
Leandro 234
- ALBERTINI
Francesco 52 ; 290 ; 369
- ALBERTO III
Pio de Carpi.....107 ; 144
- ALEXANDRE VI
Pape 36 ; 48; 119; 120; 124; 133; 136; 191
- ALPHONSE V
de Naples..... 260
- ALIGHIERI
Dante.....56 ; 66 ; 67 ; 74 ; 83 ; 168 ; 179 ; 252 ; 253 ; 255 ; 260 ; 262 ; 263 ; 264 ; 268 ; 269 ; 271-293 ; 301 ; 323 ; 327 ; 378 ; 484 - 486 ; 495 ; 507-509.
- ALONSO
Carolus..... 318
- ALPHONSE II (D'ARAGON)
Duc de Calabre 317
- AMERISE*
Marilena..... 259
- ANNE
de Bretagne 297
- ARAGONA
Ferdinando (de) dit "le Catholique" 138
Frédéric II (de).....317 ; 318
- AQUILANI
Serafino..... 338
- AQUILECCHIA*
Giovanni..... 116
- ARÉTAS IV
Roi de Damas 297
- ARÉTIN
Pierre.....37; 83; 131 ; 230
- ARIOSTE
Ludovic 230
- ARISTOTE
Aristotèle 63 ; 255 ; 264 ; 365 ; 392
- ARMELLINI
Francesco Pantalassi - Médicis (de)..... 132
- ARRIGHI
Vittorio..... 199
- ARSILLI
Francesco..... 42 ; 84 ; 103 ; 130 ; 137 ; 140 ; 142 ; 172; 336
- ASCARELLI*
Fernarda26 ; 46 ; 104; 105 ; 112; 160 ; 165 ; 172
- ASSONITIS*
Alessio....223 ; 224 ; 225 ; 226 ; 228 ; 229 ; 230; 231 ; 370 ; 372 ; 380 ; 467
- AUDIN
Jean Marie Vincent 84 ; 155; 156 ; 391
- AUGURELLI
Jean Aurélien (ou "Aurelle") 173 - 176 ; 437
- AUGUSTE
Augustus Caius Octavius = Octavien.. 44 ; 66 ; 74 ; 85 ; 98 ; 100 ; 206 ; 213 ; 216 ; 238 ; 290 ; 291 ; 323 - 325 ; 386 ; 406 ; 469
- AUGUSTIN
(Saint).....42 ; 48 ; 75 ; 80 ; 81 ; 137 ; 178 ; 318; 324 ; 333; 337; 370 ; 375 ; 391; 392 ; 400
- AUSONIUS 387
Decimus Magno Ausonius..... 146 ; 388
- AZZETTA*
Luca 270
- ### B
- BADE
Josse Ascensius..... 270
- BAINBRIDGE
Christopher 121 ; 122 ; 128 ; 129

<i>BARDI</i>	
Carlo	400
<i>BARTOLOMEO</i>	
da Faenza	396
<i>BARTOLOZZI</i>	
Lorenzo	385 ; 398
<i>BAUSI</i>	
Francesco	210 ; 305 ; 306 ; 307 ; 318 ; 346 ; 364 ; 385 ; 391 ; 394 ; 395 ; 396 ; 397 ; 402
<i>BECCADELLI</i>	
Antonio	317
<i>BECICHEMUS</i>	
Marinus	312
<i>BELLAY</i>	
Joachim (du)	118
<i>BEMBO</i>	
Bernardo	173 ; 181
Pietro	10 ; 15 ; 33 - 39 ; 41 ; 43 ; 83 ; 84 ; 138 ; 161 ; 174 ; 186 ; 198 ; 199 ; 200 ; 203 ; 228 ; 229 ; 246 ; 321 ; 322 ; 336 ; 361 ; 454
<i>BENCINI</i>	
Letizia	9 ; 30 ; 46 ; 367
<i>BENEDETTI</i>	
Stefano	18 ; 43 ; 84 ; 128 ; 141 ; 149 ; 161 ; 162 ; 163 ; 164 ; 166 ; 168 ; 169 ; 171 ; 339
<i>BENIVIENI</i>	
Girolamo	12 ; 62 231 ; 234 ; 241 ; 272 ; 360 ; 375
<i>BENTIVOGLIO</i>	
Bianca	144
Galeazzo	298 ; 522 ; 527
<i>BENUCCI</i>	
Alessandro	293
<i>BEROALDE</i>	
Philippe "le Vieux"	181
Philippe "le Jeune"	35 ; 37 ; 52 ; 117 ; 138 ; 173 ; 181
<i>BESICKEN</i>	
Johann	46
<i>BESSARIONE</i>	
Basilio	104 ; 166
<i>BIANCA</i>	
Concetta	29
<i>BIANCHINI</i>	
Giovanni Fortunato	12
<i>BIANCONI</i>	
Alfredo	309
<i>BIONDO</i>	
Flavio	290
<i>BLASIO</i>	
Maria Grazia	26
<i>BOCCACCIO</i>	
Giovanni	269
<i>BOÈCE</i>	
<i>Boethius (Anicius Manlius Severinus)</i>	72 ; 91 ; 93 ; 275 ; 276
<i>BOLLANI</i>	
Girolamo	244
<i>BONGALLO</i>	
Scipione	43
<i>BOSCO</i>	
Umberto	74 ; 323
<i>BOSSI</i>	
Luigi	337
<i>BOTFIELD</i>	
A. M. B.	13
<i>BOTTICELLI</i>	
Sandro	119 ; 237 ; 352 ; 465
<i>BOUSCHARAIN</i>	
Anne	89 ; 209 ; 211 ; 212 ; 214 ; 232
<i>BOWD</i>	
Stephen D.	200 ; 225
<i>BRACCESI</i>	
Alessandro	387
<i>BRAMANTE</i>	
Donato	25 ; 230 ; 369 ; 370 ; 407
<i>BRICE</i>	
Catherine	81
<i>BRÏÇONNET</i>	
Guillaume	192
<i>BROCCA</i>	
Nicoletta	74
<i>BUONACCORSI</i>	
Filippo	387
<i>BUONGALLO</i>	
Scipione	114
<i>BURCKHARDT</i>	
Jacob	17 ; 114 ; 141 ; 340
C	
<i>CAGNOLI</i>	
Mario	337
<i>CALASANZIO</i>	
Giuseppe	309
<i>CALDELLI</i>	
Giovanni	53
<i>CAMPANA</i>	
Augusto	166
<i>CANIGIANI</i>	
Giovanni Maria	229
<i>CANTIMORI</i>	
Delio	188 ; 198 ; 203 ; 205 ; 278 ; 280
<i>CAPODIFERRO</i>	
Evangelista Maddaleni (de)	368
<i>CARAFÀ</i>	
Oliviero	36 ; 37 ; 116 ; 118 ; 119 ; 120 ; 121 ; 131 ; 134 ; 168 ; 213 ; 310 ; 338
Jean Pierre	134 ; 168 ; 309
Vincent	338
<i>CARAVALE</i>	
Giorgio	118
<i>CARDINI</i>	
Franco	53
<i>CAROZZI</i>	
Claude	253
<i>CARTOUX</i>	
Aliénor	184

<i>CARTWRIGHT</i>		
John	212	
<i>CARVAJAL</i>		
Bernardino Lopez (de)		
91; 191; 192; 194; 195; 196; 243; 248; 251;		
297; 480; 529		
<i>CASANOVA</i>		
Marco Antonio	138; 158	
<i>CASTELLANI</i>		
Castellano.....	310	
<i>CASTELLES</i>		
Castellesi (da Corneto).....	112; 307	
<i>CASTIGLIONE</i>		
Baldassarre...33; 34; 138; 90; 137; 162; 230		
239; 290		
<i>CASTRIOTA</i>		
Alfonso	320	
<i>CATON</i>		
<i>Marcus Porcius</i>	57; 451	
<i>CATULLE</i>		
<i>Gaius Valerius Catullus</i>	182; 217; 327	
<i>CÉLESTIN V</i>		
(Pape).....	206	
<i>CENTELLE</i>		
Francesco	146	
<i>CERESA</i>		
Massimo.....	291	
<i>CERRETANI</i>		
Bartolomeo.....	95; 198	
<i>CÉSAR</i>		
Jules (= <i>Caius Iulius Caesar</i>)...290; 477; 479;		
481; 482		
<i>CHARLES QUINT</i>		
(Empereur)...149; 163; 168; 186; 192; 220;		
276; 320; 358		
<i>CHARLES VIII</i>		
Roi de France	186; 192; 225	
<i>CHASTEL</i>		
André118; 147; 155; 256; 260; 261; 293; 295		
; 306; 309; 379		
<i>CHERUBINI</i>		
Paolo.....	30	
<i>CHIGI</i>		
Agostino.....	36; 48; 138; 406	
<i>CHARLEMAGNE</i>		
(Empereur)	390	
<i>CHARLES QUINT</i>		
(Empereur).....	149;	
163; 168; 186; 192; 220; 276; 320; 358		
<i>CHASTEL</i>		
André.....118; 147; 155; 256; 260; 261; 293; 295;		
306; 309; 379		
<i>CHIGI</i>		
Agostino.....	37; 48; 139; 407	
<i>CIAN</i>		
Vittorio.....	198	
<i>CIARDI</i>		
Matteo.....	175	
<i>CIBO</i>		
Innocenzo.....	314	
<i>CICCHITELLI</i>		
Vincenzo	336; 337; 338	
<i>CICÉRON</i>		
<i>Cicero Marcus Tullius</i>35; 37; 56; 63; 171; 263		
; 270; 305; 307; 464		
<i>CINUZZI</i>		
Alessandro.....	166	
<i>CIOCCHI DEL MONTE</i>		
Antonio Maria.....	129; 203	
<i>CISERI</i>		
Ilaria.....	48; 87; 93; 252; 398	
<i>CLARKE</i>		
Paula C.	256	
<i>CLAUDE DE TOURNON</i>		
(Évêque).....	256; 297; 487; 513	
<i>CLAUDIEN</i>		
<i>Claudius Claudianus</i>323; 329; 332; 333;		
477; 479		
<i>CLEMENT VII</i>		
pape (Jules de Médicis)...70; 71; 136; 182; 261		
; 312 321		
<i>COLOCCI</i>		
Angelo.....28; 29; 83; 100; 115; 130; 138;		
140; 158; 167; 230		
<i>COLONNA</i>		
Fabrizio	96; 267	
Francesco.....	254; 268	
Marcantonio I	129	
Pietro-Antonio	172	
Prospero	172	
<i>COMPARETTI</i>		
Domenico	74	
<i>CONSTANTIN I^{ER}</i>		
(Empereur).....71; 74; 79; 206; 238; 258;		
259; 260; 261; 330; 331; 458; 460; 484-488;		
504		
<i>CONTARINI</i>		
Gasparo	229	
<i>COPPINI</i>		
Daniela	55; 56; 89	
<i>CORNARO</i>		
Giovanni.....	244; 245	
<i>CORSI</i>		
Pietro.....	164; 167	
<i>CORTESI</i>		
Paolo	28	
<i>COSTA</i>		
Gustavo	8	
<i>COULON</i>		
Robert.....	225	
<i>COURCELLE</i>		
Pierre.....	88	
<i>CREYTENS</i>		
Raymonds.....	229	
<i>CRIMI</i>		
Giuseppe.....	52; 57	
<i>CRUCIANI</i>		
Fabrizio	46; 47; 163	
<i>CRYAN</i>		
Mary Jane.....	121	

<i>CURCIO</i>		
Giovanna.....	309	
CYBO		
Innocent	103	
D		
MENES SILVA 196		
Amedeo (de).....	197	
DEL RIO		
Baldassarre.....	280	
DODDS		
Eric R.....	238	
DONAT		
professeur romain	117 ; 118	
DOUGLAS		
Richard M.	36 ; 281	
DOVIZI		
Bernardo da Bibbiena	33 ; 34 ; 41 ; 228 ; 229 ; 250 ; 369	
DRACONCE		
<i>Blossius Aemilius Dracontius</i>	478; 480	
DUPRONT		
Alphonse Alfred	73	
E		
DE CAPRIO		
Vincenzo.....	14 ; 17 ; 28 ; 80 ; 165 ; 239 ; 286 ; 290 ; 299	
ECHART		
Jacques.....	233	
EGIDIO DA VITERBO		
Antonini	11 ; 16 ; 38 ; 39 ; 40 ; 44 ; 76 ; 80 ; 92 ; 103 ; 104 ; 114 ; 137 ; 138 ; 143 ; 150 ; 152 ; 183 ; 194 ; 206 ; 227 ; 240 ; 261 ; 280 ; 283 ; 285 ; 287 ; 294 ; 304 ; 314 ; 315 ; 316 ; 321 ; 324 ; 325 ; 332 ; 333 ; 335 ; 354 ; 369 ; 370 ; 374 ; 391	
ELLINGER		
Georg.....	15	
EMPIRICUS		
Sextus.....	226 ; 358	
ENNIUS		
<i>Quintus Ennius</i>	274	
ÉRASME		
<i>Desiderius</i>	10 ; 12 ; 24 ; 30 ; 40 ; 111 ; 115 ; 120 ; 136 ; 143 ; 155 ; 193 ; 200 ; 204 ; 217 ; 245 ; 260 ; 274 ; 276	
ESCHYLE		
<i>Aeschylus</i>	479 ; 480 ; 482 ; 484	
ESTE		
Isabella (de).....	162 ; 212 ; 337 ; 338	
EUGENE IV		
(Pape).....	260	
EUSÈBE DE CÉSARÉE	259	
F		
FABRICIUS		
Caius Luscinus	57	
<i>FABRONI</i>		
Angelo.....	176 ; 391	
<i>FANELLI</i>		
Vittorio.....	100	
<i>FANTAZZI</i>		
Charles	316 ; 320 ; 323	
<i>FARENGA</i>		
Paola	28 ; 161 ; 164 ; 166 ; 309 ; 311	
FARNESE		
Alessandro.....	138	
<i>FERRAJOLI</i>		
Alessandro.....	27 ; 37 ; 243	
FERRERI		
Zaccaria...19 ; 20 ; 242 ; 243 ; 244 ; 246 ; 247 ; 248 ; 249 ; 250 ; 251 ; 253 ; 254 ; 255 ; 256 ; 257 ; 258 ; 259 ; 262 ; 264 ; 266 ; 267 ; 268 ; 270 ; 271 ; 272 ; 273 ; 276 ; 278 ; 279 ; 282 ; 284 ; 287 ; 288 ; 289 ; 290 ; 293 - 313 ; 387 ; 389 ; 389 ; 398 ; 403 ; 408 ; 409 ; 498		
FERRI		
Serafino	92	
<i>FESTUGIÈRE</i>		
Andrè-Jean.....	64	
FETTI		
Mariotto di Pietro.....	230	
FICIN		
Marsile	39 ; 59 ; 62 ; 64 ; 74 ; 80 ; 94 ; 173 ; 174 ; 179 ; 206 ; 225 ; 233 ; 235 ; 236 ; 358 ; 370 ; 374 ; 375 ; 387 ; 478 ; 479 ; 480 ; 482 ; 484	
<i>FIORDIBELLO</i>		
Antonio	37	
FLACCUS		
Valerius.....	478	
FLAMINIO		
Marco Antonio.....	157	
FLORE		
Gioacchino (da)	195 ; 251	
FOIX		
Gaston de.....	38 ; 89 ; 90 ; 194	
<i>FOLIN</i>		
Marco.....	27 ; 448	
<i>FONTES</i>		
Anna.....	318	
FORTUNAT		
<i>Venantius Honorius Clementianus</i>	327 ; 469	
<i>FOSI</i>		
Irene	81	
<i>FOURNEL</i>		
J.-L.....	318	
FRACASTORO		
Girolamo	266	
<i>FRAGNITO</i>		
Gigliola	28 ; 112	
FRANCESCO		
da Meleto.....	198 ; 199 ; 200	
FRANCESCO		

da Montepulciano	197
FRANCIOTTI	
Galeotto della Rovere	30 ; 40 ; 52 ; 228 ; 229
FRANÇOIS I ^{ER}	168; 341
(Roi de France).....	163 ; 168 ; 341 ; 252; 399
FRASSON	
Paolo	245
FRÉDÉRIC III	
de Montefeltro	83
FREGOSO	
Federico	33 ; 35 ; 37
FROBEN	
Johann	174
FULVIO	
Andrea	290 ; 291
FURNO	
Martine.....	96; 166
FUX	
Pierre-Yves.....	80
G	
GABRIELE	
Minio	254 ; 263
GAISSER	142; 158
JULIA..	28; 45; 92; 103; 105; 140; 142; 143; 157; 158 ; 168
GALEAZZO	
Girolamo di Villafranca	54 ; 387 ; 467
GALLAND-HALLYN	
Perrine.....	86 ; 232
GARFAGNINI	
Gian Carlo.....	190
GARGANO	
Maurizio.....	311
GARGHIS	
Jean Baptiste (de).....	203 ; 278
GARIN	
Eugenio	75; 78; 81; 102; 357; 359; 360
GERONIMIANI	
Agostino.....	83
GHERARDI	
Jacopo da Volterra	392 ; 393 ; 394
GHIRBERTI	
Jean-Matthieu.....	167
GIACONI	
Elettra.....	232
GIBERTI	
Jean Matthieu	185 ; 309 ; 338
GINZBURG	
Carlo	188
GIONTA	
Daniela.....	318
GIORGIO	
Marino	88
GIOVANNI	
da Correggio.....	60
GIOVIO	
Paolo	9; 17; 31 ; 42; 43; 44; 50; 90; 91; 92; 94; 171; 174; 220; 210; 235; 336
GIRALDI	
Lilio Gregorio.....	37; 42; 44; 84; 104; 142; 144 145 ; 146 ; 149 ; 210 ; 220 ; 233 ; 314 ; 336 ; 359 ; 370 ; 371 ; 403
GIULLANI	
Claudia	129
GIUSTIANIANI	
Paolo	11 ; 20 ; 35 ; 78 ; 199 ; 200 ; 229 ; 247 ; 267 ; 346 ; 362 ; 372
GNOLI	
Domenico	13; 24; 116; 117; 118; 122; 133; 142; 161; 162; 165; 169
GODWIN	
Joscelyn.....	173 ; 374
GOMBRICH	
Ernst H.	10 ; 65 ; 68 ; 365 ; 366
GONZAGA	
Federico (di Bozzuolo).....	90
Federico.....	338
GORITZ	
Johann.....	39; 41; 84; 103; 115; 130; 135; 136; 137; 138; 139; 141; 142; 143; 144; 151; 153 ; 154; 155; 156; 157; 158; 159; 160; 167 ; 169 ; 182 217 ; 337 ; 368
GRACIOTTI	
Sante	102
GRANA	
Lorenzo	162
GRANT	
W. Leonard.....	58; 59; 60
GRASSI	
Paride (de).....	50; 118; 281
GRÉGOIRE I ^{ER}	
(Saint).....	525
GRÉGOIRE DE TOURS	
(Saint).....	401
GRIMANI	
Domenico	245
GUICHARDIN	
François.....	26 ; 31 ; 32 ; 34 ; 50 ; 90 ; 91; 192 ; 228 ; 345 478 ; 480 ; 482
GUILLERY	
Étienne	46 ; 120 ; 122 ; 162 ; 252
H	
HALLYN	
Fernand	86
HANKINS	
James.....	375
HEFELE	
Carl Joseph... 16 ; 95 ; 105 ; 115 ; 146 ; 194 ; 204 ; 205 ; 278 ; 281	
HENRI VIII	
(Roi d'Angleterre).....	121
HERGENRÖTHER	

Joseph...16 ; 95; 105; 115; 146; 194; 204; 205;
278; 281

HERRMANN
Léon 184

HÉRODE
Antipas.....297; 331 ; 326

HÉRODOTE.....331

HÉSIODE.....331

HOMÈRE.....56 ; 63 ; 99 ; 288 ; 349

HORACE
Quintus Horatius Flaccus..166; 174; 182 ; 184 ;
232 ; 235 ; 270 ; 339; 343; 478; 480; 482

HOUGHTON
L.B.T.....65; 66; 67; 68;
109 ; 176 ; 316 ; 324 ; 327 ; 334 ; 348 ; 351 ; 351
; 386

HUBAUX
Jean..... 331

HULUBEI
Alice 58

HUTTEN
Ulrich (von)...116 ; 118 ; 134 ; 135 ; 155 ; 156 ;
261

I

IJSEWIJN
Joseph 135 ; 136 ; 140 ; 146;
149 ; 154 ; 156 ; 160 ; 336

IMPERIA
Paris (de)..... 104

INFELISE
Mario 226

INGHIRAMI
Tommaso dit "Fedra".....36; 138; 164

INNOCENT VIII
(Pape)..... 104 ; 161 ; 166 ; 196

ISAAC
Heinrich277 ; 292

ISAÏE
(Prophète)..... 137; 138; 139; 275

ITALICUS
Silius.....478; 480; 482

J

JACOBELLI
Jader..... 357; 359

JACQUES
de Voragine 261

JÉRÔME
(Saint) 74

JOACHIM
de Flore 19

JULES II
della Rovere (pape).....9 ; 10; 11; 16; 24; 29; 30;
35; 37; 38; 39; 40; 45; 48; 52; 54; 89; 90; 97; 104;
105; 111; 125; 155; 191; 192; 194; 195; 197; 216;
218; 230; 240; 243; 249; 256; 277; 280; 285; 338;
341; 361; 367; 369

JUVÉNAL
Decimus Junius Juvenalis..... 275

K

KAHN
Didier 175

KEIFEL
Elinor Myara....68; 136; 137; 138; 190; 289; 332

KEYLEN
Lidia.....136; 137; 138

KRISTELLER
Otto 357; 399

L

LABOWSKY
Lotte..... 166

LACTANCE
Lucius Caecilius Firmianus..... 14; 74 ;331

LADNER
Gerhard B. 8 ; 331

LAELIUS
Antonio Domenico..... 131; 182
Caius57
di Brescia..... 256 ; 498

LAIGNOUX
Henri73

LAMPRIDIO
Giovanni Benedetto..... 171

LANCELLOTTI
Gianfrancesco 28; 157

LANCETTI
Vincenzo337; 346; 347

LANDI
Aldo...192; 193; 203; 222; 242; 243; 247; 248;
249; 251; 256; 278

LANDINO
Cristoforo385; 386; 388

LANFREDINI
Orsino..... 166

LANG
Matthäus.....78; 83; 104; 361

LANGE
Albert (de) 209

LASCARIS
Andrée Jean (dit)..... 225; 229

LASTRAIOLI
Chiara..... 118; 131

LAURENS
Pierre.....96

LAZZARI
Alfonso....385 ; 386 ; 389 ; 390 ; 391 ; 393 ; 395
; 396 ; 397 ; 399

LE TEUFF
Beatrice 326

LECLERCQ
Jean ... 16; 95; 105; 115; 146; 194; 204; 278; 281

LEFEVRE D'ETAPLES
Jacques 175

LEHMANN
Yves 145

LÉON I^{ER} LE GRAND
Pape..... 219 ; 220 ;

LÉON III	
Pape	220
LÉON LE GRAND	
Pape	400 ; 402 ; 403 ; 509
LÉON X = Jean de Médicis	
<i>LEROY</i>	
Maxime	331
LETO	
Pomponio (= Julius Pomponius).....	41; 137; 211
<i>LÉVÊQUE</i>	
Pierre.....	388
<i>LEVIN</i>	
Harry.....	8
LIPPI	
Filippo.....	119
LONGUEUIL	
Christophe (de).....	161;162;163;164;165
LOUIS XII	
(Roi de France) 16; 30; 39; 91; 107; 111; 147; 191;	
193; 194; 195; 247; 248; 251; 257; 297; 300; 301	
<i>LOVISON</i>	
Filippo B.	11
<i>LOWE</i>	
K. J.P	256
LUCAIN	
<i>Marcus Annaeus Lucanus</i>	265; 274
<i>LUCIOLI</i>	
Francesco	36 ; 37; 38 ; 48 ; 50 ; 310 ; 311
LUCRÈCE	
<i>Titus Caro Lucretius</i> 108; 175; 217; 235; 238; 327;	
365; 378; 478; 479; 480; 482; 484	
LUTHER	
Martin.....	39; 134; 143; 155; 157; 186; 209; 213;
312; 356	
<i>LUZIO</i>	
Alessandro.....	132 ; 318 ; 337
M	
MACHIAVEL	
Nicolas	34 ; 62 ; 266; 267; 345
MACROBE	
<i>Flavius Macrobius Ambrosius Theodosius</i>	56;
235; 254	
MAHOMET.....	185; 284; 508; 528
<i>MAIA NETO</i>	
José.....	356
<i>MAINARDI</i>	
Vincenzo	226; 232
<i>MAIO</i>	
Romeo (de).....	119
<i>MANCINI</i>	
Franco	168
MANILIUS	
<i>Marcus</i>	264; 478
<i>MANSI</i>	
Jean D.	95; 194
MANUCE	
Alde	12; 174; 226; 229; 245; 307; 318
MANUEL I ^{ER}	
(Roi de Portugal).....	70; 183
<i>MARAVAL</i>	
Pierre.....	259
MARC-AURELE	
Empereur	290
<i>MARCAZZAN</i>	
Mario.....	337
MARCHESE	
Cassandra	321
<i>MARCOZZI</i>	
Luca	15 ; 23; 33; 34; 35
<i>MARGOLIN</i>	
Jean-Claude	174
<i>MARIA MAGENIS</i>	
Gaetano	309
MARIANO DA GENAZZANO	
da Genazzano.....	318; 391
<i>MARQUES</i>	
Luiz.....	370
<i>MARRONE</i>	
Daniela	210
<i>MARROU</i>	
Henri Irénée.....	179
<i>MARTELLI</i>	
Mario.....	385; 387; 388; 389
<i>MARTELS</i>	
Zweder (von)	174
<i>MARTÈNE-DURAND</i>	
Edmond.....	226
MARTIAL	
<i>Marcus Valerius Martialis</i> ... 182 ; 478 ; 480 ; 482	
; 483	
MARTINI	
Simone	353
MARUCCI	
Valerio.....	116; 118
MARULLO	
Michele.....	217; 233; 364
<i>MARZO</i>	
Antonio	116; 118
<i>MATAL</i>	
Jean	70
<i>MATTON</i>	
Sylvain	174
MAXENCE	
(Empereur)	258; 259
MAXIMILIEN	
(Empereur)....78; 104; 144; 155; 191; 193; 247;	
248; 249; 258; 277; 360	
MAZZOCCHI	
Jacopo ...26; 52; 46; 105; 112; 117; 120; 122;	
165; 166; 167; 172; 371; 438; 439	
<i>MAZZUCCHI</i>	
Andrea.....	270
MÉDICIS	
Antonia Romola (de).....	50
Côme l' Ancien. 51; 55; 58 ; 60; 65; 94; 384; 386	
Jean (de) = Léon X 29; 31; 33; 52; 54; 55; 57; 78;	
83; 84; 87; 88; 90; 174; 181; 186; 192; 194; 195;	

198; 223; 225; 228; 231; 235; 237; 257; 271; 292;
298; 386; 391; 398
Jean de Côme (de) 387; 389
Jules (de) 26; 31; 71; 103; 167; 197; 230; 250;
251; 339;
Julien (de) 31; 33; 56; 57; 58; 59; 60; 71; 77; 85;
88; 90
94; 163; 174; 200; 259;
Laurent (de) dit "le Magnifique"
9; 22; 26; 31; 55; 57; 58; 60; 66; 72; 101; 103;
177; 186; 272; 360; 384; 386; 388; 389; 391; 398;
407; 409
Laurent de Pierre François (de) 149 ; 225
Laurentin (de) 225
Jules (de) 31
Pierre de Laurent 51; 59; 56; 59; 60
Pierre dit "le goutteux" 386
MELLINI
Celso 161; 163; 164; 166; 167; 172; 337
Pietro 103; 167; 172; 337
MESSINA
Pietro 129
MICHELOZZI
Bernardo 59
MINIO PALUELLO
Maria Luisa 238; 479; 480; 482; 484
MINNICH
Nelson H. 11; 193; 251
MODIGLIANI
Anna 311
MOLZA
Francesco Maria 158
MONCALLERO
Giuseppe Lorenzo 34; 37; 102; 104; 111; 113;
230; 250; 309
MORE
Thomas 359
MORENI
Domenico 229
MORESCHINI
Claudio 210; 375; 392
MORISI GUERRA
Anna 225; 311
MORONCINI
Gaetano 337
MORSOLIN
Bernardo ... 242; 243; 244; 245; 246; 247; 248;
256; 271
MOTTA
Umberto 139
MUSURO
Marco 229
MUTINI
Claudio 310
N
NALDI
Naldo 20; 53;
55; 58; 59; 60; 61; 62; 66; 71; 75; 101; 173; 177; 211;
280; 384; 391; 469

NAMER
Émilie 345
NARDI
Carlo 225
Jacopo 479; 480; 482; 484
NAZZARO
Antonio Vincenzo 400
NERVA
(Empereur) 100; 477
NESI
Giovanni 59; 75; 331
360; 361
NESSLRATH
Arnold 147
NICCOLI
Ottavia 110; 111; 112; 114; 115; 117; 120; 130;
132; 133; 172
Niero
Mauro 177
NOBILI
Guglielmo (de) 78
O
O' MALLEY
John ... 8 ; 11; 70; 80; 107; 138; 207; 276; 278;
282; 283; 286; 287; 295; 318; 332; 335
O'REILLY
Clare 38; 114
ORSINI
Alfonsina 399
OSORIO
Jérôme 70
OVIDE
Publius Ovidius Naso 67; 88; 99; 182; 216;
270; 323; 327; 365; 373; 376; 380; 389; 478; 480;
482; 483; 484
P
PAGANINI
Gianni 356
PAGANIROLA
Arcangela 196
PALLAI
Blasio 138; 139; 140; 154; 167; 182;
PALLIOT
Pierre 53
PALONIO
Marcello 90; 111; 115
129; 130; 172
PANDOLFI
Claudia 104; 314
PANOFKY
Erwin 375
PARATORE
Ettore 181; 182
Parenti
Giovanni 165; 166
PARENTI
Piero 198; 225

PARMENIO	
Lorenzo (di San Genesio).....	52; 54; 96
<i>PASCHINI</i>	
Pio.....	309
PASQUIN	
116; 117; 118; 120; 121; 122; 123; 124; 126; 127;	
128; 129; 131; 135; 158; 368	
<i>PASTI</i>	
Stefania.....	91; 148; 192; 196; 197
<i>PASTOR</i> Ludwig von	14;
17; 25; 26; 31; 34; 43; 78; 91; 105; 149; 157; 196;	
211; 216; 219; 280; 242; 312; 361	
<i>PATETTA</i>	
Federico	166
<i>PATRIZI</i>	
Giorgio.....	33
PAUL	
de Tarse (Saint)	297
PAULIN DE NOLE	
Meropius Pontius Paulinus.....	270; 478; 480
PAZZI	
(famille florentine).....	71; 85
PELLATI	
Orfeo.....	151
<i>PELLEGRINI</i>	
Marco.....	246
PENNI	
Giovanni Jacopo	50; 92; 239
<i>PERELLI</i>	
Raffaele.....	343
<i>PERIFANO</i>	
Alfredo.....	11; 20;
174 ; 200 ; 203 ; 299 ; 307 ; 308 ; 318 ; 323 ; 357	
; 378	
<i>PERINI</i>	
Davide A.....	318
<i>PEROSA</i>	
Alessandro.....	60; 61; 122; 316
PÉTRARQUE	
François.....	165; 328; 478; 480
<i>PETRUCCI</i> Armando.....	166
Franca	119
PEUTINGER	
Konrad	371; 372
PHILIPPE V	
(Roi de Macédoine)	481; 482; 484
PHILOMUSUS	
Fausto.....	300
<i>PIAGNINI</i> Sante.....	231
<i>PIANA</i> Marco.....	28; 357; 358; 361; 366; 368; 369;
370; 371; 372; 373; 374; 375; 382	
PIANEZZOLA	
Emilio	74; 75; 108; 126; 343;
PIC	
Jean.....	202 ; 356 ;
360 ; 358 ; 359 ; 368 ; 374 ; 375 ; 387	
Jean François (de la Mirandole)	11; 20; 95;
144; 175; 201; 210; 266; 267; 306; 311; 356; 358;	
359; 368; 370; 375; 382; 384; 385; 387 ; 397 ;	
401	
PIE II	
(Pape).....	69; 280
PIE XII	
(Pape).....	401
PIERRE II	
de Sassièrges dit "Lucius" .	297; 302 ; 400 ; 509 ;
518 ; 524	
PILATE	
Ponce.....	349
<i>PINCHARD</i>	
Bruno	394
<i>PIPERNO</i>	
Franco	311
<i>PIRRO</i>	
ANDRÉ.....	479; 480; 482; 484
<i>PLAISANCE</i>	
Michel.....	318
PLATINA	
Bartholomeo.....	41; 166
PLATON	
12; 59; 63; 235; 238; 264; 364; 369; 374; 375; 376;	
382; 390; 392; 479; 480; 482; 484	
PLATYNA	
Antonio Bladio	182
PLAUTE	
<i>Titus Maccius Plautus</i>	258 ; 467
POLE	
Reginald	310; 311
POLITI	
Ambrogio	231
POLITIEN	
Ange.....	10; 51; 59; 60; 67
173; 225; 233; 387	
<i>POLIZZOTTO</i>	
Lorenzo...78; 190; 195; 223; 225; 226; 227;	
228; 231; 360; 392	
POMPONIUS	
Leto.....	164
PONTANO	
Giovanni.....	165; 317; 270; 333
<i>POPKIN</i>	
Richard	307; 311; 358
<i>PORTAL</i>	
Frédéric.....	330
POSTUMO SILVESTRI	
Guido	84
<i>PRODI</i>	
Paolo.....	18; 25; 71; 87; 125; 240; 262
PROPERCE	217; 258
Sextus Propertius	217; 258
<i>PROSPERI</i>	
Adriano	11; 43; 91; 188; 200; 339
PRUDENCE	
Aurelius Prudentius Clemens.....	89; 177;
401; 478; 480; 482; 483	
PUCCI	
Massimo Antonio.....	204
<i>PUJEAU</i>	
Emmanuelle.....	69; 279; 280; 282; 341
PULCI	

Luigi	84	Danilo.....	116; 117; 120
<i>PUTNAM</i>		Giovanna	230
Michael C. J.	327; 334	<i>ROSCOE</i>	
Q		William.....	12; 17; 25; 31; 43; 45; 83; 84; 85; 87; 88; 92; 93; 94; 95; 96; 107; 141; 143; 146; 147; 157; 172; 173; 174; 176; 224; 227; 232; 233; 239; 321; 322; 337; 478; 480; 481; 482; 484; 486
<i>QUERINI</i>		<i>ROSMINI</i>	
Pietro.....	11; 19; 35; 78; 99; 199; 200; 224; 233; 229; 247; 267; 346; 362; 372; 464; 476	Carlo de	258
<i>QUETIF</i>		<i>ROSPOCHER</i>	
Jacques.....	224; 233	Massimo	15; 276
<i>QUINTILIEN</i>		<i>ROSTAGNI</i>	
Marcus Fabius	63; 339	Augusto	259
R		<i>ROUSH</i>	
<i>RABELAIS</i>		Sherry.....	272
François.....	118	<i>ROUSSEAU</i>	
<i>RALLO</i>		Claudia	93 ; 236; 240; 478
Manilio.....	43	<i>ROUSSEAU</i>	
<i>RANGONI</i>		Jean-Jacques	184
Ercole.....	144; 314	<i>RUBELLO</i>	
Niccolò.....	144	Noemi.....	10; 68; 85; 86; 90; 92; 95; 149; 246; 277; 314; 478; 480; 482; 483
<i>RAPHAËL</i>		<i>RUBIMONTIUS</i>	
Sanzio	137; 138; 147; 369; 407	Lucius Gabriele.....	171
<i>RATTI</i>		<i>RUGGIERO</i>	
Stéphane.....	179	Raffaele	202
<i>RAYNALDI</i>		<i>RUYSCHAERT</i>	
Odorico	95; 115; 146; 204	José	102; 103; 140
<i>REDIGONDA</i>		S	
Abele L.	225; 226	<i>SABELLICO</i>	
<i>REEVES</i>		Marco Antonio.....	83
John C.	12	<i>SADOLETO</i>	
Marjorie	190; 191; 196; 206; 207; 352	Jacopo	28; 35; 36; 37; 38; 39; 41; 44; 100; 118; 138; 161; 162; 186; 203; 258; 309; 310; 319; 320; 336; 338
<i>REGGIO</i>		<i>SALVESTRINI</i>	
Giovanni.....	74; 323	Francesco.....	256
<i>RENAUDET</i>		<i>SALVIATI</i>	
Augustin.....	23; 24; 25; 30; 40; 190; 250	Giorgio Benigno	196
<i>REINER</i>		Giovanni.....	104; 314
Rodolfo	318; 337	<i>SANNAZARO</i>	
<i>REYNOLDS</i>		Jacopo	314; 315; 316; 317; 320; 321; 323; 324; 327; 332; 333; 334; 348; 355; 409
Anne	116; 119; 121; 122; 124; 125; 128	<i>SANSEVERINO</i>	
<i>RIARIO</i>		Federico.....	90; 192; 194; 196; 212 251; 297; 478; 480; 482; 483; 530
Pietro.....	166	Roberto.....	215
<i>RIDOLFI</i>		<i>SANSOVINO</i>	
Pietro.....	399	Jacopo	135; 141
Roberto	318	<i>SANUDO</i>	
Odorico	166	Marin.....	50; 88; 90; 95
<i>ROBERT</i>		<i>SANZIO</i>	
Fabrice	259	Raphaël.....	33; 37; 41; 47; 197; 220; 291; 239; 261; 290; 365; 369
<i>RODOCANACHI</i>		<i>SAPPHO</i>	
Émile.....	10; 17; 18; 24; 30; 31; 41; 41; 42; 46; 83; 84; 85; 88; 89; 90; 91; 240; 478; 480; 482	(Poëtesse grecque)	264; 378
<i>ROESSLI</i>		<i>SASTRES</i>	
Jean Michel	80	Francesco.....	54
<i>ROMANO</i>			
Angelo	116; 118		
Davide.....	310		
<i>ROMEI</i>			

<i>SAVARESE</i>	
Gennaro.....	38; 39; 76
<i>SAVONAROLE</i>	
Jérôme.....	12; 36; 62; 75; 77; 119; 210; 133; 189; 190; 195; 198; 230; 249; 273; 222; 223; 224; 225; 226; 227; 228; 229; 230; 231; 233; 241; 305; 306; 310; 356; 358; 359; 360; 364; 372; 375; 379; 384; 385; 391; 392; 394; 396; 399; 400; 408; 409
<i>SCALIGER</i>	
Jules César	210
<i>SCHEARMAN</i>	
John	48; 229; 240; 286
<i>SCHILLING</i>	
Robert	216
<i>SCHISTO</i>	
Elisabetta.....	190
<i>SCHMITT</i>	
Charles B.....	356; 357; 358; 361; 362
<i>SCHÖMBERG</i>	
Nicola.....	229
<i>SCHOTT</i>	
Johan.....	371
<i>SCHÜRER</i>	
Matthias	216
<i>SCIPION</i>	
l'Africain.....	40; 55; 56; 57; 258; 263; 464; 466; 467
<i>SECRET</i>	
François.....	174
<i>SEIDEL MENCHI</i>	
Silvana	312
<i>SÉLIM I^{ER}</i>	
(Sultan ottoman)	209 69; 150; 281
<i>SÉNÈQUE</i>	
<i>Lucius Annaeus Seneca</i>	258; 344; 478; 480; 482; 483
<i>SERIPANDO</i>	
Antonio	321
Girolamo	321
<i>SEVERI</i>	
Andrea	209; 212; 213; 215; 217
<i>SHAKESPEARE</i>	
William	209
<i>SHEPPARD</i>	
H.J.....	175
<i>SICKINGEN</i>	
Franz (von).....	155
<i>SIDOINE</i>	
Apollinaire	270; 478; 480; 482
<i>SILBER</i>	
Marcello.....	26; 43; 50; 112; 165
<i>SILVANUS</i>	
Caius Germanicus.....	138; 140; 152; 153;
<i>SINGLETON</i>	
Charles S.	271
<i>SIXTE IV</i>	
Pape	26; 27; 119; 191; 210; 280; 367
<i>SODANO</i>	
Rossana.....	143; 146; 152; 154; 155; 158
<i>SODERINI</i>	
Francesco.	34; 194; 199; 245; 256; 257; 498; 499
Pier.....	34
<i>SOLER</i>	
Patrice	55
<i>SORANZO</i>	
Matteo	174; 358; 364; 365; 392
<i>SPAGNOLI</i>	
Battista dit "le Mantouan"	19; 89; 107; 209; 211; 214; 217; 270; 275; 302; 337; 371; 403; 409
<i>STACE</i>	
<i>Publius Papinius Statius</i>	86; 286; 343; 478; 480; 482
<i>STINGER</i>	
Charles L.....	49; 78; 97; 237; 239; 242; 243; 263; 270; 276; 277; 281; 286; 295;
<i>STROZZI</i>	
Tommaso.....	229
Filippo.....	229
<i>SUCHTEN</i>	
Christophe	156
<i>SUETONE</i>	
Caius Suetonius Tranquillus.....	478; 480; 482
<i>SUPERCHIO</i>	
Jean François.....	83; 84; 89; 91; 94; 95; 182; 291; 531
<i>SURDICH</i>	
Francesco.....	199
<i>SYLVESTRE I^{ER}</i>	
(pape)	259; 261
T	
<i>TABACCHI</i>	
Stefano	11; 199
<i>TAFURI</i>	
Maurizio	27; 41; 46; 47; 367
<i>TARDOLUS</i>	
Flavius Bartholomeus.....	148; 150
Laomedonte	148
<i>TATEO</i>	
Francesco.....	316; 321; 323; 333; 348
<i>TEBALDEO</i>	
Antonio	45; 145; 157; 172; 321
<i>TEODORO</i>	
di Gaza	173; 227
<i>TERREAUX- SCOTTO</i>	
Cécile	318; 391
<i>TERVARENT</i>	
Guy (de)	168
<i>THÉODORE</i>	
(moine grec)	205
<i>THÉODOSE</i>	
(Empereur)	331
<i>THIENE</i>	
Gaetano	309
<i>THURN</i>	
Nikolaus	385
<i>TIBULLE</i>	
<i>Albius Tibullus</i>	67; 258; 318; 343
<i>TILL DAVIS</i>	

Charles	14; 272	336; 337; 338; 339; 340; 342; 343; 345; 346; 347; 348; 350; 351; 352; 353; 354; 409
<i>TINTO</i>		VIGILE
Alberto	26	Francesco da Spoleto..... 150
<i>TIRABOSCHI</i>		VIO
Girolamo	43; 53; 100 242; 339	Tommaso (de) dit "Cajetan" 39; 192; 232
TRAJAN		VIRGILE
(Empereur).....	525	<i>Publius Maro Virgilius</i> 56; 57; 66; 67; 71; 73; 74; 75; 79; 81; 87; 88; 98; 99; 109; 129; 136; 151; 168; 206; 209; 211; 235; 263; 264; 271; 272; 273; 274; 275; 286; 305; 317; 318; 319; 324; 325; 327; 334; 335; 336; 337; 338; 340; 353; 355; 406; 465; 478; 480; 482; 484
<i>TREBBI</i>		<i>VISCEGLIA</i>
Giorgio.....	11; 201	Maria Antonietta..... 81
<i>TRIQUENAUX</i>		VITALI
Maxime	380	Jean François.....39; 102; 103; 104; 105; 107; 109; 111; 112; 114; 115; 130; 138; 140; 142; 150; 158 ; 169; 172 ; 203; 307; 314; 408
TRIVULCE		<i>VOCIROTH</i>
Augustin.....	104; 243	Anna Maria.....92
Jean Jacques	182; 248; 258; 370	<i>VOLPI</i>
<i>TUMMINELLO</i>		Gaetano
Girolamo	102; 103; 104; 105; 112; 314	322
<i>TURCHINI</i>		W
Angelo	167	<i>WALKER</i>
U		Daniel..... 357; 378
<i>UBALDINI</i>		<i>WARBURG</i>
Federico	28	Aby
<i>URGIERI</i>		60; 237; 268
Carlo della Berardenga.....	225	<i>WEINSTEIN</i>
URSINUS GERMANUS		Donald...12; 59; 62; 64; 75; 77; 78; 190; 197; 198; 223; 226; 234; 266; 271; 273; 331; 352; 360; 374; 392; 399
Kaspar.....	135	<i>WEISS</i>
V		Robert.....166; 167; 173; 177
<i>VAGNI</i>		<i>WERMELINGER</i>
Giacomo.....	37; 38	Otto
VALERIANO		80
Pier(i)o....9; 28; 29; 45; 46; 92; 103; 105; 106; 112; 137; 158; 161; 167; 168; 169; 171; 172; 256; 314		<i>WERNER</i>
VALLA		Welzig..... 193
Lorenzo.....	44; 155; 191; 215; 260	<i>WESCHE</i>
VASARI		Markus
Giorgio.....	68	166
<i>VASOLI</i>		<i>WESSELS</i>
Cesare	69; 73; 77; 80; 95; 190; 196; 197; 198; 199; 201; 202; 231; 266; 287; 361; 360; 362	George.....213
<i>VECCE</i>		<i>WILSON</i>
Carlo	24; 34; 35; 84; 316; 317; 318; 320	Alan M.
<i>VENTRONE</i>		386
Paola	60; 66; 86	<i>WIMPFELING</i>
<i>VERDE</i>		Jacob
Armando F.	232; 318	136; 216; 217
VERINO		X
Michele	391	XENOPHONTE
Ugolino	289; 306; 384; 386; 387; 391; 392; 398; 409; 533	Auteur grec..... 104
<i>VERNET</i>		Y
Joseph	11	<i>YATES</i>
VICTORINUS		Frances Amelia..... 100
Marius.....	478; 480	Frances Amelia.....49
VIDA		
Marc Jérôme.....	167; 168; 171; 172; 246;	

Z*ZABUGHIN*

Vladimir 213

ZANCARINI

Jean-Claude 345

ZAZE

Rainaldo 186

ZENO

Antonio 199

ZENO

Girolamo 245

ZOVATTO

Paolo 213

Bibliographie

I / Ouvrages édités ou commentés

ARSILLI Francesco, *Poesie latine*, éd. R. Francolini, Lazzarini, Senigallia, 1837.

ACCIAIUOLI Zenobio, *Ode qua Leo X luminare Majus Ecclesiae, Soli seu Apollini Comparatur, invitaturque ad collis Quirinalis ornatu ; exemplo Leonis illius qui partem urbis Transtyberinam dici a se Leoninam voluit*, BMF, Ms A. 82, f. 237r - 240r, dans ROSCOE 1897.

ACCIAIUOLI Zenobio, *Oratio in laudem urbis Romae*, Mazzocchi, Roma, 1518.

ACCIAIUOLI Zenobio, *Oratio fratris Zenobii Acciaioli Florentini ordinis praedicatorum habita Romae coram Summo Pontifice dominica prima Adventus MDVII*, Biblioteca Trivulziana, Milan.

AUGURELLI, Aurelio, *Crysopoeia*, Venetiis, 1515.

BEROALDO, Filippo iunior, *Carmina et Epigrammata*, A.B. Platyna, in *Campo Florae in aedibus*, Roma, 1523.

Coryciana, (éd.), IJSEWIJN I. *critice edidit, carminibus extravagantibus auxit, praefatione et annotationibus instruxit*, Romae, in aedibus « Herder », 1987.

EGIDIO DA VITERBO, *Historia viginti saeculorum*, ms. 502, Biblioteca Angelica, Rome.

FERRERI Zaccaria, *Lugudunense Somnium de Divi Leonis Decimi Pontificis Maximi Ad Summum Pontificatum Divina Promotione. In Verse*, Lyon 1513.

FERRERI Zaccaria, *Zachariae Ferrerii Vicent. Pont. Gardiens. Hymni novi Ecclesiastici iuxta veram metri et latinitatis normam a beatiss. Patre Claemente VII. Pont. Max, Roma 1525.*

FERRERI Zaccaria, *Ad Venetos reuerendi in Christo pat. domini Zacharie Ferrar. Vincentini Subasien. abbat. de eorum dominio breui diruendo. Et vt ad correuertantur. Elegia*, s. d. Data Venetiis, XVI Cal. Decembr. MDVIII.

FERRERI Zaccaria, *Apologia sacri Pisani Concilii moderni. Theologici vatis & sacri iureconsulti domini Zachariae Ferrerii Subasiensis abbatis epigramma*, Pisa, 1524.

FERRERI Zaccaria, *De Gallico in Venetos triumpho liber primus*, Venetiis, 1510.

- FERRERI Zaccaria, *Itinerarium diui Leonis decimi pontificis max*, s. d., 1513, per Stephanum Guillereti, tertio Kl. Aprilis, Romae, 1516.
- FERRERI Zaccaria, *Sacri ordinis Carthusiensis origo*, s. d., *Impressum Mantuae per Franciscum Leonardi Bruschi filium*, 1509 die XXIX Augusti.
- FERRERI Zaccaria, *Vicentini populi apologia ad Augustum Cesarem Maximilianum*, s. d., Milano, 1510.
- FRACASTORO Girolamo, *La Syphilis ou le mal français*, (éds. J. Chevalier, D. Gourevitch, C. Pennuto, J. Vons), Paris, 2018.
- GALEAZZO Girolamo di Villafranca, *Elegia Magnifici Laurentii Medices ad S(uam) S(anctitatem) D(ominum) Leonem P.X*, Biliotheca Medicea Laurentiana, ms. Plutei 35.43, f. 1 r - 4 v., Firenze.
- AAVV., *In Celsi Archelai Melini funere amicorum lacrimae*, Mazzocchi (éd.), Roma, 1519.
- NALDI Naldo, *Elegia ad Leonem X pontificem maximum*, ms. Plutei 35.43, f. 9r -18 v, Biblioteca Laurenziana, Firenze.
- SANNAZZARO Jacopo. *Del parto della vergine libri 3 trad. da Bernardo Trento*. Crescini, Padova, 1819.
- SANNAZZARO Jacopo, *De partu virginis*, Ch. Fantazzi - A. Perosa (éds.), Firenze 1988.
- SPAGNOLI Giovanni Battista, *De sacris diebus Carmelitae opus aureum ...* apud Caluum, 1540.
- SUPERCHIO Gian Francesco, *Sylva in exultationem Leonis X*, dans ROSCOE 1897, IV, p. 303-315 ; *Carmin. Illustr. Poet. Ital.* Tom. VII. p. 172.
- VERINO Ugolino, *Hymnus in assumptionem Virginis Mariae*, ms. 1038, f. 9r -18 v, BNF, Paris.
- VERINO Ugolino, *Hymnus in papam Leonem Magnum*, ms. 1038, f. 9r -18v, BNF, Paris.
- VERINO Ugolino, *Fiammetta ; Paradise*, A. M. Wilson (éd.), Harvard, 2016.
- VERINO Ugolino, *Ugolini Verini Flametta*, Mencaraglia L. (éd.), Firenze, 1940.
- VERINO Ugolino, *Epigrammi*, F. BAUSI (éd.), in *Giornale storico della letteratura italiana*, CLXXVII, Messina, 1998, (2000).
- VIDA Marco Girolamo, *La Christiade, poème épique de M. J. Vida, évêque d'Albe*. Première traduction française, précédée d'une préface sur la vie et les ouvrages de l'auteur, Paris. Colnet, 1826.
- MARCI HIERONYMI VIDAE, *Cremonensis, Albae Episcopi, Poematum: quae haud plane disjuncta a fabula, pars prima [-altera] ...* E Typographeo Clarendoniano, 1722.

MARCI HIERONYMI VIDAЕ, *Cremonensis, Albae Episcopi, Dialogi de rei publicae dignitate*, Cremonae, apud V. Contem, 1556.

VITALI Gian Francesco, *Ianus Vitalis Castalius Leonem X.P.M. Lateranensem Episcopatum ingredientem laetabundus admiratur*, Mazzocchi, Roma, 1513.

II/1 Sources anciennes

Biblia Sacra Iuxta Vulgatam versionem, éd. R. Gryson, B. Fischer, H.I. Frede, HF.D. Sparks, W. Thiele, Weber - Gryson, 2018.

HORACE, *Odes, Texte établi et traduit par François Villeneuve. Introduction et notes d'Odile Ricoux*, Les Belles Lettres, Paris 2002.

OVIDE, *L'art d'aimer*. Les Belles Lettres, Paris, 2009.

OVIDE, *Les Métamorphoses*, G. Lafaye, Les Belles Lettres, Paris, 2018.

LUCAN, *The civil War*, I-X, Translated by J.d. Duff, Heineman, London, 1928.

LUCRÈCE, *De rerum natura, commentaire exégétique et critique, précédé d'une introd. sur l'art de Lucrèce et d'une traduction des lettres et pensées d'Épicure; par Alfred Ernout [et] Leon Robin*, Les Belles Lettres, Paris, 1962.

VIRGILE, *Le Georgiche. Libri 1-2*, Milano, 1946.

VIRGILE, *Géorgiques, texte établi et traduit par É. de Saint Denis*, Les Belles Lettres, Paris, 2002.

VIRGILE, *Les Bucoliques et les Géorgiques, texte établi et traduit* éd. M. Rat, Classiques Garnier, Paris, 1953.

VIRGILE, *Énéide, Texte établi par H. Goelzer et traduit par A. Bellessort*, Les Belles Lettres, Paris, 1934.

VIRGILE, VERGILIUS P. MARO, E. NORDEN, *Aeneis Buch VI*, erkl. von E.N., Berlin 1927³.

VERGILI Maronis Aeneidos *liber quartus*, A. S. PEASE, Cambridge, Mass. I, 1955 = Darmstadt 1967.

- Pour les autres références d'auteurs classiques, nous avons utilisé la version en ligne de *Musisque Deoque. Un archivio digitale di poesia latina, dalle origini al Rinascimento italiano* de l'Université Ca' Foscari de Venise. <http://mizar.unive.it/mqdg/public>.

- Pour les références mythologiques, nous avons consulté en ligne : MM. CH. DAREMBERG - EDM. SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines* (DAGR), Vol. X, 1877-1919, Université Jean Jaurès de Toulouse.

II/2 Renaissance

AUGURELLI Giovanni Aurelio, *Trois Livres de la Chrysopée, c'est-à-dire de l'Art de faire l'or composé par Jean Aurelle Augurelli traduit de latin en françois par F. Habert de Berry, revu et corrigé de nouveau (par Gabriel Joly)*, C. Hulpeau, Paris, 1626.

BAUME-DESDOSSAT, Jacques-François de La, *La Christiade Ou Le Paradis Reconquis: Pour Servir De Suite Au Paradis Perdu De Milton*, Vase, Bruxelles, 1753.

BUONAVENTURA Tommaso, *Carmina illustrium poetarum italorum*, apud J. C. Tartinium et S. Franchium, Florentiae, 1719.

CERRETANI Bartolomeo, *Storia fiorentina*, G. Berti (éd.), Firenze, 1994.

COLOCCI Angelo, *Poesie italiane, e latine di monsignor Angelo Colocci con più notizie intorno alla persona di lui, e alla sua famiglia, raccolte dall'abate Gianfrancesco Lancellotti, Pietropaolo Bonelli stampatore, Sant'Uffizio, Roma, 1772.*

COLONNA Francesco, *Hypnerotomachia Poliphili*, I-II, eds. M. Ariani, M. Gabriele, Adelphi Milano, 2004².

DOVIZI Bernardo (da Bibbiena), *Epistolario*, L.S. Olschki, Firenze, 1955.

EGIDIO DA VITERBO, et Jacopo Rubini. *Ecloghe*. Sette Città, Viterbo, 2016.

EGIDIO DA VITERBO, Voci - Roth A. M (éd.), *Letters as Augustinian general (1494 -1506)*, *Institutum historicum Augustinianum*, Romae,1990.

EGIDIO DA VITERBO, et (éd.)Voci - Roth A. M., *Letters as Augustinian general : 1506 -1517 Institutum historicum Augustinianum*, Romae,1992.

ÉRASME (ÉRASME Desiderius), *Il Ciceroniano o dello stile migliore*, éd. A. GAMBARO 1965.

ÉRASME (ERASMUS Desiderius), *Epistolae D. Erasmi Roteradami: ad diuersos & aliquot aliorum ad illu[m]*. Froben, Paris, 1521.

ÉRASME (ERASMUS Desiderius), *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roteradami*, éd. P.S. Allen, Clarendon Press, Oxford 1906-1958, t. II.

ÉRASME (ERASMUS Desiderius), *Opera omnia*, Amsterdam, North – Holland, 1969.

FICINO Marsilio, *La religione cristiana*, R. Zanzarri (éd.), Città Nuova, Roma, 2005.

- FICINO Marsilio, *El libro dell'amore*, S. Niccoli (éd.), *Istituto nazionale di studi sul Rinascimento. Studi e testi*, Vol. 16, Firenze, 2001.
- GIOVIO Paolo, *Elogii degli uomini illustri nelle lettere di M. Paulo Giouio. Tradotti da M. Ludovico Domenichi*, Venezia, 1560.
- GIOVIO Paolo, *Le vite di Leon X et d'Adriano VI. sommi pontefici et del cardinal Pompeo Colonna*, trad. da Lodovico Domenichi, Giovanni de' Rossi, Venezia, 1557.
- GIOVIO Paolo, *De vita Leonis Decimi pont. Max. Libri quatuor*, Florentiae, 1551.
- GIOVIO Paolo, *De vita Leonis decimi pont. max. libri IIII, ... Hadriani sexti pont. max. et Pompeii Columnae cardinalis vitae*, L. Torrentino, Firenze, 1548.
- GIOVIO Paolo, Minozio F. (éd.), *Dialogo sugli uomini e le donne illustri del nostro tempo*, Vol. I, *Introduzione, testo critico e traduzione*, Torino, 2011.
- GIOVIO Paolo, *Dialogo delle imprese militari et amoroze di monsignor Giovio, vescovo di Nocera, con un ragionamento di messer Luodovico Domenichi nel medesimo soggetto*, Venezia, 1557.
- GIRALDI Lilio Gregorio, *Due dialoghi sui poeti dei nostri tempi*, a cura di Claudia Pandolfi ; presentazione di Walter Moretti, Corbo, Ferrara, 1999.
- GUICCIARDINI Francesco, *Storie fiorentine dal 1378 al 1509*, Istituto geografico De Agostini, Novara, 1970.
- GUICCIARDINI Francesco, *Histoire d'Italie (1492 -1534) – II (1513 – 1534)*, Éditions dirigée par Guy Schoeller, Robert Laffont, Paris, 1996.
- MIRANDOLA, Giovanni Francesco Pico della, *Vita di Hieronimo Savonarola*, Castagnola R. et Garfagnini G. (éds.), SISMELE, Edizioni del Galluzzo, Firenze, 1998.
- MIRANDOLA Giovanni Francesco Pico della, *Vita Hieronymi Savonarolae*, E. Schisto (éd.), Firenze, 1999.
- MACHIAVELLI Niccolò, *Dell'arte della guerra*, FV Éditions, Paris, 2014.
- PALONIUS MARCELLUS, *Clades Ravennas, Ristampa anastatica della edizione del 1513 con la traduzione inedita di I. Gamba Ghiselli « della rotta di Ravenna » C. Giuliani (éd.)*, Libreria Antiquaria Tonini, Ravenna, 2012.
- PARIDE GRASSI (DE), *Il diario di Leone X di Paride de Grassi: dai volumi manoscritti degli archivi vaticani della S. Sede. Tip. della pace di F. Cuggiani*, Roma, 1884.
- PENNI G.J., *Cronicha delle magnifiche et honorate pompe fatte in Roma per la creatione et incoronatione di papa Leone X pont. Max.*, Roma, 1513.

PETRARCA FRANCESCO, *Le familiari*, V. Rossi (éd.), Firenze, 1933-42.

SANNAZZARO Jacopo, *Del parto della vergine libri 3 trad. da Bernardo Trento*. Crescini, Padova, 1819.

SANUDO MARIN, *Diari*, 58 vol., R. Fulin (éd.), Venezia, 1879-1903.

VASARI GIORGIO, *Les vie des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes. Traduction et édition commentée sous la direction d'André Chastel*, Arts, Berger-Levrault, 1989.

III Bibliographie critique

ALAHIQUE PETTINELLI R. Bonorum atque eruditorum cohors. *Cultura letteraria e pietas nella Roma umanistico-rinascimentale*, dans « Roma nel Rinascimento », Roma, 2011.

ALAHIQUE PETTINELLI R. *Idee del Rinascimento romano. Ars antiqua e nova religio. Tra antico e moderno. Roma nel primo Rinascimento*, Roma, 1991.

ALAHIQUE PETTINELLI R., « L'Oratio di Blosio Palladio e la Sylva di Caio Silvano Germanico per l'inaugurazione della statua di Leone X in Campidoglio », in *Finanza, mecenatismo, cultura. Atti del Convegno internazionale*. Rome, 2-4 novembre 2015, Roma 2016, p. 319-332.

ALBERIGO G., *Sul Libellus ad Leonem X degli eremiti camaldolesi : Vincenzo Querini e Tommaso Giustiniani in Humanisme et Église en Italie et en France méridionale (XV^e siècle – milieu du XVI^e siècle)*, P. Gilli (dir.), Collection de l'École française de Rome, p. 349 -359.

ANGELERI M., *Leone X. Aspetti di un pontificato controverso*, atti del II convegno di Pieve del Cairo organizzato dalla nostra Associazione a Palazzo Isimbardi per il 1° giugno, Lampi di Stampa, Vignate–Lecco, 2014.

ANGELERI C., « Un poemetto in lode di Leone X », *La Rinascita*, 3, 1940, p. 269-290.

AMAT J., *Songes et visions. L'au-delà dans la littérature latine tardive*, Paris, 1985.

ARRIGHI V., « Vita di Giovanni de' Medici, un papa del Rinascimento », dans *Nello splendore mediceo. Papa Leone X e Firenze, Catalogo della mostra* (Firenze, 26 marzo – 6 ottobre 2013), N. Baldini, M. Bietti (éds.), Livorno, 2013, p. 47-56.

ASSONITIS A. « Art and Savonarolan Reform at San Silvestro a Monte Cavallo in Rome : 1507-1540 », *Archivum fratrum praedicatorum*, LXXIII, 2003, p. 205-88.

- ASSONITIS A., « Fra Zanobi Acciuaiuoli's Oratio in laudem urbis Romae, 1518 : Antiquarianism and Savonaroliana at the Time of Raphael », in *Watching Art: Writing in Honor of James Beck*, (ed. L. Catterson and Mark Zucker), Ediar Editrice, Roma -Todi, 2006, p. 55-63.
- ASSONITIS A., « Episodi di eredità cateriniana nel movimento piagnone a Roma nel primo Cinquecento », in *Virgo digna coelo. Caterina e la sua eredità*. P. Piatti (éd.), Pontificio comitato delle scienze storiche, 2013, p. 455-467.
- ASSONITIS A., « Fra Bartolomeo della Porta and Political Clientelism at San Marco in the Early Cinquecento », *Memorie Domenicane*, 42, 2011, p. 423-437.
- ASSONITIS A., « Savonarola and the Aesthetic of Roman Pollution », in *Pollution and Propriety : Dirt, Disease, and Hygiene in Rome from Antiquity to Modernity*. M. Bradley (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 139-152.
- AAVV, LA BROSSE O., LECLERQ J., HOLSTEIN H., LEFEBVRE CH., *Histoire des conciles œcuméniques Latran V et Trente*, Tome X, 1975.
- AAVV, *Nello splendore mediceo: Papa Leone X e Firenze*, MEDICEE, Museo delle Cappelle, Sillabe, 2013.
- AAVV, *Dizionario biografico degli italiani (= DBI)*, *Enciclopedia Treccani*, I^{ère} éd. Roma 1960.
- BALDRY H., « Who invented the Golden Age? », *The Classical Quarterly*, Vol. 2, N.1/2, 1952, p. 83-92.
- BALLEY N., « Les censures de Beda contre les paraphrases d'Érasme », dans *Les paraphrases bibliques aux XVI^e et XVII^e siècles. Actes du colloque de Bordeaux des 22, 23, et 24 septembre 2004*, Textes réunis par V. Ferrer et A. Mantero, Librairie Droz, Genève, 2006.
- BAUSI F., « Poésie et religion au Quattrocento », dans P. GALAND-HALLYN, F. HALLYN, T. CAVE, *Poétiques de la Renaissance. Le modèle italien, le monde francobourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle*, vol. VII, Librairie Droz, Genève, 2004.
- BAUSI F., « Ugolino Verino, Savonarola e la poesia religiosa tra Quattro e Cinquecento », *Studi savonaroliani. Verso il V^o centenario*, C.G. Garfagnini 1995, Firenze, Sismel-Edizioni del Galluzzo, 1996, p. 127-135.
- BEHAR R. « In medio mihi Cæsar erit : Charles Quint et la poésie impériale », *e-Spania. Revue interdisciplinaire d'études hispaniques médiévales et modernes*, juin 2012.
- BENCINI L., *La committenza medicea, I Caelius I : Santa Maria in Domnica, San Tommaso in Formis e il Clivus Scauri, Astolfi F.*, L'erma di Bretschneider, 2003, p. 205-306.
- BENEDETTI S., *Ex perfecta antiquorum eloquentia : oratoria e poesia a Roma nel primo Cinquecento*, Roma nel Rinascimento, 2010.

- BENEDETTI S., « Poesia funebre nella Roma leonina. Appunti sulle *Lachrimae* per Celso Mellini », dans *il Petrarchismo. Un modello di poesia per l'Europa*, F. Calitti, L. Chines, R. Gigliucci éd.s. (atti del Congresso di Bologna, 6-9 ottobre 2004), Roma, Bulzoni, vol. II, 2007, p. 393-421.
- BENKO S., « Virgil's Fourth Eclogue in Christian Interpretation », dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, II.31.1, 1980, p. 646-705.
- BIANCA C., « Pomponio Leto e l'invenzione dell'accademia romana », dans *Les Académies dans l'Europe humaniste : idéaux et pratiques ; Actes du colloque international de Paris*, éd.s. M. Deramaix – P. Galland-Hallyn, G. Vaghenein, J. Vignes (éd.s.), 10-13 juin 2003, Librairie Droz, Genève, p. 56-26.
- BLASIO M.G., « L'editoria universitaria da Alessandro VI a Leone X : libri e questioni », dans *Roma e lo « Studium Urbis ». Spazio urbano e cultura dal Quattro al Seicento*. Atti del convegno *Roma e lo studium Urbis* (Roma, 7-10 giugno 1989), P. Cherubini (éd.), Roma, Ministero per i beni culturali e ambientali, 1992, p. 288-312, en part. p. 290-291 et 302-303.
- BOILLET, É., *L'Arétin et la Bible*, Librairie Droz, Genève, 2007.
- BONITO V. A., « The St Anne Altar in Sant'Agostino in Rome: A New Discovery », *The Burlington Magazine*, Vol. 122, (No. 933, Dec. 1980), p. 805-812.
- BOUSCHARAIN A¹., *De Balneis Porrectaneis de Battista de Mantoue*, (editio princeps : Bologne, 1502), *Humanistica Lovaniensia : journal of neo-Latin studies*, n. 52, 2003, p. 49-75.
- BOUSCHARAIN A²., *La poétique de Battista Spagnoli de Mantoue (Bucoliques, Silves, Parthenices) et sa réception en France au XVI^e siècle, à partir de l'édition des Sylvarum Sex Opuscula* (Paris, Josse Bade, 1503) sous la dir. de Perrine Galand-Hallyn, - Thèse de doctorat : Paris, EPHE : 2003.
- BOWD ST. D., *Reform before the Reformation. Vincenzo Querini and the religious Renaissance in Italy*, Leiden, 2002.
- BOYANCÉ P., *Études sur le Songe de Scipion: essais d'histoire et de psychologie religieuses*, Feret & Fils, 1936.
- BROCCA N., « L'acrostico cristologico della Sibilla Eritrea », *Aevum Antiquum* N.S.1, 2001, p. 367-386.
- H. BRUMMER, *The Statue Court in the Vatican Belvedere*. Estocolmo, 1970.
- BURCKHARDT R., *Die Kultur der Renaissance in Italien*, Bibliolife reprint, Leipzig, 1897.

- CALONACI S., « Cambi di dimensione. Il cardinalato di Giovanni di Lorenzo de' Medici », dans *Nello splendore mediceo. Papa Leone X e Firenze, Catalogo della mostra* (Firenze, 26 marzo – 6 ottobre 2013), N. Baldini, M. Bietti (éds.), Livorno, 2013, p. 87-95.
- CANTIMORI D., *Eretici italiani del Cinquecento*, Einaudi, Torino, 2009.
- CAROZZI C., *Le voyage de l'âme dans l'au-delà d'après la littérature latine (V^e-XI/I^e siècle)* (Roma: Ecole Française de Rome, Rome, 1994).
- CASTELLI Patrizia, *Giovanni e Gianfrancesco Pico: l'opera e la fortuna di due studenti ferraresi*, L. S. Olschki, Firenze, 1998.
- CENTI Tito S., *Girolamo Savonarola, il frate che sconvolse Firenze*, Città Nuova, 1988.
- CHASTEL A., *Marsile Ficin et l'art. Deuxième édition revue et augmentée d'un appendice bibliographique, Préface de Jean Wirth*, Librairie Droz, Genève, 1996.
- CHIABO M., RONZANI R., VITALE A.M. (éds.), *Egidio da Viterbo cardinale agostiniano tra Roma e l'Europa del Rinascimento. Atti del Convegno: Viterbo, 22-23 settembre 2012 - Roma, 26-28 settembre 2012*, Roma, 2014.
- CICCHITELLI V., *Opere poetiche di Marco Girolamo Vida*, Luigi Pierro e Figlio, Napoli 1904.
- CICCONI L., *Raffaello e le Belle Arti sotto Leone X: scene storiche*, Borroni e Scotti, Milano, 1845.
- CISERI I., *L'ingresso trionfale di Leone X in Firenze nel 1515*, Firenze, 1990.
- COSTA G., *La leggenda dei secoli d'oro nella letteratura italiana*, Laterza, Roma-Bari, 1972.
- COURCELLE P., « Les exégèses chrétiennes de la quatrième Églogue », *Revue des études anciennes* 59 (1957), p. 249-319.
- CRUCIANI F., *Lo spazio del teatro*, Laterza, Roma-Bari, 1992.
- CRUCIANI F., *Teatro nel Rinascimento, Roma 1450-1550*, Bulzoni, Roma, 1983.
- D'AMICO F. J., *Renaissance humanism in papal Rome. Humanists and churchmen on the eve of the Reformation*, John Hopkins Press, Baltimore & London, 1991.
- D'ASCIA L., *Erasmus e l'Umanesimo romano*, Leo S. Olschki, Firenze 1991.
- D'ARCO SILVIO AVALLE, *L'età dell'oro nella Commedia di Dante in Letture Classensi 4*, 1973, p.125 -143 = *Modelli semiologici nella Commedia di Dante*, Milano 1975.

- DELL'ARCO, Mario. *Pasquino e le pasquinate*. Aldo Martello, 1957.
- DE CAPRIO V., *La tradizione e il trauma. Idee del Rinascimento romano*, Manziana, 1991.
- DE CAPRIO V., « L'aerea umanistica romana (1513 -1527) », *Studi romani*, 29, 1981, p. 322-323.
- DE WILDE, P., « Claude Carozzi. Le voyage de l'âme dans l'au-delà d'après la littérature latine (V^e s.- XIII^e s.). Rome, Ecole française, 1994 (Ecole française de Rome, 189) », *Cahiers de Civilisation Médiévale* 40, n° 159, 1997, p. 272-274.
- DEMAULES M., « La classification des songes de Macrobie en moyen français : continuité, ruptures et déplacements », *Anabases*, 16, 2012, p. 31-46.
- DERAMAIX M., *Renovantur saecula*, Le *Quintum bonum* du dixième âge selon Gilles de Viterbe dans *l'Historia Viginti saeculorum* et le *de partu Virginis* de Sannazzaro, in *Humanisme et Église en Italie et en France méridionale* (XV^e siècle – milieu du XVI^e siècle), P. Gilli (dir.), Roma, 2004, p. 281-326.
- DERAMAIX M., *La genèse du De partu Virginis de J. Sannazzaro et trois églogues latines inédites de Gilles de Viterbe*, *MEFRA*, 102, 1990, 1, p. 173-276.
- DERAMAIX M., « *Christias*, 1513. La forma *antiquior* du De Partu Virgilis de Sannazzaro et l'Académie romaine sous Léon X dans un manuscrit inédit de Séville », *Les Cahiers de l'Humanisme*, 1, 2000, p. 151-172.
- DERAMAIX M., « Chapitre XVIII. Proteus vaticinans. Poétique et théologie de Protée dans l'œuvre de Sannazzaro (1457 – 1530) lecteur de Virgile », *Protée en trompe-l'œil*, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 383-402.
- DESWARTE S., « Un nouvel Âge d'or. La gloire des portugais à Rome sous Jules II et Léon X. la gloire des Portugais à Rome sous Jules II et Léon X », *Atas do congresso internacional, Humanismo Português na Época dos Descobrimentos*. Coimbra : Centro de Estudos Classicos e Humanisticos, 1993, p. 125-152.
- DE MAIO R., *Savonarola e la Curia romana*, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma, 1969.
- DE MAIO R., *Riforme e miti nella Chiesa del Cinquecento*, Guida Editori, Napoli, 1973.
- DIONISOTTI C., *Machiavellerie. Storia e fortuna di Macchiavelli*, Einaudi, Torino, 1980.
- ELLIOT E. B. (éd.), *Horae Apocalypticæ ; a commentary on the Apocalypse, critical and historical*, Vol. II, 1847, London.

- EMILIANI V., « Martin Lutero ». Atti del Convegno Internazionale nel quinto centenario della nascita (1483 – 1983), Ginevra Bentivoglio Editoria, Roma, 2017.
- ELLRODT R., et Brugière B., *Âge d'or et Apocalypse*. Publications de la Sorbonne, 1986.
- ESPOSITO A., « *Li nobili huomini di Roma*. Strategie familiari tra città, curia e municipio », in *Roma capitale : 1447 – 1527*, Sergio Gensini, Pacini Editore, Roma, 1994.
- FABRE I., « Entrelacs psalmiques et glose poétique », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 72 (2011), p. 73-87.
- FABRONI A., *Laurentii Medicis Magnifici Vita*, Pisae, 1784.
- FANELLI V. « La fortuna di Angelo Colocci. Le lettere di mons. Angelo Colocci nel Museo Britannico di Londra », *Rinascimento* X, 1959, p. 114.
- FANELLI V., RUYSSCHAERT J., et BALLISTRERI G. *Ricerche su Angelo Colocci e sulla Roma cinquecentesca*. Biblioteca Apostolica Vaticana, Citta del Vaticano, 1979.
- FANTAZZI, Ch., *Ut Granum Sinapis: Essays on Neo-Latin Literature in Honour of Jozef IJsewijn*. Leuven University Press, Leuven, 1997.
- FARENGA P., « Considerazioni sull'Accademia romana del primo Cinquecento », *Les Académies dans l'Europe humaniste : idéaux et pratiques*, Genève, 2008, p. 57-74.
- FARENGA P., « *I Romani sono pericoloso popolo...* Roma nei carteggi diplomatici », dans *Roma capitale (1447-1527)*, S. Gensini (éd.), Pisa 1994, p. 289-316.
- FERRAJOLI A. « Il ruolo della corte di Leone X. Prelati domestici », XXV, Z.F. dans *Arch. D.R. Dep. Romana di st. patria*, XLI, 1918, Roma, p. 91-104.
- FESTUGIERE A.J., *La philosophie de l'amour de Marsile Ficin et son influence sur la littérature française du XIV^e siècle*, Paris, 1980.
- FIRPO M., *Riforma protestante ed eresie nell'Italia del Cinquecento*, Laterza, Roma-Bari, 1993.
- FIRPO L., (éd.), *Prime relazioni di navigatori italiani sulla scoperta dell'America, Colombo, Vespucci, Verazzano*, Torino, 1965.
- FOLIN, M. « Roma e Urbino : due corti a confronto », *Atlante della Letteratura italiana*, S. Luzzato, G. Pedullà (éds.), Vol. I, *Dalle origini al Rinascimento*, Einaudi, Torino, 2010, p. 757-773.
- GAGLIARDI I., *Sola con Dio: la missione di Domenica da Paradiso nella Firenze del primo Cinquecento*. SISMELE Edizioni del Galluzzo, Firenze, 2007.

- GAISSER J., « The rise and fall of Goritz's feast », *RQ*, 48, 1995, p. 41-57.
- GAISSER J., « Teaching Classics in the Renaissance: Two Case Histories », dans *Transactions of the American Philological Association* 131, 2001, p. 1-21.
- GALAND-HALLYN, P., et Lévy C. *La villa et l'univers familial dans l'antiquité et à la Renaissance*. Presses Paris Sorbonne, 2008.
- GALAND - HALLYN, P. « Quelques coïncidences (paradoxaes) entre l'épître aux Pisons d'Horace et la poétique de la Sylve (au début du XVI^e siècle en France) », dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, T. 60. No. 3, 1998, p. 609-639.
- GARGANO M., « La Roma di Leone X: celebrazioni, programmi, suggestioni per l'architettura di una città rinascimentale, *Finanza, mecenatismo, cultura. Atti del Convegno internazionale*. Rome, 2-4 novembre 2015, Roma, 2016, p. 59-67.
- GARIN E., *Storia della filosofia italiana*, G. Einaudi, Torino, 1966.
- GARIN E., « L'attesa dell'età nuova e la "renovatio" », dans *L'attesa dell'età nuova nella spiritualità della fine del Medioevo, Convegni del centro di studi nella spiritualità medievale*, 16-19 ottobre 1960, Todi, Accademia tudertina, 1962, p. 9-35.
- GARFAGNINI, G.C., *Progetto Savonarola e la Toscana*, et *Progetto Savonarola e la Toscana*, éd. *Savonarola e la politica*. Savonarola e la Toscana 2. Firenze: SISMEL, Edizioni del Galluzzo, Firenze, 1997.
- GARFAGNINI, G.C., éd. *Savonarola e la politica*. Savonarola e la Toscana 2. Firenze, SISMEL, Edizioni del Galluzzo, Firenze, 1997.
- GALL J.-M., *Les guerres d'Italie (1494-1559) : Une lecture religieuse*, Librairie Droz, Genève, 2017.
- GINZBURG C., *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Préface de Patrick Boucheron, trad. fr. Flammarion, Paris, 1980.
- GIUSTINIANI T.-QUERINI V., *Libellus ad Leonem X*, dans *Annales camaldulenses ordinis sancti Benedicti*, t. IX, 1773, Venezia, p. 612-719.
- GNOLI D., *La Roma di Leone X*, Hoepli Editore, Milano, 1910.
- GNOLI D., « Per Pasquino », dans *La fanfulla della domenica*, a. 12, n. 6, Roma, 1890.
- GNOLI D., « Il palazzo del senato già Madama », dans *Nuova Antologia*, 1926.
- GOMBRICH E.H., « Renaissance and Golden Age », dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 26, 1961, p. 106 et sv.

- GRAVES R., *Les mythes grecs*, Fayard, Paris, 1967.
- HANKINS J., *Plato in the Italian Renaissance*, Brill, London, 1990.
- HANKINS J., *Humanism and Platonism in the Italian Renaissance*, Rome, 2003.
- HEFELE K.J. – HERGENRÖTHER J. - LECLERQ H., *Histoire des Conciles*, voll. I-XI, 1907-1938, Paris.
- HOUGHTON L. B. T., « Renaissance and Golden age revisited :Virgil’s fourth eclogue in Medici Florence », *Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance*, vol. 76 / 3, 2014, p. 413-432.
- HOUGHTON, L. B. T., *Virgil fourth Eclogue in the Italian Renaissance*, Cambridge, 2019.
- IJSEWIJN J., *Humanistica Lovaniensia: Journal of Neo-Latin Studies*, V 34 A&b, Leuven University Press, 1985.
- IJSEWIJN J., Jozef, *Ut Granum Sinapis: Essays on Neo-Latin Literature in Honour of Jozef IJsewijn*, Leuven University Press, 1997.
- JACOBELLI J., *Quei due Pico della Mirandola. Giovanni e Gianfrancesco. Prefazione di E. Garin*, Editori Laterza, Roma - Bari, 1993.
- JEDIN H., « Vincenzo Querini e Pietro Bembo » dans *Chiesa della fede, Chiesa della Storia. Saggi scelti*. Tr. It. Brescia 1972, p. 481- 498.
- JODOGNE P., « D’Ascia (Luca). Erasmo e l’Umanesimo romano », *Revue belge de Philologie et d’Histoire* 70, n° 3, 1992, p. 798-798.
- JUNGIC J., « Joachimist Prophecies in Sebastiano del Piombo’s Borgherini Chapel and Raphael’s Transfiguration », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 51, 1988, p. 66-83.
- KAHN D., *Alchimie et Paracelsisme en France à la fin de la Renaissance (1567-1625)*, Librairie Droz, Genève, 2007.
- KEILEN L., « Les *Coryciana* : texte et contexte. Janus Coryciaus, sa vie et « son » oeuvre, avec une traduction et un commentaire d’extraits choisis », Athénée de Luxembourg, Luxembourg, 2011.
- KLEIN R., *Il processo di Girolamo Savonarola*, Préface de A. Prosperi, Istituto italiano per gli studi filosofici, tr. It. Corbo Editore, Ferrara, 1998.

- KRISTELLER P. O., *Iter Italicum*, T.2, Londres-Leyde, 1967.
- LADNER G.B., *The idea of Reform. Its Impact on Christian Thought and Action in the Age of the Fathers* Cambridge, 1959.
- LANDI A. *Concilio e papato nel Rinascimento (1449-1516). Un problema irrisolto*, Torino, 2017.
- LASTRAIOLI Ch., *Pasquinata, grillate, pelate e altro Cinquecento librario minore*, Vecchiarelli, collection « Cinquecento. Testi e studi di letteratura italiana », 2012.
- LASTRAIOLI, Ch., *L'idéal et la différence: la perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, éd. J. Leconte, Librairie Droz, Genève, 1993.
- LAZZARI A., Ugolino e Michele Verino. Studi biografici e critici, contributo alla storia dell'Umanesimo in Firenze, Libreria Carlo Clausen, Torino, 1897.
- LEVIN H. *The myth of the Golden Age in the Renaissance*, Bloomington, 1969.
- LÖWE K. J.P., *Church and Politics in Renaissance Italy. The Life and Career of cardinal Francesco Soderini (1453-1524)*, Cambridge, 2002.
- LUCIOLI F., *Iacopo Sadoletto umanista e poeta, con l'edizione dei carmi, tradotti da Elena Spangerberg Yanes*, Roma nel Rinascimento, Roma, 2014.
- LUCIOLI F., « *Oracula Christi* e dictata sacro verba Helicone nella poesia di Jacopo Sadoletto », dans *Metafore di un pontificato. Giulio II (1503-1513)*, dans *RR, Roma nel Rinascimento*, Atti del Convegno Internazionale di studi (Roma, 2-4 dicembre 2008), F. Cantatore, M. Chiabò, P. Farenga, M. Gargano, A. Morisi, A. Modigliani, F. Piperno (éds.), Roma, 2010, p. 251-278.
- LUCIOLI F., « Di alcune cronache del possesso leonino », in *Finanza, mecenatismo, cultura. Atti del Convegno internazionale*. Rome, 2-4 novembre 2015, Roma 2016, p. 193-207.
- MAYOR J.B. et al, *Virgil's Messianic Eclogue*, John Murray, 1907.
- MANNIE., « La leggenda dell'età dell'oro nella politica dei Cesari », in *A&R*, 1938, p. 108-120.
- MANSI G. D., *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, vol. 3, Lucca 1759, vol. 4, Paris- Leipzig 1901.
- MARAVAL, P., *Constantin le Grand. Empereur romain, empereur chrétien (306-337)*, Tallandier, 2011.
- MARCOZZI L., *Bembo*, Franco Cesati editore, Firenze 2017.

- MARCOZZI L. « Rinascimento: invenzione o illusione? Pietro Bembo e l'antico alla corte di Leone X », dans *RR, Roma nel Rinascimento*, 21, 2, p.181-189.
- MARCOZZI L., « Pietro Bembo nella Roma di Leone X : diplomazia, epistolografia e letteratura alla corte del papa Medici, in *Leone X: Finanza, mecenatismo, cultura. Atti del Convegno internazionale*. Rome, 2-4 novembre 2015, Roma 2016, p. 553-563.
- MARTENE - DURAND E. (éd.), *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium, amplissima collectio*, Paris 1734, vol. 3, col. 1152-53.
- MARQUES L., « L'attacco di Giovanni Francesco Pico della Mirandola alla *Venus felix* e alla Stanza della Segnatura », *Figura. Studi sull'immagine nella tradizione classica*, I. no. 1 (2013).
- MARTELLI, M., *Studi laurenziani*, Firenze, 1965.
- MARTELLI, M., *Letteratura fiorentina del Quattrocento. Il filtro degli anni sessanta*, Casa editrice le Lettere, 1996.
- MARTINON, P., *Les strophes: étude historique et critique sur les formes de la poésie lyrique en France depuis la Renaissance ; suivi du Répertoire général de la strophe française depuis la Renaissance*, Slatkine, Paris, 1989.
- MORESCHINI C., *Rinascimento cristiano. Innovazioni e riforma religiosa nell'Italia del quindicesimo e sedicesimo secolo*, in « Manuscripts ideas culture », Edizioni di Storia e Letteratura, Roma 2017.
- MAYEUR J-M., VENARD M., VAUCHEZ A., *De la réforme à la Réformation (1450-1530) : Histoire du christianisme*, T. VII, Paris, 1994.
- MENICUCCI R., « Il ritorno dei Medici a Firenze (1512 – 1515) nella rilettura delle prime fonti a stampa e dei documenti d'archivio », in *Nello splendore mediceo. Papa Leone X e Firenze, Catalogo della mostra (Firenze, 26 marzo – 6 ottobre 2013)*, N. Baldini, M. Bietti (éds.), Sillabe, Livorno, 2013, p. 171-181.
- MICHAUD J.-F., *Histoire des croisades*, Furne, 1841.
- MIGLIO M., « L'immagine dell'onore antico. Individualità e tradizione della Roma municipale, dans *Studi romani*, 31, 1983, p. 264.
- MINIO - PALUELLO M.L., « Un'occasione in cui la storia detta il canto alla festa ». *Il teatro dei Medici, Quaderni di teatro* 2, 1980, p. 114 -115.
- MINIO - PALUELLO M.L., « Simbologia pagana e cristiana nella Navicella di S. Maria in Domnica », dans *Studi romani* XXXI, 1983, p. 54-60.
- MINNICH N. H., *The catholic reformation: council, churchmen controversies*, Aldershot, 1993.

- MINNICH N. H., *The fifth Lateran council (1512-1517). Studies on its Membership, Diplomacy and Proposals for Reform*, Hampshire – Vermont, 1993.
- MINNICH N. H., « The role of Prophecy in the Career of the Enigmatic Bernardino Lopez de Carvajal, in Reeves M. (éd.) *Prophetic Rome in the High Renaissance Period*, Oxford, 1992.
- MINOIS G., *La ricerca della felicità. Dall'età dell'oro ai nostri giorni*, Edizioni Dedalo, Bari, 2010².
- MONCALLERO, G. L., *Il cardinal D. da Bibbiena umanista e diplomatico (1470-1520)*, Firenze 1953.
- MONCALLERO, G. L., *Imperia de Paris*, Fratelli Palombi Editori, Roma, 1962.
- MORELLO, G. et VATICANA, Biblioteca apostolica, *Raffaello e la Roma dei Papi*, Palombi, 1986.
- MORSOLIN B., *Z. F. Episodio biografico del sec. XVI*, Vicenza, 1877.
- MORSOLIN B., *L'abate di Monte Subasio e il concilio di Pisa (1511-1512). Episodio di storia ecclesiastica*, Venezia, 1893.
- MORSOLIN B., « Un latinista del Cinquecento imitatore di Dante », dans *Atti R. Ist. Veneto Scienze Lettere Arti V* (1893-94), 1429-1446.
- MORTIER, R., *La poétique des ruines en France : ses origines, ses variations, de la Renaissance à Victor Hugo*, Librairie Droz, Genève, 1974.
- MOTTA U., *Castiglione e il mito di Urbino: studi sulla elaborazione del "Cortegiano"*, V&P, Milano, 2003.
- MURPHY, F. D., ZEIDBERG, D.D. S. et SUPERBI, F.G., *Aldus Manutius and Renaissance Culture: Essays in Memory of Franklin D. Murphy : Acts of an International Conference, Venice and Florence, 14-17 June 1994*, Firenze, 1998.
- NESSERALRATH A., « L'antico vissuto. La stufetta del cardinal Bibbiena », dans *Pietro Bembo e l'invenzione del Rinascimento*. Catalogo della mostra, Padova, 2 febbraio – 19 maggio 2013, G. Beltramini, D. Gasparotto, A. Tura (éds.), Venezia, Marsilio, 2014, p. 284 -291.
- NICCOLI O., *Profeti e popoli nell'Italia del Rinascimento*, Segrate, Milano, 1987.
- NICCOLI, O., *Rinascimento anticlericale: infamia, propaganda e satira in Italia tra Quattro e Cinquecento*, Laterza, Roma, 2005.
- NITTI F., *Leone X e la sua politica*, Il Mulino, Bologna, 1998.

- NOËL F.-J.-M., *Leçons latines modernes de littérature et de morale, ou recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux des auteurs les plus estimés qui ont écrit en cette langue*, Le Normant, Paris, 1818.
- O'MALLEY J.W., « *Gilles of Viterbo : a reformer's thought on Renaissance Rome*, in *Renaissance Quaterly*, 20, 1967, p. 1-11.
- O'MALLEY J.W., *Giles of Viterbo on Church and Reform. A study in Renaissance thought*, Leiden, 1968.
- O'MALLEY J.W., « Fulfillment of the Christian Golden Age under Pope Julius II : Text of a discourse of Giles of Viterbo », 1507 dans *Traditio*, 25, 1969, p. 265-338.
- O'MALLEY J.W., « Man's dignity, God's love, and the destiny of Roma. A text of Giles of Viterbo », in *Viator* 3, 1972, p. 389-416.
- O'MALLEY J.W., *Praise and Blame in Renaissance Rome. Rhetoric, Doctrine, and Reform in the Sacred Orators of the Papal Court, c. 1450-1521*, Durham, 1979.
- O'MALLEY J.W., *Rome and the Renaissance Studies in Culture and Religion*, London, 1981.
- O'REILLY C., « *Maximus Caesar et Pontifex Maximus*. Giles of Viterbo proclaims the alliance between Emperor Maximilian I and Pope Julius II », *Augustiniana*, Vol. 22. No 1-2, 1972, p. 80-117.
- PAGLIARA P. N., « Giovan Giacomo Penni, Cronaca delle magnifiche et honorate pompe fatte in Roma per la creatione et incoronazione di papa Leone X pont. opt. max », dans *Raffaello in Vaticano*, cat. della mostra, Milano, 1984.
- PAGLIARA S., « L'epitaffio di Pietro Bembo per Raffaello », *Pietro Bembo e l'invenzione del Rinascimento*. Catalogo della mostra, Padova, 2 febbraio – 19 maggio 2013, G. Beltrami, D. Gasparotto, A. Tura (éds.), Venezia, Marsilio, 2014.
- PANOFSKY E., « *Il movimento neoplatonico a Firenze* », dans *Studi di iconologia*, Einaudi, Torino, 1975.
- PARATORE E., *Un ignoto poeta della Roma di Leone X*, dans *Strenna dei romanisti*, XXVII 1966, p. 344-354.
- PARENTI G., « L'invenzione di un genere, il *tumulus pontaniano* », *Interpres. Rivista di studi quattrocenteschi*, 7, 1987, p. 140.
- PASTI S., « *L'Apocalypsis Nova*, Giulio dei Medici e i quadri per la Cattedrale di Narbonne », in *Konsthistorisk Tidskrift, Journal of Art History*, 2012.
- PASTI S., « Leone X e Raffaello: diplomazia e politica nella committenza artistica », dans *Leone X : Finanza, mecenatismo, cultura. Atti del Convegno internazionale* ». Roma, 2-4 novembre 2015, Roma 2016, p. 167 -175.

- PASTOR L. VON, *Storia dei papi*, VIII, tr. fr., Paris, 1929.
- PASTOR L.F. VON, POIZAT A., [et al.], *Histoire des Papes depuis la fin du Moyen Âge : ouvrage écrit d'après un grand nombre de documents inédits extraits des archives secrètes du Vatican et autres. Livre III, IV*, Plon, Paris, 1913.
- PATETTA F., « Di una raccolta di componimenti e di una medaglia in memoria di Alessandro Cinuzzi senese paggio del conte Gerolamo Riario », *Bullettino senese di storia patria*, 6, 1899, p. 151-176.
- PATETTA F., « Una raccolta manoscritta di versi e prose in morte d'Albiera degli Albizzi », *Atti della Reale Accademia delle scienze di Torino* 53, 1917-1918, p. 290-94 et p. 310-28.
- PEARS I., *Le Songe de Scipion*, Place des éditeurs, Paris, 2010.
- PELLEGRINI, M., *Le guerre d'Italia 1494-1559*, Il Mulino, Bologna, 2017.
- PEARS I., *Le Songe de Scipion*. Place des éditeurs, Paris, 2010.
- PERIFANO A., *L'alchimie à la cour de Côme I^{er} de Médicis : savoirs, culture et politique*, Paris, 1997.
- PERIFANO A., « La réception en France de la *Chrysopoeia* de Giovanni Aurelio Augurelli », dans *La Réception des écrits scientifiques, philosophiques et techniques italiens en France au XVI^e siècle*. Actes de la journée d'étude de Paris Institut Culturel Italien, 8 novembre 1997. Centre interuniversitaire de Recherche sur la Renaissance italienne. Paris, Université Paris III, Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 29-48.
- PERIFANO A., (éd.), « Au XVI^e siècle » dans *La transmission des savoirs au Moyen Âge et à la Renaissance*, Vol. 2, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon, 2005.
- PERIFANO A.¹, « Léon X, le Concile et le livre », dans *La papauté à la Renaissance* », F. Alazard et F. La Brosse (éds.), Paris, 2007.
- PERIFANO A.², *Jean-François Pic de la Mirandole : La sorcière (Dialogus in tres libros divisus : titulus est Strix sive de ludificatione daemonum, 1523)*. Texte établi, commenté, traduit et présenté par A. Perifano, Turnhout, 2007.
- PEROSA A., *Studi di filologia umanistica. I Angelo Poliziano*, P. Viti (éd.), Firenze, 2000.
- PEROSA A., *Studi di filologia umanistica. II. Quattrocento fiorentino*, P. Viti (éd.), Firenze, 2000.
- PEROSA A., *Studi di filologia umanistica. III. Umanesimo italiano*, P. Viti (éd.), Firenze, 2000.

- PESARO G., Paride Grassi, *Il diario di Leone X di Paride de Grassi: dai volumi manoscritti degli archivi vaticani della S. Sede*, Tip. della pace di F. Cuggiani, 1884.
- PETER F. (éd.), *Iulius exclusus e coelis: Motive und Tendenzen gallikanischer und bibelhumanistischer Papstkritik im Umfeld des Erasmus*, Münster, 2008.
- PETRUCCI A., *Le scritture ultime: ideologia della morte e strategie dello scrivere nella tradizione occidentale*, Einaudi, Torino, 1995.
- PIANA M., *Fallax Antiquitas: Gianfrancesco Pico della Mirandola's Critique of Antiquity*. McGill University, Thèse de doctorat, dir. M. Soranzo, McGill University, Montréal 2017.
- PIANEZZOLA E., « Forma normativa e funzione paradigmatica d'un mito. L'età dell'oro latina », *Studi di poesia latina in onore di Antonio Traglia*, II, Roma, 1979, p. 573 -592.
- PIEPHO, L., *Holofernes' Mantuan: Italian Humanism in Early Modern England*, P. Lang, 2001.
- PIETSCHMANN K., « L'interesse musicale e di Giovanni de' Medici / Leone X tra passione e intenzione : la dedica delle *Regule lorum musices* di Pietro Cannuzzi, dans *Leone X : Finanza, mecenatismo, cultura. Atti del Convegno internazionale* ». Roma, 2-4 novembre 2015, Roma 2016, p. 167 -175.
- PICOTTI G. B., *La giovinezza di Leone X*, Milano, 1928.
- PIERGUIDI S., « Theatra mundi rinascimentali: Sulla Stanza della Segnatura e la Sala della Guardaroba di Palazzo Vecchio », *Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft* 37, 2010, p. 151-166.
- PINCHARD B. et SAVONAROLA J., *La fonction de la poésie, L'âge d'homme*, Paris, 1989.
- POLIZZOTTO L., *Elected nations. The Savonarolan Movement in Florence 1494-1545*, Clarendon Press Oxford, Oxford, 2009.
- PONS N. « Lorenzo il magnifico : committenza e propaganda », dans *Nello splendore mediceo. Papa Leone X e Firenze, Catalogo della mostra* (Firenze, 26 marzo – 6 ottobre 2013), N. Baldini, M. Bietti (éds.), Livorno, 2013, p. 39-56.
- POPKIN R. H., *Histoire du scépticisme d'Érasme à Spinoza*, Trad. fr. Presses universitaires de France, Paris, 1995.
- PRODI P., *Il sovrano Pontefice. Un corpo e due anime. La monarchia papale nella prima età moderna*, Il Mulino, Bologna, 1982.
- PROSPERI A., *Tra evangelismo e controriforma: G.M. G. (1495-1543)*, Roma, 1969.

- PROSPERI A., *Intellettuali e Chiesa all'inizio dell'età moderna*, dans *Storia d'Italia* (Einaudi), *Annali 4*, Torino 1981, p. 159-252.
- PROSPERI A., *La figura del vescovo tra Quattrocento e Cinquecento*, dans *Storia d'Italia* (Einaudi), *Annali 9*, Torino 1986, p. 216-262.
- PUJEAU E., *L'Europe et le Turc. La croisade de l'humaniste Paolo Giovio*, PUM Toulouse, Toulouse, 2015.
- PUTNAM M.C. J., *Jacopo Sannazzaro : Latin Poetry*. Cambridge – London, 2009.
- QUÉTIF J., *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, dans R.P. Nicéron (éd.) *La République des Lettres*, Briasson, Paris, 1733, T. 24, p. 353-357.
- QUONDAM A., « Raffaello nell'appartamento di Giulio II e Leone X », dans AA.VV. *Electa*, Coenobium Libreria antiquaria, Milano, 1993.
- QUONDAM A., *Tre inglesi, l'Italia, il Rinascimento: sondaggi sulla tradizione di un rapporto culturale e affettivo*, Liguori Editore, Napoli, 2006.
- QUONDAM A., *Petrarchismo mediato. Per una critica della forma « antologia »*, Rome, 1974.
- QUADRIO F.S., *Della storia e della ragione d'ogni poesia*, Vol. II, p. 663-82, 1746, Milano.
- QUÉTIF J. – ECHARD J., *Scriptores Ordinis Praedicatorum*, II, Lutetiae Paris, 1721.
- RAFFARIN-DUPUIS A. « Antiquaria et Antiquitates : prose et poésie au service d'un même projet historique ? », dans *La lyre et la pourpre : Poésie latine et politique de l'Antiquité Tardive à la Renaissance*, N. Catellani-Dufrêne et P. Michel (éds.), p. 325-43. Interférences. Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2019.
- RAFFARIN-DUPUIS A., *Prophecy at the Time of the Council of Pisa (1511-1513)*, Oxford, 1992.
- RAJCHENBACH-TELLER E., « De ceux qui de leur pouvoir aident et favorisent au public Guillaume Rouillé, libraire à Lyon », in *Passeurs de textes : Imprimeurs et libraires à l'âge de l'humanisme*, C. Bénévent, I. Diu, M. Vène, A. Charon (éds.), Paris, 2018, p. 99-116.
- RENAUDET A., *Préréforme et humanisme à Paris pendant les guerres d'Italie, 1494-1517*, Paris, 1916.
- RENAUDET A., *Érasme et l'Italie*, Librairie Droz, Genève, 1954.
- RENAUDET A., *Le Concile Gallican de Pise-Milan. Documents florentins (1510-1512)*, 1922, Paris.
- RIDOLFI R., *Vita di Gerolamo Savonarola*, Sansoni, Firenze, 1974.

- RINALDI O., *Annales ecclesiastici ab anno 1598 ubi desinit card. Baronius*, Lucae, vol. IX-XII, 1752-1755.
- RODOCANACHI E., *Histoire de Rome. III : Le pontificat de Léon X, 1513-1521*, Paris 1931.
- ROSCOE W., *Vie et pontificat de Léon X*, tr. Fr. P.R. Henry, Gide fils Libraire, rue Colbert, H. Nicolle Librairie Stéréotype, Paris, 1813².
- ROSPOCHER M., « Propaganda e Opinione Pubblica : Giulio II nella Comunicazione Politica Europea (1503-1513) », dans *Annali dell'Istituto Storico Italo-Germanico*, 33, 2007, p. 59-99.
- ROUSSEAUX C., « The Yoke Impresa of Leo X », dans *Mitteilungen des Kunsthistorischen Institutes in Florenz*, XXXIII/1, 1989, p. 113-126.
- RUGGIERO R., « Ritratti di un papa diplomatico. Leone X fra tensioni gallicane e ansie della Riforma », dans *Finanza, mecenatismo, cultura. Atti del Convegno internazionale*. Rome, 2-4 novembre 2015, Roma, 2016, p. 186-191.
- RUBELLO N., « Il cardinale prigioniero : Giovanni de' Medici da Ravenna a Bologna », dans *1512, Atti del convegno (Ravenna, 18-20 ottobre 2012)*, D. Bolognesi (éd.), Ravenna, 2014, p. 117-138.
- RUBELLO N., « L'elezione al pontificato di Giovanni dei Medici, domatore della Fortuna », dans *Leone X : aspetti di un pontificato controverso*, M. Angeleri (éd.), Vignate–Lecco, 2013, p. 33-58.
- RUBELLO N., Noemi, « Leone X (1513-1521) : il pontificato di un papa prudente », dans *Nello splendore mediceo. Papa Leone X e Firenze, Catalogo della mostra (Firenze, 26 marzo – 6 ottobre 2013)*, N. Baldini, M. Bietti (éds.), Livorno, 2013, p. 171-181.
- RUYSSCHAERT J., « Les péripéties inconnues de l'édition des *Coryciana* de 1524 » dans *Atti del convegno di studi su Angelo Colocci (Jesi, 13 -14 settembre 1969)*, *Amm. Comunale di Jesi-Arti grafiche Città di Castello*, Jesi, 1972, p. 45-60.
- SANTUCCI F., *Poesia umanistica latina in distici elegiaci: atti del convegno internazionale : Assisi, 15-17 maggio 1998*, Accademia Properziana del Subasio di Assisi, Assisi, 2000.
- SCHIMITT CH. B., *Gianfrancesco Pico della Mirandola (1469 -1533) and his Critique of Aristotle*. Archives Internationales d'Histoire des Idées. International Archives of the History of Ideas, 23 Martinus Nijhoff, The Hague, 1967.
- SCOTT BAKER N., et Nicholas Scott Baker. « Medicean Metamorphoses: Carnival in Florence, 1513 ». *Renaissance Studies* 25, n° 4 (s. d.), p. 491-510.
- SCRÖTER E., « Der Vatikan als Hügel Apollons und der Musen. Kunst und Panegyrik von Nikolaus V. bis Julius II. *Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und Kirchengeschichte*, vol. 75, 1980, p. 208-240.

- SEIDEL MENCHI, *Érasme hérétique. Réforme et Inquisition dans l'Italie du XVI^e siècle*, Gallimard, Paris, 1996.
- SEVERI, A., « La maturità del « Carmelita ». Il periodo romano di Battista Mantovano (1486-89) », dans *Roma pagana e Roma cristiana nel Rinascimento. Atti del XXIV Convegno Internazionale (Chianciano Terme-Pienza 19-21 luglio 2012)* », L. Secchi Tarugi (éd.), Firenze, Cesati, 2014, p. 149-159.
- SHEARMAN J., « The Florentine Entrata of Leo X, 1515 », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 38 (1975), p. 136-154.
- SHEARMAN, JOHN K. G., et Bibliotheca Hertziana Staff. *Raphael in Early Modern Sources (1483-1602)*. Yale University Press, Yale, 2003.
- SODANO R., « Intorno ai "Coryciana": conflitti politici e letterari in Roma dagli anni di Leone X a quelli di Clemente VII », *Giornale storico della letteratura italiana*, Vol. 178, n. 583, 2001, p. 420-455.
- SMITH M., « Looking for Rome in Rome : Janus Vitalis and his disciples », *Revue Littérature Comparée*, 51, 1977, p. 510-527.
- SORANZO M., *Un'identità religiosa nel primo Cinquecento, Gli Hymni Heroici Tres di Gianfrancesco Pico della Mirandola*, *Italian studies*, Vol. 70 No. 1, February 2015, p. 53-75.
- STINGER L. C., *The Renaissance in Rome*, Indiana, 1975.
- TAFURI M., « "Roma instaurata". Strategie urbane e politiche pontificie nella Roma del primo Cinquecento », dans TAFURI M.- FROMMEL C.L.- S. RAY, *Raffaello architetto*, Milano, 1984.
- TATEO, *Ut granum sinapis. Essays on neo-latin literature in Honour of J. Ijsewijn*, Leuven, 1997.
- TATEO, F., *Tradizione e realtà nell'Umanesimo italiano*, Edizione Dedalo, , Bari, 1974.
- TATEO F., « L'impero leonino e il poema cristiano di Sannazzaro », dans *Leone X : Finanza, mecenatismo, cultura. Atti del Convegno internazionale*. Roma, 2-4 novembre 2015, Roma 2016, p. 547-563.
- TIRABOSCHI, G., *Storia della letteratura italiana*, Presso Molini, Landi, e c., 1812.
- TIRABOSCHI G., « Notizie della vita e delle opere di Z.F. vicentino vescovo della Guardia », dans *Continuazione del Nuovo Giornale de' letterati d'Italia*, XVI, 1799.
- TILL DAVIS CH., *Dante and the Idea of Rome*, Oxford, 1957.
- TORRE, A. D., *Storia Dell'accademia Platonica Di Firenze*, 1960.
- TOSCANO G.M., *Carmina illustrium poetarum Italorum*, Gorbinus, 1577.

- TRAINA A., *Poeti latini e neolatini. Note e saggi filologici*. Vol. I Bologna 1986², II Bologna 1981, III Bologna 1989, IV Bologna, 1994.
- TUMMINELLO G., « Giano Vitale umanista del secolo XVI », *Archivio storico siciliano*, n.s. t.8 (1883), p.1-94.
- REEVES M., *Roma profetica. La città dei segreti. Magia, astrologia e cultura esoterica a Roma (XV-XVIII)*, Milano, 1985.
- REEVES M. (éd.), *Prophetic Rome in the High Renaissance Period*, Oxford, 1992.
- REYNOLDS A., « The classical continuum in Roman humanism: the festival of Pasquino, The Robigalia, and satire », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. 49, 1987, p. 289-307.
- REYNOLDS A., *Cardinal Oliviero Carafa and the early cinquecento tradition of the feast of Pasquino, Humanistica Lovaniensia. Journal of Neo-Latin Studies*, Vol. 34 a, 1985, p. 178-208.
- RINALDI O. *Annales ecclesiastici ab anno 1198 ubi desinit card. Baronius*, Voll. IX-XII, Lucae 1752- 1755.
- RINALDI R., *Storia della civiltà letteraria italiana, Umanesimo e Rinascimento 2*, Vol. 1, 1990, Torino.
- TIRABOSCHI G., « Notizie della vita e delle opere di Z.F. vicentino vescovo della Guardia », dans *Continuazione del Nuovo Giornale de' letterati d'Italia*, XVI, 1799.
- TORRE A., *Storia dell'Accademia Platonica di Firenze*, Carnesecchi, 1902.
- UBALDINI F., *Vita di Mons. Angelo Colocci*, V. FANELLI (éd.), Città del Vaticano 1969, p. 67-75.
- VAGNI G., « Modelli di rinascita in Bembo, Castiglione e Sadoletto. La *rediviva* Roma di inizio Cinquecento tra arti e lettere », dans *Nascere, rinascere, ricominciare. Atti del Convegno internazionale di studi* (l'Aquila, 18 e 19 giugno 2015), L. Benedetti e G. Simonetti (éds), L'Una, L'Aquila, 2017.
- VASOLI C., « L'attesa della nuova era in ambienti e gruppi fiorentini del Quattrocento », dans *L'attesa dell'età nuova nella spiritualità della fine del Medioevo, Convegni del centro di studi nella spiritualità medievale*, 16-19 ottobre 1960, Todi, Accademia tudertina, 1962², p. 370 - 432.
- VASOLI C., *I miti e gli astri*, Guida éd., Napoli 1977.
- VASOLI C., « Il mito dell'età dell'oro nel Rinascimento », dans *Giorgione e l'umanesimo veneziano*, R. Palluccini (éd.), Leo Olschki, Firenze 1981, p. 51-69.

- VASOLI C., « Giorgio Benigno Salviati (Dragisic) », dans M. Reeves (éd.), *Prophetic Rome in the High Renaissance Period*, Oxford, 1992.
- VASOLI C., « Gianfrancesco Pico e l'Oratio de reformandis moribus », dans *Giovanni e Gianfrancesco Pico. L'opera e la fortuna di due studenti ferraresi*, P. Castelli (éd.), Olschki, Firenze, 1998.
- VECCE C., *Iacopo Sannazzaro*, *Humanistica* XI, 2016, p. 121-135.
- VECCE C., « Il cantiere romano », dans *Pietro Bembo e l'invenzione del Rinascimento. Catalogo della mostra, Padova, 2 febbraio – 19 maggio 2013*, G. Beltramini, D. Gasparotto A. Tura (éds.), Venezia, Marsilio, 2014, p. 276 -283.
- VENTRONE P. (éds.) , *Le tems revient. 'L tempo si rinuova. Feste e spettacoli nella Firenze di Lorenzo il Magnifico*, Milano, 1992.
- WALKER D.-P., *La magie spirituelle et angélique, de Ficin à Campanella*, Bibliothèque de l'Hermetisme, Albin Michel, Paris, 1988.
- WEINSTEIN, D., *Savonarole et Florence : Prophétie et Patriotisme de la Renaissance*, Tr.fr. Calmann-Lévy, Paris, 1973.
- WEISS R., « In memoriam Domitii Calderini », dans *Italia medioevale e umanistica* 3, 1960, p. 309-321.
- WEISS R., « In obitu Vrsini Lanfredini. A Footnote to the literary history of Rome under Pope Innocent VIII », *Italia medioevale e umanistica* 2, 1959, p. 353-66.
- WEISS R., *La scoperta dell'antichità classica nel Rinascimento*, trad. it M. T. Bindella, Padova 1989.
- YATES F. A., *Astrée. Le symbolisme impérial au XVI^e siècle*, Berlin, Paris, 1989.
- ZIMMERMANN, T. C. Price. *Paolo Giovio. Uno storico e la crisi italiana del XVI secolo*. Lampi di stampa, Cologno Monzese, 2012.
- ZOVATTO P., *Storia della spiritualità italiana*, Città Nuova, Roma, 2002.

Documents annexes

Abréviations et critères d'édition

Abréviations

CCSL = *Corpus Christianorum. Series Latina*

CSEL = *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*

CIPi = *Carmina illustrium poetarum Italorum*, G. G. Bottari, T. Buonaventura, Firenze, 1721-

CLE = F. BUECHELER, *Carmina Latina Epigraphica*, I-II, Lipsiae 1895-1897.

DAGR = MM. CH. DAREMBERG - EDM. SAGLIO, *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines* (*DAGR*), Vol. X, 1877-1919, Université Jean Jaurès de Toulouse.

DBI = *Dizionario biografico degli italiani*, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1960-

DEI = C. BATTISTI - G. ALESSIO, *Dizionario Etimologico italiano*, Bologna, Zanichelli, Firenze, Barbera (1950-1957).

EV = *Enciclopedia virgiliana*

ED = *Enciclopedia dantesca*

Critères d'édition des textes latins

Pour ce qui est de la graphie des textes latins, nous avons respecté pour la plupart la forme originale, intervenant toutefois pour simplifier et régulariser dès que nécessaire. Nous avons :

- distingué le *u* et *v*
- simplifié les abréviations : *ae*, l'enclitique *-que*, les consonnes *m* et *n*, simplifié les signes
- uniformisé *j* en *i*
- interprété ou corrigé la ponctuation
- résolu les abréviations latines selon A. CAPPELLI, *Lexicon abbreviatarum. Dizionario di abbreviature latine ed italiane*, 6^e édition, Milan, 1990.

En particulier, nous avons résolu le plus souvent :

- les lettres contenant un tilde = mot abrégé > *m*, *n*
- le signe « ° » en exposant = « -us ».
- « p » surmonté d'un trait horizontal se lit « prae » ou « pre »
- « p » dont la barre descendante est précédée d'une petite boucle se lit « pro »
- le signe « r » (sous la forme d'un « 2 ») barré par un trait vertical ou oblique se lit « rum »
- « q » surmonté d'un « ° » en exposant : « q^o » se lit « quo ».
- « q » surmonté d'un trait horizontal se lit « quae » ou « que ».
- « pp » avec un trait horizontal barrant la partie basse des deux « p » se lit « propter » (à cause de)
- « xpc » surmonté d'un tilde se lit « *Christus* » (Christ).
- S.R.E. = *Sancta Romana Ecclesia* = « La sainte Église romaine ».

Annexe I

Elegia Magnifici Laurentii Medices ad S(uam) S(anctitatem) D(ominum) Leonem PP. X

Élégie de Laurent de Médicis, le Magnifique, à Sa Sainteté le Pape Léon X

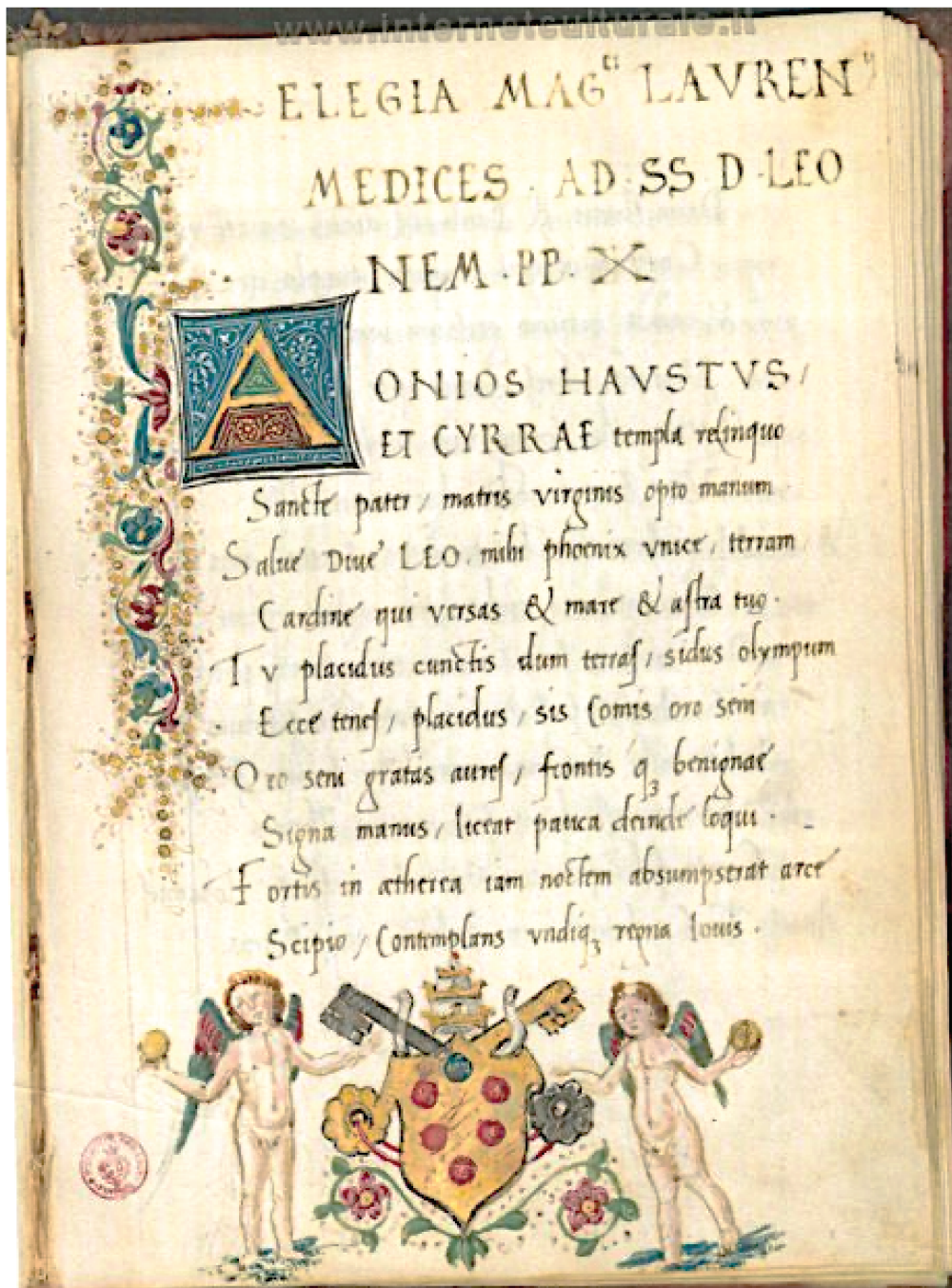
Biblioteca Medicea Laurenziana, Ms. Plutei 35.43, c. 1r-4v (Inédite)

<p>Aonios haustus et Cyrae templa relinquo, Sancte Pater, matrisque virginis opto manum. Salve, dive Leo, mihi phoenix unice, terram cardine qui versas et mare et astra tuo !</p> <p>Tu placidus cunctis dum terras, sidus, Olympum ecce tenes, placidus sis comis oro seni, oro seni gratas aures frontisque benignae signa manus, liceat pauca deinde loqui.</p> <p>Fortis in aetherea iam noctem absumpserat arce Scipio, contemplans undique regna Iovis ; dum studet et Pauli et dictis parere Querini, cogitur invitus linquere templa Dei.</p> <p>Moverat extremo gressum iam cardine coeli, venturis Libyes fortior ipse malis, quum sibi forma viri triplici distincta colore visa fuit cunctis laetior ire deis.</p> <p>Magnifico aspectu tardatus Scipio quis sit quaeritat atque audet voce rogare virum : « Da, si scire licet, nomen tibi quaeque potestas, si Iovis et frater, si pater, an patruus. »</p> <p>– Non mihi Saturno nomen nec summa potestas Saturni ; ast dixit fata manere Themis ; certa fides sequitur. Generosa ex stirpe, Iohannes, tres subeunt nati, Iulius atque Petrus.</p>	<p>Je quitte les eaux d'Aonie et les temples de Cirrha, Saint Père, je demande l'aide de la Vierge mère. Salut, divin Léon, pour moi l'unique phénix, toi le pivot autour duquel tu fais tourner la terre, la mer et les astres !</p> <p>Toi que voici, plein de bonté pour tous, maître de la terre, du ciel et de l'Olympe, dans ta bonté sois bienveillant, je t'en prie, envers un vieillard, offre à un vieillard, je t'en prie, une oreille accueillante, les signes donnés par ton air bienveillant, tes mains ; et qu'ensuite il lui soit permis de parler brièvement.</p> <p>Déjà le valeureux Scipion, dans les hauteurs éthérées, avait épuisé la durée de la nuit, contemplant de toutes parts le royaume de Jupiter ; désireux d'obéir aux paroles de Paul Émile et de Quirinus, il est forcé d'abandonner contre son gré les temples divins.</p> <p>Déjà il avait éloigné ses pas de l'extrémité du ciel, plus fort lui-même que les malheurs futurs de la Libye, lorsque lui apparut la forme triplement colorée d'un héros, plus plaisante que tous les dieux.</p> <p>Arrêté par cette vision magnifique, Scipion lui demande qui il est, et il ose interroger le héros en lui adressant ces mots : « Dis-moi, s'il est permis de le savoir, ton nom et quel est ton pouvoir, si tu es le frère de Jupiter, son père, ou le frère de son père. »</p> <p>– Je ne m'appelle pas Saturne, je ne détiens pas le pouvoir suprême de Saturne ; mais Thémis a dit que les destins demeurent ; et on doit l'en croire. D'une noble souche naissent trois enfants, Jean, Julien et Pierre.</p>
--	---

<p>Pignoribus tantis ergo Laurentius ipse dum mihi, dum tanta gratulor urbe magis, amplior ipsa domus Medices celebratur ubique civibus et forma, nomine reque potens.</p> <p>Nec mora, Threicio concordans pectine Musas Thespiadum cinctus venit Apollo choris. Sidera mox subeunt herbae cantusque, Sicani et circulus Archimedis, cum Cicerone Maro.</p> <p>Sidere certatim veniunt sua dona ferentes Aegiochi coniunx, Pallas et alma Venus, Imperioque deum terno super orbe columnae his subiere viris Spes, Amor, una Fides.</p> <p>Laelius hinc, Caesar nostros adiere penates et Cato, Fabricius Graecaque turba simul. Protinus huc Oriens, Auster confluxit et Arctos, Hesperus, huc silvae, huc numina cuncta maris.</p> <p>Quid moror ? In summa fixo cessere Sorores cardine posse deum tempora longa sequi. Munere dum tanto florenti sede triumphis gratulor in terris nomine reque potens, ecce bonis infesta viris inopina furenti sors pede (me miserum !) ; terreor ipsa loqui.</p> <p>Vix bene mortali defunctus munere coeli compositis veni rebus in astra meis. Hei mihi clara domus, nulli pietate secunda, intremuit, Boreae turbine quassa gravi.</p> <p>Pierides cessere loco, cessere clientes, Arnus et ipse Tyber terga dedere fugae ; exilium lachrymans tenuit generosa propago, sedeque deserta non sua tecta petit ».</p> <p>Ipse mihi indignans : Laurenti, nunc ubi fasces ? Nunc ubi divitiae, munera falsa deum ? Nunc ubi sunt nati, terrarum sidera quondam ?</p>	<p>Moi donc, Laurent, tirant ma joie de tels enfants, et plus encore d'une telle ville, je vois la maison de Médicis se développer et être célébrée partout, puissante par les concitoyens qu'elle produit et par son fonctionnement, par son nom et par sa fortune.</p> <p>Et sans attendre, accordant les Muses de son plectre de Thrace, est arrivé Apollon entouré des chœurs des filles de Thespius. Bientôt pénètrent dans le ciel les palmes et les chants, et le cercle du Sicilien Archimède, et Virgile avec Cicéron.</p> <p>Du ciel arrivent, portant à l'envi les dons qui leur sont propres, l'épouse de Celui qui porte l'égide, Pallas et la nourricière Vénus, et au triple commandement divin, colonnes dressées sur le monde, l'Espérance, l'Amour et l'unique Foi ont suivi ces grands hommes.</p> <p>Lélius ensuite, et César, ont rejoint nos Pénates, et Caton, Fabricius, et une foule de Grecs en même temps. Ausitôt ont conflué ici l'Orient et l'Auster, l'Ourse et le couchant, ici toutes les divinités de la forêt, toutes celles de la mer.</p> <p>Pourquoi m'attarder ? Bref, les Sœurs, par une décision inébranlable, ont permis qu'un dieu puisse recevoir en partage un temps long. Tandis que grâce à un si grand bienfait, en mon siècle florissant, je jouis de mes triomphes, puissant sur la terre par mon nom et par ma fortune, voici à l'improviste, hostile aux hommes de bien, la destinée, à la marche furieuse, malheureux de moi ! De cela la terreur m'empêche de parler.</p> <p>Après m'être bien acquitté du devoir des mortels, je viens d'arriver parmi les astres du ciel, ayant terminé mes affaires. Hélas ! Mon illustre maison, par la piété à nulle autre seconde, a tremblé, ébranlée par un terrible ouragan de Borée.</p> <p>Les Piérides, mes protégées, ont quitté les lieux, l'Arno et le Tibre lui-même ont pris la fuite ; ma noble descendance, en larmes, a découvert l'exil et, abandonnant sa patrie, gagne des demeures qui n'étaient pas les siennes. »</p> <p>Alors lui, indigné, m'adressa ces mots : « Laurent, où sont maintenant tes faisceaux ? Où sont maintenant tes richesses, présents</p>
---	--

<p>Crimine quo periit celsaque tanta domus ?</p> <p>Ergo meum natos, superi, genus usque paratis perdere ? Saeva mihi numina, saeva nimis ! Ira Iovis potius temerasset matris in alvo, quam me sic Stygias praecipitasset aquas !</p> <p>Caelicolae aggressi tanto ut maerore levarer, caedebat nulla sed prece nempe dolor. Denique me tantis confectum saepe querelis invasit furtim, Scipio, blanda quies.</p> <p>Ipsa Themis subito sic me est affata iacentem : 'Ne dubites : cecini quae tibi firma manent.' Protinus ipse meos vigilans, pia numina, natos aspexi et terris imperitare salo.</p> <p>Candidus ecce mari invectus namque profundo est Nereidum cinctus Petrus amante choro ; hunc Nilus, Rhodanus, Ganges, hunc Tigris et Arnus hunc Padus auratis excipiebat aquis, aequoris hunc Brutus, Cilices, Carthago potentem Tiphys et hunc Ligures Ennosigaea vocant. Parte alia pulcher mihi vi conspectus et armis Iulius est terris imperitare meus.</p> <p>Clarior hic aliis quanto est nunc sanguine, in omni ingenio tanto est iustior orbe mihi, Scipio ; Roma potens foecunda nepotibus olim urbs fuit ; ast florens claraque dives erit.</p> <p>Alter Alexander fiet pietate vel armis Iulius, ipse meum gloria magna decus – nam sua signa Arabes, Aphri venerantur et Indi –, clarus avo populis, clarior atque patre.</p> <p>Tertia quae summi iam pulsat limen Olympi sors sequitur certa pondere reque, fide. Spes mea, nonne vides positus qua sede Iohannes tempore turrato fulgeat urbe tua ?</p>	<p>trompeurs des dieux ? Où sont maintenant tes enfants, jadis les astres du monde ? Et de quel crime a péri une si haute, une si grande maison ? »</p> <p>– Ainsi donc, dieux du ciel, vous poursuivez la perte de mes enfants, de ma famille ? Divinités cruelles à mon égard, trop cruelles ! Ah, si la colère de Jupiter s'était acharnée contre moi dans le sein de ma mère, plutôt que de me précipiter ainsi dans les eaux du Styx ! »</p> <p>Cette attaque contre les habitants du ciel, c'était pour être soulagé d'un si grand chagrin, mais ma douleur ne les frappait, assurément, par aucune prière. Enfin, épuisé par de si grandes plaintes renouvelées, je fus insensiblement, Scipion, envahi par la douceur du sommeil.</p> <p>Soudain Thémis elle-même m'adressa la parole dans mon sommeil : - N'en doute pas : ce que je t'ai annoncé demeure inébranlable.-</p> <p>Aussitôt, éveillé, je vis mes fils, pieuses divinités, commander à la terre et à la mer. Voici en effet que, radieux, est porté sur la mer profonde Pierre, entouré du cœur aimant des Néréides ; Nil, Rhône, Gange, Tigre et Arno, Pô, le recevaient en leurs riches eaux, Brutus, les Ciliciens, Carthage et Tiphys, l'accueillaient en maître des flots, et les Ligures l'appelaient l'Ébranleur de la terre. D'un autre côté, j'ai vu mon beau Julien, par la force et les armes, imposer son commandement à la terre.</p> <p>Autant il est aujourd'hui plus illustre que les autres par le sang, autant il est pour moi, dans le monde entier, plus juste par l'intelligence, Scipion ; Rome autrefois fut puissante parce qu'elle était féconde en descendants ; notre ville sera florissante, illustre et riche.</p> <p>Ce sera un second Alexandre, par la piété ou par les armes, que Julien, qui est mon honneur et ma grande gloire – car ses enseignes sont respectées des Arabes, des Africains et des Indiens –, illustre devant les peuples par son aïeul, et plus illustre par son père.</p> <p>Vient ensuite la troisième destinée qui touche de sa tête le seuil du sommet de l'Olympe affermie par l'importance, la fortune et la foi. Ne vois-tu pas sur quel siège a été placé Jean,</p>
--	--

<p>Illius imperio iam venti fulmina torquent, et ponunt reges sceptrata tremenda manu. Illius aspectu quem omnes venerantur et orant ardet et exultat marmor et astra, solum.</p> <p>Ille meum (referes) nomen genus atque parentis et proavos clari tollet ad astra poli. Tu quoque Tarpeiam cum Scipio Veneris arcem te, Leo dive, canas, sidera clara manent.</p> <p>Exequar et laetor post ultima fila Leonem Laurenti terras cernere et astra deum.</p> <p><i>Recte valeat Sanctitas Tua dignissima, Maxime Pontifex, et innata pectoris mansuetudine tibi prospera canenti (licet longe posito) bene dicere digneris.</i></p> <p><i>Lucae, in Nonis Octobris MDXIII,</i></p> <p><i>E. SS. PP. L. (= Episcopi Suae Sanctitatis Pontificis Primi Leonis) servus Hierony(mu)s m(a)g(is)tri Franc(isc)i de Galeaziis de Villafranca</i></p>	<p>mon espérance, qui brille dans ta ville, la tempe couronnée de tours ?</p> <p>À son commandement déjà les vents dardent les foudres et les rois, de leur main redoutable, déposent leur sceptre. À sa vue, car il est universellement vénéré et prié, brûlent et exultent le marbre, les astres, le sol.</p> <p>C'est lui qui – tu le rediras – élèvera jusqu'aux astres du ciel brillant mon nom, celui de mon père, celui de nos aïeux. » Et tandis que tu chantes, Scipion, la citadelle tarpéienne de Vénus, les constellations brillantes, divin Léon, t'attendent.</p> <p>Je vais en terminer, et je me réjouis qu'après que les Parques ont cessé de filer l'existence de Laurent, Léon est au centre des regards de la terre et des astres divins.</p> <p><i>Que se maintienne en bonne santé Ta Sainteté très digne, Souverain Pontife, et grâce à la mansuétude innée de ton cœur, daigne à celui qui t'annonce la prospérité, malgré son éloignement, donner ta bénédiction.</i></p> <p><i>Lucques, le 8 octobre 1513.</i></p> <p><i>Girolamo, serviteur de l'évêque sa Sainteté le Premier Pontife Léon, fils de maître Francesco de Galeazzo de Villafranca</i></p>
---	---



Annexe III

Naldo Naldi *Elegia ad Leonem X Pont. Max. 1513*¹⁴⁴²

Cum genus humanum miserum, Deus alte, videres
affectum variis ante fuisse modis,
cum quoque perspiceres cedes et vulnera late
tot fieri, spes ut nulla futura foret,
Heu mala tanta polo tandem miseratus ab alto 5
tristibus optasti iam posuisse modum.
Hinc dare sic requiem statuis, finemque labori,
ne pereant omnes, ne genus omne ruat,
Cum dederis talem divino ex ordine nobis
pontificem, qualis non datus ante fuit. 10
Nullus in urbe mea prior extitit, attamen unus
instar multorum Tu, Leo, factus ades ;
Ex vero penitus nos ut iactare queamus
Pontifices centum nos habuisse prius.
Ut iam Pontifices centum rear esse creatos. 15
ex his, quos vitreis irrigat Arnus aquis,
Ponderis en tanti quia sis, eris atque futurus,
unus ut is multis plus habiturus eas.
Nam Leo tu tantum Medices potuisse videris
cum virtute tua, cum Medices domus, 20
ut vincas cunctos Terrae quos accipit orbis,
quos sinus exoriens, occiduusque tenet.
Omnis enim virtus sedem sibi fecit honestam
morte vel in media, pectoribusque tuis.
Hinc meditaris opus, quo non aut Graecia maius, 25
praestitit, aut melius non Latiumque vetus
ut templum, Leo, nunc, Medices, hoc esse puteris,
Romulidae soliti quod statuisse prius,
Tunc ubi Virtuti sedem posuere sacratam
sic, ut et a cunctis diva putanda foret. 30
Nam tua mens, postquam vitiis procul inde fugatis,
est animi certe pluris aucta bonis,
ingenio nosti summo, quae scripta fuerunt
omnia, quae tribuit utraque lingua tibi.
Novistique sacros vates, Maeoniusque senex, 35
quod Cicero docuit, quod Quintilianus et auctor
scripsit, et historici quod monuere graves.

1442 Biblioteca Medicea Laurenziana, Ms. Plutei 35.43, f. 9r-18v ; *Carmina illustrium poetarum Italorum*, VI, p. 442-445.

Est quod Aristoteles meditatus, et arte notavit
 divina, dictus qui fuit ante Plato atque alios plures,
 quos est mora referre, 40
 quosve meis numeris non meminisse queam.
 Adde quod es musis factus pius inde sacerdos,
 Pieridum manibus dum sacra ferre iuvat,
 dum quoque Cyrrhaeo totus sic fonte lavis,
 ut sacer hinc vates Carmina sancta canas. 45
 Qualia iam veteres quondam ceccinere poetae,
 audit Eurotas quae tamen ante cani
 Sed quota pars meriti fuit haec? Maiora feruntur
 Quae possint laudes accumulare tuas.
 Namque pudicitiae tantum tribuisse videris, 50
 ut sis spiritibus par, similisque sacris,
 Cum vitam, Medices, ita tu bene duxeris omnem,
 ut tibi iam fuerit cognita nulla Venus.
 Haec nisi Coelestis, superum quae gignit amorem,
 omnia componit quae super astra manent. 55
 Felices animas Venus haec facit arte superna,
 haec genitum patri iungit, eique Patrem,
 spiritus hac, sociis geminis, qui sanctus habetur
 nectitur, haec trinum colligat una Deum.
 Qui tamen existat simplex, namque una voluntas. 60
 semper, et una tribus mens Animusque manet.
 Unde fit aethereum late quia fundit amorem.
 Haec Venus, et superas implet amore domos.
 Semper ut haec natos generet, similesque parenti,
 Sanctaque si sanctis septa cupidinibus. 65
 At licet haec facias, Leo, Mens quae monstrat agenda,
 quae contemplandis rebus et apta putas,
 aptaque sunt studiis, et quae sapientia praestat,
 quae docet, ac tacitis cogitat illa modis.
 Fortia tanta tamen rerum natura creatrix 70
 tradidit ipsa tibi, tot cumulata dedit,
 ut quoque bella geras, Medices, atque arma capessas,
 tu quibus Italiam semper ab hoste tegas.
 Nec sine consilio tibi sunt concessa superno
 talia, sed summo sic statuente Deo. 75
 Omnipotens Coelo nam cum spectaret ab alto,
 corpore quanta pares, qualia mente geras ;
 in cunctis, Medices, ita te facit esse potentem,
 ingenio vires sic facit esse pares,
 Ut quodcumque putas animo seu mente gerendum, 80
 corporeis possit viribus illud agi.
 Ergo vices Christi tribuit tibi summus habendas
 Omnipotens, serves tu quibus omne genus,
 tu quibus et sapias reliquis magis omnibus unus,
 quos sol exoriens, occiduusque videt. 85
 tu quibus in bello superes Garamantas, et Indos,
 quidquid et imperio paruit ante Remi.
 Quod facere ut possis, Italis tibi cura vocandis
 prima sit ad pacem ; pax statuenda prior:
 Hos ubi compones bellis procul inde fugatis, 90
 omnibus et fuerit tunc ubi facta quies.
 Unaque cum fuerit sententia facta gerendis

rebus, et in Latios otia pacis erunt,
 Ibis in hostiles pugnas ita milite forti,
 victor ut ex illis tunc rediturus eas. 95
 Julianus frater primum quoque ductor in agmen.
 Primus adesse volet, primus in arma ruet.
 Primus et in Teucros sacra signa movebit iniquos.
 Militibus cunctis Dux quoque primus erit. 100
 Talibus auspiciis, ut nil nisi forte resultet,
 Nil nisi quod vires augeat usque tuas.
 Fortiter incipias quodcumque putabis agendum,
 viribus indomitis aggrediaris opus.
 Per varios casus, per summa pericula Christus
 duxerat omnipotens Teque tuosque simul ; 105
 liber ut effectus tandem pia bella ministres,
 ut perdas hostes tempus in omne graves.
 Per Macedum populos iter aggrediare, volentes
 haec eadem statues quae facienda, Leo,
 inde sepulchrales urnas invade, nec ultra 110
 permittas, habeant, qui tenuere diu.
 Ad nos fac redeant, superum vice functus, honesta haec loca,
 quae Christum sustinuerunt patrem.
 Quae tetigere Deum, certam qui ferre salutem
 venerat, ut nobis esset habenda quies. 115
 Tempora namque monent, haec ut facienda putetis,
 cum male discordent qui sacra nostra premunt.
 Inter seque gerant hostes, fera bella sequantur,
 cumque sit his virtus, quam fuit ante, minor.
 Quale decus rerum spectare per agmina summi 120
 principis, ut sacras ille movebit opes
 ut superabit eos, quibus est audacia talis,
 in superum moveant ut fera bella Deum :
 utque sacram pergant Christi turbare quietem,
 sanctius in terris quod nihil ante fuit. 125
 Non impune ferent, quia non modo totus et orbis,
 et quoscumque suis Nilus inundat aquis
 et quos Oceanus, quos nutrit et ultima Thyle,
 quos alit extremos Indica terra viros,
 felices animae sed quae super alta feruntur 130
 sidera, quae superas incoluere domos,
 ad te descendent similem sibi rebus in illis,
 quas tractant, superi, quas agitare iuvat.
 His, Medices igitur Leo, te comitantibus ipsum,
 ardua bella geres, iustaque bella geres. 135
 Spiritibus Coeli pariter venientibus ad te
 viceris et quidquid maximus orbis habet.
 Viceris omne solum, quod circuit unda, quod ambit,
 terraque nectendas porriget ipse manus. 140
 Auspiciisque tui totus superabitur orbis
 fratris, et exoriens, occiduusque sinus.
 Ille triumphatas gentes deducet in urbem,
 victoris currum quisque secutus erit.
 Ista quidem fient iam nunc, quia tempus adesse
 creditur, ut possint talia facta geri. 145
 Hostiles cum sint animi, viresque minutae,
 hostilis cum sit vis quoque facta minor.

Adde, quod et primus datus es divinitus orbi,
 ut genus imperio pareat omne tuo,
 ut virtute tua totus renovetur et orbis, 150
 imponat vitiis ut, scelerique modum.
 Tempora nam redeunt eadem, redit annus et idem
 qui fuerat, nobis num data certa salus :
 Evenere tibi, Medices, quia maxima rerum
 signa, quod ad summum sis quoque natus opus 155
 temporibus Christus veluti monstravit in illis
 se fore, qui cunctis consuluisse queat.
 Mense quidem, Medices, sic nunc ornatus eodem
 a te significas maxima quaeque geri :
 Qualia tunc fecit Christus, facturum ut esset. 160
 ipse tua mundus dum renovetur ope.
 Nam post victricis Christo data munera palmae,
 post ramos virides, quos et oliva dedit.
 postque sacros versus, post decantata per urbem
 carmina divinis tunc recitata modis, 165
 ut duce cuncta Deo gens est renovata supremo,
 ut fuit a vitio tunc revocata gravi.
 Tempore sic nostro, tibi Pontificalia iura
 cum data sint, et cum Pontificale decus,
 menseque sub Martis Tibi cum data summa potestas 170
 a populo, rerum cumque tributus honos,
 talia significant, Medices, eademque futura
 sub duce te fieri, quae prius acta forent
 ostendunt, veluti per te renovabitur orbis,
 utque vir ad sanctum quisque redibit opus. 175
 Utilitas eadem veluti nascetur in omnes,
 ingenio certe non aliena tuo.
 Tempore quae Christi data tunc fuit omnibus illis,
 qui terras homines incolere graves,
 Te facit ipse Deus tanti Leo ; tantus haberis 180
 A Christo, geminos qui regit arte polos ;
 Ut per te statuatur fieri, quod et ante per omnes
 Fecisset populos, dum sibi vita fuit.
 Ut possis eadem iam nunc quoque tempore nostro
 Tempore quae Christus fecerat ante suo. 185
 Ut totum redimas, Leo, nunc quoque maximus orbem,
 Ante sua velut hunc ille redimit ope.
 Nam modo cum vigeant totidem mala, tanta resurgant
 Temporibus Christi quanta fuisse putant ;
 Decrevit, Medices, Deus ut medearis et illis, 190
 de medio tollas ut scelus omne, Leo.
 Ergo invade viam, vaginaque eripe ferrum :
 Eja age, tolle moras, tu quia victor eris.
 Ibitis auspiciis, paribus, Leo; namque iubebis,
 Quae facienda putes, quae facienda velis. 195
 Julianus frater subito tua iussa sequetur,
 idque volet fieri, tu cupies quod agi.
 Cernere iam videor substerni classibus aequor,
 Hostibus inferri possit ut inde timor.
 Per mare velivolum veluti ut praetoria navis. 200
 se movet, ut Teucris inferat illa metum
 ut redeant ad nos, quas Constantinus et urbes

condidit, ac opibus auxerat inde suis ;
 ad nos ut redeant ea, quae loca possidet hostis
 iunctaque sint sacris haec loca sancta locis. 205
 Fiat ovile unum cunctis, ut pastor et unus,
 totaque gens uni serviat usque Deo.
 Talia Julianus faciet sub fortibus armis,
 viribus ipse suis, auspice Teque, Leo.
 Parte alia superis, Medices, divisque secundis. 210
 Julius invadet, quae gravis hostes habet.
 Militibusque, Rhodus quibus imperat insula fortis,
 Julius ipse quibus Induperator erit.
 Defuerit ne quis Medicum de sanguine, bello
 Ille vir addetur cui favet alma Venus, 215
 Cui quoque Gradivus vires, animosque ministrat,
 cui favet e summa Juppiter arce poli.
 Qui virtute refert magnum quoque nomen avitum,
 de lauro sumptum qui quoque nomen habet.
 Viribus iste novis sic aggredietur et hostem, 220
 ut magno similis tunc habeatur avo,
 in bello numquam qui perdidit, undique victor
 et fuit, et merito cui data palma fuit.
 Nec mora, nec requies, donec spes nulla supersit
 hostibus, ut possint ultima ferre mala, 225
 utque gravem possint a se depellere mortem
 ut vitare necis vulnera saeva quaeant.
 Ast ubi perspicient oculis atque auribus hostes
 accipient nostris quam pia corda manent,
 Quantaque militibus nostris clementia, quam sit 230
 mens pia, sit ducibus parcere quantus Amor,
 ad vos convertent sese, sacra signa sequentur
 vestra magis, cupiant quam sua signa sequi.
 Seque dabunt, victasque manus, credentque vel hosti
 se, potiusque suos deseruisse volent. 235
 Cuncta forent vobis potius servire parati
 quam regnare velint, imperioque frui.
 Seque volente Deo, nulloque labore dicabunt
 omnibus his sacris, quae sacra Christus habet.
 Unde quidem veniet victoria digna triumpho, 240
 quae fuerit nullo sanguine parta tamen.
 Nam Ducibus Latiis non tam sua regna redibunt,
 quae possessa Italis ante fuere viris.
 Quam nova, quae numquam fuerant amissa dabuntur,
 Ac dominis venient praeda futura novis. 245
 Urbs tamen ipsa magis, quam Constantinus habebat,
 Romanum cupiet nosse reversa patrem.
 Teque salutabit reliquis magis omnibus una,
 laetaque Pontifici se dabit illa suo.
 Teque salutabit reliquis magis omnibus una, 250
 Laetaque Pontifici se dabit illa suo.
 Sacra, quibus caruit multos subiecta per annos
 dum fuit, ac Teucris paruit illa malis,
 sacratis eadem manibus, Leo, cuncta resumet,
 urbs ea divinis libera facta modis. 255
 Haec quos complexus rediens, quos tradet amoris
 signa, quot adveniens, vel tibi quanta dabit ?

Omnibus illa prior currum sectabitur altum,
 subque triumphantis sede manebit ovans.
 Iam prope tempus adest, quo talia facta gerantur, 260
 auspice Te, Medices, auspice fratre, Leo.
 Dicta monent vatum, sententia certa sacrorum
 detegit illa mihi, quae latuere diu.
 Nam veluti meminit scribens Erythraea Sibylla,
 terminus en aderit, iam quoque finis erit. 265
 quo Constantini iam moenia perditis regis
 ad sanctos redeant, sintque recepta Patres.
 Namque canit : quartus cum sexagesimus annus
 fugerit, his menses addiderisque novem :
 dimidium mensis veniet cum rursus eisdem 270
 mensibus, et numerus creverit inde magis ;
 Ad nostros redeat iam tunc Bizantya sedes,
 Tunc erit a ducibus illa recepta sacris.
 Si numeres annos, aderit iam tempus, ut haec urbs
 debeat ad Latias ipsa redire domos. 275
 Debeat at rerumque patrem, Dominumque reverti,
 utque reversa tribus serviat usque Deis.
 Qui tamen existant unus, faciesque sit una,
 una tribus quoque sit mens animusque tamen.
 Nectendasque manus dabit haec tibi prima volensque, 280
 prima tuos currus ista sequetur ovans.
 Hinc aliae comites urbes aderunt, venientque
 ad tua, quae duces, sancte, trophaea, Leo.
 Cantabunt laudesque tuas, nomenque tuum tunc
 carmine divino vel super astra ferent. 285
 Quid reges memorem captos, aut inde profectos,
 unde iubar celeres surgere cogit equos,
 undeque sol abiens imas solet ire sub umbras
 Et procul a nobis inferiora petit ?
 Divinae mentes quae sancta sepulchra tuentur, 290
 in quibus et coeli conditor ante fuit.
 Destituent loca sacra Deo Dominumque sequentur
 te, Leo, victori carmina sancta canent.
 Ac dignas reddent grates pro munere tanto,
 quod loca sint ea, Te, libera sancta, duce. 295
 Omnia tunc Medici cedent, Orientis et ora
 Cedet, et occidui gurgitis unda Tibi.
 Felices anni ! Felicia tempora, quae Te
 in rerum Dominum, Te capientque Ducem,
 Felix quique Tibi credet se maximus orbis, 300
 quive regi cupiet legibus usque Tuis,
 linqere quique volet divos tunc denique falsos,
 ut verae faciat Relligionis opus.
 Utque colat Christum, Christi sacra rite sequatur,
 non nisi divinis sacra colenda modis. 305
 Orbis erit postquam, Leo Te comitatus ad urbem
 hanc, ubi sit supero victima danda Deo
 huc ubi Romanas stabit sacer ignis ad aras,
 ut grates reddat pro superante duce.
 Spiritibus fiet ubique supernis 310
 mentibus et superis se geret ille parem,
 Te duce nam vitiis purgabitur ipse fugatis

delebit maculas tam bene quisque graves,
ut nihil intersit tandem coelestibus ille
qui prius humano semine natus erit. 315
Ergo ubi permixti fuerint homines superique
spiritus ac quisquis stat super arce poli,
auspice tunc, Leo, Te, ducenteque fratre triumphum
Juliano laetus sic vagus orbis erit.
Omnis ut affirmet nil maius ab orbe creato, 320
Omnibus ac melius nil potuisse dari
Quam sit et a vobis, alii duxere triumphos
ob victos hostes victaque regna duces.
Corpora quo caperent, ut et urbibus imperitarent,
illaque mortalis non nisi causa fuit, 325
At vos, de vitiis, Medices, procul orbe fugatis,
Victores eritis tunc vel utrique pares.
Alter eris, primus fueras quod et auctor in armis,
bella quod egregie gesserit alter erit.
Sic et uterque novos ducetis in urbe triumphos, 330
vidisset quantos nullus in orbe prius.
Mortales fuerant mortalia facta secuti,
quod mortale fuit, praemia magna dabat.
Ast ubi victores animi mentisque nefandae
vos eritis, nec jam corpora victa cadent : 335
Sed mala mens, animusque malus ducetur ad hostes
Captivus sacros, praeda futura Tibi.
Immortale quod est, vos inde sequetur ovantes,
de superis venient praemia danda locis.
Tunc aderunt homines pura sic mente, superbis. 340
mentibus ut fiant tempus in omne pares ;
Non tam mortales tunc vestra trophaea sequentur,
Mortali vel qui conditione sati :
Sed qui divini divino a numine missi,
qui procul a fato nil nisi sancta volunt : 345
Hi comitabantur, Leo, Te divina gerentem
Facta, nec humanis commemoranda sonis.
Hi quoque ducendos divina ex arte triumphos
ornabunt numeris Turba superna sacris.
Cantabunt laudes ita tunc divinitus illi 350
compositas, ut nil iam nisi vestra probent,
Te duce sancta, Leo, quod reddita cuncta per orbem,
libera quod fuerint reddita fratris ope.

Les épigrammes de Lorenzo Parmenio di San Genesio

Carmina illustrium poetarum Italarum, VI, p. 442-445

1) *De liberalitate Leonis X Pont. Max. in Populum Romanum vectigalibus oppressum.*

Non tam laeta suas spectavit Graecia lauros,
nec tam laurigerum Bacchica turba Deum.
Nec tam prisca suis laetata est Roma triumphis,
nec tam cum varias vidit arena feras,
quam, Leo, gavisus est dudum gens tota Quirini,
vidisse Latiae gaudia vera togae;
num Capitolinae tonuerunt culmina rupis?
Fulseruntque foci per fora, perque vias?
Non aliter vacuum flammae per inane volarunt,
quam cum Sidereo fulgor ab axe cadit.
Hic sonus, inde sonus ; coelo Leo missus ab alto
quae dedit, haec vero digna fuere duce.
Aethera tranantes superabunt tempora moles,
quas Leo dat populis non morientur opes.
Scribent Historici, cantabunt carmine vates,
pro meritis tantis ferus et astra petet.

3) *De populi Romani latente Leone X Pont. Max. maestitia ac de eodem apparente laetitia ad Eundem.*

Tristis ut est aer cum Delius imbre tenetur,
laetus et est flammis cum micat ille suis;
sic populi moerent cum te tenet aula Leonem:
et gaudent, quotiens ora serena vident.
Num Latiam vulgus quod iam penetravit in
urbem terruit hic clamor, vivat in orbe, Leo?
Te vaga dum nuper spectarunt lumina solum,
nemo patres potuit cernere, nemo Duces.
Pontifices alios populi, Leo, semper amarunt;
te modo iure colunt, et magis orbis amat.
Ad eundem Leonem X Pont. Max.
haec ieiunus cecini, Saturna altera condam
carmina, quae vivent semper in orbe Leo.

2) *Quod omnibus Julii placeant, quodcumque aera minuta displiceant ad Leonem Pontificem Maximum supplicatio.*

Dic rogo Pontifici, si qua est tibi gratia, vates,
sentiat ut populi publica damna sui.
Vera loqui liceat; cunctis modo grata moneta est
Julia; sed nullis aera minuta placent.
Sedulus his loculos inventis venditor explet,
insolito premitur pondere vulgus emens.
Hinc igitur Decimum numeris age flecte Leonem,
ut precibus nostris annuat, et populi.
Respondi: hoc nostro faciet Leo carmine, salvum
Esse hominem mavult, quam velit orbis opes.

4) *De Leone X Pont. Max.*

Hactenus horrisonus iactata per aequora venti
diriget in portum naufraga vela Leo.
Quo duce Saturni spectabunt aurea regis
secula mortales quos vehet illa ratis
ut mare non poterit, poterit sic nulla potentis
armorum rabies visque nocere Dei.
Salve igitur Princeps magno demisse Tonante
in terras meritis non moriture tuis.

5) *De Eodem Leone X Pont. Max.*

Quando Deus liquido pisces in flumine tuti?
Quando canet volucrum carmina tuta cohors?
Quando feret tellus duro sine cuncta labore?
Quando hic Assyrii passim nascentur odores?
Hic sua quando metet gramina pastor arabs?
Tum Deus haec fient inquit, mea carbasa caelo
Demissus tacita cum reget arte Leo.

6) *Ad eundem Leonem X De Coronatione*

Quod tibi sit pietas animo, Leo, tuque futurus
quod fautor mentis praesidiumque bonae.
Creditor externo, populoque adstante Querini,
in caput e coelo lapsa corona tuum.
Haec erat in populis vox unica, saecula vivat
Nestoris, Euboicos continuetque dies.
Principe quo populos Asiae, Lyaeque subactos
spectabitque Numae tempora nostra dies.

7) *De eodem Leone X Pont. Max.*

Dic rogo de Decimo quid sensis amice, Leone,
qui modo tam sanctus dicitur esse pater ?
Hunc ego crediderim verum fore tempore nostro
pastorem ; elegit Juppiter arce sua.
Flumina melle fluent, descendet ab aethere
Virgo, cumque sua populis jura sorore dabit.
Principe quo longa Mavors formidine terras
solvet, et in toto pax erit orbe diu.
Si videas animi quae vernant pectore dotes,
vix meliore Tadius, simpliciorque fuit.
Vivat in orbe diu, quando uno hoc ore loquuntur.
Quam coelum est superis, tam bonus orbis erit.
Si videas animi quae vernant pectore dotes,
vix melior Tadius, simpliciorque fuit.
Vivat in orbe diu, quando uno hoc ore loquuntur,
quam caelum est superis, tam bonus orbis erit.

8) *Ad eundem Leonem X. Pont. Max.*

Haec loca jam bonitas, Leo, semper adire timebat.
scilicet horriferi plena timoris erant.
Nunc tua tanta quies pulso colit atria Marte,
quanta olim Nerva sceptra tenente fuit.
Hinc Leo quando tuis excludis ab aedibus arma,
Auguror, Augusta saecula nostra fore.

Annexe V

Ode Zenobii Acciaioli

Qua Leo X luminare Majus Ecclesiae, Soli seu Apollini Comparatur, invitaturque ad collis Quirinalis ornatum ; exemplo Leonis illius qui partem urbis Transtyberinam dici a se Leoninam voluit.

Ode de Zenobio Acciaioli, dans laquelle Léon X, grand luminaire de l'Église, est comparé au Soleil, c'est-à-dire à Apollon, et invité à décorer la colline du Quirinal, à l'exemple de cet autre Léon qui voulut que, d'après son nom, la partie de la ville qui est située au delà du Tibre fût appelée Léonine.

Orbis ut nostri superas ad Arctos¹⁴⁴³
Sol pater Lucis redit, atque Phryxi
aureus vector gemino refulget¹⁴⁴⁴
splendidus auro,

4

Lorsque le Soleil, père de la lumière, revient aux
Ourses qui sont au-dessus de notre monde,
lorsque le bélier d'or de Phrixos brille
resplendissant d'un or double¹⁴⁴⁹,

1443 Sources : v. 1 = *ad Arctos*, clausule très fréquente à partir de VIRGILE, *Én.* VI, 16 *enavit ad Arctos* ; v. 3 OVIDE, *Fast.* 2, 320. Plusieurs occurrences chez MANILE, *Astron.* I, 235, 237 etc. ; v. 2 *Phryxi* = OVIDE, *Epist.* 19, 163 *Nam cur hac vectis Phrixo / Phrixique sorore* ; VALERIUS FLACCUS, *Argon.* I, 328 *unde ego et avecti timuissem vellera Phryxi ?* ; etc. ; v. 3-4 *aureo...gemino* ; Mar. *Epigr. Var.* XI, 4 ; CARBONE, *carm.* V, 13 *Cernimus Auroram geminam.* v. 5-6 *Dis...opes* = OVIDE, *Fast.* II, 630-31 *auget opes / Dis* ; v. 4 *ab imo* = v. 6 des oscillations quant à la forme du génitif : ROSCOE *farcti pectoris* v. Al. ; ROSCOE 1817, X, p. 252-256 : *sureti pecoris.* = v. 9. éd. fr. ; *farcti penoris*, éd. it.

1444 Cette strophe décrit par une ample métaphore cosmologique l'apparition vivifiante du Soleil au printemps qui, en se posant sur la Terre, engendre une prolifération immédiate de la nature. Les références mythologiques, tirées des auteurs classiques, créent des coordonnées astrales qui renvoient à la constellation du Bélier, et dessinent un lien précis avec la naissance de Léon X : Jean de Médicis était né en effet le 11 avril 1475, selon Marsile Ficino une configuration astrale très particulière, qui comptait d'après ROUSSEAU (1989, p. 122) : « un Ascendant en Sagittaire, comme planètes dominants le Soleil et Vénus, Jupiter aidant, et le joug de la Balance qui resplendissait au-dessus » et coïncidait particulièrement avec l'horoscope du Christ. À confirmer ces suppositions, le chercheur cite (*ibid.*, p. 123 et p. 126, note 43) un sermon livré par Marsile Ficino lors de Noël ou de l'Épiphanie du 1474-1477 (*De stella Magorum*, M. FICINO, *Opera omnia*, vol. I, Basel 1576, p. 489-491). À cette occasion le philosophe interprète l'étoile de Bethléem comme anticipant la venue d'un roi réformateur. La comète relevant de la nature du Soleil et surgissant une demi-heure avant l'aube, Ficino arrive aux conclusions que Christ avait un Ascendant Sagittaire, était né sous le signe de Jupiter, le Soleil et Vénus en lui, et un demi-ciel en Balance. Le sermon, bien naturellement, s'inscrivait dans le cadre d'un hommage à Laurent.

v. 1 *superas Arctos* = la Grande Ourse, le pôle Nord ; v. 2 *aureus vector Phryxi* représente la constellation du Bélier. Selon la tradition mythologique, Phrixos, fils d'Athamas, s'était enfui avec sa sœur Hellé sur le dos de Chrysomallos, le Bélier d'or, pour échapper à la jalousie de la belle-mère Ino, dans la crainte que ses deux beaux-enfants accèdent au trône. Le Bélier mythologique, à l'origine du mythe de la Toison d'or et de la saga des Argonautes, indiquera par la suite la constellation du Bélier et l'homonyme signe zodiacale (du 21 mars au 19 avril).

<p>excitus fundo locuples ab imo Dis opes farcti penoris remittit ; aequus alternis variare summum dotibus.</p>	8	<p>le riche Pluton, appelé du fond de la terre, libère les richesses dont son sein est rempli, voulant, dans son équité, alterner ses présents pour faire varier le monde d'en haut.</p>
<p>Quaeque contractis hyemem diebus passa, fumoso latuit sub antro, Vesta, mutatos viridi colorat gramine vultus.</p>	12	<p>Et Vesta qui, endurant l'hiver aux jours raccourcis, est restée cachée sous un antre enfumé, change son visage en le colorant d'une herbe verte.</p>
<p>Iam caput laetum Dominae sedenti¹⁴⁴⁵ Frondebis silvae teneris obumbrant. Iamque substerni pedibus decoris lilia certant.</p>	16	<p>Déjà les forêts ombragent de tendres frondaisons le visage épanoui de la Maîtresse assise, et déjà les lys rivalisent pour joncher le sol sous ses pieds élégants¹⁴⁵⁰.</p>

1445 Sources : v. 18, OVIDE, *Met.* XIII, 845 *lucus obumbrat* ; v. 23 *blanda voluptas = iunctura* qui apparaît trois fois chez LUCRÈCE, *De rer. nat.* II, 966 *inque locum quando remigrant, fit blanda voluptas* ; IV, 1263; V, 178 et imitée par OVIDE, *Met.* VII, 817; *Fast.* IV, 99 et retenue par les auteurs impériaux, cf. par ex. PRUDENCE, *Psych.* 399, PAULIN DE NOLE, *Carm. App.* III, 127 *subrepat blanda voluptas* ; v. 24 *saecla animantum = LUCRÈCE, Rer. Nat.* II, 78 en clausole et V, 855. v. *daedala tellus = LUCRÈCE, Rer. Nat.* I, 17; I, 228; *CLE* 469, 2. Vv. 25-26 *Pythonis...Apollo = CLAUDIEN, Hon.* IV *Cos.* 537 *Apolline Python* ; v. 27 *chelyos = OVIDE, Epist.* XV, 181 *Inde chelyn Phoebo*; SÉNÈQUE, *Tro.* 321 *Levi canoram verberans plectro chelyn* ; v. 32 *mundus adorat = PAULIN DE NOLE, Carm.* XXVII, 58 ; DRACONCE, *Laud.* II, 154; *Romul.* X, 201; v. 30 *similemque Soli = PÉTRARQUE, Afr.* V, 562 *simillima Soli. Sophia = MARIUS VICTORINUS, Hymni* I, 60 *Sophia autem cum sit Christis, idem Christus filius docet.*

vv. 5-8 *locuples Dis* = Initialement Hadès, souverain des Enfers et figure négative, devient ensuite Pluton (= celui qui donne la richesse), « Dieu bienfaisant, dispensateur de la fécondité agricole », *DAGR*, p. 5. Dans le contexte, le poète se réfère probablement aux richesses que Léon X aurait distribuées.

6. v. 11 *Vesta = Hestia* chez les Grecs est une Divinité primordiale *DAGR*, p. 741-2. Pour les Latins elle incarne la Terre et le Feu à la fois, une double interprétation qui a été accueillie par Ov. *Fast.* VI, 286 *Semine Saturni ; tertia Vesta fuit*. En s'inspirant d'Ovide, Zanobi accueille la double interprétation, la déesse incarnant la Terre mère et l'intimité du foyer.

vv. 13-16 *Chloris* est une nymphe de grande beauté, devenue l'objet de l'amour de Zéphyr, le Vent d'Ouest. Ovide l'avait assimilé à Flora, la déesse de la fertilité et l'avait faite protagoniste d'un passage des *Fastes* dans lequel la nymphe était associée à Flora, déesse des fleurs et du printemps, en l'accompagnant également aux *Charites*, *Fast.* vv. 185-199, en particulier : « J'étais Chloris, moi qu'on appelle Flora », v. 518-19 : « Aussitôt surviennent les Charites, qui tressent des couronnes / et des guirlandes pour en entrelacer les chevelures des divinités ». Le passage d'Ovide a inspiré également le peintre Sandro Botticelli, qui avait partagé avec Zanobi Acciaiuoli la jeunesse à l'Académie florentine et comme lui s'était converti à la prédication de Savonarole. Dans le *Printemps* (Tempera sur bois, 203 x 314 cm, 1478-1482, Galerie des Offices, Florence), à côté des groupes symboliques à la valeur complexe, Flora, accompagnée par les trois *Charites*, domine, gracieuse, en distribuant des fleurs bigarrées de sa veste. v. 20. *Lilia certant* = en association aux Nymphes chez PROPERCE, IV, 4, 25 *Saepe tulit blandis argentea lilia Nymphis* devient fréquent au Moyen Âge, cfr. PÉTRARQUE, *Epist. Metr.* I, 8, 37 *Lilia narcisso, violisque rosaria certant*.

1450 vv. 9-20 : Zanobi semble s'inspirer encore à l'image de Flora-Mère Terre du *Printemps* de Botticelli où la figure de la déesse avance sur un tapis des fleurs qui se répand à ses pieds.

La strophe suivante, aux vers 17-20 est fortement inspirée de l'hymne à Vénus du *De Rerum Natura* de Lucrèce, et par le contenu et par la reprise ponctuelle d'hémistiches. La vision joyeuse de la renaissance de la nature opérée par Vénus dans le poème lucrétien est comparable en ce lieu à la puissance vivificatrice du Soleil qui libère les forces génératrices de la nature et le comble d'une trépidation instinctive à la vie après les souffrances de l'hiver. Cet ample parallèle semble sous-entendre naturellement les malheurs que l'Église a dû endurer avant l'installation du pape Léon / Apollon et qui avaient fait matière poétique chez les poètes de la cour léonine.

v. 23 référence à l'amour et à la propension pour la musique du Médicis, qui était musicien à son tour et protecteur de musiciens et poètes. Voir *infra*, p. 466.

Rorido ludit pecus omne campo
reddit et lucus volucrum querelas ;
blanda subsultim penetrat voluptas
saecla animantum. 20

Tous les troupeaux folâtraient dans la campagne
couverte de rosée et les bois renvoient les
plaintes des oiseaux ; le doux plaisir s'insinue
subrepticement dans les générations des
animaux.

Ipse Pythonis colubri nepotes
enecat cinctus radiis Apollo ;
ipse et arguto chelyos sonorae
temperat orbem. 24

Apollon lui-même, ceint de rayons, tue les
descendants du serpent Python ; lui-même
encore, par les mélodieux accords de sa lyre
sonore, donne harmonie au monde.

vv. 25-26 : Après une ample périphrase dédiée à la nature, le poète revient au pouvoir du Soleil explorant un autre corollaire du mythe d'Apollon : l'épisode du serpent Python, que le dieu avait tué de son arc. Il s'agit d'un élément très ancien du mythe et qui relève de l'institution du culte apollinien, dans lequel l'élément solaire l'emporte contre les forces chtoniennes. Voir l'*Hymne homérique à Apollon*, v. 284-299. Voir M. DETIENNE, *Apollon le couteau à la main*, Paris 1998 : « De son arc puissant, Apollon tue la serpente, le fléau sanglant à qui Héra en colère a confié son rejeton effroyable, né des entrailles de Terre (...). Bête féroce dont la mort délivre la terre nourricière des hommes. L'intervention du dieu fondateur semble transformer la Terre faiseuse de monstres en Terre porteuse des fruits ». Marsile Ficin affirmait dans le *De Sole*, III, 3 : « Quand le Soleil rentre dans le Lion, éteint l'épidémie dans plusieurs régions comme si c'était poison de serpent » : *Iam vero cum Sol pervenit ad Leonem epidimiam quasi Pytonicum venenum in regionibus multis extinguit*. L'expression « ceints de rayons » est comparable à ESCHYLE, vv. 29-32 : *Peroratio* du poète pour obtenir l'inspiration poétique. L'objet de la narration est un *numen*, divinité.

vv. 33-36 : instituent le parallèle entre le soleil, source de lumière et Apollon, Dieu de la musique et de la poésie, c'est le cœur de l'ode. L'allitération marquée et l'anaphore du mot Soleil et de Léon renforce le parallélisme qui fait de Léon le nouveau *sacerdos* de l'ancien Dieu Hélios et le nouveau prêtre de la maison des Médicis. Voir MINUO PALUELLO 1983, p. 123-124 qui cite Platon, *Lois*.

vv. 37-40 : Apollon était également le dieu de la médecine, pour le jeu de mots découvert entre *medicus* et le nom de famille Médicis, voir par ex. *supra*, p. 81, 113, 131, 140, 195. Dans le traité réformateurs Léon était invoqué à plusieurs reprises pour qu'il répare et soigne une situation déjà compromise tel un médecin au chevet d'une Église souffrante. Voir, p. v. 39-40. Référence à la connaissance de la part de Léon de la musique et de l'art poétique. Voir MINIO-PALUELLO 1980, p. 123 et A. PIRRO, « Leo X and Music », *Musical Quaterly*, XXI, 6, 1935, p. 1-16 ; NARDI, *Istorie*, vol. II, p. 63.

vv. 41-44 déplacent le champ d'influence du Soleil / Apollon à Rome, la *Regina orbis terrarum*, selon l'*Oratio in laudem urbis Romae*, 1918, f. Aii. La strophe tout entière suggère le mouvement du bas, de la perte vers le haut des v. 45 *Laterana templa*, qui était le siège du Concile, le but ultime.

v. 47 *manifesta Solis / imago*, dont la tournure est une reprise d'OVIDE, *Met.* XIV, 768 lorsque le dieu déguisé en vieille femme reprend sa vraie apparence et apparaît en toute sa splendeur à la jeune nymphe Pomone.

vv. 49-52 La strophe désigne l'arrivée du printemps, la saison de l'instinct et de la nature. *Iunctura* lucretienne de la force vitale et génératrice de la nature de grande force évocatrice. Comme l'apparition de Vénus avait mis en fuite les vents et les nuages, dans l'ode Léon - Apollon chasse « les tristes gelées ».

<p>Flecte nunc versus, age mens canenti numen ut sacri recinam Leonis quem parem Dio, similemque Soli Mundus adorat. 28</p>	<p>Change d'objet maintenant, allons, ô mon esprit, dans les vers de ma poésie, afin que je célèbre la divinité de ce Léon sacré, qui, comparable et semblable au divin Soleil est vénéré par l'univers.</p>
<p>Sol, Leo noster, domus anne Solis ? Ipse Sol idem, domus atque Solis ; quem sub arcano Sophia nitentem pectore gestat. 32</p>	<p>Est-il le Soleil, notre Léon, ou bien la maison du Soleil ? Il est en même temps le Soleil et la maison du Soleil, lui qui, resplendissant, est porté par la Sagesse dans le secret de son cœur.</p>
<p>Ergo non artis medicae salubres respuit noster titulos Apollo, doctus et vocum numeros, lyraeque carmina doctus. 36</p>	<p>Ainsi donc les titres salutaires de l'art médical n'ont pas été dédaignés par notre Apollon, instruit dans les rythmes vocaux, instruit aussi dans la poésie de la lyre.</p>
<p>Qua movet gressus, hilarata pulchro ridet occurso facies locorum sive per campos, Tiberisque valles seu iuga fertur. 40</p>	<p>Partout où il porte ses pas, sourit joyeuse l'apparence des lieux à cette belle rencontre, qu'il se déplace à travers les campagnes, les collines ou les vallées du Tibre.</p>
<p>Nempe cum visens Laterana templa movit ex imo, veniens ad altos Romuli colles, manifesta Solis fulsit imago, 44</p>	<p>Oui, lorsque pour voir le temple du Latran il a commencé à monter, parvenant auprès des hautes collines de Romulus, alors a resplendi la claire image du Soleil,</p>
<p>Fulsit et verni species nitoris, Sole cum tristes abeunt pruinae. cumque praetentu vario renidet daedala tellus. ¹⁴⁴⁶ 48</p>	<p>resplendi également l'aspect éclatant du printemps, lorsque les gelées sinistres s'en vont sous le Soleil et que la terre industrielle</p>

1446 Sources : v. 55 *Attali cultu* = PLAUTE, *Persa*, 339 = *aut Attali* ; *Poen.*, 664 = *regem Attalum* ; HORACE, *Carm.* I, 1, 12; II, 1, 12. v. 60 *Tyrio...ostro* = VIRGILE, *Georg.* III, 17 *Tyrio... in ostro* = *Carthaginois* chez VIRGILE, *Én.* I, 20 ; I, 336; I, 388; SILIUS ITALICUS, VII, 268. V. 64 *Thensa* = *Tensa polum* = SIDOINE, *Carm.* VI, 22 *Iam prope per rutilum machina tensa polum*. V. 65 *gemmato...auro* = cfr. OVIDE, *Rem.* 39 *Haec ego; movit Amor gemmatas aureus alas*. v. 68 *Lenis...gravitas* = cfr. STACE, *Theb.* X, 757 *solitoque augustior ore*. V. 72 *traxit pectora* : OVIDE, *Met.* III, 482. V.

vv. 56-64: Zanobi fournit un regard panoramique sur la Rome avant l'arrivée du Christ : un amas désolé de ruines, symbole de la décadence des conquêtes anciennes. Ce thème était abordé aussi dans son *Oratio* (1518) où l'auteur affirmait que l'origine de Rome avait été taché par le pêché et le sang. Dans cette perspective les monuments éclatants de l'architecture romaine, n'étaient pas que des épaves de la grandeur passée pour la ville du XVI^e siècle *f. A3v. : ut ubi abundavit delictum superabundaret et gratia. Patere igitur aequo animo disiectas in collibus tuis moles sub quibus Diabolo prophana civitas sternebatur.*

Quippe quae vastis regio ruinis
horret, aggestas operitque moles,
Attali cultu Tyrioque late
splenduit ostro. 52

Coccinis tecti iuvenes abollis,
aureis tectos praeiere patres,
Impari sicut radiant Olympi
sidera luce. 56

s'épanouit dans les couleurs variées qu'elle offre au regard.

La région hérissée de ruines désertes et sépulture d'amoncellements massifs a resplendi sur une vaste étendue du luxe d'Attale et de la pourpre¹⁴⁵¹ de Tyr.

Les jeunes gens recouverts de manteaux écarlates ont précédé les pères dans leurs manteaux rehaussés d'or, comme les constellations de l'Olympe brillent d'un éclat toujours différent.

Le dominicain avait offert un tel regard pessimiste sur la Rome païenne dans l'*Oratio*, 1518, f. A3r-A4v. ASSONITIS 2006, p. 58. V. 59 *Attali cultu* = Attale 1^{er} Soter (269-197 av. J.-Ch.), roi de Pergame, devenu un allié indéfectible des Romains dans les guerres de Macédoine, était célèbre pour ses richesses. La référence évoque les guerres orientales qui occupèrent Rome jusqu'à la prise de Corinthe en 146 av. J.-Ch. v. 60 *Tyrio in ostro* = la pourpre de Tyr, de Phénicie, comme adjectif synthétique pour rappeler les guerres que Rome engagea contre Carthage.

vv. 61-64 : En partant de l'évocation rapide de Rome, un tas de ruines, et des splendeurs du passé, l'auteur se tourne à décrire un passé récent et à fournir quelques instantanés de la cérémonie du *possesso*. Le chroniqueur Penni dans sa *Chronica delle magnifiche et honorate pompe*, (in ROSCOE 1817, T. V, p. 356-357) nous relate de l'imposant défilé qui avait accompagné le pontife à cheval à travers la capitale, une source de merveille pour la population qui avait assisté à ce spectacle fastueux sans égal. Dans l'ode, Zanobi met l'accent sur les couleurs, le rouge et l'or, qui sont d'autant de signes distinctifs de noblesse et royauté. V. 63-64 : une similitude : comme Léon est le Soleil de ce firmament tout romain, ainsi les nobles et les jeunes en sont les étoiles. V. 64 *Tensa* est le char sacré sur lequel on promenait les images des dieux dans la pompe du cirque, cfr. SUETONE, *Aug.*, 43.

v. 75 *Lenis augusto gravitas ab ore* : la douceur dans la parole et dans les actes était l'une des caractéristiques qui étaient proverbialement attribué à Jean de Médicis : Guichardin affirmait à propos : « maniera ...efficacissima a conciliarsi gli animi degli uomini, fatta di sorrisi, amabile eloquio ed eleganza ». GUICHARDIN, XII, cap. XVI, p. 1220, RUBELLO 2015, p.173, RODOCANACHI 1931, p. 35. En ce lieu, Zanobi se réfère à l'un des attributs toujours appliqués aux orateurs, la capacité de conquérir et d'entraîner les foules.

1451 Nous avons corrigé *ostro* contra *astro* de ROSCOE (1817, T. X, p. 254).

v. 79- 94 : l'auteur établit un parallèle entre la Rome païenne et républicaine et la Rome chrétienne, *Roma terrena* et *Roma divina*, thème qui avait déjà traité amplement dans l'*Oratio urbis Romae*, 1528 : *Br* : *Potentia. Mihi vero latam huius imperii potestatem cum vetere illa potentia conferenti humani foetus alvo conclusi ad rationalem partum commissio comparatio occurrit*. La gloire de *Roma terrena* à partir de la domination de Romulus n'était pas assise sur de bases solides, mais sur des fondements « diaboliques », faits de sang et de violence. Christ avait rendu Rome immortelle alors que Énée l'avait confinée à l'histoire. f. B3v. – B4v. : B. 4r : « *Neronetum sanguinem absorbente Romae apparuit quam repetito crucis mysterio in apostolorum principe consecraret. Ita quae fraterno prius cuore polluta fueras, sacro demum sanguine expiata es proque terreno atque impio conditore sanctum dei filium suscepisti*.

v. 85 *Macedum tyranno* = référence à Philippe V (238 av. J.-C. – 179 av. J.-C.), roi de Macédoine, excellent général et farouche adversaire des Romains, il asservit la Grèce et s'attira l'inimitié de Rome en faisant un traité avec Hannibal (214 -238 av. J.-C.), symbole donc de ce qui est odieux et dangereux non sans une référence à la contemporaine menace Turque.

<p>Ille sed fulgor radios euntis obruit turbae populique visus, celsa cum Phoebos similis refulsit Thensa Leonis.</p>	60	<p>Mais la splendeur de celui qui s'avance a ébloui le regard de la foule et la vue du peuple, lorsque le char élevé de Léon a brillé semblable à Phébus.</p>
<p>Namque gemmato rutilabat auro triplici surgens obitu coronae, inferi, summi et medii potestas inclita mundi.</p>	64	<p>Car la puissance illustre sur le monde inférieur, le monde supérieur et le monde médian rutilait d'un or enrichi de pierreries, se dressant à l'arrivée de la triple couronne.</p>
<p>Lenis augusto gravitas ab ore testis arcanae bene fida mentis, pace diffusa populi tuentis pectora traxit.</p>	68	<p>La douce gravité de la bouche auguste, marque certaine du secret de l'esprit, attira, en répandant partout la paix, le cœur du peuple spectateur.</p>
<p>Quale non umquam Latio potenti saeculis vidit decus evolutis Roma, cum victrix domito triumphos extulit orbe¹⁴⁴⁷.</p>	72	<p>Rome n'a jamais dans le déroulement des siècles vu une telle gloire dans le Latium puissant, lorsque victorieuse elle offrait le spectacle de ses triumphes après avoir assujetti le monde,</p>
<p>Sive cum strato Macedum tyranno regios hausit male sana luxus, sive cum Troja genitos ad astra misit Julos.</p>	76	<p>ou lorsqu'ayant abattu le tyran macédonien, elle but à longs traits, l'insensée, le luxe royal, ou lorsqu'elle porta aux étoiles les Iulii engendrés de Troie.</p>

1447 Sources : v. 78 *pectora traxit* = Ovide, *Met.* III, 482 *Pectora traxerunt*. v. 81- 82 *Roma / triumphos* = Martiale, *Epigr.* VII, 6, 7 = VIII, 15, 5 en clause *Roma triumphos*. V. 84 *regios...luxus* = Sénèque, *Phaedr.* 517 *regios luxus procul* ; v. *genitos Troja* = VIRGILE, *Én.*, III, 614. V. 85-86 *ad astra misit / Julos* = la clause est très utilisée à partir de VIRGILE, *Egl.* V, 51, où elle est répétée : *Dicemus, Daphninque tuum tollemus ad astra / Daphnin ad astra feremus : amavit nos quoque Daphnis*. *Egl.* V, 52 *ad astra* est très fréquente dans les *CLE* chrétiens ; *ad astra misit* = SENEQUE, *Herc. O.* 1691 *in astra misit* ; VENANCE FORTUNAT, *Carm.* V, 5, 134 *misit ad astra deo* ; *CLE* 904 *misit ad astra furor*. V. *caesis ...maniplis* = cfr. VIRGILE, *Én.* XI, 870 *Disiectique...manipli*. v. 90 *bipenni* = VIRGILE, *Én.* XI, 135 *ferro sonat alta bipenni* « hache à double tranchant ». v. 91 *cordis...amici* = la *iunctura* est chrétienne = PRUDENCE, *Apoth.* 827 *cum cordis amici*.

vv. 85-86 : « Les Iulii engendrés de Troie » sont *Gaius Julius Caesar*, Jules César et Gaius Julius Caesar Octavianus, Octave, l'empereur Auguste (27 av. J.-C. – 14 apr. J.-C.) qui étaient considérés descendants d'Énée, fils de Vénus échappé à la guerre de Troie. « *Ad astra* » L'auteur évoque ici divinisation de César par décret du Sénat en 44 av. J.-C., qui avait été immortalisé par Ovide dans les *Métamorphoses* XV, 745-802, cfr. *Oratio* 1518 f., B4r.

Dans le sermon, Zanobi compare la gloire de la *gens Iulia* et du Christ : César était le fruit illégitime d'une esclave, tandis que Christ avait été nourri par le lait pur et chaste de Marie : « *Caesar, quem fui quoque milites calvum a adulterum cantitabant, quam ut docerent se a Marte, ab incerta Venere ac phrygiis raptoribus descendisse ut quibus flagitiis imperium illud coeperat, per eadem quoque nec dissimili troianorum exitu finiretur*.

vv. le motif traditionnel du panégyrique de l'empereur est le *leitmotiv* de la propagande pontificale et de sa politique de conciliation. En particulier, il avait été symptomatique la réadmission des *piagnoni* et de puissants cardinaux schismatiques Bernardino de Carvajal et Federico Sanseverino en 1513. RUBELLO 2015, p. 173.

<p>Quippe non caesis hominum manipulis, tollimus nostro titulos Leoni ; capta nec Regum Latia ferimus colla bipenni. 80</p>	<p>Et certes, pour ne pas avoir vu le massacre de bataillons d'hommes, nous ne supprimons pas pour notre Léon les titres de gloire, ni pour ne point frapper de la hache à double tranchant le cou de rois latins faits prisonniers.</p>
<p>Munda sed cordis pietas amici, deditos reddit meritis honores; ambitu pulso patefacta gaudens regna Tonantis¹⁴⁴⁸. 84</p>	<p>Mais la piété pure d'un cœur bienveillant a rendu les honneurs dus aux mérites, et se réjouit de voir les royaumes du Tonnant ouverts par le rejet de la brigade¹⁴⁵².</p>
<p>Ponimus iuris cupido tuendi, Ponimus pacis cupido triumphos, Ponimus sacras Domino colenti Palladis artes. 88</p>	<p>Nous présentons à celui qui est désireux de préserver le droit, nous présentons à celui qui est désireux de la paix les triomphes, nous présentons à ce maître qui les honore les arts sacrés de Pallas.</p>
<p>Iamque fundator Latiae Quirinus Urbis, e divo sibi dedicato gestit, ardentique vocat Leonis numina voto. 92</p>	<p>Et déjà Quirinus, le fondateur de la ville du Latium, exulte à cause du dieu qui lui est consacré, et appelle de ses vœux ardents la divinité de Léon.</p>
<p>Advocat trina similis corona, et iure Silvester parili Leonem collis abrupti modica sacratum Numen in ara. 96</p>	<p>Et Silvestre semblable par la triple couronne invoque Léon d'un droit égal, divinité consacrée sur le modeste autel de la colline escarpée.</p>
<p>Solis adventu siquidem Leonis,</p>	

1448 Sources : OVIDE, *Epist.* IX, 7 ; *Met.* II, 466, X, 198 ; XI, 319 ; *Fast.* VI, 349 ; *Pont.* II, 2, 44. V. 108 *squalor* = VIRGILE, VI, 299. V. 102 *ponimus* en *incipit* = OVIDE, *Epist.* XIX, 39. 226).

v. 93 *ambitu pulso* = référence aux pratiques simoniaques de ventes des charges ecclésiastiques. Voir *supra*, p. 94-95.

vv. 95-98 = triple anaphore du verbe *pono*, au pluriel où l'auteur s'unit dans un pluriel de l'énonciation pour présenter les qualités de Léon. « Les arts de Pallas » cachent une allusion à l'emblème des Médicis et aux cris de joie qui accompagnèrent la cérémonie d'installation au Latran : « Palle » ! « Palle » !

vv. 99-106 Léon est célébré comme une divinité (*numen*) à plein titre et pour cette invocation finale l'auteur appelle à témoins des entités symboliques, Quirinus, ancien dieu romain, protecteur des activités des hommes libres et Silvestre I^{er} (270 apr. J.-C. – 335 apr. J.-C.), le premier pape du christianisme, artisan de la conversion et baptiseur de Constantin. Les deux personnages, l'un mythique, l'autre historique se côtoient pour évoquer de manière emblématique l'union des pouvoirs spirituel et temporel. Mythe et réalité historique se confondent. Voir *supra*, p. 201, 268.

vv. 106-110 = Par des mots empruntés à Virgile décrivant Charon, le terrible passeur de l'outre-tombe (*Aen.* VI, 226), l'auteur décrit le dernier effet de la puissance de la divinité solaire de Léon : rajeunir et dépolvériser ce qui était un simple amas des ruines, bien merveilleuses mais bâties sur des guerres et des meurtres.

vv. 111-118 Péroration finale à Léon à établir son siège à Rome et à la désigner de son nom.

squalor informis senii recedet,
surget et templo domibusque sedes
aucta verendis. 100

Huc frequens almi iubar, huc Leonis
adsit, huc frontis radios amicae
flectat, huc sedes amet, huc beatos
ducere gressus. 104

Parva ne solum, tenuisque Roma,
Tibris obiectu, a Latio recedens;
ipsa sed maior quoque iam vocetur
Roma Leonis. 108

Car à l'arrivée du Soleil de Léon s'éloignera la hideuse laideur de la vieillesse, et se dressera le siège rehaussé par le temple et les demeures vénérables.

Qu'ici paraisse, oui, ici, l'éclat durable du bienfaisant Léon, qu'il incline vers nous les rayons de son front bienveillant, qu'il aime séjourner en ce lieu, et en ce lieu conduire des pas heureux,

pour que non seulement Rome ne soit pas appelée petite et chétive, séparée du Latium derrière la barrière du Tibre, mais même qu'elle soit désormais appelée plus grande, la Rome de Léon.

Annexe VI

Lili Gregorii Gyraldi Poematia Ed. Lugdun. 1536

Hymnus ad Divum Leonem Pont. Max. ¹⁴⁵³

O qui me gemino Parnassi in vertice sistat?
Aoniumque mihi praesenti numine plectrum
Sufficiat? Dum te canimus, Leo maxime, cuius
Auspiciis felix tranquilla per otia pacis
Mundus agit, veteres et dedicere tumultus
Mortales ; saevus cum iam fera bella tyrannus
Intentans, summa cuperet dominarier urbe,
ferret et indomitos malesano in corde furores ;
eduxit Schytichamque manum, populumque ferocem
vastantem late loca : dumque ea fama vagatur,
Italiae gentes omnes, Romanaque pubes
Ancipiti est percussa metu, spes nulla salutis,
nullae fugae ratio est, ostentant omnia dirum
exitium. Haud aliter Gallis intransibus urbem
pertimuit, vel cum Cannensi clade superbus
Annibal insultans urbi est extrema minatus
Ergo, te populus, te plebs, adiere patresque
Orantes veniam divos pacemque per aras
Exquirunt, miseraque ferunt ad sydera voces.
At tecum (miseratus enim) tum plurima volvens
Obvius ire paras Regi, si flectere mentem
Si possis dictis animum ad meliora referre.
Est locus, Eridano quo sese Mincius ingens,
Mincius Oeneas gelido qui pectore flammam
Servat adhuc, vatium placidus quique irrigat ora,
miscet agens ; huc iam proventus barbarus hostis
venerat armato stipatus milite denso
illum hoc forte loco, parva comitante caterva
offendis fidens animi, atque interritus armis.
Non tibi baccatum triplici diadema corona,
sed lituus tantum praecit, niveaque minister

1453 ROSCOE 1817, T. XI, n° CCVII, pp, 231-237.

non peplum ex humero signis auroque coruscum,
 discinctus tunica. Tum rex consistere iussit
 agmina, miratus quae sit fiducia inermi.
 Ecce autem (mirum) facies emittere lumen
 Visa tua est, subitoque ignis splendente corona
 Involvi, summoque duos de vertice divos
 Fundere, lambebatque comas et tempora flamma.
 Rex pavidus trepidare metu, mussare cohortes,
 diriguere animis visu, mens effera cessit ;
 expleri intentus rex usque tuendo
 flaglantres vultus, haeret sed pectore toto.
 Non secus Aeneas stupuit, cum fundere Juli
 Visus apex lumen, vel cum Lavinia virgo
 Regales accensa comas, pater ipse Latinus.
 Tum sic affaris, sustollens lumina, Regem.
 Ipse Deum tibi me genitor mandata per auras
 Ferre iubet, coelum et terras qui numine torquet.
 Abstineas a caede manus, Romanaque linquas
 Tecta, nec Ausonium fas est visere Tybrim.
 Cede Deo ; Divos nec contra audentio ito.
 Vix ea fatus erat, cum Regi multa paranti
 Obstruit os Divum Pater, et vox faucibus haesit.
 Iam tuum consilia in melius, tum denique mentem
 Vertere Rex coepit, ponitque ferocia mitis
 Corda, volente Deo ; nec iam parat obvius ire,
 quin dictis paret, vetitaque excedere terra
 actutum celerat, , patriasque exquirere sedes
 omnibus est animus, par est sententia cunctis.
 Ergo alacres redeunt. Tu pacis munera Romam
 Laeta refers ; te laeta capit Romana iuventus ;
 nomen in astra ferunt, laetis clamoribus omnes
 ingeminant paeana, et festa fronde coronas
 intexunt, cava tum tinnita turribus altis
 aera cient, feruntque Leo, Leo, compita et arae.
 Haec tua facta quidem. Sed quo nunc carmine dicam ?
 Vel cum restituitque manum castissima virgo?
 Vel cum consilioque patrum sacrique senatus
 Dissidium unigenae reluis, cogisque fateri
 Nestorium esse triplex uno sub numine numen.
 Barbarica disiecta manu, nova moenia Romae,
 tu reparas, urbemque tuo de nomine ponis.
 Tu sacros ritus, tu mystica munera noris,
 et fandi numeros, et sacra volumina legis.
 Tuque Dei interpres, tu praepetis omina coeli
 Numina tu vatuum, et venientia tempora sentis.
 Hinc tua te quando iam fata extrema vocarent,
 et circumfusi generent populusque patresque,
 Haec ora claudis, divine Sacerdos.
 Parcite lamentis, lachrymas et mittite inaneis.
 Praedicam ; veniet olim labentibus annis

Tyrrhena qui gente meo me nomine reddet,
atque umbrata geret regali tempora mitra,
uni cui pacis studium, cui saecula curae
aurea, qui rursus pacata per otia mundum
componet, convulsa suo qui corpore membra
restituet, patresque vocet, sanctumque senatum
sacraque cui lambent proni vestigia reges.
Quique Schythas super et Turcas, super et Garamantas
Proferet imperium Romae, gentesque salubri
Mersabit fluvio, mores vitamque docebit
Relligionem animis, hunc expectate futurum.
Haec dicens, placida compostus pace quiesti,
aureaque in solio stellantis regia coeli
te capit, et Divum numerum felicior auges.
Unde reos voti damnas, propriusque tonantis
Colloquio frueris divino nectare pastus.
Salve, sancte pater, Romani maxime custos
Imperii, salve magnum decus addite magnis
Coelicolis, Italae magnum decus addite genti.
Iamque tuo felix adsis, pater alme, Leoni,
et votis faveas princeps et rite secundes,
si tua consequitur cupidus vestigia morum,
si Solium hoc animo et Sceptrum sacramque Tiamam
suscepit, populos vocet ut sub foedera pacis.

Annexe VII



Stanze Vaticane, Salle d'Héliodore, Rencontre entre Léon I^{er} le Grand avec Attila (Raphaël, 1514).

ODE SECUNDA AD LEONEM X PONTIFICEM MAXIMUM¹⁴⁵⁴

Ecquis o laetam, Leo, gratus urbem
Erigit rumor fera te parare
Barbarae, iam iam Latio imminenti,
funera genti?

Macte qui tantos animos superbus
Concipis ! Magnis nova te triumphis
Gloria invitat, nova laurus, o te
Maxime regum !

O diem illam, qua rediens in urbem
Arduis figes spolia ampla templis,
quem duces omnes sacra Vaticani ad
limina ducent !

Ante deiecti capita alta reges
Efferi incedent: minor ibit ille,
qui, modo devicto Oriente, Romae
dira minatur.

O ubi hic captas numerabis urbes,
et ducum vita exuvias carentum,
o tuum quae tunc merito lacescent
gaudia pectus !

Ergo age, arrectam Ausoniam, et paratos
publica Europae voca ad arma reges,
iamque spumosum videam latere
classibus aequor.

Hoc avent omnes Itali, exterique :
gestiunt cunctis animi, paratur
Martis ad praeclara opera, et labores
Pulchra iuventus.

Ipsa ego, quamvis alia nitere
Mens erat lauro, ardeo nunc amore
Martis, armorumque : tui relinquunt,
Phoebe, calores.

1454 MARCI HIERONYMI VIDAE, Cremonensis, *Albae Episcopi, Poematum : quae haud plane disiunxit ab Fabula*, Oxford, 1722, p. 83-85.

Nunc vocant artes aliae : iuuet me
Iam gravem ferri strepitum, tubasque
Horridas audire, iuuet ruentes
Cernere turmas.

Iam mihi densum videor per agmen
Casside inclusum caput insuetum
Funera horrendum fera fulminanti
Spargere dextra.

Non ego pro te, laribusque, et aris
Horream extremos penetrare ad Afros ;
Non ego Xanthum galea cava po
tare nec Indum.

Pulveris multum patiensque Solis
Ibo, quo Bellona vocabit, et Mars,
hostium irrumpens cuneos ahena
luce coruscus.

Et mihi pectus, mihi sanguis, et vis
Vivida ; est praesens animus : trementi
Barbari tellure cadent mea sub
Cuspide reges.

Ante me haud alter vacuus timoris
Audeat muros superare capti
Oppidi, nemo prior obstinatus
Rumpere in arces.

Forsan et vestros aliquis triumphos
dum canet vates, Asiam, Africamque
cedere, et victum iuga vestra ferre
protinus orbem,

me quoque heroas memorabit inter
maximos : noscent animae in periclis
prodigum, expertemque metus futura
secula Vidam.

MARC JÉRÔME VIDA

*Ode quarta ad pacem*¹⁴⁵⁵

Pax alma, dulce ubique nomen gentibus
Inter Deos pulcherrima
pulcherrimos, quam me tui expectatio
torquet morantis ah nimis !
Tumne, Diva, vivus adventum amplius,
tempus videbone aureum ?
Umquamne erit, mundum his tenebris obsitum
Tuo ut serenes lumine ?
Quando expetentem me, Dea, spe id irrita
Tanto beabis ne longe prius
Vincat senectus languidum,
quam rursus urbes divites conviviis
ludisque distinerier,
quam rura videam cantibus laetissimis
omni sonare ab angulo,
unisque ventorum duellis aequora
metuenda, non Martis dolis.
Ut omne telum pereat, ut Chalybum genus
haud nominetur amplius.
Ut regum avarities, et ambitio impotens
Sepulta sit sub aequore.
Absente te, vix uberes alunt agri
Numquam colonum defidem :
praesente vero, nuda saxa qui colit,
vel dormiens, bonis fluit.
Tu grata Musis, tu in foro versantibus
Places, et urbi praesides.
Tu merce transmarina opes parantibus
Voto invocaris publico.
Te divites, te ubique pauperum greges
Laboriosi praedicant.
Tibi viri, tibi pudicae mulieres
Praegestienses supplicant.
Tui senes, tu pueri amantissimi,

1455 MARCI HIERONYMI VIDAЕ, *Cremonensis, Albae Episcopi, Poematum : quae haud plane disiunxit ab Fabula*, Oxford, 1722, p. 88-91.

tui omnis aetas appetens.
 Tu, si quid est mortalibus boni uspiam,
 id una nobis comparas.
 Tu sanitatem gentibus, sacraque et opes,
 et victum, et annonam, et merum,
 securitatem, literas et otium,
 et nuptias, et liberos,
 vitamque tandem affers, amica cantibus,
 adversa vero luctibus.
 Tui simul Mars hauserit pedis sonum
 Facesset hinc celerrimus.
 Simul quiescent furta, caedes, vulnera
 Strages, ruinae, incendia,
 tot orbitates liberorum, tot strupra,
 crebrique raptus virginum.
 Nec audietur amplius clangir tubae
 Viros cientis ad necem,
 juvenemque vellentis tenellae ab coniugis
 gremio metu inspersionem genas.
 Quae, pluraque viri si viderent principes,
 cum bella initio cogitant,
 vel abstinerent. Vel quibusvis ponerent ;
 neque eos libido, neque adeo ageret gloria,
 ut perderent caeci omnia.
 Istis si ego ab malis procul tandem absiem
 Tranquillitati redditus,
 videamque pendentis acervos arduis
 scutorum ubique postibus,
 araneorum fila quos obduxerint
 nigros vetusto in pulvere,
 ensesque rursus, ferreasque cuspides
 in vomerem conflarier,
 vitam haud recusem pauperem traducere
 fodiens agrum incurvus manu.
 Saltem animus ablatis mihi his terroribus
 Quiesceret liberrimus.
 Possem laborem versibus solarier
 Cinctus olea canum caput :
 et nocte paucos revolverem libros,
 vel imbre detentus die.
 O Diva, largitrix bonorum una omnium !
 Quo te vocabo nomine ?
 Quibus te honestis efferam praeconiis ?
 Dignum unde te verbum exprimam ?
 Opulenta salve ! Iam recurre huc aurea,
 et nos tuo vultu bea.

Annexe IX/a

Les *Coryciana* et la prophétie
Raphaël



Raphaël, *Le Prophète Isaïe*, (2,50 m × 1,55 m), (1511 à 1512), Basilique Saint-Augustin, Roma.
Photo : (© Edizioni d'Arte Marconi, *La Basilica di Sant'Agostino in Campo Marzio*, 2007, Roma).

Les *Coryciana* et la prophétie
Sansovino



SANSOVINO, *Marie, l'Enfant et Sainte Anne*, Basilique Saint-Augustin, Roma.
Photo : © Edizioni d'Arte Marconi, *La Basilica di Sant'Agostino in Campo Marzio*, 2007, Roma.



Sansovino - Raphaël, *Autel de Sainte Anne*, Basilique de Saint-Augustin, Roma. Photo: Martina Atzori

Annexe X

Zaccaria Ferreri

*Zaccaria Ferreri Lugudunense somnium de Leonis X ad summum pontificatum divina promotione*¹⁴⁵⁶.



1456 Z. FERRERI, *L.S.* 1513, éd. NICOLAS DE BENEDICTIS da Lyon ; *CIPI*, éd. G. G. BOTTARI 1719, T. IV, p. 270-297.

Préface

Zaccaria Ferreri (Vicenza 1479-Guardalfiera 1524), *Lugudunense somnium de Leonis X ad summum pontificatum divina promotione.*¹⁴⁵⁷

Reverendissimo in Christo patri domino Francisco Cardinali Volaterrano amplissimo et sapientissimo Laelius Brixianus artium et medicinae doctor feliciter.

Lugudunum Galliarum insignem civitatem ex Parisiis proficiscens, pater sacratissime et omnium doctrinarum studiosissime, Zachariam Ferrerium tuum Vicentinum abbatem Subasiensem eminentioribus disciplinis consumatum virum et clarissimum vatem tuisque admodum dicatum præconiis quum e Gallia iter accelerare vellet in ipsa Luguduni urbe quorundam præsulorum opera, qui ibidem congregati degebant, ne discederet detentum ac præpeditum offendi.

Eius rei causam quum iam non ignorarem, Sylvam ipsius centesimam decimam, quæ Lugudunense somnium prætitulatur, quam tuæ dicatam sublimitati dudum intellexeram (ne forte casu aliquo interciperetur), petii ab eo et obtinui, demumque post eius e Gallia discessum opus tribus sane diebus tantummodo absolutum, et ædificatione dignissimum (utpote sanctissimi Leonis Decimi Pontificis maximi divinam creationem mira poematis textura includens) continuo ædendum tradidi, tibi me obsequium facturum conspicatus. Quare opus ipsum, antistes præstantissime, unaque cum opusculo Alexandrum Lælium in tuarum virtutum et servum et mancipium suscipere haud dedignaberis. Vale felix. Ex Luguduno, XIII Cal. Octobris MDXIII.

Zaccaria Ferreri (Vicenza 1479-Guardalfiera 1524), *Le Songe de Lyon, sur la divine promotion de Léon X au souverain pontificat*

Au révérendissime Père dans le Christ, Monseigneur le Cardinal Francesco Volaterrano, très illustre et très sage, Lélius de Brescia, docteur en arts et en médecine, souhaite la félicité.

Allant, ô Père très saint et très attaché à toutes les sciences, de Paris à Lyon, insigne ville des Gaules, je suis tombé sur ton cher Zaccaria Ferreri, de Vicenza, abbé de Subasio, homme d'une connaissance accomplie en toutes les disciplines et très illustre poète, entièrement dévoué à ton éloge : alors qu'il voulait rentrer rapidement de France, il était retenu à Lyon, précisément, et empêché de quitter cette ville par les soins de certains personnages importants qui s'y trouvaient réunis.

Comme je n'ignorais pas la raison de cela, je lui ai demandé, pour éviter que par quelque hasard elle ne soit peut-être dérobée, et j'ai obtenu de lui, sa cent-dixième *Sylve*, intitulée « le songe de Lyon », dédiée, je l'avais appris depuis quelque temps, à ta Grandeur, et juste après son départ de France, j'ai immédiatement donné à éditer cet ouvrage achevé en seulement trois jours (oui, vraiment !) et tout à fait digne de l'édition (en tant qu'il renferme, dans un poème admirablement tissé, le récit de la divine création du très saint Souverain pontife Léon X), voyant bien que je te donnerais une marque de déférence. Ainsi donc, noble évêque, tu ne dédaigneras pas de recevoir comme serviteur et esclave de tes mérites l'ouvrage lui-même et, en même temps que l'ouvrage, Alexandre Lélius. Porte-toi bien et que la réussite soit avec toi. De Lyon, le 19 septembre 1513.

1457 Z. FERRERI, *L.S.* 1513, éd. NICOLAS DE BENEDICTIS da Lyon ; *CIP*, éd. G. G. BOTTARI 1719, T. IV, p. 270-297.

Annexe X/b

La structure du poème :

La structure du *L.S. (Sylva 101)* se présente ainsi :

1-6 : Poème de dédicace au cardinal Francesco Soderini, cardinal de Volterra, évêque de Vicence.

7-8 : Vers de raccord et d'introduction de la localisation géographique du poète. Au moment où le récit se déroule le poète se trouve à Lyon, enfermé à l'intérieur d'une chambre. Il est en train de lire « quelque récit ».

9-23 : Après avoir décrit la chambre dans laquelle il séjourne, l'auteur entreprend la narration du contenu du texte qu'il lit. L'arbre généalogique situé sur la couverture anticipe la grandeur du contenu : il s'agit du récit de la vie de Constantin le Grand, synthétisé dans « *ortum actaque* », depuis la prise du pouvoir jusqu'au triomphe et à la donation des *sceptra et secures Caesareas* (v. 19). Ce passage, à la grande teneur dogmatique, sert de justification au document controversé sur la *Donation de Constantin* et du pouvoir temporel du pape.

24-27 : Bref intermède de vie quotidienne au ton emprunté à Virgile qui évoque un moment de quiétude nocturne.

28-34 : Ample périphrase astrologique qui sert à évoquer la saison de l'année dans lequel le récit commence. C'est le mois de Mars, moment où les Poissons se couchent et où le Bélier, première constellation, surgit, d'une façon analogue à la *Comedia* et à la *Genèse (Bible)*.

34-44 : Le sommeil commence et le poète se retrouve dans une région céleste éternellement froide et obscure, remplie de spectres immondes violemment poussés dans les ténèbres. Il s'endort et commence à rêver de traverser à la nage les espaces froids situés entre les astres, peuplés de formes spectrales.

53- 60 : Description et allégorie du Ciel de la Lune.

63-90 : Description et allégorie du Ciel de Mercure.

92-99 : Description et allégorie du Ciel de Vénus.

100-119 : Description et allégorie du Ciel du Soleil.

120-175 : Description et allégorie du Ciel de Mars.

177-197 : Allégorie des cinq nymphes.

198 : 210 : Apparition de Dante.

224-254 : Prophétie de l'avènement d'un astre qui apportera la paix sur terre et un nouvel âge d'or. C'est l'un des moments culminants du poème, qui prépare la vision de l'élection de Léon X et crée du suspense, en jouant sur le contraste avec le spectacle désolant du ciel de Mars.

256-303 : Biographie de Dante. Aveu de son erreur théologique concernant la division du pouvoir spirituel et temporel (vv. 290-295).

304-315 : Ferreri demande si tous les esprits du ciel jouissent de la même façon de la contemplation de Dieu. Dante répond que Dieu est visible partout et par tous les esprits.

316 -393 : Longue section d'explication des allégories. Les cinq nymphes symbolisent le schisme qui divise la communauté chrétienne. Référence à la Gaule et à l'Asie, qui ont suivi l'erreur de Mahomet.

362-368 : Les trois nymphes qui avancent ensemble représentent l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne, qui sont réunies dans un même concile œcuménique, présidé par le Pontife. La quatrième nymphe symbolise la Gaule et l'erreur schismatique.

369- 384 : Description de la première nymphe, l'Italie, siège d'un grand espoir par la présence en son sein du nouveau Pasteur Angélique.

385-404 : Description de la cinquième nymphe qui incarne « l'Église détruite par la secte des Agaréniens (ou Agarènes) » : secte de chrétiens apostats, qui au milieu du VII^e siècle nièrent la Trinité. La nymphe s'est éloignée du message du Christ pour s'étendre vers le nord de l'Afrique, la Grèce et Byzance. Néanmoins, elle est amenée à rejoindre les autres sœurs suite à l'empressement du Pontife « qui soigne » et réconcilie.

405-426 : Des vers très importants incitent à la réforme qui ne peut plus attendre à cause des fléaux qui affectent la capitale et de l'assaut turc qui menace.

427-482 : Long passage d'exaltation prophétique sur Léon X

- qui purifiera les mœurs corrompues de la capitale et détruira « les alliances des Mahométans » (vv. 416-26),
- qui a été élu par la volonté du Saint Esprit et « par des votes concordants du collège des cardinaux », et ceci contre son gré (vv. 430-440),
- qui est le représentant du Christ et du pouvoir divin sur terre, des lois pontificales et de César,
- qui possède un suprême savoir (vv. 460-463),
- qui garantira l'union des cinq nymphes qui étaient jusque-là dispersées,
- qui a été appelé en service dans la fleur de l'âge et en parfaite santé, afin de pouvoir prolonger longtemps les siècles heureux.

484-520 : Ferreri manifeste son désir de vouloir connaître l'identité de ce nouveau Pontife qui apportera la paix. Il affirme avoir déjà appris la nouvelle de la mort de Jules II mais l'identité de celui qui l'a remplacé lui reste encore inconnue.

524- 612 : Dante invite Ferreri à monter avec lui de plus en plus haut. Il lui montrera le nouveau Pontife. Les deux poètes montent dans le ciel de Jupiter et aperçoivent, au loin, Saturne, des constellations toutes entières et tout le système cosmologique (vv. 529- 544). Dans le ciel de Jupiter s'ouvre aux deux poètes un endroit paradisiaque, caractérisé par une résidence (un palais) en or et en marbre, un *locus amoenus* peint en de vertes prairies, des forêts et le chant des oiseaux. Dante explique que ceux-ci sont « des signes mystiques, qui sont montrés à lui mystérieusement » (v. 563). Pendant leur marche, ils voient apparaître des palais immenses couronnés par des hauts remparts. Ferreri insiste pour que lui soit dévoilé le visage du pape. Dante l'invite à la patience et l'assure qu'il le guidera vers l'endroit qu'ils ont aperçu de loin. Ce sera pour lui un grand plaisir de le conduire. Ils aperçoivent une foule qui exulte, signe des célébrations pour le nouveau pape, comme l'explique Dante. Cette scène est localisée sur les monts du Vatican et les murs de Léon, que Constantin a fait bâtir pour le descendant de Pierre. Suit une description des sept collines de Rome reprenant de nombreuses chroniques inspirées par la fête triomphale donnée pour l'élection de Léon X.

613 - 663 : Ferreri remarque les colonnes rouges et les étendards de la lignée illustre des Médicis. Il croit apercevoir Jean de Médicis, revêtu de la pourpre cardinale dans son jeune âge. Il s'exclame de joie et remercie Dieu parce que cette élection est porteuse de joie. Il demande la nature des symboles qu'il voit, les six pommes rouges et l'or. Dante lui explique qu'ils sont le signe de la splendeur et de la gloire immortelle de la célèbre famille.

664 - 769 : Arrivée d'une foule qui acclame le nom de Léon. Dante entame une longue explication quant à la motivation du choix du nom Léon, fondée sur la moralité irréprochable de chacun des neuf Léon qui ont précédé et sur la valeur symbolique que ce nom contient. Léon est le symbole de la force du Christ dans les écritures sacrées, d'une nature à la fois forte et généreuse qui pardonne les suppliants et poursuit les orgueilleux. En outre, les Florentins portent le lion dans leurs enseignes. On peut noter un jeu de mot concernant le pouvoir de Léon X, descendant de Laurent le Magnifique, de soigner les maux et les maladies des contemporains et de transformer en or les siècles de fer.

795–851 : Pendant que Dante poursuit ses explications, les deux continuent la marche vers la demeure sacrée. Ils sont entourés d'une foule en liesse provenant de partout et rentrant dans le temple. A l'intérieur, entouré par un chœur de prêtres, le Médicis. L'émotion est tellement forte que Ferreri ne peut pas retenir les larmes. Il se met à genoux, adore « l'espoir unique de ce monde fragile » et proclame ce que seront les entreprises qu'il arrivera à accomplir.

851-887 : Après ce discours, Dante emmène Ferreri devant l'autel de la nymphe qui porte le Christ et l'invite énergiquement à abandonner et à reconnaître les erreurs du Concile de Pise. Ferreri affirme qu'il a erré de bonne foi en croyant lutter pour ce qui est juste. L'épreuve qu'il

a enduré, en croyant être mis à l'épreuve par Dieu, était un dogme fallacieux dont il avoue toute l'inutilité.

885-920 : Dante établit un parallèle entre l'erreur de Ferreri, le sien et celui d'autres penseurs qui, en pensant pratiquer la justice, se sont éloignés de la vérité. C'est paradoxalement la finesse de l'esprit qui pousse la plupart à dévier. Toutefois, dit-il, il est possible d'abjurer et d'obtenir la grâce de la part du Père latin. Suit une description de l'exemple de la Gaule, qui, jusqu'à ce moment-là, ne s'était pas tachée d'une grande faute.

921-922 : Ferreri se questionne sur un point crucial, à résoudre dans l'immédiat. Comment s'enfuir de Lyon, maintenant que les cardinaux Carvajal et Sanseverino se sont ralliés au pape ? Il demande à Dante comment pouvoir arriver à Rome et y rester.

941-982 : Dante l'invite à faire preuve de repentir. Il lui décrit sa tentative réelle de fuite qui l'a emmené à travers le Rhône et durant laquelle il sera capturé près du Viviers (Ardèche) et retenu prisonnier par un certain « Lucius ». Claude, évêque de Tournon, sera à l'origine selon Dante de sa libération. Il conseille aussi à Ferreri de se méfier des propositions néfastes des schismatiques et ne manque pas de le rassurer en lui disant que Dieu l'aidera à affronter ces adversités.

984–1030 : Le poète se réveille en apprenant par ses serviteurs qu'il a parlé durant son sommeil. Encore plongé dans les mystères d'un rêve extraordinaire, il se prépare pour se rendre dans le temple le plus proche, où il rencontre Galeazzo Bentivoglio qui lui annonce que le nouveau souverain pontife a été élu *votis flagrantibus*.

Lugdunense somnium de Leonis X ad summum pontificatum divina promotione.

Texte et traduction



Soderiniadum soboles excelsa parentum,
atque Florentinae rarissima gloria gentis,
cui Romana dedit sublimes purpura fasces,
et Volaterranae remanent vocabula mitrae ;
cui vivens addictus ero, cui mortuus omnis 5
sacrabo *virtutem* animi, Francisce, *perennem*

Lugdunum

sub testudineo coeunt ubi Arar, Rhodanusque,
nocte lacunari clausus nonnulla legebam.

Constantinus

Stemmata semideum (ni fallat opinio) coram
pagina monstrabat magni mihi principis ortum 10,
actaque, qui functo vita genitore subaegit
urbanum imperium, postquam suspexit in axe
Christiferae vexilla Crucis, vocemque triumphum
pollicitam audivit, palmamque ex hoste ferentem:

quique salutari tingens pia membra lavacro 15

Illustre rejeton de parents Soderini et gloire
exceptionnelle d'une famille florentine, à qui la
pourpre de Rome a donné les faisceaux sublimes
et à qui reste le nom de la mitre de Volterra,
à qui je serai toujours dévoué tant que je serai en
vie, et je consacrerai, mort, la force éternelle de
tout mon esprit, ô François,

Lyon

Là où confluent la Saône et le Rhône je faisais
pendant la nuit quelques lectures, enfermé sous
un plafond à quatre pans.

Constantin

Un arbre de demi-dieux, si je ne trompe pas, voilà
ce que mettait sous mes yeux une page, l'origine
d'un grand prince et ses grandes actions, lui qui,
après la mort de son père, s'est soumis au pouvoir
de la Cité, après avoir vu les enseignes de la croix
qui porte le Christ, et entendu la voix qui
promettait le triomphe et qui apportait la palme

dira elephantiasis pepulit contagia leprae,
 tantaque Romuleo concessit munera patri,
 Ausoniam, quidquid cadens sol occupat : auri
 fulcimenta, decusque ingens, sceptrum, atque secures
 Caesareas : diadema triplex in vertice sancto : 20
 atque Palatinas aedes, Bizantiaque arva
 in sua delegit / quum mox invadere coepit
 me sopor, et iussit concedere membra cubili.
 Grata quies aderat; stertebant ebria somno
 guttura servorum, quos cella propinqua tenebat; 25
 Et lychnum ardentem pascebat Palladis humor.

Martius mensis

Alta Dionaei repetebant aequora pisces
 frontibus occiduis, ariesque Ammonius ardor
 Signiferae princeps, primusque auriga coronae 30
 limen Apollineis referens ingressibus amplo
 aurigerum vellus procul ostentabat Olympo;
 Pleiadum coetus vicinos ibat in ortus:
 omneque sub verno nemus instaurabat honore.

Dormio. Me variis tunc ardua somnia versant
 subter imaginibus, ferrique per astra videbar, 35
 et rapidis sulcare leves tranatibus auras.
 Efferor a terris plusquam iuga Pelion alta
 Elevet Aemoniis, Othrisque, et Pyndus in arvis.
 Transeo perpetuis frigentem algoribus oram
 aeris : unde cadunt tenues in gramina roes, 40
 atque pruinoso tellus canescit amictu ;
 Qua fera larvarum illuvies ex aethere pulsa
 truditur assiduis tenebris et carcere coeco.
 Qua Notus, et Boreas aeterno murmure certant ;
 atque cient nimbos, tonitruque, et fulgure verrunt 45
 Nubila, sulphureaque ruunt in fulmina petrae,
 Et qua caeruleis grandis de nubibus exit :
 Hibernaeque nives celsas sparguntur in alpes.
 Accipit aethereos hic pars elatior ignes.
 Sideribus tractos ima a tellure vapores 50
 huc accendit, et in varios ea flamma cometas
 format, et insolitos didicit portendere casus.

conquise sur l'ennemi ; celui qui, plongeant ses
 membres pieux dans le baptême salutaire,
 repoussa les cruelles contaminations de la lèpre
 éléphantiasis, et céda de si grandes fonctions au
 pontife Romain : l'Italie, toute l'étendue dont le
 soleil couchant s'empare, les soutiens de l'or, une
 immense gloire, les sceptres et les haches des
 Césars et la triple couronne sur une tête
 consacrée ; lui, qui choisit pour les faire siennes
 les demeures palatines et les terres de Byzance ;
 quand, tout d'un coup, le sommeil commença à
 m'envahir et m'ordonna d'abandonner mon corps
 à ma couche. Il régnait là un calme agréable, les
 serviteurs, qui se trouvaient dans la chambre
 voisine ronflaient, ivres de sommeil. Et l'huile de
 Pallas nourrissait la lampe qui brûlait.

Mois de Mars

Les poissons de Vénus, tête baissée, cherchaient
 à gagner la haute mer et le bélier, brûlure
 d'Ammon, le chef et premier cocher de la
 couronne porteuse de la constellation parsemée
 d'étoiles, qui, ouvrant le seuil à l'entrée
 d'Apollon, montrait sa toison dorée loin du vaste
 Olympe.

La constellation des Pléiades se levait en
 proximité et chaque forêt se renouvelait sous la
 beauté du printemps.

Je m'endors. Des rêves difficiles me tourmentent
 alors par des images variées.

Il me semblait que j'étais transporté à travers les
 astres, que je sillonnais les airs légers d'une nage
 rapide. Je suis soulevé de terre plus que le Pélion,
 l'Othrys et le Pinde ne pourraient élever leurs
 hautes crêtes sur les champs de Thessalie.
 Je traverse une région qui se refroidit par des
 gelées perpétuelles, d'où des rosées légères
 tombent sur les herbes et la terre blanchit d'un
 manteau de givre, là où des spectres à la saleté
 farouche, chassés du ciel, sont repoussés
 violemment dans les ténèbres épaisses et dans
 une prison aveugle.

Où le Notus et l'Aquilon luttent dans un
 rugissement éternel et meuvent les nuées de pluie
 et balayent les nuages dans le tonnerre et les
 éclairs, et des roches de soufre s'élancent en
 foudre, où la grêle sort de nuages bleus et les
 neiges d'hiver se répandent sur les hauts
 sommets. C'est ici que la région la plus élevée
 reçoit les feux de l'éther. La partie la plus basse
 allume en étoiles les vapeurs tirées de la terre
 profonde et par la même flamme les transforme
 en des comètes variées et enseigne à prédire les
 destins inconnus.

Luna

Illaeus penetro non exurentis apertum
ignis iter ; recipitque suo me Delia circo ;
Quae sub Agenoreo deducens cornua tauro 55
irrorabat aquis terras, pontumque movebat.
Non potui satis admirari ut sideris orbem,
tantae molis ego aspexi, cui parva videtur
his brevibus terrae spaciis existere forma.
Reddidit astrorum motus paeana sonorum 60
Auribus, et sonuit toto symphonia coelo ;
ac suspensa diu tenuit praecordia cantus.

Mercurius

Inde per Hermetis fulgentia limina grati
ascensus patuere. Hilari me suscipit ore
sydus, et immenso tonuit rota lucida plausu. 65
Mite salutavi iubar. O salve optime, dixi,
Rhetor, et ingenuae linguae facunde magister.
Influis ingenii tu vim, facis ora diserta,
quae moveant lapides, et viscera cruda ferarum
(Nedum hominum sensus, humanaque pectora), tu fers
nectar in Eurotam, dulcemque Heliconis in undas
ambrosiam, laureta tuo spiramine Delphi
tollit, et in placidum carmen prorumpit Apollo.
Te Ciceroniaei patres, te sancta Maronum 75
Agmina, te sacri sophiae venerantur alumni.
Auspice te suave cantavit Lesbia virgo,
heroo didicit suras redimere cothurno ;
te Colophone fatus : sylvas Aeagrius Orpheus
traxit, et Andinus validis sua carbasa ventis
explicuit vates, magnumque retendit in aequor. 80
Te Phereciadiacam navavit Tullius artem
remige ; et orandi varios Demosthenis ausa est lingua
per anfractus altum transmitters pontum.
Nicomachi proles acie penetravit acuta,
te duce, quiquid habet rerum natura latentis ; 85
In superosque parum referens se se altius illo
divus Aristocles plura e coelestibus hausit.
Haec tibi concessit summus dominator Olympi
munera, et his titulis inter tu sidera praestas.
Iure tuas igitur laudes cantare tenemur, 90
et tua iucundo decernere lumina vultu.

Lune

Je traverse sans dommage le chemin découvert du
feu qui ne brûle pas. La Délienne me reçoit dans
son cercle. Elle qui, en faisant descendre ses
cornes sous le taureau Agénorien diffusait la
rosée sur la terre, réglait le mouvement de la mer.
Je n'ai pu rester en admiration suffisamment
lorsque je contemplais le cercle d'étoiles d'une si
grande masse, moi, à qui la forme de l'étoile
semblait être si petite dans nos espaces limités de
la terre. Le mouvement des astres faisait résonner
un péan aux oreilles et une symphonie retentit
dans tout le ciel ; un chant tint longuement les
cœurs suspendus.

Mercure

De là, s'ouvrit la montée à travers la demeure
lumineuse de l'agréable Mercure.
La planète m'accueillit avec un visage joyeux et la
roue brillante retentit fortement d'un battement
immense. Je saluai la douce étoile : – « Je te
salue, dis-je, ô le meilleur des orateurs et maître
disert de langue digne d'un homme libre.
C'est toi, qui insinues la force de l'esprit, qui
rends les bouches éloquentes, si bien qu'elles
peuvent émouvoir les pierres et les entrailles
cruées des bêtes et à plus forte raison les
perceptions humaines et les cœurs des hommes,
tu emmènes le nectar à l'Eurotas et la douce
ambrosie aux ondes de l'Hélicon. Grâce à ton
souffle, Apollon élève les lauriers à Delphes et se
répand en un chant suave. C'est toi que vénèrent
les Pères cicéroniens, les saintes troupes de
Virgiles, les nourrissons sacrés de la Sagesse.
C'est sous tes auspices qu'a chanté suavement la
vierge de Lesbos et qu'elle a appris à délivrer ses
jambes du cothurne héroïque, c'est sous ta
domination que l'Eagrien Orphée, par ses chants,
entraîna les forêts et que le poète d'Andes a offert
aux vents vigoureux ses voiles déployées et les
tendues vers la haute mer.
C'est avec toi au gouvernail que Tullius donna
son zèle à l'art de Phérécyde et que la langue de
Démosthène osa, par des détours d'expression
variés, traverser la vaste mer.
Sous ta conduite, la descendance de Nicomaque
pénétra par un regard aigu tous les mystères de la
nature. En s'élevant un peu plus haut que celui-là
vers les dieux, le divin Aristoclès tira des choses
célestes de nombreux mystères.
Voilà les tâches que t'a concédées le dominateur
suprême de l'Olympe et c'est de ces titres que tu
brilles parmi les astres.

<p>Venus Haec ubi dicta, hilari Cyllenius annuit ore. Scando magis. Sese Venus obtulit aurea nobis. Alipedes urgebat equos Hyperionis alma progenies; cui se iungens Erycina venusto ore serenatam spargebat in aequora lucem. Et vitreos stillans in Gallica rura liquores, et violas ab humo ducens, et ab arbore flores restituerebat opes, redivinaque pascua campis.</p>	<p>Nous sommes donc tenus à chanter tes louanges à juste titre et à regarder tes lumières d'un visage heureux ».</p> <p>Vénus À ces paroles, le Cyllénien donne son approbation d'un air joyeux. Je monte davantage. Venus dorée se présenta à nous. La nourricière progéniture d'Hypérion pressait de près les chevaux aux pieds ailés ; près de lui, Vénus Erycina, de son beau visage, répandait une lumière rassérénée sur la plaine. Elle, faisant couler des givres sur la campagne gauloise et pousser de la terre des violettes, et sur les arbres des fleurs, rendait la force et des pâturages renouvelés aux champs.</p>
<p>Sol Exsupero Paphiae gyrum, Phoebeaque tecta ingredior toto lucem spargentia coelo. Admirande nitor, mundique amplissima lampas, inquo, quae obliquo numquam discedis ab orbe: atque viam rediens observas semper eandem, in medio coeli ceu rex geris aurea sceptrum, et nocturna tuis splendoribus imbuis astra ;</p> <p>Tu vitale decus, tu lux, tu regula rerum. Sic pater omnipotens voluit, sic maximus author instituit. Profers tu semina et entia servas.</p> <p>Ipse salutiferum mittis medicamen in herbas. Te duce Phyllirides componere pharmaca novit, anguiforusque senex aegris inferre salutem. Plectere dulcisonos docuisti Amphionia nervos tu pater Aonidum. Delos tua, Cirrha, Rhodosque, sunt tua odoratae (T)empe suavissima Daphnes.</p>	<p>Soleil Je dépasse le cercle de la déesse de Paphos et pénètre dans les demeures de Phébus qui diffusent la lumière dans tout le ciel. « Ô admirable splendeur, flambeau très ample du monde », – dis-je – « qui jamais ne t'écarteras du cercle oblique, et qui au retour conserves toujours la même voie, au milieu du ciel comme un roi, tu portes un sceptre d'or et imprègnes de ta splendeur les astres nocturnes, toi, gloire vitale, toi lumière, toi règle des choses. Ainsi le père tout-puissant le voulut, ainsi le maître très grand l'établit, tu produis les semences et preserves les êtres. C'est toi-même qui mets dans les herbes le remède salubre. Sous ta conduite, le fils de Philyre a appris à fabriquer des médicaments et le vieillard qui porte des serpents à guérir les malades. C'est Toi, père des Aoniens, qui as enseigné à Amphion à frapper les cordes qui résonnent doucement. C'est à toi qu'appartiennent Délos, Cirrhes, Rhodes mais également Tempé pleine de la douceur des parfums de Daphné. À toi, la gloire connue des bosquets de Dircé. Tout ce que renferme Delphes, tout ce que renferme l'abrupt rocher du Cynthus, est à toi. C'est toi qui as formé pour l'enchanteur de Thrace le plectre et la lyre, et qui as donné à cet instrument une mélodie céleste.</p>
<p>Mars Exeo Tymbrei domibus, tendoque cruentas, confectasque diu tabe Mavortis ad aedes.</p>	<p>Mars Je sors de la maison du dieu de Thymbrée et je me dirige vers les demeures sanglantes de Mars, de longtemps accablées par la ruine.</p>

Sanguineas vidi hic flammis, vultusque minaces ;
 Armaque multiplices cito portendentia mortes
 Christigenum, caesisque ex undique et oppida et urbes,
 plena cadaveribus, maculatos sanguine campos, 125
 et vada purpureo late stagnata cruore,
 sicut apud Cannas, veluti Trasimena per arva,
 sive Placentinas Trebiae labentis ad undas
 Aeneadas, Tyriosque inter certamine facto. 130
 Insonuisse meis visae sunt auribus atrae
 plangentium voces sua mortua pignora matrum.

Obstupui cremefactus ad haec spectacula, et alsit
 spiritus, obrigit sanguis, mens horrida mansit.
 Vividus abscessit color et vox faucibus haesit,
 non secus ac quando quisquam per inhospita solus 135
 exerrat spelaea, videns insurgere contra
 se scytalem, aut sepas, vel guttura saeva draconum,
 territus exhalat gelidode corpore vires.

Eminus aspexi quorsum me vertere possem,
 ut fugerem tristes aversi sideris iras, 140
 atque oculos alio tanta de strage referrem.
 Occurrunt steriles spaciioso in vertice campi,
 quales circa Aethnae combusta cacumina degunt.
 Qua Sicanus ager tumulos portendit in aequor,
 sive in arenosis Libyci regionibus Austri 145
 Aethiopum effoetis torrent ubi solibus arva.
 Huc ego secessi plorans immania fata
 Martis et Oenotrias Bacchantia bella per oras,
 non habitura adeo finem, metamque propinquam, 150
 ceu pensat discursus iners, et opinio fallax.
 Italiae casus, et longa piamina flebam,
 ceu quando amissam dumeta per invia Tisbem.
 Pyramus ingemuit sortem, miseratus amicae ;
 Aut quando Andromachae extincto super Hectore
 flevit ; sive super Priami funus moestissima sonus : 155
 atque super Solymam vates Helchiarus urbem.

Deploratio

Mos erat Ausoniis numquam trepidare ; sed hostem
 insequi et in pugnas animis praestantibus ire.

Là je vis des flammes sanglantes et des visages
 menaçants et des armes qui annoncent pour
 bientôt pour les Chrétiens des morts variées, et,
 des places fortes et des villes partout remplies de
 dépouilles et de cadavres, des champs souillés de
 sang, et des eaux où stagnent de vastes mares de
 sang pourpre, comme à Cannes ou parmi les
 champs du Trasimène ou près des eaux de la
 Trébie à Plaisance après la bataille entre les
 descendants d'Énée et les Tyriens.

Il me sembla que retentissaient à mes oreilles les
 cris sinistres des mères qui pleurent leurs enfants
 morts. Il me sembla que retentissaient à mes
 oreilles les cris sinistres des mères qui pleurent
 leurs enfants morts.

Je demeurai frappé de stupeur et tout tremblant à
 ce spectacle et le souffle se refroidit en moi, mon
 sang se glaça, mon esprit demeura horrifié.

Mon teint devint tout pâle et la voix se bloqua
 dans ma gorge, de la même manière qu'un
 homme seul qui erre par des cavernes
 inhospitalières, voyant dresser en face de lui un
 serpent ou un reptile venimeux, ou la gueule
 cruelle des dragons, épouvanté, laisse échapper
 ses forces de son corps glacé.

De loin j'examinai dans quelle direction je
 pouvais me tourner pour échapper aux sinistres
 colères de l'astre enflammé et détourner les yeux
 d'une aussi épouvantable hécatombe.

Des champs arides se présentent sur un vaste
 sommet, tels qu'il s'en trouve autour des
 sommets brûlés de l'Etna, là où la contrée
 sicilienne fait avancer des collines dans la mer,
 ou dans les régions sablonneuses de l'auster de
 Libye, où les plaines des Éthiopiens se
 dessèchent sous un soleil épuisé.

Je m'éloignai vers ce lieu en déplorant les destins
 cruels de Mars et les guerres déchaînées à travers
 les contrées d'Énotrie, qui n'auront point de fin,
 ni de terme proche, comme le croient un discours
 sans énergie et une opinion fallacieuse.

Je pleurais les malheurs de l'Italie et ses longues
 expiations, comme quand, ayant perdu Thisbé
 dans des buissons impénétrables, Pyrame pleura
 déplorant le sort de son amie ; ou
 lorsqu'Andromaque pleura sur Hector mort, ou sa
 belle-mère affligée sur le cadavre de Priam, et le
 prophète Helchiarus sur la ville de Jérusalem.

Lamentation

Les habitants de l'Ausonie avaient coutume de ne
 jamais trembler, mais de poursuivre l'ennemi et
 d'aller au combat avec des âmes courageuses.

<p>Nunc fera barbaries Italum nil pendere Martem audet, et Italidae, soliti superare, fugantur, femineum genus effecti, seu corda pavori dedita. 160</p>	<p>Maintenant, des barbares sauvages ont l'audace de tenir pour rien le Mars italien et les fils d'Italus, qui étaient habitués à vaincre, sont mis en fuite, devenus des sortes de femmes, des cœurs livrés à la crainte.</p>
<p>Nam propriis olim qui viribus orbem vicere, utuntur peregrino milite, quando nunc opus est moto patriam servare duello (Proh pudor!) impatiens aegit discordia nobis hoc funeste malum et vindictae effraena cupido. 165</p>	<p>En effet, ceux qui ont vaincu jadis le monde par leurs propres forces, ont maintenant recours à des mercenaires étrangers, alors qu'il faudrait aujourd'hui, chassant les rivalités, sauver la patrie ; oh honte ! La discorde impatiente et le désir effréné de vengeance provoquent pour nous ce malheur funeste.</p>
<p>Adde, quod et scelerum vindex Deus omnia iusta pergere lance sinit et dignoque nomismate solvit. In nos, o superi, qui tam diuturna movetis proelia, sat luimus tanto iam funere culpas, atque amissarum tanto discrimine rerum, tam longoque metu ; peregrina per arva vagati sat sumus, ut puppis variis impulsa procellis huc, illucque Notis, Euris, Zephyrisque sinistris. Parcite et ah tandem generis miserescite nostri. 170 Sic ibam tristis nullo solamine fultus. 175</p>	<p>Ajoute le fait que le dieu vengeur des crimes permet d'accomplir toutes les actions selon une juste balance et les paye d'une juste monnaie. Ô dieux, qui causez de si longs combats contre nous, nous avons assez payé nos fautes au prix d'un si grand deuil, et d'une si grande ruine des biens que nous avons perdus et d'une si longue épouvante, nous avons assez erré sur des terres étrangères, comme la poupe poussée ça et là par des tempêtes variées, par le Notus, l'Eurus, par le Zéphyr sinistre ; épargnez-nous et, enfin, prenez pitié de notre race.</p>
<p>Dumque acies verto, si quem decernere possem qui mihi anhelanti, pavidoque levamina ferret, quattuor hic vidi nymphas ; quarum una seorsum sola sedebat, et ingenti moerore sepulta 180 esse videbatur, curisque immersa profundis.</p>	<p>Et en tournant les yeux pour voir si je pouvais découvrir quelqu'un qui, à moi suffocant et tremblant apporterait du soulagement, je vis à cet endroit quatre nymphes, dont l'une était assise à part, seule, et paraissait ensevelie dans une immense affliction et plongée dans de profondes inquiétudes.</p>
<p>Tres aliae iunctae simul, atque reciproca verba miscentes ibant hilares per inertia prata. Una inter geminas (quae formosissima) claro murice splendebat, gemmisque insignis, et auro praecedebat iens, et iucundissima vultu 185 Saepius in nostram figebat lumina frontem; Inde etiam prospexi aliam, cui venter obesus, triste supercilium, frons impia, et uvida membra.</p>	<p>Les trois autres, toutes ensemble, et échangeant des paroles entre elles, allaient, heureuses, par de molles prairies. L'une – qui était très belle – resplendissait entre les deux autres d'une pourpre lumineuse, de pierres superbes et d'or, précédant leur marche et, le visage très agréable, fixait souvent son regard sur notre visage. Ensuite, j'en vis aussi une autre, qui avait le ventre obèse, le sourcil sinistre, le front impie et le corps humide.</p>
<p>Quinta erat, et volucro nivei velaminis acto 190 cingebat sublime caput, gressuque citato iungere se reliquis tentabat forte puellis. Hic animo suspensus eram, cupidusque petendi, quae nam quinque forent hae, cur et bella perhorrens femineus coleret Mavortia limina sexus, 195 quid quoque tam dirae clades inferre volebant, qui mihi narraret, cupiebam offendere quemquam.</p>	<p>Il y en avait une cinquième, dont la tête haute était couronnée d'un voile de neige enroulé, et essayait de marcher peut-être avec les autres filles en accélérant le pas. Je restais l'esprit indécis et désireux de savoir qui étaient ces cinq (femmes), pour quelle raison le genre féminin, qui abhorre les guerres, honorait les demeures de Mars, et de plus, ce que signifiaient des hécatombes si cruelles. Je désirais rencontrer quelqu'un qui me qui me le racontât.</p>

<p>Nec mora, de clivo senior veniebat aprico: cui facies herois erat, cui maximus ori splendor, et aetherius decor, ac coelestis imago: 200 Byssina erat chalafis : circum zona aurea renes. Circum colla ibat gemmis ditissima torques, praecinctasque super vestes hyacinthina palla: Plurima canicies mento : peneia laurus stringebat niveam permixto bacchare frontem: 250 stellabatque manu nitido carbunculus ore.</p>	<p>Sans délai, un vieillard venait de la pente ensoleillée : il avait l'apparence d'un héros, un visage d'une très grande beauté, une prestance éthérée et une apparence divine. Son vêtement était de lin : il portait une ceinture d'or autour des reins. Un riche collier de pierres entourait son cou, un manteau rouge sur la tunique nouée, une grande barbe blanche sur le menton. Le laurier du Pénée, mélangé au nard ceignait son front de neige ; une escarboucle d'aspect brillant scintillait à sa main.</p>
<p>Maiestate viri attonitus, nilque ausus eunti appropriare pedes, sisto, et vestigia figo. Ille in me vertens obliquo tramite gressus talibus incoepit mox compellare loquelis: 210</p>	<p>Frappé de stupeur par la majesté de l'homme, n'osant me rapprocher de lui, je reste sur place et immobilise mes pas. Lui, détournant sa marche pour venir de moi, entreprit aussitôt de m'adresser la parole en ces termes :</p>
<p>Heus, o Pieridum cultor, divumque minister, qui tua divinis cessisti tempora chartis, et superum sanctis didicisti accumbere mensis, terrenae non molis adhuc, et corporis expers; quid pavitas, et cur tanto moerore teneris ? 215 Neu metuas, tantumque animi deponere dolorem. Nam licet immites irato ex aethere mortes, infaustosque dies homini Mars ipse minetur terrigenum pravis id deposcentibus actis. At sator omnipotens, cuius clementia maior criminibus cunctis contra haec incendia, et oestrum, aspectusque graves, bilem, influxusque malignos protulit ardentem stellam, sidusque benignum nuper, ut aetherium virus, dirumque furorem placet et a terris coelorum eliminat iras. 225 Pontificem summum (quia iam migraverit aegris Iulius e membris senio confectus, et annis) delegere poli de tot mortalibus unum qui mira probitate animi, ac ingentibus ausis temporis exigui post intervalla Latinas 230 pacabit terras, longave quiete potiri efficiet, votumque omnes connectet in unum Christigenum mentes, et conciliabit amorem perpetuum populos inter, regesque, ducesque, et quamvis Italus scelerum purgare manentes relliquias expectet adhuc; haec omnia cedent februa ad aeternae tamen incrementa salutis. 235</p>	<p>- « Hé, toi qui honores les Muses, ministre divin qui as concédé ton temps aux études sacrées et as appris à s'étendre aux tables saintes des dieux, toi qui n'es pas encore privé du poids de la terre et du corps ; pourquoi cette épouvante ? Pour quelle raison es-tu en proie à une telle tristesse ? Ne crains pas et abandonne une si grande douleur de l'âme. En effet, bien que Mars lui-même, depuis l'éther courroucé, menace l'homme de morts cruelles et de jours maudits – les actions mauvaises des habitants de la terre exigeant cela –, du moins le créateur tout-puissant, dont la clémence plus grande que tous les crimes, vient de faire surgir contre ces flammes, contre le délire, les visages hostiles, la colère et les influences malignes une étoile ardente et un astre bienveillant, afin qu'il apaise l'humeur éthérée l'amertume du ciel et la fureur cruelle et chasse de la terre la colère céleste. Puisque Jules avait quitté son corps malade épuisé par la vieillesse et par les années, les cieux ont choisi, parmi tant de mortels, un seul souverain Pontife, qui par son extraordinaire intégrité morale et par ses entreprises gigantesques, après un bref intervalle de temps, pacifiera la terre latine, fera en sorte qu'elle possède une longue paix, et réunira en un seul souhait les esprits de tous les chrétiens, et il instaurera une amitié éternelle entre les peuples, les rois et les chefs, et bien qu'Italus attende de purifier les traces des crimes encore présentes, toutefois, toutes ces purifications céderont la place à un supplément de salut éternel.</p>
<p>Post longas hominum clades diuturna videbit gaudia paciferae, iucundaque tempora vitae,</p>	<p>Après de longs malheurs subis par les hommes il verra les joies durables et les temps heureux</p>

<p>excussoque iugo duraque tyrannide gentis barbaricae, stabili sub libertate manebit. Sicut quando Notus piceo velamine totum coelum operit, longosque pluit de nubibus imbres; sive agitans Neptunus aquas spumantibus undis prolixo insequitur titubantes impetu nautas ; quando serena redit lux et tranquilla quiescunt aequora, fixa manent, et multo tempore durant; sic longos gemitus sequitur diuturna voluptas. Pax optata diu toto firmabitur orbe: nullibi stridentes litui, non arma sonabunt: Omnibus applaudet dulci concordia vultu: Martia in herbisecae redigentur spicula falces: et fodient segnes incurvis ensibus agros ruricolae, tutusque ibit gravis aere viator.</p>	<p>240</p> <p>245</p> <p>250</p>	<p>d'une vie qui apporte la paix, et ayant secoué le joug et la tyrannie cruelle d'une nation barbare, il demeurera sous un régime de stable liberté, de même que quand le Notus recouvre d'un voile de poix la totalité du ciel et que de ces nuées il fait tomber de longues pluies ; ou que Neptune agitant les eaux poursuit de ses longs assauts, dans le bouillonnement des vagues, les marins titubants ; quand la lumière sereine revient et que les eaux reposent tranquilles, elles se font stables et le restent longtemps ; c'est ainsi qu'une joie durable suit de longs gémissements. La paix longtemps souhaitée s'affermira dans le monde entier, nulle part ne résonneront les trompettes stridentes ou les armes. La Concorde au doux visage applaudira partout, les épieux de Mars seront réduits à devenir des faux qui coupent l'herbe, et les paysans retourneront les champs délaissés avec les épées recourbées, et le voyageur chargé d'argent cheminera en toute sécurité ».</p>
<p>Ista senex ; cui dum vellem me flectere curvis poplitibus, vetuit, iussitque incedere secum. Dive senex, qui laeta mihi fers nuncia (dixi), te supplex exoro, tuum mihi pandito nomen; de quibus es superis, et qua statione potiris inter coelicolas (ni te haec mea cura fatiget), Quid sibi quinque velint nymphae, et tot caesa virorum corpora; quae cuncta hac vidi Mamertis in ora declarato, meisque rogo, pater, annue votis.</p>	<p>255</p> <p>260</p>	<p>Ainsi parla le vieillard ; et comme je voulais devant lui fléchir le genou, il m'en empêcha et m'ordonna de marcher avec lui. « Ô vieillard divin », – dis-je, – « toi, qui m'annonces des nouvelles heureuses, je t'en prie, je t'en supplie, dévoile-moi ton nom, qui es-tu parmi les dieux et de quelle maison es-tu le maître parmi les habitants du ciel, - à moins que ma question ne te fatigue, que signifient ces cinq nymphe, et tant de cadavres de héros ; éclaire tout ce que j'ai vu dans cette région de Mars, et je t'en supplie, père, accède à mes vœux » !</p>
<p>Ille alacri vultu dedit haec responsa: farebor, huc ego ad hoc veni pulchro de limine divum; magna senescentis dicam miracula mundi, et tibi narrabo per plures singula partes. Ipse genus, nomenque meum, patriam, studiumque, (Postquam audire libet) referam prius: inde Gradivi visa per ardentis acies ex ordine pandam.</p>	<p>265</p> <p>270</p>	<p>Et lui, d'un visage joyeux, fit cette réponse : « Voilà pourquoi, je l'avouerai, je suis venu ici depuis la belle demeure des dieux : je dirai les grands miracles du monde qui vieillit et te raconterai les points très nombreux, un par un. Je raconterai moi-même d'abord ma famille, mon nom, ma patrie et ce qui m'a occupé, (que tu voudras écouter) : de là je dévoilerai dans l'ordre ce que j'ai vu dans les ardentis lignes de bataille de Mars. Mon pays de naissance est la toscane Florence, qui respandit de fleurs rouges, heureuse par son emplacement et remarquable par le fleuve Arno ; né de la famille Alighieri, forcé par la guerre civile d'endurer l'exil et de quitter ma maison, j'ai erré en de nombreuses terres, pèlerin étranger. Je suis ce Dante auquel furent envoyées des coupes pleines des eaux d'Aganippe par les</p>
<p>Est natale solum mihi tusca Fluentia rubro flore nitens, iucunda situ, spectabilis Arno: aligera de gente fatus civilibus armis exilium tolerare domoque exire coactus pluribus erravi terris peregrinus, et hospes. 275 Ille ego sum Dantes, cui plena Aganippidos undae pocula miserunt; et cui vernacula ab alma Phocide venerunt faciles in carmina Musae.</p>		

<p>Regna peragravi Senonum : gymnasia vidi Cecropydum devecta ab agris in Parrisiorum moenia Sequanicis undis praeclara : duobus pontibus excelsis insignia, et hospite multo.</p>	<p>280</p>	<p>muses, qui de la nourricière Phocide lui vinrent, faciles, en poèmes écrits dans la langue nationale. J'ai parcouru les royaumes des Sénons, j'ai vu les écoles philosophiques transportées des champs d'Athènes dans la ville des Parisiens, illustre par les ondes de la Seine, insigne par deux ponts et par ses nombreux hôtes.</p>
<p>Alta ibi proposui problemata, disseruique de rerum natura, et transcendentibus astris quae sunt humanis oculis abscondita prorsus.</p>	<p>285</p>	<p>J'y ai proposé de hauts problèmes, j'ai raisonné sur la nature et sur ce qui transcende les astres et qui est tout à fait dissimulé aux yeux humains.</p>
<p>Scripti ego de superis rebus : scripsi entia mundi, quaeque sub incurva coeli testudine degunt. Et Phlegethontaeos amnes et Tartara regna, pervia quibusdam concesso ex inde regressu, pervia nonnullis sine spe, sine lege recessus.</p>	<p>290</p>	<p>J'ai écrit sur les choses divines : j'ai décrit les entités du monde, qui défilent sous la voûte recourbée du ciel, et le cours du Phlégéthon et le royaume du Tartare, espaces accessibles à certains avec la possibilité d'en revenir, espaces accessibles à beaucoup sans espoir et sans loi de retour. Et moi-même, soutenant qu'il y aura une seule monarchie, celle de l'empereur, et que l'empire terrestre ne dépend en rien du pape de Rome, qui préside sur tout le monde entier à la place du Christ, j'ai erré (toutefois sans dommage), et pendant plusieurs jours, avant que ne se laissent connaître par moi les demeures de l'Empyrée et que je ne pénètre dans les chambres secrètes des dieux, j'ai brûlé dans à travers les flammes du Ténare sur le seuil du Cocyte. Après des dangers si longs, j'ai abordé à rivage tranquille et j'ai plié mes voiles dans un port serein. Ma tête est ceinte d'une couronne de laurier uni à de l'or et des tresses d'or y ajoutent un ornement superbe, puisque je peux jouir du souffle éternel de la divinité suprême et puisqu'il m'est toujours possible de voir les visages divins ».</p>
<p>Ipse monarchaeam dicens fore Caesaris unam, et terrenum imperium nil dependere Latino a patre, qui toto Christi vice praesidet orbe, erravi (tamen absque dolo) multisque diebus ante mihi quam se facerent empyrea tecta</p>	<p>295</p>	<p>Il parlait ainsi. Moi, interrompant ses paroles après m'être découvert la tête je dis : - « ô poète très saint, qui as atteint le sommet des cieux grâce à de si grandes études, épargne-moi, je t'en prie, si je m'adresse à toi d'une manière excessivement confiante — « je ne te pose qu'une question » : si les êtres d'en-haut, lorsqu'ils quittent le seuil du ciel, voient toujours le visage du Tonnant.</p>
<p>cognita, et intrarem secreta cubicula divum Tenareis arsi Cocyti in limine flammis. Applicui tandem post longa pericula tuto littori, et in placido solvi mea carbasa portu. Aureolae sociata caput mihi laurea cingit; Aureaque immensum superadduntserta decorem, quum, fruar aeterna supremi numinis aura, et liceat semper divinos cernere vultus.</p>	<p>300</p>	<p>« N'en doute pas – dit le vieillard - en effet, Dieu lui-même que le plus haut sommet de l'Olympe a élevé parmi les habitants du ciel, étant partout présent et visible par tout esprit, partout où il ira, il ne sera jamais privé de la vision de la face divine et jamais il ne manquera des nourritures du banquet céleste. Mais revenons aux vers commencés en ordre puisque c'est pour cette raison que nous sommes descendus vers toi.</p>
<p>Talia dicebat. Rumpens ego verba loquentis vertice nudato dixi: sanctissime vates, qui studiis tantis coeleste cacumen adisti, Parce precor, si te fidentius alloquar; novum Sciscitor: an superi, quando de limine coeli exiliunt, videant semper magni ora Tonantis.</p>	<p>305</p>	<p>« N'en doute pas – dit le vieillard - en effet, Dieu lui-même que le plus haut sommet de l'Olympe a élevé parmi les habitants du ciel, étant partout présent et visible par tout esprit, partout où il ira, il ne sera jamais privé de la vision de la face divine et jamais il ne manquera des nourritures du banquet céleste. Mais revenons aux vers commencés en ordre puisque c'est pour cette raison que nous sommes descendus vers toi.</p>
<p>Neu dubites (inquit senior), nam quum sit ubique ipse Deus praesens, et contemplabilis omni spiritui, quem summus apex attollit Olympi inter coeligenas; quocumque incesserit expers nunquam erit intuitus divinae frontis, et usquam haud ieiunus erit dapibus coelestis eduli.</p>	<p>315</p>	<p>« N'en doute pas – dit le vieillard - en effet, Dieu lui-même que le plus haut sommet de l'Olympe a élevé parmi les habitants du ciel, étant partout présent et visible par tout esprit, partout où il ira, il ne sera jamais privé de la vision de la face divine et jamais il ne manquera des nourritures du banquet céleste. Mais revenons aux vers commencés en ordre puisque c'est pour cette raison que nous sommes descendus vers toi.</p>
<p>Sed redeamus ad incoeptos ex ordine versus; quandoquidem tali causa descendimus ad te. Progeniem, nomenque meum, vitam, atque penates audisti brevibus dictis. Ad mystica signa,</p>		

<p>quae modo vidisti, sermonem extendere fas est. 320 Non ego Persephonem raptam, non Phyllidis ignes, non Cypriae formam, aut Tyriae Didonis amores: non ego Pasiphae coitus, non ora Medusae contexam; sed nota dabo mysteria certis circumscrip̄ta modis, et demonstrata figuris; 325 Quae inceper̄e tuis e magna parte diebus.</p>	<p>Tu as entendu en peu de mots mon origine, mon nom, ma vie et ma demeure. Il est permis d'étendre le discours aux signes mystérieux que tu as vus aperçus à l'instant. Je n'entrelacerai pas l'enlèvement de Perséphone, ni les feux de Phyllis, ni la beauté de la déesse de Chypre, ni les amours de la tyrienne Didon, ni les accouplements de Pasiphaé, ni le visage de Méduse. Mais je te dévoilerai les mystères connus selon certaines modalités et démontrés par des images, ceux qui ont commencé à ton époque pour une grande partie.</p>
<p>Quinque puellari vidisti in cyclade nymphas, quarum sola sedens una est, atque anxia curis. Tres incedentes hilares; laetissima vero quae praecedit, et in medio pulcherrima vadit. 330 Quinta procul veniens reliquis se unire laborat circumsepta caput lino, ventrosa, severa. Quamvis tota tribus discreta est machina terrae scilicet Europae, Libyes, Asiaeque lacertis; magna tamen sinodus Romano accita parente 335 omnibus e mundi patribus sub quinque redacta est gentibus ; ut paribus zonis secernitur orbis. Quattuor occiduae: Ausonia, et gens accola Rheni (Quamquam sit potius septem connexa trioni) Gallia, et Hesperiae regio, quam dicit Iberus; 340 quinta resurgentis Phoebi signatur ab ortu. Omnes aequali sunt relligione sorores (Degenerare licet voluit pars maxima quintae sub Machometaeis delusa erroribus olim, atque salutiferae facta adversaria legi). 345</p>	<p>Tu as vu cinq nymphes en robes de jeunes filles L'une d'elles est assise seule et angoissée par des inquiétudes. Trois avancent joyeuses, la plus heureuse est celle qui marche en avant, et la plus belle celle qui est au milieu. La cinquième, venant de loin, cherche à s'unir aux autres, sa tête est entourée de lin, elle est ventruée, sévère. Bien que la machine de la terre, en sa totalité, soit divisée en trois bras, ceux de l'Europe, de la Libye et de l'Asie, toutefois, la grande réunion de tous les pères du monde convoquée par le pontife romain a été réduite à cinq nations pour que sa division soit égale à celle des zones de l'univers. Quatre sont occidentales : l'Ausonie et la nation qui habite près du Rhin bien qu'elle soit plutôt liée au septentrion, la Gaule et celle que l'Ibère appelle région de l'Hespérie. La cinquième est marquée par le lever de Phébus qui renaît. Elles sont toutes sœurs par la même religion. La plus grande partie de la cinquième a voulu dégénérer, emportée jadis par les erreurs de Mahomet, et devenue l'ennemie de la loi qui porte le salut.</p>
<p>Quae moeret disiuncta sedens est Gallia, quae nunc (quamquam tota simul non, sed pars infima tantum, quae trahit inviti secum moderamina regni) A reliquis divisa manet sub scismate facto. Illa opus incoeptum cernens subsistere nullo 350 robore, et a superis explosum, cogitat unde palliet errorem, quodamve colore reperto sit sine dedecoris macula, et se iungat ovili; unde recessisse est sine portu, et remige, et Ursa incertum per iter dubio se credere ponto. 355</p>	<p>Celle qui s'afflige, assise à part, est la Gaule, qui maintenant (bien que pas toute en même temps, mais seulement une partie infime, qui entraîne avec soi le gouvernement du royaume contre son gré) reste séparée des autres à cause du schisme qui y a été fait. Celle-ci, voyant que l'œuvre entreprise n'a plus aucune force et a été rejetée par le ciel, réfléchit aux moyens de cacher son erreur, à la couleur qu'il lui faudrait retrouver pour être sans souillure, sans honte, et pour rejoindre la bergerie ; comment il est possible de se retirer sans port, sans rameur et sans l'Ourse, de se confier, en un voyage incertain, à une mer douteuse.</p>
<p>Adde quod et cuneis hostilibus undique pressa languet, et immensas premit alto pectore curas.</p>	<p>Ajoute qu'elle s'affaiblit opprimée de tous les côtés par des troupes ennemies et qu'elle</p>

<p>Talia narrantem obstupui, digitoque labellum compescens habui tremulum sine sanguine pectus; Dissimulo tamen, atque tego ficto ore timorem. 360 Dicta sequebatur senior, seriemque loquendi:</p>	<p>enferme des soucis immenses au fond de son cœur. À entendre un tel discours, je demeurai figé, et, le doigt sur les lèvres, je gardais toute tremblante ma poitrine dont le sang s'était retiré. Je dissimule cependant et, me composant un visage, je cache mon épouvante.</p>
<p>Tres aliae (dixit) quas aequo incedere gressu Aspicias: Italia, et Germania, et Hispalis ora cognomenta ferens sunt. Uno foedere iunctae religionis agunt coetum, generaleque patrum 365 concilium, qua sunt Laterana palatia sancto praeside Pontifice, e totoque petentibus illuc orbe sacerdotum turmis Roma undique plena est.</p>	<p>Le vieil homme continuait ses paroles et l'enchaînement de son discours. « Les trois autres, dit-il, que tu vois marcher d'un pas égal, sont l'Italie, l'Allemagne et la région qui porte le nom d'Hispalis. Elles, unies par un pacte religieux unique, réunissent une assemblée et un concile général des pères, là où se trouve le palais du Latran, sous la présidence du saint Pontife et Rome est de toutes parts remplie par des foules de prêtres qui y viennent du monde entier.</p>
<p>Quae reliquis praestat mediumque habet inter utram laeta gradum, rubicunda genas, et eburnea collum, luminibus Phoebos similis, formosior omni 370 Tyntaride, et Pandora omni, Phrygiaque Cybelle comptior, Europae caput est Oenotria. Gestit de Pastore novo, quem sub felicibus auris montibus Etruscis genuit de moenibus altis, stemma de prisco, clara de stirpe parentum,</p>	<p>Celle qui, heureuse, précède les deux autres, et avance d'un pas moyen, joues rosies, cou d'ivoire, le regard semblable à celui de Phébus, plus belle que toute Hélène et que toute Pandore et plus ornée que la Cybèle Phrygienne, c'est l'Oenotrie, la tête de l'Europe. Elle exulte au sujet du nouveau pasteur que sous un climat heureux, dans les collines étrusques, elle a engendré de hauts remparts, d'une illustre lignée, d'une célèbre famille d'ancêtres, là où notre patrie sourit parmi les champs de l'Étrurie.</p>
<p>nostra Flumentinis ubi ridet patria campis. 375 Illius auspicio, studiis, sapientia, et astu sperat ad antiquum quandoque redire decorem, atque triumphales arcus, altosque colossos, 380 ceum rerum dominos quum pax augusta Latinos fecerat, et domiti tenuere cacumina mundi Romulidae, legesque dabant terraque, marique, ac ferus Ausonium trepidabat barbarus ensem.</p>	<p>Sous ses auspices, grâce à son zèle, à sa sagesse, à sa vivacité d'esprit, elle espère revenir un jour à son antique gloire, les arcs triomphaux et les hauts colosses, comme lorsque la paix augustéenne avait rendu les Romains maîtres du monde et que les descendants de Romulus occupèrent les sommets du monde dompté et imposaient leurs lois sur terre et sur mer, et le barbare impétueux tremblait devant le glaive ausonien.</p>
<p>Quinta caput niveae praecineta volumine vittae 385 fronte superba, ferox ciliis, et corpore turgens est Agarenorum deleta Ecclesia sectis, quae Libyes, Asiaeque lares amplexa, sinumque exiguum Europae, qua sunt Bizantia sceptrum 390 et Graii pars illa soli, quam nominat Helles mundae olim vitae meritis, et sanguine sparso undique diffusum Christi illustrabat ovile, et sophiae miros late exhalabat odores.</p>	<p>La cinquième la tête entourée d'une bandelette couleur de neige, le front superbe, les cils farouches, le corps enflé, est l'Église détruite par les sectes des Agaréniens laquelle, ayant étendu sa possession sur les foyers de Libye et d'Asie et le golfe étroit d'Europe où se trouvent les sceptres de Byzance et cette partie du sol grec à qui Helles donne son nom, par les mérites d'une vie jadis pure, grâce au sang versé, éclairait le troupeau du Christ partout répandu et exhalait au loin de les merveilleux parfums de la Sagesse.</p>
<p>Papa Medices Nunc patiens servile iugum, ritusque nefandos, religionis inops, mores induta ferinos, 395</p>	<p>Pape Médicis Maintenant, endurent le joug de l'esclavage et des rites impies, dépourvue de religion, ayant</p>

<p>terrenis inhians opibus, vitaeque futurae immemor, incumbens ventri, luxuque sepulta deiecit superos, sanctaeque oracula Romae. Attamen ipsa brevi reliquas aditura sorores assiduis curis, et sedulitate medentis Pontificis; cui luce nova congaudet Olympus, evomet imbibitum ritus, pellemque vetustam exuet, atque sacro nocuas in flumine sordes abluet, et supplex Christi concurret ad aras.</p>	400	<p>revêtu des mœurs sauvages, aspirant aux richesses terrestres et oublieuse de la vie future, couchée sur le ventre, ensevelie dans la luxure, elle a désappris les dieux et les oracles de la sainte Rome. Cependant elle doit rejoindre en peu de temps ses autres sœurs grâce aux soins continuels et à l'empressement d'un Pontife médecin avec lequel l'Olympe se réjouit d'une nouvelle lumière, vomira le poison dont elle est infectée, se débarrassera de la peau ancienne, et purifiera sa crasse nuisible dans le fleuve sacré, et courra suppliante aux autels du Christ.</p>
<p>Roma Roma tamen purganda prius, postrema moratur quanto tarda magis, tanto graviora flagella.</p>	405	<p>Rome Toutefois, Rome doit être purifiée d'abord ; à attendre, elle suspend des coups de fouet d'autant plus durs qu'ils seront retardés.</p>
<p>Iam puppes, et vela parans Othomana propago accelerabit iter, veniensque in Martia tecta sagrificae tollet scelus, et contagia gentis caede gravi (ni forte aliud sententia coeli, quam mutare solet clemens aliquando Magister, afferat, atque velit fatis melioribus uti).</p>	410	<p>L'engeance ottomane qui prépare déjà ses voiles et ses vaisseaux accélérera sa marche et arrivant dans les demeures de Mars, supprimera, par un terrible massacre, le crime et les contagions du peuple des sacrifices (à moins que peut-être la sentence du ciel n'apporte autre chose, elle que le Maître clément est habitué parfois à changer et veuille mettre en action des destins meilleurs).</p>
<p>Congeries caesorum hominum, lamenta, cruores visa per hos campos illa infelicia signant funera, et infaustos urbana per atria casus. Quod si forte manus districti iudicis aequo diluet arbitrio, et condigno verberare noxas, Pastor ab excelsa Romam qui temperat arce innocuae vitae meritis ter gratus Olympo virgineas sine labe manus in sidera tollet, et debacchantem sedabit in urbe furorem.</p>	415	<p>La vision des amas de cadavres, les gémissements, les meurtres dans les plaines d'ici, indique ces morts malheureux de là-bas vus à travers ces champs-là et des destins funestes dans les maisons de la ville.</p>
<p>Moribus angelicis teneris imbutus ab annis alter erit Paeon, nitido qui lumine mundum illustrabit, et ut Romana piacula finem accipiant, miris Machometia foedera signis destruet, et faciet sanctos assuescere ritus.</p>	420	<p>Et si jamais la main d'un juge hésitant, par une décision juste et par un coup parfaitement convenable, adoucit les punitions, le Pasteur dirige Rome du haut de la citadelle, trois fois agréable à l'Olympe pour les mérites d'une vie innocente, élèvera vers les astres des mains virginales sans tache et apaisera la fureur qui se déchaîne dans la ville. Imprégné des mœurs angéliques depuis son âge tendre, il sera un second Péan (Apollon), qui éclairera le monde de sa lumière resplendissante, et, lorsque les impiétés romaines prendront fin, détruira par des signes extraordinaires les alliances Mahométanes et les fera s'habituer aux saints rites.</p>
<p>Papa angelicus O felix sine fraude parens, sine crimine praesul ; quem favor humanus, seu vis, seu munera nusquam, sive preces nusquam solii ad fastigia tanti provexere; sed illapsus de cardine summo spiritus inflammans animos, et pectora lustrans egit, ut eligeret votis concordibus omnis purpureus te coetus habens prae lumine solum, et prae mente Deum te vix adhibere volente</p>	425	<p>Le Pasteur Angélique Ô père heureux, sans faute, chef sans délit, ce ne sont ni la faveur humaine ni la violence, ni nulle part les dons ni les prières qui t'ont élevé jusqu'aux sommets d'un siège si grand, mais, descendu du haut du ciel, c'est l'Esprit, enflammant les âmes et purifiant les cœurs, qui a fait que tout le collège des cardinaux t'élise par des votes concordants, n'ayant que toi en vue et</p>
<p>Papa angelicus O felix sine fraude parens, sine crimine praesul ; quem favor humanus, seu vis, seu munera nusquam, sive preces nusquam solii ad fastigia tanti provexere; sed illapsus de cardine summo spiritus inflammans animos, et pectora lustrans egit, ut eligeret votis concordibus omnis purpureus te coetus habens prae lumine solum, et prae mente Deum te vix adhibere volente</p>	430	<p>Le Pasteur Angélique Ô père heureux, sans faute, chef sans délit, ce ne sont ni la faveur humaine ni la violence, ni nulle part les dons ni les prières qui t'ont élevé jusqu'aux sommets d'un siège si grand, mais, descendu du haut du ciel, c'est l'Esprit, enflammant les âmes et purifiant les cœurs, qui a fait que tout le collège des cardinaux t'élise par des votes concordants, n'ayant que toi en vue et</p>

<p>consensum, nutusque tuos ; inque (ni) ardua patrum sollicitudo, preces instantes, ipsaque mundi utilitas, commune bonum, spiramen Olympi, sancta Paraclleti vis, et manifesta voluntas principis aetherei (cui fas se opponere non est) te persuasissent caput inclinare pudicum 440 Papa praeter ei mente creatus ipse tuis molem hanc humeris assumere nusquam ausus eras, quoniam satis intolerabile pondus.</p>	<p>Dieu dans l'esprit, alors que toi tu n'acceptais qu'avec peine, d'apporter ton accord et ton acceptation, si la difficile sollicitude des pères, les prières insistantes, l'intérêt même du monde entier, le bien commun, le souffle de l'Olympe, la sainte force de l'Esprit Saint et la volonté manifeste du prince du ciel (à laquelle il serait sacrilège de s'opposer), ne t'avaient pas persuadé d'incliner ta tête modeste, toi-même n'aurais pas osé prendre sur tes épaules cette tâche, parce que c'était un poids tout à fait intolérable.</p>
<p>Non amor haec fari patriae, non ulla libido cogit adulandi. Mortali e corpore liber, et secura tenens loca summo in culmine mundi 445 nil peccare queo, nil vinci a sensibus ullis. nam virtus augusta tenens in principe tanto aeternum hospitium sola est, quae prodere mandat illius et dotes nos, et praeconia laudum :</p>	<p>Ces mots ne sont pas imposés par l'amour de la patrie, ni par aucun désir de flatter. Libéré de mon corps mortel et occupant des lieux sûrs au sommet du monde, je ne peux me tromper ni en rien être vaincu par les sens. En effet, la vertu auguste qui dans un si grand prince occupe une demeure éternelle est la seule qui nous charge de publier les qualités et les louanges de ce grand homme :</p>
<p>O fauste antistes, cui tellus paret, et aether 450 dulciter aspirat, sophiae cui maxima cura, cui noctu, atque die lac porrigit Attica Pallas, cui nunc Stoa novos dat : nunc Academia census: cui Graiae, et Latiae praestantia maxima linguae: cui numeri et vocum concors discrimen in usu: Cui ratio, et causae, cui cuncta sophismata clarent :455 Cui coeli spectare vias, et sidera notum: Cui visi patrum annales, mundique graphia: Cui Pontificiae leges sunt, Caesareaeque: Cui scitabilium suprema peritia rerum: 460 Cui iucunda ferunt castae solatia Musae: Cuive (quod est maius) suavissima pagina divum perpetuis adhibet vitalia pabula mensis.</p>	<p>ô évêque heureux, auquel la terre obéit et l'éther doucement aspire, dont le plus grand souci est la sagesse, à qui jour et nuit la Pallas athénienne offre son lait, à qui de nouvelles richesses sont fournies tantôt par le Portique, tantôt par l'Académie, qui as la plus grande prestance dans la langue grecque et dans la langue latine, qui connais l'usage de l'harmonie des rythmes et des voix en leur différence ; pour qui sont évidents la raison et les causes ainsi que tous les syllogismes, qui possèdes la connaissance des voies du ciel et des astres, qui as vu les annales des pères et les écrits du monde, auquel appartiennent les lois des pontifes et celles des empereurs, qui as une suprême connaissance du savoir : à qui les chastes Muses chastes apportent leurs agréables consolations, auquel (ce qui est le plus important) la douceur de l'Écriture divine offre aux tables éternelles sa nourriture vivifiante.</p>
<p>O fortunatam tanto sub praeside Romam, quo duce scismaticus passim delebitur error, 465 et Romanus apex solitos retrahebit honores. quo duce religio toto reparabitur orbe, atque per Eoas procul amplificabitur oras. quas ibi vidisti, quinque in consortio nymphae, atque sodalitiū foedus iungentur, et unum 470 sub pastore uno late consurget ovile. Ipse pedo minabit oves ad pascua laeta Pastor, et exertis languentes colliget ulnis; Nec sinet in miseris saevire Lycaonis ora.</p>	<p>Ô heureuse Rome, avec un si grand chef, sous la conduite duquel l'erreur schismatique sera détruite partout, et la tiare romaine retrouvera ses honneurs habituels, sous le commandement duquel la religion sera restaurée dans le monde entier, et sera étendue au loin sur les rives orientales. Les cinq nymphes que tu as vues ici seront unies dans l'harmonie et dans un accord fraternel et une seule bergerie surgira sous un seul Pasteur. Le même Pasteur, avec sa houlette, mènera les brebis vers les riches pâturages et recueillera dans ses bras ouverts celles qui sont</p>

<p>Hunc decus e cunctis in pleno flore iuventae, non senio attritum, non morbo ascivit inertis, quo satius valeat vastos tolerare labores, quos tantus deposcit apex, et robore verno protrahat in longum felicia secula tempus. Sedibus e summis oriuntur semina pacis, iucundique dies coelo panduntur ab alto.</p>	<p>475 480</p>	<p>fatiguées, et ne laissera pas les malheureuses être victimes de la gueule de Lycaon.</p> <p>Ce Pasteur, Dieu l'a appelé parmi d'autres dans la pleine fleur de l'âge, non pas usé par les ans, ni par la maladie qui affaiblit, pour qu'il soit plus capable d'affronter les grands travaux, qu'impose une si grande élévation et que grâce à sa vigueur juvénile il prolonge longtemps les siècles heureux. Du Paradis surgissent les germes de la paix ; et des hauteurs du ciel se répandent des jours de bonheur.</p>
<p>Aurea nunc aetas, et felicissima current, qualia Saturno fluxerunt sidera</p>		<p>Voici maintenant l'âge d'or, et des astres heureux vont surgir, tels qu'ils glissèrent sous le règne de Saturne ».</p>
<p>Dixerat haec vates; quum mox prorumpere cogor laetanbundus in hae pleno iam pectore dicta: Sat, pater, audivi: sat pendeo ab ore loquentis; parce: ego conceptum nequeo compescere verbum. Cuncta habeo quaecumque mihi narrare tulisti.</p>	<p>485</p>	<p>Tels furent les paroles du poète ; moi, aussitôt, une force me poussa à exprimer ces mots joyeux qui remplissaient mon cœur : - « J'ai tout entendu, ô père, je suis tout suspendu à ta bouche et à tes paroles ; pardonne-moi : je n'arrive pas à retenir les mots qui me viennent à l'esprit. Je garde en moi tout ce que tu as bien voulu m'exposer.</p>
<p>Immensas habeo (nitarque rependere) grates; me rogo, neu suspensa diu mea vota teneto. Conscia fama meas iandudum perculit aures ut valetudinibus Lethem potarat Iulus. Ast in sede patrum quis sit suffectus eidem ignoramus adhuc, quoniam distamus ab Urbe longo interstitio; tamen ut perpendimus ipse, cui datur e superis spectare haec omnia coelis, Pontificem factum quali sit nomine dictus, qua de stirpe satus: titulos, et culmina nosti. Sat memoro patriam: memoro fastigia morum, et virides annos; superest ut caetera prodas.</p>	<p>490 495 500</p>	<p>Je t'en ai une reconnaissance infinie, et je m'efforcerai de m'en acquitter ; je te remercie infiniment - je m'efforcerai de contrebalancer - mais je demande, ne retiens pas longuement mes désirs en suspens.</p> <p>Depuis longtemps la nouvelle, connue de tous, avait frappé mes oreilles : Jules avait bu l'eau du Léthé à cause de sa santé chétive. Mais nous ignorons encore qui l'a remplacé sur le trône pontifical, éloignés comme nous le sommes de la Ville.</p>
<p>Pande, precor, nomen, genus, et vocabula certa. O felix, quicumque ille es, Romane sacerdos, et patres longe ante alios dignissime pastor, qui meritis tantis, qui tot virtutibus inter pontifices primos, velut inter sidera Titan, aeterio splendore micat et lumine pleno. Vix ego te humano credam de semine cretum, cui tot olympiacas tribuerunt numina dotes. Tu vetus excludens aevum nova saecula portas ;</p>	<p>505</p>	<p>Cependant, à notre avis, toi, à qui il est donné de contempler tout cela du haut des cieux, tu sais quel est le nom de celui qui a été fait Pontife, de quelle famille il est issu, tu en connais les titres et l'élévation. Je me souviens assez de la patrie : je me souviens assez des mœurs et des années de jeunesse, tu as encore à exposer le reste.</p> <p>« Dévoile, je t'en prie, son nom et sa lignée, en des mots assurés. Ô heureux prêtre de Rome, qui que tu sois, Pasteur très digne, bien plus que les autres Pères, qui brillèrent grâce à tant de mérites, et tant de vertus, parmi les premiers pontifes, comme le soleil brille d'un éclat éthéré et d'une pleine lumière. Je croirais difficilement que tu es engendré par une race humaine, toi, auquel les dieux accordèrent tant de qualités divines, toi, qui</p>

Te tua, te ventura olim mirabitur aetas; et tibi perpetuis ardebunt ignibus arae.	510	chassant le temps passé, apportes des siècles nouveaux, ton époque à venir sera l'objet, un jour, d'admiration et les autels brûleront pour toi de feux éternels.
O mihi, si tantum liceat cognoscere lumen! O mihi, si pedibus detur oscula figere sanctis, divinosque tui vultus, atque ora tueri!		Ô, si seulement je pouvais connaître une si grande lumière !
O mihi, si genesimque tuam, seriemque tuorum decantare semel liceat, describere gesta, Herooque tuas contexere carmine laudes !	515	Ô, si seulement il m'était conçu d'embrasser les pieds saints et de contempler ton apparence et ton visage !
Ista ego dum farer, dum prae dulcedine mentis lumina rorantur fletu, lacrimasque cadentes ex oculis admota inter sudaria sicco;	520	Si seulement il m'était possible de chanter une fois ton origine, la lignée de tes descendants, d'en décrire les hauts faits, et de tisser tes louanges en vers héroïques ! ».
Illico me senior clementi fronte tuetur apprensumque manu magis in sublimia ducit sidera, et his una dictis affatur euntem:		Pendant que je prononçais ces mots, pendant que les yeux se baignaient de larmes grâce à la douceur de l'esprit, et que je séchais celles qui tombaient, des yeux dans un mouchoir, le vieillard me regardait alors de façon indulgente, il me conduisit, après m'avoir saisi d'une main menant vers les étoiles sublimes, il s'adressa, par ces mots, à moi qui avançais : « Monte plus haut - mais ne redoute rien – je te montrerai le nouveau Pontife, auquel le cercle porteur d'étoiles sourit de loin, et le Paradis tout entier applaudit ».
Altius (at nihil expaveas) conscende, novumque Pontificem monstrabo tibi, cui stellifer orbis latius arridet, totusque applaudit Olympus.	525	Nous montons sur des feux à la chevelure d'or, (et voyons) l'éclat serein, l'étoile de paix de Jupiter et la foudre vénérable.
Scandimus auricomos ignes ; placidumque nitorem, pacificumque iubar Iovis, et venerabile fulmen.		
Iupiter		Jupiter
Vidimus hic pallere procul Saturnia tecta, falciferique senis tremulas sine robore palmas ante pedes curvam sensim deponere falcem.	530	Nous voyons en ce lieu les demeures de Saturne pâlir, et les mains tremblantes sans vigueur du vieil homme à la faux recourbée, la déposer lentement à ses pieds. « Vois-tu – me disait le poète – un astre recourbé, qui porte des armes nuisibles, qui perd peu à peu ses forces ? Il présente cet aspect puisqu'il provient de la naissance d'une étoile, ainsi que des nouvelles influences et des lumières exposées devant l'étoile et des flammes impitoyables de l'étoile filante ».
Suspicias (aiebat vates mihi) sidus adunca arma ferens nocuas paulatim amittere vires? Hoc facit aspectus veniens a fulgure nato, atque novi influxus, obiectaque lumina stellae, stellae inclementes abigentis ab aethere flammis.	535	
Vidimus innumera splendere hinc lampade coelum, vidimus obliquo duodena animalia circo, post Elicem conversa caput, cristallina longe, quae circumclaudunt curvato limite mundum	540	Nous voyons d'ici le ciel resplendir d'une torche innombrable, nous voyons douze animaux dans le cercle oblique, tournés dans la tête, après l'Ourse, cristallins au loin, qui ferment le monde d'une limite voûtée, nous voyons les barrières qui portent la glace resplendissante, d'où naissent les mouvements du ciel. Cette « machine », par un gros effort, se dirige de l'Orient vers Occident, et déplace avec soi les cieux renfermés.
aspicimus nitidam glaciem referentia claustra, unde sua aetherei capiunt exordia motus. Ex Austro in Boream tendens haec machina secum demovet inclusos forti molimine coelos.		
Qua Iovis aula sita est, offert se regia nobis ardua, cuius apex multo spectabilis auro, sculptus imaginibus, varioque marmore pictus.	545	À cet endroit, où demeure la cour de Jupiter, une résidence élevée se présente à nous, dont le sommet riche en or est remarquable, sculpté de

Hac virides intrare sinus, et prata videmur,
amplaque Panchaeis fragrantia odoribus arva. 550
Florea se ostentant gratis spectacula campis,
atque insigne nemus ; cuius peregrina comantes
poma colorabant variato cortice frondes.
Hinc arbusta sonant volucrum laetissima cantu,
inde susurrantes veniunt e collibus amnes.

Tantus erat decor arboribus ; tam mira venustas 555
alitibus, rivis et florescentibus agris
ut nemus Hesperidum, et Phaecum regia Tempe,
Elysiive sinus, et Thessala rura, vel ipsae
Insulae in Oceano prope littora Atlantica Mauro
cessissent. Mirabat uti in sublimibus astris 560
Terra foret, fluerentque vagis super orbibus undae.

Neu mireris (ait senior) ; sunt mystica cuncta
mirificis ostensa modis tibi. Maxime vates,
dico, ubi Romulidum, quem vis ostendere, pastor?
His ne locis errat? tam pulchra ne circuit arva? 565
Pande mihi (nisi scire nefas) optata Latini
ora patris, seu si qua hic illius aula doceto.

Visum egomet pergam, nec sollicitudine tanta
forte laborabis tu, nec calcaribus istis
angar ego (expectare diu mihi pondus acerbum). 570

Ferto parum (meus aiebat dux), ibimus ambo;
Nam sine me nusquam esse potest tibi semita nota.
Non labor est quod eam tecum, sed summa voluptas.
Coelestes etenim mentes operando quiescunt,
Lassari nequeunt, quia carnis pondere nudae. 575
Iam sumus in portis, et limen habemus apertum.

Ibamus celeres, et dum loqueremur eundo
en procul apparent excelsa palatia summis
fastigata iugis, vallataque moenibus altis.
ardua sublimes attingunt sidera Pyrgi 580
cuspidibus, rutili lucent in turribus ignes,
et cava multisonis gaudent tinnitibus aera.

statues, peint d'un marbre polychrome. Il paraît que nous pénétrons dans les vertes sinuosités et voyons les prairies et les grands champs odorants de parfums de Panchaïe.

Des spectacles floraux, aux champs agréables, s'offrent à la vue et une forêt admirable, dont des fruits étrangers coloraient d'une écorce variée les feuillages pourvus de chevelure. Là, des arbres résonnent très joyeusement du chant des oiseaux, d'ici les torrents murmurants descendent des collines.

Les arbres avaient une telle grâce, les oiseaux, les fleuves et les champs fleurissants étaient d'une si grande beauté que la forêt des Hespérides, la Tempe royale des Phagues, l'anse d'Élysée, les champs de la Thessalie et les îles atlantiques dans l'Océan proches des côtes africaines n'auraient pas supporté la comparaison.

- « Ne t'étonne pas » – dit le vieillard – « ce sont tous des éléments mystiques qui te sont présentés avec insistance de façon extraordinaire ».

« Ô très grand poète » - dis-je - « où est le Pasteur des descendants de Romulus que tu souhaites me présenter ? Il ne parcourt pas ces lieux ? Il ne fait pas le tour de ces si beaux champs ? Dévoile-moi – s'il n'est pas interdit de savoir – le visage du Père latin, ou apprends-moi si ce lieu est vraiment son palais ».

« Je me dirigerai vers ce que nous avons vu, tu ne seras pris par une si grande inquiétude ni je serais troublé par ces éperons (une longue attente est pour moi un poids acerbe !) ».

« Attends un peu » - disait mon guide -, « nous irons ensemble. En effet, tu ne pourras jamais connaître le chemin sans moi !

Ce n'est pas une fatigue mais c'est une très grande volonté ce dont tu as besoin !

Les intelligences célestes en effet reposent en travaillant et ne peuvent pas cesser puisqu'elles sont dépourvues du poids de la chair. Nous sommes déjà dans le port et avons le chemin étendu devant nous ».

Nous marchions rapidement et pendant que nous parlons en marchant, des palais très élevés, inclinés dans les crêtes immenses, nous apparaissent ainsi que des vallées aux hauts remparts. Des tours sublimes atteignent les étoiles élevées de leurs pointes, les feux rouges ardent dans les tours et se réjouissent les airs légers d'un tintement à plusieurs sons.

<p>Omnis ager gestit, fieri tuor undique plausum. Quid, pater, haec signant? (dixi) ; cur copia tanta laetitiae? Cuius sunt haec amplissima tecta, 585 tam pulchra aspectu, et pinnis turrita superbis? Pontifici dat festa novo, nunc gaudia Roma, Ille ait; insignes ipsus pater incolit aulas. Sunt Vaticani (si respicis) atria montis. Huc ascende parum, saxo spectabis ab alto. 590</p>	<p>La terre toute entière exulte, j'entends partout des applaudissements. – « ô Père, que signifie cela ? », dis-je ; « que motive un si grand bonheur ? À qui appartiennent ces vastes demeures, si belles à voir, et munies de tours aux superbes créneaux » ? – « Rome donne maintenant des fêtes joyeuses pour le nouveau Pontife », dit-il : « le Pontife en personne habite les palais splendides ». « Il s'agit des monts du Vatican, si tu regardes » !</p>
<p>Ecce Leoninis circumdata limina muris, quae Constantiades ut Martia sceptrata recepit clavigero posuit levi de marmore Petro. Ecce super Tibrim quam pulchra Adrianica moles: et quantum Tarpea levent Capitolia frontem, 595 et iuga bifronti quondam gratissima Iano; Dorsaque Aventini phano celebrata Dianae: Coelium, et Exquilias, dictumque a vimine collem, Amphiteatrales circos, geminasque columnas: Et Pallanteum Evandri memorabile prisco 600 herculis hospitio, bobusque a Gadibus actis: Et mirum Agrippae magna testudine templum, Et loca naumachiae, ductosque per aera rivos, metam, atque a testis sortitum nomina montem.</p>	<p>Descends un peu par-là, tu regarderas de la hauteur du rocher. Voici les demeures de Léon, entourées de murs, que Constantin a fabriqué du marbre léger pour Pierre, porteur des clés, comme il a reçu les sceptres de Mars. Voilà sur le Tibre combien de belles digues d'Adrien, combien le Capitole ne soulève la roche Tarpéienne et les jous à deux visages jadis très chers à Janus ; et les arêtes de l'Aventin fréquentées dans le temple de Diane, et le Coelium, et l'Esquilin et la colline appelé de l'osier. Et voici les cercles de l'Amphithéâtre et les doubles colonnes, et le Pallantée mémorable d'Évandrie pour l'ancienne hospitalité d'Hercule et les bœufs de Gadès et le temple extraordinaire d'Agrippa à la grande cour couverte. Les bassins de la bataille navale, les rivières soulevées sur les airs, et la destination, et le mont qui a pris son nom depuis les « céramiques ».</p>
<p>Aspice ; tu ne vides pileatas ire catervas 605 Pontificum ; tot equos ardenti murice stratos, aurea frena, superque sedere in vestibus amplis longa togatorum feriatis agmina turmis? Tu ne audis clangore tubas, et tympana pulsu reddere multiplices partito carmine cantus, 610 atque Quirinales sua post vexilla senatus tendere sacratas magni pastoris ad aedes?</p>	<p>Regarde, ne vois-tu pas les foules coiffées du « pileus » des pontifes ? Les chevaux en grand nombre recouverts de pourpre étincelante, les rênes dorés, et les longues troupes d'hommes vêtus de toge parmi la foule en liesse qui sont assis dans leurs amples costumes. N'entends-tu pas que les sons des trompettes et les battements des tambourins produisent des nombreux chants polyphoniques et les Romains, derrière les leurs enseignes du Sénat, se dirigent aux sièges consacrés du grand Pasteur ?</p>
<p>Iam video (dixi) ; sed nota insignia cerno, cerno rubras splendere pilas (ni fallor) in auro ; Et tria certa super binas innectere claves. 615 Haec Medices fert signa domus, domus inclita natu. Forte ne Ioannes, teneram cui purpura frontem, cinxit, epheboeis quando degebat in annis, candida Romanae subiit fastigia mitrae? O nos felices, si vera insigne fatetur ! 620 Vera fatetur (ait vates), vera esse videbis.</p>	<p>« J'aperçois déjà » – ai-je dit – « je vois les enseignes connues, je vois les colonnes rouges resplendissantes dans l'or – si je ne me trompe pas - et trois couronnes qui sont enlacées sur deux baguettes. Ces éléments portent les enseignes des Médicis, une lignée célèbre par la naissance. Ne vois-tu pas Jean, dont le jeune front a été ceint de pourpre, lorsqu'il vivait dans les années juvéniles, il s'est chargé des sommets candides de la mitre romaine ? Ô nous heureux si l'insigne annonce des vérités ! » - « Il annoncera des</p>

O superi (clamo) faustos qui inducitis annos,
hoc opus est vestrum, vestra haec sunt muneri, divi.
Hactenus infesto qui dudum elanguit astro
gressibus incipiet labi melioribus aether. 625
Sed (rogo) sancte senex, quia nil ratione carere
debet; quid signant sex poma rubentia, et aurum?

Aureus campus

Aurum sidereos (ait) effigiando nitores
fert illustre genus veluti coelestis origo,

Sex pilae rubrae

sexque pilae, quod eis sit sphaerica forma, figurant
immortale decus. Nam sex aetatibus omnis
vita hominum currit ; sex saecula rotunda voluble
omne aevum peragunt (si vera oracula patrum),
omnia, quae existunt, sex sunt patrata diebus.

Spiritibus cunctis seraphin praestantior alis 635
sex tegitur : senis gradibus Salomonia sedes
scanditur : aetherei sunt ad convivia regis
sex hydriae. Stat parte sui perfectus in omni
hic numerus; quoniam ex tribus, atque duobus, et uno
constat, et aeternum quid, et indelebile monstrat. 640
Purpureus color insinuat, quod fortia corda,
intemerata fides, pietasque innata parentum,
tanta vigent, ut pro seu religione tuenda,
sive fide servanda, etiam nil parcere vitae
praesto adsint, et sanguineo nil cedere letho. 645

Familia Medices

Magna fuit Medices insignis, et alta propago
semper, et innumeros ampla de stirpe nepotes
aedidit eximios vel religione, vel armis,
aut sophia, qui bello acres, qui pace potentes,
qui sua principibus partiti pignora sancto 650
connubio ad commune bonum nati Herculis instar,
aeternum meruere decus, viridesque coronas.
Florida pace fuit, fuit et clarissima bello
nil praedae meditata, nihilque tyrannidis ausa,
qualis apud priscos gens Aemiliana Quirites. 655
Cosmus, Petrus, Laurentius, Medices.
Quanta fuit Cosmae, et genito prudentia Petro,
quantus erat Petri soboles Laurentius alma,
Pontificisque parens, et gloria gentis Etruscae,
qui nedum patriae pater, ast et totius orbis

vérités – dit le vieillard – tu verras, qu’il s’agira
de la vérité ».

« Ô dieux – m’exclamai-je – qui apportez des
années heureuses, c’est votre œuvre, ces présents
sont les vôtres, ô dieux. Le ciel qui s’évanouissait
jusqu’à présent sous une mauvaise étoile,
commencera à s’écouler par des pas meilleurs.
Mais, - je demande-, ô saint vieillard, puisque
rien ne doit rester sans explication : que
signifient les six pommes rouges et l’or » ?

Le champ doré

Il dit : « La lignée illustre et l’origine céleste
porte l’or pour la représentation des splendeurs
étincelantes, et les six globes, puisqu’ils ont une
forme sphérique, signifient la gloire immortelle.

Les six globes rouges

En effet, chaque existence humaine s’écoule en
six âges. Et les six siècles bien arrondis
parcourent toute époque périssable – si les oracles
des pères sont véridiques, toutes les choses
existantes sont accomplies en six jours.

Le séraphin le plus éminent que tous les autres
esprits est protégé par six ailes, la demeure de
Salomon est atteinte en six marches et six hydries
célestes sont aux banquets du rois du ciel.

Ce numéro est parfait en toutes ses parties,
puisque’il est constitué du numéro trois, du
numéro deux et du numéro un et indique quelque
chose d’éternel et d’ineffaçable. La couleur rouge
indique que les cœurs forts, la foi pure, la pitié
innée des parents ont tant de force que, tantôt
pour défendre la religion, tantôt pour préserver la
foi, ils sont prêts à ne rien épargner de la vie et à
ne rien céder à la mort cruelle.

La famille des Médicis

Elle a toujours été grande, cette haute et
remarquable lignée des Médicis. Elle mit au
monde d’innombrables descendants d’une
éminente famille, tant par la religion et par les
armées que par leur sagesse : aussi forts dans l’art
de la guerre que puissants en temps de paix, ils
ont partagé leurs gages avec les princes grâce à
une sainte union, nés comme Héraclès pour le
bien commun, ils ont mérité la gloire éternelle et
les vertes couronnes.

Elle fut éclatante en temps de paix comme très
illustre en temps de guerre, ne convoitant aucun
butin, n’usant pas de tyrannie, comme fut la
famille Émilienne pour les anciens Romains.

et pater, et princeps, et dux erat, atque magister 660
 plena manet tellus, sparsaque per aequora moles,
 Ille erat irato communis ab aequore portus:
 Ille erat adversis commune in rebus asylum.

Leo papa Decimus

Talia narrabat senior, quum intrare videmus
 Pontificis magno spaciosum in limine campum, 665
 qua populi ingentes strepitus, confusaque vocum
 congeries alte veniam, sanctumque Leonem
 acclamant, passimque: Leo Leo, fertur ad auras.
 Quid tibi vult hoc, dive senex ? Quid vociferantum
 rumor ubique Leo, dixi, Leo sidera pulsat 670
 Undique, et infantes, iuvenesque, senesque Leonem
 ore ferunt? pastor ne novus Leo forte vocatur ?
 Immo, ait, accepit felici hoc omine nomen.
 Namque fuere novem Romana in sede Leones

Leon I

praeter eum. Prior Etruscus, qui numine plenus 675
 vandalicas placasse, iras, odiumque tyranni
 Fertur ubi Erydani iungit se Mintius undis.
 Bis synodum magnam vasto concivit ab orbe,
 custodire fecit signata cubicula fratrum
 ossa sepulta Petri, Paulique sub arcibus isdem. 680
 Uno et viginti sedit feliciter annis.

Leo II

Musicus insignis Sicula de gente secundus
 contentu meliore hymnos sanctique prophetae
 carmina digessit. Simona exclusit ab Urbe,
 effecit Romae tumidam parere Ravenam; 685
 dulceque et eloquium, facundaque scripta reliquit.
 Ille decem tantum vitali mensibus aura
 culmine suscepto potitur, brevibusque diebus
 aegit, quod multos aliqui fecere per annos.

Leo III

Tertius e Latia satus urbe, pudicior omni 690
 Hippolyto facundus item, pius, integer, almus

Quelle prudence eurent Côme et son fils Pierre I, dont Laurent était le fils saint et illustre, lui-même père du Pontife, gloire de la famille étrusque, qui non seulement était père de la patrie, mais père, prince, chef militaire et maître de tout le monde. La terre demeure pleine de ces qualités et les masses éparpillées par les eaux. Celui-là, était-il un refuge commun de la mer en tempête, celui-là était un asile commun dans les adversités ».

Le Pape Léon X

Ainsi parlait le vieillard, lorsque nous avons vu pénétrer dans une place spacieuse un grand tumulte de gens, au seuil magnifique du Pontife, et un amas confus de voix qui crie très haut : « Sois-nous favorable ! » et : « Léon est saint ! », et de partout on lança vers le ciel « Léon ! Léon ! ». « Qu'est-ce que cela signifie à ton avis, ô vieillard divin ? Pour quelle raison – dis-je – la clameur résonne-t-elle partout parmi ceux qui crient « Léon ! » ? Pour quelles raisons va-t-elle toucher les astres et aussi pourquoi les enfants, les jeunes et les vieux proclament-ils le nom de Léon ? Le nouveau pasteur s'appelle-t-il par hasard « le Lion » ? « Oui, - dit-il, - c'est le nom qu'il a reçu d'un heureux présage. En effet, ils furent neuf Léon avant celui-là sur le trône de Rome.

Léon I

On raconte que Léon Premier était un Étrusque qui, empli de Dieu, avait apaisé les colères des Vandales et la haine du tyran, là où le Mince s'unit aux eaux de l'Éridan. Par deux fois, il réunit l'assemblée d'un grand synode du vaste monde et fit que des chambres spécifiques des frères protégeassent les os de Pierre, sous les mêmes arcs de Paul. Il fut assis au seuil pontifical pendant vingt-et-un ans.

Léon II

Léon II, illustre musicien et issu d'une famille sicilienne, organisa les hymnes et le poème du saint prophète en une meilleure harmonie. Il chassa Simon de la ville, obtint que l'orgueilleuse Ravenne obéisse à Rome et laissa des écrits d'une douce éloquence. Du jour de son élection, il ne vécut que dix mois dont six de pontificat, mais réalisa en peu de temps ce que d'autres accomplirent en plusieurs années.

Léon III

Léon III, venant du Latium et plus vertueux que tout Hyppolite, était également éloquent, pieux,

<p>cultores adeo sophiae dilexit, ut hosdem munere de cunctis ascisceret urbibus ad se, totaque de illorum caperet solatia foetis alloquiis, et docta ageret commertia semper. Ille sinistre tulit pro libertate Latina.</p>	695	<p>intègre et saint. Il honora ceux qui cultivaient la sagesse à un point tel qu'il les appelait à soi de toutes les villes pour une charge et recevait toutes compensations de leurs abondantes exhortations et entretenait toujours des relations cultivées. Celui-là agit favorablement pour la liberté latine.</p>
<p>Leo IV Quartus item Romanus erat; prudentia cuius serpentina fuit cum simplicitate columbae. Vaticana novis circumserat atria muris, atque Leoninam de se cognominat urbem. Ille salutiferae crucis edens signa profanam classem Agarenorum Tiberina per ostia rumpit. Albion exclusa terrarum limite cepit solvere Romanae tum vectigalia mitrae. Romuleos apices octavo terminat anno.</p>	715 720	<p>Léon IV Léon IV était Romain, il unissait la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. Il entoura les portiques du Vatican de nouveaux murs, et la ville s'appelait de son nom « Léonine ». En produisant les signes de la croix porteuse du salut, il enfonça l'armée profane d'Agreons dans les embouchures du Tibre. Albion, exclue des frontières terrestres, commença alors à payer les redevances à la mitre romaine. Il termina son pontificat dans sa huitième année de règne.</p>
<p>Leo V Quintus (ab historicis licet absque penatibus ullis sit datus) at Calaber fuit, et pietate decorus. Quo, quia mundus erat tunc forte indignus, ad aedem tollitur aetheream cito de mortalibus oris, ille duos etenim sedit tantummodo menses.</p>	725	<p>Léon V Selon les historiens, bien qu'on ne connaisse pas précisément ses origines, il semblerait être originaire de la Calabre et empreint de pitié. Grâce à lui, puisque le monde à l'époque était indigne, il fut élevé rapidement des régions mortelles jusqu'au siège céleste, et de fait, siégea seulement deux mois.</p>
<p>Leo VI Aeneadum claro genitus de sanguine sextus, divinis intentus erat super omnia curis. Discordes revocare, simulque innectere cives: dura tirannorum iuga frangere : dissidiorum vellere radices ; res integrare Latinas: externos pacare hostes: et barbara scepra pellere ab Italidis operam navavit et artem. At nisi septenis gessit moderamina lunis.</p>	730	<p>Léon VI Léon VI, issu de l'illustre sang des descendants d'Énée, était surtout absorbé par des inquiétudes divines. Il a donné toute son énergie et son talent pour résoudre les discordes et, également, pour unir les citoyens, briser les jougs durs des tyrans, arracher les racines des divisions, réparer les affaires du Latium et pacifier les ennemis externes. Il s'empessa vigoureusement et avec art de chasser les sceptres barbares de l'œuvre et de l'art d'Italie. Mais il ne gouverna que sept mois.</p>
<p>Leo VII Septimus urbanis itidem de civibus ortus , quamquam nulla sui terrae monumenta reliquit, multa tamen coelis habet, et fastigia celsa obtinet in superis: laudum quia nulla libido prostituit niveam subter praeconia mentem. Res segura magis coram tantummodo divis prodere virtutes, et gesta celebria (quamvis saepius expediat si sint stratagemata nota). Ille tribus Latios, falces exercuit armis.</p>	735 740	<p>Léon VII Léon VII, provenant également de citoyens urbains et bien qu'il n'ait laissé aucune de ses œuvres, a accompli toutefois de nombreuses œuvres dans les cieux et atteint des sommets élevés parmi les dieux puisque aucun désir de louange n'a abattu l'esprit blanc comme la neige sous les flatteries. Une situation paisible fait mieux ressortir des vertus et des exploits célèbres seulement en présence des dieux, bien qu'elle se prépare plus souvent quand les stratagèmes aient été connus. Lui, en trois années, mit en mouvement les faux du Latium.</p>

<p>Leo VIII Ipse quoque octavus Romano stemmate cretus Caesareis primum titulis illustrat Othonem, 745 et tutelarem Latiae iubet esse tiarae. Sole uno tantum labentem temperat orbem.</p>	<p>Léon VIII Même Léon VIII, d'ascendance romaine, donne de l'éclat au premier Othon à l'aide des titres impériaux et ordonne qu'il soit le protecteur de la tiare du Latium. Il règle le monde qui a trébuché juste une journée.</p>
<p>Leo IX Teuthonico demum veniens a climate Romam nonus Olympiacas audivit ab aethere voces, 750 quae cito venturae cecinerunt foedera pacis. Tam vastae pietatis erat, tam ingentis amoris erga inopes, ut tota etiam penetralia tecta panderet hospitibus miseris, et egentibus aegris. Ille sub effigie leprosi pauperis intra 755 (Res miranda!) domus secreta cubicula Christum sumere, et in proprio semel inclinare grabato promeruit, suavesque haurire illectus odores, nemine comperto (nam mox evanuit aeger ex oculis, veluti tenues si ivisset in auras). Vercellis generale patrum simul aggregat agonem, 760 Atque Berengarium perverso in dogmate damnat. Deserit elapso Romana insignia lustris.</p>	<p>Léon IX Léon IX, venant à Rome depuis une région des Teutons, entendit des voix divines et célestes qui chantèrent tôt les pactes d'une paix future. Il était d'une si grande pitié, d'un si grand amour envers les pauvres qu'il ouvrait des refuges souterrains aux pauvres hôtes et aux malades indigents. Lui, derrière l'image du pauvre lépreux, dans les chambres secrètes de la maison, recevait le Christ – événement miraculeux - et méritait de mourir dans son propre lit. Égaré, il méritait de puiser des doux parfums, personne ne l'ayant découvert : en effet, très vite, le malade s'évanouit en fermant les yeux, comme s'il s'en était allé dans les aires légères. Vercellis rassemble en même temps une lutte générale entre les Pères et condamne Berengarius qui était dans un dogme pervers. Il abandonna les enseignes romaines après un lustre.</p>
<p>Ecce novem pariter quanta probitate Leones Emicuere; omnes pleni virtutibus, omnes undique praeclari summa integritate, nec ulli 765 Pontificum, passim quos caetera nomina dicunt, tam praestantis erant, mundaque per omnia vitae. Nam malus istorum nemo, quum ex omnibus illis degeneres quidam fuerint sotesque reperti. Ab re non igitur se se appellare Leonem 770 instituit Medices ad sancta cacumina vectus, ut tantum commune bonis pastoribus aptet iure sibi nomen, nullaque tyrannide fuscum.</p>	<p>Voilà de quelle justesse brillèrent les neuf Léon, tous pleins de vertu et de grande intégrité. Aucun des pontifes, que d'autres noms désignent, étaient d'une vie si singulière et pure en tout. En effet, parmi eux, il n'y a eu personne de mauvais, alors que parmi tous les autres, certains ont été dégénérés et criminels. De cela le Médicis établit, une fois élevé aux saints sommets, de s'appeler lui-même Léon, pour s'attribuer justement un nom commun seulement aux bons pasteurs, qui ne soit compromis par aucune tyrannie.</p>
<p>Adde quod et Christi robur Leo saepe figurat codicibus sacris. Leo robustissimus inter 775 omnia, quae latis errant animalia terris; Nullius occursum pavitat. Leo nobilis irae, et generosi animi (cuius clementia nota est), supplicibus veniam facit, insequiturque superbos. Lumina aperta Leo tenet, et vigilare videtur 780 cum dormit, vigilemque refert, vegetumque parentem: pastoribusque gregem super haud torpentia corda. Adde Fluentinos insignia ferre leonis; Adde Cleonaeum stellato vertice sidus: Adde leo verbum, quod vel struo, formo vel infert 785</p>	<p>Il faut aussi ajouter le fait que Léon, dans les Saintes Ecritures, symbolise souvent la force du Christ. Le lion est le plus fort de tous les animaux qui errent dans les vastes terres. Il ne craint pas de rencontrer quiconque. Léon, d'une noble colère et d'une âme généreuse, connue pour sa bonté, pardonne aux suppliants et poursuit les arrogants. Léon tient les yeux ouverts et semble veiller lorsqu'il dort. Il représente un père plein de vigilance et de vivacité et le troupeau aux pasteurs au-dessus des cœurs engourdis.</p>

<p>(Id licet assiduus nequaquam comprobet usus), Deleo, cui contra est, deformato, aut destruo signans</p>	<p>Ajoute que les Florentins portent les enseignes du lion. Ajoute l'astre de Cléon au sommet étoilé. Ajoute le mot « lion » qui évoque « assembler » ou « arranger », encore que l'usage quotidien ne puisse nullement confirmer cela, signifiant « j'efface », ou ce qui lui est contraire, « je défigure » ou « je détruis ».</p>
<p>Maximus ipse etenim pater immortalia tecta construet aethereo regi de marmore vivo, efficiens utraque esse unum, divisaque sicut 790 angulus annectet, dispersaque colliget; aegra curabit Medica ipse manu: convertet in aurum ferrea saecula : hominum fera pectora molliet ; atque ambrosiam, nectarque omnem diffundet in orbem.</p>	<p>Car ce souverain Pontife bâtira de marbre vivant une demeure immortelle pour le Roi céleste, faisant que ce qui est deux soit un ; ce qui est divisé, il le reliera comme le fait l'angle ; ce qui est dispersé, il le réunira. Ce qui est malade, il le soignera de sa main de médecin et transformera en or les siècles de fer. Il adoucira la dureté du cœur des hommes et répandra sur le monde l'ambrosie et le nectar ».</p>
<p>Haec seniore mihi narrante subivimus aedes ; 795 perque gradus altos amplas intravimus aulas. Auratus paries, testudo aurata refulgent, undique Apellaei rutilant monumenta laboris: Pictaque fulcra nitent, aulaeque barbara splendent: Atria plena manent populis, et gente togata. 800 Vix transire datur, premimur, versamur eundo.</p>	<p>Pendant que le vieillard me racontait cela, nous approchions des demeures et pénétrions par de hautes marches dans de grandes pièces. Un mur doré, un réduit doré resplendissent, partout les monuments brillent de la fatigue d'Apelle. Des lits peints étincellent et des tapis barbares reluisent. Les entrées demeurent pleines de gens et des gens en toge. Il nous est à peine permis de traverser, nous sommes contraints, ballottés dans toutes les directions.</p>
<p>Percunctamus, ubi antistes Romanus, ovantes clavigeri patris (dicunt) defertur ad aras sessurus cathedra, et solio ponendus in alto. Imus et innumeras penetramus ab undique turbas. 805 Ingredimur fanum, sonat alto murmure templum, ceum cum praecipites veniunt e cotibus undae ingenti crepitant strepitu, grandique boatu. Tendimus ulterius, iamque admirabile patrum agmen ab excelsis patefit altaribus atque 810 longa sacerdotum series, quos purpura, quosve candida byssus agunt inter pia sacra nitentes.</p>	<p>Nous demandons où se trouvent les prêtres romains, - disent les jubilants - celui qui siègera dans la chaire et qui doit être posé sur le seuil suprême, est porté vers les autels du Père détenteur des clés. Nous avançons et traversons des foules innombrables. Nous entrons dans le temple, résonnant d'un bruit intense, semblable aux eaux qui, précipitant des pierres, produisent un immense vacarme et un grand mugissement. Nous nous dirigeons plus loin, où l'admirable troupe des Pères se montre à partir des autels élevés et où une longue série des prêtres, dont le pourpre et le lin candide, fait resplendir au milieu des cérémonies sacrées.</p>
<p>Vidimus et Medicem gemmis, auroque coruscum, stellatumque caput coelesti lumine ferri, sublimique sedere throno clamantibus una 815 omnibus: aeterno pastor Leo maximus aevo vivat, et haec niveo lux sit signata lapillo.</p>	<p>Nous vîmes le Médicis étincelant de gemmes et d'or, la tête étoilée d'une lumière céleste, qui siégeait sur un trône sublime, et au même moment tous acclament d'une seule voix : - « Puisse le Pasteur Éternel, Léon le Grand, vivre éternellement et puisse cette lumière être marquée d'une pierre blanche ! »</p>
<p>Pronus adoravi divo sub pectore numen: Pronus adoravit senior quoque limina habentem coelorum in terris, terrae, Ditisque profundi ; 820</p>	<p>À genoux, j'ai adoré le Dieu face au cœur divin, À genoux, Dante a adoré celui qui domine les frontières dans les espaces célestes, de la terre et</p>

<p>Quod triplici signat spectabilis infula sero. Aeteriam frontem, divinaque pectora cernens, non potui placidos oculis compescere fletus. Dulcibus in lacrimis turgentia lumina nabant, singultus suaves pectus, gutturque premebant, 825 grataque de madidis suspiria faucibus ibant. O salve (dixi) fragilis spes unica mundi. Verus es Alcides, Lernaë qui interficis hydram. Tu cantata diu Glauci castissima proles, saeva trucidabis succensae ostenta Chimaerae. 830 Mercurii plusquam tua, plusquam Palladis arma Gorgonei tortos extinguunt verticis angues. Tu plusquam Thesaea manus Minora monstra Dedaleis inclusa vis ; quae pluribus augent caedibus ingluviem, ac immitibus ora rapinis 835 complevere, tuo facies occumbere ferro.</p>	<p>de Ditis profonde. La bandelette sacrée à la triple couronne vient le confirmer. En voyant le frons céleste et le cœur divin, je n'ai pas pu retenir mes larmes de joie. De douces larmes nageaient dans mes yeux embrumés, de doux sanglots serraient ma poitrine et ma gorge, et de ma gorge humide s'écoulaient des soupirs reconnaissants. J'ai dit – « Salut, ô unique espoir du monde fragile. Tu es le vrai Alcide, qui tua l'Hydre de Lerne. Toi, lignée très chaste du Glaucos, longtemps chantée, tu égorgeras les prodiges cruels de la Chimère enflammée. Tes armes, plus que celles de Mercure et que celles d'Athènes, détruiront les serpents tortueux de la tête de la Gorgone. Toi, plus que la main de Thésée, veux que les monstres de Minos soient enfermés dans le labyrinthe, œuvre de Dédale. Tu feras succomber par ton arme ce qui crée la faim par de nombreuses guerres, qui remplirent les visages de cruels pillages.</p>
<p>Tu coeleste genus Boreae, quod dira Celaeno, atque infesta lues, fluxuque, fameque pavescunt Harpyae quae sacra volant per tecta, per aulas. Arte tua a Siculis Syrenes fluctibus ibunt 840 sub Phlegetontaeis lacubus, nusquamve nocebunt carmine lethaeo, Cyrrhaeque silia Circe, quae vultus hominum convertit in ora ferarum cantibus, amittet duce te viresque dolosque. Vindice te pessum vitiorum exercitus ibit: 845 Et longe, et late dominabitur aurea virtus. Nunc erit ingenio reverentia, digna Minervae praemia, nunc sacri captabunt ocia vates. Nunc Phoebaeus honor redit, et Parnasia laurus incipiet frondere: novem sua barbata Musae 850 instaurant, tonsisque parant nova carmina nervis.</p>	<p>Toi, lignée céleste de Borée, que la cruelle Celaene et la contagion hostile et les Harpyes, qui volent à travers les demeures sacrées et les cours, craignent par le courant et par la faim. Grâce à ton art, les Sirènes descendront des flots de Sicile sous les lacs de Phlégeton, et ne nuiront plus par leur chant meurtrier. Circé, fille de Circe, qui a transformé par ses chants les visages d'hommes en faces d'animaux, perdra, sous ton guide, ses forces et ses ruses. Toi étant vengeur, l'armée des vices ira à sa ruine, et la vertu dorée régnera de partout. À présent la déférence sera à l'intelligence, les dignes récompenses à Minerve, à présent les poètes sacrés obtiendront des loisirs studieux. À présent l'honneur d'Apollon revient et le laurier du Parnasse commence à se couvrir de feuilles. Les neuf Muses renouvellent leur chant et préparent de nouveaux poèmes sur leurs cordes tendues ».</p>
<p>Talia promebam, repetens ea dicta frequenter, quum meus adducens me dux ad inane sacellum Christiparae nymphae, quae febribus imperat, inquit: Vidisti, o fili, nova tu miracula coeli? 855</p>	<p>Je prononçais de telles paroles, en répétant ces mots fréquemment, quand mon guide m'emmenant devant l'autel vide de la nymphe qui porte le Christ, qui commande aux fièvres, dit : - « As-tu vu, ô fils, les nouveaux miracles du ciel ? As-tu vu, le pacte nouveau, les nouveaux siècles, le gouvernement nouveau et le nouveau Titan qui illumine le monde » ? - « Au nom du ciel » - fuis les ombres hérissées des gens du Concile aussitôt que possible ; revenu enfin à la raison, reconnaît tes graves erreurs, purge autant de tâches par un</p>
<p>Vidisti ne novum foedus, nova saecla, novumque imperium, et Titana novum, qui illuminat orbem ? (Obsecro) quamprimum fuge de squallentibus umbris conciliablaeae gentis. Iam ad corda reversus errores agnosce graves, gemituque patenti 860</p>	<p></p>

<p>dilue tot maculas ; clemens tibi namque sacerdos indulgebit ; et ad pia virginis ubera matris protinus admittens hilari te colliget ore.</p>	
<p>Erravi ne, beate senex? me ne impius error detinuit? (dico) super his synteresis ulla corripuit nunquam mea corda; sed ipse putavi obsequium praestare Deo, iustumque tueri. 865</p>	<p>gémissement découvert. En effet, le prêtre clément te pardonnera et, t'admettant aux pieux seins de la mère, te recueillera avec un visage amusé.</p> <p>« Me suis-je fourvoyé, ô saint vieillard ? Une erreur impie m'a-t-elle retenu ? » dis-je. Jamais un recours de la conscience n'a saisi mon cœur à ce propos. Mais, c'est par moi-même que j'ai pensé offrir à Dieu mon obéissance et observer la justice.</p>
<p>Quod si adversa tuli, reliquive tulere faventes huic operi, invidia Ditis, mundique maligni turbine credidimus nos evenisse probandi causa animos fortes ; velut et primordia sumens relligio diros inter cunabula prima passa fuit casus, variasque repulsa per oras ; Omne opus egregium, vel praestantissima virtus difficiles ortus habet, atque ostacula multa. 875</p>	<p>Et si une de plus j'ai supporté l'adversité ou j'ai laissé aller les partisans de cette œuvre, par la jalousie de Ditis et par le tourbillon du monde malin, nous avons cru que cela nous arrivait pour mettre à l'épreuve nos âmes courageuses. Comme la religion aussi, à ces origines, a souffert des malheurs variés en sa première enfance, et sur des nombreux rivages a été rejetée, toute œuvre remarquable, toute vertu supérieure a des débuts difficiles et rencontre de nombreux obstacles.</p>
<p>Attamen, alme parens (potius tibi credere dignum), qui superis compar falli, seu fallere nescis, si erravi, doleo, semperque dolebo futura tempestate, velut fluvius moesta ora rigabo assiduis lacrimis, et pugnīs pectora tundam. 880 Illa dies, in qua fallaci dogmate captus, implicui mentem vesanis ausibus, atras in tenebras vertatur, et indelebile semper sit chaos, atque inter noctes numeretur inanes. Cur ego non potius moritura haec membra reliqui tunc insonte anima? Cur inter spicula, et enses non cecidi? sine labe foret, sine crimine pectus. 885</p>	<p>« Mais cependant, ô Saint Père, - il convient de croire en toi - qui, pareil aux dieux, n'est pas capable d'être trompé ou de tromper. Si je me suis fourvoyé, j'en souffre et j'en souffrirai toujours à l'avenir et tel une rivière, je baignerai mes tristes joues de continuelles larmes et je frapperai ma poitrine à coups de poings. Ce jour-là où, emprisonné par un dogme fallacieux, j'ai enveloppé mon esprit dans crimes fous, (ce jour-là) soit transformé en ténèbres obscures, puisse devenir un chaos ineffaçable et soit compté parmi les nuits vides. Pour quelle raison n'ai-je pas abandonné ces membres destinés à mourir lorsque l'âme était encore innocente ? Pourquoi ne suis-je pas mort des dards et des épées ? Mon cœur aurait été sans tâche, sans crime » !</p>
<p>At divina senex ora haec in verba resolvit: Peccasti (fatear) quamvis sine fraude, doloque, sicut et innumeri divum consortia habentes, qualis ego quondam, qualesve fuere parentes nonnulli sophia illustres, pietateque summa praeclari, qui vera minus scripsere, putantes edere recta. Facit sublime frequenter acumen ingenii plures errare, sed, ut quoque tumet fecisti, quoniam sua scripta probanda Latino supposuere patri, retractavereque demum errores aliqui veniam meruere paratam. 890</p>	<p>Mais, le vieillard ouvrit sa bouche divine par ces mots : « Tu as pêché » – je l'avoue – « bien que sans faute et sans ruse, de telle manière que ceux qui, très nombreux, ont communauté avec les dieux, comme moi jadis, tels que furent certains Pères illustres, célèbres par leur sagesse, et illustres par une très grande pitié, qui écrivirent moins des vérités, en pensant pratiquer la justice. La finesse sublime de l'esprit fait souvent errer la plupart, mais comme cela t'est arrivé aussi à toi, plusieurs se trompèrent, certains se rétractèrent enfin et méritèrent la grâce bien préparée, puisqu'ils soumirent leurs écrits à l'approbation du Père Latin. Admettons que la nouvelle religion ait été secouée par un tumulte varié, mais tant de</p>
<p>Quod nova relligio vario quassata tumultu iam dudum fuerit verum, sed quanta subivit proelia, tanta sui late incrementa recepit. 900</p>	

<p>Quod virtus, quod opus quodcumque insigne prematur difficili ingressu verum, sed turbine nullo divelli, subigique potest. Fortissima virtus crescit in immensum, validaeque simillima palmae,905 quanto onerata magis, tanto robustior exit. Haec autem assiduis secta est allisa procellis, tamquam odiosa Deo, et cunctis mortalibus; unde quanto attrita fuit, tanto decrevit inani fulta solo, fundata super nutantis arenae 910 aggere, nec solidae stabilis munimine petrae. Concilii profugi cito garrula lingua silebit. (Ipsemet aspicias) tenues solvetur in auras;</p>	<p>batailles qu'il a subi, tant accroissement de soi a reçu.</p> <p>Et que la vertu, quelle que soit l'œuvre insigne empêchée par un commencement difficile, elle ne peut pas cependant être tiraillée et subjuguée par aucun tourbillon. Une très forte vertu grandit à l'infini : très semblable au solide palmier, qui toujours plus chargé de fruits, devient de plus en plus robuste. Cette manière de vivre est heurtée par de fréquentes tempêtes, comme elle est détestable à Dieu et à tous les mortels, d'où, tant elle fut attaquée, tant elle décrécut, appuyée sur un sol vide, bâtie sur un amas de sable mouvant ni stable sur le retranchement de pierre solide. La langue bavarde du Concile errant bientôt se taira. Tu verras, elle sera dissoute dans des airs éthérés.</p>
<p>Et velut exorto evanescet Apolline nubes ; signa quod exosum superis sit, terrigenisque. 915 Gallia nusquam adeo quicquam fecisse videtur (Quod memorem) deforme, priori ab origine nunquam aurea foedavit tali sua lilia fuco (Id licet haud omnis patrarit Gallia crimen). Quare, age, tolle moras, coetusque relinque profanos.</p>	<p>Et, une fois le soleil levé, les nuages s'évaporeront, signes que l'aube s'est levée pour les dieux et pour les fils de la terre. La Gaule qui - paraît-il - n'a jamais rien fait de difforme - à ce que je me rappelle, - depuis la première origine n'a jamais défiguré les lys dorés par un tel rouge. Donc, allons-y, enlève le retard, abandonne les assemblées profanes ! ».</p>
<p>Quo medio fugiam (dixi), pater? omnia circum custodita manent. Araris ne moenia linquam, limina? Cardinei quum discessere parentes Carvaialaeo de sanguine cretus, et alma stirpe severina genitus : duo maxima mundi 925 lumina; qui flantes Latiis e moenibus Austros, insolitumque genus declinavere caloris corde gigantaeo, fidei intemerabile pignus tutati semper; rati inviolabile foedus.</p>	<p>- J'ai dit - « dans quel milieu je devrai m'enfuir, ô Père ? Toutes les villes restent défendues tout autour, ne devrais-je pas abandonner les frontières de la Saône ? Lorsque les cardinaux se séparèrent, l'un né de sang « Carvaialeio », l'autre fils de la famille Séverine, deux très grandes lumières du monde, qui détrônèrent les vents du midi qui soufflaient des maisons du Latium et le peuple insolite par un esprit d'ardeur gigantesque, en protégeant toujours le gage inviolable de la foi, fixant le pacte inviolable.</p>
<p>Ipse ego supplicibus votis simul ire petivi, 930 atque illi petiere; tamen mihi gratia soli nulla recedendi donata est. Omnibus ultro fas fuit ire; mihi tantum prohibetur inerti. Te venerande senex (si qua est clementia divis, si qua tibi pietas) oro, mihi pande recessus, 935 pande modum, vel si nunc fas est degere Romae (Si Roma haec), nusquam patiare relinquere Romam me rogo. Neu Senonas repetam, sanctissime vates ulterius sine; sat tenuit me Belgica tellus, 940 satque fui invisio Gallorum limite clausus.</p>	<p>Moi-même j'ai essayé d'aller avec des vœux suppliants, quand ceux-là se dirigèrent vers Rome. Toutefois, et à moi seul, aucune grâce n'a été conçue de me retirer. Il fut permis à chacun de partir plus loin, et cela m'a été interdit, je suis resté inactif.</p> <p>Et toi, ô respectable vieillard, - si les dieux sont indulgents, si tu as pitié – je t'en prie, permets-moi de me retirer, permets-moi de vivre à Rome. Si c'est bien Rome - je demande, qu'en aucune occasion, on ne m'inflige la souffrance de la quitter. Ne permettez pas que j'aie vers les Sénonais, ô très Saint poète, la terre belge m'a retenu assez dans la frontière ennemie des Gaulois ».</p>

<p>Nunc opus abscedas (senior respondit). Arar te Celticus exorto late iam sole moratur. Post breve tempus erit tibi fas dimittere Gallos. Debita saepe petes abeundi iura: negabunt semper, et invitum secum te degere cogent conciliablistae ; quorum mens perfida durat. 945 Tunc tu nocturno Rhodani vada percita cursu sulcabis, fugiesque celer confinia regni, et fugiens captivus eris (sed tempore parvo).</p>	<p>Le vieux répondit : – « Abandonne maintenant l'action ! La Saône Celtique, une fois levé le soleil au loin, te retient encore un jour. Et peu de temps après, il te sera permis de quitter les Gaulois. Tu demanderas plusieurs fois le droit de partir : ils te le refuseront toujours et les Pères du conciliable dont l'esprit demeurera dans la perfidie, t'obligeront à rester avec eux, à contrecœur. Tu sillonneras alors les ondes impétueuses du Rhône, par ton voyage nocturne et fuiras rapidement les frontières du royaume et dans ta fuite tu seras capturé – mais pour peu de temps.</p>
<p>Qui reget infausto moderamine conciliabulum, 950 te captum mittet, Lucii cognomina portans et rem, namque lupum sonat ex idiomate graeco. Est Lucius piscis, vocabula Achaea secutus ; quod veluti lupus ingluviem saturare rapina squammigeri gregis assoleat, faucesque lupinas 955 praeferat, et saevos piscosa in coerula mores.</p>	<p>Celui qui régit le « Conciliable » par une injuste conduite t'enverra prisonnier, portant les noms et l'essence du nom « Lucius » : en effet Lucius sonne comme « loup » selon la langue grecque. Lucius est aussi le poisson, suivant les mots de la langue grecque parce que le poisson comme le loup a la coutume de rassasier l'estomac par le vol d'un ban de poissons, et exhibe des gosiers du loup et des mœurs cruelles dans la mer poissonneuse.</p>
<p>Qua ad Rhodani ripas surgit vivaria tellus inter saxa, altaeque domus in sidera tendunt, tu capiere ; tribus tu detrudere diebus limite seclusus ; sed te Turnonia proles 960 Claudius antistes divum stimulantem timore, forsitan eripiet, (quod si succedat) ab alta arce per appensum faciens abscondere funem, teque, tuosque omnes tutos dimittet in oras Avinionaeas, ubi praesidet inclita Roma. 965</p>	<p>Où la terre du Viviers se lève parmi les rochers et les maisons s'étendent hautes vers le ciel, là tu seras capturé. Tu seras pourchassé pendant trois jours, emprisonné. Ce que l'évêque Claude de Tournon, peut-être t'en enlève sous l'aiguillon de la crainte des dieux, si cela se produit, te fera descendre d'un haut sommet suspendu par une corde et te mettra en sécurité avec tous les tiens dans les régions d'Avignon, à laquelle préside l'illustre Rome.</p>
<p>Virtutum titulis, Charitumque nitore coruscus ille tibi impendit placidum solamen, eritque quod fuit erranti Diomedi Daunus, Ulyssi Alcinous, Troaeque domus Evander alumno. 970 Paulus ut effugiens molimina regis Arethae moenibus ex altis sporta demissus abivit. Sic forte evades gentis commenta nefandae. At puto Lugdunum cogere redire, et ibidem muneribus, precibusque datis, terrore, minisque schismaticis haerere dolis arctabere ; sed tu infandis monitis aurem praebere recusa ; 975</p>	<p>Lui, étincelant en titres des vertus, en l'élégance des Charites te consacrera pour toi un secours tranquille et sera ce que Daunus fut pour Diomède, Alcinous pour Ulysse, Évandre pour le descendant de la famille troyenne. Comme Paule échappant aux embûches du roi Arétas, il se sauva en descendant des hautes fortifications dans un panier. Ainsi, d'aventure, tu échapperas aux commentaires des gens néfastes. Je vois qu'ils t'obligeront à rentrer à Lyon et là-bas par les dons, par les prières, par la terreur et par les menaces, te contraindront à adhérer aux ruses des schismatiques, mais toi refuse de prêter l'oreille aux propositions néfastes !</p>
<p>Ad vomitumque redire cave, nam rector Olympi, crede, proculdubio tanto e discrimine demum</p>	<p>Évite de retourner vers ce que tu as rejeté : en effet aies confiance dans le roi de l'Olympe, à la fin, il te tirera sans doute d'une position bien</p>

<p>te trahet, et mire ducet coelo auspice Romam. neu paveas; tu fide Deo, coeloque faventi. 980 Te Deus efficiet fortem superare sinistram, et vehet in dulces per acerba pericula portus.</p>	<p>critique, et te conduira prodigieusement à Rome sous l'auspice du ciel. Et ne crains rien, aies confiance en Dieu, au ciel favorable. Dieu te protégera les mauvais présages et t'emportera vers de doux ports à travers de cruels dangers.</p>
<p>Talia dum senior dictis sequeretur amicis, me sopor abscedens dimisit. Ab aethere Phoebus luce diu fusa thalamum penetrabat acuto 985 lumine per rimas; aderant in limine servi ante ea pervigiles. Per somnia longa loquentem me audivisse palam dixere, soporeque nusquam matutino alias usum obstupere. Iacentem Erigo me ; patulae tum circumquaque fenestrae 990 admisere diem ; tota ora madentia cerno, pectora, lodices, lacrimarum flumine sparso.</p>	<p>Pendant que le vieillard accompagnait ces mots par des discours amicaux, le sommeil s'en alla, m'abandonna. Du ciel, Phébus pénétrait la chambre avec une lumière longuement diffusée par une clarté perçante à travers les fissures. Des serviteurs qui veillent toute la nuit étaient à l'entrée. Ils dirent qu'il m'avait entendu parler par de longs rêves, et jamais, dans la torpeur matinale à un autre moment ils n'eurent à s'étonner de cette habitude. Je me lève, moi qui gisais. Tout à l'entour, des fenêtres ouvertes laissèrent entrer le jour. Je vois tout le visage, la poitrine, et les draps trempés d'un fleuve éparpillé de larmes.</p>
<p>Ipse quoque admirans tanti misteria somni miris visa modis vix languida membra ferebam : figere vix poteram plantas, vix sistere corda 995 vulneribus perfossa piis ; vix abdere fletus nectareos. Dulces urebant pectora flammae, mensque sub eventu rerum perplexa manebat. Suspensos animos mirantur, et ora ministri fixa solo, dubiosque diu trutinantia casus. 1000 Induor. Ire paro vicina ad templa, daturus primitias. Iter arripio taciturnus, et anceps. Haec erat alma dies, qua magnus in aethera pastor ivit ab afflictis membris, et corpore fesso 1005 Gregorius ; cuius Deus ad suspiria versus, votaque Traianum nigro revocarat ab Orco.</p>	<p>Moi-même admirant les mystères d'un pareil rêve, visualisés en des manières extraordinaires, je menais à peine les membres affaiblis. Je pouvais à peine enfoncer les talons, je pouvais à peine affermir mon cœur, percé par des blessures pieuses, à peine cacher mes larmes douces comme du nectar. De douces flammes brûlaient mon cœur, et l'esprit demeurait perplexe sous le déroulement des événements. Les domestiques regardaient avec étonnement les âmes suspendues, et, le visage figé au sol, examinant longtemps la situation douteuse. Je m'habille. Je me prépare à me rendre aux temples proches, avec l'intention d'offrir des prémices. J'emprunte le chemin silencieux et incertain. C'était le jour saint, où Grégoire, le grand pasteur, s'en est allé au ciel quittant les membres affligés et le corps fatigué, dont les soupirs et les prières furent agréées par Dieu qui fit revenir Trajan du noir Pluton.</p>
<p>Extra limen eo, casuque occurrit eunti Bentivola de gente fatus Galeacius, omni ingenua probitate nitens et caelibe lecto : 1010 qui me insueta videns, titubantiaque ora ferentem, scire cupit causam. Rogat ut si tristia forte, aut si laeta habeam (bona vel mala) nuncia dicam. Ingredimur phanum simul et quum mystica sacra vidimus offerri, scamno consedimus una. 1015 Narravi quaecumque mihi per somnia visa.</p>	<p>Je passe le seuil et, à ce moment-là, je tombe sur Galeazzo di Bentivoglio, resplendissant de toute sa libre intégrité et de son lit célibataire lequel, en m'apercevant moi, qui portait une expression inusitée et hésitante, souhaite en connaître la cause. Il me demande si par hasard je porte des nouvelles tristes ou heureuses. Nous rentrons en même temps dans le temple, lorsque nous voyons que l'on célébrait les cérémonies sacrées, nous nous asseyons ensemble sur un banc. J'ai raconté tout ce qui m'est apparu en rêve.</p>

<p>Fausta procul dubio (ni vana) haec somnia promunt, nuncia (respondet Galeacius) illa secundos quum referunt casus semper mendacia fingunt. At si triste ferunt, nimium veracia produunt. 1020 Tota morabatur supplex audire creatum Gallia pontificem votis flagrantibus; ut quum post tempestates, pluvias, Eurumque sinistrum anxius expectat Zephyros prodire secundos nauta, serenatamque diem apparere viator. 1025</p>	<p>Ces rêves expriment des événements heureux et – à moins qu’ils ne soient pas vains - Galeazzo répond – quand celles-là nous montrent des circonstances favorables représentent toujours des situations mensongères. Mais, s’ils reportent une situation malheureuse, ils présentent des situations extrêmement véridiques. Toute la Gaule suppliante attendait d’entendre que le nouveau pape avait été élu à l’unanimité, comme le marin anxieux attend que soufflent les Zéphirs favorables après la tempête, les pluies et le vent défavorable, et comme le voyageur attend que le jour serein apparaisse.</p>
<p>Tertia lux aderat ; quum mane tabellio pernix urbe Flumentina missus denunciat esse delectum Medicem summa ad fastigia Petri : et Latios gaudere patres, ceu Martia Roma Gestit, occiduo quum nacta est orbe triumphos. 1030</p>	<p>Le troisième jour s’était levé, quand, au matin, un notaire zélé, envoyé de Florence, annonça que le Médicis avait été choisi pour être élevé au trône de Pierre et que les Pères du Latium se réjouirent, comme exulta la Rome de Mars lorsqu’elle obtint des triomphes sur le monde éphémère.</p>

Annexe X/d

Fausti Philomusi Novocomensis Poetae Laur(eati),
in *Lug(U)dunense Somnium epigramma*, f. 39v

Si quisquis excellens aliqua fuit arte repertus
in sola tantum (iudico) summus erit.
Summus at in variis quum sit Ferreria proles
Zacharias / homines prevalet ingenio
seu si humana velis seu si divina requires
dogmata, in ambobus nobile culmen habet.
Cum vate est vates, cum rethore rethor, utrumque
callet, et his nulli (crede) secundus erit.
Candida Sylva tribus tantum compacta diebus
eximio Romam munere digna pete.

***De Faustus Philomusus (Fausto Andrelini), de Côme, poète couronné,
épigramme sur le « Songe de Lyon »***

On a beau découvrir quelqu'un d'excellent en quelque art,
ce n'est que dans un seul qu'il sera le meilleur.
Mais étant le meilleur dans des arts variés, le descendant des Ferreri ;
que l'on veuille rechercher les connaissances divines ou humaines,
c'est dans les deux qu'il occupe le sommet de la noblesse.
Avec un poète il est poète, orateur avec un orateur, et dans les deux
il est maître, et en ces arts, crois-moi, il ne le cédera à personne.
Candida *Sylve*, composée en trois jours seulement,
gagne, digne d'un noble présent, la ville de Rome.

Annexe X/e

Lettre de Zaccaria Ferreri à Louis XII

in *Lugdunense Somnium* f. 39r -40v

Eiusdem Reverendi patris Zachariae Ferreri Abbatis subasiensis ad Christianissimum Francorum Regem Ludovicum xii e Lugduno transmissa epistola.

Quamquam ad te alias itidem scripserim, Rex christianissime, ea tamen quam erga tuam serenitatem tuumque regnum, a quibus omni cum humanitate semper excoeptus sum, gero summa dilectio et fides intemerata compellunt, ut rursus scribere non praetermittam. Exploratum iamdudum est apud te, ubilibetque apud omnes vulgatissimum habetur Ioannem Medicem Cardinalem tum sapientissimum tum religiosissimum, omniumque sane virtutum admirabile speculum, non humanis sed divinis auspiciis, una omnium patrum sententia in pontificatum maximum assumptum Leonemque appellatum. Quo factum est, ut omnes christiani principes, tuque potissimum christianissimus, nedum in gaudia, verum et in summae insolitaeque iucunditatis signa haud prorumpere non potuerint.

Habes iam quod summopere optare efflagitareque videbaris, caput videlicet totius religionis tale ac tantum, quod in omnia militantis ecclesiae membra plurimum salutis debere influere nemo est qui ambigat. Quare, princeps serenissime, tuum est efficere, ut coetus seu congregatio, quam in maximum et evidens non tantum exterarum nationum, sed et totius tui regni scandalum hic Lugduni hactenus persistit dissolvatur, et qui eam adhuc continuandam tuae menti persuadent reiiciantur, tuisque christianissimis auribus reddantur indigni. Si a me et nonnullis erratum est non quidem dolo, sed facti ignorantia, rectoque id non iniquo animo evenisse nequaquam dubites.

At cum errata castigare neminem pudere deceat ad Sanctae Romanae Ecclesiae gremium et ad sanctissimi Leonis catholicae ecclesiae pontificis, a quo impetratam veniam et Romam adeundi indulgentiam diu habeo, beatissimos pedes confugiens unam sanctam catholicam ecclesiam per sanctum Lateranense concilium ab eodem sanctissimo papa confirmatum repraesentatam supplex professus sum profiteorque ac constantissime amplector. Quod et si tu, princeps religiosissime, ab universa gallicana ecclesia quantocyus fieri operam navaveris, gloriosissimus apud omnes et contra tuos hostes invictissimus procul dubio evades.

Quanto discrimini hoc regnum subiaceat, quantumve res gallicae infauste successerint ac succedant facile perspexit tua sublimis providentia. Si eiusmodi congregationis opus a deo esset quanto maioribus insectationibus pressum est, tanto maiori cremento surrexisset, sicut nostrae ab exordio religioni contigisse luculentissimum est. « Quotidie crescebat numerus discipulorum »¹⁴⁵⁸. Haec quippe cui vix minima tui regni pars assensum proebuit quotidie decrevit et decrescit, iamque in id divino, ut arbitrator, iudicio devenit ut a semetipsa in nihilum redigatur,

1458 *Act.* VI, 1.

nemoque maiori eam odio persequatur, quanti hi qui incoharunt et tutati sunt. Universae Galliae tantum est fastidio et detestationi, ut eam omnes pene regnicolae abhorreant et damnent, quicquidve sinistri tibi et regno hactenus evenit ob eam tantummodo contigisse recte arbitrentur.

Si quid pro ea doctorum opiniones tantum adducens alias aut excuderim aut dixerim, id omne sanctae sedis apostolicae examini semper ac censurae supposui, et sanctissimi Leonis papae sententiae devotus summitto, post cuius a deo optimo maximo canonice mirificeque provisam delectionem coram universo coetu hic maiori tunc numero coacto protestatus sum nusquam ulterius in eiusdem decisionibus posse aut velle intervenire, sicuti complures quorum nonnulli Romae degunt testes adstipulari possunt publicaue extant tabellionum monumenta. Saepius omni cum sollicitudine Romam proficiscendi facultatem imploravi, quam tum ego solum nusquam obtinere praevalui. Quin ne e Luguduno abscederem diu custoditus sum, et ne exire civitate permitterer pontium et passuum custodibus diligenter est demandatum, atque ut de non abeundo caverem plurimum infestatus fui.

Deo tandem magis quam hominibus beatissimoque papae obtemperare compulsus e Lugduno Romam accedens, procurante, ut fertur et violenta prohibent indicia, Petro Sassierges lucionense antistite prope Avinionem una cum familiaribus et sarcinis intercoeptus Lugdunum ubi adhuc inmorari cogor reductus sum, positoque sub custodia tamquam obside naturali germano meo nullam adeundi Romanum Pontificem spem animadverto. Eam ob rem, Rex amplissime, quum id praeter, immo contra tui christianissimum animum et tuorum erga S.R.E. praedecessorum religiosa instituta fieri neminem lateat, ad te tamquam ad originalem fontem recurrendum fore exstimavi. Rogo itaque et omni qua decet erga te observantia tuam supplico regiam benignitatem, ut sicut honor Regis iudicium diligit, sicutique tuae maiestate post habita etiam rerum et status iactura cum omni fide hactenus inservivi, ne invitus contra - S.R.E. libertatem in suo regno detinear iubere haud dedignetur. Datum Luguduni decimo Cal : septembres. MDXIII.

« Enfin, porté à obéir à Dieu et au bienheureux Pape plutôt qu'aux hommes, je me dirigeais de Lyon vers Rome, lorsque sur les soins – comme on le dit et comme on en a des preuves irréfutables – de Pierre de Sassierges, évêque de Luçon, je fus intercepté près d'Avignon en même temps que mes gens et mes bagages et ramené à Lyon, où je suis contraint de demeurer, et, mon frère ayant été placé sous bonne garde, comme un otage, je ne vois aucun espoir de me rendre auprès du Pontife romain. C'est la raison pour laquelle, Très grand roi, comme cela se fait sans tenir compte, ou plutôt contre l'esprit très chrétien qui vous anime et contre les pratiques pleines de religion de vos précédesseurs à l'égard de la Sainte Église romaine, ainsi que cela n'échappe à personne, j'ai jugé bon d'avoir recours à vous comme à la source originelle. C'est pourquoi je demande et, avec tout le respect qui vous est dû, je supplie que votre royale bienveillance, dans la mesure où l'honneur du Roi estime le discernement et où, même après les dommages subis par vos affaires et par votre état, j'ai jusqu'à présent servi votre majesté en toute fidélité, de ne pas dédaigner d'ordonner que je ne sois pas détenu dans son royaume contre mon gré et contre la liberté de la Sainte Église romaine ».

Donné à Lyon, le 23 août 1513.

Annexe XI

VERINO Ugolino

*Hymnus in assumptionem Virginis Mariae*¹⁴⁵⁹

Ugolini Verini liber Primus Sacrorum Hymnorum incipit

In laudem Assumptionis Virginis Mariae

Et audeat tellus ; iubiletque coelum,
Angeli exultent? super astra fertur
Virgo regina et genetrix alumni
Omnipotentis!

Filio ad dextram comitante matrem
cum choro ardenti angelicae phalangis.
Pone sanctorum recinente turma
voce sonora.

Ecce Regina Empyreï superante
in throno aurato resplendet ? Favete!
Haec dies magna est, veneremur omnes
fronte serena,

Corde sincero procul esto cura
et dolor : sit mens alacris, recedat
torpor, istius vacet bona laudis
nulla dies.

Haec super sedes hodie angelorum
evolat iuxta trinitatis arcem.
Omnibus maior nisi patre Christo et
flamine sancto.

Laudibus magnis celebranda virgo est
quae Dei est mater, medicina mundi !
Horror inferorum; fathorumque frenum est
ianua coeli

Portus humani generis quietus !

1459 ms. 10325 f. 9r -18 v, BNF, Paris.

Sidus est nautis maris est nobis
Nullus incassum per vota fudit (vidit)
Virgine fretus.

Invocent omnes Mariam precantes,
sentient promptum auxilium, procellas
pellet horrendas, tenebris repulsis
Sol orietur.

Omnium virgo monstretur alma
Maurus† et Turca† impietasque Indiae
Virginis † Mariae formosae
est pia clemens

audit orantes pia virgo cunctos.
Supplices ergo veneremur omnes
hanc diem, imprimis populus fidelis
voce manuque.

Annexe XII

Millénarisme et prophéties dans les arts figuratifs



Luca Signorelli, « *Histoires des Derniers Jours* », Chappelle Saint Brizio, Orvieto



Bartolomeo della Porta, « *La Vierge aux Saints* », Cathédrale Saint Jean, Besançon, Photo: Martina Atzori

Annexe XIII

Les couleurs de l'âge d'or Villa Farnesina



Raphaël et son atelier, le « *concile des Dieux* », Loggia d'Amour et de Psyché, Villa Farnesina, Rome.
Photo : Sara Petracca – Martina Atzori



Giovanni da Udine, le « *concile des Dieux* », Loggia d'Amour et de Psyché, détail, Villa Farnesina, Roma
(© Bardi Edizioni, Roma)

Les couleurs de l'âge d'or
Villa Farnesina



Raphaël et son atelier, le « concile des Dieux », Loggia d'Amour et de Psyché, Villa Farnesina, Roma



Giovanni da Udine, le « concile des Dieux », Loggia d'Amour et de Psyché, détail, Villa Farnesina, Roma
(© Bardi Edizioni, Roma)

Titre : *Aurea aetas*, poésie latine et renouveau de l'Église au début du XVI^e siècle

Mots clés : Âge d'or, Léon X, Poésie latine, *Renovatio Ecclesiae*, Humanisme romain et curial, propagande pontificale

Résumé :

Léon X est élu au trône pontifical en mars 1513 dans un moment historique caractérisé par une crise profonde des institutions ecclésiastiques et des mœurs du clergé. Au début du XVI^e siècle, le mythe atemporel et universel de l'âge devient ainsi la clé de lecture d'un programme politique complexe, dans lequel les ambitions des Médicis concourent au renforcement de l'autorité du pontife et à l'élan réformateur tant des laïcs que des factions les plus pieuses du monde catholique : ceux-ci considèrent l'élection de ce pape comme la source d'un nouvel espoir pour la tant souhaitée *Reformatio ecclesiae*. Léon X, par son origine, son soutien aux Lettres et à l'imprimerie et notamment par sa décision de poursuivre le Concile de Latran (1412-1517), semblait incarner le Pasteur angélique attendu depuis longtemps, celui qui serait capable de gouverner et de guérir une Église catholique en plein désarroi.

Notre étude porte sur la production poétique en langue latine qui acclame le nouveau pontife dans l'attente d'un renouveau. Nous avons mis au jour les multiples implications du mythe au sein d'une production poétique protéiforme, avec une attention particulière pour les implications religieuses. Dès son élévation à la chaire de Saint Pierre, les poètes rivalisent de vers pour célébrer le nouveau pontife.

Considérés généralement par la critique comme des panégyriques répétitifs, ces poèmes nous ont cependant

permis d'apporter un nouvel éclairage sur le mythe de l'âge d'or de la décennie léonine.

Ces poètes laudateurs reprennent les thèmes marquants de la propagande médicéenne et contribuent à la construction méticuleuse d'un programme iconologique et spectaculaire, axée sur la consécration du pape-roi.

L'analyse de cette riche création poétique fleurissant sous le premier pape Médicis dévoile une réalité complexe et contrastée. À l'image irénique des poètes regroupés en solidarités sur le fond romantique des ruines de Rome se superpose une autre vision plus tourmentée, dans laquelle la confrontation entre factions adverses présage de la réforme à venir.

Derrière la dorure d'une poésie imprégnée de classicisme, cristallisée dans une tradition historiographique désormais dépassée, les reminiscences mythologiques alternent avec des apparitions monstrueuses suggérant la hantise permanente de l'invasion ottomane.

À la tension religieuse millénariste succède une sincère dévotion chrétienne de groupes réformateurs à la recherche désespérée d'une régénération de l'Église.

L'examen et la traduction de nombreux poèmes, dont certains inédits, nous a permis de recueillir les aspirations les plus profondes et les obsessions récurrentes d'une époque de transition, qui allait faire bientôt face à la crise des valeurs de la Renaissance.

Title : *Golden Age, Latin Poetry, and the Renewal of the Church at the Beginning of the XVIth Century.*

Keywords : Golden Age, Leon X, Latin Poetry, *Renovatio Ecclesiae*, Roman and curial Humanisme, Papal propaganda

Abstract :

The election of Pope Leo X in 1513 was initially welcomed as the beginning of a new era for the Catholic Church. With the newly elected pope setting out to reassert Rome's role as the centre of Christianity, many contemporaries soon interpreted his pontificate as a return to the « Golden Age » of myths. At the beginning of the 16th century, the timeless and universal myth of the Golden Age thus became the key to a complex political programme, in which the ambitions of the Medici were combined with the strengthening of the pontiff's authority and the reforming impetus of both the intellectuals and the most pious groups in the Catholic world. In fact, this *topos*-myth of Golden Age gave expression to the general atmosphere of optimism but is also intricately linked the hopes and aspirations of the Christian community to renewal and reform. Leo X, with his patronage of the arts, his support of education and the printing press, and his decision to proceed with the Fifth Lateran Council (1412-1517), seemed to confirm all the high expectations placed upon him as the long-awaited *Pastor angelicus*, capable of leading and healing a Catholic Church in disarray.

This study is focused on significant examples of this type of poetry in Latin, an often underrated, perhaps even neglected form of literature, which manages to address questions of Christian faith and religiosity in the form and style of classical antiquity.

The analysis of this rich poetic production flourishing under the first Medici Pope has revealed a complex and faceted reality. At the irenic image of poets grouped in *sodalitates* against the romantic background of the ruins of Rome is superimposed another more tormented reality, in which the confrontation between opposing factions is already a burst of reform. Behind the gilding of a poetry steeped in classicism, crystallized by a historiographic tradition now obsolete, mythological revivals alternate with monstrous apparitions and the permanent haunting of the Ottoman invasion, millenarian religious tension alternate with a sincere Christian devotion of reforming groups in searching desperately for a regeneration of the catholic community. The analysis and translation of many poems (many of which are unpublished) allowed us to collect the deepest aspirations and the recurrent obsessions of an era of great transformations, to highlight a network of prominent individuals pushing for a *Renovatio ecclesiae* on the eve of Protestantism, shortly before the crisis of values of the Renaissance.

